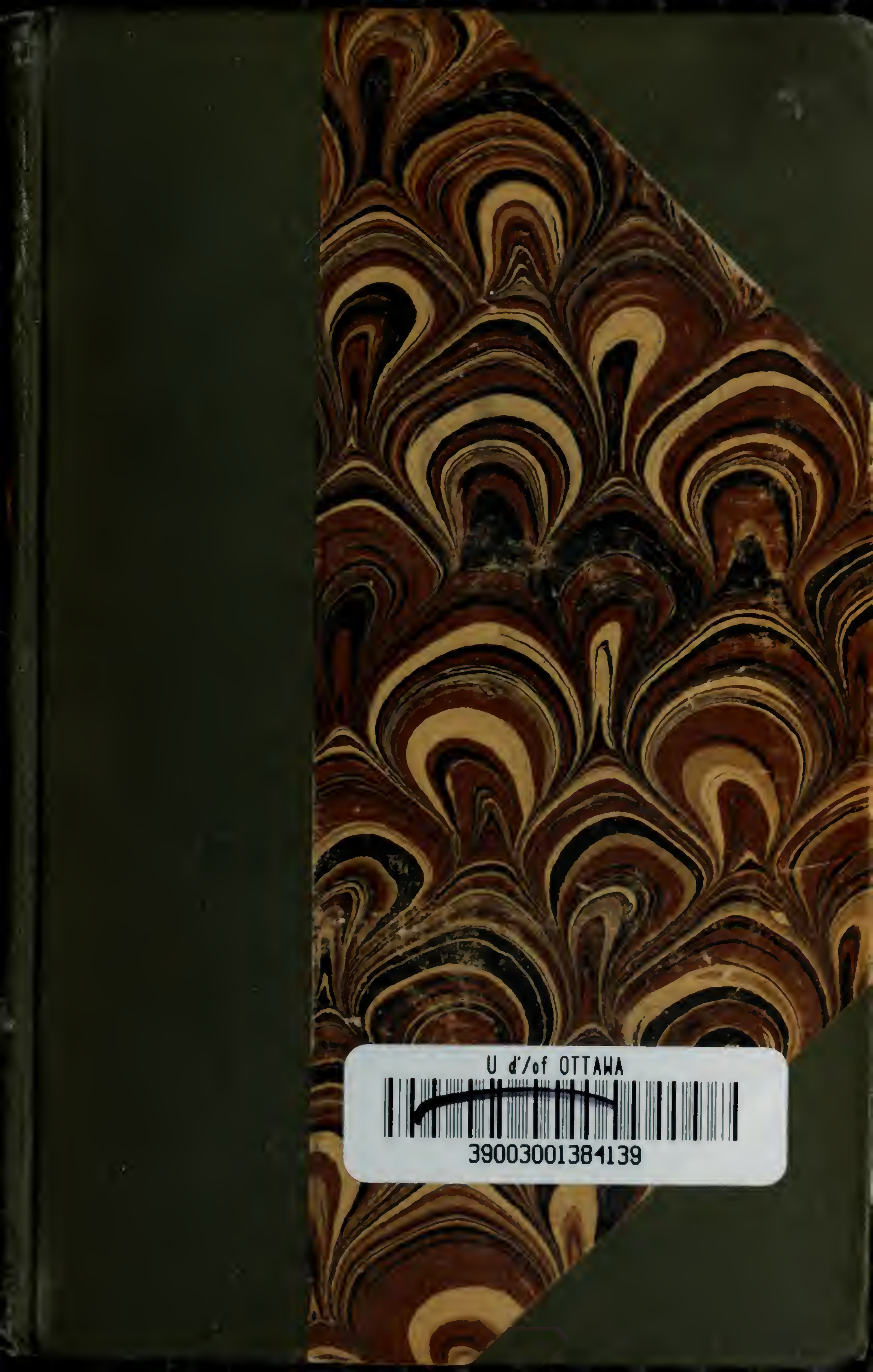

U d'/of OTTAWA
39003001384139

BIBLIOTHÈQUE

DES MÉMOIRES

RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE

PENDANT LE 18e SIÈCLE,

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTICES,

PAR M. Fs. BARRIÈRE.

TOME V.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

MÉMOIRES

DE

MARMONTEL,

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION,

PAR M. Fs. BARRIÈRE.



PARIS,

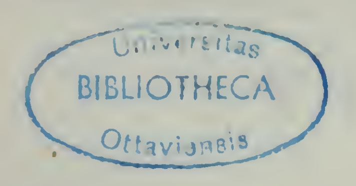
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, 56.

—

1857.



INTRODUCTION.

Au dix-huitième siècle, une révolution se fait dans les mœurs avant de s'opérer dans les institutions. La bourgeoisie sort progressivement de tutelle; elle se rapproche, par ses habitudes et trop souvent aussi par ses désordres, des classes privilégiées, et les devance déjà de beaucoup par ses lumières. Les hommes qui cultivent les sciences et les lettres contribuent surtout à ce grand changement. Le temps n'est plus où la chimie n'avait d'autre emploi que l'art de guérir, les mathématiques d'autre utilité que l'astrologie, et la poésie d'autre but que l'amusement des cours. Physiciens, astrologues et trouvères ne furent longtemps qu'un luxe de la grandeur; ceux qui ne payaient point ses faveurs de leurs complaisances ou de leurs éloges végétaient encore, au seizième siècle, dans la misère et l'obscurité. Sous Louis XIII, et sous Louis XIV surtout, les esprits, polis par la culture et le goût, attachèrent plus de prix aux lettres; mais ce grand roi, en les appelant aux pompes, aux fêtes de Versailles, se garda bien de les associer à son gouvernement. Son pouvoir et ses actes étaient sacrés; nul que ses ministres et lui ne devait y arrêter sa pensée. Racine, comme on sait, fit à ce sujet une célèbre et malheureuse épreuve.

Le clergé, la noblesse ou la robe semblaient compter seuls dans l'État; on eût dit que le reste de la nation n'y était pour rien. On permettait, par grâce ou par nécessité, à quelques hommes de la riche roture d'aider de leur crédit, ou de leurs écus, le gouvernement obéré. Encore, ces hommes qui se flétrissaient bien un peu par leur avidité, par leurs concussions, étaient-ils flétris, par la cour même qu'ils se-

couraient, du nom de partisans [1]. Mais un écrivain! mais un poëte! comment imaginer que des hommes occupés par la pensée de tout ce qui est vrai, grand, noble et beau, pussent jamais s'appliquer à rien de sérieux et d'utile! Il fallut qu'un militaire, qu'un maréchal de France, placé par le malheur, dans son jeune âge, au milieu des besoins populaires, il fallut que Vauban, si dignement loué par Fontenelle, donnât le premier exemple d'un livre écrit avec l'amour du bien public, sur des questions relatives à l'administration, par un citoyen qui semblait lui devoir être étranger [2].

Vauban avait osé demander, sous Louis XIV, la réforme des abus dans les finances, et le rétablissement de l'édit de Nantes, c'est-à-dire la tolérance en matiere de foi. Il eut, sous la régence et sous Louis XV, des imitateurs. A l'ombre de ses vertus et de son nom (je parle de Vauban), on étendit le cercle des recherches et des vérités utiles. C'était beaucoup pour ces recherches; c'était bien peu pour ceux qui s'y livraient, s'ils n'eussent trouvé le prix de leurs travaux dans ces travaux mêmes. Heureusement, soit par une disposition générale parmi les écrivains de cette époque, soit par une étude plus réfléchie des moyens d'arriver à leur but, les hommes instruits et les hommes éminents de ce temps, placés au milieu d'un monde frivole qu'il fallait amuser avant tout, ne dédaignèrent point d'être aimables. Ils consentirent à plaire pour éclairer: les séductions de l'esprit servirent aux progrès de la raison, à l'émancipation, que dis-je? à l'ennoblissement des lettres. La Motte, par le commerce ingénieux, badin, poli, galant, qu'il entretint, en prose comme en vers, avec la duchesse du Maine; Fontenelle, par sa correspondance avec le cardinal de Fleury, tout-puissant alors, correspondance

[1] On avait appelé longtemps de ce nom, dans l'armée, des troupes légères habituées à vivre de pillage.

[2] Je ne devance pas l'usage du mot *citoyen*: Fontenelle l'emploie, en ce sens, dans ses éloges.

dont le laconisme et la mesure sont une flatterie de plus, avaient l'un et l'autre insensiblement, honorablement, rapproché les lettres du rang, de la naissance et du pouvoir. Les lettres ne doivent-elles pas leur en savoir gré? Dix ans après la mort de Louis XIV, deux écrivains étaient (qui l'aurait cru?) en relations suivies avec la petite-fille du grand Condé, avec le premier ministre de Louis XV. Quel pas immense [1] !

La grandeur et la puissance avaient, il est vrai, recours à l'esprit la première : pour échapper à l'ennui qui entrait avec elle dans ses palais, et la suivait dans ses parcs, et la seconde, pour donner à ses actes l'autorité d'un langage clair, correct et noble, qui n'était pas alors à l'usage de tous. La plume, quoiqu'un peu lourde, de l'abbé Terrasson avait secondé les opérations de Law, devenu contrôleur général; le cardinal de Fleury confiait au talent plus flexible de Fontenelle des dépêches ou des mémoires d'une haute importance. Plus tard, Voltaire, soit en vers soit en prose, exalta les succès ou servit les vues des deux d'Argenson, tous deux ministres, et qui tous deux l'avaient eu pour camarade au collége, et s'en souvenaient !

Son heureuse et brillante jeunesse se passa dans l'intimité des ducs et des duchesses; leur rang n'éblouit point sa poétique audace : à côté de leurs titres il mit les siens, déjà blason-

[1] Au 1er janvier 1739, après une maladie du cardinal de Fleury, Fontenelle lui écrivait :

« Monseigneur,

« Je souhaite à la France une année plus exempte d'inquiétudes que celle qu'elle vient d'éprouver. »

Fleury répondait :

« Et moi je souhaite à la France et à l'Europe littéraire la conservation de celui qui en fait le principal ornement, afin qu'on puisse dire de nous deux que *divisum habemus imperium.* »

Au 1er janvier 1740, Fontenelle écrit :

« Monseigneur,

« Je vous avertis, si vous ne le savez déjà, que l'Europe a quelques mouvements de fièvre; et je vous fais d'avance mon compliment sur le plaisir que vous aurez à la guérir selon votre méthode ordinaire. »

Fleury répond :

« Une forte dose d'ellébore d'Anticyre et de quinquina, pour suspendre la fièvre et l'empêcher de devenir contiguë.

« Soit communiqué à M. l'abbé de Saint-Pierre, pour appliquer son remède universel. Joignez-y votre régime, comme un excellent préservatif contre tout ce qui peut mettre les humeurs en mouvement. C'est tout ce que le médecin malgré lui imagine, pour le présent. Il vous demande la continuation de votre amitié; celle de votre santé ne lui est pas moins chère »

nés des lauriers d'*Œdipe* et de *la Henriade*. Victime d'un guet-apens dont la honte retombe sur son noble auteur, il en demanda vainement vengeance; et quand le poëte provoqua le gentilhomme, le gentilhomme le fit bravement mettre à la Bastille. Six mois de captivité en France furent suivis de trois ans d'exil en Angleterre. Ces années passées sur un sol où l'on aime les lois et l'indépendance mûrirent son esprit, fortifièrent sa raison, et lui apprirent, autant que la Bastille, à chérir la liberté. Il connut, il admira les institutions d'un peuple heureux, fier et jaloux de ses droits : il vit que chez les Anglais les talents élevaient aux emplois; il sut que l'Angleterre venait d'avoir l'auteur de *Caton d'Utique*, Addison, pour secrétaire d'État, et le poëte Prior pour ambassadeur. Pourquoi donc, à son tour, ne s'élèverait-il pas comme eux? Mais en Angleterre qui pouvait conduire au pouvoir? le mérite; en France, qui en ouvrait l'accès? la faveur! Voltaire de retour à Paris, Versailles daigna l'y rechercher : il écrivit des mémoires diplomatiques pour les deux d'Argenson; il chanta l'inerte valeur de Louis XV à Fontenoy, et fit plus : il composa, pour amuser la cour, *le Temple de la Gloire*, et consacra l'un des actes de cette pièce au triomphe du roi, sous le nom de Trajan. Mais quand le roi présent sortit de sa loge, Voltaire, placé sur son passage, osa lui dire : « Trajan est-il content? » Et Trajan, comme s'il eût senti une épigramme cachée sous l'éloge, rougit, et passa sans répondre. Voltaire avait été plus délicat flatteur qu'adroit courtisan. Toute la grâce de son élégante familiarité n'en put excuser l'imprudence.

La supériorité d'une si rare intelligence effraya la grandeur suprême; cette royauté de l'esprit coudoya de trop près la royauté de la naissance : Louis XV fut, comme par instinct, averti de cette puissance nouvelle, et s'indigna de voir à ses côtés un homme aussi richement doté des seules faveurs que ne pût accorder le trône. L'homme le plus puissant du royaume

n'en put supporter le plus célèbre : Louis XV n'eut pas de cesse qu'il n'eût réduit l'historien de Louis XIV et le chantre de Henri IV à vivre hors du pays qu'il honorait [1].

Le roi vit le poëte d'un œil ingrat et jaloux : tant d'éclat blessait sa vue; la médiocrité lui plaisait mieux. Les cours ne sauraient s'en passer : ne grandit-elle pas tout ce qu'elle approche? Louis XV, qui repoussait Voltaire, accueillait Crébillon, estimait Duclos, et plaçait Marmontel. L'emploi n'était pas considérable, il est vrai : Marmontel trouva moyen d'y rendre son mérite littéraire utile. Grâce aux habitudes de la société, grâce aux plaisirs de la conversation, le langage s'était, à cette époque, beaucoup plus perfectionné que le style. La France avait de très-grands écrivains, et généralement on écrivait mal, d'un style lourd, incorrect, embarrassé. J'ai bien peur qu'il n'en soit tout autrement de nos jours! Mais alors les gens en place se reprochaient, comme hommes du monde, l'élocution de leurs bureaux : à l'exemple du cardinal de Fleury et des deux d'Argenson, ils appelaient des plumes plus exercées à leur aide. Marmontel, comme on va le voir dans ses Mémoires, eut à rendre un service de même nature au cardinal de Bernis, qui était ministre. Une fois le service rendu, le ministre l'oublia; l'homme de lettres l'oublia aussi : chacun demeura dans son rôle.

De cet appel de l'administration aux lettres résultèrent bientôt de grands avantages. Des esprits en général plus brillants que sérieux, mais aussi quelquefois fort sérieux, s'habituèrent à réfléchir sur une foule d'intérêts méconnus. Les imperfections, les abus, la sévérité, l'injustice d'une foule de règlements qui pesaient en tous sens sur la France, devinrent des objets d'étude. Impôts, commerce, agriculture, législation,

[1] Il faut bien ajouter que les traits malins d'une irrésistible verve lui faisaient autant d'ennemis à la cour que dans les lettres. Sa malice n'épargnait pas même les hommes les moins offensifs : il disait de Racine le fils, l'auteur du poëme sur *la Grâce* : « M. Racine a beau faire, il « n'empêchera point son père d'être un « grand homme. »

tout se sentait de la rouille du temps, tout exigeait une réforme. On traita sous des formes différentes les questions les plus graves; on écrivait sur la *police des grains*, sur la *réforme des lois civiles et criminelles*, sur le *mariage des protestants*, sur les *portions congrues*, qui réduisaient le bas clergé à mourir de faim, quand les gros décimateurs regorgeaient de richesses. Ainsi pointaient déjà hors de terre tous ces principes qui devaient si rapidement croître et grandir, pour protéger sous leur ombrage, après des tempêtes, l'égalité des droits, la liberté civile et la liberté religieuse.

Œuvre informe, gigantesque et pourtant incomplète; monument composé de matériaux trop divers, de pierres fines et de plomb; assemblage alphabétique de vérités et d'erreurs, de notions utiles à l'artisan, ou de conseils destinés seulement au sage, à l'homme d'État, l'*Encyclopédie* eut du moins cet avantage, qu'elle excita la fermentation des esprits : chacun jeta son or ou son argile dans ce vaste creuset, dont les bouillonnements jetèrent à la surface, avec beaucoup de scories et d'écume, quelques idées saines et quelques principes incontestables. Est-ce à dire que toutes les pensées étaient graves et toutes les habitudes sérieuses ? Bien s'en faut. Dans ces salons où se discutaient des questions dont on ne saurait nier l'importance et souvent la témérité, des femmes, des hommes s'occupaient tout aussi gravement de *parfilage*, et des *colonels brodaient ;* car, de l'aveu des écrivains du temps, la comédie du *Cercle* en peint fidèlement les habitudes et les mœurs. A côté de l'économiste qui calculait le *produit net*, ou de l'abbé dont Gilbert disait :

> Monsieur fait le procès au Dieu qui le nourrit ;

à côté du philosophe qui mettait l'existence de Dieu même en doute, Carmontelle, qui depuis esquissa des *proverbes*, improvisait de charmants dessins; tandis que Hubert, peintre à sa manière avec des ciseaux et du papier, découpait des

paysages dont on admirait la perspective; ou, les mains derrière le dos, reproduisait, à l'aide de ses fragiles images, dans toutes les attitudes et sous tous les costumes, l'homme qu'il avait si longtemps et si parfaitement étudié à Ferney, Voltaire[1] !

Même désaccord entre les discours, les écrits, les principes et la conduite. Cet éloquent écrivain qui, avec l'accent le plus touchant de l'âme, recommandait les enfants aux plus tendres soins des mères, envoyait les siens à l'hôpital. Duclos, Diderot, Saint-Lambert, ces prédicateurs de morale, ces étranges réformateurs, vivaient dans des habitudes de galanterie ou de corruption qu'ils ne prenaient pas le soin de cacher. Marmontel, qui a dédié à sa femme des Mémoires écrits *pour ses enfants*, y fait naïvement des aveux dont auraient dû rougir le front et la pensée d'un père. Peu s'en faut qu'en racontant ses désordres ou ses succès à sa famille, il n'en tire gloire : et pourtant quels succès ! des courtisanes, des femmes de théâtre. C'est à table, au Champagne, entre une femme déjà perdue de réputation, madame d'Épinay, et mademoiselle Quinault, qui n'en avait jamais eu à perdre, que Duclos et Saint-Lambert, au milieu de sarcasmes impies et de facéties graveleuses, recomposent l'ordre social[2]. Les Aspasies et les Platons du temps se valaient bien.

Les *Laïs* et les *Phrynés* de l'époque (on leur donnait ces noms) formaient une classe presque aussi nombreuse, aussi

[1] Les dessins de Carmontelle et les découpures d'Hubert se retrouvent encore dans les cabinets des curieux : quant au parfilage, c'était un passe-temps bien plus éphémère. « Ce parfilage consiste, dit l'Académie, à séparer dans « une étoffe, dans un galon, l'or et « l'argent, de la soie qu'ils recouvrent. » (Dict., édition de 1814.) *Séparer dans une étoffe* n'est ni clair ni correct. Quoi qu'il en soit, de ces fils d'or ou d'argent on faisait alors mille petits ouvrages de femmes : madame du Deffand envoyant, à cette époque, à la duchesse de la Vallière un panier rempli d'œufs en parfilage, le chevalier de Boufflers fit, pour accompagner l'envoi, les vers suivants :

Recevez ce présent, dont le prix est extrême :
De la veuve c'est le denier.
Heureux qui pour l'objet qu'il aime
Met tous ses œufs dans son panier !

[2] Nous donnerons à la fin du volume (lettre A) ce curieux *Banquet*, qui forme quelques pages des Mémoires en trois volumes de madame d'Épinay.

riche, aussi puissante, j'ai presque dit aussi respectée qu'autrefois dans la Grèce. De ces femmes, qui ne devaient la plupart leur célébrité qu'à leur beauté, leur licence et leur luxe insolent, une seule, mademoiselle Arnould, devait la sienne autant à son esprit qu'à son talent. On cite d'elle (ceux qui la citent!) de joyeux propos, de fines épigrammes, et des traits libertins. Mademoiselle Arnoult valait mieux : elle avait autant de sens que de saillie. Elle voyait vite et frappait juste ; ses meilleurs mots sont des jugements aussi vrais que prompts, des critiques aussi saines que gaies. Après les prodigalités et la disgrâce du duc de Choiseul, on avait fait des tabatières qui le représentaient d'un côté, et Sully de l'autre : *Bien!* dit mademoiselle Arnould ; *c'est la recette et la dépense.* Quelles biographies en deux mots! Thomas, l'emphatique Thomas, ce *grand artisan* de style à la manière de quelques écrivains de nos jours, s'était chargé de parler pour elle, à M. de la Vrillière, d'une cheminée qui fumait, dans une maison qu'elle tenait à bail. « Mademoiselle, lui disait Thomas, j'ai vu M. le duc de la Vrillière, et je lui ai parlé de votre cheminée en philosophe, en citoyen. — Grand merci, grand merci, monsieur ! dit en l'interrompant mademoiselle Arnould ; mieux eût valu lui en parler en ramoneur. » Quelle vive piqûre faite aux ampoules du genre déclamatoire! Cette femme, qui décochait des reparties si promptes, trouvait pourtant des rivaux en ce genre. Elle jouait les premiers rôles au grand Opéra ; ses paroles charmaient plus que sa voix, qui était courte, haletante ; l'abbé Galiani, autre archer aux flèches malignes, disait en l'écoutant : *C'est le plus bel asthme que j'aie jamais entendu chanter !*

Tous ces gens-là, filles, abbés, gens de lettres, avaient bien de l'esprit. Il s'en fallait de beaucoup (je parle pour les gens de lettres et les abbés) qu'ils eussent autant de dignité dans le caractère, comme nous l'entendons aujourd'hui. La

nécessité d'un côté, le goût des plaisirs de l'autre, les forçaient à passer par des défilés bien étroits. Marmontel fait une peinture intéressante, dans ses Mémoires, des misères qui assaillaient un jeune écrivain à ses débuts, et du courage qu'il opposa, lui, constamment à ces épreuves. Il raconte plus tard l'accueil que lui valurent ses succès. Le triste sort que celui des lettres alors! Qu'on trouverait dur aujourd'hui ce que Marmontel appelait une *position désirée !* Flatteurs chez les grands, complaisants chez les riches; parasites à toutes les tables; trop pauvres pour inviter jamais un ami à la leur; réduits à recevoir et souvent à demander des bienfaits dont souffrait leur dignité personnelle; assujettis à la *commensalité* de madame Geoffrin, qui leur imposait ses ménagements et ses conseils; forcés, devant des hommes puissants, à retenir le souffle d'un bon mot dont se fût irrité leur orgueil; enfermés, garrottés dans le cercle étroit des besoins, des obligations, des craintes, ces gens de lettres, exaltant alors leur indépendance, ressemblaient à des danseurs qui, chargés de chaînes, vanteraient leur agilité [1].

[1] La commensalité de madame Geoffrin et ses assujettissements sont très-curieusement et très-sincèrement exposés par Marmontel dans ses Mémoires; mais il n'y parle point encore assez de sa bienfaisance, et de l'art, tout rempli de discernement, qu'elle mettait à provoquer celle d'autri. Nous citerons à ce sujet le passage suivant de Grimm; ce passage fera, d'ailleurs, mieux connaître un homme qu'on a trop accusé d'égoïsme et d'insensibilité.

« Comme madame Geoffrin ne vivait que pour faire le bien, elle aurait voulu que tout le monde lui ressemblât; mais sa bienfaisance était discrète. « Quand je « raconte, disait-elle, la situation de quel« que infortuné à qui je voudrais procu« rer des secours, je n'enfonce point la « porte; je me place seulement tout auprès, « et j'attends qu'on veuille bien m'ouvrir. » Son illustre ami Fontenelle était le seul avec qui elle en usait autrement. Ce philosophe, si célèbre pour son esprit et si recherché pour ses agréments, sans vices, presque sans défauts, parce qu'il était sans chaleur et sans passions, n'avait aussi que les vertus d'une âme froide, des vertus molles et peu actives, qui pour s'exercer avaient besoin d'être averties, mais qui n'avaient besoin que de l'être. Madame Geoffrin allait chez son ami, et lui peignait avec intérêt et sentiment l'état des malheureux qu'elle voulait soulager. *Ils sont bien à plaindre*, disait le philosophe; et il ajoutait quelques mots sur le malheur de la condition humaine, et puis il parlait d'autre chose.

« Madame Geoffrin le laissait aller; et quand elle le quittait : *Donnez-moi*, lui disait-elle, *cinquante louis pour ces pauvres gens.* — *Vous avez raison*, disait Fontenelle. Et il allait chercher les cinquante louis, les lui donnait, et ne lui en reparlait jamais, tout près à recommencer le lendemain, pourvu qu'on l'en avertit encore... » (*Corresp. de Grimm.*)

Après Voltaire, Montesquieu, Buffon, dont la fortune et la position assuraient l'indépendance, le seul écrivain qui dût la sienne à lui-même est Rousseau. Il s'affranchit des liens du monde par sa vie solitaire, modeste et frugale : génie fier et puissant, mais homme à plaindre, et plus digne d'éloges, non s'il eût moins loué, mais s'il eût mieux pratiqué la vertu, s'il eût mieux consulté, dans son choix, la dignité d'un époux, et, dans ses devoirs, la sensibilité d'un père!

Marmontel, qui du moins eut sujet d'honorer sa femme, chérit ses enfants. Il n'immola point ses sentiments et ses goûts à son talent : peut-être le talent dispensait-il du sacrifice. Mais sa vie littéraire ne fut ni sans considération ni sans éclat. Le moins attachant de ses ouvrages, *Bélisaire*, fit grand bruit. Il y défendait la tolérance, et fut censuré par la Sorbonne[1]. *Bélisaire* eut la destinée des ouvrages qui, flattant une opinion du jour dans des temps de partis, retombent, après un éclat passager, dans une nuit profonde. Qui lit aujourd'hui *Bélisaire?* On lit un peu plus les *Incas*, dont la forme est dramatique; mais on lira toujours *les Mémoires* du même auteur, parce qu'ils offrent une peinture piquante, agréable et fidèle de la société du temps. Les lettres y jouent le plus beau rôle. Ceux qui les cultivaient exerçaient la plus haute influence, et justifiaient, il ne faut pas l'oublier, cette remarquable assertion de Grimm dans sa *Correspondance* : « Tel « est aujourd'hui le sort des hommes à talent, et particulière- « rement de l'homme universel qui réside à Ferney, qu'ils « ne peuvent rien faire qui ne soit un objet d'attention pour « tout ce qu'il y a d'auguste, de respectable, d'êtres pensants « et d'esprits cultivés en Europe. »

Quel éloge! quel progrès! et cela en moins de quarante ans! Ce qui rend les Mémoires de Marmontel fort attachants,

[1] L'abbé Morellet, dans ses Mémoires, donne des détails exacts sur la *Sorbonne*, société théologique, peu connue des gens du monde, et surtout de ceux d'aujourd'hui. Nous donnons ces détails à la fin du volume, lettre B.

à part l'agrément des détails, c'est qu'ils sont la représentation vive et curieuse de l'homme de lettres au dix-huitième siècle, passant, s'il est possible de dire ainsi, par des métamorphoses successives, mais rapides, de l'état du papillon, dont les couleurs charment les yeux, aux formes puissantes de l'aigle, qui plane dans les airs et les domine.

La comparaison n'est pas forcée. La vieille société, usée par le temps, minée par ses vices, devait un reste de force aux intérêts dont elle était l'âme, aux habitudes du respect et du silence, aux positions surtout qu'elle occupait. Voltaire entreprit de tourner, de surprendre ou d'enlever ces positions. Philosophes, poëtes, historiens, économistes, entrèrent à l'envi, et quelques-uns même à leur insu, dans son plan de campagne. Que redouter de ces troupes légères qui n'avaient pour armes que des vers, des romans, des facéties, des chansons, des bons mots? Il parut plus doux de s'en amuser que de les craindre. Voltaire, conquérant nouveau, guida son armée avec tant d'adresse, de persévérance ou d'audace, qu'il démantela successivement les forts où, depuis des siècles se retranchaient tous les genres d'abus, priviléges nobiliaires, parlements, tribunaux, cloîtres, Sorbonne. La société se livra sans combats; et ces gens de lettres, hôtes nouveaux et timides des salons où s'essayait, sous Louis XV, l'opinion publique, la dirigeaient et lui parlaient en maîtres sous Louis XVI, dans les hôtels qu'agrandissaient pour eux, en 88, M. Necker et sa fille, madame de Staël.

Ici la révolution commence: Marmontel, qui n'y figura point comme acteur, ne saurait en être l'historien. L'auteur de *la Fausse magie* n'avait point dans ses mains le burin de Tacite.

F^s. Barrière.

MÉMOIRES

D'UN PÈRE

POUR SERVIR A L'INSTRUCTION DE SES ENFANTS.

LIVRE PREMIER.

C'est pour mes enfants que j'écris l'histoire de ma vie; leur mère l'a voulu. Si quelque autre y jette les yeux, qu'il me pardonne les détails minutieux pour lui, mais que je crois intéressants pour eux. Mes enfants ont besoin de recueillir les leçons que le temps, l'occasion, l'exemple, les situations diverses par où j'ai passé, m'ont données. Je veux qu'ils apprennent de moi à ne jamais désespérer d'eux-mêmes, mais à s'en défier toujours; à craindre les écueils de la bonne fortune, et à passer avec courage les détroits de l'adversité.

J'ai eu sur eux l'avantage de naître dans un lieu où l'inégalité de condition et de fortune ne se faisait presque pas sentir. Un peu de bien, quelque industrie, ou un petit commerce, formaient l'état de presque tous les habitants de Bort, petite ville de Limosin, où j'ai reçu le jour. La médiocrité y tenait lieu de richesse; chacun y était libre et utilement occupé. Ainsi la fierté, la franchise, la noblesse du naturel n'y étaient altérées par aucune sorte d'humiliation, et nulle part le sot orgueil n'était plus mal reçu ni plus tôt corrigé. Je puis donc dire que durant mon enfance, quoique né dans l'obscurité, je n'ai connu que mes égaux : de là peut-être un peu de roideur que j'ai eue dans le caractère, et que la raison même et l'âge n'ont jamais assez amollie.

Bort, situé sur la Dordogne, entre l'Auvergne et le Limosin, est effrayant au premier aspect pour le voyageur, qui de loin, du haut de la montagne, le voit au fond d'un précipice, menacé d'être submergé par les torrents que forment les orages, ou écrasé par une chaîne de rochers volcaniques, les uns plantés comme des tours sur la hauteur qui domine la ville, et les autres déjà pendants et à demi déracinés ; mais Bort devient un séjour riant, lorsque l'œil, rassuré, se promène dans le vallon. Au-dessus de la ville, une île verdoyante que la rivière embrasse, et qu'animent le mouvement et le bruit d'un moulin, est un bocage peuplé d'oiseaux. Sur les deux bords de la rivière, des vergers, des prairies, et des champs cultivés par un peuple laborieux, forment des tableaux variés. Au-dessous de la ville le vallon se déploie, d'un côté en un vaste pré que des sources d'eau vive arrosent ; de l'autre, en des champs couronnés par une enceinte de collines, dont la douce pente contraste avec les rochers opposés. Plus loin, cette enceinte est rompue par un torrent qui, des montagnes, roule et bondit à travers des forêts, des rochers et des précipices, et vient tomber dans la Dordogne par une des plus belles cataractes du continent, soit pour le volume des eaux, soit pour la hauteur de leur chute ; phénomène auquel il ne manque, pour être renommé, que de plus fréquents spectateurs.

C'est près de là qu'est située cette petite métairie de Saint-Thomas où je lisais Virgile à l'ombre des arbres fleuris qui entouraient nos ruches d'abeilles, et où je faisais de leur miel des goûters si délicieux. C'est de l'autre côté de la ville, au-dessus du moulin et sur la pente de la côte, qu'est cet enclos où, les beaux jours de fêtes, mon père me menait cueillir des raisins de la vigne que lui-même il avait plantée, ou des cerises, des prunes et des pommes des arbres qu'il avait greffés.

Mais ce qui, dans mon souvenir, fait le charme de ma patrie, c'est l'impression qui me reste des premiers sentiments dont mon âme fut comme imbue et pénétrée par l'inexprimable tendresse que ma famille avait pour moi. Si j'ai quelque bonté dans le caractère, c'est à ces douces émotions, à ce bonheur habituel d'aimer et d'être aimé, que je crois le devoir. Ah ! quel présent nous fait le ciel lorsqu'il nous donne de bons parents !

Je dus aussi beaucoup à une certaine aménité de mœurs qui régnait alors dans ma ville ; et il fallait bien que la vie simple et douce qu'on y menait eût de l'attrait, puisqu'il n'y avait rien de plus rare que de voir les enfants de Bort s'en éloigner. Leur jeunesse était cultivée, et dans les colléges voisins leur colonie se distinguait ; mais ils revenaient dans leur ville, comme un essaim d'abeilles à la ruche après le butin.

J'avais appris à lire dans un petit couvent de religieuses, bonnes amies de ma mère. Elles n'élevaient que des filles ; mais, en ma faveur, elles firent une exception à cette règle. Une demoiselle bien née, et qui depuis longtemps vivait retirée dans cet hospice, avait eu la bonté d'y prendre soin de moi. Je dois bien chérir sa mémoire et celle des religieuses, qui m'aimaient comme leur enfant !

De là je passai à l'école d'un prêtre de la ville, qui, gratuitement et par goût, s'était voué à l'instruction des enfants. Fils unique d'un cordonnier, le plus honnête homme du monde, cet ecclésiastique était un vrai modèle de la piété filiale. J'ai encore présent l'air de bienséance et d'égards mutuels qu'avaient l'un avec l'autre le vieillard et son fils, le premier n'oubliant jamais la dignité du sacerdoce, ni le second la sainteté du caractère paternel. L'abbé Vaissière (c'était son nom), après avoir rempli ses fonctions à l'église, partageait le reste de son temps entre la lecture et les leçons qu'il nous donnait. Dans le beau temps, un peu de promenade, et quelquefois, pour exercice, une partie de mail dans la prairie, étaient ses seuls amusements. Il était sérieux, sévère, et d'une figure imposante. Pour toute société, il avait deux amis, gens estimés dans notre ville. Ils ont vécu ensemble dans la plus paisible intimité, se réunissant tous les jours, et tous les jours se retrouvant les mêmes, sans altération, sans refroidissement dans le plaisir de se revoir ; et, pour complément de bonheur, ils sont morts à peu d'intervalle. Je n'ai guère vu d'exemple d'une si douce et si constante égalité dans le cours de la vie humaine.

A cette école j'avais un camarade qui fut pour moi, dès mon enfance, un objet d'émulation. Son air sage et posé, son application à l'étude, le soin qu'il prenait de ses livres, où je n'a-

percevais jamais aucune tache, ses blonds cheveux, toujours si bien peignés, son habit toujours propre dans sa simplicité, son linge toujours blanc, étaient pour moi un exemple sensible ; et il est rare qu'un enfant inspire à un enfant l'estime que j'avais pour lui. Il s'appelait Durant. Son père, laboureur d'un village voisin, était connu du mien ; j'allais en promenade, avec son fils, le voir dans son village. Comme il nous recevait, ce bon vieillard en cheveux blancs ! la bonne crème, le bon lait, le bon pain bis qu'il nous donnait ! et que d'heureux présages il se plaisait à voir dans mon respect pour sa vieillesse ! Que ne puis-je aller sur sa tombe semer des fleurs ! il doit y reposer en paix, car de sa vie il ne fit que du bien. Vingt ans après, nous nous sommes, son fils et moi, retrouvés à Paris sur des routes bien différentes ; mais je lui ai reconnu le même caractère de sagesse et de bienséance qu'il avait à l'école ; et ce n'a pas été pour moi une légère satisfaction que celle de nommer un de ses enfants au baptême. Revenons à mes premiers ans.

Mes leçons de latin furent interrompues par un accident singulier. J'avais un grand désir d'apprendre ; mais la nature m'avait refusé le don de la mémoire. J'en avais assez pour retenir le sens de ce que je lisais ; mais les mots ne laissaient aucune trace dans ma tête, et, pour les y fixer, c'était la même peine que si j'avais écrit sur un sable mouvant. Je m'obstinais à suppléer, par mon application, à la faiblesse de mon organe : ce travail excéda les forces de mon âge ; mes nerfs en furent affectés. Je devins comme somnambule : la nuit, tout endormi, je me levais sur mon séant, et, les yeux entr'ouverts, je récitais à haute voix les leçons que j'avais apprises. Le voilà fou, dit mon père à ma mère, si vous ne lui faites pas quitter ce malheureux latin. Et l'étude en fut suspendue. Mais au bout de huit ou dix mois, je la repris ; et, au sortir de ma onzième année, mon maître ayant jugé que j'étais en état d'être reçu en quatrième, mon père consentit, quoiqu'à regret, à me mener lui-même au collége de Mauriac, qui était le plus voisin de Bort.

Ce regret de mon père était d'un homme sage, et je dois le justifier. J'étais l'aîné d'un grand nombre d'enfants ; mon père, un peu rigide, mais bon par excellence sous un air de rudesse

et de sévérité, aimait sa femme avec idolâtrie : il avait bien raison ! la plus digne des femmes, la plus intéressante, la plus aimable dans son état, c'était ma tendre mère. Je n'ai jamais conçu comment, avec la simple éducation de notre petit couvent de Bort, elle s'était donné et tant d'agrément dans l'esprit, et tant d'élévation dans l'âme, et singulièrement dans le langage et dans le style, ce sentiment des convenances si juste, si délicat, si fin, qui semblait être en elle le pur instinct du goût. Mon bon évêque de Limoges, le vertueux Coëtlosquet, m'a parlé souvent à Paris, avec le plus tendre intérêt, des lettres que lui avait écrites ma mère, en me recommandant à lui.

Mon père avait pour elle autant de vénération que d'amour. Il ne lui reprochait que son faible pour moi, et ce faible avait une excuse : j'étais le seul de ses enfants qu'elle avait nourri de son lait; sa trop frêle santé ne lui avait plus permis de remplir un devoir si doux. Sa mère ne m'aimait pas moins. Je crois la voir encore, cette bonne petite vieille : le charmant naturel ! la douce et riante gaieté ! Économe de la maison, elle présidait au ménage, et nous donnait à tous l'exemple de la tendresse filiale ; car elle avait aussi sa mère, et la mère de son mari, dont elle avait le plus grand soin. Je date d'un peu loin en parlant de mes bisaïeules; mais je me souviens bien qu'à l'âge de quatre-vingts ans elles vivaient encore, buvant au coin du feu le petit coup de vin, et se rappelant le vieux temps, dont elles nous faisaient des contes merveilleux.

Ajoutez au ménage trois sœurs de mon aïeule, et la sœur de ma mère, cette tante qui m'est restée; c'était au milieu de ces femmes et d'un essaim d'enfants que mon père se trouvait seul : avec très-peu de bien, tout cela subsistait. L'ordre, l'économie, le travail, un petit commerce, et surtout la frugalité, nous entretenaient dans l'aisance. Le petit jardin produisait presque assez de légumes pour les besoins de la maison ; l'enclos nous donnait des fruits, et nos coings, nos pommes, nos poires, confits au miel de nos abeilles, étaient durant l'hiver, pour les enfants et pour les bonnes vieilles, les déjeuners les plus exquis. Le troupeau de la bergerie de Saint-Thomas habillait de sa laine tantôt les femmes et tantôt les enfants; mes tantes la filaient;

elles filaient aussi le chanvre du champ qui nous donnait du linge ; et les soirées où, à la lueur d'une lampe qu'alimentait l'huile de nos noyers, la jeunesse du voisinage venait teiller avec nous ce beau chanvre, formaient un tableau ravissant. La récolte des grains de la petite métairie assurait notre subsistance ; la cire et le miel des abeilles, que l'une de mes tantes cultivait avec soin, étaient un revenu qui coûtait peu de frais ; l'huile, exprimée de nos noix encore fraîches, avait une saveur, une odeur que nous préférions au goût et au parfum de celle de l'olive. Nos galettes de sarrasin, humectées, toutes brûlantes, de ce bon beurre du Mont-Dor, étaient pour nous le plus friand régal. Je ne sais pas quel mets nous eût paru meilleur que nos raves et nos châtaignes ; et en hiver, lorsque ces belles raves grillaient le soir à l'entour du foyer, ou que nous entendions bouillonner l'eau du vase où cuisaient ces châtaignes si savoureuses et si douces, le cœur nous palpitait de joie. Je me souviens aussi du parfum qu'exhalait un beau coing rôti sous la cendre, et du plaisir qu'avait notre grand'-mère à le partager entre nous. La plus sobre des femmes nous rendait tous gourmands. Ainsi, dans un ménage où rien n'était perdu, de petits objets réunis entretenaient une sorte d'aisance, et laissaient peu de dépense à faire pour suffire à tous nos besoins. Le bois mort dans les forêts voisines était en abondance, et presque en non-valeur ; il était permis à mon père d'en tirer sa provision. L'excellent beurre de la montagne et les fromages les plus délicats étaient communs, et coûtaient peu ; le vin n'était pas cher, et mon père lui-même en usait sobrement.

Mais enfin, quoique bien modique, la dépense de la maison ne laissait pas d'être à peu près la mesure de nos moyens ; et quand je serais au collége, la prévoyance de mon père s'exagérait les frais de mon éducation. D'ailleurs, il regardait comme un temps assez mal employé celui qu'on donnait aux études : Le latin, disait-il, ne faisait que des fainéants. Peut-être aussi avait-il quelque pressentiment du malheur que nous eûmes de nous le voir ravir par une mort prématurée ; et, en me faisant de bonne heure prendre un état d'une utilité moins tardive et moins incertaine, pensait-il à laisser en moi un second père à

ses enfants. Cependant, pressé par ma mère, qui désirait passionnément qu'au moins son fils aîné fît ses études, il consentit à me mener au collége de Mauriac.

Accablé de caresses, baigné de douces larmes et chargé de bénédictions, je partis donc avec mon père. Il me portait en croupe, et le cœur me battait de joie; mais il me battit de frayeur quand mon père me dit ces mots : « On m'a promis, mon fils, que vous seriez reçu en quatrième; si vous ne l'êtes pas, je vous remmène, et tout sera fini. » Jugez avec quel tremblement je parus devant le régent, qui allait décider de mon sort! Heureusement c'était ce bon P. Malosse dont j'ai eu tant à me louer : il y avait dans son regard, dans le son de sa voix, dans sa physionomie, un caractère de bienveillance si naturel et si sensible, que son premier abord annonçait un ami à l'inconnu qui lui parlait. Après nous avoir accueillis avec cette grâce touchante, et invité mon père à revenir savoir quel serait le succès de l'examen que j'allais subir, me voyant encore bien timide, il commença par me rassurer; ensuite, pour épreuve, il me donna un thème : ce thème était rempli de difficultés presque toutes insolubles pour moi. Je le fis mal; et après l'avoir lu, « Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien loin d'être en état d'entrer dans cette classe; vous aurez même bien de la peine à être reçu en cinquième. » Je me mis à pleurer. « Je suis perdu, lui dis-je; mon père n'a aucune envie de me laisser continuer mes études; il ne m'amène ici que par complaisance pour ma mère, et en chemin il m'a déclaré que si je n'étais pas reçu en quatrième, il me remmènerait chez lui : cela me fera bien du tort, et bien du chagrin à ma mère! Ah! par pitié, recevez-moi; je vous promets, mon père, d'étudier tant, que dans peu vous aurez lieu d'être content de moi. » Le régent, touché de mes larmes et de ma bonne volonté, me reçut, et dit à mon père de n'être pas inquiet de moi; qu'il était sûr que je ferais bien.

Je fus logé, selon l'usage du collége, avec cinq autres écoliers, chez un honnête artisan de la ville; et mon père, assez triste de s'en aller sans moi, m'y laissa avec mon paquet, et des vivres pour la semaine. Ces vivres consistaient en un gros pain de sei-

gle, un petit fromage, un morceau de lard, et deux ou trois livres de bœuf; ma mère y avait ajouté une douzaine de pommes. Voilà, pour le dire une fois, quelle était toutes les semaines la provision des écoliers les mieux nourris du collége. Notre bourgeoise nous faisait la cuisine; et pour sa peine, son feu, sa lampe, ses lits, son logement, et même les légumes de son petit jardin qu'elle mettait au pot, nous lui donnions par tête vingt-cinq sous par mois; en sorte que, tout calculé, hormis mon vêtement, je pouvais coûter, à mon père, de quatre à cinq louis par an. C'était beaucoup pour lui, et il me tardait bien de lui épargner cette dépense.

Le lendemain de mon arrivée, comme je me rendais le matin dans ma classe, je vis à sa fenêtre mon régent, qui, du bout du doigt, me fit signe de monter chez lui. Mon enfant, me dit-il, vous avez besoin d'une instruction particulière et de beaucoup d'étude pour atteindre vos condisciples: commençons par les éléments, et venez ici, demi-heure avant la classe, tous les matins, me réciter les règles que vous aurez apprises; en vous les expliquant, je vous en marquerai l'usage. Je pleurai aussi ce jour-là, mais ce fut de reconnaissance. En lui rendant grâces de ses bontés, je le priai d'y ajouter celle de m'épargner, pour quelque temps, l'humiliation d'entendre lire à haute voix mes thèmes dans la classe. Il me le promit, et j'allai me mettre à l'étude.

Je ne puis dire assez avec quel tendre zèle il prit soin de m'instruire, et quel attrait il sut donner à ses leçons. Au seul nom de ma mère, dont je lui parlais quelquefois, il semblait en respirer l'âme; et quand je lui communiquais les lettres où l'amour maternel lui exprimait sa reconnaissance, les larmes lui coulaient des yeux.

Du mois d'octobre où nous étions, jusqu'aux fêtes de Pâques, il n'y eut pour moi ni amusement ni dissipation; mais, après cette demi-année, familiarisé avec toutes mes règles, ferme dans leur application, et comme dégagé des épines de la syntaxe, je cheminai plus librement. Dès lors je fus l'un des meilleurs écoliers de la classe, et peut-être le plus heureux; car j'aimais mon devoir, et, presque sûr de le faire assez bien, ce n'était pour moi

qu'un plaisir. Le choix des mots et leur emploi, en traduisant de l'une en l'autre langue, même déjà quelque élégance dans la construction des phrases, commencèrent à m'occuper; et ce travail, qui ne va point sans l'analyse des idées, me fortifia la mémoire. Je m'aperçus que c'était l'idée attachée au mot qui lui faisait prendre racine; et la réflexion me fit bientôt sentir que l'étude des langues était aussi l'étude de l'art de démêler les nuances de la pensée, de la décomposer, d'en former le tissu, d'en saisir avec précision les caractères et les rapports; qu'avec les mots autant de nouvelles idées s'introduisaient et se développaient dans la tête des jeunes gens; et qu'ainsi les premières classes étaient un cours de philosophie élémentaire bien plus riche, plus étendu et plus réellement utile qu'on ne pense, lorsqu'on se plaint que, dans les colléges, on n'apprenne que du latin.

Ce fut ce travail de l'esprit que me fit observer, dans l'étude des langues, un vieillard à qui mon régent m'avait recommandé. Ce vieux jésuite, le P. Bourges, était l'un des hommes les plus versés dans la connaissance de la bonne latinité. Chargé de suivre et d'achever le travail du P. Vanière dans son dictionnaire poétique latin, il avait humblement demandé à faire en même temps la classe de cinquième dans ce petit collége des montagnes d'Auvergne. Il se prit d'intérêt pour moi, et m'invita à l'aller voir les matins des jours de congé. Vous croyez bien que je n'y manquais pas; et il avait la bonté de donner à mon instruction quelquefois des heures entières. Hélas! le seul office que je pouvais lui rendre était de lui servir la messe; mais c'était un mérite à ses yeux, et voici pourquoi.

Ce bon vieillard était, dans ses prières, tourmenté de scrupules pour des distractions dont il se défendait avec la plus pénible contention d'esprit : c'était surtout en disant la messe qu'il redoublait d'efforts pour fixer sa pensée à chaque mot qu'il prononçait; et lorsqu'il en venait aux paroles du sacrifice, les gouttes de sueur tombaient de son front chauve et prosterné. Je voyais tout son corps frémir de respect et d'effroi, comme s'il avait vu les voûtes du ciel s'entr'ouvrir sur l'autel, et le Dieu vivant y descendre. Il n'y eut jamais d'exemple d'une foi plus

vive et plus profonde : aussi, après avoir rempli ce saint devoir, en était-il comme épuisé.

Il se délassait avec moi par le plaisir qu'il avait à m'instruire, et par celui que j'avais moi-même à recevoir ses instructions. Ce fut lui qui m'apprit que l'ancienne littérature était une source intarissable de richesses et de beautés, et qui m'en donna cette soif que soixante ans d'étude n'ont pas encore éteinte. Ainsi, dans un collége obscur, je me trouvais avoir pour maître un des hommes les plus lettrés qui fussent peut-être au monde; mais je n'eus pas longtemps à jouir de cet avantage : le P. Bourges fut transféré, et, six ans après, je le retrouvai dans la maison professe de Toulouse, infirme et presque délaissé. C'était un vice bien odieux dans le régime et les mœurs des jésuites, que cet abandon des vieillards! L'homme le plus laborieux, le plus longtemps utile, dès qu'il cessait de l'être était mis au rebut ; dureté insensée autant qu'elle était inhumaine, parmi des êtres vieillissants, et dont chacun serait rebuté à son tour.

A l'égard de notre collége, son caractère distinctif était une police exercée par les écoliers sur eux-mêmes. Les chambrées réunissaient des écoliers de différentes classes, et parmi eux l'autorité de l'âge ou celle du talent, naturellement établie, mettait l'ordre et la règle dans les études et dans les mœurs. Ainsi l'enfant qui, loin de sa famille, semblait hors de la classe être abandonné à lui-même, ne laissait pas d'avoir parmi ses camarades des surveillants et des censeurs. On travaillait ensemble, et autour de la même table ; c'était un cercle de témoins qui, sous les yeux les uns des autres, s'imposaient réciproquement le silence et l'attention. L'écolier oisif s'ennuyait d'une immobilité muette, et se lassait bientôt de son oisiveté ; l'écolier inhabile, mais appliqué, se faisait plaindre ; on l'aidait, on l'encourageait ; si ce n'était pas le talent, c'était la volonté qu'on estimait en lui : mais il n'y avait ni indulgence ni pitié pour le paresseux incurable; et lorsqu'une chambrée entière était atteinte de ce vice, elle était comme déshonorée ; tout le collége la méprisait, et les parents étaient avertis de n'y pas mettre leurs enfants. Nos bourgeois avaient donc eux-mêmes un grand intérêt à ne loger que des écoliers studieux. J'en ai vu renvoyer

uniquement pour cause de paresse et d'indiscipline. Ainsi, dans presque aucun de ces groupes d'enfants l'oisiveté n'était soufferte; jamais l'amusement et la dissipation ne venaient qu'après le travail.

Un usage que je n'ai vu établi que dans ce collége y donnait aux études, vers la fin de l'année, un redoublement de ferveur. Pour monter d'une classe à une autre, il y avait un sévère examen à subir, et l'une des tâches que nous avions à remplir pour cet examen était un travail de mémoire. Selon la classe, c'était, pour la poésie, du Phèdre ou de l'Ovide, ou du Virgile, ou de l'Horace; et pour la prose, du Cicéron, du Tite-Live, du Quinte-Curce ou du Salluste; le tout ensemble, à retenir par cœur, formait une masse d'étude assez considérable. On s'y prenait de loin; et ce travail, pour ne pas empiéter sur nos études accoutumées, se faisait dès le point du jour jusqu'à la classe du matin. Il se faisait dans la campagne, où, divisés par bandes, et chacun son livre à la main, nous allions bourdonnant comme de vrais essaims d'abeilles. Dans la jeunesse, il est pénible de s'arracher au sommeil du matin; mais les plus diligents de la bande faisaient violence aux plus tardifs; moi-même bien souvent je me sentais tirer de mon lit encore endormi; et si depuis j'ai eu dans l'organe de la mémoire un peu plus de souplesse et de docilité, je le dois à cet exercice.

L'esprit d'ordre et d'économie ne distinguait pas moins que le goût du travail notre police scolastique. Les nouveaux venus, les plus jeunes, apprenaient des anciens à soigner leurs habits, leur linge; à conserver leurs livres, à ménager leurs provisions. Tous les morceaux de lard, de bœuf ou de mouton que l'on mettait dans la marmite étaient proprement enfilés comme des grains de chapelet; et si dans le mélange il survenait quelques débats, la bourgeoise en était l'arbitre. Quant aux morceaux friands qu'à certains jours de fêtes nos familles nous envoyaient, le régal en était commun, et ceux qui ne recevaient rien n'en étaient pas moins conviés. Je me souviens avec plaisir de l'attention délicate qu'avaient les plus fortunés de la troupe à ne pas faire sentir aux autres cette affligeante inégalité. Lorsqu'il nous arrivait quelqu'un de ces présents, la bourgeoise nous l'annonçait;

mais il lui était défendu de nommer celui de nous qui l'avait reçu, et lui-même il aurait rougi de s'en vanter. Cette discrétion faisait, dans mes récits, l'admiration de ma mère.

Nos récréations se passaient en exercices à l'antique : en hiver, sur la glace, au milieu de la neige ; dans le beau temps, au loin dans la campagne, à l'ardeur du soleil ; et ni la course, ni la lutte, ni le pugilat, ni le jeu de disque et de la fronde, ni l'art de la natation, n'étaient étrangers pour nous. Dans les chaleurs, nous allions nous baigner à plus d'une lieue de la ville : pour les petits, la pêche des écrevisses dans les ruisseaux ; pour les grands, celle des anguilles et des truites dans les rivières, ou la chasse des cailles au filet après la moisson, étaient nos plaisirs les plus vifs ; et au retour d'une longue course, malheur aux champs d'où les pois verts n'étaient pas encore enlevés ! Aucun de nous n'aurait été capable de voler une épingle ; mais, dans notre morale, il avait passé en maxime que ce qui se mangeait n'était pas un larcin. Je m'abstenais tant qu'il m'était possible de cette espèce de pillage ; mais, sans y avoir coopéré, il est vrai cependant que j'y participais, d'abord en fournissant mon contingent de lard pour l'assaisonnement des pois, et puis en les mangeant avec tous les complices. Faire comme les autres me semblait un devoir d'état dont je n'osais me dispenser ; sauf à capituler ensuite avec mon confesseur, en restituant ma part du larcin en aumônes.

Cependant je voyais, dans une classe au-dessus de la mienne, un écolier dont la sagesse et la vertu se conservaient inaltérables, et je me disais à moi-même que le seul bon exemple à suivre était le sien ; mais, en le regardant avec des yeux d'envie, je n'osais croire avoir le droit de me distinguer comme lui. Amalvy était considéré dans le collége à tant de titres, et tellement hors de pair au milieu de nous, qu'on trouvait naturel et juste l'espèce d'intervalle qu'il laissait entre nous et lui. Dans ce rare jeune homme, toutes les qualités de l'esprit et de l'âme semblaient s'être accordées pour le rendre accompli. La nature l'avait doué de cet extérieur que l'on croirait devoir être réservé au mérite. Sa figure était noble et douce, sa taille haute, son maintien grave, son air sérieux, mais serein. Je le voyais arriver au collége ayant toujours

à ses côtés quelques-uns de ses condisciples, qui étaient fiers de l'accompagner. Social avec eux sans être familier, il ne se dépouillait jamais de cette dignité que donne l'habitude de primer entre ses semblables. La croix, qui était l'empreinte de cette primauté, ne quittait point sa boutonnière; pas un même n'osait prétendre à la lui enlever. Je l'admirais, j'avais du plaisir à le voir; et toutes les fois que je l'avais vu, je m'en allais mécontent de moi-même. Ce n'était pas qu'à force de travail je ne fusse, dès la troisième, assez distingué dans ma classe; mais j'avais deux ou trois rivaux: Amalvy n'en avait aucun. Je n'avais point acquis dans mes compositions cette constance de succès qui nous étonnait dans les siennes, et j'avais encore moins cette mémoire facile et sûre dont Amalvy était doué. Il était plus âgé que moi; c'était ma seule consolation; et mon ambition était de l'égaler lorsque je serais à son âge. En démêlant, autant qu'il m'est possible, ce qui se passait dans mon âme, je puis dire avec vérité que dans ce sentiment d'émulation ne se glissa jamais le malin vouloir de l'envie : je ne m'affligeais pas qu'il y eût au monde un Amalvy, mais j'aurais demandé au ciel qu'il y en eût deux, et que je fusse le second.

Un avantage plus précieux encore que l'émulation était, dans ce collége, l'esprit de religion qu'on avait soin d'y entretenir. Quel préservatif salutaire pour les mœurs de l'adolescence, que l'usage et l'obligation d'aller tous les mois à confesse! La pudeur de cet humble aveu de ses fautes les plus cachées en épargnait peut-être un plus grand nombre que tous les motifs les plus saints.

Ce fut donc à Mauriac, depuis onze ans jusques à quinze, que je fis mes humanités; et en rhétorique je me soutins presque habituellement le premier de ma classe. Ma bonne mère en était ravie. Lorsque mes vestes de basin lui étaient renvoyées, elle regardait vite si la chaîne d'argent qui suspendait la croix avait noirci ma boutonnière; et lorsqu'elle y voyait cette marque de mon triomphe, toutes les mères du voisinage étaient instruites de sa joie; nos bonnes religieuses en rendaient grâces au ciel; mon cher abbé Vaissière en était rayonnant de gloire. Le plus doux de mes souvenirs est encore celui du bonheur dont je faisais jouir

ma mère ; mais autant j'avais de plaisir à l'instruire de mes succès, autant je prenais soin de lui dissimuler mes peines ; car j'en éprouvais quelquefois d'assez vives pour l'affliger, s'il m'en fût échappé la plus légère plainte. Telle fut, en troisième, la querelle que je me fis avec le P. Bis, le préfet du collége, pour la bourrée d'Auvergne ; et tel fut le danger que je courus d'avoir le fouet, en seconde et en rhétorique, une fois pour avoir dicté une bonne amplification, une autre fois pour être allé voir la machine d'une horloge. Heureusement je me tirai de tous ces mauvais pas sans accident, et même avec un peu de gloire.

On sait quelle est, à la cour des rois, l'envieuse malignité que s'attirent les favoris ; il en est de même au collége. Les soins particuliers qu'avait pris de moi mon régent de quatrième, et mon assiduité à l'aller voir tous les matins, m'ayant fait regarder d'abord d'un œil jaloux et méfiant, je me piquai dès lors de me montrer meilleur et plus fidèle camarade qu'aucun de ceux qui m'accusaient de ne pas l'être, et qui se défiaient de moi. Lors donc que je parvins à être fréquemment le premier de ma classe, grade auquel était attaché le triste office de censeur, je me fis une loi de mitiger cette censure ; et, en l'absence du régent, pendant la demi-heure où je présidais seul, je commençai par accorder une liberté raisonnable : on causait, on riait, on s'amusait à petit bruit, et ma note n'en disait rien. Cette indulgence, qui me faisait aimer, devint tous les jours plus facile. A la liberté succéda la licence, et je la souffris ; je fis plus, je l'encourageai, tant la faveur publique avait pour moi d'attraits. J'avais ouï dire qu'à Rome les hommes puissants qui voulaient gagner la multitude lui donnaient des spectacles : il me prit fantaisie d'imiter ces gens-là. On me citait l'un de nos camarades, appelé Toury, comme le plus fort danseur de la bourrée d'Auvergne qui fût dans les montagnes : je lui permis de la danser, et il est vrai qu'en la dansant il faisait des sauts merveilleux. Lorsqu'une fois on eut goûté le plaisir de le voir bondir au milieu de la classe, on ne put s'en passer ; et moi, toujours plus complaisant, je redemandais la bourrée. Il faut savoir que les sabots du danseur étaient armés de fer, et que la classe était pavée de dalles d'une pierre retentissante comme l'airain. Le préfet, qui

faisait sa ronde, entendait ce bruit effroyable; il accourait, mais dans l'instant le bruit cessait, tout le monde était à sa place : Toury lui-même, dans son coin, les yeux attachés sur son livre, ne présentait plus que l'image d'une lourde immobilité. Le préfet, bouillant de colère, venait à moi, me demandait la note : la note était en blanc. Jugez de son impatience! Ne trouvant personne à punir, il me faisait porter la peine des coupables par les *pensum* qu'il me donnait. Je la subissais sans me plaindre; mais autant il me trouvait docile et patient pour ce qui m'était personnel, autant il me trouvait rebelle et résolu à ne faire jamais de la peine à mes camarades. Mon courage était soutenu par l'honneur de m'entendre appeler le martyr, et même quelquefois le héros de ma classe. Il est vrai qu'en seconde la liberté fut moins bruyante, et le ressentiment du préfet parut s'adoucir; mais, au milieu du calme, je me vis assailli par un nouvel orage.

Mon régent de seconde n'était plus ce P. Malosse qui m'avait tant aimé; c'était un P. Cibier, aussi sec, aussi aigre que l'autre était liant et doux. Sans beaucoup d'esprit, ni, je crois, beaucoup de savoir, Cibier ne laissait pas de mener assez bien sa classe. Il avait singulièrement l'art d'exciter notre émulation en nous piquant de jalousie. Pour peu qu'un écolier inférieur eût moins mal fait que de coutume, il l'exaltait d'un air qui semblait faire craindre aux meilleurs un nouveau rival. Ce fut dans cet esprit que, rappelant un jour certaine amplification qu'un écolier médiocre passait pour avoir faite, il nous défia tous de faire jamais aussi bien. Or on savait de quelle main était cette amplification si excessivement vantée. Le secret en était gardé, car il était sévèrement défendu dans la classe de faire le devoir d'autrui. Mais l'impatience d'entendre louer à l'excès un mérite emprunté ne put se contenir : Elle n'est pas de lui, mon père, cette amplification que vous nous vantez tant, s'écria-t-on. Et de qui donc est-elle? demanda-t-il avec colère. On garda le silence. C'est donc à vous à me le dire, poursuivit-il en s'adressant à l'écolier qui était en scène; et celui-ci, en pleurant, me nomma. Il fallut avouer ma faute; mais je priai le régent de m'entendre, et il m'écouta. « Ce fut, lui dis-je, le jour de Saint-Pierre, sa fête, que Durif, notre camarade, nous donnait à dîner : tout occupé à

bien régaler ses amis, il n'avait pu finir les devoirs de la classe, et l'amplification était ce qui l'inquiétait le plus. Je crus permis et juste de lui en éviter la peine; et je m'offris à travailler pour lui, tandis qu'il travaillait pour nous. »

Il y avait au moins deux coupables; le régent n'en voulut voir qu'un, et son dépit tomba sur moi. Confus, étourdi de colère, il fit appeler le correcteur pour me châtier, disait-il, comme je l'avais mérité. Au nom du correcteur, je faisais mon paquet de livres, et j'allais quitter le collége : dès lors plus d'études pour moi, et mon destin changeait de face; mais ce sentiment d'équité naturelle qui, dans le premier âge, est si vif et si prompt, ne permit pas à mes condisciples de me laisser abandonné. Non, s'écria toute la classe, ce châtiment serait injuste; et si on l'oblige à s'en aller, nous nous en allons tous. Le régent s'apaisa, et il m'accorda mon pardon, mais au nom de la classe, en s'autorisant de l'exemple du dictateur Papirius.

Tout le collége approuva sa clémence, à l'exception du préfet, qui soutint que c'était un acte de faiblesse, et que, contre la rébellion, jamais il ne fallait mollir. Lui-même, un an après, il voulut exercer sur moi cette rigueur dont il faisait une maxime; mais il apprit qu'au moins fallait-il être juste avant que d'être rigoureux.

Nous n'avions plus qu'un mois de rhétorique à faire pour n'être plus sous sa puissance, lorsqu'il me trouva dans la liste des écoliers qu'il voulait punir d'une faute sans vraisemblance, et dont j'étais pleinement innocent. Dans le clocher des Bénédictins, à deux pas du collége, on réparait l'horloge : curieux d'en voir le mécanisme, des écoliers de différentes classes étaient montés dans ce clocher. Soit maladresse de l'ouvrier, soit quelque accident que j'ignore, l'horloge n'allait point; il était aussi difficile que d'épaisses roues de fer eussent été dérangées par des enfants que rongées par des souris; mais l'horloger les en accusa, et le préfet reçut sa plainte. Le lendemain, à l'heure de la classe du soir, il me fait appeler; je me rends dans sa chambre; j'y trouve dix à douze écoliers rangés en haie autour du mur, et au milieu le correcteur, et ce préfet terrible qui successivement les faisait fustiger. En me voyant, il me demanda si

j'étais du nombre de ceux qui étaient montés à l'horloge ; et lui ayant répondu que j'y étais monté, il me marqua du doigt ma place dans le cercle de mes complices, et se mit à poursuivre son exécution. Vous croyez bien que ma résolution de lui échapper fut bientôt prise. Je saisis le moment où il tenait une de ses victimes qui se débattait sous sa main, et tout d'un temps j'ouvris la porte et je m'enfuis. Il s'élança pour m'attraper; mais il manqua sa proie, et j'en fus quitte pour un pan d'habit déchiré.

Je me réfugiai dans ma classe, où le régent n'était pas encore. Mon habit déchiré, mon trouble, la frayeur ou plutôt l'indignation dont j'étais rempli, me tinrent lieu d'exorde pour m'attirer l'attention. « Mes amis, m'écriai-je, sauvez-moi, sauvez-vous des mains d'un furieux qui nous poursuit! C'est mon honneur et c'est le vôtre que je vous recommande et que je vous donne à garder. Peu s'en est fallu que cet homme injuste et violent, ce P. Bis, ne vous ait fait en moi le plus indigne outrage, en flétrissant du fouet un rhétoricien ; il n'a pas même daigné me dire de quoi il voulait me punir : mais, aux cris des enfants qu'il faisait écorcher, j'ai entendu qu'il s'agissait d'avoir détraqué une horloge, accusation absurde, et dont il sent la fausseté : mais il aime à punir, il aime à s'abreuver de larmes; et l'innocent et le coupable, tout lui est égal, pourvu qu'il exerce sa tyrannie. Mon crime à moi, mon crime ineffaçable, et qu'il ne peut me pardonner, est de n'avoir jamais voulu vous trahir pour lui plaire, et d'avoir mieux aimé endurer ses rigueurs que d'y exposer mes amis. Vous avez vu avec quelle obstination il s'est efforcé depuis trois ans à faire de moi l'espion et le délateur de ma classe. Vous seriez effrayés de l'énormité du travail dont il m'a accablé, pour arracher de moi des notes qui lui donnassent tous les jours le plaisir de vous molester. Ma constance a vaincu la sienne, sa haine a paru s'assoupir ; mais il épiait le moment de se venger sur moi, de se venger sur vous, de la fidélité que je vous ai gardée. Oui, mes amis, si j'avais été assez craintif ou assez faible pour lui laisser porter les mains sur moi, c'en était fait, la rhétorique était déshonorée, et déshonorée à jamais! C'est là ce qu'il s'était promis. Il voulait qu'il fût

dit que, sous sa préfecture et sous sa verge humiliante, la rhétorique avait fléchi. Grâce au ciel, nous voilà sauvés. Il va venir sans doute pour vous demander de me livrer à lui, et d'avance je suis bien sûr du ton dont vous lui répondrez ; mais quand j'aurais pour camarades des hommes assez lâches pour ne pas me défendre, seul je lui vendrais cher mon honneur et ma vie, et je mourrais libre plutôt que de vivre déshonoré. Mais loin de moi cette pensée ! je vous vois tous aussi déterminés que moi à ne pas rester sous le joug. Aussi bien, dans un mois d'ici, la rhétorique allait finir, nous allions entrer en vacances, et un mois retranché du cours de nos études n'est pas digne de nos regrets : que ce soit donc aujourd'hui la fin, la clôture de notre classe. Dès ce moment nous sommes libres, et l'homme altier, l'homme cruel, l'homme féroce est confondu. »

Ma harangue avait excité de grands mouvements d'indignation; mais la conclusion fit plus d'effet que tout le reste. Jamais péroraison n'entraîna les esprits avec tant de rapidité. « Oui, clôture ! vacance ! me répondit par acclamation la plus grande pluralité ; et jurons tous, avant de sortir de la classe, jurons sur cet autel (car il y en avait un) de n'y plus remettre les pieds. »

Après que le serment eut été prononcé, je repris la parole : « Mes amis, ce n'est point, leur dis-je, en libertins ni en esclaves fugitifs que nous devons sortir de cette classe : que le préfet ne dise pas que nous nous sommes échappés ; notre retraite doit se faire paisiblement et décemment ; et, pour la rendre plus honorable, je propose de la marquer par un acte religieux. Cette classe est une chapelle : rendons-y grâce à Dieu, par un *Te Deum* solennel, d'avoir acquis et conservé, durant le cours de nos études, la bienveillance du collége et l'estime de nos régents. »

Au même instant je les vis tous se ranger autour de l'autel ; et, au milieu d'un profond silence, l'un de nos camarades, Valarché, dont la voix le disputait à celle des taureaux du Cantal, où il était né, entonna l'hymne de louanges ; cinquante voix lui répondirent ; et l'on imagine sans peine quel fut l'étonnement de tout le collége, au bruit imprévu et soudain de ce concert de voix. Notre régent accourut le premier ; le préfet descendit, le

principal lui-même s'avança gravement jusqu'à la porte de la classe. La porte était fermée, et ne s'ouvrit qu'après que le *Te Deum* fut chanté : alors, rangés en demi-cercle, les petits à côté des grands, nous nous laissâmes aborder. « Quel est donc ce tapage? » nous demanda le violent préfet, et s'avançant au milieu de nous. — « Ce que vous appelez un tapage n'est, lui dis-je, mon père, qu'une action de grâce que nous rendons au ciel d'avoir permis que, sans tomber entre vos mains, nous ayons achevé nos premières études. » Il nous menaça d'informer nos familles de cette coupable révolte; et, en me regardant d'un œil menaçant et terrible, il me prédit que je serais un chef de faction. Il me connaissait mal : aussi sa prédiction ne s'est-elle pas accomplie. Le principal, avec plus de douceur, voulut nous ramener; mais nous le suppliâmes de ne pas insister contre une résolution qu'un serment avait consacrée, et notre bon régent resta seul avec nous : oui, bon, je lui dois cet éloge; et, quoique d'une trempe d'âme moins flexible et moins douce que celle du père Malosse, il lui était comparable au moins par la bonté. Selon l'idée que l'on s'est faite du caractère politique de cette société si légèrement condamnée et si durement abolie, jamais jésuite ne le fut moins dans le cœur que le P. Balme (c'était le nom de ce régent). Un caractère ferme et franc était le sien; l'impartialité, la droiture, l'inflexible équité qu'il portait dans sa classe, et une estime noble et tendre qu'il marquait à ses écoliers, lui avaient gagné notre respect et concilié notre amour.

A travers les austères bienséances de son état, sa sincérité naturelle laissait percer des traits de force et de fierté qui auraient mieux convenu au courage d'un militaire qu'à l'esprit d'un religieux. Je me souviens qu'un jour l'un de nos condisciples, tête rustique et dure, lui ayant mal répondu, il s'élança brusquement de sa chaire, et, arrachant avec éclat un ais de chêne du plancher de la classe : « Malheureux, lui dit-il en le levant sur lui, je ne fais point donner le fouet en rhétorique; mais j'assomme l'audacieux qui m'ose manquer de respect. » Ce genre de correction nous plut infiniment; nous lui sûmes gré de l'effroi dont nous avait frappés le bruit de la planche brisée, et nous vîmes avec plaisir l'insolent, à genoux sous cette espèce de massue, demander humblement pardon.

Tel était l'homme à qui j'avais à rendre compte de ce qui venait de se passer. Je l'observais en le lui racontant ; et, au moment où je lui montrai l'un de ses écoliers prêt à être forcé de subir la peine du fouet, je vis son visage et ses yeux s'enflammer d'indignation ; mais après en avoir frémi, tâchant de déguiser sa colère par un sourire : « Que ne lui criais-tu, me dit-il, *Sum civis romanus?* — Je m'en suis bien gardé, lui répondis-je ; j'avais affaire à un Verrès. »

Cependant, pour n'avoir aucun reproche à essuyer, le P. Balme fit pour nous retenir tout ce qu'exigeait son devoir ; raisons et sentiments, il mit tout en usage. Ses efforts furent inutiles : il ne nous en estima pas moins, et il m'en aima davantage. « Mon enfant, me dit-il tout bas, dans quelque collége que vous alliez, mon attestation peut vous être de quelque utilité. Ce n'est pas ici le moment de vous l'offrir ; mais, dans un mois, venez la prendre ; je vous la donnerai sincère et de bon cœur. » Ainsi finit ma rhétorique.

J'eus donc, cette année-là, d'assez longues vacances ; mais, bien heureusement, je trouvai dans ma ville un ancien curé de campagne, mon parent quoique d'un peu loin, homme instruit, qui me fit connaître la logique de Port-Royal, et qui de plus se donna la peine de m'exercer à parler latin, ne voulant, dans nos promenades, employer avec moi que cette langue-là, qu'il parlait lui-même aisément. Cet exercice fut pour moi un avantage inestimable, lorsqu'en philosophie, dont le latin était la langue, je me trouvai comme dans un pays où j'étais naturalisé. Mais, avant d'y passer, je veux jeter encore quelques regards sur les années que je viens de voir s'écouler ; je veux parler de ces vacances qui, tous les ans, me ramenaient chez moi, et qui, par des repos si doux, payaient mes travaux et mes peines.

Mes petites vacances de Noël se passaient à jouir, mes parents et moi, de notre tendresse mutuelle, sans d'autre diversion que celle des devoirs de bienséance et d'amitié. Comme la saison était rude, ma volupté la plus sensible était de me trouver à mon aise auprès d'un bon feu ; car à Mauriac, dans le temps même du froid le plus aigu, quand les glaces nous assiégeaient, et lorsque, pour aller en classe, il fallait nous tracer nous-mêmes, tous les matins, un chemin dans la neige, nous ne retrouvions au logis

que le feu de quelques tisons qui se baisaient sous la marmite, et auxquels à peine tour à tour nous était-il permis de dégeler nos doigts; encore le plus souvent, nos hôtes assiégeant la cheminée, était-ce une faveur de nous en laisser approcher; et le soir, durant le travail, quand nos doigts engourdis de froid ne pouvaient plus tenir la plume, la flamme de la lampe était le seul foyer où nous pouvions les dégourdir. Quelques-uns de mes camarades qui, nés sur la montagne et endurcis au froid, l'enduraient mieux que moi, m'accusaient de délicatesse; et, dans une chambre où la bise sifflait par les fentes des vitres, ils trouvaient ridicule que je fusse transi, et se moquaient de mes frissons. Je me reprochais à moi-même d'être si frileux et si faible, et j'allais avec eux sur la glace, au milieu des neiges, m'accoutumer, s'il était possible, aux rigueurs de l'hiver : je domptais la nature, je ne la changeais pas, et je n'apprenais qu'à souffrir. Ainsi, quand j'arrivais chez moi, et que, dans un bon lit ou au coin d'un bon feu, je me sentais tout ranimé, c'était pour moi l'un des moments les plus délicieux de la vie; jouissance que la mollesse ne m'aurait jamais fait connaître.

Dans ces vacances de Noël, ma bonne aïeule, en grand mystère, me confiait les secrets du ménage. Elle me faisait voir, comme autant de trésors, les provisions qu'elle avait faites pour l'hiver. Son lard, ses jambons, ses saucisses, ses pots de miel, ses urnes d'huile, ses amas de blé noir, de seigle, de pois et de fèves, ses tas de raves et de châtaignes, ses lits de paille couverts de fruits. « Tiens, mon enfant, me disait-elle, voilà les dons que nous a faits la Providence : combien d'honnêtes gens n'en ont pas reçu autant que nous! et quelles grâces n'avons-nous pas à lui rendre de ses faveurs! »

Pour elle-même, rien de plus sobre que cette sage ménagère; mais son bonheur était de voir régner l'abondance dans la maison. Un régal qu'elle nous donnait avec la plus sensible joie était le réveillon de la nuit de Noël. Comme il était tous les ans le même, on s'y attendait, mais on se gardait bien de paraître s'y être attendu; car tous les ans elle se flattait que la surprise en serait nouvelle, et c'était un plaisir qu'on avait soin de lui laisser. Pendant qu'on était à la messe, la soupe aux choux

verts, le boudin, la saucisse, l'andouille, le morceau de petit salé le plus vermeil, les gâteaux, les beignets de pommes au saindoux, tout était préparé mystérieusement par elle et une de ses sœurs; et moi, seul confident de tout cet appareil, je n'en disais mot à personne. Après la messe on arrivait; on trouvait ce beau déjeuner sur la table; on se récriait sur la magnificence de la bonne grand'mère, et cette acclamation de surprise et de joie était pour elle un plein succès. Le jour des Rois, la fève était chez nous encore un sujet de réjouissance; et quand venait la nouvelle année, c'était dans toute la famille un enchaînement d'embrassades et un concert de vœux si tendres, qu'il eût été, je crois, impossible d'en être le témoin sans en être ému. Figurez-vous un père de famille au milieu d'une foule de femmes et d'enfants qui, tous levant les yeux et les mains vers le ciel, en appelaient sur lui les bénédictions; et lui, répondant à leurs vœux par des larmes d'amour qui présageaient peut-être le malheur qui nous menaçait : telles étaient les scènes que me présentaient ces vacances.

Celles de Pâques étaient un peu plus longues, et, lorsque le temps était beau, elles me permettaient quelques dissipations. J'ai déjà dit que, dans ma ville, l'éducation des jeunes gens était soignée; leur exemple était pour les filles un objet d'émulation. L'instruction des uns influait sur l'esprit des autres, et donnait à leur air, à leur langage, à leurs manières, une teinte de politesse, de bienséance et d'agrément que rien ne m'a fait oublier. Une liberté innocente régnait parmi cette jeunesse. Les filles, les garçons se promenaient ensemble, le soir même, au clair de la lune. Leur amusement ordinaire était le chant, et il me semble que ces jeunes voix réunies formaient de doux accords et de jolis concerts. Je fus d'assez bonne heure admis dans cette société; mais, jusqu'à l'âge de quinze ans, elle ne prit rien sur mes goûts pour l'étude et la solitude. Je n'étais jamais plus content que lorsque, dans le jardin d'abeilles de Saint-Thomas, je passais un beau jour à lire les vers de Virgile sur l'industrie et la police de ces républiques laborieuses que faisait prospérer l'une des tantes de ma mère, et dont, mieux que Virgile encore, elle avait observé les travaux et les mœurs; mieux que Virgile aussi

elle m'en instruisait, en me faisant voir de mes yeux, dans les merveilles de leur instinct, des traits d'intelligence et de sagesse qui avaient échappé à ce divin poëte, et dont j'étais ravi. Peut-être dans l'amour de ma tante pour ses abeilles y avait-il quelque illusion, comme il y en a dans tous les amours, et l'intérêt qu'elle prenait à leurs jeunes essaims ressemblait beaucoup à celui d'une mère pour ses enfants; mais je dois dire aussi qu'elle semblait en être aimée autant qu'elle les aimait. Je croyais moi-même les voir se plaire à voler autour d'elle, la connaître, l'entendre, obéir à sa voix : elles n'avaient point d'aiguillon pour leur bienfaisante maîtresse ; et lorsque, dans l'orage, elle les recueillait, les essuyait, les réchauffait de son haleine et dans ses mains, on eût dit qu'en se ranimant elles lui bourdonnaient doucement leur reconnaissance. Nul effroi dans la ruche quand leur amie la visitait; et si, en les voyant moins diligentes que de coutume, et malades ou languissantes soit de fatigue ou de vieillesse, sa main, sur le sol de leur ruche, versait un peu de vin pour leur rendre la force et la santé, ce même doux murmure semblait lui rendre grâces. Elle avait entouré leur domaine d'arbres à fruits, et de ceux qui fleurissent dans la naissance du printemps; elle y avait introduit et fait rouler sur un lit de cailloux un petit ruisseau d'eau limpide; et sur les bords le thym, la lavande, la marjolaine, le serpolet, enfin les plantes dont la fleur avait le plus d'attraits pour elles, leur offraient les prémices de la belle saison. Mais lorsque la montagne commençait à fleurir, et que ses aromates répandaient leurs parfums, nos abeilles, ne daignant plus s'amuser au butin de leur petit verger, allaient chercher au loin de plus amples richesses; et, en les voyant revenir chargées d'étamines de diverses couleurs, comme de pourpre, d'azur et d'or, ma tante me nommait les fleurs dont c'était la dépouille.

Ce qui se passait sous mes yeux, ce que ma tante me racontait, ce que je lisais dans Virgile, m'inspirait pour ce petit peuple un intérêt si vif, que je m'oubliais avec lui, et ne m'en éloignais jamais sans un regret sensible. Depuis, et encore à présent, j'ai tant d'amour pour les abeilles, que sans douleur je ne puis penser au cruel usage où l'on est, dans certains pays, de les

faire mourir en recueillant leur miel. Ah! quand la ruche en était pleine, chez nous c'était les soulager que d'en ôter le superflu ; mais nous leur en laissions abondamment pour se nourrir jusqu'à la floraison nouvelle, et l'on savait, sans en blesser aucune, enlever les rayons qui excédaient leur besoin.

Dans les longues vacances de la fin de l'année, tous mes devoirs remplis, tous mes goûts satisfaits, j'avais encore du temps a donner à la société, et je conviens que tous les ans celle de la jeunesse me plaisait davantage; mais, comme je l'ai dit, ce ne fut qu'à quinze ans qu'elle eut pour moi tout son attrait. Les liaisons qu'on y formait n'inquiétaient point les familles : il y avait si peu d'inégalité d'état et de fortune, que les pères et mères étaient presque aussitôt d'accord que les enfants, et rarement l'hymen faisait languir l'amour : mais ce qui, pour mes camarades, n'était d'aucun danger, avait pour moi celui d'éteindre mon émulation, et de faire avorter le fruit de mes études.

Je voyais les cœurs se choisir, et former entre eux des liens : l'exemple m'en donna l'envie. L'une de nos jeunes compagnes, et la plus jolie à mon gré, me parut libre encore, et n'avoir comme moi que le vague désir de plaire. Dans sa fraîcheur, elle n'avait pas ce tendre et doux éclat que l'on nous peint dans la beauté, lorsqu'on la compare à la rose ; mais le vermillon, le duvet, la rondeur de la pêche, vous offrent une image qui lui ressemble assez. Pour de l'esprit, avec une si jolie bouche, pouvait-elle n'en pas avoir ? Ses yeux et son sourire en auraient donné seuls à son langage le plus simple, et sur ses lèvres le bonjour, le bonsoir, me semblait délicat et fin. Elle pouvait avoir un ou deux ans de plus que moi, et cette inégalité d'âge, qu'un air de raison, de sagesse rendait encore plus imposante, intimidait mon amour naissant ; mais peu à peu, en essayant de lui faire agréer mes soins, je m'aperçus qu'elle y était sensible ; et, dès que je pus croire que j'en serais aimé, j'en fus amoureux tout de bon. Je lui en fis l'aveu sans détour, et sans détour aussi elle me répondit que son inclination s'accorderait avec la mienne. « Mais vous savez bien, me dit-elle, qu'il faut au moins, pour être amants, pouvoir espérer d'être époux ; et comment pouvons-nous l'espérer à notre âge ? Vous avez à peine quinze ans : vous allez

suivre vos études? — Oui, lui dis-je; telle est ma résolution et la volonté de ma mère. — Eh bien! voilà cinq ans d'absence avant que vous ayez pris un état, et moi j'aurai plus de vingt ans lorsque nous ne saurons encore à quoi vous êtes destiné. — Hélas! il est trop vrai, lui dis-je, que je ne puis savoir ce que je deviendrai; mais au moins jurez-moi de ne vous marier jamais sans prendre conseil de ma mère, et sans lui demander si je n'ai pas moi-même quelque espérance à vous offrir. » Elle me le promit avec un sourire charmant, et, tout le reste du temps de nos vacances, nous nous livrâmes au plaisir de nous aimer, avec l'ingénuité et l'innocence de notre âge. Nos promenades tête à tête, nos entretiens les plus intéressants se passaient à imaginer pour moi dans l'avenir des possibilités de succès, de fortune, favorables à nos désirs; mais ces douces illusions se succédant comme des songes, l'une détruisait l'autre; et, après nous en être réjouis un moment, nous finissions par en pleurer, comme les enfants pleurent lorsqu'un souffle renverse le château qu'ils ont élevé.

Pendant l'un de ces entretiens, et comme nous étions assis sur la pente de la prairie, au bord de la rivière, un incident survint, qui faillit me coûter la vie. Ma mère était instruite de mes assiduités auprès de Mlle B***. Elle en fut inquiète, et craignit que l'amour ne ralentît en moi le goût et l'ardeur de l'étude. Ses tantes s'aperçurent qu'elle avait du chagrin, et firent tant qu'elle ne put leur en dissimuler la cause. Dès lors ces bonnes femmes, présageant mon malheur, s'aigrirent à l'envi contre cette jeune innocente, l'accusant de coquetterie, et lui faisant un crime d'être aimable à mes yeux. Un jour donc que ma mère me demandait, l'une d'elles se détacha, vint me chercher dans la prairie, et, m'y ayant trouvé tête à tête avec l'objet de leur ressentiment, elle accabla cette fille aimable des reproches les plus injustes, sans y épargner les mots d'indécence et de séduction. Après cet imprudent éclat elle partit, et nous laissa, moi furieux, et mon amante désolée, étouffant de sanglots et les yeux pleins de larmes. Jugez quelle fut sur mon âme l'impression de sa douleur! J'eus beau lui demander pardon, pleurer à ses genoux, la supplier de mépriser, d'oublier cette injure : « Malheureuse, s'écriait-elle, c'est moi que l'on accuse de vous

avoir séduit et de vouloir vous déranger! Fuyez-moi, ne me voyez plus : non, je ne veux plus vous revoir. » A ces mots elle s'en alla, et me défendit de la suivre.

Je retournai chez moi, l'air égaré, les yeux en feu, la tête absolument perdue. Heureusement mon père était absent, et je n'eus pour témoin de mon délire que ma mère. En me voyant passer et monter dans ma chambre, elle fut effrayée de mon trouble; elle me suivit; je m'étais enfermé; elle me commanda d'ouvrir : « O ma mère! lui dis-je, dans quel état vous me voyez! Pardon! je suis au désespoir, je ne me connais plus, je me possède à peine. Épargnez-moi la honte de paraître ainsi devant vous. » J'avais le front meurtri des coups que je m'étais donnés de la tête contre le mur. Quelle passion que la colère! J'en éprouvais pour la première fois la violence et le transport. Ma mère, éperdue elle-même, me serrant dans ses bras et me baignant de larmes, jeta des cris si douloureux, que toutes les femmes de la maison, hormis une seule, accoururent; et celle qui n'osait paraître, et qui venait d'avouer sa faute, s'arrachait les cheveux, du malheur qu'elle avait causé.

Leur désolation, le déluge de pleurs que je voyais pleuvoir autour de moi, ces tendres et timides gémissements que j'entendais, m'amollirent le cœur et firent tomber ma colère; mais j'étouffais, le sang avait enflé toutes mes veines; il fallut me saigner. Ma mère tremblait pour mes jours : sa mère, pendant la saignée, lui dit tout bas ce qui s'était passé; car inutilement me l'avait-elle demandé à moi-même : *Une horreur! une barbarie!* étaient les seuls mots de réponse que j'avais pu lui faire entendre; lui en dire davantage eût été trop affreux pour moi dans ce moment. Mais lorsque la saignée m'eut donné du relâche, et qu'un peu de calme eut changé ma furie en douleur, je fis à ma mère un récit fidèle et simple de mon amour, de la manière honnête et sage dont mademoiselle B*** y avait répondu; enfin de la promesse qu'elle avait bien voulu me faire de ne jamais se marier sans que ma mère y consentît. Après cela, lui dis-je, quelle blessure pour son cœur, quel déchirement pour le mien, que l'injuste et sanglant reproche qu'elle vient d'essuyer pour moi! Ah! ma mère, c'est un affront que rien ne saurait effacer. — Hélas! c'est moi qui en

suis la cause, me dit-elle en pleurant; c'est mon inquiétude sur cette liaison qui a troublé la tête à nos tantes: si tu ne leur pardonnes pas, il faut aussi ne point pardonner à ta mère. A ces mots, mes bras l'enveloppent et la serrent contre mon cœur.

Pour lui obéir, je m'étais couché. L'effervescence de mon sang, quoique bien affaiblie, n'était point apaisée; tous mes nerfs étaient ébranlés, et l'image de cette fille intéressante et malheureuse, que je croyais inconsolable, était présente à ma pensée, avec les traits de la douleur les plus vifs et les plus perçants. Ma mère me voyait frappé de cette idée; et mon cœur, encore plus ému que mon cerveau, tenait mon sang et mes esprits dans un mouvement déréglé, semblable à une ardente fièvre. Le médecin, à qui la cause en était inconnue, présageait une maladie, et parlait de la prévenir par une seconde saignée. « Croyez-vous, lui demanda ma mère, que ce soir il soit temps encore? » Il répondit qu'il serait temps. « Revenez donc ce soir, monsieur; jusque-là j'aurai soin de lui. »

Ma mère, en m'invitant à essayer de prendre quelque repos, me laissa seul; et, un quart d'heure après, elle revint accompagnée... de qui? Vous devez le prévoir, vous qui connaissez la nature. « Sauvez mon fils, rendez-le-moi, dit-elle à ma jeune maîtresse en l'amenant près de mon lit. Cet enfant vous croit offensée: apprenez-lui que vous ne l'êtes plus, qu'on vous a demandé pardon, et que vous avez pardonné.— Oui, monsieur, je n'ai plus que des grâces à rendre à votre digne mère, me dit cette fille charmante; et il n'est point de déplaisir que ne me fissent oublier les bontés dont elle m'accable.— Ah! c'est à moi, mademoiselle, d'être reconnaissant des soins de son amour; c'est à moi qu'elle rend la vie. » Ma mère fit asseoir au chevet de mon lit celle dont la vue et la voix répandaient dans mon âme un calmant si pur et si doux. Elle eut aussi la complaisance de paraître donner dans nos illusions; et, en nous recommandant à tous les deux la sagesse et la piété: « Qui sait, dit-elle, ce que le ciel vous destine? Il est juste; vous êtes bien nés l'un et l'autre, et l'amour même peut vous rendre plus dignes encore d'être heureux.— Voilà, me dit mademoiselle B***, des paroles bien consolantes, et bien propres à vous calmer! Pour moi, vous le

voyez, je n'ai plus aucune colère, aucun ressentiment dans l'âme. Celle de vos tantes dont la vivacité m'avait blessée m'en a témoigné ses regrets ; je viens de l'embrasser; mais elle pleure encore : et vous qui êtes si bon , ne l'embrasserez-vous pas ?— Oui , de tout mon cœur, répondis-je. » Et dans l'instant la bonne tante vint baigner mon lit de ses larmes. Le soir, le médecin trouva mon pouls encore un peu ému , mais parfaitement bien réglé.

Mon père, à son retour du petit voyage qu'il venait de faire à Clermont, nous annonça qu'il allait m'y mener : non pas, comme l'aurait voulu ma mère, pour continuer mes études et faire ma philosophie, mais pour apprendre le commerce. « C'est, lui dit-il, assez d'étude et de latin ; il est temps que je pense à lui donner un état solide. J'ai pour lui une place chez un riche marchand ; le comptoir sera son école. » Ma mère combattit cette résolution de toute la force de son amour, de sa douleur et de ses larmes ; mais moi, voyant qu'elle affligeait mon père sans le dissuader, j'obtins qu'elle cédât. « Laissez-moi seulement arriver à Clermont ; j'y trouverai, lui dis-je, le moyen de vous accorder. »

Si je n'avais suivi que ma nouvelle inclination, j'aurais été de l'avis de mon père, car le commerce en peu d'années pouvait me faire un sort assez heureux ; mais ni ma passion pour l'étude, ni la volonté de ma mère, qui, tant qu'elle a vécu, a été ma suprême loi, ne me permirent de prendre conseil de mon amour. Je partis donc avec l'intention de me réserver, matin et soir, une heure et demie de mon temps pour aller en classe ; et, en assurant mon patron que tout le reste de mes moments serait à lui, je me flattais qu'il serait content ; mais il ne voulut point entendre à cette composition, et il fallut opter entre le commerce et l'étude. « Hé quoi ! monsieur, lui dis-je, huit heures par jour d'un travail assidu dans votre comptoir ne vous suffisent pas ! Qu'exigeriez-vous d'un esclave ? » Il me répondit qu'il dépendait de moi d'aller être plus libre ailleurs. Je ne me le fis pas redire, et dans le moment même je pris congé de lui.

Je n'avais pour toute richesse que deux petits écus que mon père m'avait donnés pour mes menus plaisirs, et quelques pièces de douze sous que ma grand'mère, en me disant adieu, m'avait glissées dans la main ; mais la détresse où j'allais tom-

ber était la moindre de mes peines. En quittant l'état que mon père me destinait, j'allais contre sa volonté, je semblais me soustraire à son obéissance: me pardonnerait-il? ne viendrait-il pas me réduire et me ranger à mon devoir? et quand même, dans sa colère, il m'abandonnerait, avec quelle amertume n'accuserait-il pas ma mère d'avoir contribué à mon égarement? La seule idée des chagrins que je causerais à ma mère était un supplice pour moi. L'esprit troublé, l'âme abattue, j'entrai dans une église; je me mis en prière, dernier recours des malheureux. Là, comme par inspiration, me vint une pensée qui, tout à coup, changea pour moi la perspective de la vie et le rêve de l'avenir.

Réconcilié avec moi-même, espérant l'être avec mon père par la sainteté du motif que j'avais à lui présenter, je commençai par me donner un gîte, en louant, auprès du collége, un cabinet aérien, où, pour meubles, j'avais un lit, une table, une chaise, le tout à dix sous par semaine, n'étant pas en état de faire un plus long bail. J'ajoutai à ces meubles un ustensile d'anachorète, et je fis ma provision de pain, d'eau claire et de pruneaux.

Après m'être établi, et avoir fait le soir chez moi une collation frugale, je me couchai. Je dormis peu; et le lendemain, j'écrivis deux lettres, l'une à ma mère, où je lui exposais le refus inhumain que j'avais essuyé de cet inflexible marchand; l'autre à mon père, où, faisant parler la religion et la nature, je le suppliais, avec larmes, de ne pas s'opposer à la résolution qui m'était inspirée de me consacrer aux autels. Le sentiment que je croyais avoir de cette sainte vocation était en effet si sincère, et ma foi aux desseins et aux soins de la Providence était si vive alors, que j'énonçai, dans ma lettre à mon père, l'espérance presque certaine de n'avoir plus dorénavant aucune dépense à lui causer; et, pour continuer mes études, je ne lui demandais que son consentement et sa bénédiction.

Ma lettre fut un texte pour l'éloquence de ma mère. Elle crut voir ma route tracée par les anges, et rayonnante de lumière, comme l'échelle de Jacob. Mon père, avec moins de faiblesse, n'avait pas moins de piété. Il se laissa fléchir, et permit à ma

mère de m'écrire qu'il adhérait à mes saintes résolutions. En même temps elle me fit passer quelques secours d'argent, dont je fis peu d'usage ; et bientôt je fus en état de les lui rendre tels que je les avais reçus.

J'avais appris que le collége de Clermont, bien plus considérable que celui de Mauriac, faisait seconder ses régents par des répétiteurs d'études : ce fut sur cet emploi que je fondai mon existence ; mais, pour y être admis, il fallait, au plus vite, me faire un nom dans le collége, et, malgré mes quinze ans, gagner de haute lutte la confiance des régents.

J'ai oublié de dire qu'après la clôture des classes au collége de Mauriac, j'y étais allé prendre l'attestation de mon régent de rhétorique ; il me l'avait donnée la plus complète qu'il avait pu ; et, après l'avoir embrassé et remercié tendrement, je m'en allais les yeux encore humides, lorsque je rencontrai dans le corridor ce préfet qui m'avait si durement traité. « Vous voilà, monsieur ! me dit-il ; d'où venez-vous ? — Je viens, mon père, de voir le P. Balme, et de lui faire mes adieux. — Il vous aura donné sans doute une attestation favorable. — Oui, mon père, très-favorable ; et j'en suis bien reconnaissant. — Vous ne me demandez pas la mienne ; vous croyez n'en avoir pas besoin. — Hélas ! mon père, je serais bien heureux de l'obtenir ; mais je n'ose pas l'espérer. — Entrez, me dit-il, dans ma chambre ; je veux vous faire voir que vous ne m'avez pas connu. » J'entrai ; il se mit à sa table ; et, après avoir écrit une attestation plus exagérée en louanges que celle même de mon régent, » Lisez, dit-il en me la présentant avant d'y mettre le cachet ; si vous n'en êtes pas content, je vous en donnerai une plus ample. » En la lisant, je me sentis accablé de confusion. Je fus devant le P. Bis comme Cinna devant Auguste. Tous les noms odieux que je lui avais donnés se présentèrent à ma pensée comme autant d'injures dont je l'avais noirci ; et plus il était magnanime, plus j'étais confondu et humilié devant lui. Enfin, mes yeux remplis de larmes osant se lever sur les siens, et voyant qu'il était touché de mon repentir, « Vous me pardonnez donc, mon père ? » lui dis-je avec transport ; et je me jetai dans ses bras. Je sais bien que les scènes qui nous sont personnelles ont pour nous un intérêt propre qui ne se fait

sentir qu'à nous; mais je me trompe, ou celle-ci aurait été touchante même pour des indifférents.

Muni de ces attestations, je n'aurais eu qu'à les présenter au préfet du collége de Clermont, c'en était assez pour être envoyé en philosophie sur-le-champ, et sans examen; mais ce n'était pas ce que je voulais. Un éloge en paroles, même le plus exagéré, ne fait qu'une impression vague; et il me fallait quelque chose de plus frappant, de plus intime : je voulus être examiné.

Je m'adressai donc au préfet, et, sans lui dire d'où je venais, je lui demandai son agrément pour entrer en philosophie. « D'où êtes-vous, me demanda-t-il? — Je suis de Bort, mon père. — Et où avez-vous étudié? » Ici je me permis de biaiser un peu. « Je viens, lui répondis-je, d'avoir pour maître un curé de campagne. » Ses sourcils et ses lèvres laissèrent échapper un signe de dédain; et, ouvrant un cahier de thèmes, il me proposa d'en faire un où il n'y avait rien de difficile. Je le fis au trait de la plume, et avec assez d'élégance. « Et vous avez, dit-il en le lisant, vous avez eu pour maître un curé de campagne? — Oui, mon père. — Ce soir, vous composerez en version. » Le hasard fit que ce fut un morceau de la harangue de Cicéron que j'avais vue en rhétorique; aussi fut-il traduit sans peine, et aussi vite que le thème avait été fait. « Ainsi, dit-il encore en lisant ma version, c'est chez un curé de campagne que vous avez étudié? — Vous devez bien le voir, lui dis-je. — Pour le voir encore mieux, je vous ferai composer demain en amplification. » Dans cet examen prolongé je crus apercevoir une curiosité qui m'était favorable. Le sujet qu'il me proposa ne fut pas moins encourageant : ce furent les regrets et les adieux d'un écolier qui quitte ses parents pour aller au collége. Quoi de plus analogue à ma situation et aux affections de mon âme! Je me rappellerais encore l'expression que je donnai aux sentiments du fils et de la mère. Ces mots dictés par la nature, et dont l'art n'imite jamais l'éloquente simplicité, furent arrosés de mes larmes, et le préfet s'en aperçut. Mais ce qui l'étonna le plus (parce que la vérité même y ressemblait à l'invention), ce fut l'endroit où, m'élevant au-dessus de moi-même, je fis parler le jeune

homme à son père du courage qu'il se sentait pour devenir un jour, à force d'application et de travail, la consolation, l'appui, l'honneur de sa vieillesse, et rendre à ses autres enfants ce qu'il lui aurait coûté pour son éducation. « Et vous avez étudié chez un curé de campagne! » s'écria plus fort mon jésuite. Pour cette fois je gardai le silence, et ne fis que baisser les yeux. « Et les vers, reprit-il, ce curé de campagne vous a-t-il appris à les faire? » Je répondis que j'en avais quelque notion, mais peu d'usage. « C'est ce que je serai bien aise de savoir, me dit-il avec un sourire. Venez ce soir avant la classe. » Le sujet des vers fut : *En quoi la feinte diffère du mensonge?* C'était justement une excuse qu'il m'offrait peut-être à dessein.

Je m'appliquai à faire voir dans la feinte un pur badinage, ou un artifice innocent; un art ingénieux d'amuser pour instruire, et quelquefois un art sublime d'embellir la vérité même, et de la rendre plus aimable, plus touchante, plus attrayante, en lui prêtant un voile transparent et semé de fleurs. Dans le mensonge il me fut aisé de montrer la bassesse d'une âme qui trahit son sentiment ou sa pensée; l'impudence d'un esprit fourbe qui, pour en imposer, altère, dénature la vérité, et dont le langage porte le caractère de la ruse et de la malice, de la fraude et de la noirceur.

« A présent, dites-moi, reprit l'adroit jésuite, si c'est feinte ou mensonge ce que vous m'avez dit, qu'un curé de campagne a été votre maître; car je suis presque sûr que c'est chez nous, à Mauriac, que vous avez étudié. — Quoique l'un et l'autre soient vrais, je conviens, lui dis-je, mon père, que je vous aurais fait un mensonge, si mon intention avait été de vous tromper; mais, en différant de vous dire ce que vous savez à présent, je n'ai pas eu envie de vous le déguiser, ni de vous laisser dans l'erreur. J'avais besoin d'être connu de vous, mieux que par des attestations : j'en avais d'assez bonnes à vous produire, et les voici. Mais, sur ces témoignages et sans examen, vous m'auriez accordé ma première demande; et j'en avais une à vous faire bien plus essentielle pour moi. En étudiant, il faut que moi-même j'enseigne, et que vous ayez la bonté de me faire gagner ma vie en me donnant des écoliers. Ma famille est pauvre

et nombreuse ; je lui ai déjà trop coûté, je ne veux plus être un fardeau pour elle : et, en attendant que je puisse aller à son secours, je vous demande ce que dans l'infortune tout homme peut demander sans rougir, du travail et du pain. — Eh ! mon enfant, me dit-il, à votre âge, le moyen de se faire écouter, obéir, respecter parmi ses pareils? Vous avez à peine quinze ans. — Il est vrai; mais, mon père, ne comptez-vous pour rien le malheur et son influence? croyez-vous qu'il n'avance pas l'autorité de la raison et la maturité de l'âge? Essayez de mon caractère, et vous le trouverez peut-être assez grave pour faire oublier mes quinze ans. — Je verrai, me dit-il, je consulterai. — Non, mon père, il n'y a point à consulter. Il faut dès à présent me mettre sur la liste des répétiteurs du collége, et me donner des écoliers. Il n'importe de quelles classes ; ils feront leur devoir, j'ose vous en répondre ; et vous serez content de moi. » Il me le promit, quoiqu'un peu faiblement ; et, avec un billet de sa main, j'allai étudier en logique.

Dès le lendemain, je crus m'apercevoir que le professeur avait pris quelque connaissance de moi. La logique de Port-Royal, et l'habitude de parler latin avec mon curé de campagne, me donnaient sur mes camarades une avance considérable. Je me hâtai de me produire, et ne négligeai rien pour être remarqué. Cependant les semaines s'écoulaient sans que le préfet me donnât aucune nouvelle. Pour ne pas me rendre importun, je l'attendais. Quelquefois seulement je me trouvais sur son passage, et je le saluais d'un air de suppliant ; mais à peine étais-je aperçu. Même il semblait que, n'ayant rien de bon à m'annoncer, il feignît de ne pas me voir. Je m'en allais bien triste ; et dans mon cabinet, voisin des nues, me livrant à mes réflexions, je faisais en pleurant ma collation d'ermite : heureusement j'avais d'excellent pain.

Une bonne petite madame Clément, qui logeait au-dessous de moi, et qui avait une cuisine, fut curieuse de savoir où était la mienne. Elle me vint voir un matin. « Monsieur, je vous entends, me dit-elle, monter chez vous à l'heure des repas, et vous êtes seul, et vous êtes sans feu, et personne après vous ne monte. Pardonnez, mais je suis inquiète sur votre situation. »

Je lui avouai que, pour le moment, je n'étais pas fort à mon aise; mais j'ajoutai qu'incessamment j'allais avoir amplement de quoi vivre; que j'étais en état de tenir une école, et que les PP. jésuites voulaient bien s'occuper de moi. « Bon! me dit-elle, vos PP. jésuites, ils ont bien autre chose en tête! ils vous berceront de promesses, et ils vous laisseront languir. Que n'allez-vous à Riom, chez les PP. de l'Oratoire? ceux-là vous donneront moins de belles paroles, mais ils feront pour vous plus qu'ils n'auront promis. » Je n'ai pas besoin de vous dire que je parlais à une janséniste. Sensible à l'intérêt qu'elle prenait à moi, je parus disposé à suivre ses conseils, et je lui demandai quelques instructions sur les PP. de l'Oratoire. « Ce sont, me dit-elle, des gens de bien que les jésuites détestent, et qu'ils voudraient anéantir. Mais il est l'heure de dîner, venez manger ma soupe : je vous en dirai davantage. » J'acceptai son invitation; et quoique son dîner fût assurément bien frugal, je n'en ai jamais fait de meilleur en ma vie; surtout deux ou trois petits coups de vin pur qu'elle me fit boire ranimèrent tous mes esprits. Là, j'appris dans une heure tout ce que j'avais à savoir de l'animosité des jésuites contre les oratoriens, et de la jalouse rivalité de l'un et de l'autre collége. Ma voisine ajouta que, si j'allais à Riom, j'y serais bien recommandé. Je la remerciai des bons offices qu'elle voulait me rendre; et, fort de ses intentions et de mes espérances, j'allai voir le préfet. C'était un jour de congé pour les classes. Il parut surpris de me voir, et me demanda froidement ce qui m'amenait. Cet accueil acheva de me persuader ce que m'avait dit ma voisine. « Je viens, mon père, lui répondis-je, prendre congé de vous. — Vous vous en allez? — Oui, mon père; je m'en vais à Riom, où les PP. oratoriens me donneront dans leur collége autant d'écoliers que j'en voudrai. — Quoi, mon enfant! vous nous quittez! Vous, élevé dans nos écoles, vous en seriez transfuge! — Hélas! c'est à regret; mais vous ne pouvez rien pour moi; et j'ai l'assurance que ces bons pères... — Ces bons pères n'ont que trop l'art de séduire et d'attirer les jeunes gens crédules comme vous. Mais soyez bien sûr, mon enfant, qu'ils n'ont ni le crédit ni le pouvoir que nous avons. — Ayez donc, mon père, celui

de me donner à travailler pour vivre. — Oui, j'y pense, je m'en occupe; et en attendant je m'en vais pourvoir à vos besoins. — Qu'appelez-vous, mon père, pourvoir à mes besoins? Apprenez que ma mère se priverait de tout plutôt que de souffrir qu'un étranger vînt à mon aide. Mais je ne veux plus recevoir aucun secours, même de ma famille ; et c'est du fruit de mon travail que je demande à subsister. Donnez-m'en les moyens vous-même, ou je vais les chercher ailleurs. — Non, non, vous n'irez point, reprit-il; je vous le défends. Suivez-moi : votre professeur a pour vous de l'estime; allons le voir ensemble. » Et de ce pas il me mena chez mon professeur. « Savez-vous, lui dit-il, mon père, ce que va devenir cet enfant-là? On l'appelle à Riom. Les oratoriens, ces hommes dangereux, veulent s'en faire un prosélyte. Il va se perdre, et c'est à nous de le sauver. » Mon professeur prit feu dans cette affaire encore plus vivement que le P. préfet. Ils dirent l'un et l'autre des merveilles de moi à tous les régents du collége : dès lors ma fortune fut faite ; j'eus une école; et, dans un mois, douze écoliers, à quatre francs par tête, me firent un état au-dessus de tous les besoins. Je fus bien logé, bien nourri ; et à Pâques j'eus le moyen de me vêtir décemment en abbé, ce dont j'avais le plus d'envie, soit pour mieux assurer mon père de la sincérité de ma vocation, soit pour avoir dans le collége une sérieuse existence.

Quand je quittai mon cabinet, ma voisine, à qui j'allai dire ce qu'on faisait pour moi, n'en fut pas aussi aise que je l'aurais voulu. « Ah ! je serais bien plus contente, me dit-elle, de vous voir aller à Riom. C'est là qu'on fait de bonnes et de saintes études. » Je la priai de me garder ses bontés en cas de besoin, et même, dans mon opulence, j'allai la revoir quelquefois.

Mon habit ecclésiastique, les bienséances qu'il m'imposait, et de plus cet ancien désir de considération personnelle que l'exemple d'Amalvy m'avait laissé dans l'âme, eurent pour moi d'heureux effets, et singulièrement celui de me rendre sévère et réservé dans mes liaisons de collége. Je ne me pressai pas de choisir mes amis, et je n'en fis qu'un petit nombre ; nous étions quatre, et toujours les mêmes, dans nos parties de plaisir, c'est-à-dire de promenade. A frais communs, et à peu de frais, nous étions abonnés pour

nos lectures avec un vieux libraire; et comme les bons livres sont, grâce au ciel, les plus communs, nous n'en lisions que d'excellents. Les grands orateurs, les grands poètes, les meilleurs écrivains du siècle dernier, quelques uns du siècle présent, car le libraire en avait peu, se succédaient de main en main; et dans nos promenades, chacun se rappelant ce qu'il en avait recueilli, nos entretiens se passaient presque tous en conférences sur nos lectures. Dans l'une de nos promenades à Beauregard, maison de plaisance de l'évêché, nous eûmes le bonheur de voir le vénérable Massillon. L'accueil plein de bonté que nous fit ce vieillard illustre, la vive et tendre impression que firent sur moi sa vue et l'accent de sa voix, est un des plus doux souvenirs qui me restent de mon jeune âge.

Dans cet âge où les affections de l'esprit et celles de l'âme ont une communication réciproquement si soudaine, où la pensée et le sentiment agissent et réagissent l'un sur l'autre avec tant de rapidité, il n'est personne à qui quelquefois il ne soit arrivé, en voyant un grand homme, d'imprimer sur son front les traits du caractère de son âme ou de son génie. C'était ainsi que, parmi les rides de ce visage déjà flétri, et dans ses yeux qui allaient s'éteindre, je croyais démêler encore l'expression de cette éloquence si sensible, si tendre, si haute quelquefois, si profondément pénétrante, dont je venais d'être enchanté à la lecture de ses sermons. Il nous permit de lui en parler, et de lui faire hommage des religieuses larmes qu'elle nous avait fait répandre.

Après un travail excessif, durant mon année de logique, ayant eu, sans compter mes études particulières, trois autres classes, soir et matin, à faire avec mes écoliers, j'allai chez moi prendre un peu de repos; et ce ne fut pas, je l'avoue, sans quelque sentiment d'orgueil que je parus devant mon père, bien vêtu, les mains pleines de petits présents pour mes sœurs, et avec quelque argent de réserve. Ma mère, en m'embrassant, pleura de joie; mon père me reçut avec bonté, mais froidement: tout le reste de la famille fut comme enchanté de me voir.

Mademoiselle B*** n'eut pas une joie aussi pure, et je fus moi-même bien confus, bien mal à mon aise, lorsqu'en habit d'abbé il fallut paraître à ses yeux. Dans mon changement, il

est vrai, je ne lui étais pas infidèle; mais j'étais inconstant : c'en était bien assez ; je ne savais comment me conduire avec elle. Je consultai ma mère sur un point aussi délicat. « Mon fils, elle a droit, me dit-elle, de vous témoigner du dépit, de la colère, et quelque chose même de plus piquant, de la froideur et du dédain. C'est à vous de tout endurer, de lui marquer toujours l'estime la plus tendre, et de traiter avec des ménagements infinis un cœur que vous avez blessé. »

Mademoiselle B*** fut douce, indulgente, et polie avec réserve et bienséance; seulement elle eut soin d'éviter avec moi tout entretien particulier. Ainsi, dans la société, nous fûmes assez bien ensemble pour ne pas laisser croire qu'auparavant nous eussions été mieux.

La seconde année de ma philosophie fut encore plus laborieuse que la première. Mon école était augmentée, j'y donnais tous mes soins; et, de plus, destiné à soutenir des thèses générales, il fallut prendre de longues veilles sur mes nuits pour m'y préparer.

Ce fut le jour où je venais de terminer, par cet exercice public, le cours de ma philosophie, que j'appris l'événement funeste qui nous plongeait, ma famille et moi, dans un abîme de douleur.

Après mes thèses, selon l'usage, nous faisions, mes amis et moi, dans la chambre du professeur, une collation qu'aurait dû animer la joie; et, dans les félicitations qui m'étaient adressées, je ne vis que de la tristesse. Comme j'avais assez bien résolu les difficultés qu'on m'avait proposées, je fus surpris que mes camarades, et que le professeur lui-même, n'eussent pas un air plus content. « Ah ! si j'avais bien fait, leur dis-je, vous ne seriez pas tous si tristes. — Hélas! mon cher enfant, me dit le professeur, elle est bien vraie et bien profonde, cette tristesse qui vous étonne ! et plût au ciel qu'elle n'eût pour cause qu'un succès moins brillant que celui que vous avez eu ! C'est un malheur bien plus cruel qui me reste à vous annoncer. Vous n'avez plus de père. » Je tombai sous le coup, et je fus un quart d'heure sans couleur et sans voix. Rendu à la vie et aux larmes, je voulais partir sur-le-champ pour aller sauver du désespoir ma pauvre mère;

mais, sans guide et par les montagnes, la nuit m'allait surprendre : il fallut attendre le point du jour. J'avais douze grandes lieues à faire sur un cheval de louage, et, en le pressant le plus qu'il m'était possible, je n'allais que très-lentement. Durant ce funèbre voyage, une seule pensée, un seul tableau présent à mon esprit l'avait occupé sans relâche, et toutes les forces de mon âme s'étaient réunies pour en soutenir l'impression ; mais bientôt, en réalité, il fallut avoir le courage de le voir, de le contempler dans ses plus lugubres horreurs.

J'arrive, au milieu de la nuit, à la porte de ma maison. Je frappe, je me nomme, et, dans le moment, un murmure plaintif, un mélange de voix gémissantes se fait entendre. Toute la famille se lève, on vient m'ouvrir ; et, en entrant, je suis environné de cette famille éplorée : mère, enfants, vieilles femmes, tous presque nus, échevelés, semblables à des spectres, et me tendant les bras avec des cris qui percent et déchirent mon cœur. Je ne sais quelle force que la nature nous réserve, sans doute, pour le malheur extrême, se déploya tout à coup en moi. Jamais je ne me suis senti si supérieur à moi-même. J'avais à soulever un poids énorme de douleur ; je n'y succombai point. J'ouvris mes bras, mon sein à cette foule de malheureux ; je les y reçus tous ; et, avec l'assurance d'un homme inspiré par le ciel, sans marquer de faiblesse, sans verser une larme, moi qui pleure facilement : « Ma mère, mes frères, mes sœurs, nous éprouvons, leur dis-je, la plus grande des afflictions ; ne nous y laissons point abattre. Mes enfants, vous perdez un père ; vous en retrouvez un ; je vous en servirai ; je le suis, je veux l'être ; j'en embrasse tous les devoirs ; et vous n'êtes plus orphelins. » A ces mots, des ruisseaux de larmes, mais des larmes bien moins amères, coulèrent de leurs yeux. « Ah ! s'écria ma mère en me pressant contre son cœur, mon fils, mon cher enfant, que je t'ai bien connu ! » et mes frères, mes sœurs, mes bonnes tantes, ma grand'mère, tombèrent à genoux. Cette scène touchante aurait duré le reste de la nuit, si j'avais pu la soutenir. J'étais accablé de fatigue ; je demandai un lit. « Hélas ! me dit ma mère, il n'y a dans la maison que le lit de... Ses pleurs lui coupèrent la voix. — Eh bien ! qu'on me le donne, j'y coucherai sans répu-

gnance. » J'y couchai. Je ne dormis point : mes nerfs étaient trop ébranlés. Toute la nuit je vis l'image de mon père, aussi vive, aussi fortement empreinte dans mon âme que s'il avait été présent. Je croyais quelquefois le voir réellement. Je n'en étais point effrayé ; je lui tendais les bras, je lui parlais. « Ah ! que n'est-il vrai ! lui disais-je ; que n'êtes-vous ce qu'il me semble voir ! Que ne pouvez-vous me répondre, et me dire du moins si vous êtes content de moi ! » Après cette longue insomnie et ce pénible rêve qui n'était pas un songe, il me fut doux de voir le jour. Ma mère, qui n'avait pas plus dormi que moi, croyait attendre mon réveil. Au premier bruit qu'elle m'entendit faire, elle vint, et fut effrayée de la révolution qui s'était faite en moi. Ma peau semblait avoir été teinte dans le safran.

Le médecin qu'elle appela lui dit que c'était là un effet des grandes douleurs concentrées, et que la mienne pouvait avoir les suites les plus redoutables, si l'on n'y faisait pas quelque diversion. « Un voyage, une absence, et le plus tôt possible, est, dit-il, le meilleur et le plus sûr remède que je puisse vous indiquer ; mais ne le lui proposez pas comme une dissipation : les grandes douleurs y répugnent ; il faut, à leur insu, tâcher de les distraire, et les tromper pour les guérir. »

Le vieux curé qui m'avait donné des leçons au temps des vacances s'offrit à m'attirer chez lui, au centre du diocèse où était son presbytère, et à m'y retenir aussi longtemps que l'exigerait ma santé. Mais il fallait à ce voyage un motif ; il s'en offrit un dans l'intention où j'étais moi-même de prendre la tonsure des mains de mon évêque, avant d'aller plus loin ; car l'une de mes espérances était l'heureux hasard d'un bénéfice simple que je tâcherais d'obtenir.

« Je vais, me dit ma mère, employer cette année à éclaircir et à régler les affaires de la maison. Toi, mon fils, hâte-toi d'entrer dans la carrière où Dieu t'appelle : fais-toi connaître de notre saint évêque, et demande-lui ses conseils. »

Le médecin avait raison : il est des douleurs plus attachantes que le plaisir même. Jamais, dans les plus heureux temps, lorsque la maison paternelle était pour moi si douce et si riante, je n'avais eu autant de peine à la quitter que lorsqu'elle fut dans le

deuil. De six louis que j'avais amassés, ma mère me permit d'en laisser trois dans le ménage; et, assez riche encore, je me rendis avec mon vieil ami dans sa cure de Saint-Bonet.

LIVRE DEUXIÈME.

La tranquillité, le silence du hameau d'Abloville, où j'écris ces mémoires, me rappellent le calme que rendit à mon âme le village de Saint-Bonet. Le paysage n'en était pas aussi riant, aussi fertile; le merisier et le pommier n'y ombrageaient pas les moissons de leurs rameaux chargés de fruits; mais la nature y avait aussi sa parure et son abondance. La treille y formait ses portiques, le verger ses salons, le gazon ses tapis; le coq y avait sa cour d'amour, la poule sa jeune famille; le châtaignier, avec assez de majesté, y déployait son ombre et y répandait ses largesses; les champs, les prés, les bois, les troupeaux, la culture, la pêche des étangs, les grandes scènes de la campagne, y étaient assez intéressantes pour occuper une âme oisive. La mienne, après le long travail de mes études et le cruel assaut de la mort de mon père, avait besoin de ce repos.

Mon curé avait quelques livres analogues à son état, qui allait être le mien. Je me destinais à la chaire; il y dirigeait mes lectures; il me faisait goûter celle des livres saints, et, dans les Pères de l'Église, il me montrait de bons exemples de l'éloquence évangélique. L'esprit de ce vieillard, naturellement gai, ne l'était avec moi qu'autant qu'il le fallait pour effacer tous les jours quelque teinte de ma noire mélancolie. Insensiblement elle se dissipa, et je devins accessible à la joie. Elle venait deux fois par mois présider, avec l'amitié, aux dînés que faisaient ensemble les curés de ce voisinage, et qu'ils se donnaient tour à tour. Admis à ces festins, ce fut là que je pris, par émulation, le goût de notre poésie. Presque tous ces curés faisaient des vers français, et s'invitaient par des épîtres, dont l'enjouement et le naturel me charmaient. Je fis, à leur imitation, quelques essais

auxquels ils daignèrent sourire. Heureuse société de poëtes, où l'on n'était point envieux, où l'on n'était point difficile, et où chacun était content de soi-même et des autres, comme si c'eût été un cercle d'Horaces et d'Anacréons !

Ce loisir n'était pas le but de mon voyage, et je n'oubliais pas que je m'étais approché de Limoges pour y aller prendre la tonsure ; mais l'évêque ne la donnait en cérémonie qu'une fois l'an, et le moment en était passé. Il fallait ou l'attendre, ou bien solliciter une faveur particulière. J'aimai mieux me soumettre à la règle commune ; en voici la raison. La cérémonie de la tonsure était tous les ans précédée d'une retraite chez les sulpiciens, lesquels observaient, disait-on, le caractère des candidats, leurs dispositions naturelles, les qualités et les talents qu'ils annonçaient, pour en rendre compte à l'évêque. J'avais besoin d'être recommandé, et pour cela d'être aperçu, nommé, distingué dans la foule. *Nécessité l'ingénieuse* me conseilla de me ménager cette occasion d'être connu des sulpiciens et de mon évêque ; mais six mois d'attente et de séjour chez mon pauvre curé lui auraient été trop onéreux. Heureusement un bon gentilhomme de ses amis et de ses voisins, le marquis de Linars, me fit témoigner, par son prieur, l'extrême désir qu'il avait que je voulusse donner ce temps de mon repos à un petit chevalier de Malte, l'un de ses fils, aimable enfant, mais dont l'instruction avait été jusque-là négligée. Je fis consentir mon curé, et puis je consentis moi-même, à ce qui m'était proposé. Je n'ai qu'à me louer des marques de bienveillance et d'estime dont je fus honoré dans cette maison distinguée, où toute la noblesse du pays abondait. La marquise elle-même, Mortemart de naissance, élevée à Paris, un peu haute de caractère, était bonne et simple avec moi, parce que j'étais auprès d'elle naturel avec bienséance, et respectueux sans façon ; caractère qui m'a toujours mis à mon aise dans le monde, et dont jamais personne n'a été mécontent.

Quand vint le temps d'aller recevoir la tonsure, je me rendis au séminaire, et je m'y trouvai en retraite sous les yeux de trois sulpiciens, avec une douzaine d'aspirants comme moi. Le recueillement, le silence qui régnaient parmi nous, et les exercices de piété dont on nous occupait, me parurent d'abord peu favo-

rables à mes vues ; mais lorsque je désespérais de pouvoir me faire connaître, l'occasion s'en offrit d'elle-même. Nous avions, deux fois le jour, une heure de récréation dans un petit jardin planté de tilleuls en allées ; mes camarades s'y amusaient à jouer au petit palet, et moi, à qui le jeu ne plaisait pas, je me promenais seul. Un jour, l'un de nos directeurs vint à moi, et me demanda pourquoi je m'isolais, et ne me tenais pas en société avec mes camarades. Je répondis que j'étais le moins jeune, et qu'à mon âge on était bien aise d'avoir quelques moments à soi pour recueillir, classer et ranger ses idées ; que j'aimais à me rendre compte de mes études, de mes lectures, et qu'ayant le malheur de manquer de mémoire, je ne pouvais y suppléer qu'à force de méditation. Cette réponse engagea l'entretien. Mon sulpicien voulut savoir où j'avais fait mes classes, quel système j'avais soutenu dans mes thèses, et pour quel genre de lecture je me sentais le plus de goût. Je répondis à tout cela. Vous pensez bien qu'un directeur du séminaire de Limoges ne s'attendait pas, en interrogeant un écolier de dix-huit ans, à trouver en lui un grand fonds de connaissances, et que mon petit magasin dut lui paraître un petit trésor.

Je présumai bien du succès de mon début, lorsque le soir, à l'heure de la promenade, au lieu d'un sulpicien j'en vis arriver deux. Ce fut là que le fruit de mes lectures de Clermont acquit une valeur réelle. J'avais dit que mon goût de prédilection était pour l'éloquence, et j'avais rapidement nommé ceux de nos orateurs chrétiens que j'admirais le plus. On me remit sur cette voie. Il fallut les analyser, marquer distinctement leurs divers caractères, citer de chacun les endroits qui m'avaient le plus frappé d'étonnement, ou rempli d'émotion, ou ravi par l'éclat et le charme de l'éloquence. Les deux hommes dont je parlai avec le plus d'enthousiasme furent Bourdaloue et Massillon ; mais le temps me manqua pour me développer ; ce ne fut que le lendemain que j'amplifiai leur éloge. J'avais tous leurs plans dans ma tête ; les extraits que j'avais écrits de leurs sermons m'étaient présents ; leurs exordes, leurs divisions, leurs plus beaux traits, jusqu'à leurs textes, me revenaient en foule. Ah ! je puis dire que ce jour-là ma mémoire me servit bien : au lieu

des deux sulpiciens de la veille, j'en avais trois pour auditeurs, et tous les trois, après m'avoir écouté en silence, s'en allèrent comme étourdis.

Le reste de nos entretiens (car ils ne me quittèrent plus aux heures de la promenade) s'étendirent plus vaguement sur les plus belles oraisons funèbres de Bossuet et de Fléchier, sur quelques sermons de la Rue, sur le petit recueil de ceux de Cheminais, que je savais presque par cœur. Ensuite je ne sais comment on parla des poëtes. Je convins que j'en avais lu quelques-uns, et je nommai le grand Corneille. « Et le tendre Racine, me demanda l'un des sulpiciens, l'avez-vous lu? — Oui; je m'en accuse, lui dis-je : mais Massillon l'avait lu avant moi, et c'est de lui qu'il avait appris à parler au cœur avec tant d'onction et de charme. Et pensez-vous, lui demandai-je, que Fénelon, l'auteur du *Télémaque*, n'eût pas lu et relu vingt fois dans l'*Énéide* les amours de Didon? »

A propos de Virgile, on en vint aux livres classiques; et ces messieurs, qui ne savaient pas combien, grâce à mon infortune, je devais être imbu de cette vieille latinité, furent surpris de voir comme j'en étais plein. Vous croyez bien que je me donnais tout le plaisir de la répandre. Je n'en tarissais point : vers et prose coulaient de source, et j'avais encore l'air de n'en pas citer davantage, de peur de les en accabler.

Je finis par un étalage de ma fraîche érudition de Saint-Bonet. Les livres de Moïse et ceux de Salomon avaient déjà passé sur le tapis; j'en étais aux saints Pères, lorsqu'arriva le jour d'aller recevoir la tonsure. Ce jour-là donc, après notre initiation à l'état ecclésiastique, nous allâmes, conduits par nos trois directeurs, rendre nos devoirs à l'évêque. Il nous reçut tous avec une égale bonté; mais, au moment que je me retirai avec mes camarades, il me fit rappeler. Le cœur me tressaillit.

« Mon enfant, me dit-il, vous ne m'êtes pas inconnu; votre mère vous a recommandé à moi. C'est une digne femme que votre mère, et j'en fais grand cas. Où vous proposez-vous d'aller achever vos études? » Je répondis que je n'avais encore aucun dessein pris là-dessus; que je venais d'avoir le malheur de perdre mon père; que ma famille, nombreuse et pauvre,

attendait tout de moi, et que j'allais tâcher de voir quelle université pourrait me procurer, durant le cours de mes études, le moyen d'exister, et d'aller au secours de ma mère et de nos enfants. « Et de vos enfants! reprit-il, attendri de cette expression. — Oui, monseigneur; je suis pour eux un second père, et si je ne meurs à la peine, je me suis bien promis d'en remplir les devoirs. — Écoutez, me dit-il, j'ai pour ami l'archevêque de Bourges, l'un de nos plus dignes prélats; je puis vous adresser à lui : et s'il veut bien, comme je l'espère, avoir égard à ma recommandation, vous n'aurez plus, pour vous et pour votre famille, qu'à mériter qu'il vous protége, en usant bien des dons que le ciel vous a faits. » Je rendis grâces à mon évêque de ses bonnes intentions; mais je lui demandai le temps d'en instruire ma mère et de la consulter, ne doutant pas qu'elle n'y fût sensible autant que je l'étais moi-même.

Mon bon curé, de qui j'allai prendre congé, fut transporté de joie en apprenant ce qu'il appelait un coup du ciel en ma faveur. Qu'aurait-il dit, s'il avait pu prévoir que cet archevêque de Bourges serait grand aumônier, cardinal, ministre de la feuille des bénéfices, et que l'éloquence, à laquelle j'avais dessein de me vouer, allait avoir sous ce ministère les occasions les plus intéressantes de se signaler à la cour? Il est certain que, pour un jeune ecclésiastique qui, avec beaucoup d'ambition, aurait eu assez de talents, il s'ouvrait devant moi une belle carrière. Une vaine délicatesse, une plus vaine illusion m'empêcha d'y entrer. J'ai eu lieu d'admirer plus d'une fois comment se noue et se dénoue la trame de nos destinées, et de combien de fils déliés et fragiles le tissu en est composé.

Arrivé à Linars, j'écrivis à ma mère que je venais de prendre la tonsure sous de favorables auspices; que j'avais reçu de l'évêque les plus touchantes marques de bonté; qu'au plus tôt j'irais l'en instruire. Le même jour, je reçus d'elle un exprès avec une lettre presque effacée de ses larmes. « Est-il vrai, me demandait-elle, que vous avez fait la folie de vous engager dans la compagnie du comte de Linars, frère du marquis, et capitaine au régiment d'Enghien? Si vous avez eu ce malheur, marquez-le-moi; je vendrai tout le peu que j'ai pour dégager

mon fils. O mon Dieu! est-ce bien là le fils que vous m'aviez donné? »

Jugez du désespoir où je tombai en lisant cette lettre. La mienne avait fait un détour pour arriver à Bort; ma mère ne la recevrait que dans deux jours, et je la voyais désolée. Je lui écrivis bien vite que ce qu'on lui avait dit était un horrible mensonge; que cette coupable folie ne m'était jamais venue dans la pensée; que j'avais le cœur déchiré du chagrin qu'elle en éprouvait; que je lui demandais pardon d'en être la cause innocente : mais qu'elle aurait dû me connaître assez pour ne pas croire à cette absurde calomnie, et que j'irais incessamment lui faire voir que ma conduite n'était ni celle d'un libertin, ni celle d'un jeune insensé. L'exprès repartit sur-le-champ; mais tant que je pus compter les heures où ma mère n'était pas encore détrompée, je fus au supplice moi-même.

Il y avait, s'il m'en souvient, seize lieues de Linars à Bort; et, quoique j'eusse conjuré l'exprès d'aller toute la nuit, comment pouvais-je croire qu'il n'eût pas pris quelque repos? Il me fut impossible d'en prendre aucun, et je n'avais cessé de baigner mon lit de mes larmes, en songeant à celles que ma mère versait pour moi, lorsque j'entendis dans la cour un bruit de chevaux. Je me lève. C'était le comte de Linars qui arrivait. Je ne me donnais pas le temps de m'habiller pour aller au-devant de lui; mais il me prévint; et, en venant à moi en homme désolé, « Ah! monsieur, me dit-il, combien va me rendre coupable à vos yeux l'imprudence d'un badinage qui a mis la désolation dans votre famille, et dans le cœur de votre mère une douleur que je n'ai pu calmer! Elle vous croit engagé avec moi. Elle est venue tout éplorée se jeter à mes pieds, et m'offrir, pour vous dégager, sa croix d'or, son anneau, sa bourse, et tout ce qu'elle avait au monde. J'ai eu beau l'assurer que cet engagement n'existait point, j'ai eu beau le lui protester, elle a pris tout cela pour un refus de le lui rendre. Elle est encore dans les pleurs. Partez incessamment, allez la rassurer vous-même. — Eh! monsieur le comte, lui demandai-je, qui a pu donner lieu à ce bruit funeste? — Moi, monsieur, me dit-il; j'en suis au désespoir; je vous en demande pardon. Le besoin

de lever de nouvelles recrues m'avait conduit dans votre ville. J'y ai trouvé quelques jeunes gens, vos camarades de collége, qui avaient envie de s'engager, mais qui délibéraient encore. J'ai vu que, pour les décider, il ne fallait que votre exemple. J'ai succombé à la tentation de leur dire qu'ils vous auraient pour camarade, que je vous avais engagé; et le bruit s'en est répandu. — Ah! monsieur, m'écriai-je avec indignation, se peut-il qu'un pareil mensonge soit sorti de la bouche d'un homme tel que vous! — Accablez-moi, me dit-il, je mérite les reproches les plus honteux. Mais cette ruse, dont je n'ai pas senti la conséquence, m'a fait connaître un naturel de mère comme je n'en ai jamais vu. Allez la consoler; elle a besoin de vous revoir. »

Le marquis de Linars, à qui son frère avoua sa faute et tout le mal qu'il m'avait fait, me donna un cheval, un guide, et le lendemain je partis; mais je partis avec la fièvre, car mon sang s'était allumé: et sur le soir le redoublement me prit, dans le moment où, par des chemins de traverse, mon guide m'avait égaré. Je frissonnais sur mon cheval, et la nuit allait me gagner dans une heure, en rase campagne, lorsque je vis un homme qui traversait mon chemin. Je l'appelai pour savoir où j'étais, et s'il y avait loin de là au village où mon guide croyait aller. « Vous en êtes à plus de trois lieues, me dit-il, et vous n'êtes pas sur la route. » Mais, en me répondant, il m'avait reconnu : c'était un garçon de ma ville. « Est-ce vous? me dit-il en me nommant. Et par quel hasard vous trouvai-je à l'heure qu'il est dans ces bruyères? Vous avez l'air malade. Où allez-vous donc passer la nuit? — Et vous? lui demandai-je. — Moi, dit-il, je vais voir un oncle à moi, dans un village qui n'est pas loin d'ici. — Et votre oncle, ajoutai-je, voudrait-il bien me donner l'asile dans sa maison jusqu'à demain? car j'ai grand besoin de repos. — Chez lui, me dit-il, vous serez mal logé; mais vous y serez bien reçu. » Je m'y laissai conduire, et j'y trouvai du pain et du lait pour mon guide, du foin pour mon cheval, et pour moi un bon lit de paille fraîche, et de l'eau panée pour mon souper. Il ne m'en fallait pas davantage, car j'étais dans l'accès, et il fut assez fort.

Le lendemain, à mon réveil (car j'avais dormi quelques heures), j'appris que ce village était une paroisse. C'était le jour de l'Assomption, et, quoique bien malade, je voulus aller à la messe. Un jeune abbé dans cette église était un objet d'attention. Le curé m'aperçut, et, après la messe, il me pria de venir dans la sacristie. « Est-il possible, me dit-il après avoir appris mon aventure, que, dans un village où je suis, un ecclésiastique ait couché sur la paille? » Il me mena chez lui; et jamais l'hospitalité ne fut plus cordialement ni plus noblement exercée. J'étais affaibli par la diète et la fatigue du voyage; il voulut me fortifier; et, persuadé que ma fièvre n'était que dans le sang et non dans les humeurs, il prétendit qu'un chyle abondant, frais et doux, en serait le remède. Il ne se trompait point. Il me fit dîner avec lui. Jamais je n'ai mangé une si excellente soupe. Sa nièce l'avait faite : sa nièce, à dix-huit ans, ressemblait à ces vierges du Corrége ou de Raphaël. Je n'ai jamais vu dans le regard plus de douceur ni plus de charmes. Elle fut ma garde-malade tandis que le curé disait les vêpres à l'église; et, tout malade que j'étais, je ne fus pas insensible à ses soins. « Mon oncle, me dit-elle, ne veut pas vous laisser partir dans l'état où vous êtes. Il y a, dit-il, six grandes lieues d'ici à Bort. Il veut, avant de vous mettre en chemin, que vous ayez repris des forces. Et pourquoi vous presser? N'êtes-vous pas bien avec nous? Vous aurez un bon lit; je le ferai moi-même. Je vous porterai vos bouillons, ou, si vous l'aimez mieux, du lait écumant d'une chèvre que je trais de ma main. Vous nous arrivez pâle, et nous voulons absolument vous renvoyer couleur de rose. — Ah! lui dis-je, mademoiselle, il me serait bien doux d'attendre près de vous la santé! Mais si vous saviez à quel point ma mère est en peine de moi! combien elle est impatiente de me revoir, et combien je dois être impatient moi-même de me retrouver dans ses bras! — Plus vous l'aimez et plus elle vous aime, plus vous devez, me dit-elle, lui épargner la douleur de vous revoir dans cet état. Une sœur a plus de courage; et moi je suis ici comme une sœur pour vous. — On le croirait, lui dis-je, à ce tendre intérêt que vous voulez bien prendre à moi. — Assurément, dit-elle, vous nous

intéressez ; et cela est bien naturel. Mon oncle et moi nous avons l'âme compatissante pour tout le monde ; mais nous ne voyons pas souvent des malades faits comme vous. » Le curé revint de l'église. Il exigea de moi de renvoyer mon cheval et mon guide, et voulut prendre sur lui le soin de me faire mener chez moi.

Dans une situation tranquille, je me serais trouvé enchanté dans ce presbytère, comme Renaud dans le palais d'Armide ; car ma naïve Marcelline était une Armide pour moi ; et plus elle était innocente, plus je la trouvais dangereuse. Mais, quoique ma mère dût être détrompée par mes deux lettres, rien ne m'aurait retenu loin d'elle au delà du jour où l'accès de ma fièvre ayant été plus faible, et me sentant un peu remis par deux nuits d'assez bon sommeil, je pus remonter à cheval.

Ma sœur (c'était le nom que Marcelline s'était donné, et que je lui donnais moi-même lorsque nous étions tête à tête) ne me vit pas au moment de partir sans un saisissement de cœur qu'elle ne put dissimuler. « Adieu, monsieur l'abbé, me dit-elle devant son oncle ; prenez soin de votre santé ; ne nous oubliez pas, et embrassez bien tendrement pour moi madame votre mère : dites-lui que je l'aime bien. » A ces mots ses yeux se mouillèrent ; et, comme elle se retirait pour nous cacher ses pleurs : « Vous voyez, me dit le curé, ce nom de mère l'attendrit ; c'est qu'il n'y a pas longtemps qu'elle a perdu la sienne. Adieu, monsieur ; je vous dis, comme elle, Ne nous oubliez pas. Nous parlerons souvent de vous. »

Je trouvai ma mère pleinement rassurée sur ma conduite ; mais en me voyant elle fut alarmée sur ma santé. Je calmai ses inquiétudes ; et en effet je me sentais bien mieux, grâce au régime auquel le curé m'avait mis. Nous lui écrivîmes l'un et l'autre pour le remercier de ses bontés hospitalières ; et, en lui renvoyant sa jument, sur laquelle j'étais venu, nous accompagnâmes nos lettres de quelques modestes présents, parmi lesquels ma mère glissa pour Marcelline une parure simple et de peu de valeur, mais élégante et de bon goût. Après quoi, ma santé se rétablissant à vue d'œil, nous ne fûmes plus l'un et l'autre occupés que de mes affaires.

La protection de l'évêque, sa recommandation, la perspective qu'elle m'offrait, parurent à ma mère tout ce qu'il y avait de plus heureux pour moi; et je pensais alors comme elle. Mon étoile (et je dis à présent mon heureuse étoile) me fit changer d'opinion. Cet incident m'oblige encore à revenir sur le passé.

J'ai lieu de croire que, depuis l'examen du préfet de Clermont, les jésuites avaient jeté les yeux sur moi. Deux de mes condisciples, et des plus distingués, étaient déjà pris dans leurs filets. Il était possible qu'on voulût m'y attirer; et un fait assez curieux, dont j'ai gardé la souvenance, me persuade au moins qu'on y avait pensé.

Dans le peu de loisirs que j'avais à Clermont je m'étais fait un amusement du dessin; et comme j'en avais le goût, l'on m'en supposait le talent. J'avais l'œil juste et la main sûre; il n'en fallait pas davantage pour l'objet qui me fit un jour appeler auprès du recteur. « Mon enfant, me dit-il, je sais que vous vous amusez à dessiner l'architecture, et je vous ai choisi pour me lever un plan : c'est celui de notre collége. Examinez bien l'édifice; et, après en avoir exactement tracé l'enceinte, figurez-en l'élévation. Apportez-y le plus grand soin, car votre ouvrage sera mis sous les yeux du roi. »

Tout fier de cette commission, j'allai m'en acquitter, et j'y mis, comme l'on peut croire, l'attention la plus scrupuleuse; mais, pour avoir voulu trop bien faire, je fis très-mal. L'une des ailes du bâtiment avait un étage, et l'autre aile n'en avait point. Je trouvai cette inégalité choquante, et je la corrigeai en élevant une aile comme l'autre. « Eh! mon enfant, qu'avez-vous fait? me dit le recteur. — J'ai rendu, lui dis-je, mon père, l'édifice régulier. — Et c'est précisément ce qu'il ne fallait pas. Ce plan est destiné à montrer le contraire, d'abord au père confesseur, et, par son entremise, au ministre et au roi lui-même; car il s'agit d'obtenir des fonds pour élever l'étage qui manque à l'une des deux ailes. » Je m'en allai bien vite corriger ma bévue; et quand le recteur fut content : « Voulez-vous bien, mon père, me permettre, lui dis-je, une observation? Ce collége qu'on vient de vous bâtir est beau, mais il n'y a point d'église : vous y dites la messe dans une salle basse. Est-ce que dans le plan

on aurait oublié l'église? » Le jésuite sourit de ma naïveté. « Votre observation, me dit-il, est très-juste; mais vous avez dû remarquer aussi que nous n'avons point de jardin. — Et c'est aussi de quoi je me suis étonné. — N'en soyez plus en peine; nous aurons l'un et l'autre. — Comment cela, mon père? je n'y vois point d'emplacement. — Quoi! vous ne voyez pas en dehors du fer-à-cheval qui ferme l'enceinte du collége, vous ne voyez pas cette église des PP. augustins, et ce jardin dans leur couvent? — Eh bien! mon père? — Eh bien! ce jardin, cette église, seront les nôtres; et c'est la Providence qui semble les avoir placés si près de nous. — Mais, mon père, les augustins n'auront donc plus ni jardin, ni église? — Au contraire, ils auront une église plus belle et un jardin encore plus vaste : nous ne leur ferons aucun tort, à Dieu ne plaise! et en les délogeant nous saurons les dédommager. — Vous délogerez donc les PP. augustins? — Oui, mon enfant, et leur maison sera, pour nos vieillards, une infirmerie, un hospice; car il faut bien que nos vieillards aient une maison de repos. — Rien n'est plus juste assurément; mais je cherche où vous logerez les PP. augustins. — N'en ayez point d'inquiétude : ils auront le couvent, l'église et le jardin des PP. cordeliers. N'y seront-ils pas à leur aise, et beaucoup mieux qu'ils ne sont là? — Fort bien! mais que deviennent les PP. cordeliers? — Je me suis attendu à cette objection, et il est juste que j'y réponde. Clermont et Mont-Ferrand faisaient deux villes autrefois, maintenant elles n'en font qu'une, et Mont-Ferrand n'est plus qu'un faubourg de Clermont : aussi dit-on Clermont-Ferrand. Or, vous saurez qu'à Mont-Ferrand les cordeliers ont un couvent superbe; et vous concevez bien qu'il n'est pas nécessaire qu'une ville ait deux couvents de cordeliers. Donc, en faisant passer ceux de Clermont à Mont-Ferrand, on ne fait du mal à personne; et nous voilà, sans préjudice pour autrui, possesseurs de l'église, du jardin, du couvent de ces bons pères augustins, qui nous sauront gré de l'échange : car il en faut toujours agir en bons voisins. Au reste, mon enfant, ce que je vous confie est encore le secret de la société; mais vous n'y êtes pas étranger; et je me plais dès à présent à vous regarder comme étant l'un des nôtres. »

Tel fut, autant qu'il m'en souvient, ce dialogue, où Blaise Pascal aurait trouvé le mot pour rire, et qui ne me parut que sincère et naïf. Ce que j'en infère aujourd'hui, c'est que ce ne fut pas sans intention préméditée que le professeur de rhétorique de Clermont, le P. Noaillac, en passant par ma ville pour aller à Toulouse, vint me demander à dîner.

Ma bonne mère, qui ne se doutait point de sa mission, non plus que moi, le reçut de son mieux ; et, pendant le dîner, il la rendit heureuse, en lui exagérant mes succès dans l'art d'enseigner. A l'entendre, mes écoliers étaient distingués dans leurs classes, et il était aisé de reconnaître, en lisant les devoirs, ceux qui avaient passé sous mes yeux. Je trouvais bien dans cette flatterie une politesse excessive ; mais je n'en voyais pas le but.

Vers la fin du repas, ma mère, selon l'usage du pays, nous ayant laissés seuls à table, mon jésuite fut à son aise. « A présent, me dit-il, parlons de vos projets. Que vous proposez-vous, et quelle route allez-vous prendre ? » Je lui confiai les avances que mon évêque m'avait faites, et le dessein où nous étions, ma mère et moi, d'en profiter. Il m'écouta d'un air pensif et dédaigneux. « Je ne sais pas, me dit-il enfin, ce que vous trouvez de flatteur et de séduisant dans ces offres. Pour moi, je n'y vois rien qui soit digne de vous. D'abord le titre de docteur de Bourges est décrié au point d'en être ridicule ; et, au lieu d'y prendre des grades, vous allez vous y dégrader. Ensuite... mais ceci est un article trop délicat pour y toucher. Il est des vérités qu'on ne peut dire qu'à son ami intime, et je n'ai pas avec vous le droit de m'expliquer si librement. » Cette réticence discrète eut l'effet qu'il en attendait. « Expliquez-vous, mon père, et soyez sûr, lui dis-je, que je vous saurai gré de m'avoir parlé à cœur ouvert. — Vous le voulez? dit-il. Et en effet je sens que, dans un moment aussi critique, je ferais mal de vous dissimuler ce que je pense d'une affaire où je ne vois pour vous rien d'assuré que des dégoûts. — Et quels dégoûts ? lui demandai-je avec étonnement. »

« Votre évêque, poursuivit-il, est le meilleur homme du monde ; ses intentions sont droites, et il ne vous veut que du bien, j'en suis persuadé. Mais quel bien pense-t-il vous faire en

vous mettant sous la dépendance et à la merci de cet archevêque de Bourges? Durant vos cinq années de théologie et de séminaire, vous serez à sa pension, et vous vivrez de ses bienfaits; je veux croire aussi qu'il aidera votre famille de quelques secours charitables (ces mots me glacèrent les sens); mais vous et votre mère, êtes-vous faits pour être sur la liste de ses aumônes? et en êtes-vous réduits là? — Assurément non, m'écriai-je. — C'est pourtant là, et pour longtemps peut-être, ce que l'on vous propose, ce que l'on vous fait espérer. — Il me semble, lui dis-je, que l'Église a des biens dont la dispensation est remise aux évêques, des biens qu'ils n'ont pas droit de posséder eux-mêmes, et dont seulement ils disposent; et ces biens-là, ces bénéfices, on peut les recevoir de leurs mains sans rougir. — Vraiment, c'est là, me dit-il, l'appât dont ils agacent l'ambition des jeunes gens. Mais quand et à quel prix leur viennent ces biens qu'ils attendent? Vous ne connaissez pas l'esprit de domination et d'empire qu'exercent sur leurs protégés ces tardifs et lents bienfaiteurs. Leur crainte est qu'on ne leur échappe; et ils prolongent, le plus longtemps qu'ils peuvent, l'état de dépendance et d'asservissement où ils tiennent ces malheureux. Ils donnent aisément et libéralement à la faveur, à la naissance; mais si le mérite infortuné en obtient jamais quelque grâce, il l'achète bien chèrement! — Vous me montrez, lui dis-je, bien des ronces et des épines où je ne voyais que des fleurs: mais, dans ma situation, chargé d'une famille qu'il faut que je soutienne et qui a besoin de mon appui, que me conseillez-vous de faire? — Je vous conseille, me dit-il, de vous mettre en position de protéger vous-même, et non pas d'être protégé. Je connais un état où tout homme qui se distiugue a du crédit et des amis puissants. Cet état, c'est le mien. Toutes les voies de la fortune et de l'ambition nous sont personnellement interdites, mais elles sont toutes ouvertes à tout ce qui nous appartient. — Vous me conseillez donc de me faire jésuite? — Oui, sans doute! et bientôt, par des moyens qui nous sont connus, votre mère sera tranquille, ses enfants seront élevés, l'État lui-même en prendra soin; et lorsque arrivera le temps de les pourvoir, il n'est point de facilités que nos relations ne vous donnent. Voilà pourquoi

la fleur de la jeunesse de nos colléges ambitionne et sollicite l'avantage d'être reçue dans cette société puissante ; voilà pourquoi les chefs des plus grandes maisons veulent y être affiliés. — J'ai regardé, lui dis-je, votre société comme une source de lumières ; et, pour un homme qui veut s'instruire et développer ses talents, je me suis dit cent fois qu'il n'y avait rien de mieux que de vivre au milieu de vous ; mais dans vos règlements deux choses me répugnent : la longueur du noviciat, et l'obligation de commencer par enseigner les basses classes. — Pour le noviciat, me dit-il, ce sont deux ans d'épreuve qu'il faut subir : la loi en est invariable ; mais, pour les basses classes, je crois pouvoir répondre que vous en serez dispensé. » En discourant ainsi, nous buvions d'un vin capiteux. La tête du jésuite s'exaltait en jactance de la considération dont jouissait sa compagnie, et de l'éclat qui en rejaillissait sur les individus. « Rien, disait-il, n'est comparable aux agréments dont jouit dans le monde un jésuite, homme de mérite : tous les accès lui sont faciles ; partout l'accueil le plus favorable, le plus flatteur lui est assuré. » Son éloquence fut si pressante, qu'à la fin elle m'entraîna.

« Me voilà décidé, lui dis-je, à remercier mon évêque. Le reste demande un peu plus de réflexion. Mais je compte aller à Toulouse ; et là, si ma mère y consent, j'achèverai de suivre vos conseils. »

Je communiquai à ma mère les observations du jésuite sur le désagrément d'aller à Bourges me constituer le pensionnaire de l'archevêque. Elle eut la même délicatesse et la même fierté que moi, et nos deux lettres à mon évêque furent écrites dans cet esprit. Il ne me manquait plus que de la consulter sur le dessein de me faire jésuite. Je n'en eus jamais le courage. Ni sa faiblesse, ni la mienne, n'auraient pu soutenir cette consultation : pour la raisonner de sang-froid, il fallait être éloigné l'un de l'autre. Je me réservai de lui écrire, et je me rendis à Toulouse, irrésolu moi-même encore sur ce que j'allais devenir. Dirai-je qu'en chemin je manquai encore ma fortune ?

Un muletier d'Aurillac, qui passait sa vie sur le chemin de Clermont à Toulouse, voulut bien se charger de moi. J'allais sur

l'un de ses mulets, et lui, le plus souvent à pied, cheminait à côté de moi. « Monsieur l'abbé, me dit-il, vous serez obligé de passer chez moi quelques jours, car mes affaires m'y arrêtent. Au nom de Dieu, employez ce temps-là à guérir ma fille de sa folle dévotion. Je n'ai qu'elle, et pas pour un diable elle ne veut se marier. Son entêtement me désole. » La commission était délicate; je ne la trouvai que plaisante; je m'en chargeai volontiers.

Je me figurais, je l'avoue, comme une bien pauvre demeure celle d'un homme qui trottait sans relâche à la suite de ses mulets, ayant tantôt la pluie, tantôt la neige sur le corps, et par les chemins les plus rudes. Je ne fus donc pas peu surpris lorsqu'en entrant chez lui je vis une maison commode, bien meublée, d'une propreté singulière, et qu'une espèce de sœur grise, jeune, fraîche, bien faite, vint au-devant de Pierre (c'était le nom du muletier), et l'embrassa en l'appelant son père. Le souper qu'elle nous fit servir n'avait pas moins l'air de l'aisance. Le gigot était tendre et le vin excellent. La chambre que l'on me donna avait, dans sa simplicité, presque l'élégance du luxe. Jamais je n'avais été si mollement couché. Avant de m'endormir, je réfléchis sur ce que j'avais vu. « Est-ce, dis-je en moi-même, pour passer quelques heures de sa vie à son aise, que cet homme en tracasse et consume le reste en de si pénibles travaux? Non, c'est une vieillesse tranquille et reposée qu'il travaille à se procurer; et ce repos, dont il jouit en espérance, le soulage de ses fatigues. Mais cette fille unique qu'il aime tendrement, par quelle fantaisie, jeune et jolie comme elle est, s'est-elle vêtue en dévote? Pourquoi cet habit gris, ce linge plat, cette croix d'or sur sa poitrine, et cette guimpe sur son sein? Ces cheveux, qu'elle cache comme sous un bandeau, sont pourtant d'une jolie teinte. Le peu que l'on voit de son cou est blanc comme l'ivoire. Et ces bras! ils en sont aussi de cet ivoire pur, et ils sont faits au tour! » Sur ces réflexions je m'endormis, et le lendemain j'eus le plaisir de déjeuner avec la dévote. Elle me demanda obligeamment des nouvelles de mon sommeil. « Il a été fort doux, lui dis-je; mais il n'a pas été tranquille, et les songes l'ont agité. Et vous, mademoiselle, avez-vous bien

dormi? — Pas mal, grâce au ciel, me dit-elle. — Avez-vous fait aussi des rêves? » Elle rougit, et répondit qu'elle rêvait bien rarement. « Et quand vous rêvez, c'est aux anges? — Quelquefois aux martyrs, dit-elle en souriant. — Sans doute aux martyrs que vous faites? — Moi! je ne fais point de martyrs. — Vous en faites plus d'un, je gage; mais vous ne vous en vantez pas. Pour moi, lorsque dans mon sommeil je vois les cieux ouverts, ce n'est presque jamais qu'aux vierges que je rêve. Je les vois, les unes en blanc, les autres en corset et en jupon de serge grise, et cela leur sied mieux que ne ferait la plus riche parure. Rien, dans cet ajustement simple, n'altère la beauté naturelle de leurs cheveux ni de leur teint; rien n'obscurcit l'éclat d'un front pur, d'une joue vermeille: aucun pli ne gâte leur taille; une étroite ceinture en marque et en dessine la rondeur. Un bras pétri de lis et une jolie main avec ses doigts de roses sortent, tels que Dieu les a faits, d'une manche unie et modeste; et ce que leur guimpe dérobe se devine encore aisément. Mais, quelque plaisir que j'aie à voir en songe toutes ces jeunes filles dans le ciel, je suis un peu affligé, je l'avoue, de les y voir si mal placées. — Où les voyez-vous donc placées? demanda-t-elle avec embarras. — Hélas! dans un coin, presque seules, et (ce qui me déplaît encore bien davantage) auprès des pères capucins. — Auprès des pères capucins! s'écria-t-elle en fronçant le sourcil. — Hélas! oui, presque délaissées; tandis que des augustes mères de famille, environnées de leurs enfants qu'elles ont élevés, de leurs époux qu'elles ont rendus bienheureux déjà sur la terre, de leurs parents qu'elles ont consolés et réjouis dans leur vieillesse en leur assurant des appuis, sont dans une place éminente, en vue à tout le ciel, et toutes brillantes de gloire. — Et les abbés, demanda-t-elle d'un air malin, où les a-t-on mis? — S'il y en a, répondis-je, on les aura peut-être aussi nichés dans quelque coin éloigné de celui des vierges. — Oui, je le crois, dit-elle; et l'on a fort bien fait, car ce serait pour elles de dangereux voisins. »

Cette querelle sur nos états réjouissait le bonhomme Pierre. Jamais il n'avait vu sa fille si éveillée et si parlante; car j'avais soin de mettre dans mes agaceries, comme dirait Montaigne,

une aigre-douce pointe de gaieté piquante et flatteuse qui semblait la fâcher, et dont elle me savait gré. Son père enfin, la veille de son départ et du mien pour Toulouse, me mena seul dans sa chambre, et me dit : « Monsieur l'abbé, je vois bien que sans moi jamais vous et ma fille vous ne seriez d'accord. Il faut pourtant que cette querelle de dévote et d'abbé finisse. Il y a bon moyen pour cela : c'est de jeter tous les deux aux orties, vous ce rabat, elle ce collet rond ; et j'ai quelque doutance que, si vous le voulez, elle ne se fera pas longtemps tirer l'oreille pour le vouloir aussi. Pour ce qui me regarde, comme dans le commerce j'ai fait dix ans les commissions de votre brave homme de père, et que chacun me dit que vous lui ressemblez, je veux agir avec vous rondement et cordialement. » Alors, dans les tiroirs d'une commode qu'il ouvrit, me montrant des monceaux d'écus : « Tenez, me dit-il, en affaire il n'y a qu'un mot qui serve : voilà ce que j'ai amassé, ce que j'amasse encore pour mes petits-enfants, si ma fille m'en donne ; pour vos enfants, si vous voulez et si vous lui faites vouloir. »

Je ne dirai point qu'à la vue de ce trésor je ne fus point tenté. L'offre en était pour moi d'autant plus séduisante, que le bonhomme Pierre n'y mettait d'autre condition que de rendre sa fille heureuse. « Je continuerai, disait-il, de mener mes mulets : à chaque voyage, en passant je grossirai ce tas d'écus, dont vous aurez la jouissance. Ma vie, à moi, c'est le travail et la fatigue. J'irai tant que j'aurai la force et la santé ; et lorsque la vieillesse me courbera le dos et me roidira les jarrets, je viendrai achever de vivre et me reposer près de vous. — Ah ! mon bon ami Pierre, qui mieux que vous, lui dis-je, aura mérité ce repos d'une heureuse et longue vieillesse ? Mais à quoi pensez-vous, de vouloir donner pour mari à votre fille un homme qui a déjà cinq enfants ? — Vous, monsieur l'abbé, cinq enfants à votre âge ! — Hélas ! oui. N'ai-je pas deux sœurs et trois frères ? Ont-ils d'autre père que moi ? C'est de mon bien, et non pas du vôtre, que ceux-là doivent vivre ; c'est à moi de leur en gagner. — Et pensez-vous en gagner avec du latin, me dit Pierre, comme moi avec mes mulets ? — Je l'espère, lui dis-je ; mais au moins ferai-je pour eux tout ce qui dépendra de moi. — Vous ne vou-

lez donc pas de ma dévote? Elle est pourtant gentille, et surtout à présent que vous l'avez émoustillée. — Assurément, lui dis-je, elle est jolie, elle est aimable, et j'en serais tenté plus que de vos écus. Mais, je vous le dis, la nature m'a déjà mis cinq enfants sur les bras; le mariage m'en donnerait bientôt cinq autres, peut-être plus, car les dévotes en font beaucoup; et ce serait trop d'embarras. — C'est dommage, dit-il : ma fille ne voudra plus se marier. — Je crois pouvoir vous assurer, lui dis-je, qu'elle n'a plus pour le mariage le même éloignement. Je lui ai fait voir que dans le ciel les bonnes mères de famille étaient fort au-dessus des vierges; et, en lui choisissant un mari qui lui plaise, il vous sera facile de lui mettre dans l'âme ce nouveau genre de dévotion. » Ma prédiction s'accomplit.

Arrivé à Toulouse, j'allai voir le P. Noaillac. « Votre affaire est bien avancée, me dit-il; j'ai trouvé ici plusieurs jésuites qui vous connaissent, et qui ont fait chorus avec moi. Vous êtes proposé, agréé; dès demain vous entrerez, si vous voulez. Le provincial vous attend. » Je fus un peu surpris qu'il se fût tant pressé; mais, sans lui en faire aucune plainte, je me laissai conduire chez le provincial. Je le trouvai en effet disposé à me recevoir aussitôt que bon me semblerait, si ma vocation, disait-il, était sincère et décidée. Je répondis qu'en quittant ma mère je n'avais pas eu le courage de lui déclarer ma résolution, mais que je n'irais pas plus avant sans la consulter et lui demander son aveu; que je me réservais le temps de lui écrire et de recevoir sa réponse. Le provincial trouva tout cela convenable, et en le quittant j'écrivis.

La réponse arriva bien vite; et quelle réponse, grand Dieu! quel langage et quelle éloquence! Aucune des illusions dont le P. Noaillac m'avait rempli la tête n'avait fait impression sur l'esprit de ma mère. Elle n'avait vu que la dépendance absolue, le dévouement profond, l'obéissance aveugle dont son fils allait faire vœu en prenant l'habit de jésuite. « Et comment puis-je croire, me disait-elle, que vous serez à moi? Vous ne serez plus à vous-même. Quelle espérance puis-je fonder pour mes enfants sur celui qui lui-même n'aura plus d'existence que celle dont un étranger pourra disposer d'un coup d'œil? On me dit, on

m'assure que si, par le caprice de vos supérieurs, vous êtes désigné pour aller dans l'Inde, à la Chine, au Japon, et que le général vous y envoie, il n'y a pas même à balancer, et que, sans résistance et sans réplique, il faut partir. Hé quoi! mon fils, Dieu n'a-t-il fait de vous un être libre, ne vous a-t-il donné une raison saine, un bon cœur, une âme sensible; ne vous a-t-il doué d'une volonté si naturellement droite et juste, et des inclinations qui font l'homme de bien, que pour vous réduire à l'état d'une machine obéissante? Ah! croyez-moi, laissez les vœux, laissez les règles inflexibles à des âmes qui sentent le besoin qu'elles ont d'entraves. J'ose vous assurer, moi qui vous connais bien, que plus la vôtre sera libre, plus elle sera sûre de ne rien vouloir que d'honnête et de louable. O mon cher fils! rappelez-vous ce moment horrible et cher à ma mémoire, tout déchirant qu'en est pour moi le souvenir, ce moment où, au milieu de votre famille accablée, Dieu vous donna la force de relever ses espérances en vous déclarant son appui. Le rendrez-vous meilleur en le rendant esclave, ce cœur que la nature a fait capable de ces mouvements? Et lorsqu'il aura renoncé à la liberté de les suivre, lorsque rien de vous-même ne sera plus à vous, que deviendront ces résolutions vertueuses de ne jamais abandonner vos frères, vos sœurs, votre mère? Ah! vous êtes perdu pour eux : ils n'attendent plus rien de vous. Mes enfants, votre second père va mourir au monde et à la nature; pleurez-le! Et moi, mère désespérée, je pleurerai mon fils, je pleurerai sur vous qu'il aura délaissés. O Dieu! c'était donc là ce qui se méditait chez moi, à mon insu, avec ce perfide jésuite! Il venait dérober un fils à une pauvre veuve, et un père à cinq orphelins! Homme cruel, impitoyable! Et avec quelle douceur traîtresse il me flattait! C'est là, dit-on, leur génie et leur caractère. Mais vous, mon fils, vous qui jamais n'aviez eu de secret pour moi, vous me trompiez aussi! Il vous a donc appris la dissimulation? Et votre coup d'essai a été de me tendre un piége! Ce noble et généreux motif de refuser les secours d'un évêque n'était qu'un vain prétexte pour me donner le change et me déguiser vos desseins! Non, rien de tout cela ne peut venir de vous : j'aime mieux croire à un prestige qui vous a fasciné l'esprit. Je

ne veux point cesser d'estimer et d'aimer mon fils ; ce sont deux sentiments auxquels je tiens plus qu'à la vie. Mon fils s'est enivré d'ambitieuses espérances. Il a cru se sacrifier pour moi, pour mes enfants. Sa jeune tête a été faible, mais son cœur sera toujours bon. Il ne lira point cette lettre, baignée des larmes de sa mère, sans détester les conseils perfides qui l'ont un moment égaré. »

Ah ! ma mère avait bien raison : il me fut impossible d'achever de lire sa lettre sans être suffoqué de pleurs et de sanglots. Dès ce moment l'idée de me faire jésuite fut chassée de mon esprit, et je me hâtai d'aller dire au provincial que j'y renonçais. Sans désapprouver mon respect pour l'autorité de ma mère, il voulut bien me témoigner quelque regret qui m'était personnel, et il me dit que la compagnie me saurait toujours gré de mes bonnes intentions. En effet, je trouvai les régents du collége favorablement disposés à me donner, comme à Clermont, des écoliers de toutes classes; mais alors mon ambition était d'avoir une école de philosophie. Ce fut de quoi je m'occupai.

Mon âge était toujours le premier obstacle à mes vues. En commençant mes grades par la philosophie, je me croyais au moins capable d'en enseigner les éléments ; mais presque aucun de mes écoliers ne serait moins jeune que moi. Sur cette grande difficulté, je consultai un vieux répétiteur appelé Morin, le plus renommé dans les colléges. Il causa longtemps avec moi, et me trouva suffisamment instruit. Mais le moyen que de grands garçons voulussent être à mon école ! Cependant il lui vint une idée qui fixa son attention. « Cela serait plaisant, dit-il en riant dans sa barbe. N'importe, je verrai : cela peut réussir. » Je fus curieux de savoir quelle était cette idée. « Les bernardins ont ici, me dit-il, une espèce de séminaire où ils envoient de tous côtés leurs jeunes gens faire leurs cours. Le professeur de philosophie qu'ils attendaient vient de tomber malade, et, pour le suppléer jusqu'à son arrivée, ils se sont adressés à moi. Comme je suis trop occupé pour être ce suppléant, ils m'en demandent un, et je m'en vais vous proposer. »

On m'accepta sur sa parole. Mais, lorsqu'il m'amena le lendemain, je vis distinctement l'effet du ridicule qui naissait du con-

traste de mes fonctions et de mon âge. Presque toute l'école avait de la barbe, et le maître n'en avait point. Au sourire un peu dédaigneux qu'excitait ma présence, j'opposai un air froid et modeste avec dignité; et tandis que Morin causait avec les supérieurs, je m'informai avec les jeunes gens de la règle de leur maison pour le temps des études et pour l'heure des classes; je leur indiquai quelques livres dont ils avaient à se pourvoir, afin d'approprier leurs lectures à leurs études; et, dans tous mes propos, j'eus soin qu'il n'y eût rien ni de trop jeune ni de trop familier; si bien que, vers la fin de la conversation, je m'aperçus que, de leur part, une attention sérieuse avait pris la place du ton léger et de l'air moqueur par où elle avait commencé.

Le résultat de celle que Morin venait d'avoir avec les supérieurs, fut que le lendemain matin j'irais donner ma première leçon.

J'étais piqué du sourire insultant que j'avais essuyé en me présentant chez ces moines. Je voulus m'en venger, et voici comment je m'y pris. Il est du bel usage de dicter à la tête des leçons de philosophie une espèce de prolusion qui soit comme le vestibule de ce temple de la sagesse où l'on introduit ses disciples, et qui par conséquent doit réunir un peu d'élégance et de majesté. Je composai ce morceau avec soin, je l'appris par cœur; je traçai et j'appris de même le plan qui devait présenter l'ordonnance de l'édifice, et, la tête pleine de mon objet, je m'en allai gravement et fièrement monter en chaire. Voilà mes jeunes bernardins assis autour de moi, et leurs supérieurs debout, appuyés sur le dos des bancs, et impatients de m'entendre. Je demande si l'on est prêt à écrire sous ma dictée. On me répond qu'oui. Alors, les bras croisés, sans cahier sous les yeux, et, comme en parlant d'abondance, je leur dicte mon préambule, et puis ma distribution de ce cours de philosophie, dont je marque, en passant, les routes principales et les points les plus éminents.

Je ne puis me rappeler sans rire l'air ébahi qu'avaient mes bernardins, et avec quelle estime profonde ils m'accueillirent lorsque je descendis de chaire. Cette première espiégierie m'avait trop bien réussi pour ne pas continuer, et soutenir mon person-

nage. J'étudiais donc tous les jours la leçon que j'allais dicter, et, en la dictant de mémoire, j'avais l'air de produire et de composer sur-le-champ. A quelque temps de là, Morin alla les voir, et ils lui parlèrent de moi avec l'étonnement dont on parlerait d'un prodige. Ils lui montrèrent mes cahiers; et, lorsqu'il voulut bien me témoigner lui-même sa surprise que cela fût dicté de tête, je lui répondis par une sentence d'Horace que Boileau a traduite ainsi :

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Ainsi, chez les Gascons, je débutai par une gasconnade; mais elle m'était nécessaire, et il arriva que, le professeur Bernardin étant venu prendre sa place, Morin, qui ne pouvait suffire au nombre d'écoliers qui s'adressaient à lui, m'en donna tant que je voulus. D'un autre côté, la fortune vint encore au-devant de moi.

Il y avait à Toulouse un hospice fondé pour les étudiants de la province du Limousin. Dans cet hospice, appelé le collége de Sainte-Catherine, les places donnaient un logement et 200 livres de revenu durant les cinq années de grades. Lorsqu'une de ces places était vacante, les titulaires y nommaient au scrutin : bonne et sage institution. Ce fut dans l'une de ces vacances que mes jeunes compatriotes voulurent bien penser à moi. Dans ce collége, où la liberté n'avait pour règle que la décence, chacun vivait à sa manière; le portier et le cuisinier étaient payés à frais communs. Ainsi, par mon économie, je pus verser dans ma famille la plus grande partie du fruit de mon travail; et cette épargne, qui suivait tous les ans l'accroissement de mon école, devint assez considérable pour commencer à mettre mes parents à leur aise. Mais, tandis que la fortune me procurait les jouissances les plus douces, la nature me préparait les plus déchirantes douleurs. J'eus cependant encore quelque temps de prospérité.

En feuilletant par hasard un recueil des pièces couronnées à l'Académie des Jeux floraux, je fus frappé de la richesse des prix qu'elle distribuait : c'étaient des fleurs d'or et d'argent. Je ne

fus pas émerveillé de même de la beauté des pièces qui remportaient ces prix, et il me parut assez facile de faire mieux. Je pensai au plaisir d'envoyer à ma mère de ces bouquets d'or et d'argent, et au plaisir qu'elle aurait elle-même à les recevoir de ma main. De là me vint l'idée et l'envie d'être poëte. Je n'avais point étudié les règles de notre poésie. J'allai bien vite faire emplette d'un petit livre qui enseignait ces règles, et, par le conseil du libraire, j'acquis en même temps un exemplaire des Odes de Rousseau. Je méditai l'une et l'autre lecture, et incontinent je me mis à chercher dans ma tête quelque beau sujet d'ode. Celui auquel je m'arrêtai fut l'*Invention de la poudre à canon*. Je me souviens qu'elle commençait par ces vers :

Toi qu'une infernale Euménide
Pétrit de ses sanglantes mains.

Je ne revenais pas de mon étonnement d'avoir fait une ode si belle. Je la récitais dans l'ivresse de l'enthousiasme et de l'amour-propre, et, en la mettant au concours, je n'avais aucun doute qu'elle ne remportât le prix. Elle ne l'eut point ; elle n'obtint pas même le consolant honneur de l'accessit. Je fus outré, et, dans mon indignation, j'écrivis à Voltaire, et lui criai vengeance en lui envoyant mon ouvrage. On sait avec quelle bonté Voltaire accueillait les jeunes gens qui s'annonçaient par quelque talent pour la poésie : le Parnasse français était comme un empire dont il n'aurait voulu céder le sceptre à personne au monde, mais dont il se plaisait à voir les sujets se multiplier. Il me fit une de ces réponses qu'il tournait avec tant de grâce, et dont il était si libéral. Les louanges qu'il y donnait à mon ouvrage me consolèrent pleinement de ce que j'appelais l'injustice de l'Académie, dont le jugement ne pesait pas, disais-je, un grain dans la balance contre un suffrage tel que celui de Voltaire. Mais ce qui me flatta beaucoup plus encore que sa lettre, ce fut l'envoi d'un exemplaire de ses œuvres, corrigé de sa main, dont il me fit présent. Je fus fou d'orgueil et de joie, et je courus la ville et les colléges avec ce présent dans les mains. Ainsi commença ma correspondance avec cet homme illustre, et cette liaison d'amitié

qui, durant trente-cinq ans, s'est soutenue jusqu'à sa mort, sans aucune altération.

Je continuai de travailler pour l'Académie des Jeux floraux, et j'obtins des prix tous les ans; mais, pour moi, le dernier de ces petits triomphes littéraires eut un intérêt plus raisonnable et plus sensible que celui de la vanité, et c'est par là que cette scène mérite d'avoir place dans les souvenirs que je transmets à mes enfants.

Comme dans l'estime des hommes tout n'est apprécié que par comparaison, et qu'à Toulouse il n'y avait rien en littérature de plus brillant que le succès dans la lice des Jeux floraux, l'assemblée publique de cette académie, pour la distribution des prix, avait la pompe et l'affluence d'une grande solennité. Trois députés du parlement la présidaient; les capitouls et tout le corps de ville y assistaient en robe; toute la salle, en amphithéâtre, était remplie du plus beau monde de la ville et des plus jolies femmes. La brillante jeunesse de l'université occupait le parterre autour du cercle académique: la salle, qui est très-vaste, était ornée de festons de fleurs et de lauriers, et les fanfares de la ville, à chaque prix que l'on décernait, faisaient retentir le Capitole d'un bruit éclatant de victoire.

J'avais mis cette année-là cinq pièces au concours, une ode deux poëmes et deux idylles. L'ode manqua le prix; il ne fut point donné. Les deux poëmes se balancèrent; l'un des deux eut le prix de poésie épique, et l'autre un prix de prose qui se trouvait vacant. L'une des deux idylles obtint le prix de poésie pastorale, et l'autre l'accessit. Ainsi, les trois prix, et les seuls que l'Académie allait distribuer, j'allais les recevoir. Je me rendis à l'assemblée avec des tressaillements de vanité que je n'ai pu me rappeler depuis sans confusion et sans pitié de ma jeunesse. Ce fut bien pis lorsque je fus chargé de mes fleurs et de mes couronnes. Mais quel est le poëte de vingt ans à qui pareille chose n'eût pas tourné la tête?

On fait silence dans la salle; et, après l'éloge de Clémence Isaure, fondatrice des Jeux floraux, éloge inépuisable, prononcé tous les ans au pied de sa statue, vient la distribution des prix. On annonce d'abord que celui de l'ode est réservé. Or on savait que j'avais mis une ode au concours; on savait aussi que j'étais

l'auteur d'une idylle non couronnée : on me plaignait, et je me laissais plaindre. Alors on nomme à haute voix le poëme auquel le prix est accordé; et à ces mots, *Que l'auteur s'avance*, je me lève, j'approche, et je reçois le prix. On applaudit, comme de coutume, et j'entends dire autour de moi : « Il en a manqué deux, il ne manque pas le troisième; il a plus d'une corde et plus d'une flèche à son arc. » Je vais modestement me rasseoir, au bruit des fanfares; mais bientôt on entend l'annonce du second poëme, auquel l'Académie a cru devoir, dit-elle, adjuger le prix d'éloquence, plutôt que de le réserver. L'auteur est appelé, et c'est encore moi qui me lève. Les applaudissements redoublent, et la lecture de ce poëme est écoutée avec la même complaisance et la même faveur que celle du premier. Je m'étais remis à ma place lorsque l'idylle fut proclamée, et l'auteur invité à venir recevoir le prix. On me voit me lever pour la troisième fois. Alors, si j'avais fait *Cinna, Athalie* et *Zaïre*, je n'aurais pas été plus applaudi. L'effervescence des esprits fut extrême : les hommes, à travers la foule, me portaient sur les mains; les femmes m'embrassaient. Légère fumée de vaine gloire ! Qui le sait mieux que moi, puisque de mes essais, qu'on trouvait si brillants, il n'y en a pas un seul qui, quarante ans après, relu même avec indulgence, m'ait paru digne d'avoir place dans la collection de mes œuvres? Mais ce qui me touche sensiblement encore de ce jour si flatteur pour moi, c'est ce que je vais raconter.

Au milieu du tumulte et du bruit d'un peuple enivré, deux grands bras noirs s'élèvent et s'étendent vers moi. Je regarde, je reconnais mon régent de troisième, ce bon père Malosse, qui, séparé de moi depuis plus de huit ans, se retrouvait à cette fête. A l'instant je me précipite, je fends la foule, et, me jetant dans ses bras avec mes trois prix, « Tenez, mon père, ils sont à vous, lui dis-je, et c'est à vous que je les dois. » Le bon jésuite levait au ciel ses yeux pleins de larmes de joie, et je puis dire que je fus plus sensible au plaisir que je lui causais qu'à l'éclat de mon triomphe. Ah! mes enfants, ce qui intéresse le cœur et l'âme est doux dans tous les temps : on s'y complaît toute la vie. Ce qui n'a flatté que l'orgueil du bel esprit ne nous revient que comme un vain songe, dont on rougit d'avoir trop follement chéri l'erreur.

Ces amusements littéraires, quoique bien séduisants pour moi, ne prenaient pourtant rien sur mes occupations réelles. Je donnais aux vers des moments de promenade et de loisir ; mais en même temps je vaquais assidûment à mes études et à celles de mon école. Dès ma seconde année de philosophie, n'ayant pu engager mon professeur jésuite à nous enseigner la physique newtonienne, je pris mon parti d'aller l'étudier à l'école des Doctrinaires. Leur collége, appelé l'Esquile, avait pour professeurs de philosophie deux hommes de mérite ; mais l'un des deux, et c'était le mien, avec de l'instruction et de l'esprit, penchait trop, ou par caractère ou par faiblesse de complexion, vers l'indolence et le repos. Il trouva commode d'avoir en moi un disciple qui, ayant déjà fait sa philosophie, pût, de temps en temps, lui épargner la fatigue et l'ennui du travail de la classe.

« Montez, me disait-il, montez sur le pupitre, et rendez-leur facile ce que vous saisissez vous-même si facilement. » Cet éloge me payait bien des peines que je me donnais ; car il me valait la confiance des écoliers, et il fit souhaiter aux pensionnaires du collége de m'avoir pour répétiteur, excellente et solide aubaine.

Pour complaire à mon professeur, il fallut consentir, quoiqu'un peu malgré moi, à soutenir des thèses générales. Il attachait une grande importance à me compter au nombre de ceux de ses disciples qu'il allait produire en public ; et comme il était membre de l'Académie des sciences de Toulouse, il voulut que ce fût à cette compagnie que ma thèse fût dédiée ; spectacle assez nouveau et assez frappant, disait-il, qu'une thèse ainsi présidée. Ce fut par là qu'il voulut terminer sa carrière philosophique ; et il imagina d'ajouter à la pompe de ce spectacle un coup de théâtre honorable pour moi, mais dont je fus étonné moi-même. Il n'y réussit que trop bien ; et mon étonnement fut tel, qu'il manqua de me rendre fou ou imbécile pour la vie.

Dans ces exercices publics il était d'usage constant que le professeur fût dans sa chaire et son écolier devant lui, sur ce qu'on appelle un pupitre, espèce de tribune inférieure à la chaire. Quand tout le monde fut en place et que l'illustre Académie fut rangée devant la chaire, on m'avertit, et je parus. Vous pensez bien que j'avais préparé un compliment pour l'Acadé-

mie, et dans cette petite harangue j'avais mis tout le peu que j'avais d'art et de talent. Je la savais par cœur, je l'avais vingt fois récitée sans aucune hésitation, et, pour le coup, j'étais si sûr de ma mémoire, que j'avais négligé de me pourvoir du manuscrit. Je parais donc, et au lieu de trouver mon professeur en chaire, je l'aperçois au rang des académiciens. Je lui fais respectueusement signe de venir se mettre à sa place. « Montez, monsieur, me dit-il tout haut avec son air d'indolence et de sécurité, montez sur le pupitre ou dans la chaire, tout comme il vous plaira; vous n'avez pas besoin de moi. « Ce magnifique témoignage excita dans l'assemblée un murmure de surprise, et je crois d'approbation; mais son effet sur moi fut de glacer mes sens et de me troubler le cerveau. Saisi, tremblant, je monte les degrés du pupitre, et je m'y agenouille, selon l'usage, comme pour implorer les lumières du Saint-Esprit; mais lorsqu'avant de me lever je veux me rappeler le début de mon compliment, je ne m'en souviens plus, et le bout du fil m'en échappe; je veux le chercher dans ma tête, je n'y vois qu'un épais brouillard. Je fais des efforts incroyables pour retrouver au moins le premier mot de mon discours; pas un mot, et pas une idée ne me revient. Dans cet état d'angoisse, je suis plusieurs minutes à suer sang et eau, et tout près de me rompre les veines et les nerfs de la tête par l'effroyable contention où ce long travail les avait mis, lorsque tout à coup, et comme par miracle, le nuage qui enveloppait mes esprits se dissipe; ma tête se dégage, mes idées renaissent, je ressaisis le fil de mon discours, et bien fatigué, mais tranquille et rassuré, je le prononce. Je ne parle pas du succès qu'il eut; il est rare que les louanges soient mal reçues. J'avais assaisonné celles-ci de mon mieux. Je ne me vante pas non plus de la faveur qui me soutint dans tout cet exercice. En me faisant passer par les plus belles questions de la physique, ceux des académiciens qui daignèrent me provoquer ne s'occupèrent que du soin de faire briller mes réponses. Ils en agirent en vrais Mécènes, pleins d'indulgence et de bonté. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable, de plus touchant pour moi, ce fut le noble procédé du professeur jésuite que j'avais trop légèrement quitté pour passer à l'Esquile, et

qui, dans ce moment, vint me faire sentir mon tort : il m'argumenta le dernier sur le système de la gravitation, et, avec l'air de m'attaquer de vive force, il me ménagea les moyens les plus avantageux de me développer. Heureusement, dans mes réponses, je sus lui faire entendre qu'à sa manière de me combattre on reconnaissait la supériorité du maître qui exerce les forces de son disciple, mais qui ne veut pas l'accabler. Quand je descendis du pupitre, le président de l'Académie, en me félicitant, me dit qu'elle ne pouvait mieux me marquer sa satisfaction qu'en m'offrant une place d'adjoint qui vaquait dans la compagnie. Je l'acceptai avec une humble reconnaissance, et, au bruit de l'approbation publique, je reçus le prix du combat.

Mais ce qu'avaient de solide pour moi ces succès de jeunesse, c'était le nombre d'écoliers qui venaient grossir mon école, et contribuer aux secours que je faisais passer à Bort. Assez riche de mon travail pour soutenir dans ses études celui de mes frères qui venait après moi, je lui tendis la main et je l'appelai à Toulouse. Il avait quatorze ans, et il ne savait pas un mot de latin; mais il avait la conception très-vive, la mémoire excellente, et un désir passionné de profiter de mes leçons. Je lui simplifiai les règles, je lui abrégeai la méthode; dans six mois il n'y eut plus pour lui de difficultés de syntaxe, et encore un an bien employé le mit en état d'aller seul et sans maître : c'était là son ambition, car il me voyait accablé de travail, et il se sentait soulagé de la peine qu'il m'épargnait. Le pauvre enfant! son sentiment pour moi n'était pas seulement de l'amitié, c'était du culte. Le nom de frère avait dans sa bouche un caractère de sainteté. Il me témoigna le désir d'être homme d'Église, et j'en fus bien aise; car ce désir en moi commençait à se refroidir pour plus d'une raison, et singulièrement par les difficultés épineuses et rebutantes dont on voulut semer ma route.

Le collége de Sainte-Catherine, où j'avais une place, avait pour inspecteur et surveillant spirituel un promoteur de l'archevêque, appelé Goutelongue, homme intrigant, rogue et hardi, on disait même un peu fripon; lequel voulait mener à son gré

le collége, et disposer des places en y faisant nommer qui bon lui semblerait. Sa qualité de promoteur, l'autorité de l'archevêque qu'il faisait sonner, le crédit qu'il se vantait d'avoir auprès de monseigneur, intimidant les uns et amorçant les autres, il s'était fait, parmi nos camarades, un parti subjugué par la crainte et par l'espérance; mais il trouva dans le collége un certain Pujalou, caractère franc, libre et ferme, qui, fatigué de sa domination, osa lui tenir tête, et donner le signal de la rébellion contre ce pouvoir usurpé. « De quel droit, mes amis, dit-il aux jeunes Limousins, ses camarades, cet homme-là vient-il intriguer dans nos assemblées et gêner nos élections? Le fondateur de ce collége, en nous laissant la liberté d'élire et de nommer nous-mêmes aux places vacantes parmi nous, a jugé sainement que la jeunesse est l'âge où l'équité naturelle a le plus de candeur, de droiture et d'intégrité. Pourquoi souffrirons-nous qu'on vienne la corrompre, cette équité qui nous anime? Parmi nous les places vacantes sont destinées aux plus dignes, et non pas aux plus protégés. Si Goutelongue veut avoir des créatures, qu'il leur obtienne les faveurs de son archevêque, et qu'il ne vienne pas les gratifier à nos dépens. Pour nous conduire dans nos choix, nous avons notre conscience, qui vaut bien celle du promoteur. Moi qui le connais, je déclare que je crois à sa probité moins qu'à celle d'un maquignon. » Ce dernier trait, qui n'était pas de l'éloquence noble, fut celui qui porta : l'épithète de maquignon resta au promoteur, et ses intrigues dans le collége ne s'appelèrent plus que du maquignonage.

J'arrivai dans ces circonstances, et Pujalou n'eut aucune peine à m'engager dans son parti. Dès ce moment je fus noté sur les tablettes du promoteur; mais bientôt, par un trait qui m'était personnel, j'y fus encore mieux signalé. Il y eut dans le collége une place vacante. Les deux partis se balançaient, et, en cas de partage, c'était à l'archevêque à décider l'élection. Notre parti consulta ses forces, et il se croyait sûr de l'emporter, mais d'une seule voix. Or, la veille de l'élection, cette voix nous fut enlevée. L'un de nos camarades, honnête et bon jeune homme, mais timide, avait disparu : nous apprîmes que, dans un village à trois lieues de Toulouse, il avait un oncle curé, et que cet oncle

était venu le prendre, et l'avait emmené chez lui passer les fêtes de Noël. Nous ne doutâmes point que ce ne fût une manœuvre de Goutelongue. On sut quel était le village, et la route en était connue ; mais il était nuit sombre ; il tombait une pluie mêlée de neige et de verglas, et il y avait de la folie à croire que, par ce temps-là, le curé consentît à laisser partir son neveu, surtout l'ayant emmené lui-même, par égard pour le promoteur. « N'importe, dis-je tout à coup ; je me fais fort d'aller le prendre et de vous l'apporter en croupe. Que l'on me donne un bon cheval. » J'en eus un dans l'instant, et, affublé du long manteau de Pujalou, j'arrivai en deux heures à la porte du presbytère, au moment où le curé, son neveu, sa servante, allaient se coucher. Mon camarade, en me voyant descendre de cheval, vint à moi, et, en l'embrassant, « Du courage, lui dis-je, ou tu es déshonoré ! » Le curé, à qui je m'annonçai comme étant du collége de Sainte-Catherine, me demanda ce qui m'amenait. « Je viens, lui dis-je, au nom de Jésus-Christ, le père universel des pauvres, vous conjurer de n'être pas complice de l'expoliateur des pauvres, de cet homme injuste et cruel qui leur dérobe leur substance pour la prodiguer à son gré. » Alors je lui développai les intrigues de Goutelongue pour usurper sur nous le droit de nommer à nos places et les donner à la faveur. « Demain, lui dis-je, nous avons à élire ou un écolier qu'il protége et qui n'a pas besoin de la place vacante, ou un pauvre écolier qui la mérite et qui l'attend. Auquel des deux voulez-vous qu'elle tombe ? » Il répondit que le choix ne serait pas douteux, s'il dépendait de lui. « Et il dépend de vous, lui dis-je : il ne manque au parti du pauvre qu'une voix ; cette voix lui était assurée, et, à la sollicitation, aux instances de Goutelongue, vous êtes venu la lui ôter. Rendez-la-lui, rendez-lui son pain que vous lui avez arraché. » Interdit et confus, il répondit encore que son neveu était libre ; qu'il l'avait amené pour passer avec lui les fêtes, et qu'il ne l'avait point forcé. « S'il est libre, qu'il vienne avec moi, répliquai-je ; qu'il vienne remplir son devoir, qu'il vienne sauver son honneur ; car son honneur est perdu, si l'on croit qu'il est vendu à Goutelongue. » Alors regardant le jeune homme, et le voyant disposé à me suivre : « Allons,

lui dis-je, embrassez votre oncle, et venez prouver au collége que vous n'êtes ni l'un ni l'autre les esclaves du promoteur. » A l'instant nous voilà tous les deux à cheval, et déjà bien loin du village.

Nos camarades ne s'étaient point couchés; nous les retrouvâmes à table; et avec quels transports de joie on nous vit arriver ensemble! Je crus que Pujalou m'étoufferait en m'embrassant: nous étions mouillés jusqu'aux os. On commença par nous sécher, et puis le jambon, la saucisse, le vin, nous furent prodigués; mais, prudent au milieu de tant d'ivresse, je demandai que le sujet de notre joie fût inconnu au parti opposé jusqu'au moment de l'assemblée; et en effet, l'apparition soudaine du transfuge fut, pour nos adversaires, un coup de surprise accablant. Nous enlevâmes la place vacante comme à la pointe de l'épée; et Goutelongue, qui en sut la cause, ne me le pardonna jamais.

Lors donc que j'allai demander à l'archevêque de vouloir bien obtenir pour moi ce qu'on appelle un dimissoire pour recevoir les ordres de sa main, je lui trouvai la tête pleine de préventions contre moi: « Je n'étais qu'un abbé galant tout occupé de poésie, « faisant ma cour aux femmes, et composant pour elles des « idylles et des chansons, quelquefois même sur la brune allant « me promener et prendre l'air au cours avec de jolies demoi- « selles. » Cet archevêque était la Roche-Aymon, homme peu délicat dans sa morale politique; mais, affectant le rigorisme pour des péchés qui n'étaient pas les siens, il voulut m'envoyer en faire pénitence dans le plus crasseux et le plus cagot des séminaires. Je reconnus l'effet des bons offices de Goutelongue, et mon dégoût pour le séminaire de Calvet me révéla, comme un secret que je me cachais à moi-même, le refroidissement de mon inclination pour l'état ecclésiastique.

Ma relation avec Voltaire, à qui j'écrivais quelquefois en lui envoyant mes essais, et qui voulut bien me répondre, n'avait pas peu contribué à altérer en moi l'esprit de cet état.

Voltaire, en me faisant espérer des succès dans la carrière poétique, me pressait d'aller à Paris, seule école du goût où pût se former le talent. Je lui répondis que Paris était pour moi

un trop grand théâtre, que je m'y perdrais dans la foule; que d'ailleurs étant né sans bien, je ne saurais qu'y devenir; qu'à Toulouse je m'étais fait une existence honorable et commode, et qu'à moins d'en avoir une à Paris à peu près semblable, j'aurais la force de résister au désir d'aller rendre hommage au grand homme qui m'y appelait.

Cependant il fallait bientôt me décider pour un parti. La littérature à Paris, le barreau à Toulouse, ou le séminaire à Limoges, voilà ce qui s'offrait à moi, et dans tout cela je ne voyais que lenteur et incertitude. Dans mon irrésolution, je sentis le besoin de consulter ma mère : je ne la croyais point malade, mais je la savais languissante; j'espérais que ma vue lui rendrait la santé : j'allai la voir. Quels charmes et quelles douceurs aurait eus pour moi ce voyage, si l'effet en eût répondu à une si chère espérance!

Je laisse mon frère à Toulouse; et, sur un petit cheval que j'avais acheté, je pars, j'arrive à ce hameau de Saint-Thomas où était ma métairie. C'était un jour de fête. Ma sœur aînée, avec la fille de ma tante d'Albois, était venue s'y promener. Je m'y repose et j'y fais ma toilette; car je portais en trousse, dans ma valise, tout l'ajustement d'un abbé. De Saint-Thomas à Bort, en passant à gué la rivière, il n'y avait plus qu'une prairie à traverser. Je fais passer sur mon cheval la rivière à mes deux fillettes, je la passe de même, et j'arrive à la ville par cette belle promenade. Pardon de ces détails : je le répète encore, c'est pour mes enfants que j'écris.

Quand je passai devant l'église on disait vêpres, et, en y allant, l'un de mes anciens condisciples, le même qui depuis a épousé ma sœur, Odde, me rencontra, et alla répandre à l'église la nouvelle de mon arrivée. D'abord mes amis, nos voisines, et insensiblement tout le monde, s'écoule; l'église est vide, et bientôt ma maison est remplie et environnée de cette foule qui vient me voir. Hélas! j'étais bien affligé dans ce moment! Je venais d'embrasser ma mère, et, à sa maigreur, à sa toux, au vermillon brûlant dont sa joue était colorée, je croyais reconnaître la même maladie dont mon père était mort. Il n'était que trop vrai qu'avant l'âge de quarante

ans ma mère en était attaquée. Cette fatale pulmonie, contagieuse dans ma famille, y a fait des ravages cruels. Je pris sur moi autant qu'il me fut possible pour dissimuler à ma mère la douleur dont j'étais saisi. Elle, qui connaissait son mal, l'oublia, ou du moins parut l'oublier en me revoyant, et ne me parla que de sa joie. J'ai su depuis qu'elle avait exigé du médecin et de nos tantes de me flatter sur son état, et de ne m'en laisser aucune inquiétude. Ils s'entendirent tous avec elle pour me tromper, et mon âme reçut avidement la douce erreur de l'espérance. Je reviens à nos habitants.

L'enchantement où était ma mère de mes succès académiques s'était répandu autour d'elle. Ces fleurs d'argent que je lui envoyais, et dont tous les ans elle ornait le reposoir de la Fête-Dieu, avaient donné de moi, dans ma ville, une idée indéfinissable. Ce peuple, qui depuis s'est peut-être laissé dénaturer comme tant d'autres, était alors la bonté même. Il n'est point d'amitiés dont chacun à l'envi ne s'empressât de me combler. Les bonnes femmes se plaisaient à me rappeler mon enfance; les hommes m'écoutaient comme si mes paroles avaient dû être recueillies. Ce n'était guère cependant que des mots simples et sensibles que mon cœur ému me dictait. Comme tout le monde venait féliciter ma mère, mademoiselle B*** y vint aussi avec ses sœurs, et, selon l'usage, il fallut bien qu'elle permît à l'arrivant de l'embrasser. Mais, au lieu que les autres appuyaient le baiser innocent que je leur donnais, elle s'y déroba en retirant doucement sa joue. Je sentis cette différence, et j'en fus vivement touché.

De trois semaines que je passai près de ma mère, il me fut impossible de ne pas dérober quelques moments à la nature, pour les donner à l'amitié reconnaissante. Ma mère l'exigeait; et, pour ne pas priver nos amis du plaisir de m'avoir, elle venait assister elle-même aux petites fêtes qu'on me donnait. Ces fêtes étaient des dîners où l'on s'invitait tour à tour. Là, continuellement occupée et continuellement émue de ce qu'on disait à son fils, de ce que son fils répondait, observant jusqu'à mes regards, et inquiète à tout moment sur la manière dont j'allais rendre, tantôt à l'un tantôt à l'autre, les attentions dont j'étais assailli,

ces longs dîners étaient pour son âme un travail et un effort pénible pour ses frêles organes. Nos conversations tête à tête, en l'intéressant davantage, la fatiguaient beaucoup plus encore. Je tâchais bien de lui ménager de longs silences, ou par mes longs récits, ou par ma diligence à couper le dialogue pour m'étendre en réflexions; mais, aussi animée en m'écoutant qu'en parlant elle-même, l'attention n'était pas moins nuisible à sa santé que la parole, et je ne pouvais voir, sans le plus douloureux attendrissement, petiller dans ses yeux le feu qui consumait son sang.

Enfin je lui parlai du ralentissement de mon ardeur pour l'état ecclésiastique, et de l'irrésolution où j'étais sur le choix d'un nouvel état. Ce fut alors qu'elle parut calme et qu'elle me parla froidement.

« L'état ecclésiastique, me dit-elle, impose essentiellement deux devoirs, celui d'être pieux et celui d'être chaste : on n'est bon prêtre qu'à ce prix; et, sur ces deux points, c'est à vous de vous examiner. Pour le barreau, si vous y entrez, j'exige de vous la parole la plus inviolable que vous n'y affirmerez jamais que ce que vous croirez vrai, que vous n'y défendrez jamais que ce que vous croirez juste. A l'égard de l'autre carrière que M. de Voltaire vous invite à courir, je trouve sage la précaution de vous assurer à Paris une situation qui vous laisse le temps de vous instruire et d'acquérir plus de talents; car il ne faut point vous flatter; ce que vous avez fait est peu de chose encore. Si M. de Voltaire peut vous la procurer, cette situation honnête, libre et sûre, allez, mon fils, allez courir les hasards de la gloire et de la fortune, je le veux bien; mais n'oubliez jamais que la plus honorable et plus digne compagne du génie, c'est la vertu.» Ainsi parlait cette femme étonnante qui n'avait eu d'autre éducation que celle du couvent de Bort.

Son médecin crut devoir m'avertir que ma présence lui était nuisible. « Son mal est, me dit-il, un sang trop vif, trop allumé; je le calme tant que je puis; et vous, sans le vouloir, sans même pouvoir l'éviter, vous l'agitez encore, et tous les soirs je lui trouve le pouls plus fréquent et plus élevé. Monsieur, si vous voulez que sa santé se rétablisse, il faut vous éloigner, et

surtout prendre garde de ne pas trop laisser vos adieux l'attendrir. » Je les fis ces adieux cruels, et ma mère eut dans ce moment un courage au-dessus du mien; car elle ne se flattait plus, et moi je me flattais encore. Au premier mot que je lui dis de la nécessité d'aller retrouver mes disciples : « Oui, mon fils, me répondit-elle, il faut vous en aller. Je vous ai vu; nos cœurs se sont parlé. Nous n'avons plus rien à nous dire que de tendres adieux; car je n'ai pas besoin de vous recommander... » Elle s'interrompit, et comme ses yeux se mouillaient : « Je pense, me dit-elle, à cette bonne mère que j'ai perdue, et qui t'aimait tant. Elle est morte comme une sainte; elle aurait eu bien de la joie à te voir encore une fois! Mais tâchons de mourir aussi saintement qu'elle : nous nous reverrons devant Dieu. » Ensuite, changeant de propos, elle me parla de Voltaire. Ce beau présent qu'il m'avait fait d'un exemplaire de ses œuvres, je le lui avais envoyé : l'édition en était châtiée; elle les avait lues, elle les relisait encore. « Si vous le voyez, me dit-elle, remerciez-le des doux moments qu'il aura fait passer à votre mère; dites-lui qu'elle savait par cœur le second acte de *Zaïre,* qu'elle arrosait *Mérope* de ses larmes, et que ses beaux vers de *la Henriade* sur l'espérance ne sont jamais sortis de sa mémoire et de son cœur.

Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidèle joie;
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;
Elle est inébranlable et pure comme lui.

Cette façon de parler d'elle-même comme d'une personne qui bientôt ne serait plus, me déchirait le cœur. Mais comme il m'était recommandé d'éviter avec soin tout ce qui l'aurait trop émue, je dissimulai ce présage; et le lendemain, renfermant l'un et l'autre la douleur de nous séparer, nous ne donnâmes à nos adieux que ce qu'il nous fut impossible de refuser à la nature.

Dès que je fus éloigné d'elle, je me laissai tomber dans l'affliction la plus profonde, et tous les souvenirs qui me suivirent dans mon voyage s'accordèrent pour m'accabler. « Dans peu je

ne l'aurai donc plus cette mère qui, depuis ma naissance, n'avait respiré que pour moi; cette mère adorée à qui je craignais de déplaire comme à Dieu, et, si je l'osais dire, encore plus qu'à Dieu même; » car je pensais à elle bien plus souvent qu'à Dieu; et lorsqu'il me venait quelque tentation à vaincre, quelque passion à réprimer, c'était toujours ma mère que je me figurais présente. « Que dirait-elle, si elle savait ce qui se passe en moi! Quelle en serait sa honte, ou quelle en serait sa douleur! » Telles étaient les réflexions que je m'opposais à moi-même, et dès lors ma raison reprenait son empire, secondée par la nature, qui faisait de mon cœur tout ce qu'elle voulait. Ceux qui, comme moi, l'ont connu cet amour filial si tendre, n'ont pas besoin que je leur dise quels étaient la tristesse et l'abattement de mon âme. Cependant je tenais encore à une fragile espérance; elle m'était trop chère pour ne pas m'y attacher jusqu'au dernier moment.

J'allai donc achever le cours de mes études; et comme j'avais pris, à deux fins, mes premières inscriptions à l'école du droit canon, il est vraisemblable que ma résolution ultérieure aurait été pour le barreau. Mais, vers la fin de cette année, un petit billet de Voltaire vint me déterminer à partir pour Paris. « Venez, m'écrivait-il, et venez sans inquiétude. M. Orri, à « qui j'ai parlé, se charge de votre sort. *Signé* VOLTAIRE. » Qui était M. Orri? Je ne le savais point. J'allai le demander à mes bons amis de Toulouse, et je leur montrai mon billet. « M. Orri? s'écrièrent-ils; eh! cadédis! c'est le contrôleur général des finances. Ah! cher ami, ta fortune est faite; tu seras fermier général. Souviens-toi de nous dans ta gloire. Protégé du ministre, il te sera facile de gagner son estime, sa confiance et sa faveur. Te voilà tout à l'heure à la source des grâces. Cher Marmontel, fais-en couler vers nous quelques ruisseaux. Un petit filet du Pactole suffit à notre ambition. » L'un aurait bien voulu une recette générale, l'autre se contentait d'une recette particulière ou de quelque autre emploi de deux ou trois mille petits écus; et cela dépendait de moi.

J'ai oublié de dire qu'entre nous jeunes gens, et en rivalité de l'Académie des Jeux floraux, nous avions formé une société

littéraire, déjà célèbre sous le nom de *la petite Académie*. C'était là qu'à l'envi l'on exaltait mes espérances : je n'eus donc rien de plus pressé que de partir; mais, comme mon opulence future ne me dispensait pas dans ce moment du soin de ménager mes fonds, je cherchais les moyens de faire mon voyage avec économie, lorsqu'un président du parlement, M. de Puget, me fit prier de l'aller voir, et me proposa, en termes obligeants, d'aller à frais communs avec son fils en litière à Paris. Je répondis à monsieur le président que quoique la litière me parût lente et ennuyeuse, l'avantage d'y être en bonne compagnie compensait ce désagrément; mais que, pour les frais de ma route, mon calcul était fait; qu'il ne m'en coûterait que quarante écus par la messagerie, et que j'étais décidé à m'en tenir là. Monsieur le président, après avoir inutilement essayé de tirer de moi quelque chose de plus, voulut bien se réduire à ce que je lui offrais : aussi bien aurait-il fallu qu'il eût payé seul la litière, et ma petite part était tout gain pour lui.

Je laissai mon frère à Toulouse, et ma place au collége de Sainte-Catherine lui aurait été bien assurée, s'il eût été en philosophie ; mais c'était aux cinq ans de grades que la concession en était réservée. Il fallut donc pour le moment renoncer à cet avantage, et je donnai pour asile à mon frère le séminaire des Irlandais. Je payai un an de sa pension d'avance, et, en l'embrassant, je lui laissai tout le reste de mon argent, n'ayant plus moi-même un écu lorsque je partis de Toulouse; mais, en passant à Montauban, j'y allais trouver de nouveaux fonds.

Montauban, ainsi que Toulouse, avait une académie littéraire qui tous les ans donnait un prix. Je l'avais gagné cette année, et je ne l'avais point retiré. Ce prix était une lyre d'argent de la valeur de cent écus. En arrivant, j'allai recevoir cette lyre, et tout d'un temps je la vendis. Ainsi, après avoir payé d'avance au muletier les frais de mon voyage, et bien régalé mes amis, qui, en cavalcade, m'avaient accompagné jusques à Montauban, je me trouvai riche encore de plus de cinquante écus. En fallait-il tant à un homme que la fortune attendait à Paris? Jamais on n'est allé plus lentement au-devant d'elle. Ce voyage en litière ne fut pourtant pas aussi ennuyeux pour moi que je l'aurais

pensé. J'étais fait pour trouver des muletiers honnêtes gens. Celui-ci nous faisait une chère délicieuse. Jamais je n'ai mangé ni de meilleures perdrix rouges, ni des dindes si succulentes, ni des truffes si parfumées. J'avais honte d'être si bien nourri pour mes quarante écus, et je me promettais bien de gratifier ce brave homme sitôt que je serais en état d'être libéral.

Il est vrai que mon compagnon de voyage le payait mieux que moi; aussi voulut-il bien se prévaloir de cet avantage; mais il ne me trouva pas disposé à l'en laisser jouir. Le premier jour, je lui avais cédé le fond de la litière, et, quelque mal de cœur que me causât le balancement de la voiture et cette allure à reculons, j'en souffris l'incommodité. Je dissimulai même l'ennui d'entendre le plus sot des enfants gâtés m'étaler longuement, avec une puérile emphase, et sa noble origine, et sa grande fortune, et cette dignité de président dont son père était revêtu. Je lui laissai vanter la beauté de ses gros yeux bleus et les charmes de sa figure, dont il me disait naïvement que toutes les femmes étaient folles. Il me parlait de leurs agaceries, de leurs caresses, de leurs baisers sur ses beaux yeux; je l'écoutais patiemment, et je me disais à moi-même: Voilà pourtant le ridicule que se donne la vanité.

Le lendemain, je le vis monter le premier en voiture et s'asseoir dans le fond. « Tout beau, monsieur le marquis! lui dis-je; sur le devant, s'il vous plaît. C'est aujourd'hui mon tour d'être à mon aise. » Il me répondit qu'il était à sa place, et que monsieur son père avait entendu qu'il occupât le fond. Je répliquai que si monsieur son père avait sous-entendu cela dans son marché, je ne l'avais pas, moi, entendu dans le mien; que s'il me l'avait proposé, je ne me serais pas emboîté comme un sot dans cette caisse dandinante; qu'actuellement au même prix je serais en plein air et sur un bon cheval à voir librement la campagne; que j'étais déjà assez dupe d'avoir si mal employé mes quarante écus, et que je ne le serais pas au point de lui céder à demeure la bonne place. Il persistait à vouloir la garder; mais, quoiqu'il fût aussi grand que moi, je le priai de ne pas m'obliger à l'en tirer de force, et à le mettre à terre. Il entendit cette raison, et il se mit sur le devant; il en eut de l'hu-

meur jusqu'à la dînée. Cependant il se contenta de me priver de son entretien ; mais à dîner sa supériorité lui revint dans la tête. On nous servit une perdrix rouge ; il se piquait de bien couper les viandes :

Quo gestu lepores, et quo gallina secetur.

Et en effet, cet exercice était entré dans son éducation. Il prit donc la perdrix sur son assiette, en détacha très-adroitement les deux cuisses et les deux ailes, garda les deux ailes pour lui, et me laissa les cuisses et le corps. « Vous aimez donc, lui dis-je, les ailes de perdrix ? — Oui, me dit-il, assez. — Et moi aussi, lui dis-je ; » et en riant, sans m'émouvoir, je rétablis l'égalité. « Vous êtes bien hardi, me dit-il, de prendre une aile sur mon assiette ? — Vous l'êtes bien plus, lui répondis-je d'un ton ferme, d'en avoir pris deux dans le plat. » Il était rouge de colère ; mais il se modéra, et nous dînâmes paisiblement. Le reste du jour, il se retrancha dans la dignité du silence ; et à souper, comme ce fut une aile de dindon qu'on nous servit, et que je lui en donnai la meilleure partie, nous n'eûmes aucun démêlé.

Le lendemain : « C'est à vous, lui dis-je, d'occuper le fond de la voiture. » Il s'y mit en disant : « Vous me faites bien de la grâce. » Et le tête-à-tête allait être aussi silencieux que la veille, lorsqu'un incident l'anima. Monsieur le marquis prenait du tabac, j'en prenais aussi, grâce à une jeune et jolie buraliste qui m'en avait donné le goût. En boudant il ouvrit sa belle tabatière, et moi, qui ne boudais point, je tendis la main et je pris du tabac, comme si nous avions été le mieux du monde ensemble. Il m'en laissa prendre, et, après quelques minutes de réflexion, « Il faut, me dit-il, que je vous raconte une histoire arrivée à M. de Maniban, premier président au parlement de Toulouse. » Je prévis qu'il allait me dire quelque insolence, et j'écoutai. « M. de Maniban, continua-t-il, donnait audience dans son cabinet à un *quidam* qui avait un procès et qui venait le solliciter. En l'écoutant, le magistrat ouvrit sa tabatière ; le *quidam* y prit du tabac ; monsieur le premier prési-

dent ne s'en émut point; mais il sonna ses valets de chambre, et, jetant le tabac où le *quidam* avait touché, il en demanda d'autre. » Je ne fis pas semblant de m'appliquer la parabole; et, quelque temps après, mon fat ayant tiré sa tabatière, j'y repris du tabac aussi tranquillement que la première fois. Il en parut surpris; et moi, en souriant, « Sonnez donc, monsieur le marquis. — Il n'y a point ici de sonnettes. — Vous êtes bien heureux qu'il n'y en ait point, lui dis-je; car le *quidam* vous donnerait vingt coups de pieds dans le ventre pour la peine d'avoir sonné. » Vous concevez l'étonnement que ma réplique lui causa. Il voulut s'en fâcher; mais à mon tour j'étais en colère. « Tenez-vous tranquille, lui dis-je, ou je vous arrache les oreilles. Je vois bien que l'on m'a donné un jeune sot à corriger, et dès ce moment je vous déclare que je ne vous passerai aucune impertinence. Songez que nous allons dans une ville où un fils de président de province n'est rien, et commencez dès à présent à être simple, honnête et modeste, si vous pouvez; car dans le monde la suffisance, la fatuité, le sot orgueil, vous feraient essuyer des dégoûts encore plus amers. » Tandis que je parlais, il avait les mains sur ses yeux, et il pleurait. J'en eus pitié, et je pris avec lui le ton d'un ami véritable. Je lui fis faire l'examen de ses ridicules jactances, de ses puériles vanités, de ses folles prétentions, et insensiblement je croyais voir sa tête se désenfler du vent dont elle était remplie. « Que voulez-vous, me dit-il, enfin? c'est ainsi qu'on m'a élevé. » Aux marques de ma bienveillance, j'ajoutai le bon procédé de lui céder presque toujours le fond, car j'étais plus accoutumé que lui à l'incommodité d'aller à reculons, et cette complaisance acheva de le réconcilier avec moi. Cependant, comme nos entretiens étaient coupés par de longs silences, j'eus le temps de traduire en vers le poëme de *la Boucle de cheveux enlevée;* amusement dont le produit allait être bientôt pour moi d'une si grande utilité.

J'avais aussi, dans mes rêveries, deux abondantes sources d'agréables illusions. L'une était l'idée de ma fortune, et, si le ciel me conservait ma mère, l'espérance de l'attirer, de la posséder à Paris; l'autre était le tableau fantastique et superbe que je me faisais de cette capitale, où ce que je me figurais de moins

magnifique était d'une élégance noble ou d'une belle simplicité. L'une de ces illusions fut détruite dès mon arrivée à Paris; l'autre ne tarda point à l'être. Ce fut aux bains de Julien que je logeai en arrivant, et dès le lendemain matin je fus au lever de Voltaire.

LIVRE TROISIÈME.

Les jeunes gens qui, nés avec quelque talent et de l'amour pour les beaux-arts, ont vu de près les hommes célèbres dans l'art dont ils faisaient eux-mêmes leurs études et leurs délices, ont connu comme moi le trouble, le saisissement, l'espèce d'effroi religieux que j'éprouvai en allant voir Voltaire.

Persuadé que ce serait à moi de parler le premier, j'avais tourné de vingt manières la phrase par laquelle je débuterais avec lui, et je n'étais content d'aucune. Il me tira de cette peine. En m'entendant nommer, il vint à moi; et me tendant les bras, « Mon ami, me dit-il, je suis bien aise de vous voir. J'ai cependant une mauvaise nouvelle à vous apprendre : monsieur Orri s'était chargé de votre fortune; monsieur Orri est disgracié. »

Je ne pouvais guère tomber de plus haut, ni d'une chute plus imprévue et plus soudaine; et je n'en fus point étourdi. Moi qui ai l'âme naturellement faible, je me suis toujours étonné du courage qui m'est venu dans les grandes occasions. « Eh bien! monsieur, lui répondis-je, il faudra que je lutte contre l'adversité. Il y a longtemps que je la connais, et que je suis aux prises avec elle. — J'aime à vous voir, me dit-il, cette confiance en vos propres forces. Oui, mon ami, la véritable et la plus digne ressource d'un homme de lettres est en lui-même et dans ses talents; mais, en attendant que les vôtres vous donnent de quoi vivre, je vous parle en ami et sans détour, je veux pourvoir à tout. Je ne vous ai pas fait venir ici pour vous abandonner. Si dès ce moment même il vous faut de l'argent, dites-le-moi : je ne veux pas que vous ayez d'autre créancier que Voltaire. » Je lui rendis grâce

de ses bontés, en l'assurant qu'au moins de quelque temps je n'en aurais besoin, et que dans l'occasion j'y aurais recours avec confiance. « Vous me le promettez, me dit-il, et j'y compte. En attendant, voyons, à quoi allez-vous travailler? — Hélas! je n'en sais rien, et c'est à vous de me le dire. — Le théâtre, mon ami, le théâtre est la plus belle des carrières ; c'est là qu'en un jour on obtient de la gloire et de la fortune. Il ne faut qu'un succès pour rendre un jeune homme célèbre et riche en même temps ; et vous l'aurez ce succès en travaillant bien. — Ce n'est pas l'ardeur qui me manque, lui répondis-je ; mais au théâtre que ferai-je? — Une bonne comédie, me dit-il d'un ton résolu. — Hélas! monsieur, comment ferais-je des portraits? je ne connais pas les visages. » Il sourit à cette réponse. « Eh bien! faites des tragédies. » Je répondis que les personnages m'en étaient un peu moins inconnus, et que je voulais bien m'essayer dans ce genre-là. Ainsi se passa ma première entrevue avec cet homme illustre.

En le quittant, j'allai me loger à neuf francs par mois près de la Sorbonne, dans la rue des Maçons, chez un traiteur qui, pour mes dix-huit sous, me donnait un assez bon dîner. J'en réservais une partie pour mon souper, et j'étais bien nourri. Cependant mes cinquante écus ne seraient pas allés bien loin ; mais je trouvai un honnête libraire qui voulut bien m'acheter le manuscrit de ma traduction de *la Boucle de Cheveux enlevée*, et qui m'en donna cent écus, mais en billets ; et ces billets n'étaient pas de l'argent comptant. Un Gascon avec qui j'avais fait connaissance au café me découvrit, dans la rue Saint-André-des-Arcs, un épicier qui consentit à prendre mes billets en payement, si je voulais acheter de sa marchandise. Je lui achetai pour cent écus de sucre ; et, après le lui avoir payé, je le priai de le revendre. J'y perdis peu de chose ; et, d'un côté, mes cinquante écus de Montauban, de l'autre, les deux cent quatre-vingts livres de mon sucre, me mettaient en état d'aller jusqu'à la récolte des prix académiques, sans rien emprunter à personne. Huit mois de mon loyer et de ma nourriture ne monteraient ensemble qu'à deux cent quatre-vingt-huit livres. Pour le surplus de ma dépense, il me restait cent quarante-deux livres. C'en était bien assez, car, en

me tenant dans mon lit, j'userais peu de bois l'hiver. Je pouvais donc, jusqu'à la Saint-Louis, travailler sans inquiétude; et si je remportais le prix de l'Académie française, qui était de cinq cents livres, j'atteindrais à la fin de l'année. Ce calcul soutint mon courage.

Mon premier travail fut l'*Étude de l'art du théâtre.* Voltaire me prêtait des livres. La Poétique d'Aristote, les discours de P. Corneille sur les trois unités, ses examens, le théâtre des Grecs, nos tragiques modernes, tout cela fut avidement et rapidement dévoré. Il me tardait d'essayer mon talent; et le premier sujet que mon impatience me fit saisir fut la révolution de Portugal. J'y perdis un temps précieux; l'intérêt politique de cet événement était trop faible pour le théâtre; plus faible encore était la manière dont j'avais précipitamment conçu et exécuté mon sujet. Quelques scènes que je communiquai à un comédien homme d'esprit, lui firent cependant bien augurer de moi. Mais il fallait, me disait-il, étudier l'art du théâtre au théâtre même; et il me conseilla d'engager Voltaire à demander mes entrées. « Roselli a raison, me dit Voltaire; le théâtre est notre école à tous; il faut qu'elle vous soit ouverte; et j'aurais dû y penser plus tôt. » Mes entrées au Théâtre-Français me furent libéralement accordées; et dès lors je ne manquai plus un seul jour d'y aller prendre leçon. Je ne puis exprimer combien cette étude assidue hâta le développement et le progrès de mes idées et du peu de talent que je pouvais avoir. Je ne revenais jamais de la représentation d'une tragédie sans quelques réflexions sur les moyens de l'art, et sans quelque nouveau degré de chaleur dans l'imagination, dans l'âme et dans le style.

Pour puiser à la source des beaux sujets tragiques, il aurait fallu m'enfoncer dans l'étude de l'histoire, et j'en aurais eu le courage; mais je n'en avais pas le temps. Je parcourus légèrement l'histoire ancienne, et le sujet de *Denys le tyran* s'étant saisi de ma pensée, je n'eus plus de repos que le plan n'en fût dessiné, et tous les ressorts de l'action inventés et mis à leur place; mais je n'en dis rien à Voltaire, soit pour aller seul et sans guide, soit pour ne me montrer à lui qu'avec tout l'avantage d'un travail achevé.

Ce fut dans ce temps-là que je vis chez lui l'homme du monde qui a eu pour moi le plus d'attrait, le bon, le vertueux, le sage Vauvenargues. Cruellement traité par la nature du côté du corps, il était, du côté de l'âme, l'un de ses plus rares chefs-d'œuvre. Je croyais voir en lui Fenelon infirme et souffrant. Il me témoignait de la bienveillance, et j'obtins aisément de lui la permission de l'aller voir. Je ferais un bon livre de ses entretiens, si j'avais pu les recueillir. On en voit quelques traces dans le recueil qu'il nous a laissé de ses pensées et de ses méditations; mais, tout éloquent, tout sensible qu'il est dans ses écrits, il l'était, ce me semble, encore plus dans ses entretiens avec nous. Je dis *avec nous*, car le plus souvent je me trouvais chez lui avec un homme qui lui était tout dévoué, et qui par là eut bientôt gagné mon estime et ma confiance. C'était ce même Beauvin qui, depuis, a donné au théâtre la tragédie des *Chérusques;* homme de sens, homme de goût, mais d'un naturel indolent; épicurien par caractère, mais presque aussi pauvre que moi.

Comme nos sentiments pour le marquis de Vauvenargues se rencontraient parfaitement d'accord, ce fut pour tous les deux une espèce de sympathie. Nous nous donnions tous les soirs rendez-vous après la comédie au café de Procope, le tribunal de la critique et l'école des jeunes poëtes, pour étudier l'humeur et le goût du public. Là, nous causions toujours ensemble; et, les jours de relâche au théâtre, nous passions nos après-dîners en promenades solitaires. Ainsi tous les jours nous devînmes plus nécessaires l'un à l'autre, et nous éprouvions tous les jours plus de regret à nous quitter. « Et pourquoi nous quitter ? me dit-il enfin; pourquoi ne pas demeurer ensemble ? La fruitière chez qui je loge a une chambre à vous louer; et, en vivant à frais communs, nous dépenserons beaucoup moins. » Je répondis que cet arrangement me plairait fort; mais que, dans le moment présent, il ne fallait pas y penser. Il insista, et me pressa si vivement qu'il fallut lui expliquer la cause de ma résistance. « Chez mon hôte, lui dis-je, mon exactitude à le bien payer doit m'avoir acquis un crédit que je ne trouverais point ailleurs, et dont peut-être incessamment j'aurai besoin de faire usage. » Beauvin, qui possédait une centaine d'écus, me dit de n'être pas en peine,

qu'il était en état de faire des avances, et qu'il avait dans la tête un projet capable de nous enrichir. De mon côté, je lui exposai mes espérances et mes ressources; je lui communiquai la pièce que je devais mettre au concours de l'Académie française; il trouva que c'était de l'or en barre. Je lui montrai le plan et les premières scènes de ma tragédie; il me répondit du succès, et alors c'était le Potose. Le marquis de Vauvenargues logeait à l'hôtel de Tours, petite rue du Paon; et vis-à-vis de cet hôtel était la maison de la fruitière de Beauvin. M'y voilà logé avec lui. Son projet de faire à nous deux une feuille périodique ne fut pas une aussi bonne affaire qu'il l'avait espéré: nous n'avions ni fiel ni venin; et cette feuille n'étant ni la critique infidèle et injuste des bons ouvrages, ni la satire amère et mordante des bons auteurs, elle eut peu de débit. Cependant, au moyen de ce petit casuel et du prix de l'Académie, que j'eus le bonheur d'obtenir, nous arrivâmes à l'automne, moi ruminant des vers tragiques, et lui rêvant à ses amours.

Il était laid, bancal, déjà même assez vieux, et il était amant aimé d'une jeune Artésienne dont il me parlait tous les jours avec les plus tendres regrets; car il souffrait le tourment de l'absence, et moi j'étais l'écho qui répondait à ses soupirs. Quoique bien plus jeune que lui, j'avais d'autres soins dans la tête. Le plus cuisant de mes soucis était la répugnance qu'avait déjà notre aubergiste à nous faire crédit. Le boulanger et la fruitière voulaient bien nous fournir encore, l'un du pain, l'autre du fromage: c'étaient là nos soupers; mais le dîner, d'un jour à l'autre, courait risque de nous manquer. Il me restait une espérance: Voltaire, qui se doutait bien que j'étais plus fier qu'opulent, avait voulu que le petit poëme couronné à l'Académie fût imprimé à mon profit, et il avait exigé d'un libraire d'en compter avec moi, les frais d'impression prélevés. Mais, soit que le libraire en eût retiré peu de chose, soit qu'il aimât mieux son profit que le mien, il dit n'avoir rien à me rendre, et qu'au moins la moitié de l'édition lui restait. « Eh bien! lui dit Voltaire, donnez-moi ce qui vous en reste, j'en trouverai bien le débit. » Il partait pour Fontainebleau, où était la cour; et là, comme le sujet proposé par l'Académie était un éloge du roi, Voltaire prit sur lui de

distribuer cet éloge, en appréciant à son gré le bénéfice de l'auteur. C'était sur ce débit que je comptais, sans cependant l'évaluer outre mesure; mais Voltaire n'arrivait pas.

Enfin notre situation devint telle, qu'un soir Beauvin me dit en soupirant : « Mon ami, toutes nos ressources sont épuisées, et nous en sommes réduits au point de n'avoir pas de quoi payer le porteur d'eau. » Je le vis abattu, mais je ne le fus point. « Le boulanger et la fruitière, lui demandai-je, nous refusent-ils le crédit ? — Non, pas encore, me dit-il. — Rien n'est donc perdu, répliquai-je; et il est bien aisé de se passer de porteur d'eau. — Comment cela? — Comment ? Eh, parbleu! en allant nous-mêmes prendre de l'eau à la fontaine. — Vous auriez ce courage ? — Sans doute, je l'aurai. Le beau courage que celui-là! Il est nuit close; et quand il serait jour, où est donc le déshonneur de se servir soi-même? » Alors je pris la cruche, que j'allai fièrement remplir à la fontaine voisine. En rentrant, ma cruche à la main, je vois Beauvin, d'un air épanoui de joie, venant à moi les bras ouverts : « Mon ami, la voilà, c'est elle! elle arrive! elle a tout quitté, son pays, sa famille, pour venir me trouver! Est-ce là de l'amour? » Immobile d'étonnement, et toujours ma cruche à la main, je regarde, et je vois une grande fille bien fraîche, bien découplée et assez jolie, quoiqu'un peu camuse, qui me salue sans embarras. Tout à coup le contraste de cet incident romanesque avec notre situation me fait partir d'un éclat de rire si fou qu'il les interdit tous les deux. « Soyez la bien venue, mademoiselle; vous ne pouviez, lui dis-je, mieux choisir le moment, ni arriver plus à propos. » Et, après les premières civilités, je descendis chez la fruitière. « Madame, lui dis-je gravement, voici un jour extraordinaire, un jour de fête. Il faut, s'il vous plaît, nous aider à faire les honneurs de la maison, et élargir un peu l'angle aigu de fromage que vous nous donnez à souper. — Et que vient faire ici cette femme? demanda-t-elle. — Ah! madame, lui dis-je, c'est un prodige de l'amour; et il ne faut jamais demander l'explication des prodiges. Tout ce que vous et moi nous en devons savoir, c'est qu'il nous faut ce soir un tiers de plus de ce bon fromage de Brie, que nous vous payerons bientôt, s'il plaît à Dieu. — Oui, dit-elle, s'il

plaît à Dieu; mais quand on n'a ni sou ni maille, ce n'est guère le temps de songer à l'amour. »

Voltaire, peu de jours après, arrivant de Fontainebleau, me remplit mon chapeau d'écus, en me disant que c'était le produit de la vente de mon poëme. Quoique dans ma détresse j'eusse été pardonnable de me laisser faire du bien, je pris cependant la liberté de lui représenter qu'il avait vendu ce petit ouvrage trop au-dessus de sa valeur; mais il me fit entendre que les personnes qui l'avaient payé noblement étaient de celles dont lui ni moi nous n'avions rien à refuser. Quelques ennemis de Voltaire auraient voulu que pour cela je me fusse brouillé avec lui. Je n'en fis rien; et avec ces écus, qu'il eût été plus malhonnête de refuser que de recevoir, j'allai payer toutes mes dettes.

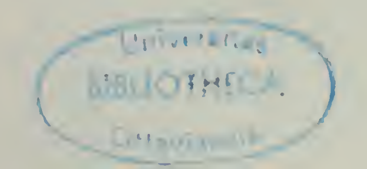
Beauvin avait reçu quelque secours de son pays; je n'en avais aucun à recevoir du mien, et j'allais être au bout de mes finances. Il n'était donc ni juste ni possible, vu sa nouvelle façon de vivre, que nous fussions plus longtemps en communauté de dépense.

Dans cette conjoncture, l'une des plus cruelles de ma vie, et dans laquelle, arrosant toutes les nuits mon chevet de larmes, je regrettais l'aisance et la tranquillité dont je jouissais à Toulouse, je ne sais quelle heureuse influence de mon étoile ou de la bonne opinion que Voltaire donnait de moi, fit souhaiter à une femme, dont je révère la mémoire, que je voulusse me charger d'achever l'éducation de son petit-fils. Ah! de toute manière le souvenir de cet événement doit être bien cher à mon cœur. Quels agréments inestimables de société et d'amitié il a répandus sur ma vie! et de quelles années de bonheur il m'a fait jouir!

Un directeur de la compagnie des Indes, nommé Gilly, intéressé dans un commerce maritime qui d'abord l'avait enrichi, et qui depuis l'a ruiné, avait dans son veuvage un fils et une fille dont sa belle-mère, madame Harenc, avait bien voulu se charger. Il est impossible d'imaginer dans la vieillesse d'une femme plus d'amabilité que n'en avait madame Harenc; et à cette amabilité se joignait le plus grand sens, la plus rare prudence et la plus solide vertu. Elle était, au premier aspect, d'une laideur repoussante; mais bientôt tous les charmes de l'esprit et du carac-

tère perçaient à travers cette laideur, et la faisaient, non pas oublier, mais aimer. Madame Harenc avait un fils unique, aussi laid qu'elle et aussi aimable. C'est ce M. de Presle, qui, je crois, vit encore, et qui s'est long-temps distingué par son goût et par ses lumières parmi les amateurs des arts. Leur société, composée avec choix, avait pour caractère l'intimité, la sûreté, une sérénité paisible et quelquefois riante, et la plus parfaite harmonie des sentiments, des goûts et des esprits. Quelques femmes, toujours les mêmes et tendrement unies, en faisaient l'ornement : c'était la belle Desfourniels, qui, pour la régularité, la délicatesse des traits et leur finesse inimitable, était le désespoir des plus habiles peintres, et à qui la nature semblait avoir exprès et à plaisir formé une âme assortie à un si beau corps; c'était sa sœur, madame de Valdec, aussi aimable, quoique moins belle, mère alors bienheureuse de cet infortuné de Lessart que nous avons vu égorger à Versailles avec les autres prisonniers d'Orléans; c'était la jeune Desfourniels, depuis comtesse de Chabrillant, qui, sans avoir ni la beauté ni le naturel de sa mère, mêlait avec un peu d'aigreur tant d'agrément du côté de l'esprit, qu'on pardonnait sans peine à sa vivacité ce qu'il y avait quelquefois de trop piquant dans ses saillies. Une demoiselle Lacome, amie intime de madame Harenc, avait, parmi ces caractères, un ton de raison saine et douce qui se conciliait avec tous. M. de Presle, curieux de toutes les nouveautés littéraires, en faisait un recueil exquis, et nous en donnait la primeur. Ce M. de Lantage, dont je viens d'habiter le château dans cette vallée, et son frère aîné, homme d'esprit, passionné pour Rabelais, portaient là le bon goût de l'ancienne gaieté. Je n'oublierai point, en parlant de cette société charmante, le bon M. de l'Osilière, l'homme le plus sincèrement philosophe que j'aie connu après M. de Vauvenargues, et qui, par le contraste de la sagesse de son esprit avec la naïve candeur de son âme et de son langage, faisait penser à la Fontaine.

C'est là que je fus appelé, et que je fus bientôt chéri comme l'enfant de la maison. Jugez de mon bonheur, lorsqu'à tant d'agréments se trouva joint celui d'avoir pour disciple un jeune homme bien né, d'une innocence pure, d'une docilité parfaite, avec



assez d'intelligence et de mémoire pour ne rien perdre de mes leçons! Il est mort avant l'âge d'homme, et en lui la nature a détruit l'un de ses plus charmants ouvrages. Il était beau comme Apollon, et je ne m'aperçus jamais qu'il se doutât de sa beauté. Ce fut auprès de lui, et sans lui dérober aucun des moments et des soins que je devais à ses études, que j'achevai ma tragédie. J'obtins encore le prix de poésie cette année-là ; et je la compterais parmi les plus heureuses de ma vie, sans le chagrin où me plongea l'événement de la mort de ma mère. Tous les soulagements et toutes les consolations dont pouvait être susceptible une douleur si grande, je les trouvai près de madame Harenc. Je la quittai lorsque le père de mon disciple, lui destinant un autre genre d'instruction, le rappela vers lui ; mais depuis, et jusqu'à la mort de cette femme respectable, elle m'a aimé tendrement, et sa maison a été la mienne.

Ma tragédie étant achevée, il était temps de la soumettre à la correction de Voltaire; mais Voltaire était à Cirey. Le parti le plus sage aurait été d'attendre son retour à Paris, et je le sentais bien. De quel secours n'eût pas été pour moi l'examen, la critique, le conseil d'un tel maître! Mais plus mon ouvrage eût gagné en passant sous ses yeux, moins il eût été mon ouvrage. Peut-être aussi, en exigeant de moi au delà de mes forces, m'eût-il découragé. Ces réflexions m'engagèrent à prendre ma résolution, et j'allai demander aux comédiens d'entendre la lecture de ma pièce.

Cette lecture fut écoutée avec beaucoup de bienveillance. Les trois premiers actes et le cinquième furent pleinement approuvés; mais on ne me dissimula point que le quatrième était trop faible. J'avais eu d'abord, pour ce quatrième acte, une idée qui m'avait paru hasardeuse, et que j'avais abandonnée. Je reconnus dans ce moment que, pour avoir voulu être plus sage, je m'étais rendu froid; et la hardiesse me revint. Je demandai trois jours pour travailler, et lecture pour le quatrième. Je dormis peu dans l'intervalle; mais je fus bien payé de cette longue veille par le succès que mon nouvel acte obtint à la lecture, et par l'opinion que ce travail si prompt et si heureux donna de mon talent. Ce fut alors que commencèrent les tribu-

lations d'auteur; et la première eut pour objet la distribution des rôles.

Lorsque les comédiens m'avaient gratuitement accordé mes entrées, mademoiselle Gaussin avait été la plus empressée à les solliciter pour moi. Elle était en possession de l'emploi des princesses ; elle y excellait dans tous les rôles tendres, et qui ne demandaient que l'expression naïve de l'amour et de la douleur. Belle, et du caractère de beauté le plus touchant, avec un son de voix qui allait au cœur, et un regard qui dans les larmes avait un charme inexprimable, son naturel, lorsqu'il était placé, ne laissait rien désirer; et ce vers, adressé à Zaïre par Orosmane,

> L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin,

avait été inspiré par elle. On peut de là juger combien elle était chérie du public, et assurée de sa faveur ; mais, dans les rôles de fierté, de force, et de passion tragique, tous ses moyens étaient trop faibles; et cette mollesse voluptueuse qui convenait si bien aux rôles tendres, était tout le contraire de la vigueur que demandait le rôle de mon héroïne. Cependant mademoiselle Gaussin n'avait pas dissimulé le désir de l'avoir ; elle me l'avait témoigné de la manière la plus flatteuse et la plus séduisante, en affectant aux deux lectures le plus vif intérêt et pour la pièce et pour l'auteur.

Dans ce temps-là les tragédies nouvelles étaient rares, et plus rares encore les rôles dont on attendait du succès; mais le motif le plus intéressant pour elle était d'ôter ce rôle à l'actrice qui tous les jours lui en enlevait quelqu'un. Jamais la jalousie du talent n'avait inspiré plus de haine qu'à la belle Gaussin pour la jeune Clairon. Celle-ci n'avait pas le même charme dans la figure; mais en elle les traits, la voix, le regard, l'action, et surtout la fierté, l'énergie du caractère, tout s'accordait pour exprimer les passions violentes et les sentiments élevés. Depuis qu'elle s'était saisie des rôles de Camille, de Didon, d'Ariane, de Roxane, d'Hermione, d'Alzire, il avait fallu les lui céder. Son jeu n'était pas encore réglé et modéré comme il l'a été dans la suite, mais il avait déjà toute la séve et la vigueur d'un grand talent. Il n'y avait donc pas à balancer entre elle

et sa rivale pour un rôle de force, de fierté, d'enthousiasme, tel que le rôle d'Arétie; et, malgré toute ma répugnance à désobliger l'une, je n'hésitai point à l'offrir à l'autre. Le dépit de Gaussin ne put se contenir. Elle dit « que l'on savait bien par quel genre de séduction Clairon s'était fait préférer. » Assurément elle avait tort; mais Clairon, piquée à son tour, m'obligea de la suivre dans la loge de sa rivale; et là, sans m'avoir prévenu de ce qui allait se passer : « Tenez, mademoiselle, je vous l'amene, lui dit-elle; et, pour vous faire voir si je l'ai séduit, si j'ai même sollicité la préférence qu'il m'a donnée, je vous déclare, et je lui déclare à lui-même, que si j'accepte son rôle, ce ne sera que de votre main. » A ces mots, jetant le manuscrit sur la toilette de la loge, elle m'y laissa.

J'avais alors vingt-quatre ans, et je me trouvais tête à tête avec la plus belle personne du monde. Ses mains tremblantes serraient les miennes, et je puis dire que ses beaux yeux étaient en suppliants attachés sur les miens. « Que vous ai-je donc fait, me disait-elle avec sa douce voix, pour mériter l'humiliation et le chagrin que vous me causez? Quand M. de Voltaire a demandé pour vous les entrées de ce spectacle, c'est moi qui ai porté la parole. Quand vous avez lu votre pièce, personne n'a été plus sensible à ses beautés que moi. J'ai bien écouté le rôle d'Arétie, et j'en ai été trop émue pour ne pas me flatter de le rendre comme je l'ai senti : pourquoi donc me le dérober? Il m'appartient par droit d'ancienneté, et peut-être à quelque autre titre. C'est une injure que vous me faites en le donnant à une autre que moi; et je doute qu'il y ait pour vous de l'avantage. Croyez-moi, ce n'est pas le bruit d'une déclamation forcée qui convient à ce rôle. Réfléchissez-y bien : je tiens à mes propres succès, mais je ne tiens pas moins aux vôtres; et ce serait pour moi une sensible joie que d'y avoir contribué. »

Il fut pénible, je l'avoue, l'effort que je fis sur moi-même. Mes yeux, mon oreille, mon cœur, étaient exposés sans défense au plus doux des enchantements. Charmé par tous les sens, ému jusques au fond de l'âme, j'étais prêt à céder, à tomber aux genoux de celle qui semblait disposée à m'y bien recevoir; mais il y allait du sort de mon ouvrage, mon seul espoir, le bien

de mes pauvres enfants ; et l'alternative d'un plein succès ou d'une chute était si vivement présente à mon esprit, que cet intérêt l'emporta sur tous les mouvements dont j'étais agité.

« Mademoiselle, lui répondis-je, si j'étais assez heureux pour avoir fait un rôle comme ceux d'Andromaque, d'Iphigénie, de Zaïre, ou d'Inès, je serais à vos pieds pour vous prier de l'embellir encore. Personne ne sent mieux que moi le charme que vous ajoutez à l'expression d'une douleur touchante, ou d'un timide et tendre amour : mais malheureusement l'action de ma pièce n'était pas susceptible d'un rôle de ce caractère ; et quoique les moyens qu'exige celui-ci soient moins rares, moins précieux que ce beau naturel dont vous êtes douée, vous m'avouerez vous-même qu'ils sont tout différents. Un jour peut-être j'aurai lieu d'employer avec avantage ces doux accents de voix, ces regards enchanteurs, ces larmes éloquentes, cette beauté divine, dans un rôle digne de vous. Laissez les périls et les risques de mon début à celle qui veut bien les courir ; et, en vous réservant l'honneur de lui avoir cédé ce rôle, évitez les hasards qu'en le jouant vous-même vous partageriez avec moi. — C'en est assez, dit-elle avec un dépit renfermé. Vous le voulez ; je le lui cède. » Alors, prenant sur sa toilette le manuscrit du rôle, elle descendit avec moi ; et retrouvant Clairon dans le foyer : « Je vous le rends, et sans regret, ce rôle dont vous attendez tant de succès et tant de gloire, dit-elle d'un air ironique. Je pense, comme vous, qu'il vous va mieux qu'à moi. » Mademoiselle Clairon le reçut avec une fierté modeste ; et moi, les yeux baissés et en silence, je laissai passer ce moment. Mais le soir à souper, tête à tête avec mon actrice, je respirai en liberté de la gêne où elle m'avait mis. Elle ne fut pas peu sensible à la constance avec laquelle j'avais soutenu cette épreuve ; et ce fut là que prit naissance cette amitié durable qui a vieilli avec nous.

Ce rôle ne fut pas le seul pour lequel je fus tracassé ; l'acteur à qui je destinais celui de Denys le père, Grandval, le refusa, et ne voulut jouer que celui du jeune Denys. Il me fallut donner le premier à un acteur appelé Ribou, plus jeune que Grandval. Ribou était beau et bien fait, et, dans son action, il ne man-

quait pas de noblesse; mais il manquait d'intelligence et d'instruction; au point qu'il fallut lui expliquer son rôle en langue vulgaire, et le lui montrer mot à mot comme à un enfant. Cependant, à force de peine et de leçons, je le mis en état de le jouer passablement; et, avec quelque déguisement dans le costume, il en prit assez bien le caractère pour ne pas nuire, par sa jeunesse, à l'illusion théâtrale.

Vint le moment des répétitions. Ce fut là que les connaisseurs commencèrent à me juger. J'ai parlé de ce quatrième acte que j'avais moi-même d'abord trouvé trop hasardeux; ce fut surtout à celui-là qu'ils s'attachèrent. Le moment critique était celui où Denys le jeune retient sa maîtresse en otage dans le palais de son père, pour désarmer les factieux. Mademoiselle Clairon entendait dire que c'était là l'écueil où la pièce allait échouer, et qu'elle n'irait pas plus loin. Elle me proposa d'assembler chez elle un petit nombre de gens de goût qu'elle consultait elle-même; de leur lire ma pièce, et, sans les prévenir sur la situation dont nous étions en peine, de voir ce qu'ils en penseraient. Je me soumis, comme vous croyez bien, et le conseil fut assemblé. Voici comment il était composé :

C'était ce d'Argental, l'âme damnée de Voltaire, et l'ennemi de tous les talents qui menaçaient de réussir. C'était l'abbé de Chauvelin, le dénonciateur des jésuites, et à qui ce rôle odieux donna quelque célébrité; c'est de lui qu'on a dit :

Quelle est cette grotesque ébauche ?
Est-ce un homme? est-ce un sapajou ?
Cela parle, etc.

C'était le comte de Praslin, qui, comme d'Argental, n'existait que dans les coulisses avant que le duc de Choiseul, son cousin, eût donné l'importance de l'ambassade et du ministère à sa triste inutilité. C'était enfin ce vilain marquis de Thibouville, distingué parmi les infâmes par l'impudence du plus sale des vices, et les raffinements d'un luxe dégoûtant de mollesse et de vanité. Le seul mérite de cet homme abreuvé de honte était de réciter des vers d'une voix éteinte et cassée, et avec une afféterie qui se ressentait de ses mœurs.

Comment ces personnages avaient-ils du crédit, de l'autorité au théâtre ? En courtisant Voltaire, qui ne dédaignait pas assez l'hommage de ces vils complaisants, et en faisant accroire au petit duc d'Aumont qu'il ne pouvait mieux se conduire dans le gouvernement du Théâtre français qu'en suivant les conseils des amis de Voltaire. Ma jeune actrice s'en laissait imposer par l'air de conséquence et de capacité que se donnaient ces messieurs-là, et moi j'étais frappé de son respect pour leurs lumières. Je leur lus mon ouvrage. Ils l'écoutèrent avec le plus grave silence ; et, après la lecture, mademoiselle Clairon, les ayant assurés de ma docilité, les pria de me dire librement leur avis. Ce fut à d'Argental que l'on déféra la parole. On sait comment il opinait : des demi-mots, des réticences, des phrases indécises, du vague et de l'obscurité, ce fut tout ce que j'en tirai ; et, en bâillant comme une carpe, il prononça enfin qu'il fallait voir comment tout cela serait pris. Après lui, M. de Praslin dit qu'en effet, dans cette pièce, il y avait bien des choses qui méritaient réflexion ; et, d'un ton sentencieux, il me conseilla... d'y penser. L'abbé de Chauvelin, en remuant ses jambes de basset du haut de son fauteuil, assura qu'on se trompait fort, si l'on croyait qu'une tragédie fût une chose si facile ; que le plan, l'intrigue, les mœurs, les caractères, la diction, le tout ensemble à composer, n'étaient rien moins qu'un jeu d'enfant ; et que pour lui, sans juger la mienne à la rigueur, il y reconnaissait l'ouvrage d'un jeune homme : que, du reste, il s'en référait à l'opinion de M. d'Argental. Thibouville, à son tour, parla ; et, en se flattant le menton de la main pour faire admirer sa turquoise, il dit qu'il croyait se connaître un peu en vers tragiques : il en avait tant récité, il en avait tant fait lui-même, qu'il devait savoir en juger : mais le moyen d'entrer dans ces détails, d'après une simple lecture ? Il ne pouvait que me renvoyer aux modèles de l'art : les nommer, c'était dire assez ce qu'il voulait me faire entendre ; et, en lisant Racine et M. de Voltaire, il était bien aisé de voir de quel style ils avaient écrit.

Comme, en les écoutant de toutes mes oreilles, je n'avais rien entendu de net et de précis sur mon ouvrage, il me vint dans

l'idée que, par ménagement, ils avaient pris, en parlant devant moi, ce langage insignifiant. « Je vous laisse avec ces messieurs, dis-je tout bas à mon actrice ; ils s'expliqueront mieux quand je n'y serai plus. » Et le soir, en la revoyant : « Eh bien ! lui demandai-je, ont-ils parlé de moi absent plus clairement qu'en ma présence ? — Vraiment, me dit-elle en riant, ils ont parlé tout à leur aise. — Et qu'ont-ils dit ? — Ils ont dit qu'il était possible que cet ouvrage eût du succès ; mais qu'il était possible aussi qu'il n'en eût pas. Et, toute réflexion faite, l'un ne répond de rien, l'autre n'ose rien assurer. — Mais n'ont-ils fait aucune observation particulière ? Et, par exemple, sur le sujet ? — Ah ! le sujet ! c'est là le point critique. Cependant que sait-on ? le public est si journalier ! — Et de l'action, que leur en semble ? — Pour l'action, Praslin ne sait qu'en dire, d'Argental ne sait qu'en penser, et les deux autres sont d'avis qu'il faut la juger au théâtre. — N'ont-ils rien dit des caractères ? — Ils ont dit que le mien serait assez beau, si...; que celui de Denys serait assez bien ; mais... — Eh bien ! *si, mais*... Après ? — Ils se sont regardés, et n'en ont pas dit davantage. — Et ce quatrième acte, qu'en pensent-ils ? — Oh ! pour le quatrième acte, son sort est décidé ; il tombera, ou il ira aux nues. — Allons, j'en accepte l'augure, repris-je vivement ; et c'est de vous, mademoiselle, qu'il dépend de déterminer la prédiction en ma faveur. — Comment ? — En voici le moyen. Dans le moment où le jeune Denys s'oppose à votre délivrance, si vous voyez le public s'émouvoir contre cet effort de vertu, n'attendez pas qu'il en murmure ; et, pressant la réplique, faites sonner ces vers :

Va, ne crains rien : Denys n'a rien appris encore, etc.

L'actrice m'entendit, et l'on verra bientôt qu'elle passa mon espérance.

Durant les répétitions de ma pièce, il m'arriva une aventure que j'ai racontée à mes enfants, mais que je veux leur retracer. Il y avait plus de deux ans que j'étais parti de Toulouse, et je n'avais payé qu'un an de la pension de mon frère au séminaire des Irlandais. J'en devais une année entière, et, avec bien de l'économie, j'avais mis en réserve mes cent écus pour la

payer; mais je voulais pouvoir sûrement et sans frais les faire parvenir à leur destination. Boubée, avocat de Toulouse et académicien des Jeux Floraux, se trouvait alors à Paris : j'allai le voir, et, en présence d'un homme décoré qui m'était inconnu, je lui demandai s'il n'avait pas quelque occasion sûre pour faire passer mon argent. Il me dit n'en avoir aucune. « Eh! sandis! s'écria l'homme au cordon rouge (que je prenais pour un militaire, et qui n'était qu'un chevalier du Christ), c'est, je crois, M. Marmontel que j'ai le bonheur de rencontrer ici? Il ne reconnaît pas ses amis de Toulouse. » Je lui avouai avec confusion que je ne savais point à qui j'avais l'honneur de parler. « C'est, reprit-il, à ce chevalier d'Ambelot qui vous applaudissait de si bon cœur quand vous receviez des couronnes. Eh bien! tout ingrat que vous êtes, ce sera moi qui vous rendrai le petit service de faire compter vos cent écus au séminaire des Irlandais. Donnez-moi votre adresse. Vous recevrez de moi demain matin une lettre de change de cette somme, payable à vue; et quand le supérieur vous marquera que l'argent lui aura été compté, vous me le remettrez ici tout à votre aise. » Rien de plus obligeant : aussi remerciai-je bien monsieur le chevalier de son empressement à me rendre ce bon office.

Alors la conversation s'étant égayée sur Toulouse, et moi m'étant mis à vanter l'originalité piquante de l'esprit de ce pays-là : « Je suis fâché, me dit Boubée, que vous, qui fréquentiez notre barreau, ne vous y soyez pas trouvé quand j'ai plaidé la cause du peintre de l'hôtel de ville. Vous le connaissez ce Cammas, si laid, si bête, qui tous les ans barbouille au Capitole les effigies des nouveaux capitouls. Une coquine du voisinage l'accusait de l'avoir séduite. Elle était grosse; elle demandait qu'il l'épousât, ou qu'il lui payât les dommages d'une innocence qu'elle avait mise au pillage depuis quinze ans. Le pauvre diable était désolé; il vint me conter sa disgrâce. Il me jura que c'était elle qui l'avait suborné; il voulait même expliquer à ses juges comme elle s'y était prise, et m'offrait d'en faire un tableau qu'il exposerait à l'audience. « Tais-toi, lui dis-je; avec ce gros museau, il te sied bien de faire le jouvenceau qu'on a séduit! Je plaiderai ta cause et je te tirerai d'affaire, si tu veux

me promettre de te tenir tranquille auprès de moi à l'audience, et de ne pas souffler le mot, quoi que je dise, entends-tu bien ? sans quoi tu serais condamné. » Il me promit tout ce que je voulus. Le jour donc arrivé et la cause appelée, je laissai mon adversaire déclamer amplement sur la pudeur, sur la faiblesse et la fragilité du sexe, et sur les artifices et les piéges qu'on lui tendait. Après quoi prenant la parole : « Je plaide, dis-je, pour un laid, je plaide pour un gueux, je plaide pour un sot (il voulut murmurer, mais je lui imposai silence). Pour un laid : messieurs, le voilà ; pour un gueux : messieurs, c'est un peintre, et, qui pis est, le peintre de la ville ; pour un sot : que la cour se donne la peine de l'interroger. Ces trois grandes vérités une fois établies, je raisonne ainsi : On ne peut séduire que par l'argent, par l'esprit, ou par la figure. Or ma partie n'a pu séduire par l'argent, puisque c'est un gueux ; par l'esprit, puisque c'est un sot ; par la figure, puisque c'est un laid, et le plus laid des hommes : d'où je conclus qu'il est faussement accusé. » Mes conclusions furent admises, et je gagnai tout d'une voix.

Je promis à Boubée de ne pas oublier un mot d'un si beau plaidoyer, et, en m'en allant, je remerciai de nouveau le chevalier d'Ambelot du service qu'il m'allait rendre. Le lendemain, un grand laquais en livrée, et coiffé d'un chapeau bordé d'un large point d'Espagne, m'apporta la lettre de change, que je fis partir sur-le-champ.

Trois jours après, en passant le matin par la rue de la Comédie française, je m'entends appeler du haut d'un second étage. C'était un Languedocien nommé Favier, fort connu depuis, qui, par sa fenêtre, m'invitait à monter chez lui. Je monte, et dans sa chambre, autour d'une table couverte d'huîtres, je trouve cinq ou six Gascons. « Mon ami, me dit-il, une petite incommodité m'oblige de garder la chambre. Ces messieurs veulent bien m'y tenir compagnie ; nous déjeunons ensemble ; déjeunez avec nous. » Sa petite incommodité était une sentence des consuls qui portait contrainte par corps. Favier était noyé de dettes ; mais comme il avait encore ce jour-là crédit chez le marchand de vin, le boulanger et l'écaillère, il nous donnait des huîtres et du vin de Champagne aussi amplement et aussi

gaiement que s'il avait été dans l'opulence. L'insouciance d'un sauvage, avec la plus profonde dissolution de mœurs, formait le caractère de cet homme, d'ailleurs aimable, plein d'esprit et de connaissances, parlant bien et facilement, doué du talent des affaires, et tel, qu'avec moins d'indolence et moins d'abandon de lui-même il eût été capable de remplir les plus grands emplois. Je le fréquentais peu, mais il m'intéressait par sa franchise, sa gaieté, son éloquence naturelle, et, puisqu'il faut le dire, par cet épicurisme qui, chez lui comme dans Horace, avait un attrait dangereux.

Mon chevalier au cordon rouge, d'Ambelot, était l'un des convives du déjeuner. Je lui renouvelai encore mes remercîments de sa lettre de change. « Vous vous moquez, me dit-il : c'est le plus léger service que nous puissions nous rendre entre compatriotes; car, vous avez beau dire, vous êtes Toulousain; nous voulons que vous le soyez. » Et, me voyant prêt à m'en aller : « Je m'en vais aussi, me dit-il; j'ai là-bas mon carrosse : où voulez-vous que je vous mène? » Je refusais; il insista, et me fit monter dans sa voiture. « Permettez-moi seulement, reprit-il, de passer à la porte de l'un de mes amis dans la rue du Colombier. Je n'ai que deux mots à lui dire : je serai à vous dans l'instant. Vous venez de voir, continua le fourbe, ce bon Favier; c'est le plus galant homme et le plus généreux : mais nul ordre, nulle conduite. Il a été riche, et il s'est ruiné; mais il n'en est pas moins prodigue. Dans ce moment il est dans la peine, je vais l'en tirer si je puis ; car il faut bien aider ses amis au besoin. »

Arrivé à l'hôtel où il disait avoir affaire, il descendit de sa voiture, et le moment d'après il revint avec de l'humeur et murmurant tout bas. Je le vis hérissé; je lui en demandai la cause. « Mon ami, me dit-il, vous êtes jeune et nouveau dans le monde : prenez bien garde à qui vous vous fierez, car il y a bien peu de gens sûrs ! Celui-ci, par exemple, un homme à qui j'aurais confié ma fortune, le marquis de Montgaillard... — Je le connais. Qu'a-t-il donc fait qui vous anime contre lui? — Hier au soir (mais je vous confie ceci sous le secret : n'en parlez à personne; je ne veux pas le perdre), hier au soir, dans une maison où l'on

jouait, il eut la rage de se mettre au jeu. Moi, qui ne joue jamais, je voulus l'en dissuader. Il ne m'écouta point : il ponte, il perd; il double, il redouble son jeu, il perd tout son argent. Il vient à moi, et me conjure de lui prêter ce que j'en ai. Je n'avais que douze louis, et j'avais donné ma parole à ce bon Favier de les lui apporter ce matin pour payer une dette urgente. J'expose à Montgaillard le besoin que j'en ai, sans lui dire pour quel usage. Il me promet, parole d'honneur, de me les rendre ce matin. Je les lui donne : il les joue, il les perd ; et quand je crois venir les toucher, mon homme est sorti ou il se fait celer; et ce pauvre Favier, qui les attend, va croire que je lui manque de parole, moi qui n'en ai manqué de ma vie à personne ! Ah! je suis indigné. Et n'ai-je pas raison de l'être ? Vous, monsieur, qui vous connaissez en procédés, dites-moi, n'ai-je pas raison ? — Monsieur le chevalier, lui dis-je, il y a trois jours que votre lettre de change est partie. Je vous en suis donc redevable dès à présent, et je vais m'acquitter. — Eh ! non, me dit-il, non ; j'emprunterai plutôt. — Assurément, lui dis-je, c'est ce que je ne souffrirai pas. Cet argent dans mes mains resterait inutile ; et, puisqu'il vous est nécessaire, il est à vous. Trouvez bon, s'il vous plaît, que sur l'heure il vous soit remis. » Il fit la plus belle défense; mais de mon côté je m'obstinai si fort, qu'il fallut me céder, et recevoir mes cent écus.

Quelques jours après, une lettre du supérieur du séminaire fut pour moi un coup de massue. Dans cette lettre, il me reprochait de m'être moqué de lui en lui envoyant un chiffon. L'homme sur qui votre aventurier a eu l'impudence de tirer une lettre de change, m'écrivait-il, ne lui doit rien. Je l'ai fait protester, et je vous la renvoie. Jugez de ma fureur ! C'était à mes yeux un grand crime que de m'avoir escamoté mes pauvres cent écus ; mais une trahison bien plus horrible était de m'avoir fait passer, sinon pour un malhonnête homme, du moins pour un homme léger. « Juste ciel ! m'écriai-je; et de quel œil mon frère est-il regardé dans ce moment ? » Outré de douleur et de colère, et l'épée au côté (car en me vouant au théâtre j'avais changé d'état), je cours chez d'Ambelot, je le demande. « Ah ! le malheureux ! me répond le portier de l'hôtel, il est au For-l'Évêque. Il nous a

escroqué à tous le peu d'argent que nous avions. » Je ne le fis pas écrouer dans sa prison, mais peu de temps après j'appris qu'il y était mort, et je n'en fus point affligé.

Le jour de ma mésaventure, j'allai répandre mon chagrin dans le sein de madame Harenc. « Assurément, dit-elle, c'est bien là voler sur l'autel. » Et puis : « Vous soupez avec moi? me demanda-t-elle. — Oui, madame. — Je vous laisse donc un moment. » Elle revint quelques instants après. « Je pense, reprit-elle, à votre pauvre frère; c'est peut-être sur lui que tombe l'humeur de ce prêtre irlandais. Dès demain, mon ami, il faut lui envoyer une meilleure lettre de change. — Oui, madame, lui dis-je; telle est mon intention. Indiquez-moi seulement un banquier.—Vous en aurez un. A présent, parlons de vos répétitions. Vont-elles bien? en êtes-vous content? » Je lui confiai mes inquiétudes sur l'obscurité des oracles qui m'avaient été prononcés chez mademoiselle Clairon. Elle en rit de bon cœur. « Savez-vous, me dit-elle, ce qui en arrivera? Si votre pièce a du succès, ils l'auront prédit; si elle tombe, ils l'auront annoncé. Mais qu'elle tombe ou qu'elle réussisse, souvenez-vous que ce jour-là vous soupez chez moi avec nos amis; car nous voulons nous réjouir ou nous affliger avec vous. »

Comme elle parlait avec cette bonté, son homme d'affaires vint lui dire deux mots; et quand il fut sorti : « Tenez, me dit-elle, voici une lettre de change payable à vue plus sûrement que celle de votre chevalier. » Et lorsque je parlai d'en remettre la somme : « *Denys*, me dit-elle, *Denys* en est le débiteur; il s'acquittera bien. »

Dès lors je ne fus plus inquiet que du sort de ma tragédie, et c'était bien assez. L'événement en était pour moi d'une telle importance, qu'on me pardonnera, j'espère, les moments de faiblesse dont je vais m'accuser.

Dans ce temps-là, l'auteur d'une pièce nouvelle avait pour lui et pour ses amis une petite loge grillée aux troisièmes sur l'avant-scène, dont je puis dire que la banquette était un vrai fagot d'épines. Je m'y rendis demi-heure avant qu'on ne levât la toile, et jusque-là je conservai assez de force dans mes angoisses. Mais, au bruit que la toile fit à mon oreille en se levant, mon

sang se gela dans mes veines. On eut beau me faire respirer des liqueurs, je ne revenais point. Ce ne fut qu'à la fin du premier monologue, au bruit des applaudissements, que je fus ranimé. Dès ce moment tout alla bien, et de mieux en mieux, jusqu'à l'endroit du quatrième acte dont on m'avait tant menacé; mais, à l'approche de ce moment, je fus saisi d'un tremblement si fort, que, sans exagérer, les dents me claquaient dans la bouche. Si les grandes révolutions qui se passent dans l'âme et dans les sens étaient mortelles, je serais mort de celle qui se fit en moi lorsqu'à l'heureuse violence que fit aux spectateurs la sublime Clairon en prononçant ces vers,

Va, ne crains rien, etc.,

toute la salle retentit d'applaudissements redoublés. Jamais d'une frayeur plus vive on n'a passé à une plus soudaine et plus sensible joie; et, tout le reste du spectacle, ce dernier sentiment me remua le cœur et l'âme avec tant de violence, que ma respiration n'était que des sanglots.

Au moment de la catastrophe, lorsqu'au bruit des applaudissements et des acclamations du parterre, qui me demandait à grands cris, on vint me dire qu'il fallait descendre et me montrer sur le théâtre, il me fut impossible de me traîner seul jusque-là; mes genoux fléchissaient sous moi : il fallut que l'on me soutînt.

Mérope avait été la première pièce où l'on eût demandé l'auteur, et *Denys* était la seconde. Ce qui depuis est devenu si commun et si peu flatteur était donc honorable encore, et aux trois premières représentations cet honneur me fut accordé; mais cette espèce d'enivrement avait pour cause des circonstances qui relevaient excessivement le mérite de mon ouvrage. Crébillon était vieux, Voltaire vieillissait; aucun jeune homme, entre eux et moi, ne s'offrait pour les remplacer. J'avais l'air de tomber des nues : ce coup d'essai d'un provincial, d'un Limosin de vingt-quatre ans, semblait promettre des merveilles; et l'on sait qu'en fait de plaisirs le public se complaît d'abord à exagérer ses espérances; mais malheur à qui les déçoit. Ce fut ce que la ré-

flexion ne tarda pas à me faire connaître, et ce dont les critiques s'empressèrent de m'avertir.

J'eus cependant quelques jours d'un bonheur pur et calme ; et cette jouissance me fut surtout bien douce dans le souper que je fis chez madame Harenc. M. de Presle m'y ramena après le spectacle. Sa bonne mère, qui m'attendait, me reçut dans ses bras, et, en apprenant mon succès, elle m'arrosa de ses larmes. Un accueil si touchant me rappela ma mère ; et à l'instant un flot d'amertume se mêlant à ma joie : « Ah ! madame, lui dis-je en fondant en pleurs, que ne vit-elle encore cette mère si tendre que vous me rappelez ! Elle m'embrasserait aussi, et elle serait bien heureuse ! » Nos amis arrivèrent, croyant n'avoir qu'à me féliciter. « Venez, leur dit madame Harenc, consoler ce pauvre garçon. Le voilà qui pleure sa mère, qui aurait été, dit-il, si heureuse dans ce moment. »

Ce retour de douleur ne fut que passager, et bientôt l'amitié que l'on me témoignait se saisit de toute mon âme. Ah ! si dans le malheur c'est un soulagement que de communiquer ses peines, dans le bonheur c'est une volupté bien vive et bien délicieuse que de trouver des cœurs qui le partagent avec nous ! J'ai toujours éprouvé qu'il m'était plus facile de me suffire à moi-même dans le chagrin que dans la joie. Dès que mon âme est triste, elle veut être seule. C'est pour être heureux avec moi que j'ai besoin de mes amis.

Dès que le sort de ma pièce fut décidé, j'en fis part à Voltaire, et en même temps je le priai de permettre qu'elle lui fût dédiée. On peut voir dans le recueil de ses lettres avec quelle satisfaction il apprit mon succès, et avec quelle bonté il en reçut l'hommage.

La même année que j'avais eu le malheur de perdre ma mère, Vauvenargues était mort : j'avais besoin de me soulager des regrets que j'en ressentais, et, dans mon épître à Voltaire, il me fut doux de les répandre. Cette épître est de tous mes ouvrages celui que j'ai écrit avec le plus de rapidité. Les vers coulaient de source ; je la fis dans une soirée, et depuis je n'y ai rien changé.

Ce que m'avait prédit Voltaire m'arriva : en un jour, presque en un moment je me trouvai riche et célèbre. Je fis de ma ri-

chesse l'usage convenable. Il n'en fut pas de même de ma célébrité : elle devint la cause de ma dissipation et la source de mes erreurs. Jusque-là ma vie avait été obscure et retirée. Je logeais dans la rue des Mathurins, avec deux hommes studieux, Lavirote et l'abbé de Prades : celui-ci occupé à traduire la théologie d'Huet, et l'autre la physique de Mackhlorin, disciple de Newton. Avec nous demeuraient aussi deux abbés gascons, aimables fainéants, d'une gaieté intarissable, lesquels allaient courant le monde, tandis que nous étions appliqués au travail, et revenaient le soir nous réjouir des nouvelles qu'ils avaient recueillies ou des contes qu'ils inventaient. Les maisons que je fréquentais étaient celles de madame Harenc et de madame Desfourniels, son amie, où j'étais toujours désiré ; celle de Voltaire, où je jouissais avec délices des entretiens de mon illustre maître ; et celle de madame Denis sa nièce, femme aimable avec sa laideur, et dont l'esprit naturel et facile avait pris la teinture de l'esprit de son oncle, de son goût, de son enjouement, de son exquise politesse, assez pour faire rechercher et chérir sa société. Toutes ces liaisons contribuaient à me remplir l'âme et l'esprit de courage et d'émulation, et à répandre dans mon travail plus de chaleur et de lumière.

Surtout quelle école pour moi que celle où tous les jours, depuis deux ans, l'amitié des deux hommes les plus éclairés de leur siècle m'avait permis d'aller m'instruire ! Les conversations de Voltaire et de Vauvenargues étaient ce que jamais on peut entendre de plus riche et de plus fécond. C'était, du côté de Voltaire, une abondance intarissable de faits intéressants et de traits de lumière ; c'était, du côté de Vauvenargues, une éloquence pleine d'aménité, de grâce et de sagesse. Jamais dans la dispute on ne mit tant d'esprit, de douceur et de bonne foi ; et ce qui me charmait plus encore, c'était, d'un côté, le respect de Vauvenargues pour le génie de Voltaire, et, de l'autre, la tendre vénération de Voltaire pour la vertu de Vauvenargues : l'un et l'autre, sans se flatter, ni par de vaines adulations ni par de molles complaisances, s'honoraient à mes yeux par une liberté de pensée qui ne troublait jamais l'harmonie et l'accord de leurs sentiments mutuels. Mais, dans le moment dont je parle, l'un

de ces deux amis illustres n'était plus, et l'autre était absent. Je fus trop livré à moi-même.

Après le succès de *Denys*, un monde curieux, séduisant et frivole s'étant saisi de moi, je me vis emporté dans le tourbillon de Paris. C'était comme une mode d'attirer, de montrer chez soi l'auteur de la pièce nouvelle ; et moi, flatté de cet empressement, je ne savais pas m'en défendre. Tous les jours invité à des dîners, à des soupers dont les hôtes et les convives m'étaient également nouveaux, je me laissais comme enlever d'une société dans une autre, sans savoir bien souvent où j'allais ni d'où je venais ; si fatigué de la mobilité perpétuelle de ce spectacle, que dans mes moments de repos je n'avais plus la force de m'appliquer à rien. Cependant cette variété, ce mouvement de scènes me plaisait, je l'avoue ; et mes amis eux-mêmes, en me recommandant la sagesse et la modestie, pensaient que je devais céder à ce premier désir qu'on avait de me voir. « Si ce n'est pas de l'amitié, ce sera, disaient-ils, de la bienveillance et de l'estime personnelle que vous vous acquerrez en vous conduisant bien. Vous avez besoin de connaître les mœurs, les goûts, le ton, les usages du monde : ce n'est qu'en le voyant de près que l'on peut bien l'étudier ; et vous êtes heureux d'y être si favorablement et de si bonne heure introduit. »

Ah ! mes amis avaient raison, si j'avais su modérément profiter de cet avantage ; mais une extrême facilité fut le défaut de ma jeunesse, et lorsque l'occasion eut l'attrait du plaisir, je n'y sus jamais résister.

Dans ce temps de dissipation et d'étourdissement, je vis un jour arriver chez moi un certain Monet, qui depuis fut directeur de l'Opéra-Comique, et que je ne connaissais pas. « Monsieur, me dit-il, je suis chargé auprès de vous d'une commission qui, je crois, ne vous déplaira point. N'avez-vous pas entendu parler de mademoiselle Navarre ? » Je lui répondis que ce nom était nouveau pour moi. « C'est, poursuivit Monet, le prodige de notre siècle pour l'esprit et pour la beauté. Elle vient de Bruxelles, où elle faisait l'ornement et les délices de la cour du maréchal de Saxe : elle a vu *Denys le Tyran ;* elle brûle d'envie d'en connaître l'auteur, et m'envoie vous inviter à dîner aujourd'hui chez elle. » Je m'y engageai sans peine.

Jamais je n'ai été plus ébloui que je fus en la voyant. Elle avait encore plus d'éclat que de beauté. Vêtue en Polonaise, de la manière la plus galante, deux longues tresses flottaient sur ses épaules; et sur sa tête des fleurs jonquilles, mêlées parmi ses cheveux, relevaient merveilleusement l'éclat de ce beau teint de brune qu'animaient de leurs feux deux yeux étincelants. L'accueil qu'elle me fit redoubla le péril de voir de si près tant de charmes; et son langage eut bientôt confirmé l'éloge qu'on m'avait fait de son esprit. Ah ! mes enfants, si j'avais pu prévoir tous les chagrins que ce jour devait me causer, avec quel mouvement d'effroi ne me serais-je pas sauvé du danger que j'allais courir ! Ce ne sont point ici des fables ; c'est l'exemple de votre père qui va vous apprendre à redouter la plus séduisante des passions.

Parmi les convives que mon enchanteresse avait réunis ce jour-là, je trouvai des gens instruits, des gens aimables. Le dîner fut brillant de galanterie et de gaieté, mais avec bienséance. Mademoiselle Navarre savait tenir d'une main légère les rênes de la liberté. Elle savait aussi mesurer ses attentions ; et, jusque vers la fin du dîner, elle les distribua si bien que personne n'eut à se plaindre : mais insensiblement elles se fixèrent sur moi d'une manière si marquée, et à la promenade, dans son jardin, elle laissa si clairement apercevoir l'envie d'être seule avec moi, que les convives, l'un après l'autre, et sans bruit, s'écoulèrent. Tandis qu'ils défilaient, son maître de danse arriva. Je lui vis prendre sa leçon. La danse qu'elle exécuta était connue alors sous le nom de l'*aimable Vainqueur*. Elle y déploya toutes les grâces d'une taille élégante, avec des mouvements, des pas, des attitudes tantôt fières, et tantôt remplies de mollesse et de volupté. La leçon ne dura guère plus d'un quart d'heure, et Lany fut congédié. Alors, en fredonnant l'air qu'elle avait dansé, mademoiselle Navarre me demanda si je savais les paroles de cet air-là ? Je les savais; en voici le début :

Aimable vainqueur,
Fier tyran d'un cœur,
Amour, dont l'empire
Et le martyre
Sont pleins de douceur ! etc.

« Si je ne savais pas ces paroles, je les inventerais, lui dis-je, tant le moment est propre à me les inspirer. » Une conversation qui commençait ainsi ne devait pas sitôt finir. Nous passâmes la soirée ensemble; et, dans quelques moments tranquilles, elle me demanda quel était le nouvel ouvrage dont j'étais occupé. Je lui en dis le sujet et je lui en exposai le plan; mais je me plaignis de la dissipation involontaire à laquelle j'étais forcé. « Voulez-vous, me dit-elle, travailler en paix, à votre aise, et sans distraction? venez-vous-en passer quelques mois en Champagne, dans le village d'Avenay, où mon père a des vignes et une petite maison. Mon père est à Bruxelles, à la tête d'un magasin qu'il ne peut quitter; et c'est moi qui viens vaquer à ses affaires. Je pars demain pour Avenay; j'y serai seule jusques après les vendanges. Dès que j'aurai tout arrangé pour vous y recevoir, venez m'y joindre. Il y aura bien du malheur si, avec moi et d'excellent vin de Champagne, vous ne faites pas de beaux vers. » Quelle raison, quelle sagesse, quelle force aurai-je opposées au charme irrésistible d'une pareille invitation? Je promis de partir au premier signal qu'elle me donnerait. Elle exigea de moi ma parole la plus sacrée de n'avoir aucun confident. Elle avait, disait-elle, les plus fortes raisons de cacher notre intelligence.

Depuis son départ jusqu'au mien pour Avenay, l'intervalle fut de deux mois; et quoiqu'il fût rempli par une correspondance assidue et très-animée, tout ce qui dans l'absence peut le plus vivement intéresser l'esprit et l'âme ne me sauvait pas de l'ennui. Les lettres que je recevais, inspirées par une imagination vive et brillante, en exaltant la mienne par les plus doux prestiges, ne me faisaient que plus ardemment désirer de revoir celle qui, même en son absence, me causait ces ravissements. J'employai ce temps-là à dénouer le plus grand nombre des liaisons que j'avais formées, faisant entendre aux uns que mon nouveau travail me demandait la solitude, et prétextant avec les autres un voyage dans mon pays. Sans m'expliquer avec madame Harenc ni avec mademoiselle Clairon, je prévins leurs inquiétudes: mais, redoutant la curiosité et la pénétration de madame Denis, je gardai avec elle un silence absolu sur mon projet d'évasion. Ce fut un tort, je le confesse. Son amitié pour moi n'a-

vait pas attendu des succès pour se déclarer. Inconnu dans le monde, j'étais reçu chez elle aussi cordialement que chez monsieur son oncle. Rien n'était négligé de tout ce qui pouvait me rendre sa maison agréable. Mes amis y étaient accueillis; ils étaient devenus les siens. Mon vieil ami, l'abbé Raynal, se souvient, comme moi, des soupers agréables que nous faisions chez elle. L'abbé Mignot son frère, le bon Cideville, mes deux abbés gascons de la rue des Mathurins, y portaient une gaieté franche; et moi, jeune et jovial encore, je puis dire qu'à ces soupers j'étais le héros de la table; j'y avais la verve de la folie. La dame et ses convives n'étaient guère plus sages ni moins joyeux que moi; et quand Voltaire pouvait s'échapper des liens de sa marquise du Châtelet et de ses soupers du grand monde, il était trop heureux de venir rire aux éclats avec nous. Ah! pourquoi ce bonheur facile, égal, paisible, inaltérable, ne suffisait-il pas à mes désirs? Que fallait-il de plus à mes délassements à la fin d'un long jour de travail et d'étude, et que voulais-je aller chercher dans ce dangereux Avenay?

Elle arriva enfin cette lettre tant désirée, si impatiemment attendue, qui devait marquer mon départ. Je logeais seul alors dans le voisinage du Louvre. Délivré du souci de la dépense de ma table, je m'étais séparé de mes compagnons de ménage, n'ayant à mon service qu'une vieille femme à six francs par mois, et qu'un barbier au même prix Ce fut à mon barbier que je confiai le soin de me trouver un courrier de la poste aux lettres qui, dans sa carriole, voulût me porter jusqu'à Reims avec ma petite valise. Il s'en offrit un à point nommé, et je partis. De Reims à Avenay, j'allai à franc étrier; et quoi qu'on dise que l'Amour a des ailes, en vérité il n'en eut pas pour moi; j'étais brisé en arrivant.

Ici, mes enfants, je jette un voile sur mes déplorables folies. Quoique ce temps soit éloigné, et que je fusse bien jeune encore, ce n'est pas dans un état d'enivrement et de délire que je veux paraître à vos yeux.

Mais ce que vous devez savoir, c'est que les perfides douceurs dont j'étais abreuvé furent mêlées des plus affreuses amertumes; que la plus séduisante des femmes était en même temps la plus

capricieuse ; que, parmi ses enchantements, sa coquetterie inventait à chaque instant quelque moyen nouveau d'exercer sur moi son empire; qu'à tout moment sa volonté changeait, et qu'à tout moment il fallait que la mienne lui fût soumise; qu'elle semblait se faire un jeu d'avoir en moi tour à tour, presque en même temps, l'amant le plus heureux, et le plus malheureux esclave. Nous étions seuls, et elle avait l'art de troubler notre solitude par des incidents imprévus. La mobilité de ses nerfs, la vivacité singulière des esprits qui les animaient, lui causaient des vapeurs, qui seules auraient fait mon tourment. Lorsqu'elle était le plus brillante d'enjouement et de santé, ses accès lui prenaient par des éclats de rire involontaires; au rire succédaient une tension dans tous ses membres, un tremblement et des mouvements convulsifs qui se terminaient par des larmes. Ces accidents étaient plus douloureux pour moi que pour elle-même, mais ils me la rendaient plus chère et plus intéressante encore : heureux si ses caprices n'avaient pas occupé l'intervalle de ses vapeurs ! Tête à tête au milieu des vignes de Champagne, quels moyens d'affliger et de tourmenter un jeune homme! C'était là son étude, c'était là son génie. Tous les jours elle imaginait quelque nouvelle épreuve à faire sur mon âme. C'était comme un roman qu'elle composait en action, et dont elle amenait les scènes.

Les religieuses du village lui refusaient-elles l'entrée de leur jardin, c'était pour elle une privation odieuse et insoutenable : toute autre promenade lui était insipide. Il fallait, avec elle, escalader les murs du jardin défendu. Le garde venait, avec son fusil, nous prier d'en sortir; elle n'en tenait compte. Il me couchait en joue ; elle observait ma contenance. J'allais à lui, et fièrement je lui glissais un écu dans la main, mais sans qu'elle s'en aperçût ; car elle eût pris cela pour un trait de faiblesse. Enfin elle prenait son parti d'elle-même, et nous nous retirions sans bruit, mais en bon ordre et à pas lents.

Une autre fois elle venait avec l'air de l'inquiétude, tenant en main la lettre, ou véritable ou supposée, d'un amant malheureux, jaloux et furieux de mon bonheur, qui menaçait de venir se venger sur moi de ses mépris. En me communiquant cette lettre, elle regardait si je la lirais de sang-froid, car elle n'esti-

mait rien tant que le courage ; et si j'avais paru troublé, j'aurais été perdu dans son esprit.

Dès que j'étais sorti d'une épreuve, elle en inventait d'autres, et ne me laissait pas le temps de respirer ; mais, des situations par où elle me fit passer, la plus critique fut celle-ci. Son père ayant appris qu'un jeune homme était avec elle, lui en avait fait quelque reproche. Elle m'exagéra la colère où il en était. A l'entendre, elle était perdue ; son père allait venir nous chasser de chez lui : il n'y avait, disait-elle, qu'un seul moyen de l'apaiser, et ce moyen dépendait de moi ; mais elle eût mieux aimé mourir que de me l'indiquer : c'était à mon amour pour elle à me l'apprendre. Je l'entendais très-bien ; mais l'amour, qui près d'elle me faisait oublier le monde, ne me faisait pas m'oublier moi-même. Je l'adorais comme maîtresse, mais je n'en voulais point pour femme. J'écrivis à M. Navarre, en lui faisant l'éloge de sa fille, et en lui témoignant pour elle l'estime la plus pure, la plus innocente amitié. Je n'allai pas plus loin. Le bonhomme me répondit que, si j'avais sur elle des vues légitimes (comme elle apparemment le lui faisait entendre), il n'était point de sacrifice qu'il ne fût disposé à faire pour notre bonheur. Je répliquai, en appuyant sur l'estime, sur l'amitié, sur les louanges de sa fille ; je glissai sur le reste. J'ai lieu de croire qu'elle en fut mécontente ; et, soit pour se venger du refus de sa main, soit pour connaître quel serait, dans un accès de jalousie, le caractère de mon amour, elle choisit, pour me percer le cœur, le trait le plus aigu et le plus déchirant. Dans un de ces moments où je devais la croire tout occupée de moi seul, comme j'étais occupé d'elle, le nom de mon rival, de ce rival jaloux dont elle m'avait menacé, fut celui qu'elle prononça. J'entendis, de sa bouche : *Ah ! mon cher Betisy !* Figurez-vous, s'il est possible, de quel transport je fus saisi. Je sortis éperdu, et à grands cris appelant ses valets, je demandai des chevaux de poste : mais à peine m'étais-je enfermé dans ma chambre pour me préparer à partir, elle accourut échevelée, et, frappant à ma porte avec des cris perçants et une violence effroyable, elle me força de lui ouvrir. Certes, si elle ne voulait voir en moi qu'un malheureux hors de lui-même, elle dut triompher ; mais, effrayée de

l'état où elle m'avait mis, je la vis à son tour, désolée et désespérée, se jeter à mes pieds, et me demander grâce pour une erreur dont, disait-elle, sa langue seule était coupable, et à laquelle ni sa pensée ni son cœur n'avaient consenti. Que cette scène fût jouée, c'est ce qui paraît incroyable, et alors j'étais loin moi-même d'y penser; mais plus j'ai réfléchi depuis à l'inconcevable singularité de ce caractère romanesque, plus j'ai trouvé possible qu'elle eût voulu me voir dans cette situation nouvelle, et que, touchée après de la violence de ma douleur, elle eût voulu la modérer. Au moins est-il vrai que jamais je ne la vis si sensible et si belle que dans cet horrible moment. Aussi, après avoir été assez longtemps inexorable, me laissai-je à la fin persuader et fléchir : mais, peu de jours après, son père l'ayant rappelée à Bruxelles, il fallut nous quitter. Nos adieux furent des serments de nous aimer toujours; et, avec l'espérance de la revoir bientôt, m'étant séparé d'elle, je revins à Paris.

La cause de mon évasion n'était plus un mystère : un poëte chansonnier, l'abbé de l'Attaignant, chanoine de Reims, où il était alors, ayant appris cette aventure, en avait fait le sujet d'une épître à mademoiselle Navarre; et cette épître courait le monde. Je me trouvai donc avoir acquis la réputation d'homme à bonnes fortunes, dont je me serais bien passé; car elle me fit des jaloux, c'est-à-dire des ennemis.

Le lendemain de mon arrivée, je vis venir chez moi mes deux abbés gascons de la rue des Mathurins, et j'en reçus une semonce du sérieux le plus comique. « D'où venez-vous? me dit l'abbé Forest. Voilà une belle conduite! Vous vous échappez comme un voleur, sans dire un mot d'adieu à vos meilleurs amis! Vous vous en allez en Champagne! On vous cherche, on vous cherche en vain. Où est-il? Personne n'en sait rien : et cette femme intéressante, cette femme sensible que vous abandonnez, que vous laissez dans les alarmes, dans les pleurs, quelle barbarie! Allez, libertin que vous êtes, vous ne méritez pas l'amour qu'elle a pour vous. — Quelle est, lui demandai-je, cette *Ariane* en pleurs? Et de qui parlez-vous? — De qui? reprit l'abbé Debon; de cette amante désolée qui vous a cru noyé, qui vous a fait chercher jusques aux filets de Saint-Cloud, et qui depuis a su que vous l'avez trahie,

de madame Denis enfin. — Messieurs, leur dis-je d'un ton ferme et d'un air sérieux, madame Denis est mon amie, et rien de plus. Elle n'a pas le droit de se plaindre de ma conduite. Je lui en ai fait mystère, ainsi qu'à vous, parce que je l'ai dû. — Oui, du mystère, reprit Forest, pour mademoiselle Navarre, pour une .... ! — Je l'interrompis. Tout beau! monsieur, lui dis-je; vous n'avez pas, je crois, l'intention de m'offenser, et vous m'offenseriez si vous alliez plus loin. Je ne me suis jamais permis de réprimande avec vous; je vous prie de n'en pas user avec moi. — Eh! sandis! répliqua Forest, vous en parlez bien à votre aise! Vous vous en allez lestement en Champagne boire le meilleur vin du monde, avec une fille charmante; et nous ici nous en payons les pots cassés. On nous accuse d'avoir été vos confidents, vos approbateurs, vos complices. Madame Denis elle-même nous voit de mauvais œil, nous reçoit froidement; enfin, puisqu'il faut vous le dire, ajouta-t-il d'une voix pathétique, il n'y a plus de soupers chez elle; la pauvre femme est dans le deuil. — Ah! j'entends : voilà donc, lui dis-je, le grand crime de mon absence. Vraiment, je ne m'étonne plus que vous m'ayez grondé si fort. Plus de soupers! Allons, il faut les rétablir. Vous serez invité demain. » Un air de jubilation se répandit sur leur visage. « Tu crois donc, me dit l'un, qu'on va te pardonner? — Oui, dit l'autre; elle est bonne femme, et la paix sera bientôt faite. — La paix de l'amitié, leur dis-je, sera toujours facile à faire : il n'en est pas de même de celle de l'amour; et la preuve qu'il n'est pour rien dans la querelle, c'est qu'il n'en restera demain aucune trace. Adieu; je vais voir madame Denis. »

Elle me reçut avec un peu d'humeur, et se plaignit de l'inquiétude que mon escapade lui avait causée, comme à tous mes amis. J'essuyai ses reproches, et je confessai qu'à mon âge on n'était exempt ni de faiblesse ni de folie. Quant au secret de mon voyage, il m'était commandé; je n'avais pas dû le trahir. « N'allez pas, madame, ajoutai-je, en paraître offensée; on vous croirait jalouse, et c'est un bruit qu'il faut démentir plutôt que de l'autoriser. — Le démentir! dit-elle; est-ce qu'il se répand? — Non, pas encore, lui dis-je; mais vos convives dispersés

pourraient bien le faire courir. Je viens d'en voir deux ce matin qui m'ont fait la scène la plus vive, et à qui vos soupers interrompus font croire que vous êtes au désespoir. » Je lui racontai cette scène ; elle en rit avec moi, et sentit qu'en effet il était convenable de les inviter au plus vite, pour leur ôter l'idée d'une *Ariane en pleurs.* « Voilà, lui dis-je, ce qui s'appelle de l'amitié : facile, indulgente et paisible, rien ne l'altère, et avec elle on vit content, joyeux, de bon accord toute la vie ; au lieu qu'avec l'amour... Avec l'amour ! s'écria-t-elle ; que le ciel m'en préserve ! Cela n'est bon qu'en tragédie ; et le comique, à moi, est le genre qui me convient. Vous, monsieur, qui devez savoir exprimer les tourments, les fureurs, les transports de l'amour tragique, vous avez besoin de quelqu'un qui vous en donne des leçons ; et j'entends dire que pour cela vous vous êtes bien adressé. Je vous en fais mon compliment. »

Hélas ! oui, je savais déjà, par ma fatale expérience, combien la passion de l'amour, même lorsqu'on le croit heureux, est encore un état pénible et violent ; mais jusque-là je n'en avais connu que les peines les plus légères : il me réservait un supplice bien plus long et bien plus cruel !

La première lettre que je reçus de mademoiselle Navarre fut vive et tendre. La seconde fut tendre encore ; mais elle fut moins vive. La troisième se fit attendre ; et ce n'étaient plus que de pâles étincelles d'un feu mourant. Je m'en plaignis, et cette plainte eut pour réponse de légères excuses : Des fêtes, des spectacles, du monde à recevoir, étaient les causes qu'on m'alléguait de cette négligence et de cette froideur. Je devais connaître les femmes : l'amusement et la dissipation avaient pour elles tant d'attraits, qu'il fallait au moins, dans l'absence, leur permettre de s'y livrer. Ce fut alors que commença pour moi le vrai supplice de l'amour. A trois lettres brûlantes et déchirantes, plus de réponse. Je trouvai d'abord ce silence si incompréhensible, qu'après que les facteurs avaient passé et m'avaient dit ces mots accablants, *Il n'y a rien pour vous*, j'allais à la poste moi-même, voir si quelque lettre à mon adresse n'était pas restée au bureau ; et, après y avoir été, j'y retournais encore. Dans cette attente continuelle et tous les jours trompée, je séchais, je me consumais.

J'ai oublié de dire qu'à mon arrivée à Paris, en passant par le cloître Saint-Germain-l'Auxerrois, un vieux tableau de Cléopâtre m'ayant frappé de ressemblance avec mademoiselle Navarre, je l'avais acheté bien vite, et l'avais emporté chez moi. C'était ma seule consolation. Je m'enfermais seul avec ce tableau; et, lui adressant mes soupirs, je lui demandais, par pitié, un mot de lettre qui me rendît la vie. Insensé! comment cette image m'aurait-elle entendu? Celle à qui elle ressemblait ne daignait pas m'entendre. Cet excès de rigueur et de mépris n'était pas naturel. Je la croyais malade ou enfermée par son père, et gardée à vue comme une criminelle. Tout me semblait possible et vraisemblable, hormis l'affreuse vérité.

Je n'avais pu si bien renfermer ma douleur, que mademoiselle Clairon ne m'en eût fait avouer la cause; et tout ce qu'elle avait pu imaginer pour la flatter et l'adoucir, elle l'avait mis en usage. Un soir que nous étions dans le foyer de la Comédie, elle entendit le marquis de Brancas-Cérest dire à quelqu'un qu'il arrivait de Bruxelles : « Monsieur le marquis, lui dit-elle, puis-je vous demander si vous y avez vu mademoiselle Navarre? — Oui, dit-il, je l'y ai vue plus belle et plus brillante que jamais, menant enchaîné à son char le chevalier de Mirabeau, dont elle est amoureuse, et qui en est idolâtre. » J'étais present; j'entendis sa réponse. Le cœur meurtri du coup, j'allai tomber chez moi comme une victime immolée. Ah! mes enfants! quelle folie que celle d'un jeune homme qui croit à la fidélité d'une femme déjà célèbre par ses faiblesses, et à qui l'attrait du plaisir a fait oublier la pudeur?

Celle-ci, cependant, moins libertine que romanesque, parut avoir changé de mœurs dans ses amours avec le chevalier de Mirabeau; mais le roman n'en fut pas long, et il finit misérablement.

La fièvre qui m'avait saisi, le soir même où j'avais appris mon malheur, me tenait encore, lorsqu'un matin je vis entrer chez moi un beau jeune homme qui m'était inconnu, et qui me déclina son nom. C'était le chevalier de Mirabeau : « Monsieur, me dit-il, je m'annonce chez vous à deux titres : d'abord, comme l'ami intime de votre ami, feu le marquis de Vauvenargues, mon ancien camarade au régiment du Roi. Je serais

fier de mériter la place qu'il occupait dans votre cœur, et je désire de l'obtenir. Mon autre titre ne m'est pas aussi favorable : c'est celui de votre successeur auprès de mademoiselle Navarre. Je lui dois rendre ce témoignage, qu'elle a pour vous l'estime la plus tendre. J'ai été souvent jaloux moi-même de la manière dont elle me parlait de vous; et, à mon départ de Bruxelles, ce qu'elle m'a le plus expressément recommandé a été de venir vous voir, et vous demander votre amitié. »

« Monsieur le chevalier, lui répondis-je, vous me voyez malade; je le suis de votre façon, et je ne me sens pas disposé, je l'avoue, à prendre si subitement de l'amitié pour l'homme trop aimable qui m'a fait tant de mal. Mais la manière noble, loyale et franche dont vous vous annoncez, m'inspire pour vous beaucoup d'estime; et puisque je suis sacrifié, c'est du moins pour moi une consolation de l'être à un homme comme vous. Donnez-vous la peine de vous asseoir. Nous parlerons de notre ami, M. de Vauvenargues; nous parlerons aussi de mademoiselle Navarre; et de l'une comme de l'autre je ne vous dirai que du bien. »

Après cette conversation, qui fut longue et intéressante : « Monsieur, me dit-il, je me flatte que vous ne serez point fâché d'apprendre que mademoiselle Navarre m'ait communiqué vos lettres. Les voici : elles ne font pas moins l'éloge de votre cœur que de votre esprit. En vous les rendant de sa part, je suis chargé de recevoir les siennes. — Monsieur, lui demandai-je, a-t-elle eu la bonté de m'écrire deux mots pour m'autoriser à vous les remettre? — Non, me dit-il; elle a compté, ainsi que moi, que vous voudriez bien m'en croire sur ma parole. — Pardon, lui répondis-je : pour ce qui me regarde, je puis donner ma confiance; je ne dispose alors que de ce qui est à moi : mais le secret d'un autre, je n'en dispose pas de même. Cependant il est un moyen de tout concilier, et vous allez être content. » Alors tirant de mon secrétaire le paquet de lettres de mademoiselle Navarre : « Vous reconnaissez son écriture, et vous voyez, lui dis-je, que je ne distrais rien de ce recueil; vous lui serez témoin que ses lettres ont été brûlées. » A l'instant je les mis au feu avec les miennes; et, tandis qu'elles brû-

laient ensemble : « Mon devoir est rempli, ajoutai-je, mon sacrifice est consommé. » Il approuva ma délicatesse, et se retira satisfait.

La fièvre ne me quittait pas; j'étais mélancolique; je ne voulais plus voir personne. Je sentais le besoin de respirer un air plus vif que celui du quartier du Louvre; je voulais me donner pour ma convalescence une promenade solitaire : j'allai loger dans le quartier du Luxembourg.

Ce fut là que, malade encore, dans mon lit, en l'absence du Savoyard qui me servait, j'entendis un matin quelqu'un entrer chez moi. « Qui est là? » On ne me répond point; mais on entr'ouvre les rideaux de mon alcôve; et, dans l'obscurité, je me sens embrasser par une femme dont le visage, appuyé sur le mien, me baignait de larmes. « Qui êtes-vous? » demandai-je encore. Et, sans me répondre, on redouble d'embrassements, de soupirs et de pleurs. Enfin on se lève, et je vois mademoiselle Navarre, en déshabillé du matin, plus belle que jamais, dans sa douleur et dans ses larmes. « C'est vous, mademoiselle? m'écriai-je. Hélas! qui vous amène? Voulez-vous me faire mourir? » En disant ces mots, j'aperçus derrière elle le chevalier de Mirabeau, immobile et muet. Je crus être dans le délire; mais elle, se tournant vers lui d'un air tragique : « Voyez, monsieur, lui dit-elle, voyez qui je vous sacrifie : l'amant le plus passionné, le plus fidèle, le plus tendre, et le meilleur ami que j'eusse au monde; voyez en quel état mon amour pour vous l'a réduit, et combien vous seriez coupable si vous vous rendiez jamais indigne d'un tel sacrifice! » Le chevalier était pétrifié d'étonnement et d'admiration. « Êtes-vous en état de vous lever? me demanda-t-elle. — Oui, lui dis-je. — Eh bien! levez-vous, et donnez-nous à déjeûner; car nous voulons que vous soyez notre conseil, et nous avons à vous communiquer des choses de grande importance. »

Je me lève, et, mon Savoyard étant arrivé, je leur fais apporter du café au lait. Dès que nous fûmes seuls : « Mon ami, me dit-elle, monsieur le chevalier et moi nous allons consacrer nos amours au pied des autels, nous marier, non pas en France, où nous aurions bien des difficultés à vaincre, mais en Hol-

lande, où nous serons libres. Le maréchal de Saxe est furieux de jalousie. Voici la lettre qu'il m'a écrite. Il y traite légèrement monsieur le chevalier; mais il lui en fera raison. » Je lui représentai qu'un rival jaloux n'était pas obligé d'être juste envers son rival, et qu'il ne serait guère ni prudent ni possible de s'attaquer au maréchal de Saxe. « Qu'appelez-vous s'attaquer? reprit-elle; en duel, l'épée à la main? Ce n'est point cela: je ne me suis pas fait entendre. Monsieur le chevalier, après son mariage, s'en va demander du service à quelque puissance étrangère; il est connu, il peut choisir. Avec son nom, sa valeur, ses talents et cette figure, il fera un chemin rapide; incessamment on le verra à la tête des armées; et c'est dans un champ de bataille qu'il se mesurera avec le maréchal. — Fort bien! mademoiselle, m'écriai-je; voilà ce que j'approuve, et je vous reconnais l'un et l'autre dans un projet si généreux. » Je les vis, en effet, aussi fiers et aussi contents de leur résolution que si elle avait dû s'exécuter le lendemain. Dans la suite, j'appris qu'après s'être mariés en Hollande, ils avaient passé à Avignon; que le frère du chevalier, le soi-disant ami des hommes et l'ennemi de son frère, avait eu le crédit de le faire poursuivre jusque dans les États du pape; qu'au moment où les sbires, par ordre du vice-légat, venaient pour l'arrêter, sa femme était en couches, et qu'en les voyant entrer chez elle, la frayeur qui l'avait saisie avait causé en elle une révolution qui lui avait donné la mort.

Je lui donnai des larmes, et, depuis, cet ami des hommes, que j'ai connu pour un hypocrite de mœurs et pour un intrigant de cour, haineux, orgueilleux et méchant, a été ma bête d'aversion.

Je ne puis exprimer le changement presque subit qui s'était fait en moi lorsque j'avais appris que le chevalier de Mirabeau aimait assez mademoiselle Navarre pour en faire sa femme. Guéri de mon amour et surtout de ma jalousie, je trouvai juste la préférence qu'elle lui avait donnée; et, loin d'en être humilié, je m'applaudis de la lui avoir cédée. Par là je reconnus combien le sentiment de l'amour-propre et de la vanité blessée entrait dans les dépits et dans les chagrins de l'amour.

Cependant il me restait au fond du cœur un malaise, une inquiétude, un ennui qui me dominait. Ce tableau de Cléopâtre, que j'avais encore devant les yeux, avait perdu sa ressemblance; il ne me touchait plus, mais il m'importunait, et je m'en délivrai. Ce qui redoublait ma tristesse, c'était la perte de mon talent. Parmi les délices et les tourments d'Avenay, j'avais eu des heures de verve à donner au travail : mademoiselle Navarre m'y excitait elle-même. Les jours d'orage, comme elle avait peur du tonnerre, il fallait ou dîner ou souper dans ses caves (qui étaient celles du maréchal) ; et, au milieu de cinquante mille bouteilles de vin de Champagne, il était difficile de ne pas s'échauffer la tête. Il est bien vrai que ces jours-là mes vers étaient fumeux; mais la réflexion dissipait ces vapeurs. A mesure que j'avançais, je lui lisais mes nouvelles scènes. Pour les juger, elle allait s'asseoir sur ce qu'elle appelait son trône : c'était, au haut des vignes, un monticule de gazon, entouré de quelques broussailles; et il fallait voir, dans ses lettres, la description de ce trône qui nous attendait, disait-elle : celui d'Armide n'avait rien de plus enchanteur. C'était là qu'à ses pieds je lui lisais mes vers; et lorsqu'elle les approuvait, je les croyais les plus beaux du monde; mais quand le charme fut rompu, et que je me vis seul au monde, au lieu des fleurs dont les sentiers de l'art étaient semés pour moi, je n'y trouvai que des épines. Le génie qui m'inspirait m'abandonna; mon esprit et mon âme tombèrent languissants comme les voiles d'un navire, auquel tout à coup manque le vent qui les enflait.

Mademoiselle Clairon, qui voyait la langueur où j'étais tombé, s'empressa d'y apporter remède. « Mon ami, me dit-elle, votre cœur a besoin d'aimer, et l'ennui n'en est que le vide : il faut l'occuper, le remplir. N'y a-t-il donc qu'une femme au monde qui puisse être aimable à vos yeux? — Je n'en connais, lui dis-je, qu'une seule qui pût me consoler, si elle le voulait bien ; mais serait-elle assez généreuse pour le vouloir? — C'est ce qu'il faut savoir, reprit-elle avec un sourire. Est-elle de ma connaissance? je vous aiderai, si je puis. — Oui, vous la connaissez, et vous pouvez beaucoup sur elle. — Eh bien! nommez-la-moi, je parlerai pour vous. Je lui dirai que vous aimez

de bon cœur et de bonne foi; que vous êtes capable de fidélité, de constance, et qu'elle est sûre d'être heureuse en vous aimant. — Vous croyez donc tout cela de moi? — Oui, j'en suis très-persuadée. — Ayez donc la bonté de vous le dire. — A moi, mon ami? — A vous-même. — Ah! s'il dépend de moi, vous serez consolé, et j'en serai bien glorieuse. »

Ainsi se forma cette nouvelle liaison, qui, comme on peut bien le prévoir, ne fut pas de longue durée, mais qui eut pour moi l'avantage de me ranimer au travail. Jamais l'amour et l'amour de la gloire ne furent mieux d'accord qu'ils l'étaient dans mon cœur.

Denys fut remis au théâtre; il eut, à la reprise, même succès que dans la nouveauté. Le rôle d'Arétie se ressentit du surcroît d'intérêt qu'y prenait celle à qui rien n'était plus cher que ma gloire. Elle y fut plus sublime, plus ravissante que jamais. Eh! qu'on s'imagine avec quel plaisir allaient souper ensemble l'actrice et l'auteur applaudis!

Mon enthousiasme pour le talent de mademoiselle Clairon était un sentiment trop vif en moi, trop exalté, pour qu'il me soit possible de démêler, dans ma passion pour elle, ce qui n'était que de l'amour; mais, indépendamment des charmes de l'actrice, elle était encore à mes yeux une amante très-désirable par une jeunesse brillante de vivacité, d'enjouement, et de tous les attraits d'un naturel aimable, sans mélange d'aucun caprice, et avec le désir unique et les soins les plus délicats de rendre son amant heureux. Tant qu'elle aimait, personne n'aimait plus tendrement, plus passionnément qu'elle, ni de meilleure foi. Sûr d'elle comme de moi-même, la tête libre et l'âme en paix, je donnais au travail une partie du jour, et l'autre lui était réservée. Charmante je l'avais quittée; la même, et plus charmante encore, j'allais la retrouver. Quel dommage qu'un caractère si séduisant fût si léger, et qu'avec tant de sincérité, de fidélité même dans ses amours, elle n'eût pas plus de constance!

Elle avait une amie chez qui nous soupions quelquefois. Un jour, elle me dit : « N'y venez pas ce soir; vous y seriez mal à votre aise : le bailli de Fleury doit y souper, et il me ramène.

— J'en suis connu, lui répondis-je naïvement ; il voudra bien me ramener aussi. — Non, me dit-elle, il n'aura qu'un vis-à-vis. » Ce mot fut un trait de lumière. Et comme elle m'en vit frappé : « Eh bien! mon ami, reprit-elle, c'est une fantaisie ; il faut me la passer. — Est-il bien vrai? lui demandai-je ; parlez-vous sérieusement ? — Oui, je suis folle quelquefois ; mais je ne serai jamais fausse. — Je vous en sais bon gré, lui dis-je ; et je cède la place à M. le bailli. » Pour cette fois, je me sentis du courage et de la raison ; et ce qui m'arriva le lendemain m'apprit combien un sentiment honnête est plus analogue et plus doux à mon cœur qu'un goût frivole et passager.

Un avocat de mon pays, Rigal, vint me voir, et me dit : « Mademoiselle B*** vous a promis de ne jamais se marier sans le consentement de votre mère. Votre mère n'est plus; mademoiselle B*** n'en est pas moins fidèle à sa parole : il se présente pour elle un parti convenable; elle n'en veut accepter aucun sans votre propre consentement. » A ces mots, je sentis renaître en moi, non pas l'amour que j'avais eu pour elle, mais une inclination si douce, si vive et si tendre, que je n'y aurais point résisté, si ma fortune et mon état avaient eu quelque consistance. « Hélas! dis-je à Rigal, que ne suis-je en situation de m'opposer à l'engagement qu'on propose à ma chère B*** ! mais malheureusement le sort que j'aurais à lui offrir est trop vague et trop incertain. Mon avenir court des hasards d'où le sien ne doit pas dépendre. Elle mérite un bonheur solide ; et je ne puis que porter envie à celui qui est en état de le lui assurer. »

Quelques jours après, je reçus de mademoiselle Clairon un billet conçu en ces mots : « Votre amitié m'est nécessaire dans ce moment. Je vous connais trop bien pour n'y pas compter. Venez me voir, je vous attends. » Je me rendis chez elle. Il y avait du monde. « J'ai à vous parler, me dit-elle en me voyant. » Je la suivis dans son cabinet. « Vous me marquez, mademoiselle, que mon amitié peut, lui dis-je, vous être bonne à quelque chose. Je viens savoir à quoi, et vous assurer de mon zèle. — Ce n'est ni votre zèle ni votre amitié seule que je réclame, me dit-elle ; c'est votre amour; il faut que vous me le rendiez. »

Alors, avec une ingénuité qui, pour tout autre que moi, aurait été plaisante, elle me dit combien *cette poupée*, le bailli de Fleury, avait peu mérité que j'en fusse jaloux. Après cet humble aveu, tout ce qu'une friponne aimable peut avoir de plus séduisant, elle l'employa, mais en vain, pour regagner un cœur où la réflexion avait éteint l'amour.

« Vous ne m'avez pas trompé, lui dis-je ; et, aussi sincère que vous, je me fais un devoir de ne pas vous tromper. Nous sommes faits pour être amis, nous le serons toute la vie, si vous le voulez bien ; mais nous ne serons plus amants. » J'abrége un dialogue dont ce fut là pour moi la conclusion invariable. En la laissant triste et confuse, je sentis cependant que j'étais un peu trop vengé.

Aristomène était achevé ; je le lus aux comédiens. Mademoiselle Clairon assista à cette lecture avec une dignité froide. On nous savait brouillés : je n'en fus que plus applaudi. C'était un problème parmi les comédiens, si je lui donnerais le rôle de la femme d'Aristomène. Elle en fut inquiète, surtout lorsqu'elle apprit que les autres rôles étaient distribués. Elle reçut le sien, et, un quart d'heure après, elle arriva chez moi avec une de ses amies. « Tenez, monsieur, me dit-elle (en entrant de l'air dont elle entrait sur le théâtre, et en jetant sur ma table le cahier qu'on lui avait remis), je ne veux point du rôle sans l'auteur ; car l'un m'appartient comme l'autre. — Ma chère amie, lui dis-je en l'embrassant, à ce titre je suis à vous : n'en demandez pas davantage. Un autre sentiment nous rendrait malheureux. — Il a raison, dit-elle à sa compagne : ma mauvaise tête ferait son tourment et le mien. Venez donc, mon ami, venez dîner chez votre bonne amie. » Dès ce moment l'intimité la plus parfaite s'établit entre nous ; elle a duré trente ans la même ; et, quoique éloignés l'un de l'autre par mon nouveau genre de vie, rien n'a changé le fond de nos sentiments mutuels.

A propos de cette amitié libre et sûre qui régnait entre nous, je me rappelle un trait qui ne me doit point échapper.

Mademoiselle Clairon n'était ni riche, ni économe ; souvent elle manquait d'argent. Un jour elle me dit : « J'ai besoin de douze louis : les avez-vous ? — Non, je ne les ai pas. — Tâchez

de me les procurer, et apportez-les-moi ce soir dans ma loge, à la Comédie. » Aussitôt je me mets en course. Je connaissais bien des gens riches; mais je ne voulais point m'adresser à ceux-là. J'allai à mes abbés gascons, et à quelques autres de cette classe; je les trouvai à sec. J'arrivai triste dans la loge de mademoiselle Clairon. Elle était tête à tête avec le duc de Duras. « Vous venez bien tard, me dit-elle. — Je viens, lui dis-je, d'être en quête de quelque argent qui m'est dû; mais j'ai perdu mes pas. » Cela dit et bien entendu, j'allai prendre place dans l'amphithéâtre, lorsque, du bout du corridor, je m'entendis appeler par mon nom. Je me tourne, et je vois le duc de Duras qui vient à moi, et qui me dit : « Je viens de vous entendre dire que vous avez besoin d'argent; combien vous faut-il? » A ces mots il tira sa bourse. Je le remerciai, en disant que je n'en étais point pressé. « Ce n'est pas là répondre, insista-t-il : quel est l'argent que vous deviez toucher? — Douze louis, lui dis-je enfin. — Les voilà, me dit-il; mais à condition que, toutes les fois que vous en manquerez, vous vous adresserez à moi. » Et lorsque je les lui rendis, et le pressai de les reprendre : « Vous le voulez absolument? me dit-il. Je les reprends donc; mais souvenez-vous que cette bourse où je les remets est la vôtre. » Je n'usai point de ce crédit; mais depuis ce moment il n'est point de bontés qu'il ne m'ait témoignées. Nous nous sommes trouvés ensemble à l'Académie française; et, dans toutes les occasions, j'ai eu lieu de me louer de lui. Il avait de la joie à saisir les moments de me rendre de bons offices. Quand je dînais chez lui, il me donnait toujours de son meilleur vin de Champagne; et, dans les accès de sa goutte, il témoignait encore du plaisir à me voir. On le disait léger; assurément il ne le fut jamais pour moi. Revenons à *Aristomène*.

Voltaire alors était à Paris. Il avait eu envie de connaître ma pièce avant qu'elle fût achevée, et je lui en avais lu quatre actes, dont il avait été content. Mais l'acte qui me restait à faire lui donnait de l'inquiétude; et ce n'était pas sans raison. Dans les quatre actes qu'il avait entendus, l'action paraissait complète et suivie d'un bout à l'autre. « Quoi! me dit-il après la lecture, prétendez-vous, dès votre seconde tragédie, vous affranchir de la règle commune? Lorsque j'ai fait *la Mort de César*, en trois

actes, c'était pour un collége, et j'avais pour excuse la contrainte où j'étais de n'y introduire que des hommes; mais vous, au grand théâtre, et dans un sujet où rien ne vous aura gêné, donner une pièce tronquée, et en quatre actes, forme bizarre dont vous n'avez aucun exemple, c'est, à votre âge, une licence malheureuse que je ne saurais vous passer. — Aussi, lui dis-je, n'ai-je pas dessein de la prendre, cette licence. Ma pièce est en cinq actes dans ma tête, et j'espère bien les remplir. — Et comment? me demanda-t-il. Je viens d'entendre le dernier acte; tous les autres se suivent, et vous ne pensez pas sans doute à prendre l'action de plus haut? — Non, répondis-je; l'action commencera et finira comme vous l'avez vu; le reste est mon secret. Ce que je médite est peut-être une folie; mais, quelque périlleux que soit le pas, il faut que je le passe; et si vous m'en ôtiez le courage, tout mon travail serait perdu. — Allons, mon enfant, me dit-il, faites, osez, risquez; c'est toujours un bon signe. Il y a dans ce métier, comme dans celui de la guerre, des témérités heureuses; et c'est bien souvent du milieu des difficultés les plus désespérantes que naissent les grandes beautés. »

Le jour de la première représentation, il voulut se placer derrière moi dans ma loge; et je lui dois ce témoignage qu'il était presque aussi ému et aussi tremblant que moi-même. « A présent, me dit-il, avant qu'on ne levât la toile, apprenez-moi d'où vous avez tiré l'acte qui vous manquait. » Je lui rappelai qu'à la fin du second acte il était dit que la femme et le fils d'Aristomène allaient être jugés, et qu'au commencement du troisième on apprenait qu'ils avaient été condamnés. « Eh bien! lui dis-je, ce jugement, que j'avais supposé se passer dans l'entr'acte, je l'ai mis sur la scène. — Quoi! la tournelle sur le théâtre! s'écria-t-il; vous me faites trembler. — Oui, lui dis-je, c'est un écueil, mais il était inévitable; c'est à Clairon de me sauver. »

Aristomène eut au moins autant de succès que *Denys*. Voltaire, a chaque applaudissement, me serrait dans ses bras; mais ce qui l'étonna et le fit tressaillir de joie, ce fut l'effet du troisième acte. Lorsqu'il vit Léonide, chargée de fers, en criminelle, paraître au milieu de ses juges, et avec son grand caractère les domi-

ner, s'emparer de la scène et de l'âme des spectateurs, tourner sa défense en accusation, et, discernant parmi les sénateurs les vertueux amis d'Aristomène de ses perfides ennemis, attaquer, accabler ceux-ci de la conviction de leur scélératesse; au bruit de l'applaudissement qu'elle enleva, *Brave Clairon!* s'écria Voltaire, *macte animo, generose puer!* »

Certainement personne ne sent mieux que moi combien, du côté du talent, j'étais peu digne de lui faire envie; mais le succès était assez grand pour qu'il en fût jaloux, s'il avait eu cette faiblesse. Non, Voltaire avait trop le sentiment de sa supériorité pour craindre des talents vulgaires. Peut-être qu'un nouveau Corneille ou qu'un nouveau Racine lui aurait fait du chagrin; mais il n'était pas aussi facile qu'on le croyait d'inquiéter l'auteur de *Zaïre*, d'*Alzire*, de *Mérope*, et de *Mahomet*.

A cette première représentation d'*Aristomène*, je fus encore obligé de me montrer sur le théâtre; mais aux représentations suivantes mes amis me donnèrent le courage de me dérober aux acclamations du public.

Un accident interrompit mon succès et troubla ma joie. Roselli, cet acteur dont j'ai déjà parlé, jouait le rôle d'Arcire, ami d'Aristomène, et le jouait avec autant de chaleur que d'intelligence. Il n'était ni beau ni bien fait; il avait même dans la prononciation un grasseyement très-sensible; mais il faisait oublier ses défauts par la décence de son action, et par une expression pleine d'esprit et d'âme. Je lui attribuais le succès du dénoûment de ma tragédie; et en effet voici comment il l'avait décidé. Lorsque, dans la dernière scène, en parlant du décret par lequel le sénat avait mis le comble à ses atrocités, il dit,

> Théonis le défend, et s'en nomme l'auteur,

il s'aperçut que le public se soulevait d'indignation; et aussitôt, s'avançant au bord du théâtre avec l'action la plus vive, il cria au parterre, comme pour l'apaiser :

> Je m'élance, et lui plonge un poignard dans le cœur.

A l'attitude, au geste qui accompagna ces mots, on crut voir

Théonis frappé ; et ce fut dans toute la salle un transport de joie éclatant.

Or, après la sixième représentation de ma pièce, et dans la plus grande chaleur du succès, on vint m'annoncer que Roselli était attaqué d'une fluxion de poitrine; et, pour le remplacer dans son rôle, on me proposait un acteur incapable de le jouer. C'était pour moi un très-grand préjudice que d'interrompre cette affluence du public; mais c'eût été un plus grand mal encore que de dégrader mon ouvrage. Je demandai que les représentations en fussent suspendues jusques au rétablissement de la santé de Roselli; et ce ne fut que l'hiver suivant qu'*Aristomène* fut remis au théâtre.

A la première représentation de cette reprise, l'émotion du public fut si vive, qu'il demanda encore l'auteur. Je refusai de paraître sur le théâtre; mais j'étais au fond d'une loge. Quelqu'un m'y aperçut du parterre, et cria, *Le voila!* La loge était vers l'amphithéâtre; tout le parterre fit volte-face : il fallut m'avancer, et, par une humble salutation, répondre à cette nouvelle faveur.

L'homme qui, du fond de sa loge, m'avait pris dans ses bras pour me présenter au public, va occuper dans ces *Mémoires* une place considérable, par le mal qu'il me fit en me voulant du bien, et par les attrayantes et nuisibles douceurs qu'eut pour moi sa société. C'était M. de la Poplinière. Dès le succès de *Denys le Tyran*, il m'avait attiré chez lui. Mais, à l'époque dont je parle, le courage qu'il eut de m'offrir pour retraite sa maison de campagne, au risque de déplaire à l'homme tout-puissant que j'avais offensé, m'attacha fortement à un hôte si généreux. Le péril d'où il me tirait avait pour cause une de ces aventures de jeunesse où m'engageait mon imprudence, et qui apprendront à mes enfants à être plus sages que moi.

LIVRE QUATRIÈME.

Tandis que je logeais encore dans le quartier du Luxembourg, une ancienne actrice de l'Opéra-Comique, la Darimat, amie de mademoiselle Clairon, et mariée avec Durancy, acteur comique dans une troupe de province, étant accouchée à Paris, avait obtenu de mon actrice qu'elle fût marraine de son enfant, et moi j'avais été pris pour parrain. De ce baptême il arriva que ma commère Durancy, qui, chez mademoiselle Clairon, m'entendait quelquefois parler sur l'art de la déclamation, me dit un jour : « Mon compère, voulez-vous que je vous donne une jeune et jolie actrice à former? Elle aspire à débuter dans le tragique, et elle vaut la peine que vous lui donniez des leçons. C'est mademoiselle Verrière, l'une des protégées du maréchal de Saxe. Elle est votre voisine; elle est sage, elle vit fort décemment avec sa mère et avec sa sœur. Le maréchal, comme vous savez, est allé voir le roi de Prusse; et nous voulons, à son retour, lui donner le plaisir de trouver sa pupille au théâtre, jouant *Zaïre* et *Iphigénie* mieux que mademoiselle Gaussin. Si vous voulez vous charger de l'instruire, demain je vous installerai; nous dînerons chez elle ensemble.

Mon aventure avec mademoiselle Navarre ne m'avait point aliéné le maréchal de Saxe; il m'avait même témoigné de la bienveillance; et, avant qu'*Aristomène* fût mis au théâtre, il m'avait fait prier d'aller lui en faire la lecture. Cette lecture, tête à tête, l'avait intéressé : le rôle d'Aristomène l'avait ému. Il trouva celui de Léonide théâtral. « Mais, corbleu! me dit-il, c'est une fort mauvaise tête que cette femme-là! je n'en voudrais pas pour rien. » Ce fut là sa seule critique. Du reste, il fut content, et me le témoigna avec cette franchise noble et cavalière qui sentait en lui son héros.

Je fus donc enchanté d'avoir une occasion de faire quelque chose qui lui fût agréable; et très-innocemment, mais très-imprudemment, j'acceptai la proposition.

La protégée du maréchal était l'une de ses maîtresses ; elle lui avait été donnée à l'âge de dix-sept ans. Il en avait eu une fille, reconnue et mariée depuis sous le nom d'Aurore de Saxe. Il lui avait fait, à la naissance de cette enfant, une rente de cent louis : il lui donnait de plus, par an, cinq cents louis pour sa dépense. Il l'aimait de bonne amitié ; mais quant à ses plaisirs, elle n'y était plus admise. La douceur, l'ingénuité, la timidité de son caractère, n'avaient plus rien d'assez piquant pour lui. On sait qu'avec beaucoup de noblesse et de fierté dans l'âme, le maréchal de Saxe avait les mœurs grivoises. Par goût autant que par système, il voulait de la joie dans ses armées, disant que les Français n'allaient jamais si bien que lorsqu'on les menait gaiement, et que ce qu'ils craignaient le plus à la guerre, c'était l'ennui. Il avait toujours dans ses camps un Opéra-Comique. C'était à ce spectacle qu'il donnait l'ordre des batailles ; et ces jours-là, entre les deux pièces, la principale actrice annonçait ainsi : *Messieurs, demain relâche au théâtre, à cause de la bataille que donnera M. le maréchal ; après-demain, le* Coq du Village, *les* Amours grivois, *etc.*

Deux actrices de ce théâtre, Chantilly et Beaumenard, étaient ses deux maîtresses favorites ; et leur rivalité, leur jalousie, leurs caprices, lui donnaient, disait-il, *plus de tourments que les hussards de la reine de Hongrie.* J'ai lu ces mots dans l'une de ses lettres. C'était pour elles que mademoiselle Navarre avait été négligée. Il trouvait en elle trop de hauteur, et pas assez de complaisance et d'abandon. Mademoiselle Verrière, avec infiniment moins d'artifice, n'avait pas même l'ambition de le disputer à ses rivales ; elle semblait se reposer sur sa beauté du soin de plaire, sans y contribuer d'ailleurs que par l'égalité d'un caractère aimable, et par son indolence à se laisser aimer.

Les premières scènes que nous répétâmes ensemble furent celles de Zaïre avec Orosmane. Sa figure, sa voix, la sensibilité de son regard, son air de candeur et de modestie, s'accordaient parfaitement avec son rôle ; et dans le mien je ne mis que trop de véhémence et de chaleur. Dès notre seconde leçon, ces mots, *Zaïre, vous pleurez*, furent l'écueil de ma sagesse.

La docilité de mon écolière me rendit assidu ; cette assiduité

fut malignement expliquée. Le maréchal, qui était alors en Prusse, instruit de notre intelligence, en prit une colère peu digne d'un aussi grand homme. Les cinquante louis que mademoiselle Verrière touchait par mois lui furent supprimés, et il annonça que de sa vie il ne reverrait ni la mère ni son enfant. Il tint parole; et ce ne fut qu'après sa mort, et un peu par mon entremise, qu'Aurore fut reconnue et élevée dans un couvent comme fille de ce héros.

Le délaissement où tombait ma Zaïre nous accabla tous les deux de douleur. Il me restait quarante louis du produit de ma nouvelle tragédie; je la priai de les accepter. Cependant, mademoiselle Clairon et tous nos amis nous conseillèrent de cesser de nous voir, au moins pour quelque temps. Il nous en coûta bien des larmes; mais nous suivîmes ce conseil.

Le maréchal revint. J'entendais dire de tous côtés qu'il était furieux contre moi. J'ai su depuis par le maréchal de Lœwendahl, et par deux autres de ses amis, Sourdis et Flavacourt, qu'ils avaient eu bien de la peine à retenir les mouvements de sa colère. Il allait disant dans le monde, à la cour, et au roi lui-même, que ce petit insolent de poëte lui prenait toutes ses maîtresses (je n'avais cependant que celles qu'il abandonnait). Il montrait un billet de moi qu'un perfide laquais avait volé à celle-ci. Heureusement dans ce billet, à propos de la tragédie de *Cléopâtre*, à laquelle je travaillais, il était dit qu'Antoine était *un héros en amour comme en guerre.* « Et cet Antoine, disait le maréchal, vous entendez bien qui il est. » Cette allusion, à laquelle je n'avais point pensé, en le flattant, le calmait un peu.

Cependant j'étais dans des transes d'autant plus cruelles que j'étais résolu, au péril de ma vie, de me venger de lui s'il m'eût fait insulter. Dans cette situation, l'une des plus pénibles où je me sois trouvé, M. de la Poplinière me proposa de me retirer chez lui à la campagne; et, d'un autre côté, le prince de Turenne me soulagea du chagrin où j'étais de laisser ma Zaïre dans l'infortune.

Ce prince, me trouvant un soir dans le foyer de la Comédie française, vint à moi, et me dit: « Vous êtes cause que le ma-

réchal de Saxe a quitté mademoiselle Verrière : voulez-vous me donner votre parole de ne plus la voir? son malheur sera réparé. » Ceci m'expliqua le mystère du rendez-vous qu'elle m'avait donné la veille dans le bois de Boulogne, et des pleurs qu'elle avait versés en me disant adieu. « Oui, mon prince, je vous la donne, lui répondis-je, cette parole que vous me demandez. Que mademoiselle Verrière soit heureuse avec vous; je consens à ne plus la voir. » Il la prit, et je fus fidèle à ma promesse.

Retiré, presque solitaire, dans cette maison de campagne, bien différente alors et de ce qu'elle avait été et de ce qu'elle fut depuis, j'eus tout le temps de me livrer à mes réflexions sur moi-même. Je tournai les yeux vers l'abîme au bord duquel je venais de passer. Le héros de Fontenoy, l'idole des armées et de la France entière, l'homme devant qui la plus haute noblesse du royaume était dans le respect, et que le roi lui-même accueillait avec toutes les distinctions qui peuvent flatter un grand homme, était celui à qui j'avais manqué, sans avoir même pour excuse l'égarement d'un fol amour. Cette fille imprudente et faible ne m'avait point dissimulé qu'elle tenait à lui par ses bienfaits, et comme au père de son enfant. J'étais si bien instruit et si persuadé du risque épouvantable que nous courions ensemble, que, lorsqu'à des heures indues je me glissais chez elle, ce n'était jamais qu'en tremblant. Je la trouvais, je la laissais encore plus tremblante elle-même. Il n'était point de plaisir qui n'eût été trop chèrement payé par nos frayeurs d'être surpris et dénoncés. Et si le maréchal, instruit de ma témérité, dédaignant de m'ôter la vie, m'eût fait seulement insulter par un de ses valets, je n'opposais à cette crainte qu'une résolution à laquelle je ne puis penser sans frémir. Ah! frémissez comme moi, mes enfants, des dangers que m'a fait courir une trop ardente jeunesse pour une liaison fortuite et passagère, sans autre cause que l'attrait du plaisir et de l'occasion. J'ai cru devoir vous marquer l'écueil, pour vous préserver du naufrage.

Peu de temps après, le maréchal mourut. Il avait fini par se montrer magnanime envers moi, comme le lion de la fable envers le souriceau. A la première représentation de *Cléopâtre*,

s'étant trouvé dans le corridor face à face avec moi, en sortant de sa loge (rencontre qui me fit pâlir), il avait eu la bonté de me dire ces mots d'approbation : *Fort bien, monsieur, fort bien!* Je regrettai sincèrement en lui le défenseur de ma patrie, et l'homme généreux qui m'avait pardonné ; et, pour honorer sa mémoire autant qu'il était en moi, je fis ainsi son épitaphe :

A Courtray Fabius, Annibal à Bruxelles,
Sur la Meuse Condé, Turenne sur le Rhin,
Au léopard farouche il imposa le frein,
Et de l'aigle rapide il abattit les ailes.

La retraite où je me sauvais des tentations de Paris, m'en offrit bientôt de nouvelles; mais dans ce moment-là elle ne me donnait que de sérieuses leçons de mœurs. Pour faire connaître la cause de la tristesse silencieuse et sombre qui régnait alors dans un lieu qui avait été le séjour des plaisirs, il faut que je revienne un peu sur le passé, et que je dise comment s'était formé et détruit cet enchantement.

M. de la Poplinière n'était pas le plus riche financier de son temps, mais il en était le plus fastueux. D'abord il avait pris pour maîtresse, et depuis pour femme, la fille d'une comédienne. Son intention n'avait pas été de se marier avec elle, mais elle avait su l'y obliger : voici par quel moyen. La fameuse de Tencin, après avoir élevé son frère à la dignité de cardinal, et l'avoir introduit dans le conseil d'État, avait par lui un crédit obscur, mais puissant, auprès du vieux cardinal de Fleury. Mademoiselle Daucour se fit présenter à elle, et, en jeune innocente qui avait été séduite, elle se plaignit que M. de la Poplinière, après l'avoir flattée de l'espérance d'être sa femme, ne pensait plus à l'épouser. « Il vous épousera, et j'en fais mon affaire, dit madame de Tencin. Cachez-lui que vous m'ayez vue, et dissimulez avec lui. »

Le moment critique du renouvellement du bail des fermes approchait; et, parmi les anciens fermiers généraux, c'était à qui serait conservé sur la liste. On fit entendre au cardinal de Fleury que c'était le moment de faire cesser un scandale qui affligeait tous les gens de bien. On lui représenta mademoiselle

Daucour comme une victime intéressante de la séduction, et la Poplinière comme un de ces hommes qui se jouent de l'innocence, après avoir surpris sa faiblesse et sa bonne foi.

Ce n'était pas encore parmi les financiers un luxe autorisé que celui des maîtresses publiquement entretenues; et le cardinal se piquait de maintenir les bonnes mœurs. Lors donc que la Poplinière alla solliciter ses bontés pour le nouveau bail, le cardinal lui demanda ce que c'était que mademoiselle Daucour. « C'est une jeune personne dont j'ai pris soin, » lui répondit la Poplinière; et il lui fit l'éloge de son esprit, de ses talents et de sa bonne éducation. « Je suis bien aise, reprit le cardinal, de tout le bien que vous m'en dites. Tout le monde en parle de même, et l'intention du roi est de donner votre place à celui qui l'épousera. Il est bien juste au moins qu'après l'avoir séduite, vous lui laissiez pour dot l'état qu'elle avait droit d'attendre de vous-même, et que vous lui aviez promis. » La Poplinière voulut se défendre d'avoir pris cet engagement. « Vous l'avez abusée, insista le ministre; et sans vous elle aurait encore son innocence. Il faut réparer ce tort-là : c'est le conseil que je vous donne; et ne tardez pas à le suivre, sans quoi je ne puis rien pour vous. » Perdre sa place ou épouser, l'alternative était pressante. La Poplinière prit le parti le moins fâcheux; mais à sa résolution forcée il voulut donner l'apparence d'une volonté libre; et le lendemain, au réveil de mademoiselle Daucour : « Levez-vous, lui dit-il, et, avec votre mère, venez où je vais vous conduire. » Elle obéit. Ce fut chez son notaire qu'il les mena. « Écoutez, leur dit-il, la lecture de l'acte que nous allons signer. » C'était le contrat de mariage. Le coup de théâtre parut produire son effet : la fille eut l'air de se pâmer, la mère embrassa les genoux de celui qui mettait le comble à ses bontés et à leurs vœux. Il jouit pleinement de leur feinte reconnaissance, et, tant qu'il fut dans l'illusion d'un époux qui se croit aimé, il vit sa maison embellie par les enchantements de sa brillante épouse. Le plus grand monde était de ses soupers et de ses fêtes; mais bientôt les inquiétudes et les soupçons jaloux troublèrent son repos. Sa femme avait pris son essor. Portée dans un tourbillon où il ne pouvait pas la suivre, on lui donnait à elle

des soupers dont il n'était pas, et, par des lettres anonymes, on se faisait un plaisir malin de l'avertir qu'il était la fable et le jouet de cette cour brillante que sa femme tenait chez lui. C'était dans ce temps-là qu'il m'y avait attiré; mais je ne fus d'abord que de sa société particulière. Là, je trouvai le célèbre Rameau; Latour, le plus habile peintre en pastel que nous ayons eu; Vaucanson, ce merveilleux mécanicien; Carle Vanloo, ce grand dessinateur et ce grand coloriste, et sa femme, qui la première, avec sa voix de rossignol, nous avait fait connaître les chants de l'Italie.

Madame de la Poplinière me marquait de la bienveillance. Elle voulut entendre la lecture d'*Aristomène;* et, de tous les critiques dont j'avais pris conseil, ce fut à mon gré le meilleur. Après avoir entendu ma pièce, elle en fit l'analyse avec une clarté, une précision surprenante; me retraça de scène en scène le cours de l'action, remarqua les endroits qui lui avaient paru beaux, comme ceux qu'elle trouvait faibles; et, dans toutes les corrections qu'elle me demanda, ses observations me frappèrent comme autant de traits de lumière. Ce coup d'œil si vif, si rapide, et cependant si juste, étonna tout le monde; et dans cette lecture, quoique assez applaudi moi-même, je dois dire que son succès fut plus éclatant que le mien. Son mari en était tristement interdit. A travers son admiration pour cette heureuse facilité de mémoire et d'intelligence, pour cette verve d'éloquence qui tenait de l'inspiration, enfin pour cet accord de l'esprit et du goût qui l'étonnait comme nous dans sa femme, on voyait percer, malgré lui, un fond d'humeur et de chagrin dont lui seul connaissait la cause. Il avait voulu la retirer de ce grand monde où elle était lancée; mais elle avait traité de tyrannie capricieuse et d'esclavage humiliant la gêne où il prétendait la réduire, et de là les scènes violentes qu'il y avait entre eux sans témoins.

La Poplinière se soulageait avec nous, surtout avec moi, par des satires de ce monde dont il était excédé, disait-il, et dont il voulait s'éloigner. Il m'avait engagé à loger près de lui. Ma simplicité, ma franchise, lui convenaient. « Vivons ensemble, me disait-il; nous sommes faits pour nous aimer; et laissez là,

croyez-moi, ce monde qui vous a séduit, comme il m'avait séduit moi-même. Et qu'en attendez-vous? — Des protecteurs, lui dis-je, et quelques moyens de fortune. — Des protecteurs! Ah! si vous saviez comme tous ces gens-là protégent!... De la fortune! et n'en ai-je pas assez pour nous deux? Je n'ai point d'enfant, et, grâce au ciel, je n'en aurai jamais. Soyez tranquille, et ne nous quittons pas; car je sens tous les jours que vous m'êtes plus nécessaire. »

Malgré sa répugnance à me voir lui échapper, il ne put refuser à madame de Tencin, qu'il ménageait par politique, il ne put, dis-je, lui refuser de me mener chez elle pour lui lire ma tragédie : c'était *Aristomène* qu'on venait de jouer. L'auditoire était respectable. J'y vis rassemblés Montesquieu, Fontenelle, Mairan, Marivaux, le jeune Helvétius, Astruc, je ne sais qui encore, tous gens de lettres ou savants, et au milieu d'eux une femme d'un esprit et d'un sens profond, mais qui, enveloppée dans son extérieur de bonhomie et de simplicité, avait plutôt l'air de la ménagère que de la maîtresse de la maison : c'était là madame de Tencin. J'eus besoin de tous mes poumons pour me faire entendre de Fontenelle; et, quoique bien près de son oreille, il me fallait encore prononcer chaque mot avec force et à haute voix; mais il m'écoutait avec tant de bonté, qu'il me rendait doux les efforts de cette lecture pénible. Elle fut, comme vous pensez bien, d'une monotonie extrême, sans inflexions, sans nuances. Cependant je fus honoré des suffrages de l'assemblée; j'eus même l'honneur d'être du dîner de madame de Tencin; et dès ce jour-là j'aurais été inscrit sur la liste de ses convives. Mais M. de la Poplinière n'eut pas de peine à me persuader qu'il y avait là trop d'esprit pour moi; et, en effet, je m'aperçus bientôt qu'on y arrivait préparé à jouer son rôle, et que l'envie d'entrer en scène n'y laissait pas toujours à la conversation la liberté de suivre son cours facile et naturel. C'était à qui saisirait le plus vite, et comme à la volée, le moment de placer son mot, son conte, son anecdote, sa maxime ou son trait léger et piquant; et, pour amener l'à-propos, on le tirait quelquefois d'un peu loin.

Dans Marivaux, l'impatience de faire preuve de finesse et de

sagacité perçait visiblement. Montesquieu, avec plus de calme, attendait que la balle vînt à lui; mais il l'attendait. Mairan guettait l'occasion. Astruc ne daignait pas l'attendre. Fontenelle seul la laissait venir sans la chercher; et il usait si sobrement de l'attention qu'on donnait à l'entendre, que ses mots fins, ses jolis contes n'occupaient jamais qu'un moment. Helvétius, attentif et discret, recueillait pour semer un jour. C'était un exemple pour moi que je n'aurais pas eu la constance de suivre : aussi cette société eut-elle pour moi peu d'attrait.

Il n'en fut pas de même de celle d'une femme que mon heureuse étoile m'avait fait rencontrer chez madame de Tencin, et qui dès lors eut la bonté de m'inviter à l'aller voir. Cette femme, qui commençait à choisir et à composer sa société littéraire, était madame Geoffrin. Je répondis trop tard à son invitation, et ce fut encore M. de la Poplinière qui m'empêcha d'aller chez elle. « Qu'iriez-vous faire là? me dit-il; c'est encore un rendez-vous de beaux-esprits.

C'était ainsi qu'il m'avait captivé lorsque arriva mon aventure avec le maréchal de Saxe; mais ce qui m'attacha le plus étroitement à lui fut de le voir malheureux lui-même, et de m'apercevoir du besoin qu'il avait de moi. Les lettres anonymes ne cessaient de le harceler : on l'assurait qu'à Passy même un rival heureux continuait de voir sa femme. Il l'observait, il la faisait surveiller nuit et jour; elle en était instruite, et ne voyait en lui que le geôlier de sa prison.

Ce fut là que j'appris ce que c'est qu'un ménage où d'un côté la jalousie, et de l'autre la haine, se glissent comme deux serpents. Une maison voluptueuse, dont les arts, les talents, tous les plaisirs honnêtes, semblaient avoir fait leur séjour, et dans cette maison le luxe, l'abondance, l'affluence de tous les biens, tout cela corrompu par la défiance et la crainte, par les tristes soupçons et par les noirs chagrins! Il fallait voir à table ces deux époux vis-à-vis l'un de l'autre; la morne taciturnité du mari, la fière et froide indignation de la femme, le soin que prenaient leurs regards de s'éviter, et l'air terrible et sombre dont ils se rencontraient, surtout devant leurs gens; l'effort qu'ils faisaient sur eux-mêmes pour s'adresser quelques

paroles, et le ton sec et dur dont ils se répondaient. On a de la peine à concevoir comment deux êtres aussi fortement aliénés pouvaient habiter ensemble; mais elle était déterminée à ne pas quitter sa maison, et lui, aux yeux du monde et en bonne justice, n'avait pas droit de l'en chasser.

Moi, qui savais enfin la cause de cette mésintelligence, je ne négligeais rien pour adoucir les peines de celui dont le cœur semblait s'appuyer sur le mien. Un misérable que je dédaigne de nommer, parce qu'il est mort, m'a accusé d'avoir été l'un des complaisants de la Poplinière. Je commence par déclarer que jamais je n'ai reçu de lui le plus léger bienfait. Après cela, je conviens sans rougir que, par un sentiment très-naïf et très-tendre, je m'étudiais à lui complaire. Aussi éloigné de l'adulation que de la négligence, je ne le flattais pas, mais je le consolais : je lui rendais le bon office qu'Horace attribuait aux Muses : *Vos lene consilium et datis, et dato gaudetis, almæ.* Et plût au ciel qu'il n'eût pas été lui-même plus indulgent pour ma vanité que je ne l'étais pour la sienne! Cet esprit de propriété qui exagère à nos yeux le prix de tout ce qui intéresse, lui faisait tant d'illusion sur le jeune poëte qu'il avait adopté, que tout ce qui coulait de ma plume lui semblait beau; et, au lieu d'un ami sévère dont j'aurais eu besoin, je ne trouvais en lui qu'un très-facile approbateur. Ce fut l'une des causes auxquelles j'attribue cette mollesse d'application dont mes ouvrages se ressentirent tout le temps que je fus chez lui.

Vers la fin de l'automne, l'ennui lui fit quitter sa triste maison de campagne; et peu de temps après arriva l'aventure qui le sépara de sa femme. Un jour que dans la plaine des Sablons le maréchal de Saxe donnait au public le spectacle de la revue de ses uhlans, la Poplinière, plus excédé que jamais de lettres anonymes, qui lui répétaient que sa femme recevait chez elle toutes les nuits le maréchal de Richelieu, prit le temps où elle était à la revue pour visiter son appartement, et voir comment un homme pouvait y être introduit, malgré la vigilance d'un portier dont il était sûr. Il avait avec lui, pour l'aider dans cette recherche, Vaucanson et Balot; celui-ci petit avocat, d'un esprit fin et pénétrant, mais personnage assez grotesque par la

singularité d'un langage trivial et hyperbolique, et d'un caractère mêlé de bassesse et d'orgueil, fier et haut par boutades, et servile par habitude. C'était lui qui louait M. de la Poplinière sur la finesse de sa peau, et qui, dans un moment d'humeur, disait de lui : *Qu'il s'en aille cuver son or.* Pour Vaucanson, tout son esprit était en génie ; et, hors des mécaniques, rien de plus ignorant et rien de plus borné que lui.

En visitant l'appartement de madame de la Poplinière, Balot fit la remarque que, dans le cabinet où était son clavecin, on avait tendu un tapis de pied, et que cependant il n'y avait dans la cheminée de cette pièce ni bois, ni cendres, ni chenets, quoique le temps fût déjà froid et que l'on fît du feu partout. Par induction, il s'avisa de frapper de sa canne la plaque de la cheminée ; la plaque sonna creux. Alors Vaucanson, s'approchant, s'aperçut qu'elle était montée à charnière, et si parfaitement unie au revêtement des côtés, que la jointure en était presque imperceptible. « Ah ! monsieur, s'écria-t-il en se tournant vers la Poplinière, le bel ouvrage que je vois là ! et l'excellent ouvrier que celui qui l'a fait ! Cette plaque est mobile, elle s'ouvre ; mais la charnière en est d'une délicatesse !... non, il n'y a point de tabatière mieux travaillée. L'habile homme que celui-là ! — Quoi ! monsieur, dit la Poplinière en pâlissant, vous êtes sûr que cette plaque s'ouvre ? — Vraiment ! j'en suis sûr, je le vois, dit Vaucanson, ravi d'admiration et d'aise : rien n'est plus merveilleux. — Et que me fait votre merveille ? il s'agit bien ici d'admirer. — Ah ! monsieur, de tels ouvriers sont fort rares ! j'en ai de bons, assurément ; mais je n'en ai pas un qui... — Laissons là vos ouvriers, interrompit la Poplinière, et qu'on m'en appelle un qui fasse sauter cette plaque. — C'est dommage, dit Vaucanson, de briser un chef-d'œuvre aussi parfait que celui-là. »

Derrière la plaque, une ouverture faite au mur mitoyen était fermée par un panneau de boiserie qui, couvert d'une glace dans la maison voisine, s'ouvrait à volonté, et donnait une libre entrée dans le cabinet de musique au locataire clandestin de l'appartement contigu. Le malheureux la Poplinière, qui ne cherchait, je crois, qu'un moyen légitime de se délivrer de sa femme,

envoya querir un commissaire, et fit constater sur-le-champ, par un procès-verbal, sa découverte et sa disgrâce.

Sa femme était encore à la revue, lorsqu'on vint l'avertir de ce qui se passait chez elle. Pour y rentrer, ou de gré ou de force, elle pria le maréchal de Lœwendahl de l'y accompagner; mais la porte lui fut fermée, et le maréchal ne voulut pas prendre sur lui de la forcer. Elle eut recours au maréchal de Saxe : « Que je rentre chez moi, lui dit-elle, et que je parle à mon mari; c'est assez : vous m'aurez sauvée. » Le maréchal la fit monter dans son carrosse, et, en arrivant à la porte, il descendit, et frappa lui-même. Le fidèle portier, entr'ouvrant la porte, voulut lui dire qu'il lui était défendu... « Et ne me connaissez-vous pas? lui dit le maréchal. Apprenez que pour moi il n'y a point de porte fermée. Entrez, madame, entrez chez vous. » Il lui donna la main, et monta avec elle.

La Poplinière, effarouché, vint au-devant de lui. « Eh bien! mon ami, qu'est-ce? lui dit le maréchal; un esclandre, des scènes, un spectacle pour le public? Il n'y a pour vous dans tout cela que du ridicule à gagner. Ne voyez-vous pas qu'on ne cherche qu'à vous brouiller ensemble, et qu'on y emploie toutes sortes de ruses? N'en soyez point la dupe. Écoutez votre femme, qui se justifiera pleinement à vos yeux, et qui ne demande qu'à vivre convenablement avec vous. » La Poplinière se contint respectueusement en silence; et le maréchal s'en alla, en leur recommandant la décence et la paix.

Tête à tête avec son mari, madame de la Poplinière s'arma de tout son courage et de toute son éloquence. Elle lui demanda sur quel nouveau soupçon, sur quelle délation nouvelle il lui avait fait fermer sa porte. Et lorsqu'il parla de la plaque, elle s'indigna qu'il la crût complice de cette coupable invention. N'était-ce pas chez lui, bien plutôt que chez elle, qu'on avait voulu pénétrer? Et, pour avoir à leur insu pratiqué ce passage d'une maison à l'autre, que fallait-il qu'un domestique et deux ouvriers corrompus? Mais quoi! y avait-il à douter de la cause d'un stratagème si visiblement inventé, pour la perdre dans son esprit? « J'étais trop heureuse avec vous, lui dit-elle; et c'est mon bonheur qui irrite contre moi l'envie. Les lettres ano-

nymes ne lui ont pas suffi ; il lui fallait des preuves, et, dans sa rage, elle a imaginé cette détestable machine. Que dis-je? et, depuis que l'envie s'obstine à me persécuter, n'avez-vous pas dû voir quel était à ses yeux mon crime? Quelle est dans Paris l'autre femme dont le repos, l'honneur soit si violemment attaqué? Ah! c'est qu'aucune d'elles n'a le tort que j'avais, et que j'aurais encore si vous aviez été plus juste. Je contribuais au bonheur d'un homme dont l'esprit, les talents, la considération, l'honorable existence, font le tourment des envieux. C'est vous qu'ils veulent rendre et ridicule et malheureux. Oui, c'est là le motif de ces libelles anonymes que vous recevez tous les jours; et c'est le succès qu'on espère de ce piége grossier que l'on vous a tendu. » Alors, se jetant à ses pieds : « Ah! monsieur, rendez-moi votre estime, votre confiance, j'ose dire votre tendresse, et mon amour vous vengera, en me vengeant moi-même, du mal que nous ont fait nos communs ennemis. »

Malheureusement trop convaincu, la Poplinière fut inflexible. « Madame, lui dit-il, tout l'artifice de vos paroles ne me fait point changer de résolution : nous n'habiterons plus ensemble. Si vous vous retirez modestement, sans bruit, je prendrai soin de votre sort. Si vous m'obligez de recourir aux voies de rigueur pour vous faire sortir de chez moi, je les emploierai; et tout sentiment d'indulgence et de bonté pour vous sera étouffé dans mon âme. » Elle sortit. Il lui donna, je crois, vingt mille livres de pension alimentaire, avec quoi elle alla vivre ou plutôt mourir dans un réduit obscur, délaissée de ce beau monde qui l'avait tant flattée, et qui la méprisa lorsqu'elle fut dans le malheur. Une glande qu'elle avait au sein fut le foyer d'une humeur corrosive qui la dévora lentement. Le maréchal de Richelieu, qui se donnait ailleurs des passe-temps et des plaisirs, tandis qu'elle se consumait dans les douleurs les plus cruelles, ne laissait pas de lui rendre, en passant, quelques devoirs de bienséance; aussi disait-on dans le monde, après qu'elle eut cessé de vivre : « En vérité, M. de Richelieu a eu pour elle des procédés bien admirables! il n'a pas cessé de la voir jusqu'à son dernier moment. »

C'était pour être aimée ainsi que cette femme, qui chez elle,

avec une conduite honnête, aurait joui de l'estime publique et des agréments d'une vie honorée et délicieuse, avait sacrifié son repos, sa pudeur, sa fortune, tous ses plaisirs; et ce qui rend plus effrayant encore ce délire de la vanité, c'est que ni le cœur ni les sens n'y avaient eu qu'une part très-légère. Madame de la Poplinière, avec une tête assez vive, était d'une extrême froideur; mais un duc à bonnes fortunes lui avait paru, comme à bien d'autres, une glorieuse conquête. Ce fut là ce qui la perdit.

La Poplinière, séparé de sa femme, ne songea plus qu'à vivre en homme libre et opulent. Sa maison de Passy redevint le séjour le plus charmant, mais le plus dangereux pour moi. Il avait à ses gages le meilleur concert de musique qui fût connu dans ce temps-là. Les joueurs d'instruments logeaient chez lui, et préparaient ensemble le matin, avec un accord merveilleux, les symphonies qu'ils devaient exécuter le soir. Les premiers talents des théâtres, et singulièrement les chanteuses et les danseuses de l'Opéra, venaient embellir ses soupers. A ces soupers, après que de brillantes voix avaient charmé l'oreille, on était agréablement surpris de voir, au son des instruments, Lany, sa sœur, la jeune Pluvigné, quitter la table, et, dans la même salle, danser les airs qu'exécutait la symphonie. Tous les habiles musiciens qui venaient d'Italie, violons, chanteuses et chanteurs, étaient reçus, logés, nourris dans sa maison, et chacun à l'envi brillait dans ces concerts. Rameau y composait ses opéras; et, les jours de fêtes, à la messe de la chapelle domestique, il nous donnait sur l'orgue des morceaux de verve étonnants. Jamais bourgeois n'a mieux vécu en prince, et les princes venaient jouir de ses plaisirs.

A son théâtre, car il en avait un, on ne jouait que des comédies de sa façon, et dont les acteurs étaient pris dans sa société. Ces comédies, quoique médiocres, étaient d'assez bon goût, et assez bien écrites pour qu'il n'y eût pas une complaisance excessive à les applaudir. Le succès en était d'autant plus assuré, que le spectacle était suivi d'un splendide souper, auquel l'élite des spectateurs, les ambassadeurs de l'Europe, la plus haute noblesse, et les plus jolies femmes de Paris, étaient invités.

La Poplinière en faisait les honneurs en homme qui avait pris dans le monde le sentiment des convenances; dont l'air, le ton et les manières n'avaient rien que de bienséant; dont l'orgueil même savait s'envelopper de politesse et de modestie, et qui, dans les respects qu'il rendait aux grands, ne laissait pas de garder encore un certain air de civilité libre et simple qui lui allait bien, parce qu'il lui était naturel. Personne, quand il voulait plaire, n'était plus aimable que lui. Il avait de l'esprit, de la galanterie, et, sans aucune étude ni beaucoup de culture, assez de talent pour les vers. Hors de chez lui, ceux même qui venaient de jouir de son luxe et de sa dépense ne manquaient pas de trouver ridicule l'existence qu'il se donnait; mais chez lui il ne s'entendait que féliciter et louer, et, avec plus ou moins de complaisance, chacun lui payait en flatterie les plaisirs qu'il lui avait donnés. C'était bien, comme on le disait, un vieil enfant gâté de la fortune; mais moi qui le voyais habituellement et de près, et qui m'affligeais quelquefois de le trouver un peu trop vain, je m'étonne aujourd'hui qu'il ne le fût pas davantage.

Un défaut bien plus déplorable que cette vanité de richesse et de faste, c'était en lui une soif de Tantale pour un genre de voluptés dont il ne pouvait plus ou presque plus jouir. Le financier de la Fontaine se plaignait qu'*au marché l'on ne vendit pas le dormir, comme le manger et le boire*. Pour celui-ci, ce n'était point le dormir qu'il aurait voulu payer au poids de l'or.

Les plaisirs le sollicitaient; mais, en contraste avec la fortune qui les lui amenait en foule, la nature lui en prescrivait une abstinence humiliante; et cette alternative de tentations continuelles et de continuelles privations, était un supplice pour lui. Le malheureux ne pouvait se persuader que la cause en fût en lui-même. Il ne manquait jamais d'en accuser l'objet présent; et toutes les fois qu'un objet nouveau lui semblait avoir plus d'attraits, on le voyait galant, enjoué, comme épanoui par ce doux rayon d'espérance: c'était alors qu'il était aimable. Il faisait des contes joyeux, il chantait des chansons qu'il avait composées, et d'un style tantôt plus libre, tantôt plus délicat, selon l'objet qui l'animait; mais autant il avait été vif et charmé le soir, autant, le lendemain, il était triste et mécontent.

Cependant moi, qu'environnaient les occasions de faillir, je n'étais rien moins qu'infaillible. Je sentais bien qu'elles m'étaient nuisibles, et que, pour m'en défendre, il eût fallu m'en éloigner; mais je n'en avais pas la force. Le corridor où je logeais était le plus souvent peuplé de filles de spectacle. Avec un pareil voisinage, il était difficile que je fusse économe et des heures de mon sommeil et de celles de mon travail. Les plaisirs de la table contribuaient aussi à obscurcir en moi les facultés intellectuelles. Je ne me doutais pas que la tempérance fût la nourrice du génie, et cependant rien n'est plus véritable. Je m'éveillais la tête trouble, et les idées appesanties des vapeurs d'un ample souper. Je m'étonnais que mes esprits ne fussent pas aussi purs, aussi libres que dans la rue des Mathurins ou que dans celle des Maçons. Ah! c'est que le travail de l'imagination ne veut pas être embarrassé par celui des autres organes. Les Muses, a-t-on dit, sont chastes; il aurait fallu ajouter qu'elles étaient sobres: et l'une et l'autre de ces maximes étaient chez moi dans un profond oubli.

J'avais négligemment fini la tragédie de *Cléopâtre;* et cette pièce, qui, dans le recueil de mes œuvres, est aujourd'hui ce que j'ai travaillé avec le plus de soin, se *ressentait alors*, comme je l'ai dit ailleurs [1], *de la précipitation avec laquelle on écrit dans un âge où l'on n'a pas encore senti combien il est difficile de bien écrire*. Elle eut besoin de toute l'indulgence du public pour obtenir un demi-succès de onze représentations. J'avais mis sur le théâtre le dénoûment que me donnait l'histoire, et Vaucanson avait bien voulu me fabriquer un aspic automate qui, dans le moment où Cléopâtre le pressait sur son sein pour en exciter la morsure, imitait presque au naturel le mouvement d'un aspic vivant; mais la surprise que causait ce petit chef-d'œuvre de l'art faisait diversion au véritable intérêt du moment. J'ai préféré depuis un dénoûment plus simple. Au reste, je dois reconnaître que j'avais trop présumé de mes forces, en espérant de faire pardonner à Antoine l'excès de son égarement. L'exemple en est terrible, mais l'extrême difficulté était de le rendre touchant.

Je cherchai un sujet plus pathétique, et je crus le trouver

[1] *Voyez* la préface de la tragédie de *Cléopâtre*.

dans la fable des *Héraclides*. Il y avait quelque ressemblance avec l'*Iphigénie en Aulide;* mais, par les caracteres et les incidents de l'action, ces deux sujets étaient si différents, que le même poëte grec, Euripide, les avait traités l'un et l'autre. Cependant, à peine ma pièce eut-elle été reçue et mise en répétition, que le bruit courant dans le monde fut que, dans un sujet tout semblable à celui de Racine, je voulais jouter avec lui.

A ce bruit, répandu avec l'affectation d'une malveillance marquée, je m'aperçus que j'avais des ennemis; je fus même averti que j'en avais une nuée. J'en demandais la cause, je l'ignorais alors; mais depuis j'ai bien su pourquoi. Au théâtre, la douce et perfide Gaussin m'avait aliéné tout son parti, et il était nombreux; car il était formé d'abord de ses amis, et puis des ennemis de mademoiselle Clairon, auxquels se ralliaient les zélés partisans de mademoiselle Dumesnil. Clairon, par ses succès, enlevait toujours quelque rôle à l'une et à l'autre de ces actrices; et moi, son poëte fidèle, j'étais aussi l'objet de leur inimitié. Parmi les amateurs et les intrigants des coulisses, j'avais de même contre moi tous les ennemis de Voltaire, et, de plus, ses enthousiastes, qui, bien moins généreux que lui, ne toléraient pas même des succès au-dessous des siens. Bien des sociétés que j'avais négligées après y avoir été reçu m'en voulaient de n'avoir pas mieux répondu à leurs prévenances; et l'amitié qu'avait pour moi la Poplinière faisait rejaillir contre moi la haine de ses envieux. Ajoutez-y cette foule de gens naturellement disposés à rabaisser ceux qui s'élèvent, et à jouir de la disgrâce de ceux qu'ils ont vus prospérer, vous concevrez comment, sans avoir fait du mal, sans même en vouloir à personne, j'avais déjà tant d'ennemis. J'en avais même parmi les jeunes gens, qui, ayant entendu parler dans le monde de mes frivoles aventures, me supposaient en galanterie toutes les prétentions de leur fatuité, et qui ne me pardonnaient pas de rivaliser avec eux : ce qui prouve, en passant, que l'ancienne maxime, *Cache ta vie*, ne convient à personne mieux qu'à l'homme de lettres, et que ce n'est que par ses écrits qu'il lui est permis d'être célèbre.

Mais un ennemi plus terrible que tous ceux-là pour moi, ce fut le café de Procope. J'avais d'abord fréquenté ce café, le

rendez-vous des habitués et des arbitres du parterre, et j'y étais assez bien venu; mais, après le succès de *Denys* et d'*Aristomène*, on m'avait donné le conseil imprudent de n'y plus aller; et j'avais suivi ce conseil. Une retraite si soudaine et si brusque, attribuée à ma vanité, me fit le plus grand tort; et autant cette espèce de tribunal m'avait été favorable, autant il me devint contraire. C'est pour vous, mes enfants, un avis d'être réservés dans vos liaisons de jeunesse; car il est difficile de se tirer de celles où l'on s'est engagé, sans y laisser d'amers ressentiments et de cruelles inimitiés. Au lieu de dénouer insensiblement, je rompis; ce fut une très-grande faute.

Enfin, trop de sincérité, peut-être aussi trop de roideur que j'avais dans le caractère, ne me permit jamais de dissimuler l'aversion et le mépris dont j'étais plein pour ces malheureux journalistes qui *attaquent tous les jours,* disait Voltaire, *ce que nous avons de meilleur, qui louent ce que nous avons de plus mauvais*, *et qui font de la noble profession des lettres un métier aussi lâche et aussi méprisable qu'eux.* Dès mes premiers succès, je m'en vis assailli comme par un essaim de guêpes; et, depuis Fréron jusqu'à l'abbé Aubert, il n'y a pas un de ces vils écrivains qui ne se soit vengé de mes mépris par son déchaînement contre tous mes ouvrages.

Telles étaient les dispositions d'une partie du public, lorsque je mis au jour la tragédie des *Héraclides*. C'était la plus faiblement écrite de mes pièces de théâtre, mais la plus pathétique; et, aux répétitions, je ne puis exprimer l'impression qu'elle avait faite. Mademoiselle Dumesnil y jouait le rôle de Déjanire; mademoiselle Clairon, celui d'Olympie; et, dans leurs scènes, l'expression de l'amour et de la douleur de la mère était si déchirante, que celle qui jouait la fille en était pénétrée au point de ne pouvoir parler. L'auditoire fondait en larmes. M. de la Poplinière, ainsi que tous les assistants, me répondaient d'un plein succès.

J'ai fait entendre ailleurs [1] par quel événement tout l'effet de ce pathétique fut détruit à la première représentation. Mais ce que je n'ai pas voulu expliquer dans une préface, je puis le dire

[1] *Voyez* la préface du théâtre.

clairement dans des mémoires particuliers. Mademoiselle Dumesnil aimait le vin ; elle avait coutume d'en boire un gobelet dans les entr'actes, mais assez trempé d'eau pour ne pas l'enivrer. Malheureusement, ce jour-là, son laquais le lui versa pur, à son insu. Dans le premier acte, elle venait d'être sublime et applaudie avec transport. Toute bouillante encore, elle avala ce vin, et il lui porta à la tête. Dans cet état d'ivresse et d'étourdissement, elle joua le reste de son rôle, ou plutôt le balbutia d'un air si égaré, si hors de sens, que le pathétique en devint risible; et l'on sait que lorsqu'une fois le parterre commence à prendre le sérieux en raillerie, rien ne le touche plus, et, en froid parodiste, il ne cherche qu'à s'égayer.

Comme on ne savait pas dans le public ce qui était arrivé dans la coulisse, on ne manqua point d'attribuer au rôle l'extravagance de l'actrice; et le bruit de Paris fut que le ton de ma pièce était d'une familiarité si folle et si plaisante qu'on en avait ri aux éclats.

Quoique mademoiselle Dumesnil ne m'aimât point, comme elle s'attribuait au moins une partie de ma disgrâce, elle crut devoir faire ses efforts pour la réparer. On redonna, malgré moi, la pièce; elle fut jouée, par les deux actrices, aussi bien qu'il était possible; le peu de monde qui la voyait y répandait de douces larmes; mais la prévention contraire une fois établie, le coup était porté. Elle ne s'en releva point, et, à la sixième représentation, je voulus qu'on l'interrompît.

Mes enfants auront lu le récit que j'ai fait ailleurs [1] de la fête qui m'attendait à Passy le jour de la première représentation des *Héraclides*, et dont le contre-temps aurait mis le comble à mon humiliation, si je n'avais eu la présence d'esprit d'en éviter le ridicule, en posant sur la tête de mademoiselle Clairon cette couronne de laurier qu'on m'offrait si mal à propos. Je ne rappelle ici cet incident que pour faire voir avec quelle assurance M. de la Poplinière avait compté sur le succès de mon ouvrage. Il persista dans l'opinion qu'il en avait eue, et son amitié redoubla de chaleur pour me tirer de l'abattement où j'étais comme anéanti.

[1] *Voyez* la préface du théâtre.

Mon esprit, en se relevant, prit un caractère un peu plus mâle, et même une teinte de philosophie, grâce à l'adversité, grâce peut-être aussi aux liaisons que j'avais formées. Mon enchantement à Passy n'était pas tel qu'il me fît oublier Paris; et, plus souvent que n'eût voulu M. de la Poplinière, j'y faisais de petits voyages. Chez ma bonne madame Harenc, que je n'ai jamais négligée, j'avais fait connaissance avec d'Alembert et la jeune mademoiselle l'Espinasse, qui, tous les deux, y accompagnaient madame du Deffand toutes les fois qu'elle y venait souper. Je ne fais que nommer ici ces personnages intéressants : j'en parlerai à loisir dans la suite.

Une autre société où je fus attiré, je ne sais plus comment, fut celle du baron de Holbach. Ce fut là que je connus Diderot, Helvétius, Grimm, et J. J. Rousseau, avant qu'il se fût fait sauvage. Grimm, alors secrétaire et ami intime du jeune comte de Frise, neveu du maréchal de Saxe, nous donnait, chez lui, un dîner toutes les semaines; et, à ce dîner de garçon, régnait une liberté franche; mais c'était un mets dont Rousseau ne goûtait que très-sobrement. Personne mieux que lui n'observait la triste maxime de *vivre avec ses amis comme s'ils devaient être un jour ses ennemis*. Lorsque je le connus, il venait de remporter le prix d'éloquence à l'Académie de Dijon, avec ce beau sophisme où il a imputé aux sciences et aux arts les effets naturels de la prospérité et du luxe des nations. Cependant il n'avait pas encore pris couleur comme il a fait depuis, et il n'annonçait pas l'ambition de faire secte. Ou son orgueil n'était pas né, ou il se cachait sous les dehors d'une politesse timide, quelquefois même obséquieuse, et tenant de l'humilité. Mais, dans sa réserve craintive, on voyait de la défiance; son regard en dessous observait tout avec une ombrageuse attention. Il se communiquait à peine, et jamais il ne se livrait. Il n'en était pas moins amicalement accueilli : comme on lui connaissait un amour-propre inquiet, chatouilleux, facile à blesser, il était choyé, ménagé, avec la même attention et la même délicatesse dont on aurait usé à l'égard d'une jolie femme bien capricieuse et bien vaine, à qui l'on aurait voulu plaire. Il travaillait alors à la musique du *Devin du Village*, et il nous chantait au clavecin les airs qu'il avait composés. Nous en étions

charmés ; nous ne l'étions pas moins de la manière ferme, animée et profonde dont son premier essai en éloquence était écrit. Rien de plus sincère, je dois le dire, que notre bienveillance pour sa personne et que notre estime pour ses talents. C'est le souvenir de ce temps-là qui m'a indigné contre lui, quand je l'ai vu, pour des fadaises ou pour des torts qu'il avait lui-même, calomnier des gens qui le traitaient si bien et ne demandaient qu'à l'aimer. J'ai vécu avec eux toute leur vie; j'aurai lieu de parler de leur esprit et de leur âme. Jamais je n'ai aperçu en eux rien de semblable au caractère que son mauvais génie leur a attribué.

A mon égard, le peu de temps que nous fûmes ensemble dans leur société se passa, entre lui et moi, froidement, sans affection, sans aversion l'un pour l'autre; nous n'eûmes ni lieu de nous plaindre ni lieu de nous louer de notre façon d'être ensemble; et, dans ce que j'ai dit de lui et dans ce que j'en puis dire encore, je me sens parfaitement libre de toute personnalité.

Mais le fruit que je retirai de son commerce et de son exemple fut un retour de réflexion sur l'imprudence de ma jeunesse. Voilà, disais-je, un homme qui s'est donné le temps de penser avant que d'écrire; et moi, dans le plus difficile et le plus périlleux des arts, je me suis hâté de produire presque avant que d'avoir pensé. Vingt ans d'étude et de méditation dans le silence et la retraite ont amassé, mûri et fécondé ses connaissances ; et moi je répands mes idées lorsqu'à peine elles sont écloses, et avant qu'elles aient acquis leur force et leur accroissement. Aussi voit-on dans ses premiers écrits une plénitude étonnante, une virilité parfaite; et, dans les miens, tout se ressent de la verdeur ou de la faiblesse d'un talent que l'étude et la réflexion n'ont pas assez longtemps nourri. Ma seule excuse était mon infortune, et le besoin de travailler incessamment et à la hâte pour me procurer de quoi vivre. Je résolus de me tirer de cette triste situation, fallût-il renoncer aux lettres.

J'avais quelque accès à la cour, et la disgrâce de M. Orry ne m'avait pas ôté toute espérance de fortune. La même femme dont le crédit l'avait fait renvoyer me savait gré d'avoir plus d'une fois été l'écho de la voix publique dans des vers où je célébrais ce qui était digne de louange dans le règne de son amant. Un

petit poëme que j'avais composé sur l'établissement de l'École militaire, monument élevé à la gloire du roi par les *Pâris,* amis de cœur de madame de Pompadour; ce petit poëme, dis-je, l'avait intéressée, et m'avait mis en faveur auprès d'elle. L'abbé de Bernis et Duclos allaient la voir ensemble tous les dimanches; et comme ils avaient l'un et l'autre quelque amitié pour moi, j'allais en troisième avec eux. Cette femme, à qui les plus grands du royaume et les princes du sang eux-mêmes faisaient la cour à sa toilette, simple bourgeoise qui avait eu la faiblesse de vouloir plaire au roi et le malheur d'y réussir, était dans son élévation la meilleure femme du monde. Elle nous recevait tous les trois familièrement, quoique avec des nuances de distinction très-sensibles. A l'un elle disait, d'un air léger et d'un parler bref, *Bonjour, Duclos;* à l'autre, d'un air et d'un ton plus amical, *Bonjour, abbé,* en lui donnant parfois un petit soufflet sur la joue; et à moi, plus sérieusement et plus bas, *Bonjour, Marmontel.* L'ambition de Duclos était de se rendre important dans sa province de Bretagne; l'ambition de l'abbé de Bernis était d'avoir un petit logement dans les combles des Tuileries, et une pension de cinquante louis sur la cassette; mon ambition, à moi, était d'être occupé utilement pour moi-même et pour le public, sans dépendre de ses caprices. C'était un travail assidu et tranquille que je sollicitais. « Je ne me sens pour la poésie qu'un talent médiocre, dis-je à madame de Pompadour; mais je crois avoir assez de sens et d'intelligence pour remplir un emploi dans les bureaux; et, quelque application qu'il demande, j'en suis capable. Obtenez, madame, qu'on en fasse l'épreuve; j'ose vous assurer que l'on sera content de moi. » Elle me répondit que j'étais né pour être homme de lettres; que mon dégoût pour la poésie n'était qu'un manque de courage; qu'au lieu de quitter la partie il fallait prendre ma revanche, comme avait fait plus d'une fois Voltaire, et me relever, comme lui, d'une chute par un succès.

Je consentis, pour lui complaire, à m'exercer sur un nouveau sujet; mais je le pris trop simple et trop au-dessus de mes forces. Les sujets donnés par l'histoire me semblaient épuisés; je trouvais tous les grands intérêts du cœur humain, toutes les passions violentes, toutes les situations tragiques, en un mot, tous les

grands ressorts de la terreur et de la compassion, employés avant moi par les maîtres de l'art. Je me creusai la tête pour inventer une action nouvelle et hors de la route commune. Je crus l'avoir trouvée dans un sujet tout d'imagination, dont je fus d'abord engoué. Il m'offrait une exposition d'une majesté imposante (*les Funérailles de Sésostris*); il me donnait de grands caractères à peindre en contraste et en situation, et une intrigue d'un nœud si fort et si serré, qu'il serait impossible d'en prévoir la solution. Ce fut là ce qui m'étourdit sur les difficultés d'une action sans amour, toute politique et morale, et qui, pour être soutenue avec chaleur durant cinq actes, demandait toutes les ressources de l'éloquence poétique. J'y fis tout mon possible; et, soit illusion, soit excès d'indulgence, on me persuada que j'avais réussi. Madame de Pompadour me demandait souvent où en était ma nouvelle pièce; elle voulut la lire lorsqu'elle fut finie, et, avec assez de justesse, elle y fit quelques critiques de détail; mais l'ensemble lui parut bien.

Il me revient ici un souvenir qui va peut-être égayer un moment le récit de mon infortune. Tandis que le manuscrit de ma pièce était encore dans les mains de madame de Pompadour, je me présentai un dimanche à sa toilette, dans ce salon où refluait la foule des courtisans qui venaient d'assister au lever du roi. Elle en était environnée; et, soit qu'il y eût quelqu'un qui lui choquât la vue, soit qu'elle voulût faire diversion à l'ennui que tout ce monde lui causait, dès qu'elle m'aperçut : « J'ai à vous parler, » me dit-elle; et, quittant sa toilette, elle passa dans son cabinet, où je la suivis. C'était tout simplement pour me rendre mon manuscrit, où elle avait crayonné ses notes. Elle fut cinq ou six minutes à m'indiquer les endroits notés, et à m'expliquer ses critiques. Cependant tout le cercle des courtisans était debout autour de la toilette, à l'attendre. Elle reparut; et moi, cachant mon manuscrit, je vins modestement me remettre à ma place. Je me doutais bien de l'effet qu'aurait produit un incident si singulier; mais l'impression qu'il fit sur les esprits passa de très-loin mon attente. Tous les regards se fixèrent sur moi, de tous côtés on m'adressa de petits saluts imperceptibles, de doux sourires d'amitié; et, avant de sortir du salon, je fus invité à dîner

au moins pour toute la semaine. Le dirai-je? Un homme titré, un homme décoré, avec qui j'avais dîné quelquefois chez M. de la Poplinière, le M. D. S., se trouvant à côté de moi, me prit la main, et me dit tout bas : « Vous ne voulez donc pas reconnaître vos anciens amis? » Je m'inclinai confus de sa bassesse, et je dis en moi-même : « Oh! qu'est-ce donc que la faveur, si son ombre seule me donne une si singulière importance? »

Les comédiens furent séduits à la lecture, comme madame de Pompadour, par la beauté des mœurs dont j'avais décoré les derniers actes de ma pièce; mais au théâtre leur faiblesse fut manifeste, et d'autant plus sentie que j'avais mis plus de véhémence et de chaleur dans les premiers. Des combats de générosité et de vertu n'avaient rien de tragique. Le public s'ennuya de n'être point ému, et ma pièce tomba. Pour cette fois, je reconnus que le public avait raison.

Je rentrai chez moi, déterminé à ne plus travailler pour le théâtre; et, par un exprès, j'écrivis sur-le-champ à madame de Pompadour, qui était à Bellevue, pour lui apprendre mon malheur, et lui renouveler avec instance la prière que je lui avais faite d'obtenir que je fusse employé plus utilement que je ne l'étais dans un art pour lequel je n'étais pas né.

Elle était à table avec le roi lorsqu'elle reçut ma lettre; et le roi lui ayant permis de la lire : « La pièce nouvelle est tombée, lui dit-elle; et savez-vous, sire, qui me l'apprend? L'auteur lui-même. Le malheureux jeune homme! je voudrais bien avoir dans ce moment un emploi à lui offrir pour le consoler. » Son frère, le marquis de Marigny, qui était de ce souper, lui dit qu'il avait une place de secrétaire des bâtiments à me donner, si elle voulait. « Ah! dès demain, dit-elle, écrivez-lui, je vous en prie; » et le roi parut satisfait qu'on me donnât cette consolation.

Cette lettre, où, du ton le plus aimable et le plus obligeant, M. de Marigny m'offrait une place peu lucrative, disait-il, mais tranquille, et qui me laisserait des loisirs à donner aux Muses, me causa un mouvement de joie et de reconnaissance dont ma réponse fut l'expression. Je me crus sauvé dans un port après mon naufrage, et j'embrassai la terre hospitalière qui m'assurait un doux repos.

M. de la Poplinière n'apprit pas sans quelque chagrin que je me séparais de lui. Dans ses plaintes, il répéta ce qu'il m'avait dit bien des fois, que je n'aurais pas dû m'inquiéter de mon avenir, et que son intention avait été d'en prendre soin. Je lui répondis qu'en renonçant à l'état d'homme de lettres, mon intention n'avait pas été de vivre en homme oisif et inutile; mais que je n'en étais pas moins reconnaissant de ses bontés. En effet, je serais ingrat si, après avoir dit la part qu'il avait eue involontairement au mal que je me faisais à moi-même, je n'ajoutais pas qu'à bien d'autres égards le temps que je passais auprès de lui doit être cher à mon souvenir, et par les sentiments d'estime et de confiance qu'il me marquait lui-même, et par la bienveillance qu'il inspirait pour moi à tous ceux qui voulaient l'entendre parler de mon bon naturel; car c'était là surtout ce qu'il louait en moi.

Chez lui se succédaient, comme dans un tableau mouvant, des personnages différents de mœurs, d'esprit, de caractère. J'y voyais fréquemment les ambassadeurs de l'Europe, et je m'instruisais avec eux. Ce fut là que je connus le comte de Kaunitz, alors ambassadeur de la cour de Vienne, et depuis le plus célèbre homme d'État de l'Europe. Il m'avait pris en amitié; j'allais assez souvent dîner chez lui au palais Bourbon, et il me parlait de Paris et de Versailles en homme qui les voyait bien. Cependant, je dois avouer que ce qui me frappait le plus en lui était la délicatesse et la vanité d'une âme efféminée. Je le croyais plus occupé du soin de sa santé, de sa figure, et singulièrement de sa coiffure et de son teint, que des intérêts de sa cour. Je le surpris un jour, au retour d'une promenade de chasse, s'étant enduit la peau du visage d'un jaune d'œuf pour enlever le hâle; et j'ai appris longtemps après, du comte de Par, son cousin, homme naïf et simple, que, tout le temps de ce long et glorieux ministère où il a été l'âme du conseil de Vienne, il a conservé dans son luxe, dans sa mollesse, dans tous les soins minutieux de sa parure et de sa personne, le même caractère que je lui avais connu. C'est, de tous les hommes que j'ai vus dans le monde, celui sur le compte duquel je me suis le plus lourdement trompé. Je me souviens pourtant de

quelques-uns de ses propos qui auraient dû me donner à penser sur la trempe de son esprit et de son âme.

« Que dit-on de moi dans le monde? me demanda-t-il un jour. — On dit, monsieur l'ambassadeur, que votre excellence ne soutient pas l'idée de magnificence qu'on en avait conçue à son arrivée à Paris. La première ambassade de l'Europe, une grande fortune, un palais pour hôtel, la pompe la plus fastueuse dans l'entrée que vous avez faite, annonçaient pour votre maison et pour votre façon de vivre plus de luxe et plus de splendeur. Une table somptueuse, des festins et des fêtes, le bal surtout, le bal dans vos superbes salons, c'était là ce qu'on attendait; et l'on ne voit rien de tout cela. Vous vivez avec des femmes de finance, comme un simple particulier, et vous négligez le grand monde et de la ville et de la cour. — Mon cher Marmontel, me dit-il, je ne suis ici que pour deux choses: pour les affaires de ma souveraine, et je les fais bien; pour mes plaisirs, et, sur cet article, je n'ai à consulter que moi. La représentation m'ennuierait et me gênerait, voilà pourquoi je m'en dispense. Il n'y a pas à Versailles une intrigante qui vaille la peine d'être gagnée. Qu'irais-je faire avec ces femmes? Leur tri? leur triste cavagnole? J'ai deux personnes à ménager, le roi et sa maîtresse : je suis bien avec tous les deux. » Ce discours n'était pas d'un homme frivole et léger.

Au reste, ses petits dîners étaient fort bons : Merci, Staremberg, Seckendorf, tous les trois ses gentilshommes d'ambassade, ou plutôt ses disciples, m'y traitaient avec bienveillance; nous y causions assez gaîment, et un flacon de vin de Tokai animait la fin du repas.

Un personnage tout différent du comte de Kaunitz, et plus aimant et plus aimable, était ce lord d'Albemarle, ambassadeur d'Angleterre, qui mourut à Paris, aussi regretté parmi nous que dans sa patrie. C'était, par excellence, ce qu'on appelle un galant homme; noble, sensible, généreux, plein de loyauté, de franchise, de politesse et de bonté; et il réunissait ce que les deux caractères de l'Anglais et du Français ont de meilleur et de plus estimable. Il avait pour maîtresse une fille accomplie, et à qui l'envie elle-même n'a jamais reproché que

de s'être donnée à lui. Je m'en fis une amie; c'était un moyen sûr de me faire un ami de milord d'Albemarle. Le nom de cette aimable personne était Gaucher : son nom d'enfance et de caresse était Lolotte. C'était à elle que son amant disait, un soir qu'elle regardait fixement une étoile : *Ne la regardez pas tant, ma chère; je ne puis pas vous la donner.* Jamais l'amour ne s'est exprimé plus délicatement. Celui de milord honorait son objet par la plus haute estime et par le respect le plus tendre, et il n'était pas le seul qui eût pour elle ces sentiments. Aussi sage que belle, un seul homme avait su lui plaire; et la plus excusable des erreurs où l'extrême jeunesse induise l'innocence avait pris en elle un caractère de noblesse et d'honnêteté que le vice n'a jamais eu. Fidélité, décence, désintéressement, rien ne manquait à son amour, pour être vertueux, que d'être légitime. Ces deux amants auraient été le plus parfait modèle des époux.

Le caractère de mademoiselle Gaucher était naïvement exprimé dans toute sa personne. Il y avait dans sa beauté je ne sais quoi de romantique et de fabuleux, qu'on n'avait vu jusque-là qu'en idée. Sa taille avait la majesté du cèdre, la souplesse du peuplier; sa démarche était indolente; mais, dans la négligence de son maintien, c'était un naturel plein de bienséance et de grâce. C'est d'après son image, présente à ma pensée, que j'ai peint autrefois la Bergère des Alpes. Une imagination vive et une raison froide donnaient à son esprit beaucoup de l'air de celui de Montaigne. C'était son livre favori et sa lecture habituelle : son langage en était imbu; il en avait la naïveté, la couleur, l'abandon, bien souvent le tour énergique et le bonheur d'expression.

Autant qu'il est possible d'être charmé d'une femme sans être amoureux d'elle, autant j'étais charmé de celle-ci. Après la conversation de Voltaire, la plus ravissante pour moi était la sienne. Nous devînmes amis intimes, dès que nous nous fûmes connus.

Elle perdit milord d'Albemarle : il lui avait assuré, je crois, deux mille écus de rente; c'était là toute sa fortune. La douleur qu'elle ressentit de cette mort fut profonde, mais coura-

geuse; et, en m'affligeant avec elle, je ne laissai pas de l'aider à soutenir décemment son malheur. Tous les amis de milord étaient les siens; ils lui restèrent tous fidèles. Le duc de Biron, le marquis de Castries, et quelques autres du même étage, composaient sa société. Heureuse, si, d'une situation si douce et dont elle était satisfaite, elle n'eût pas été jetée, par une espèce de fatalité, dans un état qui n'était pas le sien !

Sa santé s'était affaiblie; on en prit de l'inquiétude, et on lui conseilla les eaux de Baréges. En passant et en repassant par Montauban, elle fut honorablement traitée par le commandant, le comte d'Hérouville; et, en arrivant à Paris, elle reçut de lui une lettre à peu près conçue en ces mots : « Je suis empoisonné; tout mon domestique l'est comme moi. Venez, mademoiselle, venez à mon secours, et amenez-moi un médecin. Je n'ai confiance qu'en vous. » Elle partit en chaise de poste avec un médecin habile, et M. d'Hérouville fut sauvé. Il s'était déjà pris pour elle de cet enthousiasme qui, dans les vieillards à tête vive, ressemble beaucoup à l'amour. Le service qu'elle lui avait rendu ne fit qu'y ajouter encore. Il l'avait vue à la tête de sa maison y rétablir l'ordre et le calme, rendre l'espérance à ses gens à qui le vert-de-gris déchirait les entrailles, le rassurer lui-même, et, de concert avec le docteur Malouet, faire au moral, de son côté, son office de médecin. Tant de zèle et tant de courage l'avaient ravi d'admiration; et, dès qu'il fut hors de danger, il ne sut lui exprimer sa reconnaissance qu'en lui disant, comme Médor à Angélique :

Vous servir est ma seule envie,
J'en fais mon espoir le plus doux :
Vous m'avez conservé la vie;
Je ne la chéris que pour vous.

Elle fut assez sage pour résister d'abord à ses instances; mais elle eut la faiblesse d'y céder à la fin, à condition cependant que leur mariage serait secret : il le fut quelque temps; mais elle devint mère; il fallut le rendre public.

Alors la seule conduite sage à tenir pour l'un et pour l'autre (et ce fut le conseil que je donnai à mon amie), ç'aurait été de se

confiner dans une société d'hommes qu'ils auraient choisie à leur gré, de la rendre agréable, et, s'il était possible, attrayante aussi pour les femmes, ou de se passer d'elles sans faire semblant d'y penser. Madame d'Hérouville sentait parfaitement que cette conduite était la seule qui lui convînt : mais son époux, impatient de la produire dans le monde, voulut faire violence à l'opinion. Malheureuse imprudence ! il aurait dû savoir que cette opinion tenait au plus grand intérêt des femmes ; et que, déjà trop indignées que les filles leur enlevassent et leurs époux et leurs amants, elles étaient bien résolues à ne jamais souffrir qu'elles vinssent encore usurper leur état, et en jouir au milieu d'elles. Il se flatta qu'en faveur de sa femme, un si beau caractère, un mérite si rare, tant de qualités estimables, tant de décence et de sagesse dans sa faiblesse même, la feraient oublier. Il fut cruellement détrompé de sa folle erreur : elle essuya des humiliations, et elle en mourut de douleur.

Ce fut aussi dans la maison de M. de la Poplinière que je me liai avec la famille Chalut, dont j'aurai lieu plus d'une fois de me louer dans ces *Mémoires*, et que j'ai vue s'éteindre sous mes yeux.

Enfin je dus au voisinage de la maison de campagne où j'étais, et de celle de madame de Tencin, à Passy, l'avantage de voir quelquefois tête à tête cette femme extraordinaire. Je m'étais refusé à l'honneur d'être admis à ses dîners de gens de lettres ; mais, lorsqu'elle venait se reposer dans sa retraite, j'allais y passer avec elle les moments où elle était seule ; et je ne puis exprimer l'illusion que me faisait son air de nonchalance et d'abandon. Madame de Tencin, la femme du royaume qui dans sa politique remuait le plus de ressorts et à la ville et à la cour, n'était pour moi qu'une vieille indolente. « Vous n'aimez pas, me disait-elle, ces assemblées de beaux-esprits ; leur présence vous intimide : eh bien ! venez causer avec moi dans ma solitude ; vous y serez plus à votre aise, et votre naturel s'accommodera mieux de mon épais bon sens. » Elle me faisait raconter mon histoire dès mon enfance, entrait dans tous mes intérêts, s'affectait de tous mes chagrins, raisonnait avec moi mes vues et mes espérances, et semblait n'avoir dans la tête autre chose que mes

soucis. Ah ! que de finesse d'esprit, de souplesse et d'activité, cet air naïf, cette apparence de calme et de loisir, ne me cachaient-ils pas ? Je ris encore de la simplicité avec laquelle je m'écriais en la quittant : *La bonne femme !* Le fruit que je tirai de ses conversations, sans m'en apercevoir, fut une connaissance du monde plus saine et plus approfondie. Par exemple, je me souviens de deux conseils qu'elle me donna : l'un fut de m'assurer une existence indépendante des succès littéraires, et de ne mettre à cette loterie que le superflu de mon temps. « Malheur, me disait-elle, à qui attend tout de sa plume ! rien de plus casuel. L'homme qui fait des souliers est sûr de son salaire ; l'homme qui fait un livre ou une tragédie n'est jamais sûr de rien. » L'autre conseil fut de me faire des amies plutôt que des amis. « Car au moyen des femmes, disait-elle, on fait tout ce qu'on veut des hommes : et puis ils sont les uns trop dissipés, les autres trop préoccupés de leurs intérêts personnels pour ne pas négliger les vôtres ; au lieu que les femmes y pensent, ne fût-ce que par oisiveté. Parlez ce soir à votre amie de quelque affaire qui vous touche ; demain à son rouet, à sa tapisserie, vous la trouverez y rêvant, cherchant dans sa tête le moyen de vous y servir. Mais de celle que vous croirez pouvoir vous être utile, gardez-vous bien d'être autre chose que l'ami ; car, entre amants, dès qu'il survient des nuages, des brouilleries, des ruptures, tout est perdu. Soyez donc auprès d'elle assidu, complaisant, galant même si vous voulez, mais rien de plus, entendez-vous. » Ainsi, dans tous nos entretiens, le naturel de son langage m'en imposait si bien, que je ne pris jamais son esprit que pour du bon sens.

Une liaison d'une autre espèce avec Cury et ses camarades, intendants des Menus-Plaisirs, date pour moi du même temps. Elle me coûta cher, comme on le verra dans la suite. Quant à présent, voici quelle en fut l'occasion : Quinault était l'un de mes poëtes les plus chéris. Sensible à l'harmonie de ses beaux vers, charmé de l'élégante facilité de son style, je ne lisais jamais les belles scènes de *Proserpine*, de *Thésée* et d'*Armide*, qu'il ne me prît envie de faire un opéra, non sans quelque espérance d'écrire comme lui, vaine présomption de jeunesse, mais qui faisait l'éloge du poëte qui me l'inspirait ; car

l'un des caractères du vrai beau, comme a dit Horace, est d'être en apparence facile à imiter, et en effet inimitable :

Ut sibi quivis
Speret idem; sudet multum, frustraque laboret
Ausus idem.

D'un autre côté, je passais ma vie avec Rameau; je le voyais travailler sur de mauvais poëmes, et j'aurais bien voulu lui en donner de meilleurs.

J'étais dans ces dispositions, lorsqu'à la naissance du duc de Bourgogne le prévôt des marchands, Bernage, vint me proposer à Passy de faire avec Rameau un opéra relatif à cet heureux événement, et susceptible d'un grand spectacle. Il fallait que, dans cet ouvrage, paroles et musique, tout fût fait à la hâte et à jour nommé.

On se doute bien que de part et d'autre la besogne fut ébauchée. Cependant, comme *Acanthe* et *Céphise* était un spectacle à grande machine, le mouvement du théâtre, la beauté des décorations, quelques grands effets d'harmonie, et peut-être aussi l'intérêt des situations, le soutinrent. Il eut, je crois, quatorze représentations; c'était beaucoup pour un ouvrage de commande.

Je fis moins mal deux actes détachés que Rameau voulut bien encore mettre en musique, *la Guirlande* et *les Sybarites*. Ils eurent tous deux du succès; mais j'entendais dans nos concerts des morceaux d'une mélodie après laquelle la musique française me semblait lourde et monotone. Ces airs, ces duos, ces récits mesurés, dont les Italiens composaient la scène lyrique, me charmaient l'oreille et me ravissaient l'âme. J'en étudiais les formes, j'essayais d'y plier et d'y accommoder notre langue, et j'aurais voulu que Rameau entreprît avec moi de transporter sur notre théâtre ces richesses et ces beautés : mais Rameau déjà vieux n'était pas disposé à changer de manière; et dans celle des Italiens ne voulant voir que le vice et l'abus, il feignait de la mépriser. Le plus bel air de Leo, de Vinci, ou de Pergolèse, de Jomelli, le faisait fuir d'impatience : ce ne fut que longtemps après que je trouvai des compositeurs en état de m'entendre et

de me seconder. Dès lors pourtant je fus connu à l'Opéra parmi les amateurs, à la tête desquels, soit pour le chant, soit pour la danse, soit aussi pour la volupté, se distinguaient dans les coulisses les intendants des Menus-Plaisirs. Je m'engageai dans leur société par cette douce inclination qui naturellement nous porte à jouir de la vie; et leur commerce avait pour moi d'autant plus d'attrait qu'il m'offrait, au sein de la joie, des traits de caractère d'une originalité piquante, et des saillies de gaieté du meilleur goût et du meilleur ton. Cury, le chef de la bande joyeuse, était homme d'esprit, bon plaisant, d'un sel fin dans son sérieux ironique, et plus espiègle que malin. L'épicurien Tribou, disciple du père Porée et l'un de ses élèves les plus chéris, depuis acteur de l'Opéra, et après avoir cédé la scène à Géliote, vivant libre et content de peu, était charmant dans sa vieillesse, par une humeur anacréontique qui ne l'abandonnait jamais. C'est le seul homme que j'aie vu prendre congé gaiement des plaisirs du bel âge, se laisser doucement aller au courant des années, et dans leur déclin conserver cette philosophie *verte*, *gaie* et *naïve*, que Montaigne lui-même n'attribuait qu'à la jeunesse. Un caractère d'une autre trempe, et aussi aimable à sa manière, était celui de Géliote : doux, riant, *amistoux*, pour me servir d'un mot de son pays, qui le peint de couleur natale, il portait sur son front la sérénité du bonheur, et, en le respirant lui-même, il l'inspirait. En effet, si l'on me demande quel est l'homme le plus complétement heureux que j'aie vu en ma vie, je répondrai : C'est Géliote. Né dans l'obscurité, et enfant de chœur d'une église de Toulouse dans son adolescence, il était venu de plein vol débuter sur le théâtre de l'Opéra, et il y avait eu le plus brillant succès : dès ce moment, il avait été et il était encore l'idole du public. On tressaillait de joie dès qu'il paraissait sur la scène; on l'écoutait avec l'ivresse du plaisir, et toujours l'applaudissement marquait les repos de sa voix. Cette voix était la plus rare que l'on eût entendue, soit par le volume et la plénitude des sons, soit par l'éclat perçant de son timbre argentin. Il n'était ni beau ni bien fait, mais pour s'embellir il n'avait qu'à chanter; on eût dit qu'il charmait les yeux en même temps que les oreilles. Les jeunes femmes

en étaient folles : on les voyait, à demi-corps élancées hors de leurs loges, donner en spectacle elles-mêmes l'excès de leur émotion ; et plus d'une des plus jolies voulait bien la lui témoigner. Bon musicien, son talent ne lui donnait aucune peine, et son état n'avait pour lui aucun de ses désagréments. Chéri, considéré parmi ses camarades, avec lesquels il était sur le ton d'une politesse amicale, mais sans familiarité, il vivait en homme du monde, accueilli, désiré partout. D'abord c'était son chant que l'on voulait entendre ; et, pour en donner le plaisir, il était d'une complaisance dont on était charmé autant que de sa voix. Il s'était fait une étude de choisir et d'apprendre nos plus jolies chansons, et il les chantait sur sa guitare avec un goût délicieux ; mais bientôt on oubliait en lui le chanteur, pour jouir des agréments de l'homme aimable ; et son esprit, son caractère, lui faisaient, dans la société, autant d'amis qu'il avait eu d'admirateurs. Il en avait dans la bourgeoisie, il en avait dans le plus grand monde ; et, partout simple, doux et modeste, il n'était jamais déplacé. Il s'était fait par son talent, et par les grâces qu'il lui avait obtenues, une petite fortune honnête ; et le premier usage qu'il en avait fait, avait été de mettre sa famille à son aise. Il jouissait, dans les bureaux et les cabinets des ministres, d'un crédit très-considérable, car c'était le crédit que donne le plaisir ; et il l'employait à rendre, dans la province où il était né, des services essentiels. Aussi y était-il adoré. Tous les ans il lui était permis, en été, d'y faire un voyage, et, de Paris à Pau, sa route était connue ; le temps de son passage était marqué de ville en ville ; partout des fêtes l'attendaient ; et, à ce propos, je dois dire ce que j'ai su de lui à Toulouse avant mon départ. Il avait deux amis dans cette ville, à qui jamais personne ne fut préféré : l'un était le tailleur chez lequel il avait logé ; l'autre son maître de musique, lorsqu'il était enfant de chœur. La noblesse, le parlement, se disputaient le second souper que Géliote ferait à Toulouse ; mais, pour le premier, on savait qu'il était invariablement réservé à ses deux amis. Homme à bonnes fortunes autant et plus qu'il n'aurait voulu l'être, il était renommé pour sa discrétion ; et, de ses nombreuses conquêtes, on n'a connu que celles qui ont voulu s'afficher.

Enfin, parmi tant de prospérités, il n'a jamais excité l'envie, et je n'ai jamais ouï dire que Géliote eût un ennemi.

Le reste de la société des Menus-Plaisirs était tout simplement des amis de la joie; et, parmi ceux-là, je puis dire que je tenais mon coin avec quelque distinction.

Or, après les dîners joyeux que je venais de faire avec ces messieurs-là, qu'on s'imagine me voir passer à l'école des philosophes, et aux spectacles des bouffons nouvellement arrivés d'Italie, dans le fameux coin de la reine, me glisser parmi les Diderot, les d'Alembert, les Buffon, les Turgot, les d'Holbach, les Helvétius, les Rousseau, tous brûlants de zèle pour la musique italienne, pleins d'ardeur pour élever cet édifice immense de l'Encyclopédie, dont on jetait les fondements; on dira de moi, en petit, ce qu'Horace a dit d'Aristippe :

Omnis Aristippum decuit color, et status, et res.

Oui, j'en conviens, tout m'était bon, le plaisir, l'étude, la table, la philosophie; j'avais du goût pour la sagesse avec les sages, mais je me livrais volontiers à la folie avec les fous. Mon caractère était encore flottant, variable et discord. J'adorais la vertu; je cédais à l'exemple et à l'attrait du vice. J'étais content, j'étais heureux, lorsque, dans la petite chambre de d'Alembert chez sa bonne vitrière, faisant avec lui, tête à tête, un dîner frugal, je l'entendais, après avoir chiffré tout le matin de sa haute géométrie, me parler en homme de lettres, plein de goût, d'esprit et de lumières; ou que sur la morale, déployant à mes yeux la sagesse d'un esprit mûr et l'enjouement d'une âme jeune et libre, il parcourait le monde d'un œil de Démocrite, et me faisait rire aux dépens de la sottise et de l'orgueil. J'étais heureux aussi, mais d'une autre façon plus légère et plus fugitive, lorsqu'au milieu d'une volée de jeux et de plaisirs échappés des coulisses, à table entre nos amateurs, parmi les Nymphes et les Grâces, quelquefois parmi les Bacchantes, je n'entendais vanter que l'amour et le vin. Je quittai tout cela pour me rendre à Versailles; mais, avant de me séparer des chefs de l'entreprise de l'Encyclopédie, je m'engageai à y contribuer dans la partie de la littérature; et, encouragé par les

éloges qu'ils donnèrent à mon travail, j'ai fait plus que je n'espérais, et plus qu'on n'attendait de moi.

Voltaire alors était absent de Paris; il était en Prusse. Le fil de mon récit a paru me distraire de mes relations avec lui; mais jusqu'à son départ elles avaient été les mêmes, et les chagrins qu'il avait éprouvés semblaient encore avoir resserré nos liens. De ces chagrins le plus vif un moment fut celui de la mort de la marquise du Châtelet; mais, à ne rien dissimuler, je reconnus dans cette occasion, comme j'ai fait souvent, la mobilité de son âme. Lorsque j'allai lui témoigner la part que je prenais à son affliction : « Venez, me dit-il en me voyant, venez partager ma douleur. J'ai perdu mon illustre amie; je suis au désespoir, je suis inconsolable. » Moi, à qui il avait dit souvent qu'elle était comme une furie attachée à ses pas, et qui savais qu'ils avaient été plus d'une fois, dans leurs querelles, aux couteaux tirés l'un contre l'autre, je le laissai pleurer, et je parus m'affliger avec lui. Seulement, pour lui faire apercevoir, dans la cause même de cette mort, quelque motif de consolation, je lui demandai de quoi elle était morte. « De quoi! ne le savez-vous pas? Ah! mon ami, il me l'a tuée, le brutal! Il lui a fait un enfant. » C'était de Saint-Lambert, de son rival, qu'il me parlait. Et le voilà me faisant l'éloge de cette femme incomparable, et redoublant de pleurs et de sanglots. Dans ce moment arrive l'intendant Chauvelin, qui lui fait je ne sais quel conte assez plaisant; et Voltaire de rire aux éclats avec lui. Je ris aussi, en m'en allant, de voir dans ce grand homme la facilité d'un enfant à passer d'un extrême à l'autre dans les passions qui l'agitaient. Une seule était fixe en lui, et comme inhérente à son âme : c'était l'ambition et l'amour de la gloire; et, de tout ce qui flatte et nourrit cette passion, rien ne lui était indifférent.

Ce n'était pas assez pour lui d'être le plus illustre des gens de lettres, il voulait être homme de cour. Dès sa jeunesse la plus tendre, il avait pris la flatteuse habitude de vivre avec les grands. D'abord, la maréchale de Villars, le grand prieur de Vendôme, et depuis, le duc de Richelieu, le duc de la Vallière, les Boufflers, les Montmorency, avaient été son monde. Il soupait avec eux habituellement, et l'on sait avec quelle familiarité

respectueuse il avait l'art de leur écrire et de leur parler. Des vers légèrement et délicatement flatteurs, une conversation non moins séduisante que ses poésies, le faisaient chérir et fêter parmi cette noblesse. Or, cette noblesse était admise aux soupers du roi. Pourquoi lui n'en était-il pas? C'était l'une de ses envies. Il rappelait l'accueil que Louis le Grand faisait à Boileau et à Racine; il disait qu'Horace et Virgile avaient l'honneur d'approcher d'Auguste; que l'*Énéide* avait été lue dans le cabinet de Livie. Addison et Prior valaient-ils mieux que lui? et dans leur patrie n'avaient-ils pas été employés honorablement, l'un dans le ministère, et l'autre en ambassade? La place d'historiographe était déjà pour lui une marque de confiance; et quel autre avant lui l'avait remplie avec autant d'éclat? Il avait acheté une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi : cette charge, communément assez oiseuse, donnait pourtant le droit d'être envoyé auprès des souverains pour des commissions légères; et il s'était flatté que, pour un homme comme lui, ces commissions ne se borneraient pas à de stériles compliments de félicitation et de condoléance. Il voulait, comme on dit, faire son chemin à la cour; et lorsqu'il avait un projet dans la tête, il y tenait obstinément. L'une de ses maximes était ces mots de l'Évangile : *Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud :* il employa donc, à s'introduire auprès du roi, tous les moyens imaginables.

Lorsque madame d'Étioles, depuis marquise de Pompadour, fut annoncée pour maîtresse du roi, et avant même qu'elle fût déclarée, il s'empressa de lui faire sa cour. Il réussit aisément à lui plaire; et, en même temps qu'il célébrait les victoires du roi, il flattait sa maîtresse en faisant pour elle de jolis vers. Il ne doutait pas que par elle il n'obtînt la faveur d'être admis aux soupers des petits cabinets, et je suis persuadé qu'elle l'aurait voulu.

Transplantée à la cour, et assez mal instruite du caractère et des goûts du roi, elle avait d'abord espéré de l'amuser par ses talents. Sur un théâtre particulier, elle jouait devant lui de petits actes d'opéra, dont quelques-uns étaient faits pour elle, et dans lesquels son jeu, sa voix, son chant, étaient justement applaudis. Voltaire, en faveur auprès d'elle, s'avisa de vouloir diriger ce

spectacle. L'alarme en fut au camp des gentilshommes de la chambre et des intendants des Menus-Plaisirs. C'était empiéter sur leurs droits, et ce fut entre eux une ligue pour éloigner de là un homme qui les aurait tous dominés, s'il avait plu au roi autant qu'à sa maîtresse ; mais on savait que le roi ne l'aimait pas, et que son empressement à se produire ajoutait encore à ses préventions contre lui. Peu touché des louanges qu'il lui avait données dans son panégyrique, il ne voyait en lui qu'un philosophe impie et qu'un flatteur ambitieux. A grand'peine avait-il enfin consenti à ce qu'il fût reçu à l'Académie française. Sans compter les amis de la religion, qui n'étaient point les amis de Voltaire, il avait à l'entour du roi des jaloux et des envieux de la faveur qu'on lui voyait briguer, et ceux-là étaient attentifs à censurer ce qu'il faisait pour plaire. A leur gré, le poëme de Fontenoy n'était qu'une froide gazette ; le panégyrique du roi était inanimé, sans couleur et sans éloquence; les vers à madame de Pompadour furent taxés d'indécence et d'indiscrétion ; et dans ces vers surtout,

Soyez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes,

on fit sentir au roi qu'il était messéant de le mettre au niveau et de pair avec sa maîtresse.

Au mariage du Dauphin avec l'infante d'Espagne, il fut aisé de relever l'inconvenance et le ridicule d'avoir donné pour spectacle à l'infante cette *Princesse de Navarre*, qui véritablement n'était pas faite pour réussir. Je n'en dis pas de même de l'opéra du *Temple de la Gloire* : l'idée en était grande, le sujet bien conçu et dignement exécuté. Le troisième acte, dont le héros était Trajan, présentait une allusion flatteuse pour le roi : c'était un héros juste, humain, généreux, pacifique, et digne de l'amour du monde, à qui le temple de la gloire était ouvert. Voltaire n'avait pas douté que le roi ne se reconnût dans cet éloge. Après le spectacle, il se trouva sur son passage; et voyant que sa majesté passait sans lui rien dire, il prit la liberté de lui demander : *Trajan est-il content?* Trajan, surpris et mécontent qu'on osât l'interroger, répondit par un froid silence ; et toute la cour trouva mauvais que Voltaire eût osé questionner le roi.

Pour l'éloigner, il ne s'agissait que d'en détacher la maîtresse : et le moyen que l'on prit pour cela fut de lui opposer Crébillon.

Celui-ci, vieux et pauvre, vivait avec ses chiens dans le fond du Marais, travaillant à bâtons rompus à ce *Catilina* qu'il annonçait depuis dix ans, et dont il lisait çà et là quelques lambeaux de scènes qu'on trouvait admirables. Son âge, ses succès, ses mœurs un peu sauvages, son caractère soldatesque, sa figure vraiment tragique, l'air, le ton imposant, quoique simple, dont il récitait ses vers âpres et durs, la vigueur, l'énergie qu'il donnait à son expression, tout concourait à frapper les esprits d'une sorte d'enthousiasme. J'ai entendu applaudir avec transport, par des gens qui n'étaient pas bêtes, ces vers qu'il avait mis dans la bouche de Cicéron :

> Catilina, je crois que tu n'es point coupable :
> Mais si tu l'es, tu n'es qu'un homme détestable ;
> Et je ne vois en toi que l'esprit et l'éclat
> Du plus grand des mortels, ou du plus scélérat.

Le nom de Crébillon était le mot de ralliement des ennemis de Voltaire. *Électre* et *Rhadamisthe*, qu'on jouait quelquefois encore, attiraient peu de monde; tout le reste des tragédies de Crébillon était oublié, tandis que, de Voltaire, *Œdipe*, *Alzire*, *Mahomet*, *Zaïre*, *Mérope*, occupaient le théâtre dans tout l'éclat d'un plein succès. Le parti du vieux Crébillon, peu nombreux, mais bruyant, ne laissait pas de l'appeler le Sophocle de notre siècle, et, même parmi les gens de lettres, les Marivaux disaient que, devant le génie de Crébillon, devait pâlir et s'éclipser tout le bel esprit de Voltaire.

On parla devant madame de Pompadour de ce grand homme abandonné, qu'on laissait vieillir sans secours, parce qu'il était sans intrigue. C'était la prendre par son endroit sensible. « Que dites-vous? s'écria-t-elle ; Crébillon est pauvre et délaissé ! » Aussitôt elle obtint pour lui du roi une pension de cent louis sur sa cassette.

Crébillon s'empressa d'aller remercier sa bienfaitrice. Une légère incommodité la tenait dans son lit, lorsqu'on le lui annonça ; elle le fit entrer. La vue de ce beau vieillard l'attendrit ; elle

le reçut avec une grâce touchante. Il en fut ému ; et comme il se penchait sur son lit pour lui baiser la main, le roi parut. « Ah ! madame, s'écria Crébillon, le roi nous a surpris ; je suis perdu. » Cette saillie d'un vieillard de quatre-vingts ans plut au roi ; le succès de Crébillon fut décidé. Tous les Menus-Plaisirs se répandirent en éloges de son génie et de ses mœurs. « Il avait, disait-« on, de la fierté, mais point d'orgueil, et encore moins de vaine « gloire. Son infortune était la preuve de son désintéressement. « C'était un caractère antique, et vraiment l'homme dont le génie « honorait le règne du roi. » On parlait de *Catilina* comme de la merveille du siècle. Madame de Pompadour voulut l'entendre. Le jour fut pris pour cette lecture; le roi, invisible et présent, l'entendit. Elle eut un plein succès ; et lorsque *Catilina* fut mis au théâtre, madame de Pompadour, accompagnée d'une volée de courtisans, vint assister à ce spectacle avec le plus vif intérêt. Peu de temps après, Crébillon obtint la faveur d'une édition de ses œuvres à l'imprimerie du Louvre, aux dépens du trésor royal. Dès ce temps-là, Voltaire fut froidement reçu, et cessa d'aller à la cour.

On sait quelle avait été sa relation avec le prince royal de Prusse. Ce prince, devenu roi, lui marquait les mêmes bontés ; et la manière infiniment flatteuse dont Voltaire y répondait n'avait peut-être pas laissé de contribuer en secret à lui aliéner l'esprit de Louis XV. Le roi de Prusse donc, en relation avec Voltaire, n'avait cessé, depuis son avénement à la couronne, de l'inviter à l'aller voir ; et la faveur dont Crébillon jouissait à la cour l'ayant piqué au vif, avait décidé son voyage. Mais, avant de partir, il avait voulu se venger de ce désagrément, et il s'y était pris en grand homme : il avait attaqué son adversaire corps à corps, pour se mesurer avec lui dans les sujets qu'il avait traités, ne s'abstenant que de *Rhadamisthe*, d'*Atrée* et de *Pyrrhus ;* de l'un sans doute par respect, de l'autre par horreur ; et du troisième par dédain d'un sujet ingrat et fantasque.

Il commença par *Sémiramis ;* et la manière grande et tragique dont il en conçut l'action, la couleur sombre, orageuse et terrible qu'il y répandit, le style magique qu'il y employa, la majesté religieuse et formidable dont il la remplit, les situa-

tions et les scènes déchirantes qu'il en tira, l'art enfin dont il sut en préparer, en établir, en soutenir le merveilleux, étaient bien faits pour anéantir la faible et froide *Sémiramis* de Crébillon; mais alors le théâtre n'était pas susceptible d'une action de ce caractère. Le lieu de la scène était resserré par une foule de spectateurs, les uns assis sur des gradins, les autres debout au fond du théâtre et le long des coulisses; en sorte que Sémiramis éperdue, et l'ombre de Ninus sortant de son tombeau, étaient obligés de traverser une épaisse haie de petits-maîtres. Cette indécence jeta du ridicule sur la gravité de l'action théâtrale. Plus d'intérêt sans illusion, plus d'illusion sans vraisemblance; et cette pièce, le chef-d'œuvre de Voltaire du côté du génie, eut, dans sa nouveauté, assez peu de succès pour faire dire qu'elle était tombée. Voltaire en frémit de douleur; mais il ne se rebuta point. Il fit l'*Oreste* d'après Sophocle, et il s'éleva au-dessus de Sophocle lui-même dans le rôle d'Électre, et dans l'art de sauver l'indécence et la dureté du caractère de Clytemnestre. Mais dans le cinquième acte, au moment de la catastrophe, il n'avait pas encore assez affaibli l'horreur du parricide; et le parti de Crébillon n'étant là rien moins que bénévole, tout ce qui pouvait donner prise à la critique fut relevé par des murmures ou tourné en dérision. Le spectacle en fut troublé à chaque instant; et cette pièce, qui depuis a été justement applaudie, essuya des huées. J'étais dans l'amphithéâtre, plus mort que vif. Voltaire y vint; et, dans un moment où le parterre tournait en ridicule un trait de pathétique, il se leva, et s'écria : *Eh! barbares, c'est du Sophocle!*

Enfin il donna *Rome sauvée;* et, dans les personnages de Cicéron, de César, de Caton, il vengea la dignité du sénat romain, que Crébillon avait dégradée en subordonnant tous ces grands caractères à celui de Catilina. Je me souviens qu'en venant d'écrire les belles scènes de Cicéron et de César avec Catilina, il me les lut dans une perfection dont jamais acteur n'approchera; simplement, noblement, sans aucune manière, mieux que jamais lui-même je ne l'avais entendu lire. « Ah! vous avez, lui dis-je, la conscience en repos sur ces vers : aussi ne les fardez-vous point, et vous avez raison; vous n'en avez jamais fait

de plus beaux. » Cette pièce eut, dans l'opinion des gens instruits, un grand succès d'estime; mais elle n'était pas faite pour émouvoir la multitude, et cette éloquence du style, ce mérite d'avoir si savamment observé les mœurs et peint les caractères, fut peu sensible aux yeux de cette masse du public. Ainsi, avec des avantages prodigieux sur son rival, Voltaire eut la douleur de se voir disputer, refuser même le triomphe.

Ces dégoûts avaient déterminé son voyage en Prusse. Une seule difficulté le retardait encore, et la manière dont elle fut levée est assez curieuse pour vous amuser un moment.

La difficulté consistait dans les frais du voyage, sur lesquels Frédéric se faisait un peu tirer l'oreille. Il voulait bien défrayer Voltaire, et pour cela il consentait à lui donner mille louis; mais madame Denis voulait accompagner son oncle, et, pour ce surcroît de dépense, Voltaire demandait mille louis de plus. C'était à quoi le roi de Prusse ne voulait point entendre. « Je serai fort aise, lui écrivait-il, que madame Denis vous accompagne; mais je ne le demande pas. » « Voyez-vous, me disait Voltaire, cette lésine dans un roi! Il a des tonneaux d'or, et il ne veut pas donner mille pauvres louis pour le plaisir de voir madame Denis à Berlin! Il les donnera, ou moi-même je n'irai point. » Un incident comique vint terminer cette dispute. Un matin que j'allais le voir, je trouvai son ami Thiriot dans le jardin du Palais-Royal; et, comme il était à l'affût des nouvelles littéraires, je lui demandai s'il y en avait quelqu'une. « Oui, vraiment, il y en a, et des plus curieuses, me dit-il. Vous allez chez M. de Voltaire, là vous les entendrez; car je m'en vais m'y rendre dès que j'aurai pris mon café. »

Voltaire travaillait dans son lit lorsque j'arrivai. A son tour il me demanda : « Quelles nouvelles? — Je n'en sais point, lui dis-je; mais Thiriot, que j'ai rencontré au Palais-Royal, en a, dit-il, d'intéressantes à vous apprendre. Il va venir. »

« Eh bien! Thiriot, lui dit-il, vous avez donc à nous conter des nouvelles bien curieuses? — Oh! très-curieuses, et qui vous feront grand plaisir, répondit Thiriot avec son sourire sardonique et son nasillement de capucin. — Voyons, qu'avez-vous à nous dire? — J'ai à vous dire qu'Arnaud Baculard est

arrivé à Postdam, et que le roi de Prusse l'y a reçu à bras ouverts. — A bras ouverts! — Qu'Arnaud lui a présenté une épître. — Bien boursouflée et bien maussade? — Point du tout, fort belle, et si belle que le roi y a répondu par une autre épître. — Le roi de Prusse, une épître à d'Arnaud! Allons, Thiriot, allons, on s'est moqué de vous. — Je ne sais pas si on s'est moqué de moi, mais j'ai en poche les deux épîtres. — Voyons, donnez donc vite, que je lise ces deux chefs-d'œuvre. Quelle fadeur! quelle platitude! quelle bassesse! » disait-il en lisant l'épître de d'Arnaud; et passant à celle du roi, il lut un moment en silence et d'un air de pitié; mais quand il en fut à ces vers,

> Voltaire est à son couchant,
> Vous êtes à votre aurore;

il fit un haut-le-corps, et sauta de son lit, bondissant de fureur: « Voltaire est à son couchant, et Baculard à son aurore! et c'est un roi qui écrit cette sottise énorme! Ah! qu'il se mêle de régner. »

Nous avions de la peine, Thiriot et moi, à ne pas éclater de rire, de voir Voltaire en chemise, gambadant de colère, et apostrophant le roi de Prusse. « J'irai, disait-il, oui, j'irai lui apprendre à se connaître en hommes; » et dès ce moment-là son voyage fut décidé. J'ai soupçonné le roi de Prusse d'avoir voulu lui donner ce coup d'éperon; et sans cela je doute qu'il fût parti, tant il était piqué du refus de mille louis, non point par avarice, mais de dépit de ne pas avoir obtenu ce qu'il demandait.

Volontaire à l'excès par caractère et par système, il avait même dans les petites choses une répugnance incroyable à céder, et à renoncer à ce qu'il avait résolu. J'en vis encore avant son départ un exemple assez singulier. Il lui avait pris fantaisie d'avoir en voyage un couteau de chasse; et, un matin que j'étais chez lui, on lui en apporta un faisceau pour en choisir un. Il le choisit; mais le marchand voulait un louis de son couteau de chasse, et Voltaire s'était mis dans la tête de n'en donner que dix-huit francs. Le voilà qui calcule en détail ce qu'il peut valoir; il ajoute que le marchand porte sur son visage le caractère d'un

honnête homme, et qu'avec cette bonne foi qui est peinte sur son front, il avouera qu'à dix-huit francs cette arme sera bien payée. Le marchand accepte l'éloge qu'il veut bien faire de sa figure; mais il répond qu'en honnête homme il n'a qu'une parole; qu'il ne demande au juste que ce que vaut la chose, et qu'en la donnant à plus bas prix, il ferait tort à ses enfants. « Vous avez des enfants? lui demande Voltaire. — Oui, monsieur, j'en ai cinq, trois garçons et deux filles, dont le plus jeune a douze ans. — Eh bien ! nous songerons à placer les garçons, à marier les filles. J'ai des amis dans la finance, j'ai du crédit dans les bureaux. Mais terminons cette petite affaire : voilà vos dix-huit francs ; qu'il n'en soit plus parlé. » Le bon marchand se confondit en remercîments de la protection dont voulait l'honorer Voltaire; mais il se tint à son premier mot pour le prix du couteau de chasse, et n'en rabattit pas un liard. J'abrége cette scène, qui dura un quart d'heure par les tours d'éloquence et de séduction que Voltaire employa inutilement, non pas à épargner six francs qu'il aurait donnés à un pauvre, mais à donner à sa volonté l'empire de la persuasion. Il fallut qu'il cédât lui-même; et, d'un air interdit, confus et dépité, il jeta sur la table cet écu qu'il avait tant de peine à lâcher. Le marchand, dès qu'il eut son compte, lui rendit grâce de ses bontés, et s'en alla.

« J'en suis bien aise, dis-je tout bas en le voyant partir. — De quoi, me demanda Voltaire avec humeur, de quoi donc êtes-vous bien aise? — De ce que la famille de cet honnête homme n'est plus à plaindre. Voilà bientôt ses fils placés, ses filles mariées; et lui, en attendant, il a vendu son couteau de chasse ce qu'il voulait, et vous l'avez payé, malgré toute votre éloquence. — Et voilà de quoi tu es bien aise, têtu de Limosin? — Oh! oui, j'en suis content. S'il vous avait cédé, je crois que je l'aurais battu. — Savez-vous, me dit-il en riant dans sa barbe, après un moment de silence, que si Molière avait été témoin d'une pareille scène, il en aurait fait son profit? — Vraiment, lui dis-je, c'eût été le pendant de celle de M. Dimanche. » C'était ainsi qu'avec moi sa colère, ou plutôt son impatience, se terminait toujours en douceur et en amitié.

Comme à l'égard du roi de Prusse j'étais dans son secret, et

que je croyais être aussi dans le secret du roi de Prusse sur le peu de sincérité des caresses qu'il lui faisait, j'avais quelque pressentiment du mécontentement qu'ils auraient l'un de l'autre en se voyant de près. Une âme aussi impérieuse et un esprit aussi ardent ne pouvaient guère être compatibles, et j'avais l'espérance de voir bientôt Voltaire revenir plus mécontent de l'Allemagne qu'il ne l'était de son pays; mais le nouveau dégoût qu'il éprouva en allant prendre congé du roi, et la colère qu'il en témoigna, ne me laissèrent plus cette illusion consolante. En sa qualité de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, il crut pouvoir oser lui demander ses ordres auprès du roi de Prusse; mais le roi, pour réponse, lui tourna le dos brusquement; et lui, dans son dépit, dès qu'il fut sorti du royaume, lui renvoya son brevet d'historiographe de France, et accepta sans son agrément la croix de l'ordre du Mérite, dont le roi de Prusse le décora, pour l'en dépouiller peu de temps après.

L'exemple de tant d'amertumes et de tribulations répandues dans la vie de ce grand homme ne fit que me rendre plus redoutable la carrière des lettres où j'étais engagé, et plus doux le repos obscur dont j'allais jouir à Versailles.

Ici finissent, grâce au ciel, les égarements de ma jeunesse; ici commence pour moi le cours d'une vie moins dissipée, plus sage, plus égale, et surtout moins en butte aux orages des passions; ici enfin mon caractère, trop longtemps mobile et divers, va prendre un peu de consistance; et, sur une base solide, ma raison pourra travailler en silence à régler mes mœurs.

LIVRE CINQUIÈME.

Après avoir vu M. de Marigny, mon premier soin, en arrivant à Versailles, fut d'aller remercier madame de Pompadour. Elle me témoigna du plaisir à me voir tranquille, et, d'un air de bonté, elle ajouta : « Les gens de lettres ont dans la tête un système d'égalité qui les fait quelquefois manquer aux convenan-

ces. J'espère, Marmontel, qu'à l'égard de mon frère vous ne les oublierez jamais. » Je l'assurai que mes sentiments étaient d'accord avec mes devoirs.

J'avais déjà fait connaissance avec M. de Marigny dans la société des intendants des Menus-Plaisirs, et, par eux, j'avais su quel était l'homme à qui sa sœur m'avait recommandé de ne manquer jamais. Quant à l'intention, j'étais bien sûr de moi ; la reconnaissance elle seule m'eût inspiré pour lui tous les égards que ma position et sa place exigeaient de la mienne ; mais, à l'intention, il fallait ajouter l'attention la plus exacte à ménager en lui un amour-propre inquiet, ombrageux, susceptible, à l'excès, de méfiance et de soupçons. La faiblesse de craindre qu'on ne l'estimât pas assez, et qu'on ne dît de lui, malignement et par envie, ce qu'il y avait à dire sur sa naissance et sa fortune ; cette inquiétude, dis-je, était au point que si, en sa présence, on se disait quelques mots à l'oreille, il en était effarouché. Attentif à guetter l'opinion qu'on avait de lui, il lui arrivait souvent de parler de lui-même avec une humilité feinte, pour éprouver si l'on se plairait à l'entendre se dépriser ; et alors, pour peu qu'un sourire ou un mot équivoque eût échappé, la blessure en était profonde et sans remède. Avec les qualités essentielles de l'honnête homme, et quelques-unes même des qualités de l'homme aimable, de l'esprit, assez de culture, un goût éclairé dans les arts, dont il avait fait une étude (car tel avait été l'objet de son voyage en Italie) ; et dans les mœurs une droiture, une franchise, une probité rare, il pouvait être intéressant autant qu'il était aimable. Mais en lui l'humeur gâtait tout ; et cette humeur était quelquefois hérissée de rudesse et de brusquerie.

Vous sentez, mes enfants, combien j'avais à m'observer pour être toujours bien avec un homme de ce caractère ; mais il m'était connu, et cette connaissance était la règle de ma conduite. D'ailleurs, soit à dessein, soit sans intention, il m'avertit, par son exemple, de la manière dont il voulait que je fusse avec lui. Étions-nous seuls, il avait avec moi l'air amical, libre, enjoué, l'air enfin de la société où nous avions vécu ensemble. Avions-nous des témoins, et singulièrement pour témoins des

artistes, il me parlait avec estime et d'un air d'affabilité ; mais, dans sa politesse, le sérieux de l'homme en place et du supérieur se faisait ressentir. Ce rôle me dicta le mien. Je distinguai en moi le secrétaire des bâtiments de l'homme de lettres et de l'homme du monde, et, en public, je donnai aux deux Académies dont il était le chef, et à tous les artistes employés sous ses ordres, l'exemple du respect que nous devions tous à sa place. Personne, à ses audiences, n'avait le maintien, le langage plus décemment composé que moi. Tête à tête avec lui ou dans la société de nos amis communs, je reprenais l'air simple qui m'était naturel, jamais pourtant ni l'air ni le ton familier. Comme le badinage ne pouvait jamais être égal entre nous, je m'y refusais doucement. Il avait, dans l'esprit, certain tour de plaisanterie qui n'était pas toujours assez fin ni d'assez bon goût, et dont il aimait à s'égayer; mais il ne fallait pas s'y jouer avec lui. Jamais railleur n'a moins souffert la raillerie. Un trait plaisant qui l'aurait effleuré légèrement l'aurait blessé. Je vis donc qu'avec lui il fallait m'en tenir à une gaieté modérée, et je n'allai point au delà. De son côté, lui qui dans ma réserve apercevait quelque délicatesse, voulut bien me tenir toujours un langage analogue au mien. Seulement quelquefois, sur ce qui le touchait, il semblait vouloir essayer mon sentiment et ma pensée. Par exemple, lorsqu'il obtint, dans l'ordre du Saint-Esprit, la charge qui le décorait, et que j'allai lui en faire compliment : « Monsieur Marmontel, me dit-il, *le roi me décrasse.* » Je répondis, comme je le pensais, « que sa noblesse, à lui, était dans l'âme, et valait bien celle du sang.» Une autre fois, revenant du spectacle, il me raconta qu'il y avait passé un mauvais moment ; qu'étant assis au balcon du théâtre, et ne songeant qu'à rire de la petite pièce que l'on représentait, il avait tout à coup entendu l'un des personnages, un soldat ivre, qui disait : « Quoi ! j'aurais une jolie sœur, et cela ne me vaudra rien, lorsque tant d'autres font fortune par leurs arrière-petites-cousines ? » « Figurez-vous, ajouta-t-il, mon embarras et ma confusion ! Heureusement le parterre n'a pas fait attention à moi.— Monsieur, lui répondis-je, vous n'aviez rien à craindre ; vous justifiez si bien ce que l'on fait pour vous, que personne ne pense à le trouver mauvais. »

Et en effet, je lui voyais remplir si dignement sa place, qu'à son égard la faveur me semblait n'être que la simple équité.

Ce fut ainsi que je fus cinq ans sous ses ordres, sans le plus léger mécontentement ni de son côté ni du mien, et qu'en quittant la place qu'il m'avait accordée, je le conservai pour ami. J'eus même le bonheur de lui être utile plus d'une fois à son insu auprès de madame sa sœur, qui lui reprochait de la dureté dans les réponses négatives qu'il faisait aux demandes qui lui étaient adressées. « C'est moi, madame, lui disais-je, qui ai minuté ces réponses; » et je les lui communiquais. « Mais avec ce monde, ajoutais-je, de quelque politesse qu'un refus soit assaisonné, il leur semble toujours amer. — Et pourquoi tant de refus ? disait-elle; n'ai-je pas assez d'ennemis, sans qu'on m'en fasse de nouveaux ? — Madame, lui répliquai-je enfin, c'est l'inconvénient de sa place; mais c'en est aussi le devoir : il n'y a pas de milieu, ou il faut qu'il s'en rende indigne en trahissant les intérêts du roi pour complaire aux gens de la cour, ou qu'il se refuse aux dépenses folles qu'on lui demande de tous côtés. — Comment faisaient les autres? insistait cette femme faible. — Les autres faisaient mal, s'ils ne faisaient pas comme lui. Mais observez, madame, qu'on exigeait moins d'eux; car les abus vont toujours en croissant, et peut-être attend-on de lui des complaisances plus timides. Mais moi, qui connais ses principes, j'ose vous assurer qu'il quitterait sa place plutôt que de mollir sur l'article de son devoir. — Vous êtes un brave homme, me dit-elle; et je vous sais bon gré de l'avoir si bien défendu. »

Je n'ai eu guère de meilleur temps en ma vie que les cinq années que je passai à Versailles : c'est que Versailles était pour moi divisé en deux régions : l'une était celle de l'intrigue, de l'ambition, de l'envie, et de toutes les passions qu'engendrent l'intérêt servile et le luxe nécessiteux; je n'allais presque jamais là : l'autre était le séjour du travail, du silence, du repos; après le travail, de la joie au sein du repos, et c'était là que je passais ma vie. Libre d'inquiétude, presque tout à moi-même, et n'ayant guère que deux jours de la semaine à donner au léger travail de ma place, je m'étais fait une occupation aussi douce qu'intéressante : c'était un cours d'études où, mé-

thodiquement et la plume à la main, je parcourais les principales branches de la littérature ancienne et moderne, les comparant l'une avec l'autre, sans partialité, sans égards, en homme indépendant, et qui n'aurait été d'aucun pays ni d'aucun siècle. Ce fut dans cet esprit que, recueillant de mes lectures les traits qui me frappaient et les réflexions que me suggéraient les exemples, je formai cet amas de matériaux que j'employai d'abord dans mon travail pour l'*Encyclopédie*, d'où je tirai ensuite ma *Poétique française*, et que j'ai depuis rassemblé dans mes *Éléments de littérature*. Nulle gêne dans ce travail, nul souci de l'opinion et des jugements du vulgaire. J'étudiais pour moi, je déposais en homme libre mes sentiments et mes pensées; et ce cours de lectures et de méditations avait pour moi d'autant plus d'attrait, qu'à chaque pas je croyais découvrir, entre les intentions de l'art et ses moyens, entre ses procédés et ceux de la nature, des rapports qui pouvaient servir à fixer les règles du goût. J'avais peu de livres à moi; mais ma bibliothèque royale m'en fournissait en abondance. J'en faisais bonne provision pour les voyages de la cour, où je suivais M. de Marigny; et les bois de Marly, les forêts de Compiègne et de Fontainebleau étaient mes cabinets d'étude. Je n'avais pas le même agrément à Versailles, et la seule incommodité que j'y éprouvais était le manque de promenades. Le croira-t-on? ces jardins magnifiques étaient impraticables dans la belle saison; surtout quand venaient les chaleurs, ces pièces d'eau, ce beau canal, ces bassins de marbre entourés de statues où semblait respirer le bronze, exhalaient au loin des vapeurs pestilentielles; et les eaux de Marly ne venaient, à grands frais, croupir dans ce vallon, que pour empoisonner l'air qu'on y respirait. J'étais obligé d'aller chercher un air pur et une ombre saine dans les bois de Verrières ou de Sataury.

Cependant, pour moi, les voyages ne se ressemblaient pas: à Marly, à Compiègne, je vivais solitaire et sobre. Il m'arriva une fois, à Compiègne, d'être six semaines au lait pour mon plaisir et en pleine santé. Jamais mon âme n'a été plus calme, plus paisible que durant ce régime. Mes jours s'écoulaient dans l'étude avec une égalité inaltérable; mes nuits n'étaient qu'un doux

sommeil ; et, après m'être éveillé le matin pour avaler une ample jatte du lait écumant de ma vache noire, je refermais les yeux pour sommeiller encore une heure. La discorde aurait bouleversé le monde, je ne m'en serais point ému. A Marly, je n'avais qu'un seul amusement : c'était le curieux spectacle du jeu du roi dans le salon. Là, j'allais voir, autour d'une table de lansquenet, le tourment des passions concentrées par le respect ; l'avide soif de l'or, l'espérance, la crainte, la douleur de la perte, l'ardeur du gain ; la joie, après une main pleine ; le désespoir, après un coupe-gorge, se succéder rapidement dans l'âme des joueurs, sous le masque immobile d'une froide tranquillité.

Ma vie était moins solitaire et moins sage à Fontainebleau. Les soupers des Menus-Plaisirs, les courses aux chasses du roi, les spectacles, étaient pour moi de fréquentes dissipations, et je n'avais pas, je l'avoue, le courage de m'en défendre.

A Versailles, j'avais aussi mes amusements, mais réglés sur mon plan d'étude et de travail, de façon à ne jamais être que des délassements pour moi. Ma société journalière était celle des premiers commis, presque tous gens aimables, et faisant à l'envi la meilleure chère du monde. Dans l'intervalle de leurs travaux, ils se donnaient le plaisir de la table : ils étaient gourmands à peu près pour la même raison que le sont les dévots. L'abbé de la Ville, par exemple, était l'homme du monde le plus soigneux de se procurer de bons vins. Tous les ans son maître d'hôtel allait recueillir la mère goutte des meilleurs celliers de Bourgogne, et suivait de l'œil ses tonneaux. J'étais de ses dîners, et j'y figurais assez bien.

Le premier commis de la guerre, Dubois, était celui qui avait pour moi l'amitié la plus franche ; nous étions familiers ensemble au point de nous tutoyer. Il n'était point de service qu'il ne m'eût rendu dans sa place, si je lui en avais offert l'occasion ; mais, pour moi personnellement, je ne songeais qu'à me réjouir ; et si je retirai quelque avantage de la société des premiers commis, ce fut sans y avoir pensé, et de leur propre mouvement. Vous allez en voir un exemple.

De ces laborieux sybarites, le plus vif, le plus séduisant, le plus voluptueux, avec la santé la plus frêle, était ce Cromot,

qu'on a vu depuis si brillant sous tant de ministres. La facilité, l'agrément, la prestesse de son travail, et surtout sa dextérité, les captivaient en dépit d'eux-mêmes.

Il était, quand je le connus, le secrétaire intime et favori de M. de Machault. C'était une liaison que bien des gens m'auraient enviée, mais dont l'agrément faisait seul le prix dont elle était pour moi. Dans le même temps, la fortune, qui se mêlait de mes affaires à mon insu, me fit rencontrer à Versailles la bonne amie de Bouret, fermier général, qui tenait le portefeuille des emplois, connaissance non moins utile. Cette femme, qui fut bientôt mon amie, et qui l'a été jusques à son dernier soupir, était la spirituelle, l'aimable madame Filleul. Elle était retenue à souper à Versailles, et j'étais invité à souper avec elle : je m'en excusai en disant que j'étais obligé de me rendre à Paris. Elle, aussitôt, m'offrit de m'y mener, et j'acceptai une place dans sa voiture. La connaissance faite, elle parla de moi à son ami Bouret, et lui donna vraisemblablement quelque envie de me connaître. Ainsi se disposaient pour moi les circonstances les plus favorables au plus cher objet de mes vœux.

Ma sœur aînée était en âge d'être mariée ; et quoique je n'eusse qu'une bien petite dot à lui donner, il se présentait pour elle dans mon pays nombre de partis convenables. Je préférai celui qui, du côté des mœurs et des talents, m'était connu pour le meilleur ; et mon choix se trouva le même que ma sœur aurait fait en suivant son inclination. Odde, mon condisciple, avait été dès le collége un modèle de piété, de sagesse, d'application. Son caractère était doux et gai, plein de candeur, et d'une égalité parfaite ; incorruptible dans ses mœurs, et toujours semblable à lui-même. Il vit encore, il est à peu près de mon âge ; et je ne crois pas qu'il y ait au monde une âme plus pure. Il n'y a eu pour lui de changement et de passage que de l'âge de l'innocence à l'âge de la vertu. Son père, en mourant, lui avait laissé peu de bien, mais pour héritage un ami rare et précieux. Cet ami, dont M. Turgot m'a fait souvent l'éloge, était un M. de Malesaigue, vrai philosophe, qui, dans notre ville isolée, presque solitaire, passait sa vie à lire Tacite, Plutarque, Montaigne, à prendre soin

de ses domaines, et à cultiver ses jardins. « Qui croirait, me disait M. Turgot, que, dans une petite ville du Limosin, un tel homme serait caché? En matière de gouvernement, je n'en ai jamais vu de plus instruits ni de plus sages. » Ce fut ce digne ami de M. Odde qui me fit pour lui la demande de la main de ma sœur : j'en fus flatté; mais dans sa lettre je crus entrevoir l'espérance qu'Odde, par mon crédit, obtiendrait un emploi. Je répondis que je ferais pour lui tout ce qui me serait possible; mais que, mon crédit n'étant pas tel qu'on le croyait dans ma province, je n'étais sûr de rien moi-même, et que je ne promettais rien. M. de Malesaigue me répliqua que ma bonne foi valait mieux que des assurances légères, et le mariage fut conclu.

Ce fut un mois après que, Bouret venant travailler avec le ministre des finances pour remplir les emplois vacants, je dînai avec lui chez son ami Cromot. Difficilement aurait-on réuni deux hommes d'un esprit naturel plus vif, plus preste, plus fertile en traits ingénieux, que ces deux hommes-là. Dans Cromot, cependant, l'on voyait plus d'aisance, de grâce habituelle et de facilité; dans Bouret, plus d'ardeur dans le désir de plaire, et de bonheur dans l'à-propos. Tous les deux furent, à ce dîner, d'une gaieté qui l'anima, et au ton de laquelle je fus bientôt moi-même; mais, au sortir de table, Bouret déploya une longue liste d'aspirants aux emplois vacants et de solliciteurs pour eux. Ces solliciteurs étaient tous gens considérables. C'étaient le duc un tel, la marquise une telle, les princes du sang, la famille royale; en un mot, la ville et la cour. « Où en suis-je donc, moi, m'écriai-je, qui, en mariant ma sœur à un jeune homme instruit, versé dans les affaires, plein d'esprit et de sens, et, de plus, honnête homme, lui ai donné pour dot l'espérance d'obtenir un emploi par mon faible crédit? Je vais lui écrire de ne pas s'en flatter. —Pourquoi, me dit Bouret, pourquoi jouer à votre sœur le mauvais tour d'affliger son mari? L'amour triste est bien froid : laissez-leur l'espérance; c'est un bien, en attendant mieux. »

Ils me quittèrent pour aller travailler avec le ministre; et quand je fus retiré chez moi, un garçon de bureau vint, de leur part, me demander les noms de mon beau-frère. Le soir même,

il eut un emploi. Je n'ai pas besoin de vous dire quel fut le lendemain l'élan de ma reconnaissance. Ce fut l'époque d'une longue amitié entre Bouret et moi. J'en parlerai plus à loisir.

L'emploi donné à M. Odde me parut cependant et trop oiseux et trop obscur pour un homme de son talent. Je l'échangeai contre un emploi plus difficile et de moindre valeur, afin qu'en se faisant connaître il pût contribuer à son avancement. Le lieu de sa destination était Saumur. En s'y rendant, sa femme et lui, ils vinrent me voir à Paris; et je ne puis exprimer la joie dont ma sœur fut pénétrée en m'embrassant. Je les possédai quelques jours. Mes amis eurent la bonté de leur faire un accueil auquel je fus sensible. Dans les dîners qu'on nous donnait, c'était un spectacle touchant que de voir les yeux de ma sœur continuellement attachés sur moi, sans pouvoir se rassasier du plaisir de ma vue. Ce n'était pas en elle un amour fraternel, c'était un amour filial.

A peine arrivée à Saumur, elle se lia d'amitié avec une parente de madame de Pompadour, dont le mari avait, dans cette ville, un emploi de deux mille écus. C'était l'emploi du grenier à sel. Ce jeune homme, appelé M. de Blois, se trouvait attaqué de la maladie dont mon père, ma mère et mon frère étaient morts. Nous savions trop qu'elle était incurable; et madame de Blois ne dissimula point à ma sœur que son mari n'avait que peu de temps à vivre. « Ce serait pour moi, lui dit-elle, ma bonne amie, au moins quelque consolation, si son emploi passait à M. Odde. Madame de Pompadour en disposera; engagez votre frère à le lui demander pour vous. » Ma sœur me donna cet avis; j'en profitai; l'emploi me fut promis. Mais, à la mort de M. de Blois, l'intendant de madame de Pompadour m'annonça qu'elle venait d'accorder ce même emploi, pour dot, à l'une de ses protégées. Frappé comme d'un coup de massue, je me rendis chez elle; et, comme elle passait pour aller à la messe, je lui demandai, avec une respectueuse assurance, l'emploi qu'elle m'avait promis pour le mari de ma sœur. « Je vous ai oublié, me dit-elle en courant, et je l'ai donné à un autre; mais je vous en dédommagerai. » Je l'attendis à son retour, et je lui demandai un moment d'audience. Elle me permit de la suivre.

« Madame, lui dis-je, ce n'est plus un emploi ni de l'argent que je vous demande, c'est mon honneur que je vous conjure de me laisser; car, en me l'ôtant, vous me donneriez le coup de la mort. » Ce début l'étonna, et je continuai : « Aussi sûr de l'emploi que vous m'aviez promis que si je l'avais obtenu, je l'ai annoncé à mon beau-frère. Il a dit dans Saumur que j'en avais votre parole, il l'a écrit à sa famille et à la mienne; deux provinces en sont instruites; je m'en suis moi-même vanté et à Versailles et à Paris, en y parlant de vos bienfaits. Or, madame, personne ne se persuadera que vous eussiez accordé à un autre l'emploi que vous m'auriez formellement promis. On sait que vous avez mille moyens de faire du bien à qui vous voulez. Ce sera donc moi qu'on accusera de jactance, de mauvaise foi, de mensonge; et me voilà déshonoré. Madame, j'ai su vaincre l'adversité, j'ai su vivre dans l'indigence; mais je ne sais pas vivre dans la honte et le mépris des gens de bien. Vous avez la bonté de vouloir dédommager mon beau-frère; mais moi, après avoir passé pour un menteur impudent, me rendrez-vous, madame, la réputation d'honnête homme, la seule dont je sois jaloux? vos bienfaits effaceront-ils la tache qu'elle aura reçue? Dédommagez, madame, ces autres protégés de l'emploi qu'un moment d'oubli vous a fait leur promettre; il vous est très-facile de leur en procurer un plus avantageux : mais ne me faites pas, à moi, un tort irréparable, et qui me réduirait au dernier désespoir. » Elle voulut me persuader d'attendre, et que ma sœur n'y perdrait rien; mais je persistai à lui dire que c'était l'emploi de Saumur que je m'étais vanté d'avoir, et que je n'en voulais point d'autre, dût-il être cent fois meilleur. A ces mots, je me retirai, et l'emploi me fut accordé.

J'avais, comme on le voit, et comme on va le voir encore, pour faire ma propre fortune, des facilités qui auraient pu exciter mon ambition; mais ayant pourvu au bien-être de ma famille, j'étais si content, si tranquille, que je ne désirais plus rien.

Ma société la plus intime, la plus habituelle à Versailles, était celle de madame de Chalut, femme excellente, de peu d'esprit, mais de beaucoup de sens, et d'une douceur, d'une

égalité, d'une vérité de caractère inestimable. Après avoir été femme de chambre favorite de la première Dauphine, elle avait passé à la seconde, et elle en était plus chérie encore. Cette princesse n'avait point d'amie plus fidèle, plus tendre, plus sincère, ou, pour mieux dire, c'était la seule amie véritable qu'elle eût en France. Aussi son cœur lui était-il ouvert jusqu'au fond de ses plus secrètes pensées; et, dans les circonstances les plus délicates et les plus difficiles, elle n'eut qu'elle pour conseil, pour consolation, pour appui. Ces sentiments d'estime, de confiance et d'amitié s'étaient communiqués de l'âme de la Dauphine à celle du Dauphin. L'un et l'autre, pour marier mademoiselle Varanchan (c'était son nom de fille), et pour la doter richement, étaient déterminés à vendre leurs bijoux les plus précieux, si le contrôleur général ne les en eût pas empêchés, en obtenant du roi un bon de fermier général pour celui qu'elle épouserait. C'est dire assez quel était son crédit auprès de ses maîtres, et je puis ajouter qu'il n'y avait rien qu'elle n'eût fait pour moi; j'ai été son ami vingt ans, et je ne lui ai rien demandé. Je m'étais fait de l'amitié une idée si noble et si pure, j'en avais moi-même dans l'âme un sentiment si généreux, que j'aurais cru la profaner et l'avilir que d'y mêler aucune vue d'ambition; et autant madame de Chalut aurait été pour moi prodigue de ses bons offices, autant je croyais digne de moi d'être avec elle discret et désintéressé.

Je ne laissais pas de saisir les occasions de faire ma cour à ses maîtres, mais seulement pour lui complaire; et si quelquefois je faisais des vers pour eux, ce n'était jamais qu'elle qui me les inspirait. A ce propos, je me souviens d'une scène assez singulière.

Madame de Chalut, après son mariage, n'avait pas laissé d'être encore au service de la Dauphine; elle n'en était même que plus assidue auprès d'elle. Cette princesse l'aimait tant, que ses absences l'affligeaient. Elle tenait donc habituellement sa maison à Versailles; et toutes les fois que j'y allais avant que d'y être établi, cette maison était la mienne. La convalescence du Dauphin, après sa petite vérole, y fut célébrée par une fête, et j'y fus invité. Je trouvai madame de Chalut rayonnante de joie et

ravie d'admiration pour la conduite de sa maîtresse, qui, nuit et jour, sous les rideaux du lit de son époux, lui avait rendu les soins les plus tendres durant sa maladie. Le récit animé qu'elle m'en fit me pénétra. Je fis des vers sur ce sujet touchant; l'intérêt du tableau fit le succès du peintre, et ces vers eurent à la cour au moins la faveur du moment, le mérite de l'a-propos. En les lisant, le prince et la princesse en furent touchés jusqu'aux larmes. Madame de Chalut fut chargée de me dire combien cette lecture les avait attendris, et qu'ils seraient bien aises de me voir pour me le témoigner eux-mêmes. « Trouvez-vous, me dit-elle, demain à leur dîner; vous serez content de l'accueil qu'ils se proposent de vous faire. » Je ne manquai pas de m'y rendre. Il y avait peu de monde. J'étais placé vis-à-vis d'eux, à deux pas de la table, bien isolé et bien en évidence. En me voyant, ils se parlèrent à l'oreille, puis levèrent les yeux sur moi, et puis se parlèrent encore. Je les voyais occupés de moi; mais l'un et l'autre alternativement semblaient laisser expirer sur leurs lèvres ce qu'ils avaient envie de me dire. Ainsi, le temps du dîner se passa jusqu'au moment où il fallut m'en aller comme tout le monde. Madame de Chalut avait servi à table, et vous jugez combien cette longue scène muette lui avait causé d'impatience. J'allais dîner chez elle, et nous devions nous réjouir ensemble de l'accueil que l'on m'aurait fait. J'allai l'attendre, et lorsqu'elle arriva : « Eh bien! madame, lui demandai-je, ne dois-je pas être bien flatté de tout ce qu'on m'a dit d'obligeant et d'aimable? — Savez-vous, me répondit-elle, à quoi leur dîner s'est passé? A s'inviter l'un l'autre à vous parler, sans que ni l'un ni l'autre en ait eu le courage. — Je ne me croyais pas, lui dis-je, un personnage aussi imposant que je le suis; et certes, je dois être fier du respect que j'imprime à M. le Dauphin et à madame la Dauphine. » Ce contraste d'idées nous parut si plaisant, que nous en rîmes de bon cœur, et je me tins pour dit tout ce qu'on avait eu l'intention de me dire.

L'espèce de bienveillance que l'on avait pour moi dans cette cour me servit cependant à me faire écouter et croire dans une affaire intéressante. L'acte de baptême d'Aurore, fille de mademoiselle Verrière, attestait qu'elle était fille du maréchal de

Saxe ; et, après la mort de son père, madame la Dauphine était dans l'intention de la faire élever. C'était l'ambition de la mère ; mais il vint dans la fantaisie de M. le Dauphin de dire qu'elle était ma fille, et ce mot fit son impression. Madame de Chalut me le dit en riant ; mais je pris la plaisanterie de M. le Dauphin sur le ton le plus sérieux : je l'accusai de légèreté ; et, en offrant de faire preuve que je n'avais connu mademoiselle Verrière que pendant le voyage du maréchal en Prusse, et plus d'un an après la naissance de cet enfant, je dis que ce serait inhumainement lui ôter son véritable père, que de me faire passer pour l'être. Madame de Chalut se chargea de plaider cette cause devant madame la Dauphine, et M. le Dauphin céda. Ainsi Aurore fut élevée à leurs frais au couvent des religieuses de Saint-Cloud ; et madame de Chalut, qui avait à Saint-Cloud sa maison de campagne, voulut bien se charger, pour l'amour de moi et à ma prière, des soins et des détails de cette éducation.

Il me reste à parler de deux liaisons particulières que j'avais encore à Versailles : l'une, de simple convenance, avec Quesnay, médecin de madame de Pompadour ; l'autre, avec madame de Marchais et son ami intime le comte d'Angivillers, jeune homme d'un grand caractère. Pour celle-ci, elle fut bientôt une liaison de sentiment, et, depuis quarante ans qu'elle dure, je puis la citer pour exemple d'une amitié que ni les années ni les événements n'ont fait varier ni fléchir. Commençons par Quesnay, car c'est le moins intéressant. Quesnay, logé bien à l'étroit dans l'entresol de madame de Pompadour, ne s'occupait, du matin au soir, que d'économie politique et rurale. Il croyait en avoir réduit le système en calculs et en axiomes d'une évidence irrésistible ; et, comme il formait une école, il voulait bien se donner la peine de m'expliquer sa nouvelle doctrine, pour se faire de moi un disciple et un prosélyte. Moi qui songeais à me faire de lui un médiateur auprès de madame de Pompadour, j'appliquais tout mon entendement à concevoir ces vérités qu'il me donnait pour évidentes, et je n'y voyais que du vague et de l'obscurité. Lui faire croire que j'entendais ce qu'en effet je n'entendais pas, était au-dessus de mes forces ; mais je l'écoutais avec une patiente docilité, et je lui laissais l'espérance de m'éclaircir enfin,

et de m'inculquer sa doctrine : c'en eût été assez pour me gagner sa bienveillance. Je faisais plus, j'applaudissais à un travail que je trouvais en effet estimable ; car il tendait à rendre l'agriculture recommandable dans un pays où elle était trop dédaignée, et à tourner vers cette étude une foule de bons esprits. J'eus même une occasion de le flatter par cet endroit sensible, et ce fut lui qui me l'offrit.

Un Irlandais, appelé *Patulo*, ayant fait un livre où il développait les avantages de l'agriculture anglaise sur la nôtre, avait obtenu par Quesnay, de madame de Pompadour, que ce livre lui fût dédié ; mais il avait mal fait son épître dédicatoire. Madame de Pompadour, après l'avoir lue, lui dit de s'adresser à moi, et de me prier de sa part de la retoucher avec soin. Je trouvai plus facile de lui en faire une autre ; et, en y parlant des cultivateurs, j'attachai à leur condition un intérêt assez sensible pour que madame de Pompadour, à la lecture de cette épître, eût les larmes aux yeux. Quesnay s'en aperçut, et je ne puis vous dire combien il fut content de moi. Sa manière de me servir auprès de la marquise était de dire çà et là des mots qui semblaient lui échapper, et qui cependant laissaient des traces.

A l'égard de son caractère, je n'en rappellerai qu'un trait, qui va le faire assez connaître. Il avait été placé là par le vieux duc de Villeroi, et par une comtesse d'Estrades, amie et complaisante de madame d'Étioles, qui, ne croyant pas réchauffer un serpent dans son sein, l'avait tirée de la misère et amenée à la cour. Quesnay était donc attaché à madame d'Estrades par la reconnaissance, lorsque cette intrigante abandonna sa bienfaitrice pour se livrer au comte d'Argenson, et conspirer avec lui contre elle.

Il est difficile de concevoir qu'une aussi vilaine femme, dans tous les sens, eût, malgré la laideur de son âme et de sa figure, séduit un homme du caractère, de l'esprit et de l'âge de M. d'Argenson ; mais elle avait à ses yeux le mérite de lui sacrifier une personne à qui elle devait tout, et d'être, pour l'amour de lui, la plus ingrate des créatures.

Cependant Quesnay, sans s'émouvoir de ces passions ennemies, était, d'un côté, l'incorruptible serviteur de madame de Pompa-

dour, et, de l'autre, le fidèle obligé de madame d'Estrades, laquelle répondait de lui à M. d'Argenson ; et quoique sans mystère il allât les voir quelquefois, madame de Pompadour n'en avait aucune inquiétude. De leur côté, ils avaient en lui autant de confiance que s'il n'avait tenu par aucun lien à madame de Pompadour.

Or, voici ce qu'après l'exil de M. d'Argenson me raconta Dubois, qui avait été son secrétaire. C'est lui-même qui va parler ; son récit m'est présent, et vous pouvez croire l'entendre.

« Pour supplanter madame de Pompadour, me dit-il, M. d'Argenson et madame d'Estrades avaient fait inspirer au roi le désir d'avoir les faveurs de la jeune et belle madame de Choiseul, femme du menin. L'intrigue avait fait des progrès ; elle en était au dénoûment. Le rendez-vous était donné, la jeune dame y était allée ; elle y était dans le moment même où M. d'Argenson, madame d'Estrades, Quesnay et moi, nous étions ensemble dans le cabinet du ministre : nous deux, témoins muets, mais M. d'Argenson et madame d'Estrades très-occupés, très-inquiets de ce qui se serait passé. Après une assez longue attente, arrive madame de Choiseul, échevelée et dans le désordre, qui était la marque de son triomphe. Madame d'Estrades court au-devant d'elle, les bras ouverts, et lui demande si c'en est fait. « Oui, c'en est fait, répondit-elle, je suis aimée ; il est heu-« reux ; elle va être renvoyée : il m'en a donné sa parole. » A ces mots, ce fut un grand éclat de joie dans le cabinet. Quesnay lui seul ne fut point ému. « Docteur, lui dit M. d'Argenson, rien « ne change pour vous, et nous espérons bien que vous nous res-« terez. — Moi, monsieur le comte ! répondit froidement Quesnay « en se levant ; j'ai été attaché à madame de Pompadour dans sa « prospérité, je le serai dans sa disgrâce ; » et il s'en alla sur-le-champ. Nous restâmes pétrifiés ; mais on ne prit de lui aucune méfiance. « Je le connais, dit madame d'Estrades ; il n'est pas « homme à nous trahir. » Et en effet, ce ne fut point par lui que le secret fut découvert, et que la marquise de Pompadour fut délivrée de sa rivale. » Voilà le récit de Dubois.

Tandis que les orages se formaient et se dissipaient au-dessus de l'entresol de Quesnay, il griffonnait ses axiomes et ses calculs d'économie rustique, aussi tranquille, aussi indifférent à ces

mouvements de la cour, que s'il en eût été à cent lieues de distance. Là-bas on délibérait de la paix, de la guerre, du choix des généraux, du renvoi des ministres; et nous, dans l'entresol, nous raisonnions d'agriculture, nous calculions le produit net, ou quelquefois nous dînions gaiement avec Diderot, d'Alembert, Duclos, Helvétius, Turgot, Buffon; et madame de Pompadour, ne pouvant pas engager cette troupe de philosophes à descendre dans son salon, venait elle-même les voir à table et causer avec eux.

L'autre liaison dont j'ai parlé m'était infiniment plus chère. Madame de Marchais n'était pas seulement, à mon gré, la plus spirituelle et la plus aimable des femmes, mais la meilleure et la plus essentielle des amies, la plus active, la plus constante, la plus vivement occupée de tout ce qui m'intéressait. Imaginez-vous tous les charmes du caractère, de l'esprit, du langage, réunis au plus haut degré, et même ceux de la figure, quoiqu'elle ne fût pas jolie; surtout, dans ses manières, une grâce pleine d'attraits : telle était cette jeune fée. Son âme, active au delà de toute expression, donnait aux traits de sa physionomie une mobilité éblouissante et ravissante. Aucun de ses traits n'était celui que le pinceau aurait choisi; mais tous ensemble avaient un agrément que le pinceau n'aurait pu rendre. Sa taille, dans sa petitesse, était, comme on dit, faite au tour, et son maintien communiquait à toute sa personne un caractère de noblesse imposant. Ajoutez à cela une culture exquise, variée, étendue, depuis la plus légère et brillante littérature jusqu'aux plus hautes conceptions du génie; une netteté dans les idées, une finesse, une justesse, une rapidité dont on était surpris; une facilité, un choix d'expressions toujours heureuses, coulant de source et aussi vite que la pensée; ajoutez une âme excellente, d'une bonté intarissable, d'une obligeance qui, la même à toute heure, ne se lassait jamais d'agir, et toujours d'un air si facile, si prévenant et si flatteur, qu'on eût été tenté d'y soupçonner de l'art, si l'art jamais avait pu se donner cette égalité continue et inaltérable qui fut toujours la marque distinctive du naturel, et le seul de ses caractères que l'art ne saurait imiter.

Sa société était composée de tout ce que la cour avait de plus aimable, et de ce qu'il y avait parmi les gens de lettres de plus estimable du côté des mœurs, de plus distingué du côté des talents. Avec les gens de cour, elle était un modèle de la politesse la plus délicate et la plus noble; les jeunes femmes venaient chez elle en étudier l'air et le ton. Avec les gens de lettres, elle était au pair des plus ingénieux, et au niveau des plus instruits. Personne ne causait avec plus d'aisance, de précision et de méthode. Son silence était animé par le feu d'un regard spirituellement attentif; elle devinait la pensée, et ses répliques étaient des flèches qui jamais ne manquaient le but. Mais la variété de sa conversation en était surtout le prodige; le goût des convenances, l'à-propos, la mesure; le mot propre à la chose, au moment et à la personne; les différences, les nuances les plus fines dans l'expression; et à tous, et distinctement à chacun, ce qu'il y avait de mieux à dire : telle était la manière dont cette femme unique savait animer, embellir et comme enchanter sa maison.

Grande musicienne, avec le goût du chant et une jolie voix, elle avait été du petit spectacle de madame de Pompadour; et, lorsque cet amusement avait cessé, elle était restée son amie. Elle avait soin, plus que moi-même, de cultiver ses bontés pour moi, et ne manquait aucune occasion de me bien servir auprès d'elle.

Son jeune ami, M. d'Angivilliers, était d'autant plus intéressant, qu'avec tout ce qui rend aimable et tout ce qui peut rendre heureux, une belle figure, un esprit cultivé, le goût des lettres et des arts, une âme élevée, un cœur pur, l'estime du roi, la confiance et la faveur intime de M. le Dauphin, et, à la cour, une renommée et une considération rarement acquises à son âge, il ne laissait pas d'être ou de paraître, au moins intérieurement, malheureux. Inséparable de madame de Marchais, mais triste, interdit devant elle, d'autant plus sérieux qu'elle était plus riante, timide et tremblant à sa voix, lui dont le caractère avait de la fierté, de la force et de l'énergie, troublé lorsqu'elle lui parlait, la regardant d'un air souffrant, lui répondant d'une voix faible, mal assurée et presque éteinte, et,

au contraire, en son absence, déployant sa belle physionomie, causant bien et avec chaleur, et se livrant, avec toute la liberté de son esprit et de son âme, à l'enjouement de la société, rien ne ressemblait plus à la situation d'un amant traité avec rigueur et dominé avec empire. Cependant ils passaient leur vie ensemble dans l'union la plus intime; et, bien évidemment, il était l'homme auquel nul autre n'était préféré. Si ce personnage d'amant malheureux n'eût duré que peu de temps, on l'aurait cru joué; mais, plus de quinze ans de suite, il a été le même; il l'a été depuis la mort de M. de Marchais comme de son vivant, et jusqu'au moment où sa veuve a épousé M. d'Angivilliers. Alors la scène a changé de face; toute l'autorité a passé à l'époux; et ce n'a plus été, du côté de l'épouse, que déférence et complaisance, avec l'air soumis du respect. Je n'ai rien observé en ma vie de si singulier dans les mœurs, que cette mutation volontaire et subite qui fut depuis, pour l'un et l'autre, un sort également heureux.

Leurs sentiments pour moi furent toujours parfaitement d'accord; ils sont encore les mêmes. Les miens, pour eux, ne varieront jamais.

Parmi mes délassements, je n'ai pas compté le spectacle, dont j'avais cependant toute facilité de jouir au théâtre de la cour; mais j'y allais rarement, et je n'en parle ici que pour marquer l'époque d'une révolution intéressante dans l'art de la déclamation.

Il y avait longtemps que, sur la manière de déclamer les vers tragiques, j'étais en dispute réglée avec mademoiselle Clairon. Je trouvais dans son jeu trop d'éclat, trop de fougue, pas assez de souplesse et de variété, et surtout une force qui, n'étant pas modérée, tenait plus de l'emportement que de la sensibilité. C'est ce qu'avec ménagement je tâchais de lui faire entendre. « Vous avez, lui disais-je, tous les moyens d'exceller dans votre art; et, toute grande actrice que vous êtes, il vous serait facile encore de vous élever au-dessus de vous-même, en les ménageant davantage, ces moyens que vous prodiguez. Vous m'opposez vos succès éclatants et ceux que vous m'avez valus; vous m'opposez l'opinion et les suffrages de vos amis;

vous m'opposez l'autorité de M. de Voltaire, qui, lui-même, récite ses vers avec emphase, et qui prétend que les vers tragiques veulent, dans la déclamation, la même pompe que dans le style: et moi, je n'ai à vous opposer qu'un sentiment irrésistible, qui me dit que la déclamation, comme le style, peut être noble, majestueuse, tragique avec simplicité; que l'expression, pour être vive et profondément pénétrante, veut des gradations, des nuances, des traits imprévus et soudains, qu'elle ne peut avoir lorsqu'elle est tendue et forcée. » Elle me disait quelquefois, avec impatience, que je ne la laisserais pas tranquille qu'elle n'eût pris le ton familier et comique dans la tragédie. « Eh! non, mademoiselle, lui disais-je, vous ne l'aurez jamais; la nature vous l'a défendu; vous ne l'avez pas même au moment où vous me parlez : le son de votre voix, l'air de votre visage, votre prononciation, votre geste, vos attitudes, sont naturellement nobles. Osez seulement vous fier à ce beau naturel; j'ose vous garantir que vous en serez plus tragique. »

D'autres conseils que les miens prévalurent, et, las de me rendre inutilement importun, j'avais cédé, lorsque je vis l'actrice revenir tout à coup d'elle-même à mon sentiment. Elle venait jouer Roxane au petit théâtre de Versailles. J'allai la voir à sa toilette, et, pour la première fois, je la trouvai habillée en sultane, sans panier, les bras demi-nus, et dans la vérité du costume oriental. Je lui en fis mon compliment. « Vous allez, me dit-elle, être content de moi. Je viens de faire un voyage à Bordeaux; je n'y ai trouvé qu'une très-petite salle; il a fallu m'en accommoder. Il m'est venu dans la pensée d'y réduire mon jeu, et d'y faire l'essai de cette déclamation simple que vous m'avez tant demandée. Elle y a eu le plus grand succès. Je vais en essayer encore ici sur ce petit théâtre. Allez m'entendre. Si elle y réussit de même, adieu l'ancienne déclamation. »

L'événement passa son attente et la mienne. Ce ne fut plus l'actrice, ce fut Roxane elle-même que l'on crut voir et entendre. L'étonnement, l'illusion, le ravissement fut extrême. On se demandait : Où sommes-nous? On n'avait rien entendu de pareil. Je la revis après le spectacle; je voulus lui parler du succès qu'elle venait d'avoir. « Eh ! ne voyez-vous pas, me dit-elle, qu'il

me ruine? Il faut dans tous mes rôles que le costume soit observé : la vérité de la déclamation tient à celle du vêtement ; toute ma riche garde-robe de théâtre est dès ce moment réformée ; j'y perds pour dix mille écus d'habits ; mais le sacrifice en est fait. Vous me verrez ici dans huit jours jouer Électre au naturel, comme je viens de jouer Roxane. »

C'était l'Électre de Crébillon. Au lieu du panier ridicule et de l'ample robe de deuil qu'on lui avait vus dans ce rôle, elle y parut en simple habit d'esclave, échevelée, et les bras chargés de longues chaînes. Elle y fut admirable ; et, quelque temps après, elle fut plus sublime encore dans l'Électre de Voltaire. Ce rôle, que Voltaire lui avait fait déclamer avec une lamentation continuelle et monotone, parlé plus naturellement, acquit une beauté inconnue à lui-même ; puisqu'en le lui entendant jouer sur son théâtre de Ferney, où elle l'alla voir, il s'écria, baigné de larmes et transporté d'admiration : *Ce n'est pas moi qui ai fait cela, c'est elle ; elle a créé son rôle.* Et, en effet, par les nuances infinies qu'elle y avait mises, par l'expression qu'elle donnait aux passions dont ce rôle est rempli, c'était peut-être celui de tous où elle était le plus étonnante.

Paris, comme Versailles, reconnut dans ces changements le véritable accent tragique et le nouveau degré de vraisemblance que donnait à l'action théâtrale le costume bien observé. Ainsi, dès lors, tous les acteurs furent forcés d'abandonner ces tonnelets, ces gants à franges, ces perruques volumineuses, ces chapeaux à plumets, et tout cet attirail fantasque qui depuis si longtemps choquait la vue des gens de goût. Le Kain lui-même suivit l'exemple de mademoiselle Clairon, et dès ce moment-là leurs talents perfectionnés furent en émulation, et dignes rivaux l'un de l'autre.

L'on conçoit aisément qu'un mélange d'occupations paisibles et d'amusements variés m'aurait plus que dédommagé des plaisirs de Paris ; mais, pour surcroît d'agrément, j'avais encore la liberté d'y aller, quand je voulais, passer le temps que me laissait le devoir de ma place. M. de Marigny lui-même, à la sollicitation de mes anciennes connaissances, m'invitait à les aller voir.

Je ne laissais pas de remarquer dans sa conduite à mon égard une particularité dont peut-être la fierté d'un autre ne se fût point accommodée, mais dont un peu de philosophie me faisait sentir la raison. Hors de chez lui, c'était l'homme du monde qui se plaisait le plus à vivre en société avec moi. A dîner, à souper chez nos amis communs, il jouissait plus que moi-même de l'estime et de l'amitié que l'on me témoignait; il en était flatté, il en était reconnaissant. Ce fut par lui que je fus mené chez madame Geoffrin, et, pour l'amour de lui, je fus admis chez elle au dîner des artistes comme à celui des gens de lettres; enfin, dès que je cessai d'être secrétaire des bâtiments, comme on le verra dans la suite, personne ne me témoigna plus d'empressement à m'avoir et pour convive et pour ami. Eh bien! tant que j'occupai sous ses ordres cette place de secrétaire, il ne se permit pas une seule fois de m'inviter à dîner chez lui. Les ministres ne mangeaient point avec leurs commis; il avait pris leur étiquette; et, s'il eût fait une exception en ma faveur, tous ses bureaux en auraient été jaloux et mécontents. Il ne s'en expliqua jamais avec moi; mais on vient de voir qu'il avait la bonté de me le faire assez entendre.

Les années que je passais à Versailles étaient celles où l'esprit philosophique avait le plus d'activité. D'Alembert et Diderot en avaient arboré l'enseigne dans l'immense atelier de l'Encyclopédie, et tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les gens de lettres s'y était rallié autour d'eux. Voltaire, de retour de Berlin, d'où il avait fait chasser le malheureux d'Arnaud, et où il n'avait pu tenir lui-même, s'était retiré à Genève, et, de là, il soufflait cet esprit de liberté, d'innovation, d'indépendance, qui a fait depuis tant de progrès. Dans son dépit contre le roi, il avait fait des imprudences: mais on en fit une bien plus grande, lorsqu'il voulut rentrer dans sa patrie, de l'obliger à se tenir dans un pays de liberté. La réponse du roi, *Qu'il reste où il est*, ne fut pas assez réfléchie. Ses attaques n'étaient pas de celles qu'on arrête aux frontières. Versailles, où il aurait été moins hardi qu'en Suisse et qu'à Genève, était l'exil qu'il fallait lui donner. Les prêtres auraient dû lui faire ouvrir cette magnifique prison, la même que le cardinal de Richelieu avait donnée à la haute noblesse.

En réclamant son titre de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, il tendait lui-même le bout de chaîne avec lequel on l'aurait attaché si on avait voulu. Je dois ce témoignage à madame de Pompadour, que c'était malgré elle qu'il était exilé. Elle s'intéressait à lui, elle m'en demandait quelquefois des nouvelles ; et lorsque je lui répondais qu'il ne tenait qu'à elle d'en savoir de plus près : « Eh ! non, il ne tient pas à moi, » disait-elle avec un soupir.

C'était donc de Genève que Voltaire animait les coopérateurs de l'Encyclopédie. J'étais du nombre, et mon plus grand plaisir, toutes les fois que j'allais à Paris, était de me trouver réuni avec eux. D'Alembert et Diderot étaient contents de mon travail, et nos relations serraient de plus en plus les nœuds d'une amitié qui a duré autant que leur vie, plus intime, plus tendre, plus assidûment cultivée avec d'Alembert ; mais non moins vraie, non moins inaltérable avec ce bon Diderot, que j'étais toujours si content de voir et si charmé d'entendre.

Je sentis enfin, je l'avoue, que la distance de Paris à Versailles mettait de trop longs intervalles aux moments de bonheur que me faisait goûter la société des gens de lettres. Ceux d'entre eux que j'aimais, que j'honorais le plus, avaient la bonté de me dire que nous étions faits pour vivre ensemble ; et ils me présentaient l'Académie française comme une perspective qui devait attirer et fixer mes regards. Je sentais donc de temps en temps se réveiller en moi le désir de rentrer dans la carrière littéraire ; mais, avant tout, je voulais me donner une existence libre et sûre, et madame de Pompadour et son frère auraient été bien aises de me la procurer. En voici la preuve sensible :

En 1757, après l'attentat commis sur la personne du roi, et ce grand mouvement du ministère, où M. d'Argenson et M. de Machault furent renvoyés le même jour, M. Rouillé ayant obtenu la surintendance des postes, dont le secrétariat était un bénéfice simple de deux mille écus d'appointements, possédé par le vieux Moncrif, il me vint dans la tête d'en demander la survivance, persuadé que M. Rouillé, dans sa nouvelle place, ne refuserait pas à madame de Pompadour la première chose qu'elle lui aurait demandée. Je la fis donc prier, par le docteur Quesnay,

de m'accorder une audience. Je fus remis au lendemain au soir, et toute la nuit je rêvai à ce que j'avais à lui dire. Ma tête s'alluma, et, perdant mon objet de vue, me voilà occupé des malheurs de l'État, et résolu à profiter de l'audience qu'on me donnait pour faire entendre des vérités utiles. Les heures de mon sommeil furent employées à méditer ma harangue, et ma matinée à l'écrire, afin de l'avoir plus présente à l'esprit. Le soir, je me rendis chez Quesnay à l'heure marquée, et je fis dire que j'étais là. Quesnay, occupé à tracer le *zig-zag* du *produit net*, ne me demanda pas même ce que j'allais faire chez madame de Pompadour. Elle me fait appeler; je descends; et, introduit dans son cabinet: « Madame, lui dis-je, monsieur Rouillé vient d'obtenir la surintendance des postes; la place de secrétaire de la poste aux lettres dépend de lui. Moncrif, qui l'occupe, est bien vieux! Serait-ce abuser de vos bontés, que de vous supplier d'en obtenir pour moi la survivance? Rien ne me convient mieux que cette place, et pour la vie j'y borne mon ambition. » Elle me répondit qu'elle l'avait promise à Darboulin (l'un de ses familiers); mais qu'elle l'y ferait renoncer, si elle pouvait l'obtenir pour moi.

Après lui avoir rendu grâce: « Je vais, madame, vous étonner, lui dis-je. Le bienfait que je vous demande n'est pas ce qui m'occupe et ce qui m'intéresse le plus dans ce moment: c'est la situation du royaume, c'est le trouble où le plonge cette querelle interminable des parlements et du clergé, dans laquelle je vois l'autorité royale comme un vaisseau battu par la tempête entre deux écueils, et, dans le conseil, pas un homme capable de le gouverner. » A ce tableau amplifié, j'ajoutai celui d'une guerre qui appelait au dehors, et sur terre et sur mer, toutes les forces de l'État, et qui rendrait si nécessaires au dedans le calme, la concorde, l'union des esprits et le concours des volontés. Après quoi je repris: « Tant que messieurs d'Argenson et de Machault ont été en place, on a pu attribuer à leur division et à leur mésintelligence les dissensions intestines dont le royaume est tourmenté, et tous les actes de rigueur qui, loin de les calmer, les ont envenimées; mais à présent que les ministres sont renvoyés, et que les hommes qui les remplacent n'ont aucun ascendant ni aucune influence, songez, madame, que c'est sur vous qu'on a

les yeux, et que c'est à vous désormais que s'adresseront les reproches, les plaintes, si le mal continue, ou les bénédictions publiques, si vous y apportez remede et si vous le faites cesser. Au nom de votre gloire et de votre repos, madame, hâtez-vous de produire cet heureux changement. N'attendez pas que la nécessité le commande, ou qu'un autre que vous l'opere; vous en perdriez le mérite, et l'on vous accuserait seule du mal que vous n'auriez pas fait. Toutes les personnes qui vous sont attachées ont les mêmes inquiétudes et forment les mêmes vœux que moi. »

Elle me répondit qu'elle avait du courage, et qu'elle voulait que ses amis en eussent pour elle et comme elle; qu'au reste, elle me savait gré du zèle que je lui témoignais; mais que je fusse plus tranquille, et qu'on travaillait dans ce moment à tout pacifier. Elle ajouta qu'elle parlerait ce jour-là même à M. Rouillé, et me dit de venir la voir le lendemain matin.

« Je n'ai rien de bon à vous apprendre, me dit-elle en me revoyant; la survivance de Moncrif est donnée. C'est la première chose que le nouveau surintendant des postes a demandée au roi, et il l'a obtenue en faveur de Gaudin, son ancien secrétaire. Voyez s'il y a quelque autre chose que je puisse faire pour vous. »

Il n'était pas facile de trouver une place qui me convînt autant que celle-là. Je crus pourtant, peu de temps après, être sûr d'en obtenir une qui me plaisait davantage, parce que j'en serais créateur, et que j'y laisserais des traces honorables de mes travaux. Ceci m'engage à faire connaître un personnage qui a brillé comme un météore, et dont l'éclat, quoique bien affaibli, n'est pas encore éteint. Si je ne parlais que de moi, tout serait bientôt dit; mais comme l'histoire de ma vie est une promenade que je fais faire à mes enfants, il faut bien qu'ils remarquent les passants avec qui j'ai eu des rapports dans le monde.

L'abbé de Bernis, échappé du séminaire de Saint-Sulpice, où il avait mal réussi, était un poëte galant, bien joufflu, bien frais, bien poupin, et qui, avec le gentil Bernard, amusait de ses jolis vers les joyeux soupers de Paris; Voltaire l'appelait la bouquetière du Parnasse; et dans le monde, plus familiè-

rement, on l'appelait *Babet*, du nom d'une jolie bouquetière de ce temps là. C'est de là, sans autre mérite, qu'il est parti pour être cardinal et ambassadeur de France à la cour de Rome. Il avait inutilement sollicité auprès de l'ancien évêque de Mirepoix (Boyer) une pension sur quelque abbaye. Cet évêque, qui faisait peu de cas des poésies galantes, et qui savait la vie que menait cet abbé, lui avait durement déclaré que, tant que lui (Boyer) serait en place, il n'avait rien à espérer; à quoi l'abbé avait répondu : *Monseigneur, j'attendrai;* mot qui courut dans le monde, et fit fortune. La sienne consistait alors en un canonicat de Brioude, qui ne lui valait rien, attendu son absence, et en un petit bénéfice simple, à Boulogne-sur-Mer, qu'il avait eu je ne sais comment.

Il en était là, lorsqu'on apprit qu'aux rendez-vous de chasse de la forêt de Senart, la belle madame d'Étioles avait été l'objet des attentions du roi. Aussitôt l'abbé sollicite la permission d'aller faire sa cour à la jeune dame; et la comtesse d'Estrades, dont il était connu, obtient pour lui cette faveur. Il arrive à Étioles par le coche d'eau, son petit paquet sous le bras. On lui fait réciter ses vers; il amuse, il met tous ses soins à se rendre agréable; et, avec cette superficie d'esprit et ce vernis de poésie qui était son unique talent, il réussit au point qu'en l'absence du roi il est admis dans le secret des lettres que s'écrivent les deux amants. Rien n'allait mieux à la tournure de son esprit et de son style que cette espèce de ministère. Aussi, dès que la nouvelle maîtresse fut installée à la cour, l'un des premiers effets de sa faveur fut-il de lui obtenir une pension de cent louis sur la cassette, et un logement aux Tuileries, qu'elle fit meubler à ses frais. Je le vis dans ce logement, sous le toit du palais, le plus content des hommes, avec sa pension et son meuble de brocatelle. Comme il était bon gentilhomme, sa protectrice lui conseilla de passer du chapitre de Brioude à celui de Lyon; et, pour celui-ci, elle obtint, en faveur du nouveau chanoine, une décoration nouvelle. En même temps il fut l'amant en titre et déclaré de la belle princesse de Rohan; ce qui le mit dans le grand monde sur le ton d'homme de qualité, et tout à coup il fut nommé à l'ambassade de Venise. Là il reçut

honorablement les neveux du pape Ganganelli, et par là il se procura la faveur de la cour de Rome. Rappelé de Venise pour être des conseils du roi, il conclut, avec le comte de Staremberg, le traité de Versailles : en récompense, il obtint la place de ministre des affaires étrangères, que lui céda M. Rouillé, et, peu de temps après, le chapeau de cardinal, à la nomination de la cour de Vienne.

Au retour de son ambassade, je le vis, et il me traita comme avant ses prospérités; cependant avec une teinte de dignité qui sentait un peu l'excellence, et rien n'était plus naturel. Après qu'il eut signé le traité de Versailles, je lui en fis compliment, et il me témoigna que je l'obligerais si, dans une épître adressée au roi, je célébrais les avantages de cette grande et heureuse alliance. Je répondis qu'il me serait plus facile et plus doux de lui adresser la parole à lui-même. Il ne me dissimula point qu'il en serait flatté. Je fis donc cette épître; il en fut content, et son amie madame de Pompadour en fut ravie : elle voulut que cette pièce fût imprimée, et présentée au roi; ce qui ne déplut point à l'abbé négociateur (je passe sous silence les ambassades d'Espagne et de Vienne auxquelles il fut nommé, et où il n'alla point, ayant mieux à faire à Versailles). Bientôt après il eut besoin, dans une occasion pressante, d'un homme sûr, discret et diligent, qui écrivît d'un bon style, et il me fit l'honneur d'avoir recours à moi; voici dans quelles circonstances. Le roi de Prusse, en entrant dans la Saxe avec une armée de soixante mille hommes, avait publié un manifeste auquel la cour de Vienne avait répondu. Cette réponse, traduite en un français tudesque, avait été envoyée à Fontainebleau, où était la cour. Elle y devait être présentée au roi le dimanche suivant, et le comte de Staremberg en avait cinq cents exemplaires à distribuer ce jour-là. Ce fut le mercredi au soir que le comte abbé de Bernis me fit prier de l'aller voir. Il était enfermé avec le comte de Staremberg. Ils me marquèrent tous les deux combien ils étaient affligés d'avoir à publier un manifeste si mal écrit dans notre langue, et me dirent que je ferais une chose très-agréable pour les deux cours de Versailles et de Vienne, si je voulais le corriger et le faire imprimer à la hâte, pour être présenté

et publié dans quatre jours. Nous le lûmes ensemble ; et, indépendamment des germanismes dont il était rempli, je pris la liberté de leur faire observer nombre de raisons mal déduites ou obscurément présentées. Ils me donnèrent carte blanche pour toutes ces corrections ; et, après avoir pris rendez-vous pour le lendemain à la même heure, j'allai me mettre à l'ouvrage. En même temps l'abbé de Bernis écrivit à M. de Marigny, pour le prier de me céder à lui tout le reste de la semaine, ayant besoin de moi pour un travail pressant dont je voulais bien me charger.

J'employai presque la nuit entière et le jour suivant à retoucher et à faire transcrire cet ample manifeste ; et, à l'heure du rendez-vous, je le leur rapportai sinon élégamment, au moins plus décemment écrit. Ils louèrent avec excès mon travail et ma diligence : « Mais ce n'est pas tout, me dit l'abbé, il faut que dimanche matin ce mémoire, imprimé, soit ici dans nos mains à l'heure du lever du roi ; et c'est par là, mon cher Marmontel, qu'il faut que vous couronniez l'œuvre. — Monsieur le comte, lui répondis-je, dans une demi-heure je vais être prêt à partir. Ordonnez qu'une chaise de poste vienne me prendre, et, de votre main, écrivez deux mots au lieutenant de police, afin que la censure ne retarde pas l'impression ; je vous promets d'être ici dimanche, à votre réveil. Je lui tins parole ; mais j'arrivai excédé de fatigues et de veilles. Quelques jours après, il me demanda la note des frais de mon voyage et ceux de l'impression. Je la lui donnai très-exacte, article par article, et il m'en remboursa le montant au plus juste. Depuis, il n'en fut plus parlé.

Cependant il ne cessait de me répéter que, pour lui, l'un des avantages de la faveur dont il jouissait serait de pouvoir m'être utile. Lors donc qu'il fut secrétaire d'État des affaires étrangères, je crus que si, dans son département, il y avait moyen de m'employer utilement pour la chose publique, pour lui-même et pour moi, je l'y trouverais disposé. Ce fut sur ces trois bases que j'établis mon projet et mon espérance.

Je savais que, dans ce temps-là, le dépôt des affaires étrangères était un chaos que les plus anciens commis avaient bien

de la peine à débrouiller. Ainsi, pour un nouveau ministre, quel qu'il fût, sa place était une longue école. En parlant de Bernis lui-même, j'avais entendu dire à Bussy, l'un de ces vieux commis : « Voilà le onzième écolier qu'on nous donne a l'abbé de la Ville et à moi ; » et cet écolier était le maître que M. le Dauphin avait pris pour lui enseigner la politique; choix bien étrange dans un prince qui semblait vouloir être solidement instruit!

J'aurais donc bien servi et le ministre, et le Dauphin, et le roi, et l'État lui-même, si, dans ce chaos du passé, j'avais établi l'ordre et jeté la lumière. Ce fut ce que je proposai dans un mémoire précis et clair que je présentai à l'abbé de Bernis.

Mon projet consistait d'abord à démêler et à ranger les objets de négociations suivant leurs relations diverses, à leur place à l'égard des lieux, à leur date à l'égard des temps. Ensuite, d'époque en époque, à commencer d'un temps plus ou moins reculé, je me chargeais d'extraire de tous ces portefeuilles de dépêches et de mémoires ce qu'il y aurait d'intéressant, d'en former successivement un tableau historique assez développé pour y suivre le cours des négociations, et y observer l'esprit des différentes cours, le système des cabinets, la politique des conseils, le caractère des ministres, celui des rois et de leurs règnes; en un mot, les ressorts qui, dans tel ou tel temps, avaient remué les puissances. Tous les ans, trois volumes de ce cours de diplomatique auraient été remis dans les mains du ministre; et peut-être, écrits avec soin, auraient-ils été pour le Dauphin lui-même une lecture satisfaisante. Enfin, pour rendre les objets plus présents, un livre de tables figurées aurait fait voir d'un coup d'œil, et sous leur rapport, les négociations respectives, et leurs effets simultanés dans les cours et les cabinets de l'Europe. Pour ce travail immense, je ne demandais que deux commis, un logement au dépôt même, et de quoi vivre frugalement chez moi. L'abbé de Bernis parut charmé de mon projet. « Donnez-moi ce mémoire, me dit-il, après en avoir entendu la lecture : j'en sens l'utilité et la bonté plus que vous-même. Je veux le présenter au roi. Je ne doutai pas du succès ; je l'attendis, je l'attendis en vain ; et lorsque, impatient d'en savoir

l'effet, je lui en demandai des nouvelles : « Ah! me dit-il d'un air distrait, en entrant dans sa chaise pour aller au conseil, cela tient à un arrangement général sur lequel il n'y a rien de décidé encore. » Cet arrangement a eu lieu depuis. Le roi a fait construire deux hôtels, l'un pour le dépôt de la guerre, l'autre pour le dépôt de la politique. Mon projet a été exécuté, du moins en partie, et un autre que moi en a recueilli le fruit : *Sic vos, non vobis.* Après cette réponse de l'abbé de Bernis, je le vis encore une fois : ce fut le jour où, en habit de cardinal, en calotte rouge, en bas rouges, et avec un rochet garni du plus riche point d'Angleterre, il allait se présenter au roi. Je traversai ses antichambres entre deux longues haies de gens vêtus à neuf d'écarlate, et galonnés d'or. En entrant dans son cabinet, je le trouvai glorieux comme un paon, plus joufflu que jamais, s'admirant dans sa gloire, surtout ne pouvant se lasser de regarder son rochet et ses bas ponceau. « Ne suis-je pas bien mis, me demanda-t-il? — Fort bien, lui dis-je ; l'éminence vous sied à merveille, et je viens, monseigneur, vous en faire mon compliment. — Et ma livrée, comment la trouvez-vous? — Je l'ai prise, lui-dis-je, pour la troupe dorée qui venait vous complimenter. » Ce sont les derniers mots que nous nous soyons dits.

Je me consolai aisément de ne lui rien devoir, non-seulement parce que je n'avais vu en lui qu'un fat sous la pourpre, mais parce que bientôt je le vis malhonnête et méconnaissant envers sa créatrice; car rien ne pèse tant que la reconnaissance, lorsqu'on la doit à des ingrats.

Plus heureux que lui, je trouvai dans l'étude et dans le travail la consolation des petites rigueurs que j'essuyais de la fortune; mais, comme je n'ai jamais eu le caractère bien stoïque, je payais moins patiemment à la nature le tribut de douleur qu'elle m'imposait tous les ans. Avec une santé habituellement bonne et pleine, j'étais sujet à un mal de tête d'une espèce très-singulière. Ce mal s'appelle le *clavus*; le siége en est sous le sourcil. C'est le battement d'une artère dont chaque pulsation est un coup de stylet qui semble percer jusqu'à l'âme. Je ne puis exprimer quelle en est la douleur; et, toute vive et profonde qu'elle est, un seul point en est affecté. Ce point est, au-dessus

de l'œil, l'endroit auquel répond le pouls d'une artère intérieure. J'explique tout ceci pour mieux vous faire entendre un phénomène intéressant.

Depuis sept ans, ce mal de tête me revenait au moins une fois par année, et durait douze à quinze jours, non pas continuellement, mais par accès, comme une fièvre, et tous les jours à la même heure, avec peu de variation; il durait environ six heures, s'annonçant par une tension dans les veines et les fibres voisines, et par des battements non pas plus pressés, mais plus forts, de l'artère où était la douleur. En commençant, le mal était presque insensible; il allait en croissant, et diminuait de même jusqu'à la fin de l'accès; mais, durant quatre heures au moins, il était dans toute sa force. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que, l'accès fini, il ne restait pas trace de douleur dans cette partie, et que ni le reste du jour, ni la nuit suivante, jusques au lendemain à l'heure du nouvel accès, je n'en avais aucun ressentiment. Les médecins que j'avais consultés s'étaient inutilement appliqués à me guérir. Le quinquina, les saignées du pied, les liqueurs émollientes, les fumigations, ni les sternutatoires, rien n'avait réussi. Quelques-uns même de ces remèdes, comme le quinquina et le muguet, ne faisaient qu'irriter mon mal.

Un médecin de la reine, appelé Malouin, homme assez habile, mais plus Purgon que Purgon lui-même, avait imaginé de me faire prendre en lavements des infusions de vulnéraire. Cela ne me fit rien; mais, au bout de son période accoutumé, le mal avait cessé. Et voilà Malouin tout glorieux d'une si belle cure. Je ne troublai point son triomphe; mais lui, saisissant l'occasion de me faire une mercuriale : « Eh bien! mon ami, me dit-il, croirez-vous désormais à la médecine et au savoir des médecins? » Je l'assurai que j'y croyais très-fort. « Non, reprit-il, vous vous permettez quelquefois d'en parler un peu légèrement; cela vous fait tort dans le monde. Voyez, parmi les gens de lettres et les savants, les plus illustres ont toujours respecté notre art; » et il me cita de grands hommes. « Voltaire lui-même, ajouta-t-il, lui qui respecte si peu de chose, a toujours parlé avec respect de la médecine et des médecins. —

Oui, lui dis-je, docteur; mais un certain Molière...! — Aussi, me dit-il en me regardant d'un œil fixe et en me serrant le poignet, aussi comment est-il mort? »

Pour la septième année enfin, mon mal m'avait repris, lorsqu'un jour, au fort de l'accès, je vis entrer chez moi Genson, le maréchal des écuries de la Dauphine. Genson, sur les objets relatifs à son art, donnait à l'Encyclopédie des articles très-distingués. Il avait fait une étude particulière de l'anatomie comparée de l'homme et du cheval; et non-seulement pour les maladies, mais pour la nourriture et l'éducation des chevaux, personne n'était plus instruit; mais, peu exercé dans l'art d'écrire, c'était à moi qu'il avait recours pour retoucher un peu son style. Il vint donc avec ses papiers dans un moment où, depuis trois heures, j'éprouvais mon supplice : « Monsieur Genson, lui dis-je, il m'est impossible de travailler avec vous aujourd'hui; je souffre trop cruellement. » Il vit mon œil droit enflammé, et toutes les fibres de la tempe et de la paupière palpitantes et frémissantes. Il me demanda la cause de mon mal, je lui dis ce que j'en savais; et, après quelques détails sur ma complexion, sur ma façon de vivre, sur ma santé habituelle : « Est-il possible, me dit-il, qu'on vous ait laissé si longtemps souffrir un mal dont il était si facile de vous guérir? — Hé quoi! lui dis-je avec étonnement, en sauriez-vous le remède? — Oui, je le sais, et rien n'est plus simple. Dans trois jours vous serez guéri, et dès demain vous serez soulagé. — Comment? lui demandai-je avec une espérance faible et timide encore. — Quand votre encre est trop épaisse et ne coule pas, me dit-il, que faites-vous? — J'y mets de l'eau. — Eh bien! mettez de l'eau dans votre lymphe; elle coulera, et n'engorgera plus les glandes de la membrane pituitaire, qui gêne actuellement l'artère dont les pulsations froissent le nerf voisin, et vous causent tant de douleur. Est-ce bien là, lui demandai-je, la cause de mon mal? en est-ce bien là le remède? — Assurément, dit-il. Vous avez là dans l'os une petite cavité qu'on nomme le *sinus frontal;* il est doublé d'une membrane qui est un tissu de petites glandes; cette membrane, dans son état naturel, est aussi mince qu'une feuille de chêne. Dans ce moment, elle est épaisse et engorgée;

il s'agit de la dégager; et le moyen en est facile et sûr. Dînez sagement aujourd'hui : point de ragoûts, point de vin pur, ni café, ni liqueurs; et, au lieu de souper ce soir, buvez autant d'eau claire et fraîche que votre estomac en pourra soutenir sans fatigue; demain matin, buvez-en de même. Observez quelques jours ce régime, et je vous prédis que demain l'accès sera faible; qu'après-demain il sera presque insensible, et que le jour suivant ce ne sera plus rien. — Ah! monsieur Genson, vous serez un dieu pour moi, lui dis-je, si votre prédiction s'accomplit. » Elle s'accomplit en effet. Genson vint me revoir; et comme, en l'embrassant, je lui annonçais ma guérison : « Ce n'est pas tout de vous avoir guéri, me dit-il; à présent il faut vous préserver. Cette partie sera faible encore quelques années; et, jusqu'à ce que la membrane ait repris son ressort, ce serait là que la lymphe épaissie déposerait encore. Il faut prévenir ces dépôts. Vous m'avez dit que le premier symptôme de votre mal est une tension dans les veines et dans les fibres, à la tempe et sous le sourcil. Dès que vous sentirez cet embarras, buvez de l'eau, et reprenez au moins pour quelques jours votre régime. Le remède de votre mal en sera le préservatif. Au reste, cette précaution ne sera nécessaire que pour quelques années. L'organe une fois raffermi, je ne vous demande plus rien. » Son ordonnance fut exactement observée, et j'en obtins pleinement le succès tel qu'il me l'avait annoncé.

Cette année, où, par la vertu de quelques verres d'eau, je m'étais délivré d'un si grand mal, fut encore magique pour moi, en ce qu'avec quelques paroles je fis, par aventure, un grand bien à un honnête homme avec qui je n'avais aucune liaison.

La cour était à Fontainebleau, et là j'allais assez souvent passer une heure de la soirée avec Quesnay. Un soir que j'étais avec lui, madame de Pompadour me fit appeler, et me dit : « Savez-vous que la Bruère est mort à Rome? Il était titulaire du privilége du Mercure : ce privilége lui valait vingt-cinq mille livres de rente; il y a de quoi faire plus d'un heureux; et nous avons dessein d'attacher au nouveau brevet du Mercure des pensions pour les gens de lettres. Vous qui les connaissez, nommez-moi ceux qui en auraient besoin, et qui en seraient susceptibles. » Je nommai

Crébillon, d'Alembert, Boissy, et encore quelques autres. Pour Crébillon, je savais bien qu'il était inutile de le recommander; pour d'Alembert, voyant qu'elle faisait un petit signe d'improbation : « C'est, lui dis-je, madame, un géomètre du premier ordre, un écrivain très-distingué, et un très-parfait honnête homme. — Oui, me répliqua-t-elle, mais une tête chaude. » Je répondis bien doucement que, sans un peu de chaleur dans la tête, il n'y avait point de grand talent. « Il s'est passionné, dit-elle, pour la musique italienne, et s'est mis à la tête du parti des bouffons. — Il n'en a pas moins fait la préface de l'Encyclopédie, répondis-je encore avec modestie. » Elle n'en parla plus; mais il n'eut point de pension. Je crois qu'un sujet d'exclusion plus grave, ce fut son zèle pour le roi de Prusse, dont il était partisan déclaré, et que madame de Pompadour haïssait personnellement. Quand ce vint à Boissy, elle me demanda : « Est-ce que Boissy n'est pas riche? Je le crois au moins à son aise; je l'ai vu au spectacle, et toujours si bien mis! — Non, madame, il est pauvre; mais il cache sa pauvreté. — Il a fait tant de pièces de théâtre! insista-t-elle encore. — Oui, mais toutes ces pièces n'ont pas eu le même succès; et cependant il a fallu vivre. Enfin, madame, vous le dirai-je? Boissy est si peu fortuné, que, sans un ami qui a découvert sa situation, il périssait de misère l'hiver dernier. Manquant de pain, trop fier pour en demander à personne, il s'était enfermé avec sa femme et son fils, résolus à mourir ensemble, et allant se tuer l'un dans les bras de l'autre, lorsque cet ami secourable força la porte et les sauva. — Ah! Dieu, s'écria madame de Pompadour, vous me faites frémir. Je vais le recommander au roi. »

Le lendemain matin, je vois entrer chez moi Boissy, pâle, égaré, hors de lui-même, avec une émotion qui ressemblait à de la joie sur le visage de la douleur. Son premier mouvement fut de tomber à mes pieds. Moi qui crus qu'il se trouvait mal, je m'empressai de le secourir, et, en le relevant, je lui demandai ce qui pouvait le mettre dans l'état où je le voyais. « Ah! monsieur, me dit-il, ne le savez-vous pas? Vous, mon généreux bienfaiteur; vous qui m'avez sauvé la vie; vous qui, d'un abîme de malheur, me faites passer dans une situation d'aisance et de

fortune inespérée! J'étais venu solliciter une pension modique sur le Mercure, et M. de Saint-Florentin m'annonce que c'est le privilége, le brevet même du Mercure que le roi vient de m'accorder. Il m'apprend que c'est à madame de Pompadour que je le dois; je vais lui en rendre grâce; et chez elle M. Quesnay me dit que c'est vous qui, en parlant de moi, avez touché madame de Pompadour au point qu'elle en avait les yeux en larmes. »

Ici je voulus l'interrompre en l'embrassant; mais il continua : « Qu'ai-je donc fait, monsieur, pour mériter de vous un intérêt si tendre? Je ne vous ai vu qu'en passant; à peine me connaissez-vous; et vous avez, en parlant de moi, l'éloquence du sentiment, l'éloquence de l'amitié! » A ces mots, il voulait baiser mes mains. « C'en est trop, lui dis-je, monsieur! il est temps que je modère cet excès de reconnaissance; et, après vous avoir laissé soulager votre cœur, je veux m'expliquer à mon tour. Assurément j'ai voulu vous servir; mais en cela je n'ai été que juste, et sans cela j'aurais manqué à la confiance dont madame de Pompadour m'honorait en me consultant. Sa sensibilité et sa bonté ont fait le reste. Laissez-moi donc me réjouir avec vous de votre fortune, et rendons-en grâces tous deux à celle à qui vous la devez. »

Dès que Boissy eut pris congé de moi, j'allai chez le ministre; et, voyant qu'il me recevait comme n'ayant rien à me dire, je lui demandai si je n'avais pas un remercîment à lui faire? il me dit que non; si les pensions sur le Mercure étaient données? il me dit que oui; si madame de Pompadour ne lui avait point parlé de moi? il m'assura qu'elle ne lui en avait pas dit un mot; et que si elle m'avait nommé, il m'aurait mis volontiers sur la liste qu'il avait présentée au roi. Je fus confondu, je l'avoue; car, sans m'être nommé moi-même lorsqu'elle m'avait consulté, je m'étais cru bien sûr d'être au nombre de ceux qu'elle proposerait. Je me rendis chez elle; et bien heureusement je trouvai dans son salon madame de Marchais, à qui de point en point je contai ma mésaventure. « Bon! me dit-elle, cela vous étonne? cela ne m'étonne pas, moi; je la reconnais là. Elle vous aura oublié. » A l'instant même elle entre dans le ca-

binet de toilette où était madame de Pompadour ; et aussitôt après j'entends des éclats de rire. J'en tirai un heureux présage. En effet, madame de Pompadour, en allant à la messe, ne put me voir sans rire encore de m'avoir laissé dans l'oubli. « J'ai deviné tout juste, me dit madame de Marchais en me revoyant ; mais cela sera réparé. » J'eus donc une pension de douze cents livres sur le Mercure, et je fus content.

Si M. de Boissy le rédigeait lui-même, il restait à son aise ; mais il fallait qu'il le soutînt ; et il n'avait pour cela ni les relations, ni les ressources, ni l'activité de l'abbé Raynal, qui, en l'absence de la Bruère, le faisait, et le faisait bien.

Dénué de secours, et ne trouvant rien de passable dans les papiers qu'on lui laissait, Boissy m'écrivit une lettre qui était un vrai signal de détresse. « Inutilement, me disait-il, vous m'aurez fait donner le Mercure : ce bienfait est perdu pour moi, si vous n'y ajoutez pas celui de venir à mon aide. Prose ou vers, ce qu'il vous plaira, tout me sera bon de votre main. Mais hâtez-vous de me tirer de la peine où je suis ; je vous en conjure au nom de l'amitié que je vous ai vouée pour tout le reste de ma vie. »

Cette lettre m'ôta le sommeil ; je vis ce malheureux livré au ridicule, et le Mercure décrié dans ses mains, s'il laissait voir sa pénurie. J'en eus la fièvre toute la nuit ; et ce fut dans cet état de crise et d'agitation que me vint la première idée de faire un conte. Après avoir passé la nuit sans fermer l'œil à rouler dans ma tête le sujet de celui que j'ai intitulé *Alcibiade*, je me levai, je l'écrivis tout d'une haleine, au courant de la plume, et je l'envoyai. Ce conte eut un succès inespéré. J'avais exigé l'anonyme. On ne savait à qui l'attribuer ; et, au dîner d'Helvétius, où étaient les plus fins connaisseurs, on me fit l'honneur de le croire de Voltaire ou de Montesquieu.

Boissy, comblé de joie de l'accroissement que cette nouveauté avait donné au débit du Mercure, redoubla de prières pour obtenir de moi encore quelques morceaux du même genre. Je fis pour lui le conte de *Soliman II*, ensuite celui du *Scrupule*, et quelques autres encore. Telle fut l'origine de ces *Contes moraux*, qui ont eu depuis tant de vogue en Europe. Boissy me fit par là plus de bien à moi-même que je ne lui en avais fait ; mais il

ne jouit pas longtemps de sa fortune, et à sa mort, lorsqu'il fallut le remplacer : « Sire, dit madame de Pompadour au roi, ne donnerez-vous pas le Mercure à celui qui l'a soutenu? » Le brevet m'en fut accordé. Alors il fallut me résoudre à quitter Versailles. Cependant il s'offrit pour moi une fortune qui, dans ce moment-là, semblait meilleure et plus solide. Je ne sais quel instinct, qui m'a toujours assez bien conduit, m'empêcha de la préférer.

Le maréchal de Belle-Isle était ministre de la guerre ; son fils unique, le comte de Gisors, le jeune homme du siècle le mieux élevé et le plus accompli, venait d'obtenir la lieutenance et le commandement des carabiniers, dont le comte de Provence était colonel. Le régiment des carabiniers avait un secrétaire attaché à la personne du commandant, avec un traitement de douze mille livres ; et cette place était vacante. Un jeune homme de Versailles, appelé Dorlif, se présenta pour la remplir, et il se dit connu de moi. « Eh bien ! lui dit le comte de Gisors, engagez monsieur Marmontel à venir me voir ; je serai bien aise de causer avec lui. » Dorlif faisait de petits vers, et venait quelquefois me les communiquer ; c'était là notre connaissance. Du reste, je le croyais honnête et bon garçon. Ce fut le témoignage que je rendis de lui. « Je vais, me dit le comte de Gisors, que je voyais pour la première fois, vous parler avec confiance. Ce jeune homme n'est pas ce qui convient à cette place ; j'ai besoin d'un homme qui, dès demain, soit mon ami, et sur qui je puisse compter comme sur un autre moi-même. Monsieur le duc de Nivernois, mon beau-père, m'en propose un ; mais je me méfie de la facilité des grands dans leurs recommandations ; et si vous avez à me donner un homme dont vous soyez sûr, et qui soit tel que je le demande, n'osant pas, ajouta-t-il, prétendre à vous avoir vous-même, je le prendrai de votre main. »

« Un mois plus tôt, monsieur le comte, c'eût été pour moi-même, lui dis-je, que j'aurais demandé l'honneur de vous être attaché. Le brevet du Mercure de France, que le roi vient de m'accorder, est pour moi un engagement que, sans légèreté, je ne puis sitôt rompre ; mais je m'en vais, parmi mes connaissances, voir si je puis trouver l'homme qui vous convient. »

Parmi mes connaissances il y avait à Paris un jeune homme appelé Suard, d'un esprit fin, délié, juste et sage, d'un caractère aimable, d'un commerce doux et liant, assez imbu de belles-lettres, parlant bien, écrivant d'un style pur, aisé, naturel, et du meilleur goût; discret surtout et réservé, avec des sentiments honnêtes. Ce fut sur lui que je jetai les yeux. Je le priai de venir me voir à Paris, où je m'étais rendu pour lui épargner le voyage. D'un côté, cette place lui parut très-avantageuse; de l'autre, il la trouvait assujettissante et pénible. On était en guerre; il fallait suivre le comte de Gisors dans ses campagnes; et Suard, naturellement indolent, aurait bien voulu de la fortune, mais sans qu'il lui en coûtât sa liberté ni son repos. Il me demanda vingt-quatre heures pour faire ses réflexions. Le lendemain matin, il vint me dire qu'il lui était impossible d'accepter cette place; que M. Delaire, son ami, la sollicitait, et qu'il était recommandé par M. le duc de Nivernois. Delaire était connu de moi pour un homme d'esprit, pour un très-honnête homme, d'un caractère solide et sûr, et d'une grande sévérité de mœurs. « Amenez-moi votre ami, dis-je à Suard; ce sera lui que je proposerai, et la place lui est assurée. » Nous convînmes avec Delaire de dire simplement que, dans mon choix, je m'étais rencontré avec le duc de Nivernois. M. de Gisors fut charmé de cette rencontre, et Delaire fut agréé. « Je pars, lui dit le vaillant jeune homme : il peut y avoir incessamment à l'armée une affaire, je veux m'y trouver. Vous viendrez me joindre le plus tôt possible. » En effet, peu de jours après son arrivée, se donna le combat de Crevelt, où, à la tête des carabiniers, il fut blessé mortellement. Delaire n'arriva que pour l'ensevelir.

Je demandai à M. de Marigny s'il croyait compatible ma place de secrétaire des bâtiments avec le privilége et le travail du Mercure. Il me répondit qu'il croyait impossible de vaquer à l'un et à l'autre. « Donnez-moi donc mon congé, lui dis-je; car je n'ai pas la force de vous le demander. » Il me le donna, et madame Geoffrin m'offrit un logement chez elle. Je l'acceptai avec reconnaissance, en la priant de vouloir bien me permettre de lui en payer le loyer; condition à laquelle je la fis consentir.

Me voilà repoussé par ma destinée dans ce Paris, d'où j'avais

eu tant de plaisir à m'éloigner; me voilà plus dépendant que jamais de ce public d'avec lequel je me croyais dégagé pour la vie. Qu'étaient donc devenues mes résolutions? Deux sœurs dans un couvent, en âge d'être mariées; la facilité de mes vieilles tantes à faire crédit à tout venant, et à ruiner leur commerce en contractant des dettes que j'étais obligé de payer tous les ans; mon avenir auquel il fallait bien penser, n'ayant mis encore en réserve que dix mille francs que j'avais employés dans le cautionnement de M. Odde; l'Académie française, où je n'arriverais que par la carrière des lettres; enfin l'attrait de cette société littéraire et philosophique qui me rappelait dans son sein, furent les causes et seront les excuses de l'inconstance qui me fit renoncer au repos le plus doux, le plus délicieux, pour venir à Paris rédiger un journal, c'est-à-dire me condamner au travail de Sisyphe, ou à celui des Danaïdes.

LIVRE SIXIÈME.

Si le Mercure n'avait été qu'un simple journal littéraire, je n'aurais eu en le composant qu'une seule tâche à remplir et qu'une seule route à suivre; mais, formé d'éléments divers, et fait pour embrasser un grand nombre d'objets, il fallait que, dans tous ses rapports, il remplît sa destination; que, selon les goûts des abonnés, il tînt lieu des gazettes aux nouvellistes; qu'il rendît compte des spectacles aux gens curieux de spectacles; qu'il donnât une juste idée des productions littéraires à ceux qui, en lisant avec choix, veulent s'instruire ou s'amuser; qu'à la saine et sage partie du public qui s'intéresse aux découvertes des arts utiles, au progrès des arts salutaires, il fît part de leurs tentatives et des heureux succès de leurs inventions; qu'aux amateurs des arts agréables il annonçât les ouvrages nouveaux, et quelquefois les écrits des artistes. La partie des sciences qui tombait sous les sens, et qui pour le public pouvait être un objet de curiosité, était aussi de son domaine; mais il fallait

surtout qu'il eût un intérêt local et de société pour ses abonnés de province, et que le bel-esprit de telle ou de telle ville du royaume y trouvât de temps en temps son énigme, son madrigal, son épître insérée : cette partie du Mercure, la plus frivole en apparence, en était la plus lucrative.

Il eût été difficile d'imaginer un journal plus varié, plus attrayant, et plus abondant en ressources. Telle fut l'idée que j'en donnai dans l'avant-propos de mon premier volume, au mois d'août 1758. « Sa forme, dis-je, le rend susceptible de tous les « genres d'agrément et d'utilité ; et les talents n'ont ni fleurs ni « fruits dont le Mercure ne se couronne. Littéraire, civil et poli- « tique, il extrait, il recueille, il annonce, il embrasse toutes les « productions du génie et du goût ; il est comme le rendez-vous « des sciences et des arts, et le canal de leur commerce.... C'est « un champ qui peut devenir de plus en plus fertile, et par les « soins de la culture, et par les richesses qu'on y répandra..... « Il peut être considéré comme extrait, ou comme recueil : com- « me extrait, c'est moi qu'il regarde ; comme recueil, son suc- « cès dépend des secours que je recevrai. Dans la partie critique, « l'homme estimable à qui je succède, sans oser prétendre à le « remplacer, me laisse un exemple d'exactitude et de sagesse, de « candeur et d'honnêteté, que je me fais une loi de suivre... Je « me propose de parler aux gens de lettres le langage de la vérité, « de la décence et de l'estime ; et mon attention à relever les beau- « tés de leurs ouvrages justifiera la liberté avec laquelle j'en obser- « verai les défauts. Je sais mieux que personne, et je ne rougis « pas de l'avouer, combien un jeune auteur est à plaindre lors- « que, abandonné à l'insulte, il a assez de pudeur pour s'inter- « dire une défense personnelle. Cet auteur, quel qu'il soit, trou- « vera en moi, non pas un vengeur passionné, mais, selon mes « lumières, un appréciateur équitable. Une ironie, une parodie, « une raillerie, ne prouve rien et n'éclaire personne ; ces traits « amusent quelquefois ; ils sont même plus intéressants pour le « bas peuple des lecteurs qu'une critique honnête et sensée ; le « ton modéré de la raison n'a rien de consolant pour l'envie, rien « de flatteur pour la malignité : mais mon dessein n'est pas de « prostituer ma plume aux envieux et aux méchants... A l'égard

« de la partie collective de cet ouvrage, quoique je me propose « d'y contribuer autant qu'il est en moi, ne fût-ce que pour rem- « plir les vides, je ne compte pour rien ce que je puis ; tout mon « espoir est dans la bienveillance et les secours des gens de let- « tres, et j'ose croire qu'il est fondé. Si quelques-uns des plus es- « timables n'ont pas dédaigné de confier au Mercure les amuse- « ments de leur loisir, souvent même les fruits d'une étude sé- « rieuse, dans le temps que le succès de ce journal n'était qu'à « l'avantage d'un seul homme, quels secours ne dois-je pas at- « tendre du concours des talents intéressés à le soutenir? Le Mer- « cure n'est plus un fonds particulier ; c'est un domaine public, « dont je ne suis que le cultivateur et l'économe. »

Ainsi s'annonça mon travail : aussi fut-il bien secondé. Le moment était favorable ; une volée de jeunes poëtes commençait à essayer leurs ailes. J'encourageai ce premier essor, en publiant les brillants essais de Malfilâtre ; je fis concevoir de lui des espérances qu'il aurait remplies, si une mort prématurée ne nous l'avait pas enlevé. Les justes louanges que je donnai au poëme de Jumonville ranimèrent, dans le sensible et vertueux Thomas, ce grand talent que des critiques inhumaines avaient glacé. Je présentai au public les heureuses prémices de la traduction des *Géorgiques de Virgile*, et j'osai dire que si ce divin poëme pouvait être traduit en vers français élégants et harmonieux, il le serait par l'abbé Delille. En insérant dans le Mercure une héroïde de Colardeau, je fis sentir combien le style de ce jeune poëte approchait, par sa mélodie, sa pureté, sa grâce et sa noblesse, de la perfection des modèles de l'art. Je parlai avantageusement des Héroïdes de la Harpe. Enfin, à propos du succès de l'*Hypermnestre* de Lemierre, « Voilà donc, dis-je, trois « nouveaux poëtes tragiques qui donnent de belles espérances : « l'auteur d'*Iphigénie en Tauride*, par sa manière sage et « simple de graduer l'intérêt de l'action, et par des morceaux « de véhémence dignes des plus grands maîtres ; l'auteur d'*As- « tarbé*, par une poésie animée, par une versification pleine et « harmonieuse, et par le dessein fier et hardi d'un caractère « auquel il n'a manqué, pour le mettre en action, que des con- « trastes dignes de lui ; et l'auteur d'*Hypermnestre*, par des

« tableaux de la plus grande force. C'est au public, ajoutais-je, « à les protéger, à les encourager, à les consoler des fureurs de « l'envie. Les arts ont besoin du flambeau de la critique et de « l'aiguillon de la gloire. Ce n'est point au *Cid* persécuté, c'est « au *Cid* triomphant de la persécution, que *Cinna* dut la nais- « sance. Les encouragements n'inspirent la négligence et la « présomption qu'aux petits esprits ; pour les âmes élevées, pour « les imaginations vives, pour les grands talents, en un mot, l'i- « vresse du succès devient l'ivresse du génie. Il n'y a pour eux « qu'un poison à craindre, c'est celui qui les refroidit. »

En plaidant la cause des gens de lettres, je ne laissais pas de mêler à des louanges modérées une critique assez sévère, mais innocente, et du même ton qu'un ami aurait pris avec son ami. C'était avec cet esprit de bienveillance et d'équité que, me conciliant la faveur des jeunes gens de lettres, je les avais presque tous pour coopérateurs.

Le tribut des provinces était encore plus abondant. Tout n'en était pas précieux ; mais si, dans les pièces de vers, ou les morceaux de prose qui m'étaient envoyés, il n'y avait que des négligences, des incorrections, des fautes de détail, j'avais soin de les retoucher. Si même quelquefois il me venait au bout de la plume quelques bons vers, ou quelques lignes intéressantes, je les y glissais sans mot dire; et jamais les auteurs ne se sont plaints à moi de ces petites infidélités.

Dans la partie des sciences et des arts, j'avais encore bien des ressources. En médecine, dans ce temps-là, s'agitait le problème de l'inoculation. La comète prédite par Halley, et annoncée par Clairaut, fixait les yeux de l'astronomie; la physique me donnait à publier des observations curieuses : par exemple, on me sut bon gré d'avoir mis au jour les moyens de refroidir en été les liqueurs. La chimie me communiquait un nouveau remède à la morsure des vipères, et l'inestimable secret de rappeler les noyés à la vie. La chirurgie me faisait part de ses heureuses hardiesses et de ses succès merveilleux. L'histoire naturelle, sous le pinceau de Buffon, me présentait une foule de tableaux dont j'avais le choix. Vaucanson me donnait à décrire aux yeux du public ses machines ingénieuses : l'archi-

tecte Leroy et le graveur Cochin, après avoir parcouru en artistes, l'un les ruines de la Grèce, et l'autre les merveilles de l'Italie, venaient m'enrichir à l'envi de brillantes descriptions ou d'observations savantes, et mes extraits de leurs voyages étaient pour mes lecteurs un voyage amusant. Cochin, homme d'esprit, et dont la plume n'était guère moins pure et correcte que le burin, faisait aussi pour moi d'excellents écrits sur les arts qui étaient l'objet de ses études. Je m'en rappelle deux que les peintres et les sculpteurs n'ont sans doute pas oubliés : l'un, *sur la lumière dans l'ombre;* l'autre, *sur les difficultés de la peinture et de la sculpture, comparées l'une avec l'autre.* Ce fut sous sa dictée que je rendis compte au public de l'exposition des tableaux en 1759, l'une des plus belles que l'on eût vues, et qu'on ait vues depuis dans le salon des arts. Cet examen était le modèle d'une critique saine et douce; les défauts s'y faisaient sentir et remarquer; les beautés y étaient exaltées. Le public ne fut point trompé, et les artistes furent contents.

Dans ce même temps-là s'ouvrit pour l'éloquence une nouvelle carrière. C'était à louer de grands hommes que l'Académie française invitait les jeunes orateurs : et quelle fut ma joie d'avoir à publier que le premier qui dans cette lice, et par un digne éloge de Maurice de Saxe, venait de remporter le prix, était l'intéressant jeune homme dont tant de fois j'avais ranimé le courage, l'auteur du poëme de Jumonville, à qui la sincérité de mes conseils plaisait au moins autant que l'équité de mes louanges, et qui, dans le secret de l'amitié la plus intime, avait fait de moi le confident de ses pensées et le censeur de ses écrits!

Je m'étais mis en relation avec toutes les académies du royaume, tant pour les arts que pour les lettres; et, sans compter leurs productions qu'elles voulaient bien m'envoyer, les seuls programmes de leurs prix étaient intéressants à lire, par les vues saines et profondes qu'annonçaient les questions qu'ils donnaient à résoudre, soit en morale, soit en économie politique, soit dans les arts utiles, secourables et salutaires. Je m'étonnais quelquefois moi-même de la lumineuse étendue de ces questions, qui de tous côtés nous venaient du fond des provinces; rien, selon

moi, ne marquait mieux la direction, la tendance, les progrès de l'esprit public.

Ainsi, sans cesser d'être amusant et frivole dans sa partie légère, le Mercure ne laissait pas d'acquérir, en utilité, de la consistance et du poids. De mon côté, contribuant de mon mieux à le rendre à la fois utile et agréable, j'y glissais souvent de ces contes où j'ai toujours tâché de mêler quelque grain d'une morale intéressante. L'apologie du théâtre, que je fis en examinant la lettre de Rousseau à d'Alembert sur les spectacles, eut tout le succès que peut avoir la vérité qui combat des sophismes, et la raison qui saisit corps à corps et serre de près l'éloquence.

Mais comme il ne faut jamais être fier ni oublieux au point d'être méconnaissant, je ne veux pas vous laisser ignorer quelle était au besoin l'une de mes ressources. A Paris, la république des lettres était divisée en plusieurs classes qui communiquaient peu ensemble. Moi, je n'en négligeais aucune ; et, des petits vers qui se faisaient dans les sociétés bourgeoises, tout ce qui avait de la gentillesse et du naturel m'était bon. Chez un joaillier de la place Dauphine, j'avais dîné souvent avec deux poëtes de l'ancien Opéra-Comique, dont le génie était la gaieté, et qui n'étaient jamais si bien en verve que sous la treille de la guinguette. Pour eux, l'état le plus heureux était l'ivresse; mais, avant que d'être ivres, ils avaient des moments d'inspiration qui faisaient croire à ce qu'Horace a dit du vin. L'un, dont le nom était Gallet, passait pour un vaurien; je ne le vis jamais qu'à table, et je n'en parle qu'à propos de son ami Panard, qui était bon homme, et que j'aimais.

Ce vaurien, cependant, était un original assez curieux à connaître. C'était un marchand épicier de la rue des Lombards, qui, plus assidu au théâtre de la Foire qu'à sa boutique, s'était déjà ruiné lorsque je le connus. Il était hydropique, et n'en buvait pas moins, et n'en était pas moins joyeux; aussi peu soucieux de la mort que soigneux de la vie, et tel qu'enfin dans la misère, dans la captivité, sur un lit de douleur, et presque à l'agonie, il ne cessa de faire un jeu de tout cela.

Après sa banqueroute, réfugié au *Temple*, lieu de franchise

alors pour les débiteurs insolvables, comme il y recevait tous les jours des mémoires de créanciers : « Me voilà, disait-il, logé au temple des mémoires. » Quand son hydropisie fut sur le point de l'étouffer, le vicaire du Temple étant venu lui administrer l'extrême-onction : « Ah ! monsieur l'abbé, lui dit-il, vous venez me graisser les bottes; cela est inutile, car je m'en vais par eau. » Le même jour, il écrivit à son ami Collé; et, en lui souhaitant la bonne année par des couplets sur l'air, *Accompagné de plusieurs autres,* il terminait ainsi sa dernière gaieté :

De ces couplets soyez content.
Je vous en ferais bien autant
Et plus qu'on ne compte d'apôtres;
Mais, cher Collé, voici l'instant
Où certain fossoyeur m'attend,
Accompagné de plusieurs autres.

Le bon homme Panard, aussi insouciant que son ami, aussi oublieux du passé et négligent de l'avenir, avait plutôt dans son infortune la tranquillité d'un enfant que l'indifférence d'un philosophe. Le soin de se nourrir, de se loger, de se vêtir, ne le regardait point; c'était l'affaire de ses amis, et il en avait d'assez bons pour mériter cette confiance. Dans les mœurs comme dans l'esprit, il tenait beaucoup du naturel simple et naïf de la Fontaine. Jamais l'extérieur n'annonça moins de délicatesse; il en avait pourtant dans la pensée et dans l'expression. Plus d'une fois à table, et, comme on dit, entre deux vins, j'avais vu sortir, de cette masse lourde et de cette épaisse enveloppe, des couplets *impromptu* pleins de facilité, de finesse et de grâce. Lors donc qu'en rédigeant le Mercure du mois j'avais besoin de quelques jolis vers, j'allais voir mon ami Panard. *Fouillez*, me disait-il, *dans la boîte à perruque*. Cette boîte était en effet un vrai fouillis, où étaient entassés pêle-mêle, et griffonnés sur des chiffons, les vers de ce poëte aimable. En voyant presque tous ses manuscrits tachés de vin, je lui en faisais le reproche : *Prenez, prenez,* me disait-il; *c'est là le cachet du génie*. Il avait pour le vin une affection si tendre, qu'il en

parlait toujours comme de l'ami de son cœur ; et, le verre à la main, en regardant l'objet de son culte et de ses délices, il s'en laissait émouvoir au point que les larmes lui en venaient aux yeux. Je lui en ai vu répandre pour une cause bien singulière; et ne prenez pas pour un conte ce trait, qui achèvera de vous peindre un buveur.

Après la mort de son ami Gallet, l'ayant trouvé sur mon chemin, je voulus lui marquer la part que je prenais à son affliction : *Ah! monsieur*, me dit-il, *elle est bien vive et bien profonde! Un ami de trente ans, avec qui je passais ma vie! A la promenade, au spectacle, au cabaret, toujours ensemble! Je l'ai perdu; je ne chanterai plus, je ne boirai plus avec lui. Il est mort; je suis seul au monde : je ne sais plus que devenir.* En se plaignant ainsi, le bon homme fondait en larmes, et jusque-là rien de plus naturel; mais voici ce qu'il ajouta : *Vous savez qu'il est mort au Temple? J'y suis allé pleurer et gémir sur sa tombe. Quelle tombe! Ah! monsieur, ils me l'ont mis sous une gouttière, lui qui, depuis l'âge de raison, n'avait pas bu un verre d'eau!*

Vous allez à présent me voir vivre à Paris avec des gens de mœurs bien différentes ; et j'aurais une belle galerie de portraits à vous peindre, si j'avais pour cela d'assez vives couleurs; mais je vais du moins essayer de vous en crayonner les traits.

J'ai dit que, du vivant de madame de Tencin, madame Geoffrin l'allait voir; et la vieille rusée pénétrait si bien le motif de ses visites, qu'elle disait à ses convives : *Savez-vous ce que la Geoffrin vient faire ici? elle vient voir ce qu'elle pourra recueillir de mon inventaire.* En effet, à sa mort, une partie de sa société, et ce qu'il en restait de mieux (car Fontenelle et Montesquieu ne vivaient plus), avait passé dans la société nouvelle; mais celle-ci ne se bornait pas à cette petite colonie. Assez riche pour faire de sa maison le rendez-vous des lettres et des arts, et voyant que c'était pour elle un moyen de se donner dans sa vieillesse une amusante société et une existence honorable, madame Geoffrin avait fondé chez elle deux dîners, l'un (le lundi), pour les artistes; l'autre (le mercredi), pour les gens de lettres ; et, une chose assez remarquable, c'est que,

sans aucune teinture ni des arts ni des lettres, cette femme, qui de sa vie n'avait rien lu ni rien appris qu'à la volée, se trouvant au milieu de l'une ou de l'autre société, ne leur était point étrangère; elle y était même à son aise : mais elle avait le bon esprit de ne parler jamais que de ce qu'elle savait très-bien, et de céder, sur tout le reste, la parole à des gens instruits, toujours poliment attentive, sans même paraître ennuyée de ce qu'elle n'entendait pas; mais plus adroite encore à présider, à surveiller, à tenir sous sa main ces deux sociétés naturellement libres, à marquer des limites à cette liberté, et à l'y ramener par un mot, par un geste, comme un fil invisible, lorsqu'elle voulait s'échapper : *Allons, voilà qui est bien*, était communément le signal de sagesse qu'elle donnait à ses convives; et, quelle que fût la vivacité d'une conversation qui passait la mesure, chez elle on pouvait dire ce que Virgile a dit des abeilles :

Hi motus animorum atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

C'était un caractère singulier que le sien, et difficile à saisir et à peindre, parce qu'il était tout en demi-teintes et en nuances; bien décidé pourtant, mais sans aucun de ces traits marquants par où le naturel se distingue et se définit. Elle était bonne, mais peu sensible; bienfaisante, mais sans aucun des charmes de la bienveillance; impatiente de secourir les malheureux, mais sans les voir, de peur d'en être émue; sûre et fidèle amie et même officieuse, mais timide, inquiète en servant ses amis, dans la crainte de compromettre ou son crédit ou son repos. Elle était simple dans ses goûts, dans ses vêtements, dans ses meubles, mais recherchée dans sa simplicité, ayant jusqu'au raffinement les délicatesses du luxe, mais rien de son éclat ni de ses vanités; modeste dans son air, dans son maintien, dans ses manières, mais avec un fond de fierté et même un peu de vaine gloire. Rien ne la flattait plus que son commerce avec les grands. Chez eux, elle les voyait peu; elle y était mal à son aise; mais elle savait les attirer chez elle avec une coquetterie imperceptiblement flatteuse, et, dans l'air aisé, naturel,

demi-respectueux et demi-familier dont ils y étaient reçus, je croyais voir une adresse extrême. Toujours libre avec eux, toujours sur la limite des bienséances, elle ne la passait jamais. Pour être bien avec le ciel sans être mal avec son monde, elle s'était fait une espèce de dévotion clandestine : elle allait à la messe comme on va en bonne fortune; elle avait un appartement dans un couvent de religieuses et une tribune à l'église des Capucins, mais avec autant de mystère que les femmes galantes de ce temps-là avaient des petites maisons. Toute sorte de faste lui répugnait. Son plus grand soin était de ne faire aucun bruit. Elle désirait vivement d'avoir de la célébrité, et de s'acquérir une grande considération dans le monde; mais elle la voulait tranquille. Un peu semblable à cet Anglais vaporeux qui croyait être de verre, elle évitait comme autant d'écueils tout ce qui l'aurait exposée au choc des passions humaines; et de là sa mollesse et sa timidité, sitôt qu'un bon office demandait du courage. Tel homme, pour qui de bon cœur elle aurait délié sa bourse, n'était pas sûr de même que sa langue se déliât; et, sur ce point, elle se donnait des excuses ingénieuses. Par exemple, elle avait pour maxime que, lorsque dans le monde on entendait dire du mal de ses amis, il ne fallait jamais prendre vivement leur défense et tenir tête au médisant; car c'était le moyen d'irriter la vipère et d'en exalter le venin. Elle voulait qu'on ne louât ses amis que très-sobrement et par leurs qualités, non par leurs actions; car, en entendant dire de quelqu'un qu'il est sincère et bienfaisant, chacun peut se dire à soi-même : Et moi aussi, je suis bienfaisant et sincère. « Mais, disait-elle, si vous citez de lui un procédé louable, une action vertueuse, comme chacun ne peut pas dire en avoir fait autant, il prend cette louange pour un reproche, et il cherche à la déprimer. » Ce qu'elle estimait le plus dans un ami, c'était une prudence attentive à ne jamais le compromettre; et, pour exemple, elle citait Bernard, l'homme en effet le plus froidement compassé dans ses actions et dans ses paroles. « Avec celui-là, disait-elle, on peut être tranquille, personne ne se plaint de lui; on n'a jamais à le défendre. » C'était un avis pour des têtes un peu vives comme la mienne, car il y en avait plus d'une dans

la société, et si quelqu'un de ceux qu'elle aimait se trouvait en péril ou dans la peine, quelle qu'en fût la cause, et qu'il eût tort ou non, son premier mouvement était de l'accuser lui-même : sur quoi, trop vivement peut-être, je pris un jour la liberté de lui dire qu'il lui fallait des amis infaillibles, et qui fussent toujours heureux.

L'un de ses faibles était l'envie de se mêler des affaires de ses amis, d'être leur confidente, leur conseil et leur guide. En l'initiant dans ses secrets, et en se laissant diriger et quelquefois gronder par elle, on était sûr de la toucher par son endroit le plus sensible; mais l'indocilité, même respectueuse, la refroidissait sur-le-champ, et, par un petit dépit sec, elle faisait sentir combien elle en était piquée. Il est vrai que, pour se conduire selon les règles de la prudence, on ne pouvait mieux faire que de la consulter. Le savoir-vivre était sa suprême science : sur tout le reste, elle n'avait que des notions légeres et communes; mais, dans l'étude des mœurs et des usages, dans la connaissance des hommes et surtout des femmes, elle était profonde, et capable d'en donner de bonnes leçons. Si donc il se mêlait un peu d'amour-propre dans cette envie de conseiller et de conduire, il y entrait aussi de la bonté, du désir d'être utile, et de la sincère amitié.

A l'égard de son esprit, quoique uniquement cultivé par le commerce du monde, il était fin, juste et perçant. Un goût naturel, un sens droit lui donnait, en parlant, le tour et le mot convenables. Elle écrivait purement, simplement, et d'un style concis et clair, mais en femme qui avait été mal élevée, et qui s'en vantait. Dans un charmant éloge qu'a fait d'elle votre oncle, vous lirez qu'un abbé italien étant venu lui offrir la dédicace d'une grammaire italienne et française : « A moi, monsieur, lui dit-elle, la dédicace d'une grammaire! à moi, qui ne sais pas seulement l'orthographe! » C'était la pure vérité. Son vrai talent était celui de bien conter; elle y excellait, et volontiers elle en faisait usage pour égayer la table; mais sans apprêt, sans art et sans prétention, seulement pour donner l'exemple; car des moyens qu'elle avait de rendre sa société agréable, elle n'en négligeait aucun.

De cette société, l'homme le plus gai, le plus animé, le plus amusant dans sa gaieté, c'était d'Alembert. Après avoir passé sa matinée à chiffrer de l'algèbre, et à résoudre des problèmes de dynamique ou d'astronomie, il sortait de chez sa vitrière comme un écolier échappé du collége, ne demandant qu'à se réjouir; et, par le tour vif et plaisant que prenait alors cet esprit si lumineux, si profond, si solide, il faisait oublier en lui le philosophe et le savant, pour n'y plus voir que l'homme aimable. La source de cet enjouement si naturel était une âme pure, libre de passions, contente d'elle-même, et tous les jours en jouissance de quelque vérité nouvelle qui venait de récompenser et de couronner son travail; privilége exclusif des sciences exactes, et que nul autre genre d'études ne peut obtenir pleinement.

La sérénité de Mairan et son humeur douce et riante avaient les mêmes causes et le même principe. L'âge avait fait pour lui ce que la nature avait fait pour d'Alembert. Il avait tempéré tous les mouvements de son âme; et ce qu'il lui avait laissé de chaleur n'était plus qu'en vivacité dans un esprit gascon, mais rassis, juste et sage, d'un tour original, et d'un sel doux et fin. Il est vrai que le philosophe de Béziers était quelquefois soucieux de ce qui se passait à la Chine; mais, lorsqu'il en avait reçu des nouvelles par quelques lettres de son ami le père Parennin, il en était rayonnant de joie.

O mes enfants! quelles âmes que celles qui ne sont inquiètes que des mouvements de l'écliptique, ou que des mœurs et des arts des Chinois! Pas un vice qui les dégrade, pas un regret qui les flétrisse, pas une passion qui les attriste et les tourmente; elles sont libres de cette liberté qui est la compagne de la joie, et sans lequelle il n'y eut jamais de pure et durable gaieté.

Marivaux aurait bien voulu avoir aussi cette humeur enjouée; mais il avait dans la tête une affaire qui le préoccupait sans cesse et lui donnait l'air soucieux. Comme il avait acquis par ses ouvrages la réputation d'esprit subtil et raffiné, il se croyait obligé d'avoir toujours de cet esprit-là, et il était continuellement à l'affût des idées susceptibles d'opposition ou d'analyse, pour les faire jouer ensemble ou pour les mettre à l'alambic. Il convenait

que telle chose était vraie *jusqu'à un certain point ou sous certain rapport;* mais il y avait toujours quelque restriction, quelque distinction à faire, dont lui seul s'était aperçu. Ce travail d'attention était laborieux pour lui, souvent pénible pour les autres; mais il en résultait quelquefois d'heureux aperçus et de brillants traits de lumière. Cependant, à l'inquiétude de ses regards, on voyait qu'il était en peine du succès qu'il avait ou qu'il allait avoir. Il n'y eut jamais, je crois, d'amour-propre plus délicat, plus chatouilleux et plus craintif; mais comme il ménageait soigneusement celui des autres, on respectait le sien; et seulement on le plaignait de ne pouvoir pas se résoudre à être simple et naturel.

Chastellux, dont l'esprit ne s'éclaircissait jamais assez, mais qui en avait beaucoup, et en qui des lueurs très-vives perçaient de temps en temps la légère vapeur répandue sur ses pensées, Chastellux apportait dans cette société le caractère le plus liant et la candeur la plus aimable. Soit que, se défiant de la justesse de ses idées, il cherchât à s'en assurer, soit qu'il voulût les nettoyer au creuset de la discussion, il aimait la dispute et s'y engageait volontiers, mais avec grâce et bonne foi; et sitôt que la vérité reluisait à ses yeux, que ce fût de lui-même ou de vous qu'elle vînt, il était content. Jamais homme n'a mieux employé son esprit à jouir de l'esprit des autres. Un bon mot qu'il entendait dire, un trait ingénieux, un bon conte fait à propos, le ravissait; on l'en voyait tressaillir d'aise; et, à mesure que la conversation devenait plus brillante, les yeux de Chastellux et son visage s'animaient : tout succès le flattait comme s'il eût été le sien.

L'abbé Morellet, avec plus d'ordre et de clarté, dans un très-riche magasin de connaissances de toute espèce, était pour la conversation une source d'idées saines, pures, profondes, qui, sans jamais tarir, ne débordait jamais. Il se montrait à nos dîners avec une âme ouverte, un esprit juste et ferme, et dans le cœur autant de droiture que dans l'esprit. L'un de ses talents, et le plus distinctif, était un tour de plaisanterie finement ironique, dont Swift avait eu seul le secret avant lui. Avec cette facilité d'être mordant, s'il avait voulu l'être, jamais homme ne

le fut moins ; et s'il se permit quelquefois la raillerie personnelle, ce ne fut qu'un fouet dans sa main pour châtier l'insolence ou pour punir la malignité.

Saint-Lambert, avec une politesse délicate, quoiqu'un peu froide, avait dans la conversation le tour d'esprit élégant et fin qu'on remarque dans ses ouvrages. Sans être naturellement gai, il s'animait de la gaieté des autres ; et, dans un entretien philosophique ou littéraire, personne ne causait avec une raison plus saine ni avec un goût plus exquis. Ce goût était celui de la petite cour de Lunéville, où il avait vécu, et dont il conservait le ton.

Helvétius, préoccupé de son ambition de célébrité littéraire, nous arrivait la tête encore fumante de son travail de la matinée. Pour faire un livre distingué dans son siècle, son premier soin avait été de chercher ou quelque vérité nouvelle à mettre au jour, ou quelque pensée hardie et neuve à produire et à soutenir. Or, comme depuis deux mille ans les vérités nouvelles et fécondes sont infiniment rares, il avait pris pour thèse le paradoxe qu'il a développé dans son livre *de l'Esprit*. Soit donc qu'à force de contention il se fût persuadé à lui-même ce qu'il voulait persuader aux autres, soit qu'il en fût encore à se débattre contre ses propres doutes, et qu'il s'exerçât à les vaincre, nous nous amusions à lui voir jeter successivement sur le tapis les questions qui l'occupaient, ou les difficultés dont il était en peine; et, après lui avoir donné quelque temps le plaisir de les entendre discuter, nous l'engagions lui-même à se laisser aller au courant de nos entretiens. Alors il s'y livrait pleinement et avec chaleur, aussi simple, aussi naturel, aussi naïvement sincère dans ce commerce familier, que vous le voyez systématique et sophistique dans ses ouvrages. Rien ne ressemble moins à l'ingénuité de son caractère et de sa vie habituelle que la singularité préméditée et factice de ses écrits; et cette dissemblance se trouvera toujours entre les mœurs et les opinions de ceux qui se fatiguent à penser des choses étranges. Helvétius avait dans l'âme tout le contraire de ce qu'il a dit. Il n'y avait pas un meilleur homme : libéral, généreux sans faste, et bienfaisant parce qu'il était bon, il imagina de calomnier tous les gens de bien et lui-même, pour ne donner

aux actions morales d'autre mobile que l'intérêt; mais, en faisant abstraction de ses livres, on l'aimait lui tel qu'il était; et l'on verra bientôt de quel agrément fut sa maison pour les gens de lettres.

Un homme encore plus passionné que lui pour la gloire, c'était Thomas; mais, plus d'accord avec lui-même, celui-ci n'attendait ses succès que du rare talent qu'il avait d'exprimer ses sentiments et ses idées, sûr de donner à des sujets communs l'originalité d'une haute éloquence, et à des vérités connues des développements nouveaux, et beaucoup d'ampleur et d'éclat. Il est vrai qu'absorbé dans ses méditations, et sans cesse préoccupé de ce qui pouvait lui acquérir une renommée étendue, il négligeait les petits soins et le léger mérite d'être aimable en société. La gravité de son caractère était douce, mais recueillie, silencieuse, et souriant à peine à l'enjouement de la conversation, sans y contribuer jamais. Rarement même se livrait-il sur les sujets qui lui étaient analogues, à moins que ce ne fût dans une société intime et peu nombreuse : c'était là seulement qu'il était brillant de lumière, étonnant de fécondité. Pour nos dîners, il y faisait nombre; et ce n'était que par réflexion sur son mérite littéraire et sur ses qualités morales qu'il y était considéré. Thomas sacrifia toujours à la vertu, à la vérité, à la gloire, jamais aux grâces; et il a vécu dans un siècle où, sans l'influence et la faveur des grâces, il n'y avait point en littérature de brillante réputation.

A propos des grâces, parlons d'une personne qui en avait tous les dons dans l'esprit et dans le langage, et qui était la seule femme que madame Geoffrin eût admise à son dîner des gens de lettres; c'était l'amie de d'Alembert, mademoiselle l'Espinasse : étonnant composé de bienséance, de raison, de sagesse, avec la tête la plus vive, l'âme la plus ardente, l'imagination la plus inflammable qui ait existé depuis Sapho. Ce feu qui circulait dans ses veines et dans ses nerfs, et qui donnait à son esprit tant d'activité, de brillant et de charme, l'a consumée avant le temps. Je dirai dans la suite quels regrets elle nous laissa. Je ne marque ici que la place qu'elle occupait à nos dîners, où sa présence était d'un intérêt inexprimable. Continuel objet d'attention, soit

qu'elle écoutât, soit qu'elle parlât elle-même (et personne ne parlait mieux), sans coquetterie, elle nous inspirait l'innocent désir de lui plaire; sans pruderie, elle faisait sentir à la liberté des propos jusqu'où elle pouvait aller sans inquiéter la pudeur et sans effleurer la décence.

Mon dessein n'est pas de décrire tout le cercle de nos convives. Il y en avait d'oiseux, et qui ne faisaient guère que jouir : gens instruits cependant, mais avares de leurs richesses, et qui, sans se donner la peine de semer, venaient recueillir. De ce nombre n'était assurément pas l'abbé Raynal; et, dans l'usage qu'il faisait de l'instruction dont il était plein, s'il donnait quelquefois dans un excès, ce n'était pas dans un excès d'économie. La robuste vigueur de sa philosophie ne s'était pas montrée; le vaste amas de ses connaissances n'était pas pleinement formé; la sagacité, la justesse, la précision, étaient encore les qualités les plus marquées de son esprit, et il y ajoutait une bonté d'âme et une aménité de mœurs qui nous le rendait cher à tous. On trouvait cependant que la facilité de son élocution et l'abondance de sa mémoire ne se tempéraient pas assez. Son débit était rarement susceptible de dialogue; ce n'a été que dans sa vieillesse que, moins vif et moins abondant, il a connu le plaisir de causer.

Soit qu'il fût entré dans le plan de madame Geoffrin d'attirer chez elle les plus considérables des étrangers qui venaient à Paris, et de rendre par là sa maison célèbre dans toute l'Europe; soit que ce fût la suite et l'effet naturel de l'agrément et de l'éclat que donnait à cette maison la société des gens de lettres, il n'arrivait d'aucun pays ni prince, ni ministre, ni hommes ou femmes de nom qui, en allant voir madame Geoffrin, n'eussent l'ambition d'être invités à l'un de nos dîners, et ne se fissent un grand plaisir de nous voir réunis à table. C'était singulièrement ces jours-là que madame Geoffrin déployait tous les charmes de son esprit, et nous disait, *Soyons aimables*. Rarement, en effet, ces dîners manquaient d'être animés par de bons propos.

Parmi ceux de ces étrangers qui venaient faire à Paris leur résidence ou quelque long séjour, elle faisait un choix des plus

instruits, des plus aimables, et ils étaient admis dans le nombre de ses convives. J'en distinguerai trois, qui, pour les agréments de l'esprit et l'abondance des lumières, ne le cédaient à aucun des Français les plus cultivés : c'étaient l'abbé Galiani, le marquis de Caraccioli, depuis ambassadeur de Naples, et le comte de Creutz, ministre de Suède.

L'abbé Galiani était, de sa personne, le plus joli petit arlequin qu'eût produit l'Italie ; mais sur les épaules de cet arlequin était la tête de Machiavel. Épicurien dans sa philosophie, et avec une âme mélancolique, ayant tout vu du côté ridicule, il n'y avait rien, ni en politique ni en morale, à propos de quoi il n'eût quelque bon conte à faire ; et ces contes avaient toujours la justesse de l'à propos, et le sel d'une allusion imprévue et ingénieuse. Figurez-vous, avec cela, dans sa manière de conter et dans sa gesticulation, la gentillesse la plus naïve, et voyez quel plaisir devait nous faire le contraste du sens profond que présentait le conte avec l'air badin du conteur. Je n'exagère point en disant qu'on oubliait tout pour l'entendre quelquefois des heures entières. Mais, son rôle joué, il n'était plus de rien dans la société ; et, triste et muet dans un coin, il avait l'air d'attendre impatiemment le mot du guet pour rentrer sur la scène. Il en était de ses raisonnements comme de ses contes ; il fallait l'écouter. Si quelquefois on l'interrompait : « Laissez-moi donc achever, disait-il ; vous aurez bientôt tout le loisir de me répondre. » Et lorsque, après avoir décrit un long cercle d'inductions (car c'était sa manière), il concluait enfin ; si l'on voulait lui répliquer, on le voyait se glisser dans la foule, et tout doucement s'échapper.

Caraccioli, au premier coup d'œil, avait, dans la physionomie, l'air épais et massif avec lequel on peindrait la bêtise. Pour animer ses yeux et débrouiller ses traits, il fallait qu'il parlât ; mais alors, et à mesure que cette intelligence vive, perçante et lumineuse dont il était doué, se réveillait, on en voyait jaillir comme des étincelles ; et la finesse, la gaieté, l'originalité de la pensée, le naturel de l'expression, la grâce du sourire, la sensibilité du regard, se réunissaient pour donner un caractère aimable, ingénieux, intéressant à la laideur. Il parlait mal et péni-

blement notre langue ; mais il était éloquent dans la sienne, et lorsque le terme français lui manquait, il empruntait de l'italien le mot, le tour, l'image dont il avait besoin. Ainsi, à tout moment, il enrichissait son langage de mille expressions hardies et pittoresques qui nous faisaient envie. Il les accompagnait aussi de ce geste napolitain qui, dans l'abbé Galiani, animait si bien l'expression ; et l'on disait de l'un, comme de l'autre, qu'ils avaient de l'esprit jusques au bout des doigts. L'un, comme l'autre, avait aussi d'excellents contes, et presque tous d'un sens fin, moral et profond. Caraccioli avait fait des hommes une étude philosophique ; mais il les avait observés plus en politique et en homme d'État qu'en moraliste satirique. Il y avait vu en grand les mœurs des nations, leurs usages et leurs polices ; et s'il en citait quelques traits particuliers, ce n'était qu'en exemple, et à l'appui des résultats qui formaient son opinion.

Avec des richesses inépuisables du côté du savoir, et un naturel très-aimable dans la manière de les répandre, il avait de plus à nos yeux le mérite d'être un excellent homme. Aucun de nous n'aurait pensé à faire son ami de l'abbé Galiani ; chacun de nous ambitionnait l'amitié de Caraccioli : et moi, qui en ai joui longtemps, je ne puis dire assez combien elle était désirable.

Mais l'un des hommes qui m'a le plus chéri, et que j'ai le plus tendrement aimé, a été le comte de Creutz. Il était aussi de la société littéraire et des dîners de madame Geoffrin ; moins empressé à plaire, moins occupé du soin d'attirer l'attention, souvent pensif, plus souvent distrait, mais le plus charmant des convives, lorsque, sans distraction, il se livrait à nous. C'était à lui que la nature avait donné, par excellence, la sensibilité, la chaleur, la délicatesse du sens moral et de celui du goût, l'amour du beau dans tous les genres, et la passion du génie comme celle de la vertu ; c'était à lui qu'elle avait accordé le don d'exprimer et de peindre en traits de feu tout ce qui avait frappé son imagination, ou vivement saisi son âme ; jamais homme n'est né poëte, si celui-là ne l'était pas. Jeune encore, et l'esprit orné d'une instruction prodigieuse, parlant le français comme nous, et presque toutes les langues de l'Europe comme la sienne, sans

compter les langues savantes; versé dans tous les genres de littérature ancienne et moderne, parlant de chimie en chimiste, d'histoire naturelle en disciple de Linnæus, et singulièrement de la Suède et de l'Espagne en curieux observateur des propriétés de ces climats et de leurs productions diverses, il était pour nous une source d'instructions embellies par la plus brillante élocution.

Je vous en dis assez pour vous faire sentir combien ce rendez-vous des gens de lettres devait avoir d'intérêt et de charmes. Quant à moi, j'y tenais mon coin, ni trop hardi ni trop timide, gai, naturel, même un peu libre, bien voulu dans la société, chéri de ceux que j'estimais le plus et que j'aimais le plus moi-même. Pour madame Geoffrin, quoique logé chez elle, je n'étais pas l'un des premiers dans sa faveur; non qu'elle ne me sût bon gré d'égayer à mon tour, et même assez souvent, nos dîners et nos entretiens, ou par de petits contes, ou par des traits de plaisanterie que j'accommodais à son goût; mais, quant à ma conduite personnelle, je n'avais pas assez la complaisance de la consulter et de suivre les avis qu'elle me donnait; et, de son côté, elle n'était pas assez sûre de ma sagesse pour n'avoir pas à craindre de ma part quelqu'un de ces chagrins que lui donnait parfois l'imprudence de ses amis. Ainsi elle était avec moi sur un ton de bonté soucieuse et mal assurée; et moi, en réserve avec elle, je tâchais de lui être agréable; mais je ne voulais pas me laisser dominer.

Cependant elle me voyait réussir avec tout son monde; et, à son dîner du lundi, je n'étais pas moins bien accueilli qu'à son dîner des gens de lettres. Les artistes m'aimaient, parce qu'en même temps curieux et docile, je leur parlais sans cesse de ce qu'ils savaient mieux que moi. J'ai oublié de dire qu'à Versailles, au-dessous de mon logement, était la salle des tableaux qui successivement allaient décorer le palais, et qui étaient presque tous de la main des grands maîtres. C'était, dans mes délassements, ma promenade du matin; j'y passais des heures entières avec le bonhomme Portail, digne gardien de ce trésor, à causer avec lui sur le génie et la manière des différentes écoles d'Italie, et sur le caractère distinctif des grands peintres. Dans les jardins, j'avais pris aussi quelques

idées comparatives de la sculpture antique et de la moderne. Ces études préliminaires m'avaient mis en état de raisonner avec nos convives; et, en leur laissant l'avantage et l'amusement de m'instruire, j'avais à leurs yeux le mérite de me plaire à les écouter, et à recueillir leurs leçons. Avec eux, je me gardais bien d'étaler en littérature d'autres connaissances que celles qui intéressaient les beaux-arts. Je n'avais pas eu de peine à m'apercevoir qu'avec de l'esprit naturel, ils manquaient presque tous d'instruction et de culture. Le bon Carle Vanloo possédait à un haut degré tout le talent qu'un peintre peut avoir sans génie; mais l'inspiration lui manquait, et pour y suppléer il avait peu fait de ces études qui élèvent l'âme, et qui remplissent l'imagination de grands objets et de grandes pensées. Vernet, admirable dans l'art de peindre l'eau, l'air, la lumière, et le jeu de ces éléments, avait tous les modèles de ces compositions très-vivement présents à la pensée; mais hors de là, quoique assez gai, c'était un homme du commun. Soufflot était un homme de sens, très-avisé dans sa conduite, habile et savant architecte; mais sa pensée était inscrite dans le cercle de son compas. Boucher avait du feu dans l'imagination, mais peu de vérité, encore moins de noblesse; il n'avait pas vu les grâces en bon lieu; il peignait Vénus et la Vierge d'après les nymphes des coulisses; et son langage se ressentait, ainsi que ses tableaux, des mœurs de ses modèles et du ton de son atelier. Lemoine, le sculpteur, était attendrissant par la modeste simplicité qui accompagnait son génie; mais sur son art même, qu'il possédait si bien, il parlait peu; et, aux louanges qu'on lui donnait, il répondait à peine: timidité touchante dans un homme dont le regard était tout esprit et tout âme. Latour avait de l'enthousiasme, et il l'employait à peindre les philosophes de ce temps-là; mais, le cerveau déjà brouillé de politique et de morale, dont il croyait raisonner savamment, il se trouvait humilié lorsqu'on lui parlait de peinture. Vous avez de lui, mes enfants, une esquisse de mon portrait; ce fut le prix de la complaisance avec laquelle je l'écoutais, réglant les destins de l'Europe. Avec les autres, je m'instruisais de ce qui concernait leur art; et par là ces dîners d'artistes avaient pour moi leur intérêt d'agrément et d'utilité.

Parmi les amateurs qui étaient de ces dîners, il y en avait d'imbus d'assez bonnes études. Avec ceux-ci je n'étais pas en peine de varier la conversation, ni de la ranimer lorsqu'elle languissait; et ils me semblaient assez contents de ma façon de causer avec eux. Un seul ne me marquait aucune bienveillance, et dans sa froide politesse je voyais de l'éloignement; c'était le comte de Caylus.

Je ne saurais dire lequel de nous deux avait prévenu l'autre; mais à peine avais-je connu le caractère du personnage, que j'avais eu pour lui autant d'aversion qu'il en avait pour moi. Je ne me suis jamais donné le soin d'examiner en quoi j'avais pu lui déplaire; mais je savais bien, moi, ce qui me déplaisait en lui. C'était l'importance qu'il se donnait pour le mérite le plus futile et le plus mince des talents; c'était la valeur qu'il attachait à ses recherches minutieuses et à ses babioles antiques; c'était l'espèce de domination qu'il avait usurpée sur les artistes, et dont il abusait, en favorisant les talents médiocres qui lui faisaient la cour, et en déprimant ceux qui, plus fiers de leur force, n'allaient pas briguer son appui. C'était enfin une vanité très-adroite et très-raffinée, et un orgueil très-âpre et très-impérieux, sous les formes brutes et simples dont il savait l'envelopper. Souple et soyeux avec les gens en place de qui dépendaient les artistes, il se donnait près de ceux-là un crédit dont ceux-ci redoutaient l'influence. Il accostait les gens instruits, se faisait composer par eux des mémoires sur les breloques que les brocanteurs lui vendaient; faisait un magnifique recueil de ces fadaises, qu'il donnait pour antiques; proposait des prix sur Isis et Osiris, pour avoir l'air d'être lui-même initié dans leurs mystères; et, avec cette charlatanerie d'érudition, il se fourrait dans les académies sans savoir ni grec ni latin. Il avait tant dit, tant fait dire par ses prôneurs, qu'en architecture il était le restaurateur du *style simple*, des *formes simples*, du *beau simple*, que les ignorants le croyaient; et, par ses relations avec les *dilettanti*, il se faisait passer en Italie et dans toute l'Europe pour l'inspirateur des beaux-arts. J'avais donc pour lui cette espèce d'antipathie naturelle que les hommes simples et vrais ont toujours pour les charlatans.

Après avoir dîné chez madame Geoffrin avec les gens de lettres ou avec les artistes, j'étais chez elle encore, le soir, d'une société plus intime ; car elle m'avait fait aussi la faveur de m'admettre à ses petits soupers. La bonne chère en était succincte : c'était communément un poulet, des épinards, une omelette. La compagnie en était peu nombreuse ; c'étaient tout au plus cinq ou six de ses amis particuliers, ou un quadrille d'hommes et de femmes du plus grand monde, assortis à leur gré, et réciproquement bien aises d'être ensemble. Mais, quel que fût ce petit cercle de convives, Bernard et moi nous en étions. Un seul avait exclu Bernard, et n'avait agréé que moi. Le groupe en était composé de trois femmes et d'un seul homme. Les trois femmes, assez semblables aux trois déesses du mont Ida, étaient la belle comtesse de Brionne, la belle marquise de Duras, et la jolie comtesse d'Egmont. Leur Pâris était le prince Louis de Rohan ; mais je soupçonne que dans ce temps-là il donnait la pomme à Minerve ; car, à mon gré, la Vénus du souper était la séduisante et piquante d'Egmont. Fille du maréchal de Richelieu, elle avait la vivacité, l'esprit, les grâces de son père ; elle en avait aussi, disait-on, l'humeur volage et libertine ; mais c'était là ce que ni madame Geoffrin ni moi ne faisions semblant de savoir. La jeune marquise de Duras, avec autant de modestie que madame d'Egmont avait de gentillesse, donnait assez l'idée de Junon par sa noble sévérité, et par un caractère de beauté qui n'avait rien d'élégant ni de svelte. Pour la comtesse de Brionne, si elle n'était pas Vénus même, ce n'était pas que, dans la régularité parfaite de sa taille et de tous ses traits, elle ne réunît tout ce qu'on peut imaginer pour définir ou peindre la beauté idéale. De tous les charmes, un seul lui manquait, sans lequel il n'y a point de Vénus au monde, et qui était le prestige de madame d'Egmont ; c'était l'air de la volupté. Pour le prince de Rohan, il était jeune, leste, étourdi, bon enfant, haut par boutades en concurrence avec des dignités rivales de la sienne, mais gaiement familier avec des gens de lettres libres et simples comme moi.

Vous croyez bien qu'à ces petits soupers mon amour-propre était en jeu avec tous les moyens que je pouvais avoir d'être

amusant et d'être aimable. Les nouveaux contes que je faisais alors, et dont ces dames avaient la primeur, étaient, avant ou après le souper, une lecture amusante pour elles. On se donnait rendez-vous pour l'entendre; et lorsque le petit souper manquait par quelque événement, c'était à dîner chez madame de Brionne que l'on se rassemblait. J'avoue que jamais succès ne m'a plus sensiblement flatté que celui qu'avaient mes lectures dans ce petit cercle, où l'esprit, le goût, la beauté, toutes les grâces, étaient mes juges ou plutôt mes applaudisseurs. Il n'y avait, ni dans mes peintures ni dans mon dialogue, pas un trait tant soit peu délicat ou fin qui ne fût vivement senti; et le plaisir que je causais avait l'air du ravissement. Ce qui me ravissait moi-même, c'était de voir de près les plus beaux yeux du monde donner des larmes aux petites scènes touchantes, où je faisais gémir la nature ou l'amour. Mais, malgré les ménagements d'une politesse excessive, je m'apercevais bien aussi des endroits froids ou faibles qu'on passait sous silence, et de ceux où j'avais manqué le mot, le ton de la nature, la juste nuance du vrai; et c'était là ce que je notais, pour le corriger à loisir.

D'après l'idée que je vous donne de la société de madame Geoffrin, vous jugerez sans doute qu'elle aurait dû me tenir lieu de toute autre société; mais j'avais à Paris d'anciens et bons amis qui étaient bien aises de me revoir, et avec qui j'étais moi-même bien aise de me retrouver. Madame Harenc, madame Desfourniels, mademoiselle Clairon, et singulièrement madame d'Hérouville, avaient droit au partage de mes plus doux moments. Je m'étais fait aussi quelques amis nouveaux d'une société charmante. Les intendants des Menus-Plaisirs n'étaient pas non plus négligés.

J'avais d'ailleurs bien observé que, pour valoir aux yeux de madame Geoffrin ce qu'on valait réellement, il fallait avec elle savoir tenir un certain milieu entre la négligence et l'assiduité; ne la laisser ni se plaindre de l'une, ni se lasser de l'autre; et, dans les soins qu'on lui rendait, ne manquer à rien, mais ne rien prodiguer. Les empressements la suffoquaient. De la société même la plus aimable, elle ne voulait prendre que ce qu'il lui fallait, à ses heures et à son aise. Je me ménageais

donc imperceptiblement l'avantage d'avoir des sacrifices à lui faire ; et, en lui parlant de la vie que je menais dans le monde, je lui faisais entendre, sans affectation, que le temps où j'étais chez elle j'aurais pu le passer fort doucement ailleurs. C'est ainsi que, durant dix ans que j'ai été son locataire, sans lui inspirer une amitié bien tendre, je n'ai jamais perdu son estime, ni ses bontés ; et, jusqu'à l'accident de sa paralysie, je ne cessai jamais d'être du nombre des gens de lettres ses convives et ses amis.

Il faut tout dire cependant ; il manquait à la société de madame Geoffrin l'un des agréments dont je faisais le plus de cas, la liberté de la pensée. Avec son doux *Voilà qui est bien,* elle ne laissait pas de tenir nos esprits comme à la lisière ; et j'avais ailleurs des dîners où l'on était plus à son aise.

Le plus libre, ou plutôt le plus licencieux de tous, avait été celui que donnait toutes les semaines un fermier général nommé Pelletier, à huit ou dix garçons, tous amis de la joie. A ce dîner, les têtes les plus folles étaient Collé et Crébillon le fils. C'était entre eux un assaut continuel d'excellente plaisanterie ; et se mêlait du combat qui voulait. Le personnel n'y était jamais atteint ; l'amour-propre du bel-esprit y était seul attaqué, mais il l'était sans ménagement, et il fallait s'en détacher et le sacrifier en entrant dans la lice. Collé y était brillant au delà de toute expression ; et Crébillon, son adversaire, avait surtout l'adresse de l'animer en l'agaçant. Ennuyé d'être spectateur oisif, je me lançais quelquefois dans l'arène à mes périls et risques, et j'y recevais des leçons de modestie un peu sévères. Quelquefois aussi s'engageait dans la querelle un certain Monticourt, railleur adroit et fin, et ce qu'on appelait alors un persifleur de la première force ; mais la vanité littéraire, qu'il attaquait en se jouant, ne nous donnait sur lui aucune prise : en s'avouant lui-même dénué de talents, il se rendait invulnérable à la critique. Je le comparais à un chat qui, couché sur le dos et les pattes en l'air, ne nous présentait que les griffes. Le reste des convives riait de nos attaques, et ce plaisir leur était permis ; mais lorsque la gaieté, cessant d'être railleuse, quittait l'arme de la critique, chacun s'y livrait à l'envi. Bernard lui seul (car il était aussi de ces dîners) se tenait toujours en réserve.

C'est une chose singulière que le contraste du caractère de Bernard avec sa réputation. Le genre de ses poésies avait bien pu dans sa jeunesse lui mériter le surnom de *Gentil*, mais il n'était rien moins que *gentil* quand je l'ai connu. Il n'avait plus avec les femmes qu'une galanterie usée; et quand il avait dit à l'une qu'elle était fraîche comme Hébé, ou qu'elle avait le teint de Flore; à l'autre, qu'elle avait le sourire des Grâces ou la taille des Nymphes, il leur avait tout dit. Je l'ai vu à Choisy, à la fête des roses, qu'il y célébrait tous les ans dans une espèce de petit temple qu'il avait décoré de toiles d'opéra, et qui, ce jour-là, était orné de tant de guirlandes de roses que nous en étions entêtés. Cette fête était un souper, où les femmes se croyaient toutes les divinités du printemps. Bernard en était le grand prêtre. Assurément c'était pour lui le moment de l'inspiration, pour peu qu'il en fût susceptible : eh bien! là même, jamais une saillie, ni d'enjouement, ni de galanterie un peu vive, ne lui échappait; il y était froidement poli. Avec les gens de lettres, dans leur gaieté même la plus brillante, il n'était que poli encore; et, dans nos entretiens sérieux et philosophiques, rien de plus stérile que lui. Il n'avait, en littérature, qu'une légère superficie; il ne savait que son Ovide. Ainsi, réduit presque au silence sur tout ce qui sortait de la sphère de ses idées, il n'avait jamais un avis, et sur aucun objet de quelque conséquence jamais personne n'a pu dire ce que Bernard avait pensé. Il vivait, comme on dit, sur la réputation de ses poésies galantes, qu'il avait la prudence de ne pas publier. Nous en avions prévu le sort, lorsqu'elles seraient imprimées : nous savions qu'elles étaient froides, vice impardonnable, surtout dans un poëme de l'art d'aimer; mais telle était la bienveillance que sa réserve, sa modestie, sa politesse, nous inspiraient, qu'aucun de nous, du vivant de Bernard, ne divulgua ce fatal secret. J'en reviens au dîner, où Collé déployait un caractère si différent de celui de Bernard.

Jamais la verve de la gaieté ne fut d'une chaleur si continue et si féconde. Je ne saurais plus dire de quoi nous riions tant; mais je sais bien qu'à tous propos il nous faisait tous rire aux larmes. Tout devenait comique ou plaisant dans sa tête, sitôt qu'elle était exaltée. Il est vrai qu'il manquait assez souvent à la

décence ; mais, à ce dîner, on n'était pas excessivement sévère sur ce point.

Un incident assez singulier rompit cette joyeuse société. Pelletier devint amoureux d'une aventurière, qui lui fit accroire qu'elle était fille de Louis XV. Tous les dimanches elle allait à Versailles, voir, disait-elle, Mesdames, ses sœurs; et toujours elle en revenait avec quelque petit présent : c'était une bague, un étui, une montre, une boîte avec le portrait d'une de ces dames. Pelletier, qui avait de l'esprit, mais une tête faible et légère, crut tout cela; et en grand mystère il épousa cette bohémienne. Dès lors vous pensez bien que sa maison ne nous convint plus; et lui bientôt après ayant reconnu son erreur, et la honteuse sottise qu'il avait faite, en devint fou, et alla mourir à Charenton.

Une liberté plus décente et plus aimable, une gaieté moins folle et assez vive encore, régnait dans les soupers de madame Filleul, où la jeune comtesse de Séran brillait dans tout l'éclat de sa beauté naissante et de son naïf enjouement. A ces soupers, personne ne songeait à avoir de l'esprit; c'était le moindre des soucis et de l'hôtesse et des convives; et cependant il y en avait infiniment, et du plus naturel et du plus délicat. Mais, avant que de m'occuper des agréments de cette société, il en est une dont l'attrait va bientôt me coûter assez cher pour ne pas échapper à mon souvenir. Écoutez, mes enfants, par quel enchaînement de circonstances fortuitement rassemblées fut amené l'un des événements les plus notables de ma vie.

Dans la société de madame Filleul, je revoyais Cury ; il était malheureux, et je l'en aimais davantage. J'ai déjà dit que, dans le temps de sa prospérité, il m'avait témoigné beaucoup de bienveillance. Tout récemment encore il m'avait invité à passer, avec lui et ses amis intimes, quelques beaux jours à Chenevières, sa maison de campagne, voisine d'Andresis, où il avait un canton de chasse. C'était là qu'à la vue d'une chaumière pittoresque, j'avais imaginé le conte de la Bergère des Alpes. Heureux moment de calme et de sérénité, que devait bientôt suivre un violent orage! Là, tout le monde était chasseur, excepté moi; mais je suivais la chasse, et, dans une île de la Seine où elle se passait, assis au pied d'un saule, le crayon à la main, rêvant que j'étais

sur les Alpes, je méditais mon conte, et je gardais le dîner des chasseurs. A leur retour, l'air vif et pur de la rivière m'avait tenu lieu d'exercice, et me donnait un appétit aussi dévorant que le leur.

Le soir, une table couverte du gibier de leur chasse, et couronnée de bouteilles d'excellent vin, offrait comme un champ libre à la joie et à la licence. Ce furent là pour Cury les dernières caresses et les adieux trompeurs de l'infidèle prospérité :

Hinc apicem rapax
Fortuna cum stridore acuto
Sustulit.

Une petite gaieté qu'il s'était permise au théâtre de Fontainebleau, en y tournant en ridicule, dans un prologue de sa façon, les gentilshommes de la chambre, les lui avait aliénés; et, après avoir fait semblant de rire eux-mêmes de sa plaisanterie, ils s'en vengèrent en le forçant de quitter sa charge d'intendant des Menus-Plaisirs. Le plus sot de ces gentilshommes, le plus vain, le plus colérique, était le duc d'Aumont. Il s'était obstiné à la ruine de Cury; il en était la principale cause, et il en tirait vanité. Cela seul m'eût fait prendre ce petit duc en aversion; mais j'avais personnellement à m'en plaindre, et voici pourquoi :

Madame de Pompadour ayant désiré que le *Venceslas* de Rotrou fût purgé des grossièretés de mœurs et de langage qui déparaient cette tragédie, j'avais bien voulu, pour lui complaire, me charger de ce travail ingrat; et les comédiens ayant eux-mêmes, à la lecture, approuvé mes corrections, la tragédie avait été apprise et répétée avec ces changements, pour être jouée à Versailles; mais Lekain, qui me détestait (j'en ai dit ailleurs la raison [1]), ayant fait semblant d'adopter les corrections de son rôle, m'avait joué le tour perfide de rétablir, à mon insu, l'ancien rôle tel qu'il était; ce qui avait étourdi tous les autres acteurs, et fait manquer à tous moments les répliques du dialogue et tous les effets de la scène. Je m'en étais plaint hautement, comme d'une noirceur et d'une insolence inouïe; et, dans les débats qu'elle

[1] *Voyez* ce que l'auteur dit du jeu de Lekain, sans le nommer, *Éléments de littérature*, article DÉCLAMATION.

avait excités parmi les comédiens, me trouvant compromis, j'allais, dans le Mercure, instruire le public de la conduite de Lekain, et démentir les bruits que faisait courir sa cabale, lorsque le duc d'Aumont, qui la favorisait, m'avait fait imposer silence. J'avais donc bien aussi quelque raison de ne pas l'aimer.

Cury, dans son malheur, avait conservé pour amis ses anciens camarades dans les Menus-Plaisirs. L'un d'eux, avec lequel j'étais particulièrement lié, Gagny, amateur de peinture et de musique française, et l'un des plus fidèles habitués de l'Opéra, avait pris pour maîtresse une aspirante à ce théâtre; et il voulait qu'elle débutât dans les grands rôles de Lully, à commencer par celui d'Oriane. Il nous invita, Cury et moi, et quelques autres amateurs, à aller passer les fêtes de Noël à sa maison de campagne de Garges, pour y entendre la nouvelle Oriane et lui donner quelques leçons. Il faut noter que, de cette partie de plaisir, était la Ferté, intendant des Menus, et la belle Rosetti, sa maîtresse. La bonne chère, le bon vin, la bonne mine d'hôte, nous faisait trouver admirable la voix de mademoiselle Saint-Hilaire. Gagny croyait entendre la le Maure; et, en pointe de vin, nous étions tous de son avis.

Tout se passait le mieux du monde, lorsqu'un matin j'appris que Cury était attaqué d'un cruel accès de sa goutte. Je descendis chez lui bien vite. Je le trouvai au coin de son feu, les deux jambes emmaillottées, mais griffonnant sur son genou, et riant de l'air d'un satyre, car il en avait tous les traits. Je voulus lui parler de son accès de goutte; il me fit signe de ne pas l'interrompre, et, d'une main crochue, il acheva d'écrire. « Vous avez bien souffert, lui dis-je alors; mais je vois que le mal s'est adouci. — Je souffre encore, me dit-il, mais je n'en ris pas moins. Vous allez rire aussi. Vous savez avec quelle rage le duc d'Aumont m'a poursuivi? Ce n'est pas trop, je crois, de m'en venger par une petite malice: et voici celle qu'en dépit de la goutte j'ai ruminée cette nuit. »

Il avait déjà fait une trentaine de vers de la fameuse parodie de *Cinna* : il me les lut; et je confesse que, les ayant trouvés très-plaisants, je l'invitai à continuer. « Laissez-moi donc travailler, me dit-il; car je suis en verve. » Je le laissai; et, lorsqu'au

son de la cloche pour le dîner je descendis, je le trouvai qui, clopin-clopant, était lui-même descendu affublé de fourrure, et qui, avant qu'on fût assemblé, lisait à la Ferté et a Rosetti ce qu'il m'avait lu le matin, et quelques vers encore qu'il y avait ajoutés. A cette seconde lecture, je retins aisément ces malins vers d'un bout à l'autre, aidé par les vers de Corneille, dont ils étaient la parodie, et que je savais tous par cœur. Le lendemain, Cury avança son ouvrage, et j'en fus toujours confident; si bien qu'à mon retour à Paris j'en rapportai une cinquantaine de vers, bien recueillis dans ma mémoire.

Je sais qu'en roulant dans le monde la pelote s'en est grossie; mais voilà tout ce que je crois avoir été de la main de Cury. Je dois ajouter que dans ces vers il n'y avait pas une seule injure, et j'en ai vu des plus grossières dans les copies infidèles qui s'en étaient multipliées.

Dans ces copies on avait pris en gros l'idée de la parodie, mais les détails en étaient presque tous altérés et défigurés. Il y avait même des morceaux qui, n'étant pas calqués sur les vers de Corneille, avaient absolument échappé aux copistes. Par exemple, en contrefaisant cette manière d'opiner qui avait valu à d'Argental le nom de *Gobe-Mouche*, ils avaient bien enfilé des mots vides de sens; mais, dans ces mots entrecoupés, il n'y avait aucune finesse, et pas un trait de ressemblance avec l'endroit de la parodie, où d'Argental opinait ainsi :

Oui, je serais d'avis... Cependant il me semble
Que l'on peut... car enfin vous devez... Mais je tremble.
Ce n'est pas qu'après tout, comme vous sentez bien,
Je ne fusse tenté de ne ménager rien;
Mon froid enthousiasme est fait pour les extrêmes.
Mais les comédiens, les poëtes eux-mêmes...
Je ne sais que vous dire, et crois, en attendant,
Que le plus sûr parti serait le plus prudent.
C'est la seule raison qui fait que je balance,
Seigneur; et vous savez combien mon excellence
Délibère et consulte avant de décider.
Sans doute mieux que moi Lekain peut vous guider;
A sa subtilité je sais que rien n'échappe :
Il a pu vous convaincre, et moi-même il me frappe.

Toutefois je prétends qu'il est de certains cas
Où souvent... on croit voir ce que l'on ne voit pas
Tel est mon sentiment, seigneur ; je le hasarde.
Jugez-nous ; c'est vous seul que l'affaire regarde.

C'était là le style et le ton de la plaisanterie de Cury : tous ceux qui l'ont connu le savent comme moi. Et lorsque le duc d'Aumont disait à ses confidents :

Et, par vos seuls avis, je serai cet hiver
Ou directeur de troupe, ou simple duc et pair;

lorsqu'il répondait à d'Argental, en admirant son éloquence :

Vous ne savez que dire? ah! c'est en dire assez :
Vous en dites toujours plus que vous ne pensez.

je ne conçois pas comment ceux qui tous les jours entendaient Cury plaisanter, ne reconnurent pas sa finesse ironique. Dès sa jeunesse, ce tour d'esprit s'était signalé par un trait remarquable, et qui était connu.

Sa mère était en liaison intime avec M. Poultier, intendant de Lyon. Un jour qu'elle dînait chez lui en grand gala, et son fils avec elle, celui-ci à côté de madame l'intendante, et sa mère à côté de M. l'intendant, M. Poultier ayant attiré les yeux des convives sur une tabatière qu'on ne lui avait pas vue encore, dit qu'elle lui venait d'une main qui lui était bien chère.

Madame, est-ce la vôtre, ou celle de ma mère?

demanda le jeune Cury en s'adressant à l'intendante. L'un des convives, voulant faire preuve d'érudition, observa que ce vers était de *Rodogune*. « Non, répliqua M. Poultier, il est de *l'Étourdi.* » C'était rabattre avec bien de l'esprit une sottise et une impertinence.

Ce trait et beaucoup d'autres avaient rendu célèbre le talent de Cury pour de fines allusions. Heureusement on l'oublia.

La tête pleine de la parodie qu'il venait de me confier, j'arrivai à Paris chez madame Geoffrin, et, dès le jour suivant, j'y entendis parler de cette pièce curieuse. On n'en citait que les deux premiers vers :

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Vous, Lekain, demeurez; vous, d'Argental, aussi.

Mais c'en fut assez pour me faire croire qu'elle courait le monde, et il m'échappa de dire en souriant : « Quoi ! n'en savez-vous que cela ? » Aussitôt on me presse de dire ce que j'en savais ; il n'y avait là, me disait-on, que d'honnêtes gens, des gens sûrs, et madame Geoffrin répondait elle-même de la discrétion de ce petit cercle d'amis. Je cédai, je leur récitai ce que je savais de la parodie ; et, le lendemain, je fus dénoncé au duc d'Aumont, et par lui au roi, comme auteur de cette satire.

J'étais tranquillement à l'Opéra, à la répétition d'*Amadis*, pour entendre notre Oriane, lorsqu'on vint me dire que tout Versailles était en feu contre moi ; qu'on m'accusait d'être l'auteur d'une satire contre le duc d'Aumont ; que la haute noblesse en criait vengeance, et que le duc de Choiseul était à la tête de mes ennemis.

Je revins chez moi sur-le-champ, et j'écrivis au duc d'Aumont pour l'assurer que les vers qu'on m'attribuait n'étaient pas de moi, et que, n'ayant jamais fait de satire contre personne, je n'aurais pas commencé par lui. Il eût fallu m'en tenir là ; mais, tout en écrivant, je me souvins qu'à propos de *Venceslas* et des mensonges publiés contre moi, le duc d'Aumont m'avait écrit lui-même qu'il fallait mépriser ces choses-là, et qu'elles tombaient d'elles-mêmes lorsqu'on ne les relevait point. Je trouvai naturel et juste de lui renvoyer sa maxime, en quoi je fis une sottise. Aussi ma lettre fut-elle prise pour une nouvelle insulte, et le duc d'Aumont la produisit au roi comme la preuve du ressentiment qui m'avait dicté la satire. Me moquer de lui en la désavouant, n'était-ce pas m'en accuser ? Ma lettre ne fit donc qu'attiser sa colère et celle de toute la cour. Je ne laissai pas de me rendre à Versailles, et en y arrivant j'écrivis au duc de Choiseul :

« Monseigneur,

« On me dit que vous prêtez l'oreille à la voix qui m'accuse, « et qui sollicite ma perte. Vous êtes puissant, mais vous êtes « juste ; je suis malheureux, mais je suis innocent. Je vous prie « de m'entendre, et de me juger.

« Je suis, etc. »

Le duc de Choiseul, pour réponse, écrivit au bas de ma lettre, *Dans demi-heure*, et me la renvoya. Dans demi-heure je me rendis à son hôtel, et je fus introduit.

« Vous voulez que je vous entende, me dit-il; j'y consens. Qu'avez-vous à me dire? — Que je n'ai rien fait, monsieur le duc, qui mérite l'accueil sévère que je reçois de vous, qui avez l'âme noble et sensible, et qui jamais n'avez pris plaisir à humilier les malheureux. — Mais, Marmontel, comment voulez-vous que je vous reçoive, après la satire punissable que vous venez de faire contre M. le duc d'Aumont? — Je n'ai point fait cette satire; je le lui ai écrit à lui-même. — Oui, et dans votre lettre vous lui avez fait une nouvelle insulte, en lui rendant, en propres termes, le conseil qu'il vous avait donné. — Comme ce conseil était sage, je me suis cru permis de le lui rappeler; je n'y ai pas entendu malice. — Ce n'en est pas moins une impertinence : trouvez bon que je vous le dise. — Je l'ai senti après que ma lettre a été partie. — Il en est fort blessé; il a raison de l'être. — Oui, j'ai eu ce tort-là, et je me le reproche comme un oubli des convenances. Mais, monsieur le duc, cet oubli serait-il un crime à vos yeux? — Non; mais la parodie? — La parodie n'est point de moi, je vous l'assure en honnête homme. — N'est-ce pas vous qui l'avez récitée? — Oui, ce que j'en savais, dans une société où chacun dit tout ce qu'il sait; mais je n'ai pas permis qu'on l'écrivît, quoiqu'on eût bien voulu l'écrire. — Elle court cependant. — On la tient de quelque autre. — Et vous, de qui la tenez-vous? (Je gardai le silence.) Vous êtes le premier, ajouta-t-il, qu'on dise l'avoir récitée, et récitée de manière à déceler en vous l'auteur. — Quand j'ai dit ce que j'en savais, lui répondis-je, on en parlait déjà, on en citait les premiers vers. Pour la manière dont je l'ai récitée, elle prouverait aussi bien que j'ai fait *le Misanthrope*, le *Tartufe*, et *Cinna* lui-même; car je me vante, monsieur le duc, de lire tout cela comme si j'en étais l'auteur. — Mais enfin cette parodie, de qui la tenez-vous? C'est là ce qu'il faut dire. — Pardonnez-moi, monsieur le duc; c'est là ce qu'il ne faut pas dire, et ce que je ne dirai pas. — Je gage que c'est de l'auteur. — Eh bien! monsieur le duc, si c'était de l'auteur,

devrais-je le nommer? — Et comment, sans cela, voulez-vous que l'on croie qu'elle n'est pas de vous? Toutes les apparences vous accusent. Vous aviez du ressentiment contre le duc d'Aumont; la cause en est connue; vous avez voulu vous venger. Vous avez fait cette satire, et, la trouvant plaisante, vous l'avez récitée; voilà ce qu'on dit, voilà ce que l'on croit, voilà ce qu'on a droit de croire. Que répondez-vous à cela? — Je réponds que cette conduite serait celle d'un fou, d'un sot, d'un méchant imbécile, et que l'auteur de la parodie n'est rien de tout cela. Hé quoi! monsieur le duc, celui qui l'aurait faite aurait eu la simplicité, l'imprudence, l'étourderie de l'aller réciter lui-même, sans mystère, en société? Non; il en aurait fait, en déguisant son écriture, une douzaine de copies qu'il aurait adressées aux comédiens, aux mousquetaires, aux auteurs mécontents. Je connais comme un autre cette manière de garder l'anonyme, et, si j'avais été coupable, je l'aurais prise pour me cacher. Veuillez donc vous dire à vous-même : Marmontel, devant dix personnes qui n'étaient pas ses amis intimes, a récité ce qu'il savait de cette parodie; donc il n'en était pas l'auteur. Sa lettre à M. le duc d'Aumont est d'un homme qui ne craint rien; donc il se sentait fort de son innocence, et croyait n'avoir rien à craindre. Ce raisonnement, monsieur le duc, est le contre-pied de celui qu'on m'oppose, et n'en est pas moins concluant. J'ai fait deux imprudences : l'une, de réciter des vers que ma mémoire avait surpris, et de les avoir dits sans l'aveu de l'auteur. — C'est donc bien à l'auteur que vous les avez entendu dire? — Oui, à l'auteur lui-même, car je ne veux point vous mentir. C'est donc à lui que j'ai manqué, et c'est là ma première faute. L'autre a été d'écrire à M. le duc d'Aumont d'un ton qui avait l'air ironique, et pas assez respectueux. Ce sont là mes deux torts, j'en conviens; mais je n'en ai point d'autres. — Je le crois, me dit-il; vous me parlez en honnête homme. Cependant vous allez être envoyé à la Bastille. Voyez M. de Saint-Florentin; il en a reçu l'ordre du roi. — J'y vais, lui dis-je; mais puis-je me flatter que vous ne serez plus au nombre de mes ennemis? » Il me le promit de bonne grâce, et je me rendis chez le ministre qui devait m'expédier ma lettre de cachet.

Celui-ci me voulait du bien. Sans peine il me crut innocent. « Mais que voulez-vous? me dit-il; M. le duc d'Aumont vous accuse, et veut que vous soyez puni. C'est une satisfaction qu'il demande pour récompense de ses services et des services de ses ancêtres : le roi a bien voulu la lui accorder. Allez-vous-en trouver M. de Sartines; je lui adresse l'ordre du roi : vous lui direz que c'est de ma part que vous venez le recevoir. » Je lui demandai si, auparavant, je pouvais me donner le temps de dîner à Paris; il me le permit.

J'étais invité à dîner ce jour-là chez mon voisin M. de Vaudesir, homme d'esprit et homme sage, qui, sous une épaisse enveloppe, ne laissait pas de réunir une littérature exquise, beaucoup de politesse et d'amabilité. Hélas! son fils unique était ce malheureux Saint-James qui, après avoir dissipé follement une grande fortune qu'il lui avait laissée, est allé mourir insolvable à cette Bastille où l'on m'envoyait.

Après dîner, je confiai mon aventure à Vaudesir, qui me fit de tendres adieux. De là je me rendis chez M. de Sartines, que je ne trouvai point chez lui; il dînait ce jour-là en ville, et ne devait rentrer qu'à six heures. Il en était cinq; j'employai l'intervalle à aller prévenir et rassurer sur mon infortune ma bonne amie madame Harenc. A six heures, je retournai chez le lieutenant de police. Il n'était pas instruit de mon affaire, ou il feignit de ne pas l'être. Je la lui racontai; il en parut fâché. « Lorsque nous dînâmes ensemble, me dit-il, chez M. le baron d'Holbach, qui aurait prévu que, la première fois que je vous reverrais, ce serait pour vous envoyer à la Bastille? Mais je n'en ai pas reçu l'ordre. Voyons si, en mon absence, il est arrivé dans mes bureaux. » Il fit appeler ses commis; et ceux-ci n'ayant entendu parler de rien : « Allez-vous-en coucher chez vous, me dit-il, et revenez demain sur les dix heures; cela sera tout aussi bon. »

J'avais besoin de cette soirée pour arranger le Mercure du mois. J'envoyai donc prier à souper deux de mes amis; et en les attendant je passai chez madame Geoffrin, pour lui annoncer ma disgrâce. Elle en savait déjà quelque chose, car je la trouvai froide et triste; mais, quoique mon malheur eût pris sa source

dans sa société, et qu'elle-même en fût la cause involontaire, je ne touchai point cet article ; et je crois qu'elle m'en sut bon gré.

Les deux amis que j'attendais étaient Suard et Coste ; celui-ci, jeune Toulousain avec lequel j'avais été en société dans sa ville ; l'autre, sur qui je comptais pour la vie, était l'ami de cœur que je m'étais choisi. Il voulait bien m'entretenir dans cette douce illusion, en m'offrant librement lui-même les occasions de lui être utile. Il m'aurait offensé, s'il eût paru douter du plein droit qu'il avait de disposer de moi. Le désir de les occuper utilement pour eux-mêmes m'avait fait entreprendre une collection des morceaux les plus curieux des anciens Mercures. Ils en faisaient le choix en se jouant ; et les mille écus, net, que produisait cette partie de mon domaine, se partageaient entre eux.

Nous passâmes ensemble une partie de la nuit à tout disposer pour l'impression du Mercure prochain ; et, après avoir dormi quelques heures, je me levai, fis mes paquets, et me rendis chez M. de Sartines, où je trouvai l'exempt qui allait m'accompagner. M. de Sartines voulait qu'il se rendît à la Bastille dans une autre voiture que la mienne. Ce fut moi qui me refusai à cette offre obligeante ; et, dans le même fiacre, mon introducteur et moi, nous arrivâmes à la Bastille. J'y fus reçu dans la salle du conseil par le gouverneur et son état-major ; et là, je commençai à m'apercevoir que j'étais bien recommandé. Ce gouverneur, M. Abadie, après avoir lu les lettres que l'exempt lui avait remises, me demanda si je voulais qu'on me laissât mon domestique, à condition cependant que nous serions dans une même chambre, et qu'il ne sortirait de prison qu'avec moi. Ce domestique était Bury. Je le consultai là-dessus ; il me répondit qu'il ne voulait pas me quitter. On visita légèrement mes paquets et mes livres ; et l'on me fit monter dans une vaste chambre, où il y avait pour meubles deux lits, deux tables, un bas d'armoire, et trois chaises de paille. Il faisait froid ; mais un geôlier nous fit bon feu, et m'apporta du bois en abondance. En même temps on me donna des plumes, de l'encre et du papier, à condition de rendre compte de l'emploi et du nombre de feuilles que l'on m'aurait remises.

Tandis que j'arrangeais ma table pour me mettre à écrire, le

geôlier revint me demander si je trouvais mon lit assez bon. Après l'avoir examiné, je répondis que les matelas en étaient mauvais et les couvertures malpropres. Dans la minute tout cela fut changé. On me fit demander aussi quelle était l'heure de mon dîner. Je répondis : L'heure de tout le monde. La Bastille avait une bibliothèque ; le gouverneur m'en envoya le catalogue, en me donnant le choix des livres qui la composaient. Je le remerciai pour mon compte ; mais mon domestique demanda pour lui les romans de Prévost, et on les lui apporta.

De mon côté, j'avais assez de quoi me sauver de l'ennui. Impatienté depuis longtemps du mépris que les gens de lettres témoignaient pour le poëme de Lucain, qu'ils n'avaient pas lu et qu'ils ne connaissaient que par la version barbare et ampoulée de Brébeuf, j'avais résolu de le traduire plus décemment et plus fidèlement en prose ; et ce travail, qui m'appliquerait sans fatiguer ma tête, se trouvait le plus convenable au loisir solitaire de ma prison. J'avais donc apporté avec moi *la Pharsale;* et, pour l'entendre mieux, j'avais eu soin d'y joindre les *Commentaires* de César.

Me voilà donc au coin d'un bon feu, méditant la querelle de César et de Pompée, et oubliant la mienne avec le duc d'Aumont. Voilà de son côté Bury, aussi philosophe que moi, s'amusant à faire nos lits, placés dans les deux angles opposés de ma chambre, éclairée dans ce moment par un beau jour d'hiver, nonobstant les barreaux de deux fortes grilles de fer qui me laissaient la vue du faubourg Saint-Antoine.

Deux heures après, les verrous des deux portes qui m'enfermaient me tirent, par leur bruit, de ma profonde rêverie ; et deux geôliers chargés d'un dîner que je crois le mien viennent le servir en silence. L'un dépose devant le feu trois petits plats couverts d'assiettes de faience commune ; l'autre déploie, sur celle des deux tables qui était vacante, un linge un peu grossier, mais blanc. Je lui vois mettre sur cette table un couvert assez propre, cuiller et fourchette d'étain, du bon pain de ménage, et une bouteille de vin. Leur service fait, les geôliers se retirent, et les deux portes se referment avec le même bruit des serrures et des verrous.

Alors Bury m'invite à me mettre à table, et il me sert la soupe. C'était un vendredi. Cette soupe en maigre était une purée de fèves blanches, au beurre le plus frais; et un plat de ces mêmes fèves fut le premier que Bury me servit. Je trouvai tout cela très-bon. Le plat de morue qu'il m'apporta pour le second service était meilleur encore. La petite pointe d'ail l'assaisonnait avec une finesse de saveur et d'odeur qui aurait flatté le goût du plus friand Gascon. Le vin n'était pas excellent, mais il était passable; point de dessert: il fallait bien être privé de quelque chose. Au surplus, je trouvai qu'on dînait fort bien en prison.

Comme je me levais de table, et que Bury allait s'y mettre (car il y avait encore à dîner pour lui dans ce qui restait), voilà mes deux geôliers qui rentrent avec des pyramides de nouveaux plats dans les mains. A l'appareil de ce service en beau linge, en belle faïence, cuiller et fourchette d'argent, nous reconnûmes notre méprise; mais nous ne fîmes semblant de rien; et lorsque nos geôliers, ayant déposé tout cela, se furent retirés: « Monsieur, me dit Bury, vous venez de manger mon dîner; vous trouverez bon qu'à mon tour je mange le vôtre. — Cela est juste, lui répondis-je. » Et les murs de ma chambre furent, je crois, bien étonnés d'entendre rire.

Ce dîner était gras; en voici le détail: Un excellent potage, une tranche de bœuf succulent, une cuisse de chapon bouilli, ruisselant de graisse et fondant, un petit plat d'artichauts frits en marinade, un d'épinards, une très-belle poire de cresanne, du raisin frais, une bouteille de vin vieux de Bourgogne, et du meilleur café de Moka. Ce fut le dîner de Bury, à l'exception du café et du fruit, qu'il voulut bien me réserver.

L'après-dîner, le gouverneur vint me voir, et me demanda si je me trouvais bien nourri, m'assurant que je le serais de sa table; qu'il aurait soin lui-même de couper mes morceaux, et que personne que lui n'y toucherait. Il me proposa un poulet pour mon souper; je lui rendis grâce, et lui dis qu'un reste de fruit de mon dîner me suffirait. On vient de voir quel fut mon ordinaire à la Bastille, et l'on peut en induire avec quelle douceur, ou plutôt quelle répugnance l'on se prêtait à servir contre moi la colère du duc d'Aumont.

Tous les jours j'avais la visite du gouverneur. Comme il avait quelque teinture de belles-lettres et même de latin, il se plaisait à suivre mon travail ; il en jouissait ; mais bientôt se dérobant lui-même à ces petites dissipations : « Adieu, me disait-il ; je m'en vais consoler des gens plus malheureux que vous. » Les égards qu'il avait pour moi pouvaient bien n'être pas une preuve de son humanité ; mais j'en avais, d'ailleurs, un bien fidèle témoignage. L'un des geôliers s'était pris d'amitié pour mon domestique, et bientôt il s'était familiarisé avec moi. Un jour donc que je lui parlais du naturel sensible et compatissant de M. Abadie, « Ah ! me dit-il, c'est le meilleur des hommes ; il n'a pris cette place, qui lui est si pénible, que pour adoucir le sort des prisonniers. Il a succédé à un homme dur et avare qui les traitait bien mal ; aussi quand il mourut, et que celui-ci prit sa place, ce changement se fit sentir jusque dans les cachots : vous auriez dit (expression bien étrange dans la bouche d'un geôlier), vous auriez dit qu'un rayon de soleil avait pénétré dans ces cachots. Des gens auxquels il nous est défendu de dire ce qui se passe au dehors, nous demandaient : Qu'est-il donc arrivé ? Enfin, monsieur, vous voyez comment est nourri votre domestique ; nos prisonniers le sont presque tous aussi bien ; et les soulagements qu'il dépend de lui de leur donner le soulagent lui-même, car il souffre à les voir souffrir. »

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce geôlier lui-même était aussi un bon homme dans son état ; et je me gardai bien de le dégoûter de cet état, où la compassion est si précieuse et si rare.

La manière dont on me traitait à la Bastille me faisait bien penser que je n'y serais pas longtemps ; et mon travail, entremêlé de lectures intéressantes (car j'avais avec moi Montaigne, Horace et la Bruyère), me laissait peu de moments d'ennui. Une seule chose me plongeait quelquefois dans la mélancolie : les murs de ma chambre étaient couverts d'inscriptions qui toutes portaient le caractère des réflexions tristes et sombres dont, avant moi, des malheureux avaient été sans doute obsédés dans cette prison. Je croyais les y voir encore errants et gémissants, et leurs ombres m'environnaient.

Mais un objet qui m'était personnel vint plus cruellement

tourmenter ma pensée. En parlant de la société de madame Harenc, je n'ai pas fait mention d'un brave homme appelé Durant, qui avait de l'amitié pour moi, mais qui, d'ailleurs, n'était remarquable que par une grande simplicité de mœurs.

Or, un matin, le neuvième jour de ma captivité, le major de la Bastille entra chez moi, et, d'un air grave et froid, sans aucun préambule, il me demanda si un nommé Durant était connu de moi. Je répondis que je connaissais un homme de ce nom. Alors, s'asseyant pour écrire, il continue son interrogatoire. L'âge, la taille, la figure de ce nommé Durant; son état, sa demeure; depuis quel temps je l'avais connu, dans quelle maison, rien ne fut oublié; et, à chacune de mes réponses, le major écrivait avec un visage de marbre. Enfin, m'ayant fait la lecture de mon interrogatoire, il me présente la plume pour le signer. Je le signe, et il se retire.

A peine est-il sorti, tous les peut-être les plus sinistres s'emparent de mon imagination. Qu'aura-t-il donc fait ce bon Durant? Il va tous les matins au café, il y aura pris ma défense; il y aura parlé avec trop de chaleur contre le duc d'Aumont; il se sera répandu en murmures contre une autorité partiale, injuste, oppressive, qui accable l'homme innocent et faible, pour complaire à l'homme puissant. Sur l'imprudence de ces propos, on l'aura lui-même arrêté; et, à cause de moi et pour l'amour de moi, il va gémir dans une prison plus rigoureuse que la mienne. Faible comme il l'est, bien moins jeune et bien plus timide que moi, le chagrin va le prendre, il y succombera; je serai cause de sa mort. Et la pauvre madame Harenc, et tous nos bons amis, dans quel état ils doivent être! O Dieu! que de malheurs mon imprudence aura causés! C'est ainsi que, dans la pensée d'un homme captif, isolé, solitaire, dans les liens du pouvoir absolu, la réflexion grossit tous les mauvais présages, et lui environne l'âme de noirs pressentiments. Dès ce moment, je ne dormis plus d'un bon sommeil. Tous ces mets que le gouverneur me réservait avec tant de soin furent trempés d'amertume. Je sentais dans le foie comme une meurtrissure; et si ma détention à la Bastille avait duré huit jours encore, elle aurait été mon tombeau.

Dans cette situation, je reçus une lettre que M. de Sartines me faisait parvenir. Elle était de mademoiselle S**, jeune personne intéressante et belle, avec qui j'étais sur le point de m'unir avant ma disgrâce. Dans cette lettre elle me témoignait, de la manière la plus touchante, la part sincère et tendre qu'elle prenait à mon malheur, en m'assurant qu'il n'étonnait point son courage, et que, loin d'affaiblir ses sentiments pour moi, il les rendait plus vifs et plus constants.

Je répondis d'abord par l'expression de toute ma sensibilité pour une amitié si généreuse; mais j'ajoutai que la grande leçon que je recevais du malheur était de ne jamais associer personne aux dangers imprévus et aux révolutions soudaines auxquelles m'exposait la périlleuse condition d'homme de lettres; que si dans ma situation je me sentais quelque courage, j'en étais redevable à mon isolement; que ma tête serait déjà perdue si, hors de ma prison, j'avais laissé une femme et des enfants dans la douleur; et qu'au moins de ce côté-là, qui serait pour moi le plus sensible, je ne voulais jamais donner prise à l'adversité.

Mademoiselle S** fut plus piquée qu'affligée de ma réponse; et, peu de temps après, elle s'en consola en épousant M. S**.

Enfin, le onzième jour de ma détention, la nuit tombante, le gouverneur vint m'annoncer que la liberté m'était rendue; et le même exempt qui m'avait amené me remena chez M. de Sartines. Ce magistrat me témoigna quelque joie de me revoir, mais une joie mêlée de tristesse. « Monsieur, lui dis-je, dans vos bontés, dont je suis bien reconnaissant, je ne sais quoi m'afflige encore : en me félicitant, vous avez l'air de me plaindre. Auriez-vous quelque autre malheur à m'annoncer (je pensais à Durant)? — Hélas! oui, me dit-il; et ne vous en doutez-vous pas? Le roi vous ôte le Mercure. » Ces mots me soulagèrent; et, d'un signe de tête exprimant ma résignation, je répondis : « Tant pis pour le Mercure. — Le mal, ajouta-t-il, n'est peut-être pas sans remède. M. de Saint-Florentin est à Paris; il s'intéresse à vous : allez le voir demain matin.

En quittant M. de Sartines, je courus chez madame Harenc, impatient de voir Durant. Je l'y trouvai; et, au milieu des acclamations de joie de toute la société, je ne vis que lui. « Ah!

vous voilà ! lui dis-je en lui sautant au cou ; que je suis soulagé ! » Ce transport, à la vue d'un homme pour qui je n'avais jamais eu de sentiment passionné, étonna tout le monde. On crut que la Bastille m'avait troublé la tête. « Ah ! mon ami, me dit madame Harene en m'embrassant, vous voilà libre ! que j'en suis aise ! Et le Mercure ? — Le Mercure est perdu, lui dis-je. Mais, madame, permettez-moi de m'occuper de ce malheureux homme. Qu'a-t-il donc fait pour me causer tant de chagrin ? » Je racontai l'histoire du major. Il se trouva que Durant était allé solliciter auprès de M. de Sartines la permission de me voir, et qu'il s'était dit mon ami. M. de Sartines m'avait fait demander ce que c'était que ce Durant ; et, de cette question toute simple, le major avait fait un interrogatoire. Éclairci et tranquille sur ce point-là, j'employai mon courage à relever les espérances de mes amis ; et, après avoir reçu d'eux mille marques sensibles du plus tendre intérêt, j'allai voir madame Geoffrin.

« Eh bien ! vous voilà, me dit-elle ; Dieu soit loué ! le roi vous ôte le Mercure ; M. le duc d'Aumont est bien content ; cela vous apprendra à écrire des lettres. — Et à dire des vers, » ajoutai-je en souriant. Elle me demanda si je n'allais pas faire encore quelque folie. « Non, madame ; mais je vais tâcher de remédier à celles que j'ai faites. » Comme elle était réellement affligée de mon malheur, il fallut, pour se soulager, qu'elle m'en fît une querelle : pourquoi avais-je fait ces vers ? « Je ne les ai pas faits, lui dis-je. — Pourquoi donc les avez-vous dits ? — Parce que vous l'avez voulu. — Et savais-je, moi, que ce fût une satire aussi piquante ? Vous qui la connaissiez, fallait-il vous vanter de la savoir ? Quelle imprudence ! Et puis vos bons amis de Presle et Vaudesir vont publiant qu'on vous envoie à la Bastille sur votre parole, avec toutes sortes d'égards et de ménagements ! — Hé quoi ! madame, fallait-il laisser croire qu'on m'y traînait en criminel ? — Il fallait se taire, et ne pas narguer ces gens-là. Le maréchal de Richelieu a bien su dire qu'on l'avait deux fois mené à la Bastille comme un coupable, et qu'il était bien singulier qu'on vous eût traité mieux que lui. — Voilà, madame, un digne objet d'envie pour le

maréchal de Richelieu. — Eh! oui, monsieur, ils sont blessés que l'on ménage celui qui les offense, et ils emploient tout leur crédit à se venger de lui; cela est naturel. Ne voulez-vous pas qu'ils se laissent manger la laine sur le dos? — Quels moutons! » m'écriai-je d'un air un peu moqueur; mais bientôt, m'apercevant que mes répliques l'animaient, je pris le parti du silence. Enfin, lorsqu'elle m'eut bien tout dit ce qu'elle avait sur le cœur, je me levai d'un air modeste, et lui souhaitai le bonsoir.

Le lendemain matin, je m'éveillais à peine, lorsque Bury, en entrant dans ma chambre, m'annonça madame Geoffrin. « Eh bien! mon voisin, me demanda-t-elle, comment avez-vous passé la nuit? — Fort bien, madame; ni le bruit des verrous, ni le *Qui vive?* des rondes n'a interrompu mon sommeil. — Et moi, dit-elle, je n'ai pas fermé l'œil. — Pourquoi donc, madame? — Ah! pourquoi? ne le savez-vous pas? J'ai été injuste et cruelle. Je vous ai, hier au soir, accablé de reproches. Voilà comme on est : dès qu'un homme est dans le malheur, on l'accable, on lui fait des crimes de tout (et elle se mit à pleurer). — Eh! bon Dieu! madame, lui dis-je, pensez-vous encore à cela? Pour moi, je l'avais oublié. Si je m'en ressouviens, ce ne sera jamais que comme d'une marque de vos bontés pour moi. Chacun a sa façon d'aimer : la vôtre est de gronder vos amis du mal qu'ils se sont fait, comme une mère gronde son enfant lorsqu'il est tombé. » Ces mots la consolèrent. Elle me demanda ce que j'allais faire. « Je vais suivre, lui dis-je, le conseil que m'a donné M. de Sartines : voir M. de Saint-Florentin, et de là me rendre à Versailles, et aborder, s'il est possible, madame de Pompadour et M. le duc de Choiseul. Mais je suis de sang-froid, je possède ma tête; je me conduirai bien, n'en ayez point d'inquiétude. » Tel fut cet entretien, qui fait, je crois, autant d'honneur au caractère de madame Geoffrin qu'aucune des bonnes actions de sa vie.

M. de Saint-Florentin me parut touché de mon sort. Il avait fait pour moi tout ce que sa faiblesse et sa timidité lui avaient permis de faire; mais ni madame de Pompadour, ni M. de Choiseul, ne l'avaient secondé. Sans s'expliquer, il approuva que je les visse l'un et l'autre, et je me rendis à Versailles.

Madame de Pompadour, chez qui je me présentai d'abord, me fit dire par Quesnay que, dans la circonstance présente, elle ne pouvait pas me voir. Je n'en fus point surpris; je n'avais aucun droit de prétendre qu'elle se fît pour moi des ennemis puissants.

Le duc de Choiseul me reçut, mais pour m'accabler de reproches. « C'est bien à regret, me dit-il, que je vous revois malheureux; mais vous avez bien fait tout ce qu'il fallait pour l'être; et vos torts se sont tellement aggravés par votre imprudence, que les personnes qui vous voulaient le plus de bien ont été obligées de vous abandonner. — Qu'ai-je donc fait, monsieur le duc? qu'ai-je pu faire entre quatre murailles qui m'ait donné un tort de plus que ceux dont je me suis accusé devant vous? — D'abord, reprit-il, le jour même que vous deviez vous rendre à la Bastille, vous êtes allé à l'Opéra vous vanter, d'un air insultant, que votre envoi à la Bastille n'était qu'une dérision, et qu'une vaine complaisance qu'on avait pour un duc et pair contre lequel vous n'aviez cessé de déclamer dans les foyers de la Comédie, contre lequel vous avez écrit à l'armée les lettres les plus injurieuses, contre lequel enfin vous avez fait, non pas seul, mais en société, la parodie de *Cinna*, dans un souper, chez mademoiselle Clairon, avec le comte de Valbelle, l'abbé Galiani, et autres joyeux convives : voilà ce que vous ne m'avez pas dit, et dont on est bien assuré. »

Pendant qu'il me parlait, je me recueillais en moi-même; et lorsqu'il eut fini, je pris la parole à mon tour. « Monsieur le duc, lui dis-je, vos bontés me sont chères, votre estime m'est encore plus précieuse que vos bontés; et je consens à perdre et vos bontés et votre estime, si, dans tous ces rapports qu'on vous a faits, il y a un mot de vrai. — Comment, s'écria-t-il avec un haut-le-corps, dans ce que je viens de vous dire pas un mot de vrai? — Pas un mot; et je vous prie de permettre que, sur votre bureau, je signe article par article tout ce que je vais y répondre.

« Le jour que je devais aller à la Bastille, je n'eus certainement aucune envie d'aller à l'Opéra. » Et, après lui avoir rendu compte de l'emploi de mon temps depuis que je l'avais quitté :

« Envoyez savoir, ajoutai-je, de M. de Sartines et de madame Harenc, le temps que j'ai passé chez eux : ce sont précisément les heures du spectacle.

« Quant aux foyers de la Comédie, le hasard fait que, depuis six mois, je n'y ai pas mis les pieds. La dernière fois qu'on m'y a vu (et j'en ai l'époque présente), c'est au début de Duranci; et auparavant même je défie que l'on me cite aucun mauvais propos de moi contre le duc d'Aumont.

« Par un hasard non moins heureux, se trouve, monsieur le duc, que, depuis l'ouverture de la campagne, je n'ai pas écrit à l'armée; et si on me fait voir une lettre, un billet qu'on y ait reçu de moi, je veux être déshonoré.

« A l'égard de la parodie, il est de toute fausseté qu'elle ait été faite aux soupers ni dans la société de mademoiselle Clairon. J'atteste même que chez elle jamais je n'ai entendu dire un seul vers de cette parodie ; et si depuis qu'elle est connue on y en a parlé, comme il est très-possible, ce n'a pas été devant moi.

« Voilà, monsieur le duc, quatre assertions que je vais écrire et signer sur votre bureau, si vous voulez bien me le permettre; et soyez bien sûr qu'âme qui vive ne vous prouvera le contraire, ni n'osera me le soutenir en face et devant vous. »

Vous pensez bien qu'en m'écoutant, la vivacité du duc de Choiseul s'était un peu modérée. « Marmontel, me dit-il, je vois qu'on m'en a imposé. Vous me parlez d'un ton à ne me laisser aucun doute sur votre bonne foi, et il n'y a que la vérité qui ose tenir ce langage : mais il faut me mettre moi-même en état d'affirmer que la parodie n'est point de vous. Dites-moi quel en est l'auteur, et le Mercure vous est rendu. — Le Mercure, monsieur le duc, ne me sera point rendu à ce prix. — Pourquoi donc? — Parce que je préfère votre estime à quinze mille livres de rente. — Ma foi, dit-il, puisque l'auteur n'a pas l'honnêteté de se faire connaître, je ne sais pas pourquoi vous le ménageriez. — Pourquoi, monsieur le duc? Parce qu'après avoir abusé imprudemment de sa confiance, le comble de la honte serait de la trahir. J'ai été indiscret, mais je ne serai point perfide. Il ne m'a pas fait confidence de ses vers pour les pu-

blier. C'est un larcin que lui a fait ma mémoire ; et si ce larcin est punissable, c'est à moi d'en être puni : me préserve le ciel qu'il se nomme ou qu'il soit connu ! ce serait bien alors que je serais coupable ! J'aurais fait son malheur, j'en mourrais de chagrin. Mais à présent quel est mon crime ? D'avoir fait ce que, dans le monde, chacun fait sans mystère. Et vous-même, monsieur le duc, permettez-moi de vous demander si, dans la société, vous n'avez jamais dit l'épigramme, les vers plaisants ou les couplets malins que vous aviez entendu dire ? Qui jamais avant moi a été puni pour cela ? Les *Philippiques*, vous le savez, étaient un ouvrage infernal. Le régent, la seconde personne du royaume, y était calomnié d'une manière atroce ; et cet ouvrage infâme courait de bouche en bouche, on le dictait, on l'écrivait ; il y en avait mille copies : et cependant quel autre que l'auteur en a été puni ? J'ai su des vers, je les ai récités, je ne les ai laissé copier à personne ; et tout le crime de ces vers est de tourner en ridicule la vanité du duc d'Aumont. Tel est l'état de la cause, en deux mots. S'il s'agissait d'un complot parricide, d'un attentat, on aurait droit à me contraindre d'en dénoncer l'auteur ; mais pour une plaisanterie, en vérité ce n'est pas la peine de me charger du rôle infâme de délateur ; et il irait non-seulement de ma fortune, mais de ma vie, que je dirais, comme Nicomède :

> Le maître qui prit soin de former ma jeunesse
> Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

Je m'aperçus que le duc de Choiseul trouvait du ridicule dans mon petit orgueil ; et, pour me le faire sentir, il me demanda, en souriant, quel avait été mon Annibal ? « Mon Annibal, lui répondis-je, monsieur le duc, c'est le malheur, qui depuis longtemps m'éprouve et m'apprend à souffrir. »

« Et voilà, reprit-il, ce que j'appelle un honnête homme. » Alors, le voyant ébranlé : « C'est cet honnête homme, lui dis-je, que l'on ruine et que l'on accable, pour complaire à M. le duc d'Aumont, sans autre motif que sa plainte, sans autre preuve que sa parole. Quelle effroyable tyrannie ! » Ici le duc de Choiseul m'arrêta. « Marmontel, me dit-il, le brevet du Mer-

cure était une grâce du roi; il la retire quand il lui plaît : il n'y a point là de tyrannie. — Monsieur le duc, lui répliquai-je, du roi à moi, le brevet du Mercure est une grâce ; mais de M. le duc d'Aumont à moi, le Mercure est mon bien; et, par une accusation fausse, il n'a pas droit de me l'ôter..... Mais non, ce n'est pas moi qu'il dépouille, ce n'est pas moi que l'on immole à sa vengeance. On égorge, pour l'assouvir, de plus innocentes victimes. Sachez, monsieur le duc, qu'à l'âge de seize ans, ayant perdu mon père, et me voyant environné d'orphelins comme moi, et d'une pauvre et nombreuse famille, je leur promis à tous de leur servir de père. J'en pris à témoin le ciel et la nature ; et, dès lors jusqu'à ce moment, j'ai fait ce que j'avais promis. Je vis de peu ; je sais réduire et mes besoins et ma dépense : mais cette foule de malheureux qui subsistaient du fruit de mon travail ; mais deux sœurs que j'allais établir et doter ; mais des femmes dont la vieillesse avait besoin d'un peu d'aisance; mais la sœur de ma mère, veuve, pauvre, et chargée d'enfants, que vont-ils devenir? Je les avais flattés de l'espérance du bien-être; ils ressentaient déjà l'influence de ma fortune ; le bienfait qui en était la source ne devait plus tarir pour eux ; et tout à coup ils vont apprendre... Ah ! c'est là que le duc d'Aumont doit aller savourer les fruits de sa vengeance; c'est là qu'il entendra des cris et qu'il verra couler des larmes. Qu'il aille y compter ses victimes et les malheureux qu'il a faits ; qu'il aille s'abreuver des pleurs de l'enfance et de la vieillesse, et insulter aux misérables auxquels il arrache leur pain. C'est là que l'attend son triomphe. Il l'a demandé, m'a-t-on dit, pour récompense de ses services ; il devait dire pour salaire ; c'en est un digne de son cœur. » A ces mots, mes larmes coulèrent ; et le duc de Choiseul, aussi ému que moi, me dit en m'embrassant : « Vous me pénétrez l'âme, mon cher Marmontel : je vous ai peut-être fait bien du mal ; mais je m'en vais le réparer. »

Alors prenant la plume, avec sa vivacité naturelle il écrivit à l'abbé Barthelemy : « Mon cher abbé, le roi vous a accordé le brevet du Mercure. Mais je viens de voir et d'entendre Marmontel ; il m'a touché, il m'a persuadé de son innocence : ce n'est pas à vous d'accepter la dépouille d'un innocent ; refusez le Mer-

cure : je vous en dédommagerai. » Il écrivit à M. de Saint-Florentin : « Vous avez reçu, mon cher confrère, l'ordre du roi pour expédier le brevet du Mercure ; mais j'ai vu Marmontel, et j'ai à vous parler de lui. Ne pressez rien que nous n'ayons causé ensemble. » Il me lut ces billets, les cacheta, les fit partir, et me dit d'aller voir madame de Pompadour, en me donnant pour elle un billet qu'il ne me lut point, mais qui m'était bien favorable ; car je fus introduit dès qu'elle y eut jeté les yeux.

Madame de Pompadour était incommodée, et gardait le lit. J'approchai ; j'eus d'abord à essuyer les mêmes reproches que m'avait faits le duc de Choiseul ; et, avec plus de douceur encore, j'y opposai les mêmes réponses. Ensuite : « Voilà donc, lui dis-je, les nouveaux torts qu'on me suppose pour obtenir du roi qu'après onze jours de prison il porte la sévérité jusqu'à prononcer ma ruine ! Si j'avais été libre, j'aurais peut-être enfin, madame, pénétré jusqu'à vous. J'aurais démenti ces mensonges, et, en vous avouant ma seule et véritable faute, j'aurais trouvé grâce à vos yeux. Mais on commence par obtenir que je sois enfermé entre quatre murailles ; on profite du temps de ma captivité pour me calomnier impunément tout à son aise ; et les portes de ma prison ne s'ouvrent que pour me faire voir l'abîme que l'on a creusé sous mes pas. Mais c'est peu de nous y traîner, ma malheureuse famille et moi ; on sait qu'une main secourable peut nous en retirer encore : on craint que cette main, dont nous avons déjà reçu tant de bienfaits, ne redevienne notre appui ; on nous ôte cette dernière et unique espérance : et parce que l'orgueil de M. le duc d'Aumont est irrité, il faut qu'une foule d'innocents soient privés de toute consolation. Oui, madame, tel a été le but de ces mensonges, qui, en me faisant passer dans votre esprit pour un méchant ou pour un fou, vous indisposaient contre moi. C'est là surtout l'endroit sensible par où mes ennemis avaient su me percer le cœur.

« A présent, pour me mettre hors de défense, on exige de moi que je nomme l'auteur de cette parodie, dont j'ai su et dit quelques vers. On me connaît assez, madame, pour être bien sûr que jamais je ne le nommerai ; mais ne pas l'accuser, c'est, dit-on, me condamner moi-même ; et si je ne veux pas être

infâme, je suis perdu. Certes, si je ne puis me sauver qu'à ce prix, ma ruine est bien décidée. Mais depuis quand, madame, est-ce un crime que d'être honnête? depuis quand même est-ce à l'accusé de prouver qu'il est innocent? et depuis quand l'accusateur est-il dispensé de la preuve? Je veux bien cependant repousser par des preuves une attaque qui n'en a point; et mes preuves sont mes écrits, mon caractère assez connu, et la conduite de ma vie. Depuis que j'ai eu le malheur d'être nommé parmi les gens de lettres, j'ai eu pour ennemis tous les écrivains satiriques. Il n'est point d'insolences que je n'en aie reçues et patiemment endurées. Que l'on me cite de moi une épigramme, un trait mordant, une ironie, enfin une raillerie approchante du caractère de celle-ci, et je consens qu'on me l'impute : mais si j'ai dédaigné ces petites vengeances; si ma plume, toujours décente et modérée, n'a jamais trempé dans le fiel, pourquoi, sur la parole et sur la foi d'un homme que la colère aveugle, croit-on que cette plume ait commencé par distiller contre lui son premier venin? Je suis calomnié, madame, je le suis devant vous, je le suis devant ce bon roi, qui ne peut croire qu'on lui en impose; et, sans la pitié généreuse que je viens d'inspirer à M. le duc de Choiseul, ni le roi, ni vous-même, vous n'auriez jamais su que je fusse calomnié. »

A peine j'achevais, on annonça le duc de Choiseul. Il n'avait pas perdu de temps, car je l'avais laissé à sa toilette. « Eh bien! dit-il, madame, vous l'avez entendu? Que pensez-vous de ce qu'il éprouve? — Que cela est horrible, répondit-elle; et qu'il faut, monsieur, que le Mercure lui soit rendu. — C'est mon avis, dit le duc de Choiseul. — Mais, reprit-elle, il serait peu convenable que le roi parût, d'un jour à l'autre, passer du noir au blanc. C'est à M. le duc d'Aumont lui-même à faire une démarche... — Ah! madame, vous prononcez mon arrêt, m'écriai-je : cette démarche que vous voulez qu'il fasse, il ne la fera point. — Il la fera, insista-t-elle. M. de Saint-Florentin est chez le roi; il va venir me voir, et je vais lui parler. Allez l'attendre à son hôtel. »

Le vieux ministre ne fut pas plus content que moi du biais que prenait la faiblesse de madame de Pompadour, et il ne me dissimula point qu'il en tirait un mauvais augure. En effet, l'opi-

niâtre orgueil du duc d'Aumont fut intraitable. Ni le comte d'Angivilliers son ami, ni Bouvart son médecin, ni le duc de Duras son camarade, ne purent lui inspirer un sentiment tant soit peu noble. Comme en lui-même il n'avait rien qui pût le faire respecter, il prétendit au moins se faire craindre ; et il ne revint à la cour que bien déterminé à ne pas se laisser fléchir, déclarant qu'il regarderait comme ses ennemis ceux qui lui parleraient d'une démarche en ma faveur. Personne n'osa tenir tête à l'un des hommes qui approchaient de plus près de la personne du roi ; et tout cet intérêt que l'on prenait à moi se réduisit à me laisser une pension de mille écus sur le Mercure : l'abbé Barthelemy en refusa le brevet; et il fut accordé à un nommé Lagarde, bibliothécaire de madame de Pompadour, et digne protégé de Colin, son homme d'affaires.

Dix ans après, le duc de Choiseul, en dînant avec moi, me rappela nos conversations, auxquelles il aurait bien voulu, disait-il, que nous eussions eu des témoins. Je n'ai pu en donner, de souvenir, qu'une esquisse légère, et telle que ma mémoire, dès longtemps refroidie, a pu me la retracer; mais il faut que la situation m'eût bien vivement inspiré ; car il ajouta que de sa vie il n'avait entendu un homme aussi éloquent que je le fus dans ces moments-là ; et, à ce propos, « Savez-vous, me dit-il, ce qui empêcha madame de Pompadour de vous faire rendre le Mercure ? ce fut ce fripon de Colin, pour le faire donner à son ami Lagarde. » Ce Lagarde était si mal famé, que dans la société des Menus-Plaisirs, où il était souffert, on l'appelait *Lagarde-Bicêtre*. C'était donc, mes enfants, à Lagarde-Bicêtre que l'on m'avait sacrifié; et le duc de Choiseul m'en faisait l'aveu !

Aussi dépourvu d'instruction que de talent, ce nouveau rédacteur fit si mal sa besogne, que le Mercure décrié tombait, et n'allait plus être en état de payer les pensions dont il était chargé. Les pensionnaires effrayés vinrent me supplier de consentir à le reprendre, et m'offrir d'aller tous ensemble demander qu'il me fût rendu; mais ayant une fois quitté cette chaîne importune, je ne voulus plus m'en charger. Heureusement Lagarde étant mort, le Mercure fut fait un peu moins mal, et dépérit plus lentement; mais, pour sauver les pensions, il fallut enfin qu'on en fît une entreprise de libraire.

LIVRE SEPTIÈME.

Mon aventure avec le duc d'Aumont m'avait fait deux grands biens : elle m'avait fait renoncer à un projet de mariage formé à la légère, et dont j'ai eu depuis quelque raison de croire que je me serais repenti ; elle avait mis pour moi dans l'âme de Bouvart les germes de cette amitié qui m'a été si salutaire. Mais ces bons offices n'étaient pas les seuls que le duc d'Aumont m'eût rendus en me persécutant.

D'abord mon âme, que les délices de Paris, d'Avenay, de Passy, de Versailles, avaient trop amollie, avait besoin que l'adversité lui rendît son ancienne trempe, et le ressort qu'elle avait perdu ; le duc d'Aumont avait pris soin de remettre en vigueur mon courage et mon caractère. En second lieu, sans m'occuper bien sérieusement, le Mercure ne laissait pas de captiver mon attention, de consumer mon temps, de me dérober à moi-même, de m'interdire toute entreprise honorable pour mes talents, et de les asservir à une rédaction minutieuse et presque mécanique ; le duc d'Aumont les avait remis en liberté, et m'avait rendu l'heureux besoin d'en faire un digne et noble usage. Enfin, j'étais résolu à sacrifier au travail du Mercure huit ou dix des plus belles années de ma vie, avec l'espérance d'amasser une centaine de mille francs, auxquels je bornais mon ambition. Or, les loisirs que m'avait procurés le duc d'Aumont ne me valurent guère moins dans le même nombre d'années, sans rien prendre sur les plaisirs de mes sociétés à la ville, ni des campagnes délicieuses où je passais le temps des trois belles saisons.

Je ne compte pas l'avantage d'avoir été reçu à l'Académie française plus tôt que je n'aurais dû l'être en ne faisant que le Mercure. L'intention du duc d'Aumont n'était pas de m'y conduire par la main. Il le fit cependant sans le vouloir, et même en ne le voulant pas.

J'ai observé plus d'une fois, et dans les circonstances les plus

critiques de ma vie, que, lorsque la fortune a paru me contrarier, elle a mieux fait pour moi que je n'aurais voulu moi-même. Ici me voilà ruiné; et, du milieu de ma ruine, vous allez, mes enfants, voir naître le bonheur le plus égal, le plus paisible, et le plus rarement troublé, dont un homme de mon état se puisse flatter de jouir. Pour l'établir solidement et sur sa base naturelle, je veux dire sur le repos de l'esprit et de l'âme, je commençai par me délivrer de mes inquiétudes domestiques. L'âge ou les maladies, celle surtout qui semblait être contagieuse dans ma famille, diminuaient successivement le nombre de ces bons parents que j'avais eu tant de plaisir à faire vivre dans l'aisance. J'avais déjà obtenu de mes tantes de cesser tout commerce; et, après avoir liquidé nos dettes, j'avais ajouté des pensions au revenu de mon petit bien. Or, ces pensions, de cent écus chacune, étant réduites au nombre de cinq, il me restait à moi d'abord la moitié de mes mille écus de pension sur le Mercure; j'avais de plus les cinq cents livres d'intérêts de dix mille francs que j'avais employés au cautionnement de M. Odde; j'y ajoutai une rente de cinq cent quarante livres sur le duc d'Orléans, et, du surplus des fonds qui me restaient dans la caisse du Mercure, j'achetai quelques effets royaux. Ainsi, pour mon loyer, mon domestique et moi, je n'avais guère moins de mille écus à dépenser. Je n'en avais jamais dépensé davantage. Madame Geoffrin voulait même que le payement de mon loyer cessât dès lors; mais je la priai de permettre que j'essayasse encore un an si mes facultés ne me suffiraient pas, en l'assurant que si mon loyer me gênait, je le lui avouerais sans rougir. Je ne fus point à cette peine. Bien malheureusement le nombre des pensions que je faisais diminua par la mort de mes deux sœurs qui étaient au couvent de Clermont, et que m'enleva la même maladie dont étaient morts nos père et mère. Peu de temps après je perdis mes deux vieilles tantes, les seules qui me restaient à la maison. La mort ne me laissa que la sœur de ma mère, cette tante d'Albois qui vit encore. Ainsi j'héritais tous les ans de quelques-uns de mes bienfaits. D'un autre côté, les premières éditions de mes Contes commencèrent à m'enrichir.

Tranquille du côté de la fortune, ma seule ambition était

l'Académie française; et cette ambition même était modérée et paisible. Avant d'atteindre à ma quarantième année, j'avais encore trois ans à donner au travail; et dans trois ans j'aurais acquis de nouveaux titres à cette place. Ma traduction de Lucain s'avançait, je préparais en même temps les matériaux de ma Poétique, et la célébrité de mes Contes allait toujours croissant à chaque édition nouvelle. Je croyais donc pouvoir me donner du bon temps.

Vous avez vu de quelle manière obligeante l'officieux Bouret avait débuté avec moi. La connaissance faite, la liaison formée, ses sociétés avaient été les miennes. Dans l'un des contes de la Veillée, j'ai peint le caractère de la plus intime de ses amies, la belle madame Gaulard. L'un de ses deux fils, homme aimable, occupait à Bordeaux l'emploi de la recette générale des fermes; il avait fait un voyage à Paris; et, la veille de son départ, l'un des plus beaux jours de l'année, nous dînions ensemble chez notre ami Bouret en belle et bonne compagnie. La magnificence de cet hôtel que les arts avaient décoré, la somptuosité de la table, la naissante verdure des jardins, la sérénité d'un ciel pur, et surtout l'amabilité d'un hôte qui, au milieu de ses convives, semblait être l'amoureux de toutes les femmes, le meilleur ami de tous les hommes, enfin tout ce qui peut répandre la belle humeur dans un repas, y avait exalté les esprits. Moi qui me sentais le plus libre des hommes, le plus indépendant, j'étais comme l'oiseau qui, échappé du lien qui le tenait captif, s'élance dans l'air avec joie; et, pour ne rien dissimuler, l'excellent vin qu'on me versait contribuait à donner l'essor à mon âme et à ma pensée.

Au milieu de cette gaieté, le jeune fils de madame Gaulard nous faisait ses adieux; et, en me parlant de Bordeaux, il me demanda s'il pouvait m'y être bon à quelque chose? « A m'y bien recevoir, lui dis-je, lorsque j'irai voir ce beau port et cette ville opulente; car, dans les rêves de ma vie, c'est l'un de mes projets les plus intéressants. — Si je l'avais su, me dit-il, vous auriez pu l'exécuter dès demain; j'avais une place à vous offrir dans ma chaise. — Et moi, me dit l'un des convives (c'était un juif appelé Gradis, l'un des plus riches négociants de Bordeaux), et moi je me serais chargé de faire voiturer vos malles. — Mes

malles, dis-je, n'auraient pas été lourdes; mais pour mon retour à Paris?... — Dans six semaines, reprit Gaulard, je vous y aurais ramené. — Tout cela n'est donc plus possible, leur demandai-je? — Très-possible de notre part, me dirent-ils; mais nous partons demain. » Alors, disant quatre mots à l'oreille au fidele Bury qui me servait à table, je l'envoyai faire mes paquets; et aussitôt, buvant à la santé de mes compagnons de voyage, Me voilà prêt, leur dis-je; et nous partons demain. Tout le monde applaudit à une résolution si leste, et tout le monde but à la santé des voyageurs.

Il est difficile d'imaginer un voyage plus agréable; une route superbe, un temps si beau, si doux, que nous courions la nuit, en dormant, les glaces baissées. Partout les directeurs, les receveurs des fermes empressés à nous recevoir; je croyais être dans ces temps poétiques, et dans ces beaux climats, où l'hospitalité s'exerçait par des fêtes.

A Bordeaux, je fus accueilli et traité ausi bien qu'il était possible, c'est-à-dire qu'on m'y donna de bons dîners, d'excellents vins, et même des salves de canon des vaisseaux que je visitais. Mais, quoiqu'il y eût dans cette ville des gens d'esprit, et faits pour être aimables, je jouis moins de leur commerce que je n'aurais voulu. Un fatal jeu de dé, dont la fureur les possédait, noircissait leur esprit et absorbait leur âme. J'avais tous les jours le chagrin d'en voir quelqu'un navré de la perte qu'il avait faite. Ils semblaient ne dîner et ne souper ensemble que pour s'entr'égorger au sortir de table; et cette âpre cupidité, mêlée aux jouissances et aux affections sociales, était pour moi quelque chose de monstrueux.

Rien de plus dangereux pour un receveur général des fermes qu'une telle société. Quelque intacte que fût sa caisse, sa seule qualité de comptable lui devait interdire les jeux de hasard, comme un écueil, sinon de sa fidélité, au moins de la confiance qu'on y avait mise; et je ne fus pas inutile à celui-ci, pour l'affermir dans la résolution de ne jamais se laisser gagner à la contagion de l'exemple.

Une autre cause altérait le plaisir que m'aurait fait le séjour de Bordeaux: la guerre maritime faisait des plaies profondes

au commerce de cette grande ville. Le beau canal que j'avais sous les yeux ne m'en offrait que les débris; mais je me formais aisément l'idée de ce qu'il devait être dans son état paisible, prospère et florissant.

Quelques maisons de commerçants, où l'on ne jouait point, étaient celles que je fréquentais le plus et qui me convenaient le mieux. Mais aucune n'avait pour moi autant d'attrait que celle d'Ansely. Ce négociant était un philosophe anglais, d'un caractère vénérable. Son fils, quoique bien jeune encore, annonçait un homme excellent; et ses deux filles, sans être belles, avaient un charme naturel dans l'esprit et dans les manières qui m'engageait autant et plus que n'eût fait la beauté. La plus jeune des deux, Jenni, avait fait sur mon âme une impression vive. Ce fut pour elle que je composai la romance de Pétrarque, et je la lui chantai en lui disant adieu.

Dans les loisirs que me laissait la société d'une ville où, le matin, tout le monde est à ses affaires, je repris le goût de la poésie, et je composai mon Épître aux poëtes. J'eus aussi pour amusement les facéties qu'on imprimait à Paris dans ce moment-là contre un homme qui méritait d'être châtié de son insolence, mais qui le fut aussi bien rigoureusement : c'était le Franc de Pompignan.

Avec un mérite littéraire considérable dans sa province, médiocre à Paris, mais suffisant encore pour y être estimé, il y aurait joui paisiblement de cette estime, si l'excès de sa vanité, de sa présomption, de son ambition, ne l'avait pas tant enivré. Malheureusement trop flatté dans ses académies de Montauban et de Toulouse, accoutumé à s'y entendre applaudir dès qu'il ouvrait la bouche et avant même qu'il eût parlé, vanté dans les journaux dont il savait gagner ou payer la faveur, il se croyait un homme d'importance en littérature; et, par malheur encore, il avait ajouté à l'arrogance d'un seigneur de paroisse l'orgueil d'un président de cour supérieure dans sa ville de Montauban; ce qui formait un personnage ridicule dans tous les points. D'après l'opinion qu'il avait de lui-même, il avait trouvé malhonnête qu'à la première envie qu'il avait témoignée d'être de l'Académie française, on ne se fût pas empressé à l'y recevoir;

et lorsqu'en 1753 Sainte-Palaye y avait eu sur lui la préférence, il en avait marqué un superbe dépit. Deux ans après, l'Académie n'avait pas laissé de lui accorder ses suffrages ; et il n'y avait pour lui que de l'agrément dans l'unanimité de son élection : mais, au lieu de la modestie que les plus grands hommes eux-mêmes affectaient au moins en y entrant, il y apporta l'humeur de l'orgueil offensé, avec un excès d'âpreté et de hauteur inconcevable. Le malheureux avait conçu l'ambition d'être je ne sais quoi dans l'éducation des enfants de France. Il savait que, dans ses principes de religion, M. le Dauphin n'aimait pas Voltaire, et qu'il voyait de mauvais œil l'atelier encyclopédique ; il faisait sa cour à ce prince, il croyait s'être rendu recommandable auprès de lui par ses odes sacrées, dont la magnifique édition ruinait son libraire ; il croyait l'avoir très-flatté en lui confiant le manuscrit de sa traduction des *Géorgiques :* il ne savait pas à qui sa vanité avait affaire ; il ne savait pas que cette traduction, si péniblement travaillée, en vers durs, raboteux, martelés, sans couleur et sans harmonie, comparée au chef-d'œuvre de la poésie latine, était, par le Dauphin lui-même, soumise à l'œil moqueur de la critique, et tournée en dérision. Il crut faire un coup de partie en attaquant publiquement, dans son discours de réception à l'Académie française, cette classe de gens de lettres que l'on appelait philosophes, et singulièrement Voltaire et les encyclopédistes.

Il venait de faire cette sortie lorsque je partis pour Bordeaux ; et, ce qui n'était guère moins étonnant que son arrogance, c'était le succès qu'elle avait eu. L'Académie avait écouté en silence cette insolente déclamation ; le public l'avait applaudie ; Pompignan était sorti de là triomphant, et enflé de sa vaine gloire.

Mais, peu de temps après, commença contre lui la légère escarmouche des *Facéties parisiennes ;* et ce fut l'un de ses amis, le président Barbeau, qui, étant venu me voir, m'apprit que *ce pauvre M. de Pompignan était la fable de Paris.* Il me montra les premières feuilles qu'il venait de recevoir ; c'étaient les *Quand* et les *Pourquoi.* Je vis la tournure et le ton que prenait la plaisanterie. « Vous êtes donc l'ami de M. le Franc ?

lui demandai-je. — Hélas ! oui, me dit-il. — Je vous plains donc ; car je connais les railleurs qui sont à ses trousses. Voilà les *Quand* et les *Pourquoi ;* bientôt les *Si*, les *Mais*, les *Car*, vont venir à la file ; et je vous annonce qu'on ne le quittera point qu'il n'ait passé par les particules. » La correction fut encore plus sévère que je n'avais prévu ; on se joua de lui de toutes les manières. Il voulut se défendre sérieusement ; il n'en fut que plus ridicule. Il adressa un mémoire au roi ; son mémoire fut bafoué. Voltaire parut rajeunir pour s'égayer à ses dépens ; en vers, en prose, sa malice fut plus légère, plus piquante, plus féconde en idées originales et plaisantes qu'elle n'avait jamais été : une saillie n'attendait pas l'autre. Le public ne cessait de rire aux dépens du triste le Franc. Obligé de se tenir enfermé chez lui pour ne pas entendre chanter sa chanson dans le monde, et pour ne pas se voir montrer au doigt, il finit par aller s'ensevelir dans son château, où il est mort, sans avoir jamais osé reparaître à l'Académie. J'avoue que je n'eus aucune pitié de lui ; non-seulement parce qu'il était l'agresseur, mais parce que son agression avait été sérieuse et grave, et n'allait pas à moins, si on l'en avait cru, qu'à faire proscrire nombre de gens de lettres, qu'il dénonçait et désignait comme les ennemis du trône et de l'autel.

Lorsque nous fûmes sur le point, Gaulard et moi, de revenir à Paris, « Allons-nous, me dit-il, retourner par la même route ? N'aimeriez-vous pas mieux faire le tour par Toulouse, Montpellier, Nîmes, Avignon, Vaucluse, Aix, Marseille, Toulon, et par Lyon, Genève, où nous verrions Voltaire, dont mon père a été connu ? » Vous pensez bien que j'embrassai ce beau projet avec transport ; et, avant de partir, j'écrivis à Voltaire.

A Toulouse, nous fûmes reçus par un ami intime de madame Gaulard, M. de Saint-Amand, homme de l'ancien temps pour la franchise et la politesse, et qui, dans cette ville, occupait un très-bon emploi. Pour moi, je n'y retrouvai plus aucune de mes connaissances. J'eus même de la peine à reconnaître la ville, tant les objets de comparaison, et l'habitude de voir Paris, la rapetissait à mes yeux.

De Toulouse à Béziers, nous fûmes occupés à suivre et à ob-

server le canal de Languedoc. Ce fut là véritablement pour moi un objet d'admiration, parce que j'y voyais réunies la grandeur et la simplicité, deux caracteres qui ne se montrent jamais ensemble sans causer de l'étonnement.

La jonction des deux mers, et le commerce de l'une à l'autre, étaient le résultat de deux ou trois grandes idées combinées par le génie. La première était celle d'un amas d'eaux immense, dans l'espèce de coupe que forment des montagnes du côté de Revel, à quelques lieues de Carcassonne, pour être perpétuellement la source et le réservoir du canal. La seconde était le choix d'une éminence inférieure au réservoir, mais dominant d'un côté l'intervalle de ce point-là jusqu'à Toulouse, et de l'autre côté l'espace du même point jusqu'à Béziers, en sorte que les eaux du réservoir, conduites jusque-là par une pente naturelle, s'y tiendraient suspendues dans un vaste niveau, et n'auraient plus qu'à s'épancher d'un côté vers Béziers, de l'autre vers Toulouse, pour alimenter le canal et aller déposer les barques dans l'Orbe d'un côté, et de l'autre dans la Garonne. Enfin, une troisième et principale idée était la construction des écluses dans tous les points où les barques auraient à s'élever ou à descendre, l'effet de ces écluses étant, comme l'on sait, de recevoir les barques, et, en se remplissant ou se vidant à volonté, de leur servir comme d'échelons dans les deux sens, soit pour descendre, soit pour monter au niveau du canal.

En vous épargnant les détails de prévoyance et d'industrie où l'inventeur était entré pour rendre intarissable la source des eaux du canal et en mesurer le volume, sans jamais le faire dépendre du cours des rivières voisines, ni communiquer avec elles, je dirai seulement que je ne négligeai aucun de ces détails. Mais le principal objet de mon attention fut le bassin de Saint-Ferréol, la source du canal et le réservoir de ses eaux. Ce bassin, formé, comme je l'ai dit, par un cercle de montagnes, a deux mille deux cent vingt-deux toises de circonférence, et cent soixante pieds de profondeur. La gorge des montagnes qui l'environnent est fermée par un mur de trente-six toises d'épaisseur. Lorsqu'il est plein, ses eaux s'épanchent en cascade; mais, dans les temps de sécheresse, ces épanchoirs n'en versent plus, et

alors c'est du fond du réservoir qu'on les tire. Voici comment : Dans l'épaisseur de la digue sont pratiquées deux voûtes qui, à quarante pieds de distance, se prolongent sous le réservoir. A l'une de ces voûtes sont adaptés verticalement trois tubes de bronze du calibre des plus gros canons, et par lesquels, quand leurs robinets s'ouvrent, l'eau du réservoir tombe dans un aqueduc pratiqué le long de la seconde voûte ; en sorte que, lorsqu'on pénètre jusqu'à ces robinets, on a cent soixante pieds d'eau sur la tête. Nous ne laissâmes pas de nous avancer jusque-là, à la lueur du goudron enflammé que notre conducteur portait dans une poêle ; car nulle autre lumière n'aurait tenu à la commotion de l'air qu'excita bientôt sous la voûte l'explosion des eaux, quand tout à coup, avec un fort levier de fer notre homme ouvrit le robinet de l'un des trois tuyaux, puis celui du second, puis celui du troisième. A l'ouverture du premier, le plus effroyable tonnerre se fit entendre sous la voûte ; et deux fois, coup sur coup, ce mugissement redoubla. Je croyais voir crever le fond du réservoir, et les montagnes des environs s'écrouler sur nos têtes. L'émotion profonde, et, à dire vrai, la frayeur que ce bruit nous avait causée, ne nous empêcha point d'aller voir ce qui se passait sous la seconde voûte. Nous y pénétrâmes, au bruit de ces tonnerres souterrains ; et là nous vîmes trois torrents s'élancer par l'ouverture des robinets. Je ne connais dans la nature aucun mouvement comparable à la violence de la colonne d'eau qui, en flots d'écume, s'échappait de ces tubes. L'œil ne pouvait la suivre ; sans étourdissement on ne pouvait la regarder. Le bord de l'aqueduc où fuyait ce torrent n'avait que quatre pieds de large ; il était revêtu d'une pierre de taille polie, humide, et très-glissante. C'était là que nous étions debout, pâlissants, immobiles ; et si le pied nous eût manqué, l'eau du torrent nous eût roulés à mille pas dans un clin d'œil. Nous sortîmes en frémissant, et nous sentîmes les rochers auxquels la digue est appuyée trembler à cent pas de distance.

Quoique bien familiarisé avec le mécanisme du canal, je ne laissai pas d'être émerveillé encore lorsque, du pied de la colline de Béziers, je vis comme un long escalier de huit écluses contiguës, par où les barques descendaient ou montaient avec une égale facilité.

A Béziers, je trouvai un ancien militaire de mes amis, M. de la Sablière, qui, après avoir joui longtemps de la vie de Paris, était venu achever de vieillir dans sa ville natale, et y jouir d'une considération méritée par ses services. Dans l'asile voluptueux qu'il s'était fait, il nous reçut avec cette hilarité gasconne à laquelle contribuait l'aisance d'une fortune honnête, l'état d'une âme libre et calme, le goût de la lecture, un peu de la philosophie antique, et cette salubrité renommée de l'air qu'on respire à Béziers. Il me demanda des nouvelles de la Poplinière, chez lequel nous avions passé ensemble de beaux jours. « Hélas ! lui répondis-je, nous ne nous voyons plus ; son fatal égoïsme lui a fait oublier l'amitié. Je vais vous confier ce que je n'ai dit à personne :

« Immédiatement après le mariage de ma sœur, j'avais obtenu pour son mari un emploi à Chinon, l'entrepôt du tabac, emploi facile et simple, et que ma sœur aurait pu conserver, si elle avait perdu son mari. Cet emploi valait cent louis. En même temps la Poplinière avait obtenu, pour un de ses parents, l'emploi des traites de Saumur, emploi de receveur comptable, et qui, d'un détail infini et d'une extrême difficulté, ne valait que douze cents livres. La Poplinière ne laissa pas de me prier d'en accepter l'échange, en alléguant la bienséance, vu que son homme, à lui, demeurait à Chinon. Comme il me demandait ce service au nom de l'amitié, je ne balançai pas à le lui rendre. Je tâchai même de me persuader que les talents de mon beau-frère auraient été ensevelis dans un magasin de tabac ; au lieu que, dans une recette qui demandait un homme instruit, vigilant, appliqué, il pourrait se faire connaître, et mériter de l'avancement. Je ne crus donc pas lui faire tort ; et, généreux à ses dépens, je le fus à l'excès ; car l'emploi de Chinon étant d'une valeur double de celui de Saumur, la Poplinière m'offrait pour cet échange un dédommagement annuel de douze cents livres ; et moi je ne voulus, pour compensation, que le plaisir de l'obliger. Eh bien! ce mince emploi, où mon beau-frère avait rétabli l'ordre, l'activité, l'exactitude, et qu'on lui avait permis de joindre à celui du grenier à sel qu'il avait obtenu depuis, quelqu'un, à mon insu, l'a sollicité pour un autre, et mon beau-frère l'a perdu. — Et la Poplinière a souffert qu'on vous l'ait enlevé ?—

Que vouliez-vous qu'il fît? — Et, sandis! était-il sans crédit dans sa compagnie? et du moins ne devait-il pas reconnaître et faire valoir ce que vous aviez fait pour lui? — Que direz-vous donc, ajoutai-je, quand vous saurez que c'est lui-même qui, sans m'en dire un mot, a demandé, sollicité cet emploi pour son secrétaire, et en a dépouillé le mari de ma sœur? — Cela n'est pas possible. — Cela n'est que trop vrai : les fermiers généraux eux-mêmes me l'ont dit. » La Sablière, confondu, garda quelque temps le silence; et puis : « Mon ami, me dit-il, nous l'avons aimé vous et moi; ne pensons qu'à cela; jetons un voile sur le reste. » En effet, nous ne fîmes plus que nous retracer l'heureux temps où la Poplinière était pour nous un hôte aimable, et cette galerie mouvante de tableaux et de caractères qui chez lui nous avait passé devant les yeux. « J'en aime encore le souvenir, me dit-il, mais comme d'un songe dont le réveil est sans regrets. »

Montpellier ne nous offrit rien d'intéressant que le Jardin des plantes; encore ne fut-il pour nous qu'une promenade agréable, car nous étions en botanique aussi ignorants l'un que l'autre; mais comme nous nous connaissions en jolies femmes, nous eûmes le plaisir d'en suivre des yeux quelques-unes qui, avec un teint brun, nous semblaient très-piquantes. Ce qu'on distingue en elles, c'est un air éveillé, une démarche leste et un œil agaçant. J'observai singulièrement qu'elles étaient très-bien chaussées, ce qui, par tout pays, est un présage heureux.

A Nîmes, sur la foi des voyageurs et des artistes, nous nous attendions à être frappés d'admiration : rien ne nous étonna. Il y a des choses dont la renommée exagère si fort la grandeur ou la beauté, que l'opinion qu'on en a eue de loin ne peut plus que décroître lorsqu'on les voit de près. L'Amphithéâtre ne nous parut point vaste, et la structure ne nous surprit que par sa massive lourdeur. La Maison carrée nous fit plaisir à voir, mais le plaisir que fait une petite chose régulièrement travaillée.

Je ne veux pas oublier qu'à Nîmes, dans le cabinet d'un naturaliste appelé Séguier, nous vîmes une collection de pierres grises qui, fendues par lits, comme le talc, présentent les deux moitiés d'un poisson incrusté, dont la figure est très-distincte; et cela n'est pas merveilleux : mais ce qui l'est pour moi, c'est ce

que m'assura ce naturaliste, que ces pierres se trouvent dans les Alpes, et que l'espèce des poissons qu'elles renferment ne se trouve plus dans nos mers.

Quærite quos agitat mundi labor. (Lucan.)

Nous ne vîmes Avignon qu'en passant, pour aller nous extasier à Vaucluse. Mais il fallut encore ici rabattre de l'idée que nous avions du séjour enchanté de Pétrarque et de Laure. Il en est de Vaucluse comme de Castalie, du Pénée et du Simoïs. La renommée en est due aux Muses; leur vrai charme est celui des vers qui les ont célébrés. Ce n'est pas que la cascade de la fontaine de Vaucluse ne soit belle, et par le volume et par les longs bondissements de ses eaux parmi les rochers dont leur chute est entrecoupée; mais, n'en déplaise aux poëtes qui l'ont décrite, la source en est absolument dénuée des ornements de la nature; les deux bords en sont nus, arides, escarpés, sans ombrages : ce n'est qu'au bas de la cascade que la rivière qu'elle forme commence à revêtir ses bords d'une assez riante verdure. Cependant, avant de quitter la source de ses eaux, nous nous assîmes, nous rêvâmes, et, sans nous parler l'un à l'autre, les yeux fixés sur des ruines qui nous semblaient être les restes du château de Pétrarque, nous fûmes nous-mêmes quelques moments dans l'illusion poétique, en croyant voir autour de ces ruines errer les ombres des deux amants qui ont fait la gloire de ces bords.

Mais ce qui plus réellement est fait pour le plaisir des yeux, ce sont l'enceinte et les dehors d'une petite ville que la rivière de Vaucluse vient embrasser, et dont elle baigne les murs; ce qui l'a fait appeler *l'Ile*. Nous croyions en effet voir une île enchantée, en nous promenant alentour, sous deux rangs de mûriers, et entre deux canaux d'une eau vive, pure et rapide. De jolis groupes de jeunes juives, qui se promenaient comme nous, ajoutaient à l'illusion que nous faisait la beauté du lieu; et d'excellentes truites, de belles écrevisses que l'on nous servit à souper dans l'auberge qui terminait cette charmante promenade, firent succéder, aux plaisirs de l'imagination et à ceux de la vue, les délices d'un nouveau sens.

Le beau temps, qui depuis Paris avait si agréablement accompagné notre voyage, nous abandonna sur les confins de la Provence. Le pays où il pleut le plus rarement fut pluvieux pour nous. La ville d'Aix ne fut d'abord sur notre route qu'un passage pour aller voir Marseille et Toulon. Il fallut cependant faire une visite d'usage au gouverneur de la province, qui résidait dans cette ville. Ce gouverneur, l'indigne fils du maréchal de Villars, me reçut avec une politesse qui, dans un autre, m'aurait flatté. Il marqua de l'empressement à nous retenir jusqu'à la Fête-Dieu. Nous nous y refusâmes ; mais il nous fit promettre que la veille de cette fête nous serions de retour à Aix, pour voir le lendemain la procession du roi René.

Ce furent pour moi deux objets d'un intérêt très-vif et d'une attention très-avide que ces deux ports célèbres, celui de Marseille pour le commerce, celui de Toulon pour la guerre : et quoiqu'à Marseille une ville neuve, très-magnifiquement bâtie, fût digne de nous occuper, le peu de temps que nous y fûmes s'employa tout à visiter le port, ses défenses, ses magasins, et tous les grands objets de ce commerce que la guerre faisait languir, mais qui redeviendrait florissant à la paix. A Toulon, le port fut de même l'unique objet de nos pensées. Nous y reconnûmes la main de Louis XIV dans ces établissements superbes où était empreinte sa grandeur, et dans lesquels, soit pour la construction, soit pour l'armement des vaisseaux, tout rappelait encore une puissance respectable.

Ici, ce qui semblait devoir m'en imposer le plus fut ce qui m'étonna le moins. L'une de mes envies était de voir la pleine mer. Je la vis, mais tranquille; et les tableaux de Vernet me l'avaient si fidèlement représentée, que la réalité ne m'en causa aucune émotion ; mes yeux y étaient aussi accoutumés que si j'étais né sur ses bords.

Le duc de Villars semblait avoir voulu nous rendre témoins du gala qu'il donnerait chez lui la veille de la Fête-Dieu. En y arrivant le soir, nous y trouvâmes toute la bonne compagnie de la ville, le bal, grand jeu et grand souper.

Le lendemain, le mauvais temps nous priva du spectacle de la procession qu'on nous avait si fort vantée. Nous en vîmes pour-

tant quelques échantillons : par exemple, un crocheteur ivre, représentant la reine de Saba ; un autre, le roi Salomon ; trois autres, les rois mages ; et tout cela crotté jusqu'aux oreilles. La reine de Saba n'en sautait pas moins en cadence, et le roi Salomon n'en bondissait pas moins derrière la reine de Saba. J'admirais le sérieux des Provençaux à ce spectacle, et nous eûmes grand soin d'imiter ce respect. J'eus pourtant quelquefois bien de la peine à ne pas rire. Je remarquai entre autres l'un de ces personnages qui, au bout d'une gaule, portait un chiffon blanc, et derrière lui trois autres polissons qui faisaient dans la rue des mouvements d'ivrognes toutes les fois que l'homme au chiffon blanc renversait son bâton. Je demandai quel était le mystère que cela nous représentait. « Ne voyez-vous pas, me répondit le notable à qui je parlais, que ce sont les trois mages que l'étoile conduit, et qui s'égarent de leur route dès que l'étoile disparaît ? » Je me contins. Rien n'ôte l'envie de rire comme la peur d'être lapidé.

Le gouverneur avait exigé de nous de ne partir le lendemain de cette fête qu'après avoir dîné chez lui. A ce dîner, il se piqua d'assembler des gens de mérite, M. de Monclar à leur tête. J'étais prévenu de la plus haute estime pour ce grand magistrat. Je la lui témoignai avec cette ingénuité de sentiment qui ne ressemble point à de la flatterie. Il y parut sensible, et y répondit avec bonté. Presque au sortir de table, je pris congé du duc de Villars, aussi reconnaissant qu'on peut l'être des attentions et des empressements d'un homme qu'on n'estime pas.

Sur notre route d'Aix à Lyon, il n'y eut rien de remarquable qu'un trait de bonne foi de l'hôtesse de Tain, village voisin de cette côte de l'Ermitage que ses vins ont rendue célèbre. A ce village, pendant que l'on changeait nos chevaux, je dis à l'hôtesse, en lui présentant un louis d'or : « Madame, si vous avez d'excellent vin rouge de l'Ermitage, donnez-m'en six bouteilles, et payez-vous sur ce louis. » Elle me regarda d'un air satisfait de ma confiance. « Du vin rouge excellent, me dit-elle, je n'en ai point ; mais du blanc, j'en ai du meilleur. » Je me fiai à sa parole, et ce vin, dont elle ne prit que cinquante sous la bouteille, ne se trouva pas moins que du nectar.

Pressés de nous rendre à Genève, nous ne nous donnâmes pas

même le temps de voir Lyon, réservant pour notre retour le plaisir d'admirer dans ce grand atelier du luxe les chefs-d'œuvre de l'industrie.

Rien de plus singulier, de plus original que l'accueil que nous fit Voltaire. Il était dans son lit lorsque nous arrivâmes. Il nous tendit les bras; il pleura de joie en m'embrassant; il embrassa de même le fils de son ancien ami M. Gaulard. « Vous me trouvez mourant, nous dit-il : venez-vous me rendre la vie? ou recevoir mes derniers soupirs? Mon camarade fut effrayé de ce début; mais moi, qui avais cent fois entendu dire à Voltaire qu'il se mourait, je fis signe à Gaulard de se rassurer. En effet, le moment d'après, le mourant nous faisant asseoir auprès de son lit : « Mon ami, me dit-il, que je suis aise de vous voir! surtout dans le moment où je possède un homme que vous serez ravi d'entendre. C'est M. de l'Écluse, le chirurgien dentiste du feu roi de Pologne, aujourd'hui seigneur d'une terre auprès de Montargis, et qui a bien voulu venir raccommoder les dents irraccommodables de madame Denis. C'est un homme charmant. Mais ne le connaissez-vous pas? — Le seul l'Écluse que je connaisse est, lui dis-je, un acteur de l'ancien Opéra-Comique. — C'est lui, mon ami, c'est lui-même. Si vous le connaissez, vous avez entendu cette chanson du *Rémouleur*, qu'il joue et qu'il chante si bien. » Et à l'instant voilà Voltaire imitant l'Écluse, et, avec ses bras nus et sa voix sépulcrale, jouant le *Rémouleur* et chantant la chanson :

Je ne sais où la mettre
Ma jeune fillette;
Je ne sais où la mettre,
Car on me la che.....

Nous rions aux éclats; et lui, toujours sérieusement : « Je l'imite mal, disait-il; c'est M. de l'Écluse qu'il faut entendre. Et sa chanson de la *Fileuse!* et celle du *Postillon!* et la querelle des *Écosseuses avec Vadé!* c'est la vérité même. Ah! vous aurez bien du plaisir. Allez voir madame Denis. Moi, tout malade que je suis, je m'en vais me lever pour dîner avec vous. Nous mangerons un ombre-chevalier, et nous entendrons M. de l'É-

cluse. Le plaisir de vous voir a suspendu mes maux, et je me sens tout ranimé. »

Madame Denis nous reçut avec cette cordialité qui faisait le charme de son caractère. Elle nous présenta M. de l'Écluse; et à dîner Voltaire l'anima, par les louanges les plus flatteuses, à nous donner le plaisir de l'entendre. Il déploya tous ses talents, et nous en parûmes charmés. Il le fallait bien; car Voltaire ne nous aurait point pardonné de faibles applaudissements.

La promenade, dans ses jardins, fut employée à parler de Paris, du Mercure, de la Bastille (dont je ne lui dis que deux mots), du théâtre, de l'Encyclopédie, et de ce malheureux le Franc, qu'il harcelait encore; son médecin lui ayant ordonné, disait-il, pour exercice, de courre une heure ou deux, tous les matins, le Pompignan. Il me chargea d'assurer nos amis que tous les jours on recevrait de lui quelque nouvelle facétie. Il fut fidèle à sa promesse.

Au retour de la promenade, il fit quelques parties d'échec avec M. Gaulard, qui, respectueusement, le laissa gagner. Ensuite il revint à parler du théâtre, et de la révolution que mademoiselle Clairon y avait faite. « C'est donc, me dit-il, quelque chose de bien prodigieux que le changement qui s'est fait en elle? — C'est, lui dis-je, un talent nouveau; c'est la perfection de l'art, ou plutôt c'est la nature même, telle que l'imagination peut vous la peindre en beau. » Alors, exaltant ma pensée et mon expression pour lui faire entendre à quel point, dans les divers caractères de ses rôles, elle était avec vérité, et une vérité sublime, Camille, Roxane, Hermione, Ariane, et surtout Électre, j'épuisai le peu que j'avais d'éloquence à lui inspirer pour Clairon l'enthousiasme dont j'étais plein moi-même; et je jouissais, en lui parlant, de l'émotion que je lui causais, lorsqu'enfin prenant la parole : « Eh bien! mon ami, me dit-il avec transport, c'est comme madame Denis; elle a fait des progrès étonnants, incroyables. Je voudrais que vous lui vissiez jouer Zaïre, Alzire, Idamé : le talent ne va pas plus loin. » Madame Denis jouant Zaïre! madame Denis comparée à Clairon! Je tombai de mon haut; tant il est vrai que le goût s'ac-

commode aux objets dont il peut jouir; et que cette sage maxime,

> Quand on n'a pas ce que l'on aime,
> Il faut aimer ce que l'on a,

est en effet non-seulement une leçon de la nature, mais un moyen qu'elle se ménage pour nous procurer des plaisirs.

Nous reprîmes la promenade; et tandis que M. de Voltaire s'entretenait avec Gaulard de son ancienne liaison avec le père de ce jeune homme, causant de mon côté avec madame Denis, je lui rappelais le bon temps.

Le soir, je mis Voltaire sur le chapitre du roi de Prusse. Il en parla avec une sorte de magnanimité froide, et en homme qui dédaignait une trop facile vengeance; ou comme un amant désabusé pardonne, à la maîtresse qu'il a quittée, le dépit et la rage qu'elle a fait éclater.

L'entretien du souper roula sur les gens de lettres qu'il estimait le plus; et, dans le nombre, il me fut facile de distinguer ceux qu'il aimait du fond du cœur. Ce n'étaient pas ceux qui se vantaient le plus d'être en faveur auprès de lui. Avant d'aller se coucher, il nous lut deux nouveaux chants de *la Pucelle;* et madame Denis nous fit remarquer que, depuis qu'il était aux Délices, c'était le seul jour qu'il eût passé sans rentrer dans son cabinet.

Le lendemain, nous eûmes la discrétion de lui laisser au moins une partie de sa matinée, et nous lui fîmes dire que nous attendrions qu'il sonnât. Il fut visible sur les onze heures. Il était dans son lit encore. « Jeune homme, me dit-il, j'espère que vous n'aurez pas renoncé à la poésie; voyons de vos nouvelles œuvres. Je vous dis tout ce que je sais; il faut que chacun ait son tour. »

Plus intimidé devant lui que je ne l'avais jamais été, soit que j'eusse perdu la naïve confiance du premier âge, soit que je sentisse mieux que jamais combien il était difficile de faire de bons vers, je me résolus avec peine à lui réciter mon *Épître aux poëtes.* Il en fut très-content; il me demanda si elle était connue à Paris. Je répondis que non. « Il faut donc, me dit-il, la

mettre au concours de l'Académie; elle y fera du bruit. » Je lui représentai que je m'y donnais des licences d'opinion qui effaroucheraient bien du monde. « J'ai connu, me dit-il, une honorable dame qui confessait qu'un jour, après avoir crié à l'insolence, il lui était échappé enfin de dire: Charmant insolent! L'Académie fera de même. »

Avant dîner, il me mena faire à Genève quelques visites; et, en me parlant de sa façon de vivre avec les Genevois : « Il est fort doux, me dit-il, d'habiter dans un pays dont les souverains vous envoient demander votre carrosse pour venir dîner avec vous. »

Sa maison leur était ouverte; ils y passaient les jours entiers; et comme les portes de la ville se fermaient à l'entrée de la nuit pour ne s'ouvrir qu'au point du jour, ceux qui soupaient chez lui étaient obligés d'y coucher, ou dans les maisons de campagne dont les bords du lac sont couverts.

Chemin faisant, je lui demandai comment, presque sans territoire et sans aucune facilité de commerce avec l'étranger, Genève s'était enrichie. « A fabriquer des mouvements de montre, me dit-il, à lire vos gazettes, et à profiter de vos sottises. Ces gens-ci savent calculer les bénéfices de vos emprunts. »

A propos de Genève, il me demanda ce que je pensais de Rousseau. Je répondis que, dans ses écrits, il ne me semblait être qu'un éloquent sophiste, et, dans son caractère, qu'un faux cynique qui crèverait d'orgueil et de dépit dans son tonneau, si on cessait de le regarder. Quant à l'envie qui lui avait pris de revêtir ce personnage, j'en savais l'anecdote, et je la lui contai.

Dans l'une des lettres de Rousseau à M. de Malesherbes, l'on a vu dans quel accès d'inspiration et d'enthousiasme il avait conçu le projet de se déclarer contre les sciences et les arts. « J'allais, dit-il dans le récit qu'il fait de ce miracle, j'allais voir Diderot, alors prisonnier à Vincennes; j'avais dans ma poche un Mercure de France, que je me mis à feuilleter le long du chemin. Je tombe sur la question de l'Académie de Dijon, qui a donné lieu à mon premier écrit. Si jamais quelque chose a ressemblé à une inspiration subite, c'est le mouvement qui se fit en moi à cette lecture. Tout à coup je me sens l'esprit ébloui de

mille lumières ; des foules d'idées vives s'y présentent à la fois avec une force et une confusion qui me jetèrent dans un désordre inexprimable. Je sens ma tête prise par un étourdissement semblable à l'ivresse. Une violente palpitation m'oppresse, soulève ma poitrine. Ne pouvant plus respirer en marchant, je me laisse tomber sous un arbre de l'avenue, et j'y passe une demiheure dans une telle agitation, qu'en me relevant j'aperçus tout le devant de ma veste mouillé de mes larmes, sans avoir senti que j'en répandais. »

Voilà une extase éloquemment décrite. Voici le fait dans sa simplicité, tel que me l'avait raconté Diderot, et tel que je le racontai à Voltaire.

« J'étais (c'est Diderot qui parle), j'étais prisonnier à Vincennes ; Rousseau venait m'y voir. Il avait fait de moi son Aristarque, comme il l'a dit lui-même. Un jour, nous promenant ensemble, il me dit que l'Académie de Dijon venait de proposer une question intéressante, et qu'il avait envie de la traiter. Cette question était : *Le rétablissement des sciences et des arts a-t-il contribué à épurer les mœurs?* Quel parti prendrez-vous? lui demandai-je. Il me répondit : Le parti de l'affirmative. — C'est le pont aux ânes, lui dis-je; tous les talents médiocres prendront ce chemin-là, et vous n'y trouverez que des idées communes ; au lieu que le parti contraire présente à la philosophie et à l'éloquence un champ nouveau, riche et fécond. — Vous avez raison, me dit-il après y avoir réfléchi un moment, et je suivrai votre conseil. » Ainsi, dès ce moment, ajoutai-je, son rôle et son masque furent décidés.

« Vous ne m'étonnez pas, me dit Voltaire : cet homme-là est factice de la tête aux pieds, il l'est de l'esprit et de l'âme ; mais il a beau jouer tantôt le stoïcien et tantôt le cynique, il se démentira sans cesse, et son masque l'étouffera. »

Parmi les Genevois que je voyais chez lui, les seuls que je goûtai et dont je fus goûté furent le chevalier Hubert, et Cramer le libraire. Ils étaient tous les deux d'un commerce facile, d'une humeur joviale, avec de l'esprit sans apprêt, chose rare dans leur cité. Cramer jouait, me disait-on, passablement la tragédie ; il était l'Orosmane de madame Denis, et ce talent lui

valait l'amitié et la pratique de Voltaire, c'est-à-dire des millions. Hubert avait un talent moins utile, mais amusant, et très-curieux dans sa futilité. L'on eût dit qu'il avait des yeux au bout des doigts. Les mains derrière le dos, il découpait en profil un portrait aussi ressemblant et plus ressemblant même qu'il ne l'aurait fait au crayon. Il avait la figure de Voltaire si vivement empreinte dans l'imagination, qu'absent comme présent, ses ciseaux le représentaient rêvant, écrivant, agissant, et dans toutes ses attitudes. J'ai vu de lui des paysages en découpures sur des feuilles de papier blanc, où la perspective était observée avec un art prodigieux. Ces deux aimables Genevois furent assidus aux Délices le peu de temps que j'y passai.

M. de Voltaire voulut nous faire voir son château de Tornay, où était son théâtre, à un quart de lieue de Genève. Ce fut l'après-dînée le but de notre promenade en carrosse. Tornay était une petite gentilhommière assez négligée, mais dont la vue est admirable. Dans le vallon, le lac de Genève, bordé de maisons de plaisance, et terminé par deux grandes villes ; au delà et dans le lointain une chaîne de montagnes de trente lieues d'étendue, et ce mont Blanc chargé de neiges et de glaces qui ne fondent jamais, telle est la vue de Tornay. Là, je vis ce petit théâtre qui tourmentait Rousseau, et où Voltaire se consolait de ne plus voir celui qui était encore plein de sa gloire. L'idée de cette privation injuste et tyrannique me saisit de douleur et d'indignation. Peut-être qu'il s'en aperçut ; car plus d'une fois, par ses réflexions, il répondit à ma pensée ; et sur la route, en revenant, il me parla de Versailles, du long séjour que j'y avais fait, et des bontés que madame de Pompadour lui avait autrefois témoignées. « Elle vous aime encore, lui dis-je, elle me l'a répété souvent ; mais elle est faible, et n'ose pas ou ne peut pas tout ce qu'elle veut ; car la malheureuse n'est plus aimée, et peut-être elle porte envie au sort de madame Denis, et voudrait bien être aux Délices. — Qu'elle y vienne, dit-il avec transport, jouer avec nous la tragédie. Je lui ferai des rôles, et des rôles de reine ; elle est belle, elle doit connaître le jeu des passions. — Elle connaît aussi, lui dis-je, les profondes douleurs et les larmes amères. — Tant mieux ! c'est là ce qu'il nous faut, s'écria-t-il comme en-

chanté d'avoir une nouvelle actrice. » Et en vérité l'on eût dit qu'il croyait la voir arriver. « Puisqu'elle vous convient, lui dis-je, laissez faire : si le théâtre de Versailles lui manque, je lui dirai que le vôtre l'attend. »

Cette fiction romanesque réjouit la société. On y trouvait de la vraisemblance ; et madame Denis, donnant dans l'illusion, priait déjà son oncle de ne pas l'obliger à céder ses rôles à l'actrice nouvelle. Il se retira quelques heures dans son cabinet ; et le soir, à souper, les rois et leurs maîtresses étant l'objet de l'entretien, Voltaire, en comparant l'esprit et la galanterie de la vieille cour et de la cour actuelle, nous déploya cette riche mémoire à laquelle rien d'intéressant n'échappait. Depuis madame de la Vallière jusqu'à madame de Pompadour, l'histoire-anecdote des deux règnes, et, dans l'intervalle, celle de la régence, nous passa sous les yeux avec une rapidité et un brillant de traits et de couleurs à éblouir. Il se reprocha cependant d'avoir dérobé à M. de l'Écluse des moments qu'il aurait occupés, disait-il, plus agréablement pour nous. Il le pria de nous dédommager par quelques scènes des *Écosseuses*, et il en rit comme un enfant.

Le lendemain (c'était le dernier jour que nous devions passer ensemble), il me fit appeler dès le matin ; et me donnant un manuscrit : « Entrez dans mon cabinet, me dit-il, et lisez cela ; vous m'en direz votre sentiment. » C'était la tragédie de *Tancrède* qu'il venait d'achever. Je la lus, et, en revenant le visage baigné de larmes, je lui dis qu'il n'avait rien fait de plus intéressant. « A qui donneriez-vous, me demanda-t-il, le rôle d'Aménaïde ? — A Clairon, lui répondis-je, à la sublime Clairon ; et je vous réponds d'un succès égal au moins à celui de Zaïre. — Vos larmes, reprit-il, me disent bien ce qu'il m'importe le plus de savoir ; mais, dans la marche de l'action, rien ne vous a-t-il arrêté ? Je n'y ai trouvé, lui dis-je, à faire que ce que vous appelez des critiques de cabinet. On sera trop ému pour s'en occuper au théâtre. » Heureusement il ne me parla point du style ; j'aurais été obligé de dissimuler ma pensée, car il s'en fallait bien qu'à mon avis *Tancrède* fût écrit comme ses belles tragédies. Dans *Rome sauvée* et dans *l'Orphelin de la Chine*, j'avais encore trouvé la belle versification de *Zaïre*, de *Mérope*,

et de *la Mort de César*; mais dans *Tancrède* je croyais voir la décadence de son style, des vers lâches, diffus, chargés de ces mots redondants qui déguisent le manque de force et de vigueur, en un mot, la vieillesse du poëte; car en lui, comme dans Corneille, la poésie de style fut la première qui vieillit; et, après *Tancrède*, où ce feu du génie jetait encore des étincelles, il fut absolument éteint.

Affligé de nous voir partir, il voulut bien ne nous dérober aucun moment de ce dernier jour. Le désir de me voir reçu à l'Académie française, l'éloge de mes Contes, qui faisaient, disait-il, leurs plus agréables lectures; enfin mon analyse de la lettre de Rousseau à d'Alembert sur les spectacles, réfutation qu'il croyait sans réplique, et dont il me semblait faire beaucoup de cas, furent, durant la promenade, les sujets de son entretien. Je lui demandai si Genève avait pris le change sur le vrai motif de cette lettre de Rousseau. « Rousseau, me dit-il, est connu à Genève mieux qu'à Paris. On n'y est dupe, ni de son faux zèle, ni de sa fausse éloquence. C'est à moi qu'il en veut, et cela saute aux yeux. Possédé d'un orgueil outré, il voudrait que, dans sa patrie, on ne parlât que de lui seul. Mon existence l'y offusque; il m'envie l'air que j'y respire, et surtout il ne peut souffrir qu'en amusant quelquefois Genève, je lui dérobe à lui les moments où l'on pense à moi. »

Devant partir au point du jour, dès que, les portes de la ville étant ouvertes, nous pourrions avoir des chevaux, nous résolûmes, avec madame Denis et MM. Hubert et Cramer, de prolonger jusque-là le plaisir de veiller et de causer ensemble. Voltaire voulut être de la partie, et inutilement le pressâmes-nous d'aller se coucher; plus éveillé que nous, il nous lut encore quelques chants du poëme de *Jeanne*. Cette lecture avait pour moi un charme inexprimable; car si Voltaire, en récitant les vers héroïques, affectait, selon moi, une emphase trop monotone, une cadence trop marquée, personne ne disait les vers familiers et comiques avec autant de naturel, de finesse et de grâce; ses yeux et son sourire avaient une expression que je n'ai vue qu'à lui. Hélas! c'était pour moi le chant du cygne, et je ne devais plus le revoir qu'expirant.

Nos adieux mutuels furent attendris jusqu'aux larmes, mais

beaucoup plus de mon côté que du sien : cela devait être ; car, indépendamment de ma reconnaissance et de tous les motifs que j'avais de l'aimer, je le laissais dans l'exil.

A Lyon, nous donnâmes un jour à la famille de Fleurieu, qui m'attendait à la Tourette, sa maison de campagne. Les deux jours suivants furent employés à voir la ville ; et, depuis la filature de l'or avec la soie jusqu'à la perfection des plus riches tissus, nous suivîmes rapidement toutes les opérations de l'art qui faisait la richesse de cette ville florissante. Les ateliers, l'hôtel-de-ville, le bel hôpital de la Charité, la bibliothèque des jésuites, le couvent des chartreux, la salle de spectacle, partagèrent notre attention.

Ici, je me rappelle qu'à mon passage pour aller à Genève la demoiselle Destouches, directrice du spectacle, m'avait fait demander laquelle de mes tragédies je voulais que l'on donnât à mon retour. Je fus sensible à cette honnêteté ; mais je me bornai à lui en rendre grâces ; et je lui demandai, pour mon retour, celle des tragédies de Voltaire que ses acteurs jouaient le mieux. Ils donnèrent *Alzire*.

Tandis que ma philosophie épicurienne s'égayait en province, la haine de mes ennemis ne s'endormait pas à Paris. J'appris, en y arrivant, que d'Argental et sa femme faisaient courir le bruit que j'étais perdu dans l'esprit du roi, et que l'Académie aurait beau m'élire, sa majesté refuserait son agrément à mon élection. Je trouvai mes amis frappés de cette opinion ; et, si j'avais eu autant d'impatience qu'ils en avaient eux-mêmes de me voir à l'Académie, j'aurais été bien malheureux. Mais, en les assurant qu'en dépit de l'intrigue j'obtiendrais cette place d'où l'on voulait m'exclure, je leur déclarai qu'au surplus je serais encore assez fier si je la méritais même sans l'obtenir. Je m'appliquai donc à finir ma traduction de *la Pharsale* et ma *Poétique française ;* je mis l'*Épître aux poëtes* au concours de l'Académie, et, à mesure que les éditions de mes *Contes* se succédaient, j'en faisais de nouveaux.

Le succès de l'*Épître aux poëtes* fut tel que Voltaire l'avait prédit ; mais ce ne fut pas sans difficulté qu'elle l'emporta sur deux ouvrages estimables qui lui disputaient le prix : l'un était

l'*Épître au peuple,* de Thomas; l'autre, l'*Épître* de l'abbé Delille *sur les avantages de la retraite pour les gens de lettres.* Cette circonstance de ma vie fut assez remarquable pour nous occuper un moment.

A peine avais-je mis mon épître au concours, lorsque Thomas, selon sa coutume, vint me communiquer celle qu'il y allait envoyer. Je la trouvai belle, et d'un ton si noble et si ferme, que je crus au moins très-possible qu'elle l'emportât sur la mienne. « Mon ami, lui dis-je après l'avoir entendue et fort applaudie, j'ai de mon côté une confidence à vous faire; mais j'y mets deux conditions : l'une, que vous me garderez le secret le plus absolu ; l'autre, qu'après avoir appris ce que je vais vous confier, vous n'en ferez aucun usage, c'est-à-dire que vous vous conduirez comme si je ne vous avais rien dit. J'en exige votre parole. » Il me la donna. « A présent, poursuivis-je, apprenez que j'ai mis moi-même un ouvrage au concours. — En ce cas, me dit-il, je retire le mien. — C'est là ce que je ne veux point, répliquai-je, et pour deux raisons : l'une, parce qu'il est très-possible que l'on rejette mon ouvrage comme hérétique, et qu'on lui refuse le prix; vous en allez juger vous-même; l'autre, parce qu'il n'est pas décidé que mon ouvrage vaille mieux que le vôtre, et que je ne veux pas vous voler un prix qui peut-être vous appartient. Je m'en tiens donc à la parole que vous m'avez donnée. Écoutez mon épître. » Il l'entendit, et il convint qu'il y avait des endroits hardis et périlleux. Nous voilà donc rivaux confidents l'un de l'autre, et concurrents de l'abbé Delille.

Or, un jour, lorsque l'Académie examinait, pour adjuger le prix, les pièces mises au concours, je rencontrai Duclos à l'Opéra, et lui en demandai des nouvelles. « Ne m'en parlez pas, me dit-il; je crois que ce concours mettra le feu à l'Académie. Trois pièces, comme on n'en voit guère, se disputent le prix. Il y en a deux dont le mérite n'est pas douteux, tout le monde en convient; mais la troisième nous tourne la tête. C'est l'ouvrage d'un jeune fou plein de verve et d'audace, qui ne ménage rien, qui brave tous les préjugés littéraires, qui parle des poëtes en poëte, et qui les peint tous de leurs propres couleurs avec une pleine franchise; ose louer Lucain et censurer Virgile, venger

le Tasse des mépris de Boileau, apprécier Boileau lui-même, et le réduire à sa juste valeur. D'Olivet en est furieux; il dit que l'Académie se déshonore, si elle couronne cet insolent ouvrage; et je crois cependant qu'il sera couronné. » Il le fut; mais, lorsque je me présentai pour recevoir le prix, d'Olivet jura qu'il ne me le pardonnerait de sa vie.

Ce fut, je crois, dans ce temps-là que je publiai ma traduction de *la Pharsale* : dès lors la *Rhétorique* et la *Poétique* se partagèrent mes études; et mes *Contes*, par intervalles, leur dérobèrent quelques moments.

C'était surtout à la campagne que cette manière de rêver m'était favorable, et quelquefois l'occasion m'y faisait rencontrer d'assez heureux sujets. Par exemple, un soir à Besons, où M. de Saint-Florentin avait une maison de campagne, étant à souper avec lui, comme on me parlait de mes *Contes* : « Il est arrivé, me dit-il, dans ce village, une aventure dont vous feriez peut-être quelque chose d'intéressant. » Et, en peu de mots, il me raconta qu'un jeune paysan et une jeune paysanne, cousins germains, faisant l'amour ensemble, la fille s'était trouvée grosse; que ni le curé, ni l'official, ne voulant leur permettre de se marier, ils avaient eu recours à lui, et qu'il avait été obligé de leur faire venir la dispense de Rome. Je convins qu'en effet ce sujet, mis en œuvre, pouvait avoir son intérêt. La nuit, quand je fus seul, il me revint dans la pensée, et s'empara de mes esprits; si bien que, dans une heure, tous les tableaux, toutes les scènes et les personnages eux-mêmes, tels que je les ai peints, en furent dessinés et comme présents à mes yeux. Dans ce temps-là, le style de ce genre d'écrits ne me coûtait aucune peine; il coulait de source, et dès que le conte était bien conçu dans ma tête, il était écrit. Au lieu de dormir, je rêvai toute la nuit à celui-ci. Je voyais, j'entendais parler Annette et Lubin aussi distinctement que si cette fiction eût été le souvenir tout frais encore de ce que j'aurais vu la veille. En me levant au point du jour, je n'eus donc qu'à répandre rapidement sur le papier ce que j'avais rêvé; et mon conte fut fait tel qu'il est imprimé.

L'après-dîner, avant la promenade, on me demanda, comme on faisait souvent à la campagne, si je n'avais pas quelque chose

à lire, et je lus *Annette et Lubin.* Je ne puis exprimer quelle fut la surprise de toute la société, et singulièrement la joie de M. de Saint-Florentin, de voir comme en si peu de temps j'avais peint le tableau dont il m'avait donné l'esquisse. Il voulait faire venir l'Annette et le Lubin véritables Je le priai de me dispenser de les voir en réalité. Cependant, lorsqu'on fit un opéra comique de ce conte, le Lubin et l'Annette de Besons furent invités à venir se voir sur la scène. Ils assistèrent à ce spectacle dans une loge qu'on leur donna, et ils furent fort applaudis.

Mon imagination, tournée à ce genre de fiction, était pour moi, à la campagne, une espèce d'enchanteresse qui, dès que j'étais seul, m'environnait de ses prestiges; tantôt à la Malmaison, au bord de ce ruisseau qui, par une pente rapide, roule du haut de la colline, et, sous des berceaux de verdure, va par de longs détours sillonner des gazons fleuris; tantôt à Croix-Fontaine, sur ces bords que la Seine arrose, en décrivant un demi-cercle immense, comme pour le plaisir des yeux; tantôt dans ces belles allées de Sainte-Assise, ou sur cette longue terrasse qui domine la Seine, et d'où l'œil en mesure au loin le lit majestueux et le tranquille cours.

Dans ces campagnes, on avait la bonté de paraître me désirer, de m'y recevoir avec joie, de ne pas plus compter que moi les heureux jours que j'y passais, de ne jamais me voir m'en aller sans me dire qu'on en avait quelque regret. Pour moi, j'aurais voulu pouvoir réunir toutes mes sociétés ensemble, ou me multiplier pour n'en quitter aucune. Elles ne se ressemblaient pas; mais chacune d'elles avait pour moi ses délices et ses attraits.

La Malmaison appartenait alors à M. Desfourniels; c'était la société de madame Harenc; et j'ai dit assez de quels étroits liens d'amitié, de reconnaissance, mon cœur y était enveloppé. La femme qui m'a le plus chéri après ma mère, c'était madame Harenc. Elle semblait avoir inspiré à tous ses amis le tendre intérêt qu'elle prenait à moi. Aimer et être aimé dans cette société intime était ma vie habituelle.

A Sainte-Assise, chez madame de Montulé, l'amitié n'était pas sans réserve et sans défiance : j'étais jeune, et de jeunes femmes croyaient devoir s'observer avec moi. De mon côté, je n'avais

avec elles qu'une liberté mesurée et respectueusement timide ; mais, dans cette contrainte même, il y avait je ne sais quoi de délicat et de piquant. D'ailleurs, la vie régulière et agréablement appliquée que l'on menait à Sainte-Assise était de mon goût. Un père et une mère continuellement occupés à rendre l'instruction facile et attrayante pour leurs enfants ; l'un faisant pour eux, de sa main, ce curieux extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences*, dont je conserve une copie ; l'autre abrégeant et réduisant l'*Histoire naturelle* de Buffon à ce qui, sans danger et avec bienséance, pouvait en être lu par eux ; une institutrice attachée aux deux filles, leur enseignant l'histoire, la géographie, l'arithmétique, l'italien, et plus soigneusement encore les règles de la langue française, en les exerçant tous les jours à l'écrire correctement ; l'après-dîner, les pinceaux dans les mains de madame de Montulé, les crayons dans les mains de ses filles et de leur gouvernante, et cette occupation, égayée par de riants propos ou par d'agréables lectures, leur servant de récréation ; à la promenade, M. de Montulé excitant la curiosité de ses enfants pour la connaissance des arbres et des plantes, dont il leur faisait faire une espèce d'herbier, où étaient expliqués la nature, les propriétés, l'usage de ces végétaux ; enfin, dans nos jeux mêmes, d'ingénieuses ruses et des défis continuels pour piquer leur émulation, et rendre l'agréable utile, en insinuant l'instruction jusque dans les amusements : tel était pour moi le tableau de cette école domestique, où l'étude n'avait jamais l'air de la gêne, ni l'enseignement l'air de la sévérité.

Vous pensez bien qu'un père et une mère qui instruisaient si bien leurs enfants étaient très-cultivés eux-mêmes. M. de Montulé ne se piquait pas d'être aimable, et se donnait peu de soin pour cela ; mais madame de Montulé avait dans l'esprit et dans le caractère ce grain d'honnête coquetterie qui, mêlé avec la décence, donne aux agréments d'une femme plus de vivacité, de brillant et d'attrait. Elle m'appelait philosophe, bien persuadée que je ne l'étais guère ; et se jouer de ma philosophie était l'un de ses passe-temps. Je m'en apercevais ; mais je lui en laissais le plaisir.

Avec plus de cordialité, la bonne et toute simple madame de Chalut m'attirait à Saint-Cloud; et, pour m'y retenir, elle avait un charme irrésistible, celui d'une amitié qui, du fond de son cœur, versait dans le mien, sans réserve, ce qu'elle avait de plus caché, ses sentiments les plus intimes et ses intérêts les plus chers. Elle n'était pas nécessaire à mon bonheur, il faut que je l'avoue; mais j'étais nécessaire au sien. Son âme avait besoin de l'appui de la mienne; elle s'y reposait, elle s'y soulageait du poids de ses peines, de ses chagrins. Elle en eut un dont l'horreur est inexprimable : ce fut de voir ses anciens maîtres, ses bienfaiteurs, ses amis, le Dauphin, la Dauphine, frappés en même temps comme d'une invisible main, et, consumés de ce qu'elle appelait un poison lent, se flétrir, sécher, et s'éteindre. Ce fut moi qui reçus ses regrets sur cette mort lente. Elle y mêlait des confidences qu'elle n'a faites qu'à moi seul, et dont le secret me suivra dans le silence du tombeau.

Mais, des campagnes où je passais successivement les belles saisons de l'année, Maisons et Croix-Fontaine étaient celles qui avaient pour moi le plus d'attraits. A Croix-Fontaine, ce n'étaient que des voyages; mais toutes les voluptés du luxe, tous les raffinements de la galanterie la plus ingénieuse et la plus délicate, y étaient réunis par l'enchanteur Bouret. Il était reconnu pour le plus obligeant des hommes et le plus magnifique; on ne parlait que de la grâce qu'il savait mettre dans sa manière d'obliger. Hélas! vous allez bientôt voir dans quel abîme de malheurs l'entraîna ce penchant aimable et funeste. Cependant, comme il réunissait deux grandes places de finance, celle de fermier général et celle de fermier des postes; comme il avait d'ailleurs, par ses relations et par la voie des courriers, toute facilité de se procurer, pour sa table, ce qu'il y avait de plus exquis et de plus rare dans le royaume, qu'il recevait de tous côtés des présents de ses protégés, dont il avait fait la fortune, ses amis ne voyaient dans ses profusions que les effets de son crédit et l'usage de ses richesses.

Mais madame Gaulard, qui vraisemblablement voyait mieux et plus loin que nous dans les affaires de son ami, et qui s'affligeait des dépenses où se répandait sa fortune, ne voulant plus en être

ni l'occasion ni le prétexte, avait pris à Maisons, sur la route de Croix-Fontaine, une maison simple et modeste, où elle vivait habituellement solitaire, avec une nièce d'un naturel aimable et d'une gaieté de quinze ans. J'ai peint le caractère de madame Gaulard dans l'un des contes de *la Veillée*, où, sous le nom d'Ariste, je me suis mis en scène. Ce caractère uni, simple, doux, naturel, et d'une égalité paisible, s'était si aisément accommodé du mien, qu'à peine m'eut-elle connu à Paris et à Croix-Fontaine, elle me désira pour société intime dans sa retraite de Maisons; et insensiblement je m'y trouvai si bien moi-même, que je finis par y passer non-seulement le temps de la belle saison, mais les hivers entiers, lorsqu'au tumulte et au bruit de la ville, elle préféra le silence et le repos de la campagne. Quel charme avait pour moi cette solitude? on s'en doute, et je le dirais sans mystère, car rien n'était plus légitime que mes intentions et mes vues; mais, comme le succès n'y répondit pas, ce n'est là que l'un de ces songes dont le souvenir n'a rien d'intéressant que pour celui qui les a faits. Il suffit de savoir que cette retraite tranquille était celle où mes jours coulaient avec le plus de calme et de rapidité.

Tandis que j'oubliais ainsi et le monde et l'Académie, et que je m'oubliais moi-même, mes amis, qui croyaient les honneurs littéraires usurpés par tous ceux qui les obtenaient avant moi, s'impatientaient de voir dans une seule année quatre nouveaux académiciens me passer sur le corps sans que j'en fusse ému; tandis qu'à chaque élection nouvelle mes ennemis, assiégeant les portes de l'Académie, redoublaient de manœuvres et d'efforts pour m'en écarter.

En parlant de la parodie de *Cinna*, j'ai oublié de dire qu'il y avait un mot piquant pour le comte de Choiseul-Praslin, alors ambassadeur à Vienne. On sait qu'Auguste dit à Cinna et à Maxime :

> Vous qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène.

Ce vers était ainsi parodié :

> Vous qui me tenez lieu du Merle et de ma femme.

Or, ce nom de *le Merle* était un sobriquet donné au comte

de Praslin. C'est pourquoi, lorsqu'il avait pris pour maîtresse la Dangeville, Grandval, qui l'avait eue, et qu'elle voulait conserver pour suppléant, lui répondit :

Le Merle a trop souillé la cage,
Le moineau n'y veut plus rentrer.

On m'avait donc fait un crime auprès du duc de Choiseul de ce vers de la parodie :

Vous qui me tenez lieu du Merle et de ma femme.

Et, dans l'une de nos conférences, il me le cita comme insulte faite à son cousin. J'eus la faiblesse de répondre que ce vers n'était pas de ceux que j'avais sus. « Et comment donc était le vers que vous saviez? demanda-t-il en me pressant. -- Je répondis, pour sortir d'embarras :

Vous qui me tenez lieu de ma défunte femme.

— Fi donc! s'écria-t-il, ce vers est plat; l'autre est bien meilleur! il n'y a pas de comparaison. » Praslin n'était pas homme à prendre aussi gaiement la plaisanterie. Il avait l'âme basse et triste; et, dans les hommes de ce caractère, l'orgueil blessé est inexorable.

De retour de son ambassade, il fut fait ministre d'État pour les affaires étrangères. Alors, en profond politique, il tint conseil avec d'Argental et sa femme sur les moyens de m'interdire, au moins pour quelque temps encore, l'entrée de l'Académie.

Thomas y remportait les prix d'éloquence, avec une grande supériorité de talents sur tous ses rivaux. On résolut de me l'opposer; et pour cela le comte de Praslin commença par se l'attacher, en le prenant pour secrétaire, et en lui faisant accorder la place de secrétaire-interprète auprès des Ligues suisses. C'était se donner à soi-même l'honorable apparence de protéger un homme de mérite. Ainsi se décorait et croyait s'ennoblir la petitesse de la vengeance que l'on exerçait contre moi ; et l'on n'attendait que le moment de mettre Thomas en avant, pour me barrer le chemin de l'Académie.

Cependant mes amis et moi, en nous réjouissant du bien qui

arrivait à Thomas, nous ne pensions qu'à lever l'obstacle qui, dans l'opinion des académiciens, s'opposait à mon élection. « Tant que l'on croira, me disait d'Alembert, que le roi vous refuserait, on n'osera pas vous élire. D'Argental, Praslin, le duc d'Aumont, assurent que nous essuierions ce refus. Il faut absolument détruire ce bruit-là. »

Rentré en grâce auprès de madame de Pompadour, je lui communiquai ma peine, la suppliant de savoir du roi s'il me serait favorable. Elle eut la bonté de le lui demander, et sa réponse fut que, si j'étais élu, il agréerait mon élection. « Je puis donc, madame, lui dis-je, en assurer l'Académie? — Non, me dit-elle, non, vous me compromettriez; il faut seulement dire que vous avez lieu d'espérer l'agrément du roi. — Mais, madame, insistai-je, si le roi vous a dit formellement..... — Je sais ce que le roi m'a dit, reprit-elle avec vivacité; mais sais-je ce que là-haut on lui fera dire? » Ces mots me fermèrent la bouche, et je revins contrister d'Alembert en lui rendant compte de mon voyage.

Quand il eut bien pesté contre les âmes faibles, il fut décidé entre nous de m'en tenir à annoncer des espérances, mais d'un ton à laisser entendre qu'elles étaient fondées; et, en effet, la mort de Marivaux, en 1763, laissant une place vacante, je fis les visites d'usage, de l'air d'un homme qui n'avait rien à craindre du côté de la cour. Cependant, cette inquiétude de madame de Pompadour, sur ce qu'on ferait dire au roi, me tracassait; je cherchais dans ma tête quelque moyen de m'assurer de lui; je crus en trouver un; mais dans ce moment-là je ne pouvais en faire usage. Ma *Poétique* s'imprimait : il me fallait encore quelques mois pour la mettre au jour, et c'était l'instrument du dessein que j'avais formé. Heureusement l'abbé de Radonvilliers, ci-devant sous-précepteur des enfants de France, se présenta en même temps que moi pour la place vacante; et c'était faire une chose agréable à M. le Dauphin, peut-être au roi lui-même, que de lui céder cette place. J'allai donc à Versailles déclarer à mon concurrent que je me retirais. J'y avais peu de mérite, il l'aurait emporté sur moi; et telle était sa modestie, qu'il fut sensible à cette déférence, comme s'il n'avait dû qu'à moi tous les suffrages qu'il réunit en sa faveur.

Une circonstance bien remarquable de cette élection fut l'artifice qu'employèrent mes ennemis, et ceux de d'Alembert et de Duclos, pour nous rendre odieux à la cour du Dauphin. Ils avaient commencé par répandre le bruit que mon parti serait contraire à l'abbé de Radonvilliers, et que si dans le premier scrutin il obtenait la pluralité, au moins dans le second n'échapperait-il pas à l'injure des boules noires. Cette prédiction faite, il ne s'agissait plus que de la vérifier; et voici comment ils s'y prirent: Il y avait à l'Académie quatre hommes désignés sous le nom de philosophes, étiquette odieuse dans ce temps-là. Ces académiciens notés étaient Duclos, d'Alembert, Saurin, et Watelet. Les dignes chefs du parti contraire, d'Olivet, Batteux, et vraisemblablement Paulmy et Seguier, complottèrent de donner eux-mêmes des boules noires, qu'on ne manquerait pas d'attribuer aux philosophes; et en effet quatre boules noires se trouvèrent dans le scrutin.

Grand étonnement, grand murmure de la part de ceux qui les avaient données; et, les yeux fixés sur les quatre auxquels s'attachait le soupçon, les fourbes disaient hautement qu'il était bien étrange qu'un homme aussi irrépréhensible et aussi estimable que M. l'abbé de Radonvilliers essuyât l'affront de quatre boules noires! L'abbé d'Olivet s'indignait d'un scandale aussi honteux, aussi criant; les quatre philosophes avaient l'air confondu. Mais la chance tourna bien vite à leur avantage, et à la honte de leurs ennemis. Voici par quel coup de baguette: L'usage de l'Académie, en allant au scrutin des boules, était de distribuer à chacun des électeurs deux boules, une blanche et une noire. La boîte dans laquelle on les faisait tomber avait aussi deux capsules, et au-dessus deux gobelets, l'un noir et l'autre blanc. Lorsqu'on voulait être favorable au candidat, on mettait la boule blanche dans le gobelet blanc, la noire dans le noir; et, lorsqu'on lui était contraire, on mettait la boule blanche dans le gobelet noir, la noire dans le blanc. Ainsi, lorsqu'on vérifiait le scrutin, il fallait retrouver le nombre des boules, et en trouver autant de blanches dans la capsule noire qu'il y en avait de noires dans la capsule blanche.

Or, par une espèce de divination, l'un des philosophes, Duclos, ayant prévu le tour qu'on voulait leur jouer, avait dit à

ses camarades : « Gardons dans nos mains nos boules noires, afin que, si ces coquins-là ont la malice d'en donner, nous ayons à produire la preuve que ces boules ne viennent pas de nous. » Après avoir donc bien laissé d'Olivet et les autres fourbes éclater en murmures contre les malveillants, « Ce n'est pas moi, dit Duclos en ouvrant la main, qui ai donné une boule noire ; car j'ai heureusement gardé la mienne, et la voilà. — Ce n'est pas moi non plus, dit d'Alembert ; voici la mienne. » Watelet et Saurin dirent la même chose en montrant les leurs. A ce coup de théâtre, la confusion retomba sur les auteurs de l'artifice. D'Olivet eut la naïveté de trouver mauvais qu'on eût paré le coup en retenant ses boules noires, alléguant les lois de l'Académie sur le secret inviolable du scrutin. « Monsieur l'abbé, lui dit d'Alembert, la première des lois est celle de la défense personnelle ; et nous n'avions que ce moyen d'éloigner de nous le soupçon dont on a voulu nous charger. »

Ce trait de prévoyance de la part de Duclos fut connu dans le monde, et les d'Olivets, pris à leur piége, furent la fable de la cour.

Enfin, l'impression de ma *Poétique* étant achevée, je priai madame de Pompadour d'obtenir du roi qu'un ouvrage qui manquait à notre littérature lui fût présenté. C'est, lui dis-je, une grâce qui ne coûtera rien au roi ni à l'État, et qui prouvera que je suis bien voulu et bien reçu du roi. Je dois ce témoignage à la mémoire de cette femme bienfaisante, qu'à ce moyen facile et simple de décider publiquement le roi en ma faveur, son beau visage fut rayonnant de joie. « Volontiers, me dit-elle ; je demanderai pour vous au roi cette grâce, et je l'obtiendrai. » Elle l'obtint sans peine, et en me l'annonçant, « Il faut, me dit-elle, donner à cette présentation toute la solennité possible, et que le même jour toute la famille royale et tous les ministres reçoivent votre ouvrage de votre main. »

Je ne confiai mon secret qu'à mes amis intimes ; et, mes exemplaires étant bien magnifiquement reliés (car je n'y épargnai rien), je me rendis un samedi au soir à Versailles avec mes paquets. En arrivant, je fis prier, par Quesnay, madame de Pompadour de disposer le roi à me bien recevoir.

Le lendemain, je fus introduit par le duc de Duras. Le roi était à son lever. Jamais je ne l'ai vu si beau. Il reçut mon hommage avec un regard enchanteur. J'aurais été au comble de la joie, s'il m'eût dit trois paroles; mais ses yeux parlèrent pour lui. Le Dauphin, que l'abbé de Radonvilliers avait favorablement prévenu, voulut bien me parler. « J'ai ouï dire beaucoup de bien de cet ouvrage, me dit-il; j'en pense beaucoup de l'auteur. » En me disant ces mots, il me navra le cœur de tristesse; car je lui vis la mort sur le visage et dans les yeux.

Dans toute cette cérémonie le bon duc de Duras fut mon conducteur, et je ne puis dire avec quel intérêt il s'empressa à me faire bien accueillir.

Lorsque je descendis chez madame de Pompadour, à qui j'avais déjà présenté mon ouvrage, « Allez-vous-en, me dit-elle, chez M. de Choiseul, lui offrir son exemplaire, il vous recevra bien; et laissez-moi celui de M. de Praslin; je le lui offrirai moi-même. »

Après mon expédition, j'allai bien vite annoncer à d'Alembert et à Duclos le succès que je venais d'avoir; et le lendemain je fis présent de mon livre à l'Académie. J'en distribuai des exemplaires à ceux des académiciens que je savais bien disposés pour moi. Mairan disait que cet ouvrage était un pétard que j'avais mis sous la porte de l'Académie pour la faire sauter, si on me la fermait; mais toutes les difficultés n'étaient pas encore aplanies.

Duclos et d'Alembert avaient eu je ne sais quelle altercation en pleine Académie, au sujet du roi de Prusse et du cardinal de Bernis; ils étaient brouillés tellement qu'ils ne se parlaient point; et, au moment où j'allais avoir besoin de leur accord et de leur bonne intelligence, je les trouvais ennemis l'un de l'autre. Duclos, le plus brusque des deux, mais le moins vif, était aussi le moins piqué. L'inimitié d'un homme tel que d'Alembert lui était pénible; il ne demandait qu'à se réconcilier avec lui; mais il voulait obtenir par moi que d'Alembert fît les avances.

« Je suis indigné, me dit-il, de l'oppression sous laquelle vous avez gémi, et de la persécution sourde et lâche que vous éprouvez encore. Il est temps que cela finisse. Bougainville est mourant; il faut que vous ayez sa place. Dites à d'Alembert que je

ne demande pas mieux que de vous l'assurer ; qu'il m'en parle à l'Académie, nous arrangerons votre affaire pour la prochaine élection. »

D'Alembert bondit de colère quand je lui proposai de parler à Duclos. « Qu'il aille au diable, me dit-il, avec son abbé de Bernis! je ne veux pas plus avoir affaire à l'un qu'à l'autre. — En ce cas-là, je renonce à l'Académie; mon seul regret, lui dis-je, est d'y avoir pensé. — Pourquoi donc? reprit-il avec chaleur : est-ce que pour en être vous avez besoin de Duclos? — Et de qui n'aurais-je pas besoin, lorsque mes amis m'abandonnent, et que mes ennemis sont plus ardents à me nuire et plus agissants que jamais? Ah! ceux-là parleraient au diable pour m'ôter une seule voix; mais ce que j'ai dit autrefois en vers, je l'éprouve moi-même :

> L'amitié se rebute, et le malheur la glace;
> La haine est implacable, et jamais ne se lasse.

— Vous serez de l'Académie malgré vos ennemis, reprit-il. — Non, monsieur, non, je n'en serai point, et je ne veux point en être. Je serais ballotté, supplanté, insulté par un parti déjà trop nombreux et trop fort. J'aime mieux vivre obscur; pour cela, grâce au ciel, je n'aurai besoin de personne. — Mais, Marmontel, vous vous fâchez, je ne sais pas pourquoi... — Ah! je le sais bien, moi; l'ami de mon cœur, l'homme sur qui je comptais le plus au monde, n'a que deux mots à dire pour me tirer de l'oppression... — Eh bien! morbleu, je les dirai : mais rien ne m'a tant coûté en ma vie. — Duclos a donc des torts bien graves envers vous? — Comment, vous ne savez donc pas avec quelle insolence, en pleine Académie, il a parlé du roi de Prusse? — Du roi de Prusse! Et que fait à ce roi une insolence de Duclos? Ah! d'Alembert, ayez besoin de mon ennemi le plus cruel, et que, pour vous servir, il ne s'agisse que de lui pardonner, je vais l'embrasser tout à l'heure. Allons, dit-il, ce soir je me réconcilie avec Duclos : mais qu'il vous serve bien; car ce n'est qu'à ce prix et pour l'amour de vous... — Il me servira bien, lui dis-je. » Et en effet, Duclos, ravi de voir

d'Alembert revenir à lui, agit en ma faveur aussi vivement que lui-même.

Mais à la mort de Bougainville, et au moment où je me flattais de lui succéder sans obstacle, d'Alembert m'envoya chercher. « Savez-vous, me dit-il, ce qui se trame contre vous? on vous oppose un concurrent en faveur duquel Praslin, d'Argental et sa femme briguent les voix à la ville, à la cour. Ils se vantent d'en réunir un très-grand nombre; et je le crains, car ce concurrent c'est Thomas. — Je ne crois pas, lui dis-je, que Thomas se prête à cette manœuvre. — Mais, me dit-il, Thomas y est fort embarrassé. Vous savez qu'ils l'ont empêtré de bienfaits, de reconnaissance; ensuite ils l'ont engagé de loin à penser à l'Académie; et, sur ce qu'il leur a fait observer que sa qualité de secrétaire personnel du ministre ferait obstacle à son élection, Praslin lui a obtenu du roi un brevet qui ennoblit sa place. A présent que l'obstacle est levé, on exige qu'il se présente, et on lui répond de la grande pluralité des voix. Il est à Fontainebleau en présence de son ministre, et obsédé par d'Argental. Je vous conseille de l'aller voir. »

Je partis, et en arrivant j'écrivis à Thomas pour lui demander un rendez-vous. Il répondit qu'il se trouverait sur les cinq heures au bord du grand bassin. Je l'y attendis; et en l'abordant, « Vous vous doutez bien, mon ami, lui dis-je, du sujet qui m'amène. Je viens savoir de vous si ce que l'on m'assure est vrai; » et je lui répétai ce que m'avait dit d'Alembert.

« Tout cela est vrai, me répondit Thomas; et il est vrai encore que M. d'Argental m'a signifié ce matin que M. de Praslin veut que je me présente; qu'il exige de moi cette marque d'attachement; que telle a été la condition du brevet qu'il m'a fait avoir; qu'en l'acceptant j'ai dû entendre pourquoi il m'était accordé; et que si je manque à mon bienfaiteur par égard pour un homme qui l'a offensé, je perds ma place et ma fortune. Voilà ma position. A présent dites-moi ce que vous feriez à ma place. — Est-ce bien sérieusement, lui dis-je, que vous me consultez? — Oui, me dit-il en souriant, et de l'air d'un homme qui avait pris son parti. — Eh bien! lui dis-je, à votre place, je ferais ce que vous ferez. — Non, sans détour, que feriez-vous?

— Je ne sais pas, lui dis-je, me donner pour exemple; mais ne suis-je pas votre ami? n'êtes-vous pas le mien? — Oui, me dit-il, je ne m'en cache pas;

Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même.

Eh bien! repris-je, si j'avais un fils, et s'il avait le malheur de servir contre son ami la haine d'un Gusman, je lui... — N'achevez pas, me dit Thomas en me serrant la main; ma réponse est faite et bien faite. — Eh! mon ami, lui dis-je, croyez-vous que j'en aie douté? — Vous êtes cependant venu vous en assurer, me dit-il avec un doux reproche. — Non, certes, répondis-je; ce n'est pas pour moi que j'en ai voulu l'assurance, mais pour des gens qui ne connaissent pas votre âme aussi bien que je la connais. — Dites-leur, reprit-il, que si jamais j'entre à l'Académie, ce sera par la belle porte. Et à l'égard de la fortune, j'en ai si peu joui, et m'en suis passé si longtemps, que j'espère bien n'avoir pas désappris à m'en passer encore. » A ces mots, je fus si ému que je lui aurais cédé la place, s'il avait voulu l'accepter, et s'il l'avait pu décemment; mais la haine de son ministre contre moi était si déclarée, que nous aurions passé, lui pour l'avoir servie, moi pour y avoir succombé. Nous nous en tînmes donc à la conduite libre et franche qui nous convenait à tous deux. Il ne se mit point sur les rangs, et il perdit sa place de secrétaire du ministre. On n'eut pourtant pas l'imprudence de lui ôter celle de secrétaire interprète des Suisses. Il fut reçu de l'Académie immédiatement après moi; il le fut par acclamation, mais à une longue distance; car de 1763 jusqu'en 1766 il n'y eut point de place vacante, quoique, année commune, le nombre des morts, à l'Académie, fût de trois en deux ans.

Je dois dire, à la honte du comte de Praslin et à la gloire de Thomas, que celui-ci, après s'être refusé à un acte de servitude et de bassesse, crut devoir ne se retirer de chez un homme qui lui avait fait du bien que lorsqu'il serait renvoyé. Il resta près de lui un mois encore, se trouvant, comme de coutume, tous les matins à son lever, sans que cet homme dur et vain lui dît une parole, ni qu'il daignât le regarder. Dans une âme

naturellement noble et fière comme était celle de Thomas, jugez combien cette humble épreuve devait être pénible! Enfin, après avoir donné à la reconnaissance au delà de ce qu'il devait, voyant combien le vil orgueil de ce ministre était irréconciliable avec l'honnêteté modeste et patiente, il lui fit dire qu'il se voyait forcé de prendre son silence pour un congé, et il se retira. Cette conduite acheva de faire connaître son caractère; et, du côté même de la fortune, il ne perdit rien à s'être conduit en honnête homme. Le roi lui en sut gré; et non-seulement il obtint dans la suite une pension de deux mille livres sur le trésor royal, mais un beau logement au Louvre, que lui fit donner le comte d'Angivilliers, son ami et le mien.

Vous venez de voir, mes enfants, à travers combien de difficultés j'étais arrivé à l'Académie; mais je ne vous ai pas dit quelles épines la vanité du bel-esprit avait semées sur mon chemin.

Durant les contrariétés que j'éprouvais, madame Geoffrin était mal à son aise; elle m'en parlait quelquefois du bout de ses lèvres pincées; et, à chaque nouvelle élection qui reculait la mienne, je voyais qu'elle en avait du dépit. « Eh bien! me disait-elle, il est donc décidé que vous n'en serez point? » Moi, qui ne voulais pas qu'elle en fût tracassée, je répondais négligemment « que c'était le moindre de mes soucis; que l'auteur de la *Henriade*, de *Zaïre*, de *Mérope*, n'avait été de l'Académie qu'à cinquante ans passés; que je n'en avais pas quarante; que j'en serais peut-être quelque jour; mais qu'au surplus bien d'honnêtes gens, et d'un mérite distingué, se consolaient de n'en pas être, et que je m'en passerais comme eux. Je la suppliais de ne pas s'en inquéter plus que moi. » Elle ne s'en inquiétait pas moins; et de temps en temps, à sa manière, et par de petits mots, elle tâtait les dispositions des académiciens.

Un jour elle me demanda: « Que vous a fait monsieur de Marivaux, pour vous moquer de lui et le tourner en ridicule? — Moi, madame? — Oui, vous-même, qui lui riez au nez et faites rire à ses dépens... — En vérité, madame, je ne sais ce que vous voulez me dire. — Je veux vous dire ce qu'il m'a dit; Marivaux est un honnête homme, qui ne m'en a pas imposé. — Il m'expliquera donc lui-même ce que je n'entends pas; car de ma vie

il n'a été, ni présent ni absent, l'objet de mes plaisanteries. — Eh bien ! voyez-le donc, et tâchez, me dit-elle, de le dissuader : car, même dans ses plaintes, il ne dit que du bien de vous. » En traversant le jardin du Palais-Royal, sur lequel il logeait, je le vis, et je l'abordai.

Il eut d'abord quelque répugnance à s'expliquer ; et il me répétait qu'il n'en serait pas moins juste à mon égard lorsqu'il s'agirait de l'Académie. « Monsieur, lui dis-je enfin avec un peu d'impatience, laissons l'Académie, elle n'est pour rien dans la démarche que je fais auprès de vous : ce n'est point votre voix que je sollicite ; c'est votre estime que je réclame, et dont je suis jaloux. — Vous l'avez entière, me dit-il. — Si je l'ai, veuillez donc me dire en quoi j'ai donné lieu aux plaintes que vous faites de moi. — Quoi ! me dit-il, avez-vous oublié que chez madame du Bocage, un soir, étant assis auprès de madame de Villaumont, vous ne cessâtes, l'un et l'autre, de me regarder, et de rire en vous parlant à l'oreille ? Assurément c'était de moi que vous riiez ; et je ne sais pourquoi, car ce jour-là je n'étais pas plus ridicule que de coutume. »

« Heureusement, lui dis-je, ce que vous rappelez m'est très-présent : voici le fait. Madame de Villaumont vous voyait pour la première fois ; et comme on faisait cercle autour de vous, elle me demanda qui vous étiez. Je vous nommai. Elle, qui connaissait dans les gardes françaises un officier de votre nom, me soutint que vous n'étiez pas M. de Marivaux. Son obstination me divertit, la mienne lui parut plaisante ; et, en me décrivant la figure du Marivaux qu'elle connaissait, elle vous regardait ; voilà tout le mystère. — Oui, me dit-il ironiquement, la méprise était fort risible ! Cependant vous aviez tous deux un certain air malin et moqueur que je connais bien, et qui n'est pas celui d'un badinage simple. — Très-simple était pourtant le nôtre, et très-innocent, je vous jure. Au surplus, ajoutai-je, c'est la vérité toute nue. J'ai cru vous la devoir, m'en voilà quitte ; et si vous ne m'en croyez pas, ce sera moi, monsieur, qui aurai à me plaindre de vous. » Il m'assura qu'il m'en croyait ; et il ne laissa pas de dire à madame Geoffrin qu'il n'a-

vait pris cette explication que pour une manière adroite de m'excuser auprès de lui. La mort m'enleva son suffrage ; mais s'il me l'avait accordé, il se serait cru généreux.

La dame de Villaumont, dont je vous ai parlé, était fille de madame Gaulard, et la rivale de madame de Brionne en beauté, plus vive même et plus piquante.

Madame du Bocage, chez qui nous soupions quelquefois, était une femme de lettres d'un caractère estimable, mais sans relief et sans couleur. Elle avait, comme madame Geoffrin, une société littéraire, mais infiniment moins agréable, et analogue à son humeur douce, froide, polie, et triste. J'en avais été quelque temps ; mais le sérieux m'en étouffait, et j'en fus chassé par l'ennui. Dans cette femme un moment célèbre, ce qui était vraiment admirable, c'était sa modestie. Elle voyait gravé au bas de son portrait : *Forma Venus, arte Minerva ;* et jamais on ne surprit en elle un mouvement de vanité. Revenons aux plaintes que faisaient de moi des gens d'un autre caractère.

Parmi les académiciens dont les voix ne m'étaient point assurées, nous comptions le président Hénault et Moncrif. Madame Geoffrin leur parla, et revint à moi courroucée. « Est-il possible, me dit-elle, que vous passiez votre vie à vous faire des ennemis ! Voilà Moncrif qui est furieux contre vous, et le président Hénault qui n'est guère moins irrité. — De quoi, madame ? et que leur ai-je fait ? — Ce que vous avez fait ! votre livre de la *Poétique ;* car vous avez toujours la rage de faire des livres. — Et dans ce livre, qu'est-ce qui les irrite ? — Pour Moncrif, je le sais, dit-elle ; il ne s'en cache point, il le dit hautement. Vous citez de lui une chanson, et vous l'estropiez. Elle avait cinq couplets, vous n'en citez que trois. — Hélas ! madame, j'ai cité les meilleurs, et je n'ai retranché que ceux qui répétaient la même idée. — Vraiment ! c'est de quoi il se plaint, que vous ayez voulu corriger son ouvrage. Il ne vous le pardonnera ni à la vie ni à la mort. — Qu'il vive donc, madame, et qu'il meure mon ennemi pour ses deux couplets de chanson ; je supporterai ma disgrâce. Et le bon président, quelle est envers lui mon offense ? — Il ne me l'a point dit ; mais c'est encore, je crois,

de votre livre qu'il se plaint. Je le saurai. » Elle le sut. Mais quand il fallut me le dire et que je l'en pressai, ce fut une scène comique, dont l'abbé Raynal fut témoin.

« Eh bien ! madame, vous avez vu le président Hénault; vous a-t-il dit enfin quel est mon tort? — Oui, je le sais; mais il vous le pardonne, il veut bien l'oublier : n'en parlons plus. — Au moins, madame, dois-je savoir quel est ce crime involontaire qu'il a la bonté d'oublier. — Le savoir, à quoi bon? cela est inutile. Vous aurez sa voix, c'est assez. — Non, ce n'est pas assez; et je ne suis pas fait pour essuyer des plaintes sans savoir quel en est l'objet. — Madame, dit l'abbé Raynal, je trouve que monsieur Marmontel a raison. — Ne voyez-vous pas, reprit-elle, qu'il ne veut le savoir que pour en plaisanter et pour en faire un conte? — Non, madame, je vous promets d'en garder le silence dès que j'aurai su ce que c'est. — Ce que c'est! toujours votre livre et votre fureur de citer. Ne l'ai-je point là votre livre? — Oui, madame, il est là. — Voyons cette chanson du président, que vous avez citée à propos des chansons à boire. La voici :

> Venge-moi d'une ingrate maîtresse, etc.

De qui la tenez-vous cette chanson? — De Géliote. — Eh bien! Géliote ne vous l'a pas donnée telle qu'elle est, puisqu'il faut vous le dire. Il y a un *O* que vous en avez retranché. — Un *O*, madame! — Eh! oui, un *O*. N'y a-t-il pas un vers qui dit, Que d'attraits? — Oui, madame.

> Que d'attraits! Dieux! qu'elle était belle!

— Justement, c'est là qu'est la faute. Il fallait dire : O dieux! qu'elle était belle! — Eh! madame, le sens est le même. — Oui, monsieur; mais lorsque l'on cite, il faut citer fidèlement. Chacun est jaloux de ce qu'il a fait; cela est naturel. Le président ne vous a pas prié de citer sa chanson. — Je l'ai citée avec éloge. — Il n'y fallait donc rien changer. Puisqu'il y avait mis, *ô dieux!* cela lui plaisait davantage. Que vous avait-il fait pour lui ôter son *O?* Du reste, il m'a bien assurée que cela n'empêcherait point qu'il ne rendît justice à vos talents. »

L'abbé Raynal mourait d'envie de rire, et moi aussi. Mais nous

nous retînmes, car madame Geoffrin était déjà assez confuse ; et lorsqu'elle avait tort, il n'y avait point à badiner.

En nous en allant, je contai à l'abbé mon aventure avec Marivaux et ma querelle avec Moncrif. « Ah ! me dit-il, cela nous prouve que lorsqu'on dit d'un homme qu'il a des ennemis, il faut, avant de le juger, bien regarder s'il a mérité d'en avoir. »

Lorsque ce détroit fut passé, ma vie reprit son cours libre et tranquille. D'abord elle se partagea entre la ville et la campagne, et l'une et l'autre me rendaient heureux. De mes sociétés à la ville, la seule dont je n'étais plus était celle des Menus-Plaisirs. Cury, qui en avait été l'âme, était infirme et ruiné. Il mourut peu de temps après.

Lorsque son secret a été connu (et il ne l'a été qu'après sa mort), j'ai quelquefois entendu dire dans le monde qu'il aurait dû se déclarer pour auteur de la parodie. J'ai toujours soutenu qu'il ne le devait pas ; et malheur à moi s'il l'eût fait ! car ç'aurait été lui qu'on aurait opprimé, et j'en serais mort de chagrin. Ma faute était à moi, et il eût été souverainement injuste qu'un autre en eût porté la peine. Au reste, la parodie, telle qu'on l'avait vue, pleine de grossières injures, n'était pas celle qu'il avait faite. Il aurait donc fallu qu'en s'accusant de l'une il eût été reçu à désavouer l'autre ; et quand il aurait fait cette distinction, aurait-on voulu l'écouter? Il eût été perdu, et j'en aurais été la cause ; il fit, en gardant le silence, ce qu'il y avait de plus juste et de meilleur à faire pour moi comme pour lui ; et je lui devais les douceurs de la vie que je menais depuis que ma bienheureuse disgrâce m'avait rendu à moi-même et à mes amis.

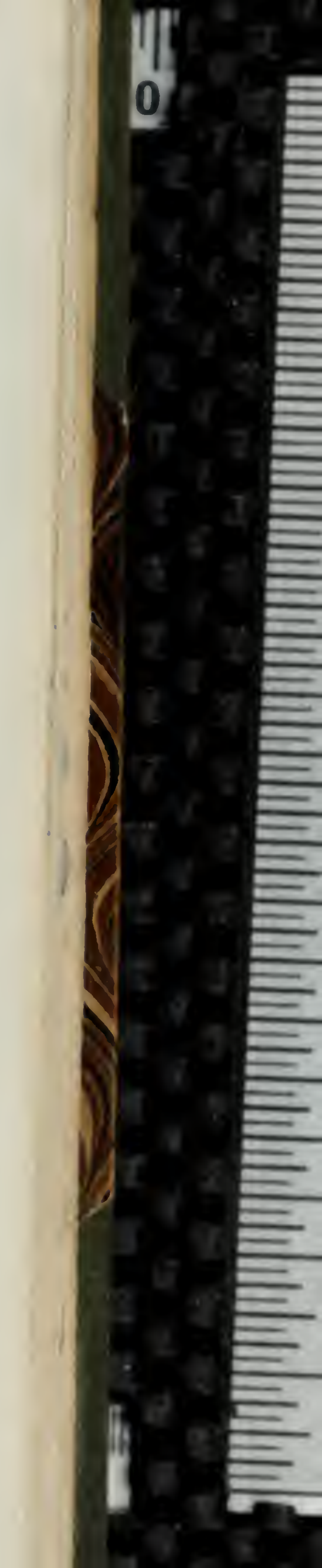
Je ne mets pas au nombre de mes sociétés particulières l'assemblée qui se tenait les soirs chez mademoiselle l'Espinasse ; car, à l'exception de quelques amis de d'Alembert, comme le chevalier de Chastellux, l'abbé Morellet, Saint-Lambert, et moi, ce cercle était formé de gens qui n'étaient point liés ensemble. Elle les avait pris çà et là dans le monde, mais si bien assortis, que, lorsqu'ils étaient là, ils s'y trouvaient en harmonie comme les cordes d'un instrument monté par une habile main. En suivant la comparaison, je pourrais dire qu'elle jouait de cet ins-

trument avec un art qui tenait du génie ; elle semblait savoir quel son rendrait la corde qu'elle allait toucher : je veux dire que nos esprits et nos caractères lui étaient si bien connus, que, pour les mettre en jeu, elle n'avait qu'un mot à dire. Nulle part la conversation n'était plus vive, plus brillante, ni mieux réglée que chez elle. C'était un rare phénomène que ce degré de chaleur tempérée et toujours égale où elle savait l'entretenir, soit en la modérant, soit en l'animant tour à tour. La continuelle activité de son âme se communiquait à nos esprits, mais avec mesure ; son imagination en était le mobile, sa raison, le régulateur. Et remarquez bien que les têtes qu'elle remuait à son gré n'étaient ni faibles ni légères ; les Condillac et les Turgot étaient du nombre ; d'Alembert était auprès d'elle comme un simple et docile enfant. Son talent de jeter en avant la pensée, et de la donner à débattre à des hommes de cette classe ; son talent de la discuter elle-même, et, comme eux, avec précision, quelquefois avec éloquence ; son talent d'amener de nouvelles idées et de varier l'entretien, toujours avec l'aisance et la facilité d'une fée qui, d'un coup de baguette, change à son gré la scène de ses enchantements ; ce talent, dis-je, n'était pas celui d'une femme vulgaire. Ce n'était pas avec les niaiseries de la mode et de la vanité que, tous les jours, durant quatre heures de conversation, sans langueur et sans vide, elle savait se rendre intéressante pour un cercle de bons esprits. Il est vrai que l'un de ses charmes était ce naturel brûlant qui passionnait son langage, et qui communiquait à ses opinions la chaleur, l'intérêt, l'éloquence du sentiment. Souvent aussi chez elle, et très-souvent, la raison s'égayait ; une douce philosophie s'y permettait un léger badinage ; d'Alembert en donnait le ton : et qui jamais sut, mieux que lui,

> Mêler le grave au doux, le plaisant au sévère?

L'histoire d'une personne aussi singulièrement douée que l'était mademoiselle l'Espinasse, doit être pour vous, mes enfants, assez curieuse à savoir. Le récit n'en sera pas long.

Il y avait à Paris une marquise du Deffant, femme pleine d'esprit, d'humeur et de malice. Galante et assez belle dans sa



jeunesse, mais vieille dans le temps dont je vais parler, presque aveugle, et rongée de vapeurs et d'ennui ; retirée dans un couvent avec une étroite fortune, elle ne laissait pas de voir encore le grand monde, où elle avait vécu. Elle avait connu d'Alembert chez son ancien amant le président Hénault, qu'elle tyrannisait encore, et qui, naturellement très-timide, était resté esclave de la crainte, longtemps après avoir cessé de l'être de l'amour. Madame du Deffant, charmée de l'esprit et de la gaieté de d'Alembert, l'avait attiré chez elle, et si bien captivé, qu'il en était inséparable. Il logeait loin d'elle, et il ne passait pas un jour sans l'aller voir.

Cependant, pour remplir les vides de sa solitude, madame du Deffant cherchait une jeune personne bien élevée et sans fortune qui voulût être sa compagne, et à titre d'amie, c'est-à-dire de complaisante, vivre avec elle dans son couvent. Elle rencontra celle-ci ; elle en fut enchantée, comme vous croyez bien. D'Alembert ne fut pas moins charmé de trouver chez sa vieille amie un tiers aussi intéressant.

Entre cette jeune personne et lui, l'infortune avait mis un rapport qui devait rapprocher leurs âmes. Ils étaient tous les deux ce qu'on appelle enfants de l'amour. Je vis leur amitié naissante, lorsque madame du Deffant les menait avec elle souper chez mon amie madame Harenc ; et c'est de ce temps-là que datait notre connaissance. Il ne fallait pas moins qu'un ami tel que d'Alembert pour adoucir et rendre supportable à mademoiselle l'Espinasse la tristesse et la dureté de sa condition ; car c'était peu d'être assujettie à une assiduité perpétuelle auprès d'une femme aveugle et vaporeuse : il fallait, pour vivre avec elle, faire comme elle du jour la nuit, et de la nuit le jour ; veiller à côté de son lit, et l'endormir en faisant la lecture ; travail qui fut mortel à cette jeune fille, naturellement délicate, et dont jamais depuis sa poitrine épuisée n'a pu se rétablir. Elle y résistait cependant, lorsque arriva l'incident qui rompit sa chaîne.

Madame du Deffant, après avoir veillé toute la nuit chez elle-même ou chez madame de Luxembourg, qui veillait comme elle, donnait tout le jour au sommeil, et n'était visible que vers les six heures du soir. Mademoiselle l'Espinasse, retirée dans sa

petite chambre sur la cour du même couvent, ne se levait guère qu'une heure avant sa dame; mais cette heure si précieuse, dérobée à son esclavage, était employée à recevoir chez elle ses amis personnels, d'Alembert, Chastellux, Turgot et moi, de temps en temps. Or, ces messieurs étaient aussi la compagnie habituelle de madame du Deffant; mais ils s'oubliaient quelquefois chez mademoiselle l'Espinasse, et c'étaient des moments qui lui étaient dérobés : aussi ce rendez-vous particulier était-il pour elle un mystère, car on prévoyait bien qu'elle en serait jalouse. Elle le découvrit; ce ne fut, à l'entendre, rien de moins qu'une trahison. Elle en fit les hauts cris, accusant cette pauvre fille de lui soustraire ses amis, et déclarant qu'elle ne voulait plus nourrir ce serpent dans son sein.

Leur séparation fut brusque; mais mademoiselle l'Espinasse ne resta point abandonnée. Tous les amis de madame du Deffant étaient devenus les siens. Il lui fut facile de leur persuader que la colère de cette femme était injuste. Le président Hénault lui-même se déclara pour elle. La duchesse de Luxembourg donna le tort à sa vieille amie, et fit présent d'un meuble complet à mademoiselle l'Espinasse, dans le logement qu'elle prit. Enfin, par le duc de Choiseul, on obtint pour elle, du roi, une gratification annuelle qui la mettait au-dessus du besoin, et les sociétés de Paris les plus distinguées se disputèrent le bonheur de la posséder.

D'Alembert, à qui madame du Deffant proposa impérieusement l'alternative de rompre avec mademoiselle l'Espinasse ou avec elle, n'hésita point, et se livra tout entier à sa jeune amie. Ils demeuraient loin l'un de l'autre; et quoique dans le mauvais temps il fût pénible pour d'Alembert de retourner le soir de la rue de Belle-Chasse à la rue Michel-le-Comte, où logeait sa nourrice, il ne pensait point à quitter celle-ci. Mais chez elle il tomba malade, et assez dangereusement pour inquiéter Bouvart, son médecin. Sa maladie était une de ces fièvres putrides dont le premier remède est un air libre et pur. Or, son logement chez sa vitrière était une petite chambre mal éclairée, mal aérée, avec un lit à tombeau très-étroit. Bouvart nous déclara que l'incommodité de ce logement pouvait lui être très-funeste. Watelet

lui en offrit un dans son hôtel, voisin du boulevard du Temple; il y fut transporté : mademoiselle l'Espinasse, quoi qu'on en pût penser et dire, s'établit sa garde-malade. Personne n'en pensa et n'en dit que du bien.

D'Alembert revint à la vie, et dès lors, consacrant ses jours à celle qui en avait pris soin, il désira de loger auprès d'elle. Rien de plus innocent que leur intimité; aussi fut-elle respectée; la malignité même ne l'attaqua jamais; et la considération dont jouissait mademoiselle l'Espinasse, loin d'en souffrir aucune atteinte, n'en fut que plus honorablement et plus hautement établie. Mais cette liaison si pure, et du côté de d'Alembert toujours tendre et inaltérable, ne fut pas pour lui aussi douce, aussi heureuse qu'elle aurait dû l'être.

L'âme ardente et l'imagination romantique de mademoiselle l'Espinasse lui firent concevoir le projet de sortir de l'étroite médiocrité où elle craignait de vieillir. Avec tous les moyens qu'elle avait de séduire et de plaire, même sans être belle, il lui parut possible que, dans le nombre de ses amis, et même des plus distingués, quelqu'un fût assez épris d'elle pour vouloir l'épouser. Cette ambitieuse espérance, plus d'une fois trompée, ne se rebutait point; elle changeait d'objet, toujours plus exaltée et si vive qu'on l'aurait prise pour l'enivrement de l'amour. Par exemple, elle fut un temps si éperdument éprise de ce qu'elle appelait l'héroïsme et le génie de Guibert, que, dans l'art militaire et le talent d'écrire, elle ne voyait rien de comparable à lui. Celui-là cependant lui échappa comme les autres. Alors ce fut à la conquête du marquis de Mora, jeune Espagnol d'une haute naissance, qu'elle crut pouvoir aspirer; et en effet, soit amour, soit enthousiasme, ce jeune homme avait pris pour elle un sentiment passionné. Nous le vîmes plus d'une fois en adoration devant elle; et l'impression qu'elle avait faite sur cette âme espagnole prenait un caractère si sérieux, que la famille du marquis se hâta de le rappeler. Mademoiselle l'Espinasse, contrariée dans ses désirs, n'était plus la même avec d'Alembert; et non-seulement il en essuyait des froideurs, mais souvent des humeurs chagrines pleines d'aigreur et d'amertume. Il dévorait ses peines, et n'en gémissait qu'avec moi. Le malheureux! tels

étaient pour elle son dévouement et son obéissance, qu'en l'absence de M. de Mora, c'était lui qui, dès le matin, allait querir ses lettres à la poste, et les lui apportait à son réveil. Enfin, le jeune Espagnol étant tombé malade dans sa patrie, et sa famille n'attendant que sa convalescence pour le marier convenablement, mademoiselle l'Espinasse imagina de faire prononcer par un médecin de Paris que le climat de l'Espagne lui serait mortel; que si on voulait lui sauver la vie, il fallait qu'on le renvoyât respirer l'air de la France. Et cette consultation, dictée par mademoiselle l'Espinasse, ce fut d'Alembert qui l'obtint de Lorry, son ami intime, et l'un des plus célèbres médecins de Paris. L'autorité de Lorry, appuyée par le malade, eut en Espagne tout son effet. On laissa partir le jeune homme; il mourut en chemin, et le chagrin profond qu'en ressentit mademoiselle l'Espinasse, achevant de détruire cette frêle machine que son âme avait ruinée, la précipita dans le tombeau.

D'Alembert fut inconsolable de sa perte. Ce fut alors qu'il vint comme s'ensevelir dans le logement qu'il avait au Louvre. J'ai dit ailleurs comme il y passa le reste de sa vie. Il se plaignait souvent à moi de la funeste solitude où il croyait être tombé. Inutilement je lui rappelais ce qu'il m'avait tant dit lui-même du changement de son amie. « Oui, me répondait-il, elle était changée, mais je ne l'étais pas; elle ne vivait plus pour moi, mais je vivais toujours pour elle. Depuis qu'elle n'est plus, je ne sais plus pourquoi je vis. Ah! que n'ai-je à souffrir encore ces moments d'amertume qu'elle savait si bien adoucir et faire oublier! Souvenez-vous des heureuses soirées que nous passions ensemble. A présent que me reste-t-il? Au lieu d'elle, en rentrant chez moi, je ne vais plus retrouver que son ombre. Ce logement du Louvre est lui-même un tombeau, où je n'entre qu'avec effroi. »

Je résume ici en substance les conversations que nous avions ensemble en nous promenant seuls le soir aux Tuileries; et je demande si c'est là le langage d'un homme à qui la nature aurait refusé la sensibilité du cœur.

Bien plus heureux que lui, je vivais au milieu des femmes les plus séduisantes, sans tenir à aucune par les liens de l'esclavage.

Ni la jolie et piquante Filleul, ni l'ingénue et belle Séran, ni l'éblouissante Villaumont, ni aucune de celles avec qui je me plaisais le plus, ne troublait mon repos. Comme je savais bien qu'elles ne pensaient pas à moi, je n'avais ni la simplicité ni la fatuité de penser à elles. J'aurais pu dire comme Atys, et avec plus de sincérité,

J'aime les roses nouvelles,
J'aime à les voir s'embellir :
Sans leurs épines cruelles,
J'aimerais à les cueillir.

Ce qui me ravissait en elles, c'étaient les grâces de leur esprit, la mobilité de leur imagination, le tour facile et naturel de leurs idées et de leur langage, et une certaine délicatesse de pensée et de sentiment qui, comme celle de leur physionomie, semble réservée à leur sexe. Leurs entretiens étaient une école pour moi non moins utile qu'agréable; et, autant qu'il m'était possible, je profitais de leurs leçons. Celui qui ne veut écrire qu'avec précision, énergie et vigueur, peut ne vivre qu'avec des hommes; mais celui qui veut, dans son style, avoir de la souplesse, de l'aménité, du liant, et ce je ne sais quoi qu'on appelle du charme, fera très-bien, je crois, de vivre avec des femmes. Lorsque je lis que Périclès sacrifiait tous les matins aux Grâces, ce que j'entends par là, c'est que tous les jours Périclès déjeunait avec Aspasie.

Cependant, quelque intéressante que fût pour moi, du côté de l'esprit, la société de ces femmes aimables, elle ne me faisait pas négliger d'aller fortifier mon âme, élever, étendre, agrandir ma pensée, et la féconder dans une société d'hommes dont l'esprit pénétrait le mien et de chaleur et de lumière. La maison du baron d'Holbach, et, depuis quelque temps, celle d'Helvétius, étaient le rendez-vous de cette société, composée en partie de la fleur des convives de madame Geoffrin, et en partie de quelques têtes que madame Geoffrin avait trouvées trop hardies et trop hasardeuses pour être admises à ses dîners. Elle estimait le baron d'Holbach, elle aimait Diderot, mais à la sourdine, et sans se commettre pour eux. Il est vrai qu'elle avait admis et

comme adopté Helvétius, mais jeune encore, avant qu'il eût fait des folies.

Je n'ai jamais bien su pourquoi d'Alembert se tint éloigné de la société dont je parle. Lui et Diderot, associés de travaux et de gloire dans l'entreprise de l'*Encyclopédie*, avaient été d'abord cordialement unis ; mais ils ne l'étaient plus ; ils parlaient l'un de l'autre avec beaucoup d'estime, mais ils ne vivaient point ensemble, et ne se voyaient presque plus. Je n'ai jamais osé leur en demander la raison.

Jean-Jacques Rousseau et Buffon furent d'abord quelque temps de cette société philosophique ; mais l'un rompit ouvertement; l'autre, avec plus de ménagement et d'adresse, se retira, et se tint à l'écart. Pour ceux-ci, je crois bien savoir quel fut le système de leur conduite.

Buffon, avec le Cabinet du roi et son Histoire naturelle, se sentait assez fort pour se donner une existence considérable. Il voyait que l'école encyclopédique était en défaveur à la cour et dans l'esprit du roi ; il craignit d'être enveloppé dans le commun naufrage; et, pour voguer à pleines voiles, ou du moins pour louvoyer seul prudemment parmi les écueils, il aima mieux avoir à soi sa barque libre et détachée. On ne lui en sut pas mauvais gré ; mais sa retraite avait encore une autre cause.

Buffon, environné chez lui de complaisants et de flatteurs, et accoutumé à une déférence obséquieuse pour ses idées systématiques, était quelquefois désagréablement surpris de trouver parmi nous moins de révérence et de docilité. Je le voyais s'en aller mécontent des contrariétés qu'il avait essuyées. Avec un mérite incontestable, il avait un orgueil et une présomption égale au moins à son mérite. Gâté par l'adulation, et placé par la multitude dans la classe de nos grands hommes, il avait le chagrin de voir que les mathématiciens, les chimistes, les astronomes, ne lui accordaient qu'un rang très-inférieur parmi eux; que les naturalistes eux-mêmes étaient peu disposés à le mettre à leur tête, et que, parmi les gens de lettres, il n'obtenait que le mince éloge d'écrivain élégant et de grand coloriste. Quelques-uns même lui reprochaient d'avoir fastueusement écrit dans un genre qui ne voulait qu'un style simple et naturel. Je me

souviens qu'une de ses amies m'ayant demandé comment je parlerais de lui, s'il m'arrivait d'avoir à faire son éloge funèbre à l'Académie française, je répondis que je lui donnerais une place distinguée parmi les poëtes du genre descriptif; façon de le louer dont elle ne fut pas contente.

Buffon, mal à son aise avec ses pairs, s'enferma donc chez lui avec des commensaux ignorants et serviles, n'allant plus ni à l'une ni à l'autre Académie, et travaillant à part sa fortune chez les ministres, et sa réputation dans les cours étrangères, d'où, en échange de ses ouvrages, il recevait de beaux présents; mais du moins son paisible orgueil ne faisait du mal à personne. Il n'en fut pas de même de celui de Rousseau.

Après le succès qu'avaient eu dans de jeunes têtes ses deux ouvrages couronnés à Dijon, Rousseau, prévoyant qu'avec des paradoxes colorés de son style, animés de son éloquence, il lui serait facile d'entraîner après lui une foule d'enthousiastes, conçut l'ambition de faire secte; et, au lieu d'être simple associé à l'école philosophique, il voulut être chef et professeur unique d'une école qui fût à lui : mais en se retirant de notre société, comme Buffon, sans querelle et sans bruit, il n'eût pas rempli son objet. Il avait essayé, pour attirer la foule, de se donner un air de philosophe antique : d'abord en vieille redingote, puis en habit d'Arménien, il se montrait à l'Opéra, dans les cafés, aux promenades; mais ni sa petite perruque sale et son bâton de Diogène, ni son bonnet fourré, n'arrêtaient les passants. Il lui fallait un coup d'éclat pour avertir les ennemis des gens de lettres, et singulièrement de ceux qui étaient notés du nom de philosophes, que J. J. Rousseau avait fait divorce avec eux. Cette rupture lui attirait une foule de partisans; et il avait bien calculé que les prêtres seraient du nombre. Ce fut donc peu pour lui de se séparer de Diderot et de ses amis, il leur dit des injures; et, par un trait de calomnie lancé contre Diderot, il donna le signal de la guerre qu'il leur déclarait en partant.

Cependant leur société, consolée de cette perte, et peu sensible à l'ingratitude dont Rousseau faisait profession, trouvait en elle-même les plaisirs les plus doux que puissent procurer la liberté de la pensée et le commerce des esprits. Nous n'étions

plus menés et retenus à la lisière, comme chez madame Geoffrin; mais cette liberté n'était pas la licence, et il est des objets révérés et inviolables qui jamais n'y étaient soumis au débat des opinions. Dieu, la vertu, les saintes lois de la morale naturelle, n'y furent jamais mis en doute, du moins en ma présence; c'est ce que je puis attester. La carrière ne laissait pas d'être encore assez vaste; et, à l'essor qu'y prenaient les esprits, je croyais quelquefois entendre les disciples de Pythagore ou de Platon. C'était là que Galiani était quelquefois étonnant par l'originalité de ses idées, et par le tour adroit, singulier, imprévu, dont il en amenait le développement; c'était là que le chimiste Roux nous révélait, en homme de génie, les mystères de la nature; c'était là que le baron d'Holbach, qui avait tout lu et n'avait jamais rien oublié d'intéressant, versait abondamment les richesses de sa mémoire; c'était là surtout qu'avec sa douce et persuasive éloquence, et son visage étincelant du feu de l'inspiration, Diderot répandait sa lumière dans tous les esprits, sa chaleur dans toutes les âmes. Qui n'a connu Diderot que dans ses écrits, ne l'a point connu. Ses systèmes sur l'art d'écrire altéraient son beau naturel. Lorsqu'en parlant il s'animait, et que, laissant couler de source l'abondance de ses pensées, il oubliait ses théories et se laissait aller à l'impulsion du moment, c'était alors qu'il était ravissant. Dans ses écrits, il ne sut jamais former un tout ensemble : cette première opération, qui ordonne et met tout à sa place, était pour lui trop lente et trop pénible. Il écrivait de verve, avant d'avoir rien médité : aussi a-t-il écrit de belles pages, comme il disait lui-même; mais il n'a jamais fait un livre. Or, ce défaut d'ensemble disparaissait dans le cours libre et varié de la conversation.

L'un des beaux moments de Diderot, c'était lorsqu'un auteur le consultait sur son ouvrage. Si le sujet en valait la peine, il fallait le voir s'en saisir, le pénétrer, et, d'un coup d'œil, découvrir de quelles richesses et de quelles beautés il était susceptible. S'il s'apercevait que l'auteur remplît mal son objet, au lieu d'écouter la lecture, il faisait dans sa tête ce que l'auteur avait manqué. Était-ce une pièce de théâtre? il y jetait des scènes, des incidents nouveaux, des traits de caractère; et, croyant

avoir entendu ce qu'il avait rêvé, il nous vantait l'ouvrage qu'on venait de lui lire, et dans lequel, lorsqu'il voyait le jour, nous ne retrouvions presque rien de ce qu'il en avait cité. En général, et dans toutes les branches des connaissances humaines, tout lui était si familier et si présent, qu'il semblait toujours préparé à ce qu'on avait à lui dire; et ses aperçus les plus soudains étaient comme les résultats d'une étude récente ou d'une longue méditation.

Cet homme, l'un des plus éclairés du siècle, était encore l'un des plus aimables; et sur ce qui touchait à la bonté morale, lorsqu'il en parlait d'abondance, je ne puis exprimer quel charme avait en lui l'éloquence du sentiment. Toute son âme était dans ses yeux, sur ses lèvres. Jamais physionomie n'a mieux peint la bonté du cœur.

Je ne vous parle point de ceux de nos amis que vous venez de voir sous l'œil de madame Geoffrin, et soumis à sa discipline. Chez le baron d'Holbach et chez Helvétius, ils étaient à leur aise, et d'autant plus aimables; car l'esprit, dans ses mouvements, ne peut bien déployer et sa force et sa grâce que lorsqu'il n'a rien qui le gêne; et là il ressemblait au coursier de Virgile :

Qualis, ubi abruptis fugit præsepia, vinclis
Tandem liber equus, campoque potitus aperto.....
Emicat, arrectisque fremit cervicibus alte
Luxurians.

Vous devez comprendre combien il était doux pour moi de faire, deux ou trois fois la semaine, d'excellents dîners en aussi bonne compagnie : nous nous en trouvions tous si bien, que, lorsque venaient les beaux jours, nous entremêlions ces dîners de promenades philosophiques en pique-nique dans les environs de Paris, sur les bords de la Seine ; car le régal de ces jours-là était une ample matelote, et nous parcourions tour à tour les endroits renommés pour être les mieux pourvus en beau poisson. C'était le plus souvent Saint-Cloud : nous y descendions le matin en bateau, respirant l'air de la rivière ; et nous en revenions le soir à travers le bois de Boulogne. Vous croyez bien

que, dans ces promenades, la conversation languissait rarement.

Une fois m'étant trouvé seul quelques minutes avec Diderot, à propos de la lettre à d'Alembert sur les spectacles, je lui témoignai mon indignation de la note que Rousseau avait mise à la préface de cette lettre; c'était comme un coup de stylet dont il avait frappé Diderot. Voici le texte de la lettre :

« J'avais un Aristarque sévère et judicieux; je ne l'ai plus, « je n'en veux plus, et il manque bien plus encore à mon cœur « qu'à mes écrits. »

Voici la note qu'il avait attachée au texte :

Si vous avez tiré l'épée contre votre ami, n'en désespérez pas; car il y a moyen de revenir vers votre ami. Si vous l'avez attristé par vos paroles, ne craignez rien; il est possible encore de vous réconcilier avec lui. Mais pour l'outrage, le reproche injurieux, la révélation du secret, et la plaie faite à son cœur en trahison, point de grâce à ses yeux : il s'éloignera sans retour. Ecclés., XXII, 26, 27.

Tout le monde savait que c'était à Diderot que s'adressait cette note infamante, et bien des gens croyaient qu'il l'avait méritée, puisqu'il ne la réfutait pas.

« Jamais, lui dis-je, entre vous et Rousseau mon opinion ne sera en balance : je vous connais, et je crois le connaître. Mais dites-moi par quelle rage et sur quel prétexte il vous a si cruellement outragé. — Retirons-nous, me dit-il, dans cette allée solitaire : là, je vous confierai ce que je ne dépose que dans le sein de mes amis.

LIVRE HUITIÈME.

Lorsque Diderot se vit seul avec moi, et assez loin de la compagnie pour n'en être pas entendu, il commença son récit en ces mots : « Si vous ne saviez pas une partie de ce que j'ai à vous dire, je garderais avec vous le silence, comme je le garde avec le public, sur l'origine et le motif de l'injure que m'a faite un

homme que j'aimais et que je plains encore ; car je le crois bien malheureux ! Il est cruel d'être calomnié, de l'être avec noirceur, de l'être sur le ton perfide de l'amitié trahie, et de ne pouvoir se défendre ; mais telle est ma position. Vous allez voir que ma réputation n'est pas ici la seule intéressée. Or, dès que l'on ne peut défendre son honneur qu'aux dépens de l'honneur d'autrui, il faut se taire, et je me tais. Rousseau m'outrage sans s'expliquer ; mais moi, pour lui répondre, il faut que je m'explique ; il faut que je divulgue ce qu'il a passé sous silence ; et il a bien prévu que je n'en ferais rien. Il était bien sûr que je le laisserais jouir de son outrage, plutôt que de mettre le public dans la confidence d'un secret qui n'est pas le mien ; et, en cela, Rousseau est un agresseur malhonnête ; il frappe un homme désarmé.

« Vous connaissez la passion malheureuse qu'avait prise Rousseau pour madame *** Il eut un jour la témérité de la lui déclarer d'une manière qui devait la blesser. Peu de temps après, Rousseau vint me trouver à Paris « Je suis un fou, je suis un homme perdu, me dit-il : voici ce qui m'est arrivé. » Et il me conta son aventure. — Eh bien ! lui dis-je, où est le malheur ? — Comment ! où est le malheur ! reprit-il ; ne voyez-vous pas qu'elle va écrire à *** que j'ai voulu la séduire, la lui enlever ! Et doutez-vous qu'il ne m'accuse d'insolence et de perfidie ! C'est pour la vie un ennemi mortel que je me suis fait. — Point du tout, lui dis-je froidement : *** est un homme juste ; il vous connaît ; il sait bien que vous n'êtes ni un Cyrus, ni un Scipion. Après tout, de quoi s'agit-il ? D'un moment de délire, d'égarement. Il faut vous-même, sans différer, lui écrire, lui tout avouer ; et, en vous donnant pour excuse une ivresse qu'il doit connaître, le prier de vous pardonner ce moment de trouble et d'erreur. Je vous promets qu'il ne s'en souviendra que pour vous aimer davantage.

« Rousseau, transporté, m'embrassa. — Vous me rendez la vie, me dit-il, et le conseil que vous me donnez me réconcilie avec moi-même : dès ce soir je m'en vais écrire. — Depuis, je le vis plus tranquille, et je ne doutai pas qu'il n'eût fait ce dont nous étions convenus.

« Mais quelque temps après, *** arriva; et, m'étant venu voir, il me parut, sans s'expliquer, si profondément indigné contre Rousseau, que ma première idée fut que Rousseau ne lui avait point écrit. — N'avez-vous pas reçu de lui une lettre? lui demandai-je. — Oui, me dit-il, une lettre qui mériterait le plus sévère châtiment.

« Ah! monsieur; lui dis-je, est-ce à vous de concevoir tant de colère d'un moment de folie dont il vous fait l'aveu, dont il vous demande pardon? Si cette lettre vous offense, c'est moi qu'il en faut accuser; car c'est moi qui lui ai conseillé de vous l'écrire. — Et savez-vous, me dit-il, ce qu'elle contient cette lettre? — Je sais qu'elle contient un aveu, des excuses, et un pardon qu'il vous demande. — Rien moins que tout cela. C'est un tissu de fourberie et d'insolence, c'est un chef-d'œuvre d'artifice pour rejeter sur madame *** le tort dont il veut se laver. — Vous m'étonnez, lui dis-je, et ce n'était point là ce qu'il m'avait promis. » Alors, pour l'apaiser, je lui racontai simplement la douleur et le repentir où j'avais vu Rousseau d'avoir pu l'offenser, et la résolution où il avait été de lui en demander grâce; par là, je l'amenai sans peine au point de le voir en pitié.

« C'est à cet éclaircissement que Rousseau a donné le nom de perfidie. Dès qu'il apprit que j'avais fait pour lui un aveu qu'il n'avait pas fait, il jeta feu et flamme, m'accusant de l'avoir trahi. Je l'appris; j'allai le trouver. — Que venez-vous faire ici? me demanda-t-il. — Je viens savoir, lui dis-je, si vous êtes fou ou méchant. — Ni l'un ni l'autre, me dit-il; mais j'ai le cœur blessé, ulcéré contre vous. Je ne veux plus vous voir. — Qu'ai-je donc fait? lui demandai-je. — Vous avez fouillé, me dit-il, dans les replis de mon âme, vous en avez arraché mon secret, vous l'avez trahi. Vous m'avez livré au mépris, à la haine d'un homme qui ne me pardonnera jamais. » Je laissai son feu s'exhaler; et quand il se fut épuisé en reproches : Nous sommes seuls, lui dis-je, et, entre nous, votre éloquence est inutile. Nos juges sont, ici, la raison, la vérité, votre conscience, et la mienne. Voulez-vous les interroger? Sans me répondre, il se jeta dans son fauteuil, les deux mains sur les yeux, et je pris la parole.

« Le jour, lui dis-je, où nous convînmes que vous seriez sin-

cère dans votre lettre à *** , vous étiez, disiez-vous, réconcilié avec vous-même : qui vous fit donc changer de résolution ? Vous ne répondez point ; je vais me répondre pour vous. Quand il vous fallut prendre la plume, et faire l'humble aveu d'une malheureuse folie, aveu qui cependant vous aurait honoré, votre diable d'orgueil se souleva (oui, votre orgueil : vous m'avez accusé de perfidie, et je l'ai souffert ; souffrez, à votre tour, que je vous accuse d'orgueil, car, sans cela, votre conduite ne serait que de la bassesse). L'orgueil donc vint vous faire entendre qu'il était indigne de votre caractère de vous humilier devant un homme, et de demander grâce à un rival heureux ; que ce n'était pas vous qu'il fallait accuser, mais celle dont la séduction, la coquetterie attrayante, les flatteuses douceurs, vous avaient engagé. Et vous, avec votre art, colorant cette belle excuse, vous ne vous êtes pas aperçu qu'en attribuant le manége d'une coquette à une femme délicate et sensible, aux yeux d'un homme qui l'estime et qui l'aime, vous blessiez deux cœurs à la fois. — Eh bien ! s'écria-t-il, que j'aie été injuste, imprudent, insensé, qu'en inférez-vous qui vous justifie à mes yeux d'avoir trahi ma confiance, et d'avoir révélé le secret de mon cœur ? — J'en infère, lui dis-je, que c'est vous qui m'avez trompé ; que c'est vous qui m'avez induit à vous défendre comme j'ai fait. Que ne me disiez-vous que vous aviez changé d'avis ? Je n'aurais point parlé de votre repentir ; je n'aurais pas cru répéter les propres termes de votre lettre. Vous vous êtes caché de moi pour faire ce que vous saviez bien que je n'aurais point approuvé ; et, lorsque ce coup de votre tête a l'effet qu'il devait avoir, vous m'en faites un crime à moi ! Allez, puisque dans l'amitié la plus sincère et la plus tendre vous cherchez des sujets de haine, votre cœur ne sait que haïr.

« Courage, barbare ! me dit-il ; achevez d'accabler un homme faible et misérable. Il ne me restait au monde, pour consolation, que ma propre estime, et vous venez me l'arracher. — Alors Rousseau fut plus éloquent et plus touchant dans sa douleur qu'il ne l'a été de sa vie. Pénétré de l'état où je le voyais, mes yeux se remplirent de larmes : en me voyant pleurer, lui-même il s'attendrit, et il me reçut dans ses bras.

« Nous voilà donc réconciliés ; lui, continuant de me lire sa

Nouvelle Héloïse qu'il avait achevée, et moi allant à pied, deux ou trois fois la semaine, de Paris à son Ermitage, pour en entendre la lecture, et répondre en ami à la confiance de mon ami. C'était dans les bois de Montmorency qu'était le rendez-vous; j'y arrivais baigné de sueur, et il ne laissait pas de se plaindre lorsque je m'étais fait attendre. Ce fut dans ce temps-là que parut la lettre sur les spectacles, avec ce beau passage de Salomon par lequel il m'accuse de l'avoir outragé et de l'avoir trahi.

« Quoi! m'écriai-je, en pleine paix! après votre réconciliation! Cela n'est point croyable. — Non, cela ne l'est point, et cela n'en est pas moins vrai. Rousseau voulait rompre avec moi et avec mes amis; il en avait manqué l'occasion la plus favorable. Quoi de plus commode en effet que de m'attribuer des torts dont je ne pouvais me laver? Fâché d'avoir perdu cet avantage, il le reprit, en se persuadant que, de ma part, notre réconciliation n'avait été qu'une scène jouée, où je lui en avais imposé. »

« Quel homme! m'écriai-je encore; et il croit être bon! » Diderot me répondit: « Il serait bon, car il est né sensible, et, dans l'éloignement, il aime assez les hommes. Il ne hait que ceux qui l'approchent, parce que son orgueil lui fait croire qu'ils sont tous envieux de lui; qu'ils ne lui font du bien que pour l'humilier; qu'ils ne le flattent que pour lui nuire, et que ceux même qui font semblant de l'aimer sont de ce complot. C'est là sa maladie. Intéressant par son infortune, par ses talents, par un fonds de bonté, de droiture qu'il a dans l'âme, il aurait des amis, s'il croyait aux amis. Il n'en aura jamais, ou ils l'aimeront seuls; car il s'en méfiera toujours. »

Cette méfiance funeste, cette facilité si légère et si prompte, non-seulement à soupçonner, mais à croire de ses amis tout ce qu'il y avait de plus noir, de plus lâche, de plus infâme; à leur attribuer des bassesses, des perfidies, sans autre preuve que les rêves d'une imagination ardente et sombre, dont les vapeurs troublaient sa malheureuse tête, et dont la maligne influence aigrissait et empoisonnait ses plus douces affections; ce délire enfin d'un esprit ombrageux, timide, effarouché par le malheur, fut bien réellement la maladie de Rousseau et le tourment de sa pensée.

On en voyait tous les jours des exemples dans la maniere injurieuse dont il rompait avec les gens qui lui étaient les plus dévoués, les accusant tantôt de lui tendre des piéges, tantôt de ne venir chez lui que pour l'épier, le trahir, et le vendre à ses ennemis. J'en sais des détails incroyables; mais le plus étonnant de tous fut la monstrueuse ingratitude dont il paya l'amitié tendre, officieuse, active de ce vertueux David Hume, et la malignité profonde avec laquelle, en le calomniant, il joignit l'insulte à l'outrage. Vous trouverez, dans le recueil même des OEuvres de Rousseau, ce monument de sa honte. Vous y verrez avec quel artifice il a ourdi sa calomnie; vous y verrez de quelles fausses lueurs il a cru tirer, contre son ami le plus vrai, contre le plus honnête et le meilleur des hommes, une conviction de mauvaise foi, de duplicité, de noirceur; vous ne lirez pas sans indignation, dans le récit qu'il fait de sa conduite envers son bienfaiteur, cette tournure de raillerie qui est le sublime de l'insolence :

Premier soufflet sur la joue de mon patron.

Second soufflet sur la joue de mon patron.

Troisième soufflet sur la joue de mon patron.

Je crois l'opinion universelle bien décidée sur le compte de ces deux hommes; mais si, à l'idée qu'on a du caractère de David Hume, il manquait encore quelque preuve, voici des faits dont j'ai été témoin :

Lorsqu'à la recommandation de milord Maréchal et de la comtesse de Boufflers, Hume offrit à Rousseau de lui procurer en Angleterre une retraite libre et tranquille, et que, Rousseau ayant accepté cette offre généreuse, ils furent sur le point de partir; Hume, qui voyait le baron d'Holbach, lui apprit qu'il emmenait Rousseau dans sa patrie. « Monsieur, lui dit le baron, vous allez réchauffer une vipère dans votre sein; je vous en avertis, vous en sentirez la morsure. »

Le baron avait lui-même accueilli et choyé Rousseau; sa maison était le rendez-vous de ce qu'on appelait alors les philosophes; et, dans la pleine sécurité qu'inspire à des âmes honnêtes la sainteté inviolable de l'asyle qui les rassemble, d'Holbach et ses amis avaient admis Rousseau dans leur commerce le plus

intime. Or, on peut voir dans son *Émile* comment il les avait notés. Certes, quand l'étiquette d'athéisme qu'il avait attachée à leur société n'aurait été qu'une révélation, elle aurait été odieuse. Mais, à l'égard du plus grand nombre, c'était une délation calomnieuse, et il le savait bien; il savait bien que le théisme de son vicaire avait ses prosélytes et ses zélateurs parmi eux. Le baron avait donc appris à ses dépens à le connaître; mais le bon David Hume croyait voir plus de passion que de vérité dans l'avis que le baron lui donnait. Il ne laissa donc pas d'emmener Rousseau avec lui, et de lui rendre dans sa patrie tous les bons offices de l'amitié. Il croyait et il devait croire avoir rendu heureux le plus sensible et le meilleur des hommes; il s'en félicitait dans toutes les lettres qu'il écrivait au baron d'Holbach, et il ne cessait de combattre la mauvaise opinion que le baron avait de Rousseau. Il lui faisait l'éloge de la bonté, de la candeur, de l'ingénuité de son ami. « Il m'est pénible, lui disait-il, de penser que vous soyez injuste à son égard. Croyez-moi, Rousseau n'est rien moins qu'un méchant homme. Plus je le vois, plus je l'estime et je l'aime. » Tous les courriers, les lettres de Hume à d'Holbach répétaient les mêmes louanges; et celui-ci, en nous les lisant, disait toujours : *Il ne le connaît pas encore; patience, il le connaîtra*. En effet, peu de temps après il reçoit une lettre dans laquelle Hume débute ainsi : *Vous aviez bien raison, monsieur le baron! Rousseau est un monstre!* Ah! nous dit le baron froidement et sans s'étonner, *il le connaît enfin*.

Comment un changement si brusque et si soudain était-il arrivé dans l'opinion de l'un, et dans la conduite de l'autre? Vous le verrez dans l'exposé des faits publiés par les deux parties. Ici, ce que j'ai dû consigner, attester, c'est que, dans le temps même que Rousseau accusait Hume de le tromper, de le trahir, de le déshonorer à Londres, ce même Hume, plein de candeur, de zèle et d'amitié pour lui, s'efforçait de détruire à Paris les impressions funestes qu'il y avait laissées, et de le rétablir dans l'estime et la bienveillance de ceux qui avaient pour lui le plus d'aversion et de mépris.

Quel ravage un excès d'orgueil n'avait-il pas fait dans une

âme naturellement douce et tendre ! avec tant de lumières et de talents, que de faiblesse, de petitesse et de misère dans cette vanité inquiète, ombrageuse, irascible et vindicative, qu'irritait la seule pensée que l'on eût voulu la blesser ; qui le supposait même sans aucune apparence, et ne le pardonnait jamais ! Grande leçon pour les esprits enclins à ce vice de l'amour-propre ! Sans cela personne n'eût été plus chéri, plus considéré que Rousseau ; ce fut le poison de sa vie : il lui rendit les bienfaits odieux, les bienfaiteurs insupportables, la reconnaissance importune ; il lui fit outrager, rebuter l'amitié ; il l'a fait vivre malheureux, et mourir presque abandonné. Passons à des objets plus doux, et qui me touchent de plus près.

Ni la vie agréable que je menais à Paris, ni celle plus agréable encore que je menais à la campagne, ne dérobaient à mon cher Odde et à ma sœur la délicieuse quinzaine qui, tous les ans, leur était réservée, et que j'allais passer avec eux à Saumur. C'était là véritablement que toute la sensibilité de mon âme était employée à jouir. Entre ces deux époux qui s'aimaient l'un l'autre plus qu'ils n'aimaient la lumière et la vie, je me voyais chéri et révéré moi-même comme la source de leur bonheur. Je ne me rassasiais point de l'inexprimable douceur de considérer mon ouvrage dans ce bonheur de deux âmes pures, dont tous les vœux appelaient sur moi les bénédictions du ciel. Leur tendresse me pénétrait, leur piété me ravissait l'âme. Leurs mœurs étaient, pour ainsi dire, le naturel de la vertu dans toute sa simplicité. A cette jouissance continuelle et de tous les moments se joignait celle de les voir chéris, honorés dans leur ville : madame Odde y était citée pour le modèle des femmes ; le nom de M. Odde était comme un synonyme de justice et de vérité. La commission de la cour des aides établie à Saumur, et la compagnie des fermiers généraux, avaient-elles ensemble quelque contestation, Odde était leur arbitre et leur conciliateur, j'étais témoin de cette confiance acquise à un autre moi-même. J'étais témoin de l'amour du peuple pour un homme exerçant un emploi de rigueur, sans que jamais une seule plainte se fît entendre contre lui, tant son humanité savait tout adoucir. Moi-même je participais au respect qu'on avait pour eux. On ne savait quelle fête me faire ;

et tous les jours que nous passions ensemble étaient des jours de réjouissance. Vous ne seriez pas nés, mes enfants, si ma bonne sœur eût vécu : c'eût été auprès d'elle que je serais allé vieillir. Mais elle portait dans son sein le germe de la maladie funeste à toute ma famille ; et bientôt cet espoir dont je m'étais flatté me fut cruellement ravi.

Dans l'un de ces heureux voyages que je faisais à Saumur, je profitai du voisinage de la terre des Ormes, pour y aller voir le comte d'Argenson, l'ancien ministre de la guerre, que le roi y avait exilé. Je n'avais pas oublié les bontés qu'il m'avait témoignées dans le temps de sa gloire. Jeune encore lorsque j'avais fait un petit poëme sur l'établissement de l'École militaire, dont il avait le principal honneur, il s'était plu à faire valoir ce témoignage de mon zèle. Chez lui, à table, il m'avait présenté à la noblesse militaire comme un jeune homme qui avait des droits à sa reconnaissance et à sa protection. Il me reçut dans son exil avec une extrême sensibilité. O mes enfants, quelle maladie incurable que celle de l'ambition ! quelle tristesse que celle de la vie d'un ministre disgracié ! Déjà usé par le travail, le chagrin achevait de ruiner sa santé. Son corps était rongé de goutte, son âme l'était bien plus cruellement de souvenirs et de regrets ; et, à travers l'aimable accueil qu'il voulut bien me faire, je ne laissai pas de voir en lui une victime de tous les genres de douleur.

En me promenant avec lui dans ses jardins, j'aperçus de loin une statue de marbre ; je lui demandai ce que c'était. « C'est, me dit-il, ce que je n'ai plus le courage de regarder ; » et en nous détournant : « Ah ! Marmontel, si vous saviez avec quel zèle je l'ai servi ! si vous saviez combien de fois il m'avait assuré que nous passerions notre vie ensemble, et que je n'avais pas au monde un meilleur ami que lui ! Voilà les promesses des rois ! voilà leur amitié ! » Et, en disant ces mots, ses yeux se remplirent de larmes.

Le soir, pendant que l'on soupait, nous restions seuls dans le salon. Ce salon était tapissé de tableaux qui représentaient les batailles où le roi s'était trouvé en personne avec lui. Il me montrait l'endroit où ils étaient placés durant l'action ; il me répé-

tait ce que le roi lui avait dit ; il n'en avait pas oublié une parole. « Ici, me dit-il en parlant de l'une de ces batailles, je fus deux heures à croire que mon fils était mort. Le roi eut la bonté de paraître sensible à ma douleur. Combien il est changé ! Rien de moi ne le touche plus. » Ces idées le poursuivaient ; et, pour peu qu'il fût livré à lui-même, il tombait comme abîmé dans sa douleur. Alors sa belle-fille, madame de Voyer, allait bien vite s'asseoir auprès de lui, le pressait dans ses bras, le caressait ; et lui, comme un enfant, laissant tomber sa tête sur le sein ou sur les genoux de sa consolatrice, les baignait de ses larmes, et ne s'en cachait point.

Le malheureux, qui ne vivait que de poisson à l'eau, à cause de sa goutte, était encore privé par là du seul plaisir des sens auquel il eût été sensible ; car il était gourmand. Mais le régime le plus austère ne procurait pas même du soulagement à ses maux. En le quittant, je ne pus m'empêcher de lui paraître vivement touché de ses peines. « Vous y ajoutez, me dit-il, le regret de ne vous avoir fait aucun bien, lorsque cela m'eût été si facile. » Peu de temps après, il obtint la permission d'être transporté à Paris. Je l'y vis arriver mourant, et j'y reçus ses derniers adieux.

Je vous dirai quelque jour, mes enfants, des détails assez curieux sur la cause de sa disgrâce et de celle de son antagoniste, M. de Machault, arrivée le même jour. Un motif de délicatesse m'empêche d'insérer ces particularités dans des Mémoires qu'un accident peut faire échapper de vos mains. Mais, à la place de cette anecdote sérieuse, en voici une assez comique ; car il faut bien parfois égayer un peu mes récits.

Mon ami Vaudesir avait près d'Angers une terre dont son malheureux fils Sainte-James a porté le nom. Comme il savait que tous les ans j'allais voir ma sœur à Saumur (route d'Angers), il m'offrit une fois de m'y mener dans sa chaise de poste, à condition que, sur le temps de mon voyage, il y aurait trois jours pour Sainte-James, où il se rendait. Je pris volontiers cet engagement, et je vis à Sainte-James la fleur des beaux esprits de l'Académie angevine ; entre autres un abbé qui ressemblait beaucoup à l'abbé Beau-Génie du *Mercure Galant*. Il venait de se si-

gnaler par un trait de sottise si singulier, si rare, que je ne pouvais pas le croire. « Le croirez-vous, me dit Vaudesir, s'il vous le répète lui-même? Aidez-moi seulement à l'y engager : vous allez voir. » Vers la fin du dîner, je mis l'abbé en scène, en lui parlant de son académie; et Vaudésir, prenant la parole, en fit un éloge pompeux. « C'est, me dit-il, après l'Académie française, le corps littéraire le plus illustre et le mieux composé. Tout récemment M. de Contades le fils vient d'y être reçu. C'est M. l'abbé qui a parlé au nom de l'Académie, et avec le plus grand succès. — A l'éloge du fils, repris-je, M. l'abbé n'a pas manqué d'ajouter l'éloge du père? — Non, assurément, dit l'abbé, je n'ai eu garde d'y manquer, et j'ai payé à M. le maréchal un juste tribut de louanges. — Le champ, lui dis-je, était riche et vaste. Cependant il y avait un pas difficile à passer. — Oui, me dit-il en souriant, l'affaire de Minden : vraiment, c'était l'endroit critique; mais je m'en suis tiré assez heureusement. D'abord, j'ai parlé des actions qui avaient mérité à M. le maréchal de Contades le commandement des armées; j'ai rappelé tout ce qu'il avait fait de plus glorieux jusque-là; et lorsque je suis arrivé à la bataille de Minden, je n'ai dit que deux mots : *Contades paraît*, *Contades est vaincu;* et puis j'ai parlé d'autre chose. » Comme le rire m'étouffait, j'y voulus faire diversion. « Ces mots, lui dis-je, rappellent ceux de César après la défaite du fils de Mithridate : *Je suis venu*, *j'ai vu*, *et j'ai vaincu.* — Il est vrai, dit l'abbé; l'on a même trouvé ma phrase un peu plus laconique. » L'air d'emphase et de gravité dont il avait prononcé sa sottise était si plaisant, que Vaudesir et moi, pour n'en pas éclater de rire, nous n'osions nous regarder l'un l'autre; encore eûmes-nous de la peine à garder notre sérieux.

Ces voyages et ces absences déplaisaient à madame Geoffrin. De toute la belle saison je n'assistais à l'Académie. On lui en faisait des plaintes; elle s'imaginait que je me donnais un tort grave en cédant mes jetons aux académiciens assidus (ce qui, à l'égard des d'Olivets, était assurément une crainte bien mal fondée), et j'essuyais souvent de vives réprimandes sur ce qu'elle appelait l'inconséquence de ma conduite. « Quoi de plus ridicule en effet, disait-elle, que d'avoir désiré d'être de l'Acadé-

mie, et de ne pas y assister après y avoir été reçu? » J'avais pour excuse l'exemple du plus grand nombre, encore moins assidu que moi; mais elle prétendait, avec raison, que j'étais de ceux dont les fonctions académiques exigeaient l'assiduité. Elle avait bien aussi son petit intérêt personnel dans ses remontrances; car elle passait les étés à Paris; et, dans ce temps-là, elle ne voulait point que sa société littéraire fût dispersée. J'écoutais ses avis avec une modestie respectueuse; et, le lendemain, je m'échappais comme si elle ne m'avait rien dit. Il était assez naturel que ses bontés pour moi en fussent refroidies; mais un dîner, où j'étais aimable, me réconciliait avec elle; et, dans les occasions sérieuses, elle se reprenait d'affection pour moi. Je l'éprouvai dans deux maladies dont je fus attaqué chez elle. L'une avait été cette même fièvre qui m'a repris cinq fois en ma vie, et qui finira par m'enlever : elle me vint dans le temps qu'on imprimait ma *Poétique*. J'y voulais encore ajouter quelques articles; et ce travail, dont j'avais la tête remplie, rendait, dans les redoublements de ma fièvre, le délire plus fatigant. Mes amis n'étaient pas tranquilles sur mon état, madame Geoffrin en était inquiète. Le petit médecin de ses laquais, Geviglan, m'en tira très-bien.

Mon autre maladie fut un rhume d'une qualité singulière : c'était une humeur visqueuse qui obstruait l'organe de la respiration, et qu'avec tout l'effort d'une toux violente je ne pouvais expectorer. Vous concevez qu'après avoir vu périr toute ma famille du mal de poitrine, j'avais quelque raison de croire que c'était mon tour. Je le crus en effet; et, privé du sommeil, maigrissant à vue d'œil, enfin me sentant dépérir, et ne doutant pas que le dernier période de la maladie ne s'annonçât bientôt par le symptôme accoutumé, je pris ma résolution, et ne songeai plus qu'à trouver quelque sujet d'ouvrage qui préoccupât ma pensée, et qui, après avoir rempli mes derniers moments, pût laisser de moi traces d'homme.

On m'avait fait présent d'une estampe de Bélisaire, d'après le tableau de Van Dyck; elle attirait souvent mes regards, et je m'étonnais que les poëtes n'eussent rien tiré d'un sujet si moral, si intéressant. Il me prit envie de le traiter moi-même en prose;

et, dès que cette idée se fut emparée de ma tête, mon mal fut suspendu comme par un charme soudain. O pouvoir merveilleux de l'imagination! Le plaisir d'inventer ma fable, le soin de l'arranger, de la développer, l'impression d'intérêt que faisait sur moi-même le premier aperçu des situations et des scènes que je préméditais, tout cela me saisit et me détacha de moi-même, au point de me rendre croyable tout ce que l'on raconte des ravissements extatiques. Ma poitrine était oppressée, je respirais péniblement, j'avais des quintes d'une toux convulsive: je m'en apercevais à peine. On venait me voir, on me parlait de mon mal; je répondais en homme occupé d'autre chose : c'était à Bélisaire que je pensais. L'insomnie, qui jusqu'alors avait été si pénible pour moi, n'avait plus cet ennui, ce tourment de l'inquiétude. Mes nuits, comme mes jours, se passaient à rêver aux aventures de mon héros. Je ne m'en épuisais pas moins; et ce travail continuel aurait achevé de m'éteindre, si l'on n'eût pas trouvé quelque remède à mon mal. Ce fut Gatti, médecin de Florence, célèbre promoteur de l'inoculation, habile dans son art, et, de plus, homme très-aimable; ce fut lui qui, m'étant venu voir, me sauva. « Il s'agit, me dit-il, de diviser cette humeur épaisse et glutineuse qui vous empâte le poumon; et le remède en est agréable; il faut vous mettre à la boisson de l'oxymel. » Je ne fis donc que délayer au feu d'excellent miel dans d'excellent vinaigre; et, du sirop formé de ce mélange, l'usage salutaire me guérit en très-peu de temps. Il y avait alors plus de trois mois que je croyais périr; mais, dans ces trois mois, j'avais avancé mon ouvrage. Les chapitres qui demandaient des études étaient les seuls qui me restaient à composer. Tout le travail de l'imagination était fini; c'était le plus intéressant.

Si cet ouvrage est d'un caractère plus grave que mes autres écrits, c'est qu'en le composant je croyais proférer mes dernières paroles, *novissima verba*, comme disaient les anciens. Le premier essai que je fis de cette lecture, ce fut sur l'âme de Diderot; le second, sur l'âme du prince héréditaire de Brunswick, aujourd'hui régnant. Diderot fut très-content de la partie morale; il trouva la partie politique trop rétrécie, et il m'engagea

à l'étendre. Le prince de Brunswick, qui voyageait en France, après avoir fait, contre nous, la guerre avec une loyauté chevaleresque et une valeur héroïque, jouissait, à Paris, de cette haute estime que lui méritaient ses vertus; hommage plus flatteur que ces respects d'usage que l'on marque aux personnes de sa naissance et de son rang. Il désira d'assister à une séance particulière de l'Académie française, honneur jusque-là réservé aux têtes couronnées. Dans cette séance, je lus un ample extrait de Bélisaire, et j'eus le plaisir de voir le visage du jeune héros s'enflammer aux images que je lui présentais, et ses yeux se remplir de larmes.

Il se plaisait singulièrement au commerce des gens de lettres, et vous verrez bientôt le cas qu'il en faisait. Helvétius lui donna à dîner avec nous, et il convint que, de sa vie, il n'avait fait un dîner pareil. Je n'étais pas fait pour y être remarqué; je le fus cependant. Helvétius ayant dit au prince qu'il lui trouvait de la ressemblance avec le prétendant, et le prince lui ayant répondu qu'en effet bien des personnes avaient déjà fait cette remarque, je dis à demi-voix : « Avec quelques traits de plus de cette ressemblance, le prince Édouard aurait été roi d'Angleterre. » Ce mot fut entendu, le prince y fut sensible, et je l'en vis rougir de modestie et de pudeur.

Autant la lecture de *Bélisaire* avait réussi à l'Académie, autant j'étais certain qu'il réussirait mal en Sorbonne. Mais ce n'était point là ce qui m'inquiétait; et, pourvu que la cour et le parlement ne se mêlassent point de la querelle, je voulais bien me voir aux prises avec la faculté de théologie. Je pris donc mes précautions pour n'avoir qu'elle à redouter.

L'abbé Terray n'était pas encore dans le ministère; mais au parlement, dont il était membre, il avait le plus grand crédit. J'allai avec madame Gaulard, son amie, passer quelque temps à sa terre de la Motte, et là, je lui lus *Bélisaire*. Quoique naturellement peu sensible, il le fut à cette lecture. Après l'avoir intéressé, je lui confiai que j'appréhendais quelque hostilité de la part de la Sorbonne, et je lui demandai s'il croyait que le parlement condamnât mon livre, dans le cas qu'il fût censuré. Il m'assura que le parlement ne se mêlerait point de cette affaire,

et me promit d'être mon défenseur, si quelqu'un m'y attaquait.

Ce n'était pas tout. Il me fallait un privilége, et il me fallait l'assurance qu'il ne serait point révoqué. Je n'avais aucun crédit personnel auprès du vieux Maupeou, alors garde des sceaux; mais la femme de mon libraire, madame Merlin, en était connue et protégée. Je le fis pressentir par elle, et il nous promit toute faveur.

Il me restait à prendre mes sûretés du côté de la cour; et, ici, l'endroit périlleux de mon livre n'était pas la théologie. Je redoutais les allusions, les applications malignes, et l'accusation d'avoir pensé à un autre que Justinien dans la peinture d'un roi faible et trompé. Il n'y avait, malheureusement, que trop d'analogie d'un règne à l'autre; le roi de Prusse le sentit si bien, que, lorsqu'il eut reçu mon livre, il m'écrivit, de sa main, au bas d'une lettre de son secrétaire *Lecat* : « Je viens de lire le début de votre *Bélisaire;* vous êtes bien hardi! » D'autres pouvaient le dire; et si les ennemis que j'avais encore m'attaquaient de ce côté-là, j'étais perdu.

Cependant, il n'y avait pas moyen de prendre, à cet égard, des précautions directes. La moindre inquiétude que j'aurais témoignée aurait donné l'éveil, et m'aurait dénoncé. Personne n'aurait pris sur soi ni de me rassurer, ni de me promettre assistance; et le premier conseil que l'on m'aurait donné aurait été de jeter au feu mon ouvrage, ou d'en effacer tout ce qui pouvait être susceptible d'allusion; et que n'aurait-il pas fallu en effacer?

Je pris la contenance toute contraire à celle de l'inquiétude. J'écrivis au ministre de la maison du roi, le comte de Saint-Florentin, que j'étais sur le point de mettre au jour un ouvrage dont le sujet me semblait digne d'intéresser le cœur du roi; que je souhaitais vivement que sa majesté me permît de le lui dédier, et qu'en le lui donnant à examiner (à lui, ministre), j'irais le supplier de solliciter pour moi cette faveur. Pour cela, je lui demandais un moment d'audience, et il me l'accorda.

En lui confiant mon manuscrit, je lui avouai, en confidence, qu'il y avait un chapitre dont les théologiens fanatiques pourraient bien n'être pas contents. « Il est donc bien intéressant

pour moi, lui dis-je, que le secret n
vous supplie, monsieur le comte, de
manuscrit de votre cabinet. » Comm
moi, il me le promit, et il me tint pa
après, en me rendant mon ouvrage q
fait lire, il me dit que la religion de
goût des théologiens; que vraisembl
censuré, et que, pour cela seul, il n
accepter la dédicace. Sur quoi je le
garder le silence, et je me retirai con

Que voulais-je, en effet ? Avoir à l
tention où j'avais été de dédier mon
conséquent, une preuve que rien n'a
pensée que de faire la satire de son r
même. Avec ce moyen de défense, j
ce côté. Mais il me fallait passer sou
et, au lieu d'un, l'on m'en donna d
n'ayant osé prendre sur lui d'approu
théologie.

Voilà donc *Bélisaire* soumis à l'exa
bonne : il s'appelait Chevrier. Huit jou
mon ouvrage, j'allai le voir. En me
grands éloges ; mais lorsque je jeta
feuillet, je n'y vis point son approbati
lui dis-je, d'écrire là deux mots. » S
« Quoi ! monsieur, insistai-je, ne l'app
monsieur, Dieu m'en garde ! me rép
puis-je au moins savoir ce que vous
ble ? — Peu de chose en détail, mais
semble ; et l'auteur sait trop bien dan
livre, pour exiger de moi d'y mettre
voulus le presser de s'expliquer. « N
vous m'entendez très-bien, je vous ent
pas le temps à nous en dire davantage
seur. » Heureusement j'en trouvai un r
fut imprimé.

Aussitôt qu'il parut, la Sorbonne f

solu, par les sages docteurs, que l'on en ferait la censure. Pour bien des gens, cette censure était encore une chose effrayante; et, de ce nombre, étaient plusieurs de mes amis. L'alarme se mit parmi eux. Ceux-là me conseillaient d'apaiser, s'il était possible, la furie de ces docteurs; d'autres amis, plus fermes, plus jaloux de mon honneur philosophique, m'exhortaient à ne pas mollir. Je rassurai les uns et les autres, ne dis mon secret à aucun, et commencai par bien écouter le public.

Mon livre était enlevé; la première édition en était épuisée; je pressai la seconde, je hâtai la troisième. Il y en avait neuf mille exemplaires de répandus avant que la Sorbonne en eût extrait ce qu'elle y devait censurer; et, grâce au bruit qu'elle faisait sur le quinzième chapitre, on ne parlait que de celui-là; c'était pour moi comme la queue du chien d'Alcibiade. Je me réjouissais de voir comme les docteurs me servaient, en donnant le change aux esprits. Mon rôle à moi était de ne paraître ni faible ni mutin, et de gagner du temps pour laisser se multiplier et se répandre dans l'Europe les éditions de mon livre. Je me tenais donc en défense, sans avoir l'air de craindre la Sorbonne. sans avoir l'air de la braver, lorsqu'un abbé qui depuis a eu lui-même de puissants ennemis à combattre, l'abbé Georgel, vint m'inviter à prendre pour médiateur l'archevêque, en m'assurant que, si je l'allais voir, j'en serais bien reçu, et qu'il le savait disposé à me négocier avec la faculté un accommodement pacifique. Rien ne convenait mieux à mon plan que les voies de conciliation. J'allai voir le prélat : il me reçut d'un air paterne, en m'appelant toujours *Mon cher monsieur Marmontel.* Je fus touché de la bonté que semblaient exprimer des paroles si douces : j'ai su depuis que c'était le protocole de monseigneur en parlant aux petites gens.

Je l'assurai de ma bonne foi, de mon respect pour la religion, du désir que j'avais de ne laisser aucun nuage sur ma doctrine et celle de mon livre; et je ne lui demandai pour grâce que d'être admis à m'expliquer devant lui avec ses docteurs sur tous les points qui, dans ce livre, leur paraissent repréhensibles. Ce personnage de médiateur, de conciliateur parut lui plaire. Il me promit d'agir, et, de mon côté, il me dit d'aller voir le syn-

die de la faculté, le docteur Riballier, et de m'expliquer avec lui.

J'allai voir Riballier : nos entretiens et ma correspondance avec lui sont imprimés ; je vous y renvoie.

Les autres docteurs qu'assembla l'archevêque à sa maison de Conflans, où je me rendais pour y conférer avec eux, furent un peu moins malhonnêtes que Riballier ; mais, dans nos conférences, ils portaient aussi l'habitude de falsifier les passages, pour en dénaturer le sens. Armé de patience et de modération, je rectifiais le texte qu'ils avaient altéré, et leur expliquais ma pensée, en leur offrant d'insérer en notes ces explications dans mon livre, et l'archevêque était assez content de moi ; mais ces messieurs ne l'étaient pas. « Tout ce que vous nous dites là est inutile, conclut enfin l'abbé le Fèvre (vieil ergoteur que dans l'école on n'appelait que la *grande Cateau*) ; il faut absolument faire disparaître de votre livre le quinzième chapitre ; c'est là qu'est le venin. »

« Si ce que vous me demandez était possible, lui répondis-je, peut-être le ferais-je pour l'amour de la paix ; mais, à l'heure qu'il est, il y a quarante mille exemplaires de mon livre répandus dans l'Europe ; et, dans toutes les éditions qu'on en a faites et qu'on en fera, le quinzième chapitre est imprimé, et le sera toujours. Que servirait donc aujourd'hui d'en faire une édition où il ne serait pas? Personne ne l'achèterait, cette édition mutilée ; ce serait de l'argent perdu pour moi-même ou pour mon libraire. — Eh bien ! me dit-il, votre livre sera censuré sans pitié. — Oui, sans pitié, lui dis-je, monsieur l'abbé ; je m'y attends si c'est vous qui en rédigez la censure. Mais monseigneur me sera témoin que j'aurai fait, pour vous adoucir, tout ce que raisonnablement vous pouviez exiger de moi. »

« Oui, mon cher monsieur Marmontel, me dit l'archevêque, sur bien des points j'ai été content de votre bonne foi et de votre docilité ; mais il y a un article sur lequel j'exige de vous une rétractation authentique et formelle : c'est celui de la tolérance. — Si monseigneur veut bien, lui dis-je, jeter les yeux sur quelques lignes que j'ai écrites ce matin, il y verra nettement expliqué quelle est, à ce sujet, mon opinion personnelle, et quels en sont les motifs. » Je lui présentai cette note, que vous trou-

verez imprimée à la suite de *Bélisaire*. Il la lut en silence, et la fit passer aux docteurs. « Bon ! dirent-ils, des lieux communs, rebattus mille fois, mille fois réfutés, qui sont le rebut des écoles. — Vous traitez, leur dis-je, avec bien du mépris l'autorité des Pères de l'Église et celle de saint Paul, dont mes motifs sont appuyés. » Ils me répondirent « que les écrits des Pères de l'Église étaient un arsenal où tous les partis trouvaient des armes, et que le passage de saint Paul que j'alléguais ne prouvait rien. »

« Eh bien! leur demandai-je, puisque votre autorité seule doit faire loi, que me demandez-vous? — Le droit du glaive, me dirent-ils, pour exterminer l'hérésie, l'irréligion, l'impiété, et tout soumettre au joug de la foi. »

C'était là que je les attendais pour me retirer en bon ordre, et me tenir retranché dans un poste où l'on ne pourrait m'attaquer. *Præmunitum, atque ex omni parte causæ septum* (de Or., l. 3). Je leur répondis donc que le glaive était l'une de ces armes *charnelles* que saint Paul avait réprouvées, lorsqu'il avait dit : *Arma militiæ nostræ non carnalia sunt.* » Et, à ces mots, j'allais sortir. Le prélat me retint, et, me serrant les mains entre les siennes, me conjura, avec un pathétique vraiment risible, de souscrire à ce dogme atroce. « Non, monseigneur, lui dis-je. Si je l'avais signé, je croirais avoir trempé ma plume dans le sang ; je croirais avoir approuvé toutes les cruautés commises au nom de la religion. — Vous attachez donc, me dit le Fèvre avec son insolence doctorale, une grande importance et une grande autorité à votre opinion? — Je sais, lui dis-je, monsieur l'abbé, que mon autorité n'est rien ; mais ma conscience est quelque chose ; et c'est elle qui, au nom de l'humanité, au nom de la religion même, me défend d'approuver les persécutions. *Defendenda religio est, non occidendo, sed moriendo; non sævitia, sed patientia... Si sanguine, si tormentis, si malo religionem defendere velis, jam non defendetur, sed polluetur, atque violabitur.* C'est le sentiment de Lactance, c'est aussi celui de Tertullien et celui de saint Paul, et vous me permettrez de croire que ces gens-là vous valaient bien. »

« Allons, dit-il à ses confrères, il n'en faut plus parler.

Monsieur veut être censuré; il le sera. » Ainsi finirent nos conférences. Ce qui m'en était précieux, c'était le résultat que j'en avais tiré. Ce n'était plus ici de petites chicanes théologiques, où j'aurais été exposé aux arguties de l'école; c'était un point de controverse réduit aux termes les plus simples, les plus frappants, les plus tranchants. « Ils ont voulu, pouvais-je dire, me faire reconnaître le droit de forcer la croyance, d'y employer le glaive, les tortures, les échafauds et les bûchers; ils ont voulu me faire approuver qu'on prêchât l'Évangile le poignard à la main; et j'ai refusé de signer cette doctrine abominable. Voilà pourquoi l'abbé le Fèvre m'a déclaré que je serais censuré sans pitié. » Ce résumé, que je fis répandre à la ville, à la cour, au parlement, dans les conseils, rendit la Sorbonne odieuse : en même temps mes amis travaillèrent à la rendre ridicule, et je m'en reposai sur eux.

La première opération de la faculté de théologie avait été d'extraire de mon livre les propositions condamnables. C'était à qui aurait la gloire d'y en découvrir un plus grand nombre. Ils les triaient curieusement comme des perles, que chacun à l'envi apportait dans le magasin. Après en avoir recueilli trente-sept, trouvant ce nombre suffisant, ils en firent imprimer la liste, sous le titre d'*Indiculus*. Voltaire y ajouta l'épithète de *ridiculus*. Jamais l'adjectif et le substantif ne s'accordèrent mieux ensemble; *Indiculus ridiculus* semblaient faits l'un pour l'autre; ils restèrent inséparables. M. Turgot se joua d'une autre manière de la sottise des docteurs. Comme il était bon théologien lui-même, et encore meilleur logicien, il établit d'abord ce principe évident et universellement reconnu, que de deux propositions contradictoires, si l'une est fausse, l'autre est nécessairement vraie. Il mit ensuite en opposition, sur deux colonnes parallèles, les trente-sept propositions réprouvées par la Sorbonne, et les trente-sept contradictoires, bien exactement énoncées. Point de milieu; en condamnant les unes, il fallait que la faculté adoptât, professât les autres. Or, parmi celles-ci, il n'y en avait pas une seule qui ne fût révoltante d'horreur ou ridicule d'absurdité. Ce coup de lumière, jeté sur la doctrine de la Sorbonne, fut foudroyant pour elle. Inutilement voulut-elle re-

tirer son *Indiculus;* il n'était plus temps; le coup était porté.

Voltaire se chargea de traîner dans la boue le syndic Riballier et son scribe Cogé, professeur à ce même collége Mazarin, dont Riballier était principal, et qui, sous sa dictée, avait écrit contre *Bélisaire* et contre moi un libelle calomnieux. En même temps, avec cette arme du ridicule qu'il maniait si bien, Voltaire tomba à bras raccourci sur la Sorbonne entière; et ses petites feuilles, qui arrivaient de Genève et qui voltigeaient dans Paris, amusaient le public aux dépens de la faculté. Quelques autres de mes amis, bons raisonneurs et bons railleurs, eurent aussi la charité de prendre ma défense; si bien que le décret du tribunal théologique était déjà honni et bafoué avant d'avoir paru.

Tandis que la Sorbonne, plus furieuse encore de se voir harcelée, travaillait de toutes ses forces à rendre *Bélisaire* hérétique, déiste, impie, *ennemi du trône et de l'autel* (car c'étaient là ses deux grands chevaux de bataille), les lettres des souverains de l'Europe et celles des hommes les plus éclairés et les plus sages m'arrivaient de tous les côtés, pleines d'éloges pour mon livre, qu'ils disaient être le bréviaire des rois. L'impératrice de Russie l'avait traduit en langue russe, et en avait dédié la traduction à un archevêque de son pays. L'impératrice, reine de Hongrie, en dépit de l'archevêque de Vienne, en avait ordonné l'impression dans ses États, elle qui était si sévère à l'égard des écrits qui attaquaient la religion. Je ne négligeai pas, comme vous pensez bien, de donner connaissance à la cour et au parlement de ce succès universel; et ni l'une ni l'autre n'eurent envie de partager le ridicule de la Sorbonne.

Les choses étant ainsi disposées, et ma présence n'étant plus nécessaire à Paris, j'employai le temps que mirent les docteurs à fabriquer leur censure, je l'employai, dis-je, à remplir les saints devoirs de l'amitié.

Madame Filleul se mourait d'une fièvre lente qui avait pour cause une humeur âcre dans le sang, et pour laquelle le plus habile de nos médecins, Bouvart, lui avait ordonné les eaux et les bains d'Aix-la-Chapelle. La jeune comtesse de Séran l'y accompagnait; mais, dans l'état où était la malade, l'assistance d'un homme leur était nécessaire. Leur ami Bouret me pria

de les accompagner. Je m'en fis un devoir ; et, dès qu'elles apprirent ma réponse, madame de Séran m'écrivit ce billet :

« Est-il bien vrai que vous venez avec nous aux eaux ? Non, « je ne puis le croire. C'était l'objet de tous mes désirs ; mais « je n'osais en faire l'objet de mes espérances. Vos occupa- « tions, vos affaires, vos plaisirs, tout combat ma confiance. « Assurez-m'en vous-même, si vous voulez que je me le per- « suade ; et si vous m'en assurez, croyez que je mettrai cette « marque d'amitié au-dessus de toutes celles qui ont été données « dans la vie. Madame Filleul n'ose pas plus se flatter que moi ; « mais vous seriez peut-être décidé par le désir qu'elle en mon- « tre, et la reconnaissance qu'elle en témoigne. »

Je partis avec elle. Madame Filleul était si mal, et madame de Séran croyait si bien voir mourir son amie en chemin, qu'elle m'avertit de me pourvoir d'un habit de deuil.

Arrivés à Aix-la-Chapelle avec cette femme courageuse, qui, n'ayant plus qu'un souffle de vie, ne laissait pas de sourire encore à la gaieté que nous affections, le médecin des eaux fut appelé ; il la trouva trop affaiblie pour soutenir le bain, et commença par lui faire essayer tout doucement les eaux. L'effet de leur vertu fut tel, que l'éruption de l'humeur ayant rendu la vie à la malade, dans peu de jours elle reprit des forces, et fut en état de soutenir le bain. Alors s'opéra, comme par miracle, un changement prodigieux. L'éruption fut complète sur tout le corps ; et la malade, se sentant ranimée, allait seule, se promenait, et nous faisait admirer les progrès de sa guérison, de son appétit, de ses forces. Hélas ! malgré nos remontrances et nos prières, elle abusa de cette prompte convalescence, en ne voulant plus observer le doux régime qui lui était prescrit : encore, malgré son intempérance, eût-elle été sauvée, sans la fatale imprudence qu'elle commit, à notre insu, au terme de sa guérison.

M. de Marigny, dont la sœur était morte, et qui, voulant se marier à son gré et pour son bonheur, avait épousé la fille aînée de madame Filleul, notre idole à tous, la belle, la spirituelle, la charmante Julie, cédant au désir qu'avait sa femme de venir voir sa mère, nous l'amena, et, tout d'un temps, fit, avec le célèbre dessinateur Cochin, un voyage en Hollande et dans le

Brabant, pour y voir les tableaux des deux écoles hollandaise et flamande.

Je vous ai peint le caractère de cet homme estimable, intéressant et malheureux. Tout ce qu'on peut désirer de charmes dans une jeune personne, soit du côté de la figure, soit du côté de l'esprit et du caractère, douceur, ingénuité, bonté, gaieté ingénieuse, raison même, et raison très-saine, tout cela cultivé avec le plus grand soin, se trouvait réuni dans sa jeune femme. Mais, tourmenté comme il l'était par un amour-propre ombrageux, à peine l'eut-il épousée, qu'il s'avisa d'être jaloux de la tendresse qu'elle avait pour sa mère, et de l'amitié dont elle était liée dès l'enfance avec madame de Séran. Il fut témoin de leur sensibilité mutuelle en se revoyant; mais il dissimula le dépit qu'il en ressentait, et le peu de temps qu'il passa avec nous ne fut obscurci par aucun nuage. Il témoigna même à madame Filleul des sentiments assez affectueux. « Je vous laisse, lui dit-il, notre chère Julie. Il est bien juste qu'elle donne des soins à la santé de sa mère. Dans quelque temps je viendrai la reprendre, et j'espère trouver alors parfaitement rétablie cette santé qui nous est si précieuse à tous. » Il dit aussi des choses aimables à la comtesse de Séran, et il nous laissa tous persuadés qu'il s'en allait tranquille; mais en lui le plus petit grain d'humeur était comme un levain qui fermentait bien vite, et dont l'aigreur se communiquait à toute la masse de ses pensées. Dès qu'il fut seul et livré à lui-même, il se représenta sa femme l'oubliant auprès de sa mère, et, plus en liberté, se réjouissant avec nous de son éloignement. *Elle ne l'aimait point, elle ne vivait point pour lui, et il s'en fallait bien qu'il fût ce qu'elle avait de plus cher au monde.* Telles étaient les réflexions qu'il roulait dans sa malheureuse tête : il m'en avait fait plus d'une fois la triste confidence. Ses lettres cependant furent assez aimables durant tout son voyage, et jusqu'à son retour nous n'aperçûmes rien de ce qui se passait en lui. Laissons-le voyager, et parlons un peu de la vie qu'on menait à Aix-la-Chapelle.

Quoique madame Filleul, naturellement vive, volontaire et gourmande, fît, malgré nous, tout ce qu'il fallait pour retarder sa guérison, la vertu des eaux et des bains ne laissait pas

de chasser encore les nouveaux principes d'acrimonie qu'elle faisait passer tous les jours dans son sang, avec des jus très-épicés, et des ragoûts dont l'assaisonnement était un vrai poison pour elle. Comme elle se vantait d'être guérie, sans en être aussi persuadés qu'elle, nous le croyions assez pour nous en réjouir. Ainsi nos dames se donnaient tous les amusements des eaux. Je les partageais avec elles. L'après-dîner, c'étaient des promenades; le soir, c'était la danse à l'assemblée du *Ridotto*, où l'on jouait gros jeu; mais aucun de nous ne jouait. Les danses étaient toutes anglaises, et très-jolies et très-bien dansées. C'était pour moi un curieux spectacle que ces chaînes d'hommes et de femmes de toutes les nations du nord, Russes, Polonais, Allemands, Anglais surtout, réunis et mêlés par l'attrait commun du plaisir. Je n'ai pas besoin de vous dire que deux Françaises d'une rare beauté, dont la plus vieille avait vingt ans, n'eurent qu'à se montrer pour s'attirer des soins et des hommages. Lors donc que le matin, à la promenade des eaux, ou quelquefois chez elles, on leur faisait la cour, j'avais des heures solitaires; je les employais au travail; je faisais les *Incas*.

Dans ce temps-là, deux de nos évêques français vinrent aux eaux, et se trouvèrent logés dans notre voisinage. L'un, Broglie, évêque de Noyon, était malade; l'autre l'accompagnait; c'était Marbeuf, évêque d'Autun, qui depuis a été ministre de la feuille. L'auteur du livre que la Sorbonne censurait dans ce moment-là fut pour eux un objet de curiosité. Ils vinrent me voir, et m'invitèrent à faire ensemble des promenades. Je compris bien que ces prélats voulaient peloter avec moi; et comme le jeu me plaisait assez, je fis volontiers leur partie.

Ils commencèrent, comme vous pensez bien, par me parler de *Bélisaire*. Ils s'attendaient à me trouver fort effrayé du décret que la Sorbonne allait fulminer contre moi, et ils furent assez surpris de me voir si tranquille sous l'anathème. « Bélisaire, leur dis-je, est un vieux militaire, honnête homme et chrétien dans l'âme, aimant sa religion de bon cœur et de bonne foi; il en croit tout ce qui lui en est enseigné dans l'Évangile, et ne rejette que ce qui n'en est pas. C'est aux noirs fantômes de la superstition, c'est aux monstrueuses horreurs du fanatisme que

Bélisaire refuse sa croyance. J'ai proposé à la Sorbonne de rendre cette distinction évidente dans des notes explicatives que j'ajouterais à mon livre. Elle a refusé ce moyen de conciliation; elle a voulu que le quinzième chapitre fût retranché d'un livre dont quarante mille exemplaires sont déjà répandus : demande puérile; car l'édition tronquée et mise au rebut n'aurait fait que me ruiner. Enfin, elle s'est obstinée à vouloir que je reconnusse le dogme de l'intolérance civile, le droit du glaive, le droit des proscriptions, des exils, des cachots, des poignards, des tortures et des bûchers, pour forcer à croire à la religion de l'agneau; et dans l'agneau de l'Évangile, je n'ai pas voulu reconnaître le tigre de l'inquisition. Je m'en suis tenu à la doctrine de Lactance, de Tertullien, de saint Paul, et à l'esprit de l'Évangile. Voilà pourquoi la Sorbonne est actuellement occupée à fabriquer une censure, où elle foudroiera Bélisaire, Lactance, Tertullien, saint Paul, et quiconque pense comme eux. Prenez garde à vous, messeigneurs, car vous pourriez bien être du nombre. »

« Mais de quoi se mêlent les philosophes, me dit l'évêque d'Autun, de parler de théologie? — De quoi se mêlent les théologiens, lui répliquai-je, de tyranniser les esprits, et d'exciter les princes à employer la force pour violenter la croyance? Les princes sont-ils juges sur l'article de la doctrine et sur les objets de la foi? — Non, certes, me dit-il, les princes n'en sont pas les juges. — Et vous en faites les bourreaux! — Je ne sais pas, reprit-il, pourquoi on accuse aujourd'hui les théologiens d'un genre de persécution qui ne s'exerce plus. Jamais l'Église n'a mis tant de modération dans l'usage de sa puissance. — Il est vrai, monseigneur, lui dis-je, qu'elle en use plus sobrement; et, pour la conserver, elle l'a tempérée. — Pourquoi donc prendre, insista-t-il, ce temps-là même pour l'attaquer? — Parce qu'on n'écrit pas seulement, répondis-je, pour le moment où l'on écrit; qu'il est à craindre que l'avenir ne ressemble au passé; et qu'on prend le moment où les eaux sont basses pour travailler aux digues. — Ah! les digues! ce sont, dit-il, les prétendus philosophes qui les renversent; et ils ne tendent pas à moins qu'à détruire la religion. — Qu'on lui laisse son caractère, à cette religion charitable, bienfaisante et paisible,

j'ose assurer, lui répliquai-je, que l'incrédule même n'osera l'attaquer, et que l'impie se taira devant elle. Ce ne sont ni ses dogmes purs, ni sa morale, ni même ses mystères, qui lui suscitent des ennemis : ce sont les opinions violentes et fanatiques dont une théologie atrabilaire a mêlé sa doctrine ; c'est là ce qui soulève une foule de bons esprits. Qu'on la dégage de ce mélange, qu'on l'épure, qu'on la ramène à sa sainteté primitive ; alors ceux qui l'attaqueront seront les ennemis publics des malheureux qu'elle console. des opprimés qu'elle relève, et des faibles qu'elle soutient. »

« Vous avez beau dire, reprit l'évêque, sa doctrine est constante, l'édifice en est cimenté, et nous ne souffrirons jamais qu'une seule pierre en soit détachée. » Je lui fis observer que l'art des mines était porté fort loin ; qu'avec un peu de poudre on renversait de fond en comble des tours bien hautes, bien solides, et que l'on brisait même les rochers les plus durs. « Me préserve le ciel, ajoutai-je, de souhaiter que ce présage s'accomplisse ! J'aime sincèrement, je révère du fond du cœur cette religion consolante ; mais si jamais elle meurt parmi nous, le fanatisme théologique en sera seul la cause ; ce sera lui qui, de sa main, lui aura porté le coup mortel. »

Alors s'éloignant un peu de moi, et parlant à voix basse à l'évêque de Noyon, je crus entendre qu'il lui disait : *Cela durera plus que nous.* Il se trompait. Ensuite, revenant vers moi : Si vous aimez la religion, insista-t-il, pourquoi vous joignez-vous à ceux qui méditent de la détruire ? — Je ne me joins, lui répondis-je, qu'à ceux qui l'aiment comme moi, et qui désirent qu'elle se montre telle qu'elle est venue du ciel, pure, sans mélange et sans tache, *sicut aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol.* — Il ajouta en souriant : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* — Oui, répliquai-je, terrible aux méchants, aux fanatiques, aux impies ; mais terrible dans l'avenir avec les armes qui lui sont propres, et qui ne sont ni le fer ni le feu. » Telle fut à peu près notre première conversation.

Une autre fois, comme il en revenait sans cesse à dire que les philosophes se donnaient trop de libertés : « Il est vrai, monseigneur, lui dis-je, que parfois ils s'avisent d'être vos sup-

pléants dans des fonctions assez belles ; mais ce n'est qu'autant que vous-mêmes vous ne daignez pas les remplir. — Quelles fonctions? demanda-t-il. — Celles de prêcher sur les toits des vérités qu'on dit trop rarement aux souverains, à leurs ministres, aux flatteurs qui les environnent. Depuis l'exil de Fénelon, ou, si vous voulez, depuis ce petit cours de morale touchante que Massillon fit faire à Louis XV enfant, leçons prématurées et par là inutiles, les vices, les crimes publics ont-ils trouvé dans le sacerdoce un seul agresseur courageux? En chaire, on ose bien tancer de petites faiblesses et des fragilités communes; mais les passions désastreuses, les fléaux politiques, en un mot, les sources morales des malheurs de l'humanité, qui ose les attaquer? Qui ose demander compte à l'orgueil, à l'ambition, à la vaine gloire, au faux zèle, à la fureur de dominer et d'envahir, qui ose leur demander compte, devant Dieu et devant les hommes, des larmes et du sang de leurs innombrables victimes? » Alors je supposai un Chrysostome en chaire; et, en exposant les sujets qui invoqueraient son éloquence, je fus peut-être moi-même éloquent dans ce moment-là.

Quoi qu'il en soit, mes deux prélats, après m'avoir tâté le pouls deux ou trois fois, trouvèrent mon mal incurable; et lorsqu'un jour, en leur montrant sur ma table le manuscrit des *Incas*, je leur dis, « Voilà un ouvrage qui réduira vos docteurs à l'alternative de brûler l'Évangile ou de respecter dans Las-Casas, cet apôtre des Indes, les mêmes sentiments et la même doctrine qu'ils condamnent dans Bélisaire, » ils virent qu'il n'y avait plus rien à espérer de moi. Ainsi leur zèle découragé, ou plutôt leur curiosité satisfaite, me laissa disposer d'un temps que nous perdions ensemble, eux à vouloir faire de moi un philosophe théologien, et moi à vouloir faire d'eux des théologiens philosophes.

Le travail que demandait encore mon livre des *Incas* fut interrompu quelque temps, pour faire place à celui d'un mémoire où j'ai plaidé la cause des paysans du Nord, et qui est imprimé dans la collection de mes OEuvres.

Je venais de lire dans les gazettes qu'à la Société économique de Pétersbourg, un anonyme proposait un prix de mille ducats

pour le meilleur ouvrage sur cette question : *Est-il avantageux pour un État que le paysan possède en propre du terrain, ou qu'il ait seulement des biens meubles? Et jusqu'où le droit du paysan sur cette propriété devrait-il s'étendre pour l'avantage de l'État?*

Je ne doutai pas que l'anonyme ne fût l'impératrice de Russie elle-même; et puisque sur ce grand objet elle voulait que la vérité fût connue dans ses États, je résolus de la montrer tout entière. L'un des ministres de Russie, M. de Saldern, était venu prendre les eaux d'Aix-la-Chapelle. Je le voyais souvent, et il me parlait des affaires du Nord avec autant d'ouverture de cœur qu'il est permis à un ministre sage. Ce fut par lui que mon mémoire parvint à sa destination. Il n'obtint pas le prix, et je l'avais prévu; mais il fit son impression, et j'en reçus des témoignages.

Ainsi mes heures solitaires étaient remplies et utilement occupées. Mais un objet non moins intéressant pour moi que mon travail, et, à vrai dire, plus attrayant encore, c'était la conversation de mes trois femmes, toutes les trois de caractères différents, mais si analogues que leurs couleurs se mariaient et se fondaient ensemble comme celles de l'arc-en-ciel. Or, c'est de ce mélange harmonieux de sentiments et de pensées que résulte le charme de la conversation. Un assentiment unanime commence par être agréable, et finit par être ennuyeux. Aussi madame Filleul disait-elle qu'elle aimait la contrariété; qu'il n'y avait que cela de naturel et de sincère; que la nature n'avait rien fait de pareil, ni deux œufs, ni deux feuilles d'arbres, ni deux esprits et deux caractères, et que, partout où l'on croyait voir une ressemblance constante de sentiments et d'opinions, il y avait dissimulation et complaisance de part ou d'autre, souvent même des deux côtés.

L'une des trois, madame de Séran, m'avait mis dans sa confidence, et cette confidence était de nature à donner lieu à d'intéressants tête-à-tête. Il s'agissait pour elle de succéder, si elle l'avait voulu, à madame de Pompadour. Elle était en relation continuelle avec le roi; il lui écrivait par tous les courriers; et ces lettres et les réponses me passaient toutes sous les yeux. Voici comment s'était noué le fil de ce petit roman :

Madame de Séran était fille d'un M. de Bulioud, bon gentilhomme, sans fortune, ci-devant gouverneur des pages du duc d'Orléans. Par une fatalité des plus étranges et que je ne puis expliquer, cette jeune personne, dès l'âge de quinze ans, avait été l'objet de l'humeur violente et sombre de son père, et de l'aversion de sa mère. Belle comme l'Amour, et encore plus intéressante par le charme de sa bonté et de sa naïve innocence que par l'éclat de sa beauté, elle pleurait et gémissait dans cette situation si triste et si cruelle, lorsque son père prit tout à coup la résolution de la marier, en lui donnant pour dot sa place de gouverneur des pages, qu'il cédait à son gendre. Cet époux qu'il lui présenta était aussi un gentilhomme d'ancienne race, mais n'ayant pour tout bien qu'une petite terre en Normandie. C'était peu d'être pauvre, M. de Séran était laid, et d'une laideur rebutante; roux, mal fait, borgne, et un dragon dans l'œil; d'ailleurs, le plus honnête et le meilleur des hommes. Lorsqu'il fut présenté à notre belle Adelaïde, elle en pâlit d'effroi, et le cœur lui bondit de dégoût et de répugnance. La présence de ses parents lui fit dissimuler, tant qu'il lui fut possible, cette première impression; mais M. de Séran s'en aperçut. Il demanda qu'il lui fût permis d'être quelques moments tête à tête avec elle; et lorsqu'ils furent seuls : « Mademoiselle, lui dit-il, vous me trouvez bien laid, et ma laideur vous épouvante; je le vois; vous pouvez l'avouer sans détour. Si vous croyez que cette répugnance soit invincible, parlez-moi comme à votre ami : le secret vous sera gardé; je prendrai sur moi la rupture; vos père et mère ne sauront rien de l'aveu que vous m'aurez fait. Cependant, s'il était possible de vous rendre supportables dans un mari ces disgrâces de la nature, et s'il ne fallait pour cela que les soins et les complaisances d'une bonne et tendre amitié, vous pourriez les attendre du cœur d'un honnête homme qui vous saurait gré toute la vie de ne l'avoir point rebuté. Consultez-vous, et répondez-moi; vous êtes parfaitement libre. »

Adelaïde était si malheureuse; elle voyait dans cet honnête homme un désir si sincère de lui procurer un sort plus doux, qu'elle espéra se donner le courage de l'accepter. « Monsieur, lui dit-elle, ce que je viens d'entendre, le caractère de bonté,

de probité que ce langage annonce, me prévient en votre faveur de l'estime la plus sincère. Donnez-moi vingt-quatre heures pour faire mes réflexions, et venez me revoir demain. »

Il ne fallut pas moins que les conseils les plus pressants de la raison et du malheur pour la déterminer; mais enfin l'estime que M. de Séran lui avait inspirée triompha de tous ses dégoûts. « Monsieur, lui dit-elle en le revoyant, je suis persuadée que la laideur, ainsi que la beauté, s'oublie, et que les seules qualités dont l'habitude n'affaiblit point l'impression, et dont tous les jours, au contraire, elle fait mieux sentir le prix, ce sont les qualités de l'âme : je les trouve en vous, c'est assez ; et je me fie à votre honnêteté du soin de mon bonheur. Je désire faire le vôtre. »

Ainsi se maria mademoiselle de Bulioud, avant ses quinze ans accomplis; et M. de Séran fut pour elle tout ce qu'il avait promis d'être. Je ne dis pas que cette union eût les charmes de l'amour; mais elle avait les douceurs de la paix, de l'amitié, de la plus tendre estime. Le mari, sans inquiétude, voyait sa femme environnée d'adorateurs; et la femme, par sa conduite raisonnable et décente, honorait aux yeux du public la confiance de son mari.

Cependant, comme il était impossible de la voir, de l'entendre, surtout de la connaître, sans désirer pour elle un meilleur sort, ses amis s'occupèrent du soin de sa fortune; et, au mariage du duc de Chartres, ils songèrent à la placer honorablement auprès de la jeune princesse: mais pour cela il ne suffisait pas d'une noblesse ancienne et pure, il fallait encore être du nombre des femmes présentées au roi; telle était l'étiquette de la cour d'Orléans. Cet honneur était réservé à quatre cents ans de noblesse, et, à ce titre, elle avait le droit d'y prétendre. Il lui fut accordé. Mais le roi, après avoir écouté plus attentivement l'éloge de sa beauté que les témoignages sur sa noblesse, mit, pour condition à son consentement, qu'après sa présentation elle irait l'en remercier; article secret pour M. de Séran, et auquel sa femme elle-même ne s'était pas attendue; car, de bien bonne foi, elle n'aspirait qu'à la place qui lui était promise dans la cour du duc d'Orléans; et lorsqu'au rendez-vous que lui donna le roi dans

ses petits cabinets, il fallut aller seule le remercier tête à tête, j'ai su qu'elle en était tremblante. Cependant elle s'y rendit, et j'arrivai chez madame Filleul comme on y attendait son retour. Ce fut là que j'appris ce que je viens de raconter; et je vis bien que pour ses amis la place à la cour d'Orléans n'avait été qu'un spécieux prétexte, et que le rendez-vous actuel était leur objet important.

J'eus le plaisir de voir les châteaux en Espagne de l'ambition s'élever; la jeune comtesse toute-puissante, le roi et la cour à ses pieds, tous ses amis comblés de grâces, de faveurs; moi-même honoré de la confiance de la maîtresse, et par elle inspirant et faisant faire au roi tout le bien que j'aurais voulu : il n'y avait rien de si beau. On attendait la jeune souveraine, on comptait les minutes, on mourait d'impatience de la voir arriver; et cependant on était bien aise qu'elle n'arrivât point encore.

Elle arrive enfin, et nous raconte son voyage. Un garçon de la chambre l'attendait à la grille de la chapelle; il était nuit close; elle était montée par un escalier dérobé dans les petits appartements. Le roi ne s'était pas fait attendre. Il l'avait abordée d'un air aimable, lui avait pris les mains, les lui avait baisées respectueusement, et, la voyant craintive, il l'avait rassurée par de douces paroles et un regard plein de bonté. Ensuite il l'avait fait asseoir vis-à-vis de lui, l'avait félicitée sur le succès de sa présentation, en lui disant que rien de si beau n'avait paru dans sa cour, et que tout le monde en était d'accord. « Il est donc bien vrai, sire, lui ai-je répondu, nous dit-elle, que le bonheur nous embellit? Et, si cela est, je dois être encore plus belle dans ce moment. — Aussi l'êtes-vous, m'a-t-il dit en me prenant les mains et en les serrant doucement dans les siennes, qui étaient tremblantes. Après un moment de silence, où ses regards seuls me parlaient, il m'a demandé quelle serait la place que j'ambitionnerais à sa cour. Je lui ai répondu : La place de la princesse d'Armagnac (c'était une vieille amie du roi, qui venait de mourir). — Ah! vous êtes bien jeune, m'a-t-il dit, pour remplacer une amie qui m'a vu naître, qui m'a tenu sur ses genoux, et que j'ai chérie dès le berceau. Il faut du temps, ma-

dame, pour obtenir ma confiance : j'ai tant de fois été trompé ! — Oh ! je ne vous tromperai pas, lui ai-je dit ; et, pour mériter le beau titre de votre amie, s'il ne faut que du temps, j'en ai à vous donner. — Ce langage, avec mes vingt ans, l'a surpris, mais ne lui a pas déplu. En changeant de propos, il m'a demandé si je trouvais ses petits appartements meublés d'assez bon goût. — Non, lui ai-je dit, je les voudrais en bleu. — Comme le bleu est sa couleur, cette réponse l'a flatté. J'ai ajouté qu'à cela près je les trouvais charmants. — Si vous vous y plaisez, m'a-t-il dit, j'espère que vous voudrez bien y venir quelquefois ; par exemple, tous les dimanches, à la même heure qu'aujourd'hui. — Je l'ai assuré que je saisirais tous les moments de lui faire ma cour. Sur quoi il m'a quittée pour aller souper avec ses enfants. Il m'a donné rendez-vous à la huitaine, à la même heure. Je vous annonce donc à tous que je serai l'amie du roi, et que je ne serai rien de plus. »

Comme cette résolution était non-seulement dans sa tête, mais dans son cœur, elle y tint, et j'en eus la preuve. Au second rendez-vous, elle trouva le salon meublé en bleu comme elle l'avait désiré ; attention assez délicate. Elle s'y rendait tous les dimanches; et par Janel, l'intendant des postes, elle recevait fréquemment, dans l'intervalle des rendez-vous, des lettres de la main du roi ; mais dans ces lettres, que j'ai vues, il ne sortait jamais des bornes d'une galanterie respectueuse ; et les réponses qu'elle y faisait, pleines d'esprit, de grâce et de délicatesse, flattaient son amour-propre, sans jamais flatter son amour. Madame de Séran avait infiniment de cet esprit naturel et facile, dont l'agrément naïf et simple enchante ceux qui en ont le plus, et plaît à ceux qui en ont le moins. La vanité du roi, difficile à apprivoiser, avait été bientôt à son aise avec elle. Dès leur second rendez-vous, les moments qui précédaient le souper du roi au grand couvert lui avaient paru si courts, qu'il la pria de vouloir bien l'attendre, et d'agréer qu'on lui servît à elle un petit souper, promettant d'abréger le sien autant qu'il lui serait possible, afin d'être avec elle quelques moments de plus. Comme il avait dans ses cabinets une petite bibliothèque, un soir elle lui demanda quelque livre agréable pour s'occuper en son ab-

sence ; et le roi lui en laissant le choix, elle eut pour moi l'attention et la bonté de nommer *Bélisaire*. « Je ne l'ai point, répondit le roi ; c'est le seul de ses ouvrages que Marmontel ne m'ait point donné. — Choisissez donc vous-même, sire, lui dit-elle, un livre qui m'amuse ou qui m'intéresse. — J'espère, lui dit-il, que celui-ci vous intéressera. » Et il lui donna un recueil de vers faits au sujet de sa convalescence. Ce fut pour elle, après le souper, un ample et riche fonds d'éloges, d'autant plus flatteurs que l'esprit y laissait parler le sentiment.

Si le roi avait été jeune, et animé de ce feu qui donne de l'audace et qui la fait pardonner, je n'aurais pas juré que la jeune et sage comtesse eût toujours passé sans péril le pas glissant du tête-à-tête ; mais un désir faible, timide, mal assuré, tel qu'il était dans un homme vieilli par les plaisirs plus que par les années, avait besoin d'être encouragé ; et un air de décence, de réserve et de modestie n'était pas ce qu'il lui fallait. La jeune femme le sentait bien ; aussi nous disait-elle : « Il n'osera jamais être que mon ami ; j'en suis sûre, et je m'en tiens là. »

Elle lui parla cependant un jour de ses maîtresses, et lui demanda s'il avait jamais été véritablement amoureux. Il répondit qu'il l'avait été de madame de Châteauroux. — Et de madame de Pompadour ? — Non, dit-il ; je n'ai jamais eu de l'amour pour elle. — Vous l'avez cependant gardée aussi longtemps qu'elle a vécu. — Oui, parce que la renvoyer, c'eût été lui donner la mort. Cette naïveté n'était pas séduisante : aussi madame de Séran ne fut-elle jamais tentée de succéder à une femme que le roi n'avait gardée que par pitié.

Elle en était à ces termes avec lui, lorsqu'elle et moi nous quittâmes tout pour accompagner aux eaux notre amie malade et mourante.

Madame de Séran recevait régulièrement, tous les courriers, une lettre du roi, par l'entremise de Janel : j'en étais confident ; je l'étais aussi des réponses ; je l'ai été depuis, tant qu'a duré leur correspondance ; et je suis témoin oculaire de l'honnêteté de cette liaison. Les lettres du roi étaient remplies d'expressions qui ne laissaient rien d'équivoque. « Vous n'êtes que trop respectable !... Permettez-moi de vous baiser les mains...

permettez-moi au moins, dans l'éloignement, que je vous embrasse. » Il lui parlait de la mort du Dauphin, qu'il appelait *notre saint héros,* et lui disait qu'elle manquait aux consolations dont il avait besoin sur une perte aussi cruelle. Tel était son langage, et il n'aurait pas eu la complaisance de déguiser ainsi le style d'un amant heureux. J'aurai lieu de parler encore de ces lettres du roi, et de l'impression qu'elles firent sur un esprit moins facile à persuader que le mien. En attendant, j'observe ici que le roi, à son âge, n'était pas fâché de trouver à goûter les charmes d'une liaison de sentiment, d'autant plus piquante et flatteuse qu'elle lui était nouvelle, et que, sans compromettre son amour-propre, elle le touchait par l'endroit le plus délicat.

Quoique le bruit que faisait *Bélisaire,* et la célébrité que les *Contes moraux* avaient dans le nord de l'Europe, m'eussent déjà rendu assez remarquable parmi cette foule au milieu de laquelle je vivais, une aventure assez honorable pour moi m'attira de nouvelles attentions. Un matin, en passant devant la grande auberge où se tenait le *Ridotto,* je m'entendis appeler par mon nom. Je lève la tête, et je vois à la fenêtre d'où venait la voix un homme qui s'écrie, *C'est lui-même!* et qui disparaît. Je ne l'avais pas reconnu ; mais dans l'instant je le vois sortir de l'auberge, courir à moi et m'embrasser, en disant : « L'heureuse rencontre ! » C'était le prince de Brunswick. « Venez, ajouta-t-il, que je vous présente à ma femme; elle va être bien contente. » Et en entrant chez elle : « Madame, lui dit-il, vous désiriez tant de connaître l'auteur de *Bélisaire* et des *Contes moraux !* Le voici, je vous le présente. » Son altesse royale, sœur du roi d'Angleterre, me reçut avec la même joie et la même cordialité dont le prince me présentait. Dans ce moment, les magistrats de la ville les attendaient à la fontaine, pour la faire ouvrir devant eux, et leur montrer la concrétion de soufre pur qui se formait en stalactite sous la pierre du réservoir ; espèce d'honneur qu'on ne rendait qu'à des personnes principales. « Allez-y sans moi, dit le prince à sa femme; je passerai plus agréablement ces moments avec Marmontel. » Je voulus me refuser à cette faveur ; mais il fallut rester avec lui au moins un quart d'heure, enfer-

mes tête à tête; et il l'employa à me parler avec enthousiasme des gens de lettres qu'il avait vus à Paris, et des heureux moments qu'il avait passés avec eux. Ce fut là qu'il me dit que l'idée affligeante qui lui était restée de notre commerce était qu'il fallait renoncer à l'espérance de nous attirer hors de notre patrie, et qu'aucun souverain de l'Europe n'était assez riche, assez puissant pour nous dédommager du bonheur de vivre entre nous.

Enfin, pour l'engager à se rendre à la fontaine, je fus obligé de lui marquer le désir d'en voir moi-même l'ouverture, et j'eus l'honneur de l'y accompagner.

Comme ils devaient partir le lendemain, la princesse eut la bonté de m'inviter à aller passer la soirée avec eux au *Ridotto*. Elle dansait dans le moment que j'y arrivai; et aussitôt elle quitta la danse, qu'elle aimait passionnément, pour venir causer avec moi. Jusqu'à une heure après minuit, elle, sa dame de compagnie (mademoiselle Stuart) et moi, nous nous tînmes dans notre coin à nous entretenir de tout ce que voulut savoir de moi cette aimable princesse. Il est possible que sa bonté me fît illusion; mais, dans son naturel, je lui trouvai beaucoup d'esprit et d'agrément. « Comment donc, lui disais-je, vous a-t-on élevée, pour avoir dans le caractère cette adorable simplicité? Que vous ressemblez peu à ce que j'ai pu voir de personnes de votre rang! — C'est, me répondit mademoiselle Stuart, qu'à votre cour on enseigne aux princes à dominer, et qu'à la nôtre on leur enseigne à plaire. »

La princesse, avant de me quitter, eut la bonté de vouloir que je lui promisse de faire un voyage en Angleterre, lorsqu'elle y serait elle-même. « Je vous en ferai les honneurs, me dit-elle (ce sont ses termes), et ce sera moi qui vous présenterai au roi mon frère. » Je lui promis qu'à moins de quelque obstacle insurmontable, j'irais lui faire ma cour à Londres; et je pris congé d'elle et de son digne époux, véritablement pénétré des marques de bonté que j'en avais reçues. Je n'en fus pas plus fier; mais dans le cercle du *Ridotto*, je crus m'apercevoir que j'étais plus considéré. Il semble, mes enfants, qu'il y ait de la vanité à vous raconter ces détails; mais il faut bien que

je vous apprenne qu'avec quelque talent et une conduite honnête et simple, on se fait estimer partout.

Quoique madame de Séran et madame de Marigny ne fussent point malades, elles ne laissaient pas de se donner fréquemment le plaisir du bain; et je les entendais parler de leur jeune baigneuse comme d'un modele que les sculpteurs auraient été trop heureux d'avoir pour la statue d'Atalante ou de Diane, ou même de Vénus. Comme j'avais le goût des arts, je fus curieux de connaître ce modèle qu'on louait tant. J'allai voir la jeune baigneuse; je la trouvai belle en effet, et presque aussi sage que belle. Nous fîmes connaissance. Une de ses amies, qui fut bientôt la mienne, voulut bien nous permettre d'aller quelquefois avec elle goûter dans son petit jardin. Cette société populaire, en me rapprochant de la simple nature, me rendait assez de philosophie pour conserver mon âme en paix auprès de mes deux jeunes dames; situation qui, sans cela, n'eût pas laissé d'être pénible. Au reste, ces goûters n'étaient pas ruineux pour moi; de bons petits gâteaux, avec une bouteille de vin de Moselle, en faisaient les frais; et madame Filleul, que j'avais mise dans ma confidence, me glissait en secret de petits flacons de vin de Malaga, que sa baigneuse et moi buvions à sa santé.

Hélas! cette santé, qui, malgré toutes ses intempérances, ne laissait pas de se rétablir par la vertu merveilleuse des bains, éprouva bientôt une révolution funeste.

M. de Marigny revint de son voyage de Hollande : il croyait ramener avec lui sa femme à Paris; mais madame Filleul lui ayant témoigné qu'il lui ferait plaisir de lui laisser sa fille jusqu'à la fin de la saison des eaux, temps qui n'était pas éloigné, il parut céder volontiers à ce désir d'une mère malade; et comme il voulait voir Spa en s'en allant, nos jeunes dames résolurent de l'y accompagner; ils m'engagèrent tous à faire ce petit voyage. Je ne sais quel pressentiment me faisait insister à tenir compagnie à madame Filleul; mais elle-même, s'obstinant à vouloir qu'on la laissât seule, me força de partir. Ce malheureux voyage s'annonça mal. Deux Polonais de la société de nos jeunes dames, MM. Regewski, trouvèrent qu'il serait du bon air de les accompagner à cheval : M. de Marigny ne les vit pas plutôt

caracoler à la portière du carrosse, qu'il tomba dans une humeur sombre ; et, dès ce moment, le nuage qui s'éleva dans sa tête ne fit que se grossir et devenir plus orageux.

En arrivant à Spa, il vint cependant avec nous à l'assemblée du *Ridotto ;* mais plus il la trouva brillante, et plus il fut frappé de l'espèce d'émotion qu'avaient causée nos jeunes dames en s'y montrant, et plus son chagrin se noircit. Il ne voulut pourtant pas avoir l'humiliation de se montrer jaloux : il prit un prétexte plus vague.

A souper, comme il était sombre et taciturne, madame de Séran et sa femme l'ayant pressé de dire quelle était la cause de sa tristesse, il répondit enfin qu'il voyait trop bien que sa présence était importune ; qu'après tout ce qu'il avait fait pour être aimé, il ne l'était point ; qu'il était haï, qu'il était détesté; que la demande que lui avait faite madame Filleul était préméditée ; que l'on n'avait voulu que se débarrasser de lui ; qu'on ne l'avait accompagné à Spa que pour s'y amuser ; qu'il n'était point dupe de ces belles manières, et qu'il savait très-bien qu'il tardait à sa femme qu'il fût parti. Elle prit la parole en lui disant qu'il était injuste ; que s'il eût témoigné la plus légère peine de la laisser près de sa mère, ni l'une ni l'autre n'aurait voulu abuser de sa complaisance ; qu'au surplus, quoique l'on eût laissé ses malles à Aix-la-Chapelle, elle était résolue à partir avec lui. « Non, madame, dit-il, restez ; il n'est plus temps, je ne veux point de sacrifices. — Assurément, répliqua-t-elle, c'en est un que de quitter ma mère dans l'état où elle est ; mais il n'en est aucun que je ne sois prête à vous faire. — Je n'en veux point, répéta-t-il en se levant de table. » Madame de Séran voulut tâcher de l'adoucir. « Pour vous, madame, lui dit-il, je ne vous parle point ; j'aurais trop à vous dire. Seulement je vous prie de ne pas vous mêler de ce qui se passe entre madame et moi. » Il sortit brusquement, et nous laissa tous trois consternés. Après avoir tenu conseil un moment, nous fûmes d'avis que sa femme allât le trouver. Elle était pâle et tout en larmes. Dans cet état, elle eût attendri le cœur d'un tigre ; mais lui, de peur de s'adoucir, il avait défendu

de la laisser entrer, et avait ordonné que des chevaux de poste fussent mis à sa chaise au petit point du jour.

C'était de tous les maîtres le plus ponctuellement obéi. Son valet de chambre représenta que, s'il laissait entrer madame, il serait chassé sur-le-champ, et que monsieur, dans sa colère, serait capable de se porter aux plus extrêmes violences. Nous espérâmes que le sommeil le calmerait un peu, et je demandai seulement que l'on vînt m'avertir dès le moment de son réveil.

Je n'avais point dormi, je n'étais pas même déshabillé, lorsqu'on vint me dire qu'il se levait. J'entrai chez lui, et, dans les termes les plus touchants, je lui représentai l'état où il laissait sa femme. « C'est un jeu, me dit-il; vous ne connaissez point les femmes : je les connais pour mon malheur. » La présence de ses valets me força au silence; et lorsqu'il fut près de partir, « Adieu, mon ami, me dit-il en me serrant la main, plaignez le plus malheureux des hommes. Adieu. » Et, de l'air dont il serait monté à l'échafaud, il monta en voiture et partit.

Alors la douleur de madame de Marigny se changeant en indignation : « Il me rebute, nous dit-elle; il veut me révolter, il y réussira. J'étais disposée à l'aimer, le ciel m'en est témoin; j'aurais fait mon bonheur, ma gloire, de le rendre heureux; mais il ne veut pas l'être; il a juré de me forcer à le haïr. »

Nous passâmes trois jours à Spa, les jeunes femmes à dissiper la tristesse dont elles avaient l'âme atteinte, et moi à réfléchir sur les suites fâcheuses que ce voyage pouvait avoir. Je ne prévoyais pas encore le chagrin plus cruel qu'il allait nous causer.

A mesure que le sang se dépurait dans les veines de notre malade, il se formait successivement sur sa peau et par tout son corps une gale qui, d'elle-même, séchait et tombait en poussière. C'était là son salut; et, du moment que cette écume du sang avait commencé à se répandre au dehors, le médecin l'avait regardée comme rappelée à la vie. Mais elle, à qui cette gale inspirait du dégoût, et qui en trouvait la guérison trop lente, voulut l'accélérer; et, prenant pour cela le temps de notre absence, elle s'était enduit tout le corps de cérat. Aussitôt la transpiration de cette humeur avait cessé, la gale était ren-

trée, et nous trouvâmes la malade dans un état plus désespéré que jamais. Elle voulut retourner à Paris; nous la ramenâmes à peine, et elle ne fit plus que languir.

Pour la laisser reposer en chemin, nous venions à petites journées. A Liége, où nous avions couché, je vis entrer chez moi, le matin, un bourgeois d'assez bonne mine, et qui me dit: « Monsieur, j'ai appris hier au soir que vous étiez ici; je vous ai de grandes obligations, je viens vous en remercier. Mon nom est Bassompierre; je suis imprimeur-libraire dans cette ville; j'imprime vos ouvrages, dont j'ai un grand débit dans toute l'Allemagne. J'ai déjà fait quatre éditions copieuses de vos *Contes moraux;* je suis à la troisième édition de *Bélisaire.* — Quoi! monsieur, lui dis-je en l'interrompant, vous me volez le fruit de mon travail, et vous venez vous en vanter à moi! — Bon! reprit-il, vos priviléges ne s'étendent point jusqu'ici: Liége est un pays de franchise. Nous avons droit d'imprimer tout ce qu'il y a de bon; c'est là notre commerce. Qu'on ne vous vole point en France, où vous êtes privilégié, vous serez encore assez riche. Faites-moi donc la grâce de venir déjeuner chez moi; vous verrez une des belles imprimeries de l'Europe, et vous serez content de la manière dont vos ouvrages y sont exécutés. » Pour voir cette exécution, je me rendis chez Bassompierre. Le déjeuner qui m'y attendait était un ambigu de viandes froides et de poissons. Les Liégeois me firent fête. J'étais à table entre les deux demoiselles Bassompierre, qui, en me versant du vin du Rhin, me disaient: « Monsieur Marmontel, qu'allez-vous faire à Paris, où l'on vous persécute? Restez ici, logez chez mon papa; nous avons une belle chambre à vous donner. Nous aurons soin de vous; vous composerez tout à votre aise, et ce que vous aurez écrit la veille sera imprimé le lendemain. » Je fus presque tenté d'accepter la proposition. Bassompierre, pour me dédommager de ses larcins, me fit présent de la petite édition de Molière que vous lisez; elle me coûte dix mille écus.

A Bruxelles, on me donna la curiosité de voir un riche cabinet de tableaux. L'amateur qui l'avait formé était, je crois, un chevalier Vérule, homme mélancolique et vaporeux, qui, persuadé qu'un souffle d'air lui serait mortel, se tenait renfermé chez lui

comme dans une boite. Son cabinet n'était ouvert qu'à des personnes considérables, ou à de fameux connaisseurs. Je n'étais rien de tout cela ; mais, après avoir pris une idée de son caractère, j'espérai l'amener à me bien recevoir. Je me fis présenter à lui. « Ne vous étonnez pas, lui dis-je, monsieur le chevalier, qu'un homme de lettres qui fréquente à Paris les artistes les plus célèbres et les amateurs des beaux-arts, veuille pouvoir leur dire des nouvelles d'un homme pour lequel ils ont tous l'estime la plus distinguée. Ils sauront que j'ai passé à Bruxelles, et ils ne me pardonneraient pas d'y avoir passé sans vous avoir vu et sans m'être informé de l'état de votre santé. Ah ! monsieur, me dit-il, ma santé est bien misérable ; » et il entra dans des détails de ses maux de nerfs, de ses vapeurs, de la faiblesse extrême de ses organes. Je l'écoutai, et, après lui avoir bien recommandé de se ménager, je voulus prendre congé de lui. « Hé quoi ! monsieur, me dit-il, vous en irez-vous sans jeter un coup d'œil sur mes tableaux ? — Je ne m'y connais pas, lui dis-je, et je ne vaux pas la peine que vous prendriez de me les montrer. » Cependant je me laissai conduire, et le premier tableau qu'il me fit remarquer fut un très-beau paysage de Berghem. « Ah ! j'ai pris d'abord, m'écriai-je, ce tableau pour une fenêtre par laquelle je voyais la campagne et ces beaux troupeaux. — Voilà, me dit-il avec ravissement, le plus bel éloge que l'on ait fait de ce tableau. » Je témoignai la même surprise et la même illusion en approchant d'un cabinet de glace, où était enfermé un tableau de Rubens qui représentait ses trois femmes, peintes de grandeur naturelle ; et, ainsi successivement, je parus recevoir de ses tableaux les plus remarquables l'impression de la vérité. Il ne se lassait point de renouveler mes surprises : je l'en laissai jouir tant qu'il voulut, si bien qu'il finit par me dire que mon instinct jugeait mieux ses tableaux que les lumières de bien d'autres qui se donnaient pour connaisseurs, et qui examinaient tout, mais qui ne sentaient rien.

A Valenciennes, une curiosité d'un autre genre manqua de me porter malheur. Comme nous étions arrivés de bonne heure dans cette place, je crus pouvoir employer le reste de la soirée à me promener sur le rempart, pour voir les fortifications. Tan-

dis que je les parcourais, un officier de garde, à la tête de sa troupe, vint à moi, et me dit brusquement : « Que faites-vous là ? — Je me promène, et je regarde ces belles fortifications. — Vous ne savez donc pas qu'il est défendu de se promener sur ces remparts, et d'examiner ces ouvrages ? — Assurément je l'ignorais. — D'où êtes-vous ? — De Paris. — Qui êtes-vous ? — Un homme de lettres, qui, n'ayant jamais vu de place de guerre que dans des livres, était curieux d'en voir une en réalité. — Où logez-vous ? » Je nommai l'auberge et les trois dames que j'accompagnais ; je dis aussi mon nom. « Vous avez l'air d'être de bonne foi, dit-il enfin ; retirez-vous. » Je ne me le fis pas répéter.

Comme je racontais mon aventure à nos dames, nous vîmes arriver le major de la place, qui, se trouvant heureusement un ancien protégé de madame de Pompadour, venait rendre ses devoirs à la belle-sœur de sa bienfaitrice. Je le trouvai instruit de ce qui venait de m'arriver. Il me dit que j'étais encore bien heureux qu'on ne m'eût pas mis en prison ; mais il m'offrit de me mener lui-même, le lendemain matin, voir tous les dehors de la place. J'acceptai son offre avec reconnaissance, et j'eus le plaisir de parcourir l'enceinte de la ville tout à loisir, et sans danger.

Peu de temps après notre arrivée à Paris, nous eûmes la douleur de perdre madame Filleul. Jamais mort n'a été plus courageuse et plus tranquille. C'était une femme d'un caractère très-singulier, pleine d'esprit, et d'un esprit dont la pénétration, la vivacité, la finesse, ressemblait au coup d'œil du lynx ; elle n'avait rien qui sentît ni la ruse ni l'artifice. Je ne lui ai jamais vu ni les illusions ni les vanités de son sexe : elle en avait les goûts, mais simples, naturels, sans fantaisie et sans caprice. Son âme était vive, mais calme ; sensible assez pour être aimante et bienfaisante, mais pas assez pour être le jouet de ses passions. Ses inclinations étaient douces, paisibles et constantes ; elle s'y livrait sans faiblesse, et ne s'y abandonnait jamais ; elle voyait les choses de la vie et du monde comme un jeu qu'elle s'amusait à voir jouer, et auquel il fallait dans l'occasion savoir jouer soi-même, disait-elle, sans y être ni fripon ni dupe :

c'était ainsi qu'elle s'y conduisait, avec peu d'attention pour ses intérêts propres, avec plus d'application pour les intérêts de ses amis. Quant aux événements, aucun ne l'étonnait; et dans toutes les situations elle avait l'avantage du sang-froid et de la prudence. Je ne doute pas que ce ne fût elle qui eût mis madame de Séran sur le chemin de la fortune, mais elle ne fit que sourire à l'ingénuité de cette jeune femme, lorsqu'elle lui entendit dire que, même dans un roi, fût-il le roi du monde, elle ne voulait point d'un amant qu'elle n'aimerait pas. « On t'en fera, lui disait-elle, des rois dont tu sois amoureuse; on te donnera des fortunes où l'on n'ait que la peine de prendre du plaisir. — Vraiment, disait la jeune femme, vous voudriez bien tous que je fusse toute-puissante, pour n'avoir qu'à me demander tout ce qui vous ferait envie; mais, pendant que vous vous amuseriez ici, je m'ennuierais là-haut et j'y mourrais de chagrin, comme madame de Pompadour. — Allons, mon enfant, soyons pauvres, lui disait madame Filleul; je serais à ta place aussi bête que toi. » Et le soir nous mangions gaiement le gigot dur, en nous moquant des grandeurs humaines. Ainsi, sans s'émouvoir de la vue et des approches de la mort, elle sourit à son amie en lui disant adieu, et son trépas ne fut qu'une dernière défaillance.

A mon retour d'Aix-la-Chapelle, j'avais trouvé la censure de la Sorbonne affichée à la porte de l'Académie et à celle de madame Geoffrin. Mais les suisses du Louvre semblaient s'être entendus pour essuyer leurs balais à cette pancarte. La censure et le mandement de l'archevêque étaient lus en chaire dans les paroisses de Paris, et ils étaient conspués dans le monde. Ni la cour ni le parlement ne s'était mêlé de cette affaire : on me fit dire seulement de garder le silence; et *Bélisaire* continua de s'imprimer et de se vendre avec privilége du roi. Mais un événement plus affligeant pour moi que les décrets de la Sorbonne m'attendait à Maisons, et ce fut là qu'en arrivant j'eus besoin de tout mon courage.

J'ai parlé d'une jeune nièce de madame Gaulard, et de la douce habitude que j'avais prise de passer avec elles deux les belles saisons de l'année, quelquefois même les hivers. Cette

habitude entre la nièce et moi s'était changée en inclination. Nous n'étions riches ni l'un ni l'autre; mais, avec le crédit de notre ami Bouret, rien n'était plus facile que de me procurer, ou à Paris ou en province, une assez bonne place pour nous mettre à notre aise. Nous n'avions fait confidence à personne de nos désirs et de nos espérances : mais, à la liberté qu'on nous laissait ensemble, à la confiance tranquille avec laquelle madame Gaulard elle-même regardait notre intimité, nous ne doutions pas qu'elle ne nous fût favorable. Bouret, surtout, semblait si bien se complaire à nous voir de bonne intelligence, que je me croyais sûr de lui; et, dès que je lui aurais ramené son intime amie en bonne santé, comme je l'espérais, je comptais l'engager à s'occuper de ma fortune et de mon mariage.

Mais madame Gaulard avait un cousin qu'elle aimait tendrement, et dont la fortune était faite. Ce cousin, qui était aussi celui de la jeune nièce, en devint amoureux, la demanda en mon absence, et l'obtint sans difficulté. Elle, trop jeune, trop timide pour déclarer une autre inclination, s'engagea si avant, que je n'arrivai plus que pour assister à la noce. On attendait la dispense de Rome pour aller à l'autel; et moi, en qualité d'ami intime de la maison, j'allais être témoin et confident de tout. Ma situation était pénible, celle de la jeune personne ne l'était guère moins; et, quelque bonne contenance que nous eussions résolu de faire, j'ai peine à concevoir comment notre tristesse ne nous trahissait pas aux yeux de la tante et du futur époux. Heureusement, la liberté de la campagne nous permit de nous dire quelques mots consolants, et de nous inspirer mutuellement le courage dont nous avions tant de besoin. En pareil cas, l'amour désespéré se sauve entre les bras de l'amitié; ce fut notre recours. Nous nous promîmes donc, au moins, d'être amis toute notre vie; et, tant qu'on laissa nos deux cœurs se soulager ainsi l'un l'autre, nous ne fûmes pas malheureux. Mais, en attendant la fatale dispense de Rome, il était bon que je fisse une absence; l'occasion s'en présenta.

LIVRE NEUVIÈME.

M. de Marigny, raccommodé avec sa femme, abrégeait son voyage de Fontainebleau pour aller avec elle à Ménars. Il désirait que je fusse de ce voyage; sa femme m'en priait encore plus instamment que lui. Confident de leur brouillerie, j'espérais pouvoir contribuer à leur réconciliation; et, par reconnaissance pour lui autant que par amitié pour elle, je consentis à les accompagner. « Vous ne pouvez croire, monsieur, m'écrivait-il de Fontainebleau le 12 octobre 1767, tout le plaisir que vous me faites de venir à Ménars. Il me serait permis d'être un peu jaloux de celui que madame de Marigny m'en a témoigné. »

Ma présence ne leur fut pas inutile dans ce voyage. Il s'éleva, entre eux, plus d'un nuage qu'il fallut dissiper. Sur la route même, en parlant avec éloge de sa femme, M. de Marigny voulut attribuer les torts qu'elle avait eus à la comtesse de Séran; mais la jeune femme, qui avait du caractère, se refusa à cette excuse. « Je n'ai eu, lui dit-elle, aucun tort avec vous, et vous étiez injuste de m'en attribuer; mais vous l'êtes bien plus encore d'en supposer à mon amie. » Et, à quelques mots trop amers et trop légers qui lui échappèrent sur cette amie absente : « Respectez-la, monsieur, lui dit sa femme; vous le devez pour elle, vous le devez pour moi; et je veux bien vous dire que vous ne l'offenserez jamais sans me blesser au cœur. »

Il est vrai que, dans l'intimité de ces deux femmes, tout le soin de madame de Séran s'employait à inspirer à son amie de la douceur, de la complaisance, et, s'il était possible, de l'amour pour un homme qui avait, lui disait-elle, des qualités aimables, et dont il ne fallait que tempérer la violence et adoucir l'humeur pour en faire un très-bon mari.

Un peu de force et de fierté ne laissait pas d'être nécessaire avec un homme qui, ayant lui-même de la franchise et du courage, estimait dans un caractère ce qui était analogue au sien. Nous prîmes donc avec lui le ton d'une raison douce, mais

ferme, et je remplis si bien entre eux l'office de conciliateur, qu'en les quittant je les laissai d'un bon accord ensemble. Mais j'en avais assez vu et surtout assez appris, dans les confidences que me faisait la jeune femme, pour juger que ces deux époux, en s'estimant l'un l'autre, ne s'aimeraient jamais.

Au printemps suivant, je fus encore de leur voyage en Touraine. Dans celui-ci, j'eus le plaisir de voir M. de Marigny pleinement réconcilié avec madame de Séran; hormis quelques moments d'humeur jalouse sur l'intimité des deux femmes, il fut assez aimable entre elles. A mon égard, il était si content de m'avoir pour médiateur, qu'il m'offrit en pur don, pour ma vie, auprès de Ménars, une jolie maison de campagne. Un petit bosquet, un jardin, un ruisseau de l'eau la plus pure, une retraite délicieuse située au bord de la Loire, rien de plus séduisant; mais ce don était une chaîne, et je n'en voulais point porter.

A mon retour, ce fut à Maisons que je me rendis. Cette retraite avait pour moi des charmes; j'aimais tout ce qui l'habitait, et je me flattais d'y être aimé. Je n'aurais pas été plus libre et plus à mon aise chez moi. Lorsque quelqu'un de mes amis voulait me voir, il venait à Maisons, et il y était bien reçu. Le comte de Creutz était celui qui s'y plaisait le plus et qu'on y goûtait davantage, parce qu'avec les qualités les plus rares du côté de l'esprit, il était simple et bon.

Un bosquet, près d'Alfort, était le lieu de repos de nos promenades. Là, son âme se dilatait et se déployait avec moi. Les sentiments dont il était rempli, les tableaux que l'observation et l'étude de la nature avaient tracés dans sa mémoire, et dont son imagination était comme une riche et vaste galerie; les hautes pensées que la méditation lui avait fait concevoir, et que son esprit répandait dans le mien avec abondance, soit qu'il parlât de politique ou de morale, des hommes ou des choses, des sciences ou des arts, me tenaient des heures entières attentif et comme enchanté. Sa patrie et son roi, la Suède et Gustave, objets de son idolâtrie, étaient les deux sujets dont il m'entretenait le plus éloquemment et avec le plus de délices. L'enthousiasme avec lequel il m'en faisait l'éloge s'emparait si bien de mes

esprits et de mes sens, que, volontiers, je l'aurais suivi au delà de la mer Baltique.

L'un de ses goûts les plus passionnés était l'amour de la musique, et la bienfaisance était l'âme de toutes ses autres vertus.

Un jour il vint me conjurer, au nom de notre amitié, de tendre la main à un jeune homme qui était, disait-il, au désespoir et sur le point de se noyer, si je ne le sauvais. « C'est un musicien, ajouta-t-il, plein de talent, et qui ne demande qu'un joli opéra-comique pour faire fortune à Paris. Il vient d'Italie; il a fait à Genève quelques essais. Il arrivait avec un opéra fait sur l'un de vos contes (*les Mariages samnites*); les directeurs de l'Opéra l'ont entendu, et ils l'ont refusé. Ce malheureux jeune homme est sans ressource; je lui ai avancé quelques louis; je ne puis faire plus; et, pour dernière grâce, il m'a prié de le recommander à vous. »

Jusque-là je n'avais rien fait qui approchât de l'idée que je croyais avoir conçue d'un poëme français analogue à la musique italienne; je ne croyais pas même en avoir le talent; mais, pour plaire au comte de Creutz, j'aurais entrepris l'impossible.

J'avais sur ma table, dans ce moment, un conte de Voltaire (*l'Ingénu*); je pensai qu'il pouvait me fournir le canevas d'un petit opéra-comique. « Je vais, dis-je au comte de Creutz, voir si je puis le mettre en scène, et en tirer des sentiments et des peintures qui soient favorables au chant. Revenez dans huit jours, et amenez-moi ce jeune homme. »

La moitié de mon poëme était faite lorsqu'ils arrivèrent. Grétry en fut transporté de joie, et il alla commencer son ouvrage, tandis que j'achevais le mien. *Le Huron* eut un plein succès; et Grétry, plus modeste et plus reconnaissant qu'il ne l'a été dans la suite, ne trouvant pas sa réputation assez bien établie encore, me supplia de ne pas l'abandonner. Ce fut alors que je fis *Lucile*.

Par le succès encore plus grand qu'eut celle-ci, je m'aperçus que le public était disposé à goûter un spectacle d'un caractère analogue à celui de mes *Contes;* et, avec un musicien et des acteurs en état de répondre à mes intentions, voyant que je pouvais former des tableaux dont les couleurs et les nuances

seraient fidèlement rendues, je pris moi-même un goût très-vif pour cette espèce de création ; car je puis dire qu'en relevant le caractère de l'opéra-comique, j'en créais un genre nouveau. Après *Lucile,* je fis *Sylvain;* après *Sylvain, l'Ami de la maison,* et *Zémire et Azor;* et nos succès à l'un et à l'autre allèrent toujours en croissant. Jamais travail ne m'a donné des jouissances plus pures. Mes acteurs de prédilection, Clairval, Caillot, madame la Ruette, étaient les maîtres de leur théâtre. Madame la Ruette nous donnait à dîner. Là, je lisais mon poëme, et Grétry chantait sa musique. L'un et l'autre étant approuvés dans ce petit conseil, tout se préparait pour mettre l'ouvrage au théâtre, et, après deux ou trois répétitions, il était donné.

La sincérité de nos acteurs, à notre égard, était parfaite : soit pour leurs rôles, soit pour leur chant, ils savaient ce qu'il leur fallait; et ils avaient un pressentiment des effets, plus infaillible que nous-mêmes. Pour moi, je n'hésitais jamais à déférer à leurs avis; quelquefois même ils m'accusaient d'être trop docile à les suivre. Par exemple, dans l'intervalle de *Lucile* à *Sylvain,* j'avais fait un opéra-comique en trois actes de celui de mes *Contes* qui a pour titre *le Connaisseur.* J'en fis lecture au petit comité. Grétry en fut charmé, madame la Ruette et Clairval applaudirent; mais Caillot fut froid et muet. Je le pris en particulier. « Vous n'êtes pas content, lui dis-je ; parlez-moi librement : que pensez-vous de ce que vous venez d'entendre? —Je pense, me dit-il, que ce n'est qu'un diminutif de *la Métromanie;* que le ridicule du bel esprit n'est pas assez piquant pour un parterre comme le nôtre, et que cet ouvrage pourrait bien n'avoir aucun succès. » Alors, revenant vers la cheminée où était notre monde : « Madame, et vous, messieurs, leur dis-je, nous sommes tous des bêtes; Caillot seul a raison. » Et je jetai mon manuscrit au feu. Ils s'écrièrent que Caillot me faisait faire une folie. Grétry en pleura de douleur, et, en s'en allant avec moi, il me parut si désolé, qu'en le quittant j'avais la tristesse dans l'âme.

L'impatience de le tirer de l'état où je l'avais vu m'ayant empêché de dormir, le plan et les premières scènes de *Sylvain* fu-

rent le fruit de cette insomnie. Le matin je les écrivais, quand je vis arriver Grétry. « Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, me dit-il. —Ni moi non plus, lui dis-je. Asseyez-vous, et m'écoutez. » Je lui lus mon plan et deux scènes. « Pour le coup, ajoutai-je, me voilà sûr de ma besogne, et je vous réponds du succès. » Il se saisit des deux premiers airs, et il s'en alla consolé.

Ainsi s'employaient mes loisirs; et le produit d'un travail léger augmentait tous les ans ma petite fortune; mais elle n'était pas assez considérable pour que madame Gaulard eût pu y voir un établissement convenable à sa nièce; elle lui donna donc un autre mari, comme je l'ai dit; et bientôt cette société, que j'avais cultivée avec tant de soin, fut rompue. Un autre incident me jeta dans des sociétés nouvelles.

Il était naturel que l'aventure de *Bélisaire* eût un peu refroidi madame Geoffrin sur mon compte, et que, plus ostensiblement tournée à la dévotion, elle eût quelque peine à loger chez elle un auteur censuré. Dès que je pus m'en apercevoir, je prétextai l'envie d'être logé plus commodément. « Je suis bien fâchée, me dit-elle, de n'avoir rien de mieux à vous offrir; mais j'espère qu'en ne logeant plus chez moi, vous n'en serez pas moins du nombre de mes amis, et des dîners qui les rassemblent. » Après cette audience de congé, je fis mes diligences pour sortir de chez elle; et un logement fait à souhait pour moi me fut offert par la comtesse de Séran, dans un hôtel que le roi lui avait donné. Ceci me fait reprendre le fil de son roman.

A son retour d'Aix-la-Chapelle, le roi l'avait reçue mieux que jamais, sans oser davantage. Cependant le mystère de leurs rendez-vous et de leurs tête-à-tête n'avait pas échappé aux yeux vigilants de la cour; et le duc de Choiseul, résolu d'éloigner du roi toute femme qui ne lui serait pas affidée, s'était permis contre celle-ci quelques propos légers et moqueurs. Dès qu'elle en fut instruite, elle voulut lui imposer silence. Elle avait pour ami la Borde, banquier de la cour, dévoué au duc de Choiseul, auquel il devait sa fortune. Ce fut chez lui et devant lui qu'elle eut une entrevue avec le ministre. « J'ai, monsieur le duc, lui dit-elle, une grâce à vous demander; mais, auparavant, je veux vous engager à me rendre justice. Vous parlez de moi fort lé-

gèrement, je le sais ; vous croyez que je suis du nombre des femmes qui aspirent à posséder le cœur du roi, et à prendre sur son esprit un crédit qui vous fait ombrage. J'aurais pu me venger de vos propos; j'aime mieux vous détromper. Le roi désirait de me voir; je ne me suis pas refusée à ce désir; nous avons eu des entretiens particuliers et une relation assidue. Vous savez tout cela; mais ce que vous ne savez pas, les lettres du roi vont vous l'apprendre. Lisez; vous y verrez un excès de bonté, mais autant de respect pour moi que de tendresse, et rien dont je doive rougir. J'aime le roi, ajouta-t-elle, je l'aime comme un père; je donnerais pour lui ma vie : mais tout roi qu'il est, il n'obtiendra jamais de moi que je le trompe, et que je m'avilisse en lui accordant ce que mon cœur ne peut ni ne veut lui donner. »

Le duc de Choiseul, après avoir lu les lettres qu'elle lui avait remises, voulut se jeter à ses pieds. « Pardon, madame, lui dit-il; je suis coupable, je l'avoue, d'en avoir trop cru l'apparence. Le roi a bien raison : *vous n'êtes que trop admirable.* Maintenant dites-moi ce que vous demandez, et à quoi peut vous être bon le nouvel ami que vous venez de vous attacher pour la vie. »

« Je suis, lui dit-elle, au moment de marier ma sœur à un militaire estimable. Ni mes parents ni moi ne sommes en état de lui faire une dot. »

« Eh bien! madame, il faut, lui dit-il, que le roi prenne soin de doter mademoiselle votre sœur; et je vais obtenir pour elle, sur le trésor royal, une ordonnance de deux cent mille livres. — Non, monsieur le duc, non ; nous ne voulons, ni ma sœur ni moi, d'un argent que nous n'avons pas gagné et ne gagnerons point. Ce que nous demandons est une place que M. de la Barthe a méritée par ses services ; et la seule faveur que nous sollicitons, c'est qu'il l'obtienne par préférence à d'autres militaires qui auraient le même droit que lui d'y prétendre et de l'obtenir. » Cette faveur lui fut aisément accordée ; mais tout ce que le roi put lui faire accepter pour elle-même fut le don de ce petit hôtel, où elle m'offrait un logement.

Comme j'allais m'y établir, je me vis obligé d'en préférer un autre, et voici par quel incident.

Mon ancienne amie, mademoiselle Clairon, ayant quitté le théâtre et pris une maison assez considérable à la descente du Pont-Royal, désirait de m'avoir chez elle. Elle me savait engagé avec madame de Séran; mais comme elle la connaissait bonne et sensible, elle l'alla trouver à mon insu; et, avec son éloquence théâtrale, elle lui raconta les indignités qu'elle avait essuyées de la part des gentilshommes de la chambre, et la brutale ingratitude dont le public avait payé ses services et ses talents. Dans sa retraite solitaire, sa plus douce consolation aurait été d'avoir auprès d'elle son ancien ami. Elle avait un appartement commode à me louer; elle était bien sûre que je l'accepterais, si je n'étais pas engagé à occuper celui que madame la comtesse avait eu la bonté de m'offrir. Elle la suppliait d'être assez généreuse pour rompre elle-même cet engagement, et pour exiger de moi que j'allasse loger chez elle. « Vous êtes environnée, madame, lui dit-elle, de tous les genres de bonheur; et moi je n'ai plus que celui que je puis trouver dans la société assidue et intime d'un ami véritable. Par pitié, ne m'en privez pas. »

Madame de Séran fut touchée de sa prière. Elle me soupçonna d'y avoir donné mon consentement: je l'assurai que non. En effet, le logement qu'elle faisait accommoder pour moi et à ma bienséance m'aurait été plus agréable; j'y aurais été plus libre, et à deux pas de l'Académie. Cette proximité seule aurait été pour moi d'un prix inestimable dans les mauvais temps de l'année, durant lesquels j'aurais le Pont-Royal à traverser, si je logeais chez mademoiselle Clairon. Je n'eus donc pas de peine à persuader à madame de Séran qu'à tous égards c'était un sacrifice qui m'était demandé. « Eh bien! dit-elle, il faut faire ce sacrifice; mademoiselle Clairon a sur vous des droits que je n'ai pas. »

J'allai donc loger chez mon ancienne amie; et, dès les premiers jours, je m'aperçus qu'à l'exception d'une petite chambre sur le derrière, mon appartement était inhabitable pour un homme d'étude, à cause du bruit infernal des carrosses et des charrettes sur l'arcade du pont, qui était à mon oreille. C'est le passage le plus fréquent de la pierre et du bois qu'on amène à Paris. Ainsi, nuit et jour, sans relâche, le broiement des pavés d'une

route escarpée sous les roues de ces charrettes et sous les pieds des malheureux chevaux qui ne les traînaient qu'en grimpant, les cris effroyables des charretiers, le bruit plus perçant de leurs fouets, réalisaient pour moi ce que Virgile dit du Tartare :

Hinc exaudiri gemitus, et sæva sonare
Verbera : tum stridor ferri, tractæque catenæ.

Mais, quelque affligeante que fût pour moi cette incommodité, je n'en témoignai rien à ma chère voisine; et, autant qu'il était possible que j'en fusse dédommagé par les agréments de la société la plus aimable et la mieux choisie, je le fus tout le temps qu'elle et moi habitâmes cette maison.

Elle y voyait souvent la duchesse de Villeroi, fille du duc d'Aumont, et qui, dans le temps que son père me poursuivait, m'avait vivement témoigné le regret de le voir injuste, et de ne pouvoir l'adoucir.

Un soir qu'elle venait de quitter ma voisine, je fus surpris d'entendre celle-ci me dire : « Eh bien! Marmontel, vous n'avez jamais voulu me nommer l'auteur de la parodie de *Cinna*; je le connais enfin. » Et elle me nomma Cury (alors Cury, sa mère et son fils étaient morts). « Et qui vous l'a dit? lui demandai-je avec surprise. — Une personne qui le sait bien, la duchesse de Villeroi. Elle sort d'ici, et vous avez été l'objet de sa visite. Son père demande à vous voir. — Moi! son père! le duc d'Aumont! — Il veut vous consulter sur les spectacles qu'il est chargé de donner à la cour pour le mariage du Dauphin. Mais mon père, m'a-t-elle dit, voudrait que Marmontel ne lui parlât point du passé. — Assurément, lui ai-je répondu, Marmontel ne lui en parlera point : mais lui, madame, n'a-t-il rien à lui dire sur le regret d'avoir été si cruellement injuste envers lui? car je puis vous répondre qu'il l'a été vraiment. — Je le sais bien, m'a-t-elle dit, et mon père le sait bien lui-même. La parodie de *Cinna* était de Cury; la Ferté nous l'a dit; il la lui avait entendu lire; mais, tant que ce malheureux a vécu, il n'a pas voulu le trahir. »

Je fus obligé de convenir de ce qu'avait dit la Ferté; et, curieux de voir quelle serait vis-à-vis de moi la contenance d'un

homme condamné par sa propre conscience, j'acceptai l'entrevue, et me rendis chez lui.

Je le trouvai avec ce même la Ferté, intendant des Menus-Plaisirs, examinant sur une table le plan d'un feu d'artifice. Dès qu'il me vit entrer, il congédia la Ferté ; et, avec une vivacité qui déguisait son trouble, il me conduisit dans sa chambre. Là, d'une main tremblante, il avance une chaise, et, d'un air empressé, il m'invite à m'asseoir. La duchesse de Villeroi avait dit à mademoiselle Clairon que, pour les fêtes de la cour, son père était *dans l'embarras*. Ce mot me revint dans la tête ; et pour engager l'entretien : *Eh bien!* lui dis-je, *monsieur le duc, vous êtes donc bien embarrassé?* A ce début, je le vis pâlir ; mais heureusement j'ajoutai : *Pour vos spectacles de la cour*. Et il se remit du saisissement que lui avait causé l'équivoque. « Oui, me dit-il, très-embarrassé. Et je vous serais obligé, si vous vouliez m'aider à me tirer de peine. » Il babilla beaucoup sur les difficultés d'une pareille commission ; nous parcourûmes les répertoires ; il parut goûter mes conseils, et finit par me demander si, dans mon portefeuille, je n'aurais pas moi-même quelque ouvrage nouveau. Il avait entendu parler de *Zémire et Azor;* il me pria de lui en faire entendre la lecture ; j'y consentis, mais pour lui seul. Ce fut l'objet d'un second tête-à-tête. Mais comme son érudition s'étendait jusqu'aux *Contes des Fées*, ayant reconnu dans mon sujet celui de *la Belle et la Bête*, « Il m'est impossible, dit-il, de donner ce spectacle au mariage du Dauphin ; on prendrait cela pour une épigramme. » C'était lui-même qui l'avait faite, et je lui en gardai le secret. Ce qu'il y a de remarquable dans nos deux entretiens, c'est que cette âme faible et vaine n'eut pas le courage de me témoigner le regret de m'avoir fait une injustice, et le désir, au moins stérile, de trouver l'occasion de la réparer.

Dans ce temps-là le prince royal de Suède fit un voyage à Paris ; il s'était pris déjà d'une affection très-vive pour l'auteur de *Bélisaire*, et avait bien voulu être en relation de lettres avec moi. Il désira de me voir souvent et en particulier. Je lui fis ma cour ; et, lorsqu'il apprit la mort du roi son père, je fus le seul étranger qu'il reçut dans les premiers moments de sa douleur.

Je puis dire avoir vu en lui l'exemple rare d'un jeune homme assez sage pour s'affliger sincèrement et profondément d'être roi. « Quel malheur, me dit-il, de me voir à mon âge chargé d'une couronne, et d'un devoir immense que je me sens hors d'état de remplir! Je voyageais pour acquérir les connaissances dont j'avais besoin, et me voilà interrompu dans mes voyages, obligé de m'en retourner sans avoir eu le temps de m'instruire, de voir, de connaître les hommes; et avec eux tout commerce intime, toute relation fidèle et sûre m'est interdite désormais. Il faut que je dise un adieu éternel à l'amitié et à la vérité. — Non, sire, lui dis-je, la vérité ne fuit que les rois qui la rebutent et qui ne veulent pas l'entendre. Vous l'aimez, elle vous suivra; la sensibilité de votre cœur, la franchise de votre caractère, vous rend digne d'avoir des amis : vous en aurez. — Les hommes n'en ont guère; les rois n'en ont jamais, répliqua-t-il. — En voici un, lui dis-je (en lui montrant le comte de Creutz qui, dans un coin, lisait une dépêche), en voici un qui ne vous manquera jamais. — Oui; c'en est un, me dit-il, et j'y compte : mais il ne sera point avec moi; mes affaires m'obligent de le laisser ici. »

Ce petit dialogue donne une idée de mes entretiens avec ce jeune prince, dont j'étais tous les jours plus charmé. Après avoir entendu quelques lectures des *Incas*, il m'en fit demander par son ministre une copie manuscrite; et depuis, lorsque l'ouvrage fut imprimé, il me permit de le lui dédier.

Dans cette même année, je fis à Croix-Fontaine un voyage bien agréable, mais qui finit par être bien malheureux pour moi. Il régnait de ce côté-là, tout le long de la Seine, une fièvre putride d'une dangereuse malignité. A Saint-Port et à Sainte-Assise, plusieurs personnes en étaient mortes; et à Croix-Fontaine, un grand nombre de domestiques en étaient attaqués. Ceux qui n'en étaient point atteints servaient leurs camarades : le mien ne s'y épargnait pas; et moi-même j'allais assez souvent visiter les malades, acte d'humanité au moins très-inutile. Cependant je croyais encore être en pleine santé, lorsqu'on m'écrivit de Paris de me rendre à l'Académie pour la réception de l'archevêque de Toulouse, assemblée que le roi de Suède devait honorer de sa présence.

Le lendemain de mon arrivée à Paris, je me sentis comme assommé. J'assistai cependant à l'assemblée de l'Académie ; j'y lus même quelques morceaux de mon ouvrage des *Incas*, mais d'une voix éteinte, sans expression, sans vigueur. J'eus du succès ; mais on s'aperçut avec inquiétude de l'abattement où j'étais. Le soir, la fièvre me saisit. Mon domestique se sentit frappé en même temps que moi ; et, l'un et l'autre, nous fûmes quarante jours entre la vie et la mort. Ce fut la première maladie dont Bouvart me guérit. Il prit de moi les soins d'un ami tendre ; et mademoiselle Clairon, dans ma convalescence, eut pour moi les plus touchantes attentions ; elle était ma lectrice ; et les rêveries des *Mille et une Nuits* étaient la seule lecture que mon faible cerveau pût soutenir.

Peu de temps après, l'Académie perdit Duclos ; et, à sa mort, la place d'historiographe de France me fut donnée sans aucune sollicitation de ma part. Voici d'où me vint cette grâce :

Tandis que je logeais encore chez madame Geoffrin, un homme de la société de mademoiselle Clairon, et dont je connaissais la loyauté et la franchise, Garville, vint me voir et me dit : « Dans des voyages que j'ai faits en Bretagne lorsque le duc d'Aiguillon y était commandant, je l'ai vu, et j'ai eu lieu de le connaître. Je suis instruit et convaincu que le procès qui lui est intenté n'est qu'une affaire de parti et d'intrigue ; mais, quelque bonne que soit sa cause, le crédit des états et du parlement de Bretagne fait qu'à Paris même il ne peut trouver un avocat ; le seul qui ait osé se charger de le défendre est un enfant perdu, un jeune homme dont le talent n'est pas formé, mais qui tente fortune. Il s'appelle Linguet. Il a fait un mémoire dont le duc est très-mécontent. C'est une déclamation ampoulée, un amas informe de phrases ridiculement figurées ; il n'y a pas moyen de publier un verbiage aussi indécent. Le duc m'en a témoigné sa douleur. Je lui ai conseillé d'avoir recours à quelque homme de lettres. Les gens de lettres, m'a-t-il dit, sont tous prévenus contre moi ; ils sont mes ennemis. Je lui ai répondu que j'en connaissais un qui n'était ennemi que de l'injustice et du mensonge, et je vous ai nommé. Il m'a embrassé, en me disant que je lui rendrais le plus grand service si je vous engageais à tra-

vailler à son mémoire. Je viens vous en prier, vous en conjurer de sa part. — Monsieur, répondis-je à Garville, ma plume ne se refusera jamais à la défense d'une bonne cause. Si celle de M. le duc d'Aiguillon est telle que vous le dites, il peut compter sur moi. Qu'il me confie ses papiers. Après les avoir lus, je vous dirai plus positivement si je puis travailler pour lui. Mais dites-lui que le même zèle que j'emploierai à le défendre, je l'emploierais de même à défendre l'homme du peuple qui, en pareil cas, aurait recours à moi; et, en m'acquittant de ce devoir, j'y mettrai deux conditions : l'une, que le secret me sera gardé; l'autre, qu'il ne sera jamais question, de lui à moi, de remercîments ni de reconnaissance. Je ne veux pas même le voir. »

Garville lui rendit fidèlement cette réponse, et le lendemain il m'apporta son mémoire avec ses papiers. Dans ses papiers je crus voir, en effet, que le procès qui lui était intenté n'était qu'une persécution suscitée par des animosités personnelles. Quant au mémoire, le trouvant tel qu'on me l'avait annoncé, je le refondis. En conservant tout ce qui était raisonnablement bien, j'y mis de l'ordre et de la clarté. J'en élaguai les broussailles d'un style hérissé de métaphores incohérentes, et je substituai à ce langage outré l'expression simple et naturelle. Cette correction de détails y fit seule un changement heureux; car c'était surtout par le style que ce mémoire était choquant et ridicule. Cependant j'y ajoutai quelques morceaux de ma main, comme l'exorde, où Linguet avait mis une arrogance impertinente, et la conclusion, où il avait négligé de ramasser les forces de sa preuve et de ses moyens.

Quand le duc d'Aiguillon vit ma besogne, il en fut très-content. Il fit venir Linguet : « J'ai lu votre mémoire, lui dit-il, et j'y ai fait quelques changements, que je vous prie d'adopter. » Linguet en prit lecture, et, bouillant de fureur : « Non, monsieur le duc, lui dit-il, non, ce n'est pas vous; c'est un homme de l'art qui a mis la main à mon ouvrage. Vous m'avez fait une injure mortelle; vous voulez me déshonorer. Mais je ne suis l'écolier de personne; personne n'a droit de me corriger : je ne signe que mon ouvrage; et cet ouvrage n'est plus le mien. Cherchez un avocat qui veuille être le vôtre; ce ne sera plus moi. » Et

il allait sortir. Le duc d'Aiguillon le retint. Il se voyait à sa merci, car nul autre avocat ne voulait signer ses mémoires. Il lui permit donc de construire celui-ci comme il l'entendrait. Toutes les pages qui étaient de moi en furent retranchées. Linguet refit lui-même l'exorde et la conclusion; mais il laissa subsister l'ordre que j'avais mis dans tout le reste; il n'y rétablit aucune des bizarreries de style que j'avais effacées : ainsi, en rebutant mon travail, il en profita. Cependant il n'eut point de repos qu'il n'eût découvert de quelle main étaient les corrections faites à son mémoire; et l'ayant su, je ne sais comment, il fut dès lors mon ennemi le plus cruel. Un journal qu'il fit dans la suite fut inondé du venin de la rage dont il écumait à mon nom.

Pour le duc d'Aiguillon, il sentit vivement le bien que j'avais fait à son mémoire, en dépit de son avocat; et il pressa Garville de me mener chez lui, afin qu'il eût au moins, disait-il, la satisfaction de me remercier lui-même. Après m'être longtemps refusé à ses invitations, je m'y rendis enfin, et j'allai dîner une fois chez lui. Depuis, je ne l'avais point vu, quand je reçus ce billet de sa main : « Je viens, monsieur, de demander pour vous au roi la place d'historiographe de France, vacante par la mort de M. Duclos. Sa majesté vous l'a accordée : je m'empresse de vous l'annoncer. Venez remercier le roi. »

Cette marque de faveur, dont la cause était inconnue, fit taire mes ennemis à la cour; et le duc de Duras, qui n'avait pas sur *la Belle et la Bête* le même scrupule que le duc d'Aumont, me demanda, en 1771, *Zémire et Azor* pour le spectacle de Fontainebleau. Il y eut un succès inouï; mais ce ne fut pas sans avoir couru le risque d'y être bafoué. *L'Ami de la Maison*, qui fut donné la même année à ce spectacle, y fut très-froidement reçu. Dès que j'en eus senti la cause, j'y remédiai; et il eut à Paris même succès que *Zémire et Azor*. Ce sont de bien petites choses; mais, comme elles m'ont intéressé, elles auront aussi quelque intérêt pour mes enfants.

Lorsque *Zémire et Azor* fut annoncé à Fontainebleau, le bruit courut que c'était le conte de *la Belle et la Bête* mis sur la scène, et que le principal personnage y marcherait à quatre

pattes. Je laissais dire, et j'étais tranquille. J'avais donné, pour les décorations et pour les habits, des programmes très-détaillés; et je ne doutais pas que mes intentions n'eussent été remplies. Mais ni le tailleur ni le décorateur ne s'étaient donné la peine de lire mes programmes; et, d'après le conte de *la Belle et la Bête*, ils avaient fait leurs dispositions. Mes amis étaient inquiets sur le succès de mon ouvrage; Grétry avait l'air abattu; Clairval lui-même, qui avait joué de si bon cœur tous mes autres rôles, témoignait de la répugnance à jouer celui-ci. Je lui en demandai la raison : « Comment voulez-vous, me dit-il, que je rende intéressant un rôle où je serai hideux? — Hideux! lui dis-je, vous ne le serez point. Vous serez effrayant au premier coup d'œil; mais, dans votre laideur, vous aurez de la noblesse, et même de la grâce. — Voyez donc, me dit-il, l'habit de bête qu'on me prépare; car on m'en a dit des horreurs. » Nous étions à la veille de la représentation; il n'y avait pas un moment à perdre. Je demandai qu'on me montrât l'habit d'Azor. J'eus bien de la peine à obtenir du tailleur cette complaisance. Il me disait d'être tranquille, et de m'en rapporter à lui; mais j'insistai, et le duc de Duras, en lui ordonnant de me mener au magasin, eut la bonté de m'y accompagner. « Montrez, dit dédaigneusement le tailleur à ses garçons, montrez l'habit de la bête à monsieur. » Que vis-je? un pantalon tout semblable à la peau d'un singe, avec une longue queue rase, un dos pelé, d'énormes griffes aux quatre pattes, deux longues cornes au capuchon, et le masque le plus difforme, avec des dents de sanglier. Je fis un cri d'horreur, en protestant que ma pièce ne serait point jouée avec ce ridicule et monstrueux travestissement. « Qu'auriez-vous donc voulu, me demanda fièrement le tailleur. — J'aurais voulu, lui répondis-je, que vous eussiez lu mon programme, vous auriez vu que je vous demandais un habit d'homme, et non pas de singe. — Un habit d'homme pour une bête? — Et qui vous a dit qu'Azor soit une bête? — Le conte me le dit. — Le conte n'est point mon ouvrage, et mon ouvrage ne sera point mis au théâtre que tout cela ne soit changé. — Il n'est plus temps. — Je vais donc supplier le roi de trouver bon que ce hideux spectacle ne lui soit point donné; je lui en dirai la rai-

son. » Alors mon homme se radoucit, et me demanda ce qu'il fallait faire. La chose du monde la plus simple, lui répondis-je : un pantalon tigré, la chaussure et les gants de même, un doliman de satin pourpre, une crinière noire ondée et pittoresquement éparse, un masque effrayant, mais point difforme, ni ressemblant à un museau. » On eut bien de la peine à trouver tout cela, car le magasin était vide; mais, à force d'obstination, je me fis obéir ; et quant au masque, je le formai moi-même de pièces rapportées de plusieurs masques découpés.

Le lendemain matin, je fis essayer à Clairval ce vêtement ; et, en se regardant au miroir, il le trouva imposant et noble. « A présent, mon ami, lui dis-je, votre succès dépend de la manière dont vous entrerez sur le théâtre. Si l'on vous voit confus, timide, embarrassé, nous sommes perdus; mais si vous vous montrez fièrement, avec assurance, en vous dessinant bien, vous en imposerez, et, ce moment passé, je vous réponds du reste. »

La même négligence avec laquelle j'avais été servi par ce tailleur impertinent, je l'avais retrouvée dans le décorateur; et le tableau magique, le moment le plus intéressant de la pièce, il le faisait manquer, si je n'avais pas suppléé à sa maladresse. Avec deux aunes de moire d'argent, pour imiter la glace du trumeau, et deux aunes de gaze claire et transparente, je lui appris à produire l'une des plus agréables illusions du théâtre.

Ce fut ainsi que, par mes soins, au lieu de la chute honteuse dont j'étais menacé, j'obtins le plus brillant succès. Clairval joua son rôle comme je le voulais. Son entrée fière et hardie ne fit que l'impression d'étonnement qu'elle devait faire; et dès lors je fus rassuré. J'étais dans un coin de l'orchestre, et j'avais derrière moi un banc de dames de la cour. Lorsqu'Azor. à genoux aux pieds de Zémire, lui chanta,

Du moment qu'on aime,
L'on devient si doux !
Et je suis moi-même
Plus tremblant que vous,

j'entendis ces dames qui disaient entre elles : *Il n'est déjà plus laid;* et l'instant d'après, *Il est beau.*

Je ne dois pas dissimuler que le charme de la musique con-

tribuait merveilleusement à produire de tels effets. Celle de Grétry était alors ce qu'elle n'a été que bien rarement après moi, et il ne sentait pas assez avec quel soin je m'occupais à lui tracer le caractère, la forme et le dessin d'un chant agréable et facile. En général, la fatuité des musiciens est de croire ne rien devoir à leur poëte; et Grétry, avec de l'esprit, a eu cette sottise au suprême degré.

Quant à *l'Ami de la Maison,* ma complaisance pour madame la Ruette, mon actrice, fut la cause du peu de succès que cet ouvrage eut à la cour. J'aurais voulu d'abord donner le rôle de l'Ami de la Maison à Caillot; je l'avais fait pour lui; il l'aurait joué supérieurement bien, j'en étais sûr; mais il le refusa pour une raison singulière. « Cette situation, me dit-il, ressemble trop à celle où nous nous trouvons quelquefois; et ce caractère est aussi trop semblable à celui qu'on nous attribue. Si je jouais l'Ami de la Maison comme vous l'entendez et comme je le sens, aucune mère ne voudrait plus me laisser auprès de sa fille. — Et Tartufe, lui dis-je, ne le joueriez-vous pas? » — Tartufe, me dit-il, n'est pas si près de nous; et l'on ne craint pas, dans le monde, que nous soyons des Tartufes. »

Rien ne put vaincre sa répugnance pour un rôle qui lui ferait, disait-il, d'autant plus de tort qu'il l'aurait mieux joué. Cependant j'avais observé que la Ruette le convoitait, et je m'aperçus que sa femme pensait qu'après Caillot je ne pouvais le donner qu'à lui; Grétry pensait de même : je me laissai aller; je m'en repentis dès les premières répétitions. Ce rôle demandait de la jeunesse, de la vivacité, du brillant dans la voix, de la finesse dans le jeu. Le bon la Ruette, avec sa figure vieillotte et sa voix tremblante et cassée, y était fort déplacé. Il l'éteignit et l'attrista; comme il était mal à son aise, il ne s'y livra pas même à son naturel; il fit manquer toutes les scènes.

De son côté, madame la Ruette, qui avait un peu de pruderie, se persuadant que la finesse et la malice que j'avais mises dans le rôle d'Agathe n'étaient pas convenables à une si jeune personne, avait cru devoir émousser cette pointe d'espiéglerie; elle y avait substitué un certain air sévère et réservé qui ôtait au rôle toute sa gentillesse.

Ainsi tout mon ouvrage avait été dénaturé. Heureusement, la Ruette reconnut lui-même que le rôle de Cléon ne lui convenait ni pour le jeu, ni pour le chant; et je trouvai, au même théâtre, un nommé Julien, moins difficile que Caillot, et plus jeune que la Ruette, avec une voix brillante, une action vive, une tournure leste. Nous nous mîmes, Grétry et moi, à lui montrer son rôle; et il parvint à le chanter et à le jouer assez bien.

Madame la Ruette était peu disposée à entendre ce que j'avais à lui dire; je lui dis cependant : « Madame, nous serons froids si nous voulons être trop sages; faites-moi la grâce de jouer le rôle d'Agathe au naturel. Son innocence n'est pas celle d'Agnès, mais c'est encore de l'innocence; et comme elle n'emploie sa finesse et sa malice qu'à se jouer du fourbe qui cherche à la séduire, croyez qu'on lui en saura gré. » Son rôle eut le plus grand succès; et la pièce, qu'on redemanda à Versailles (en 1772), y parut si changée qu'on ne la reconnaissait pas : je n'y avais pourtant rien changé.

Ce ne fut que trois ans après que je donnai *la Fausse Magie;* et quoique le succès n'en fût pas d'abord aussi brillant que celui des deux autres, il n'a pas été moins durable. Depuis plus de vingt ans qu'on la revoit fréquemment remis au théâtre, le public ne s'en lasse point. Il est vrai, cependant, que ces petits ouvrages ont perdu de leur lustre et la fleur de leur agrément, en perdant les acteurs pour lesquels je les avais faits.

La même année (1772), j'eus à la cour une apparence de succès d'un autre genre, et bien plus sensible pour moi : ce fut l'effet que mon épître au roi sur l'incendie de l'Hôtel-Dieu obtint ou parut obtenir. Ma vanité n'y était pour rien; mais l'impression vive et profonde que j'avais faite, me disait-on, allait changer le sort de ces pauvres malades dont j'avais fait entendre les gémissements et les plaintes; et, pour la première fois de ma vie, je croyais voir en moi un bienfaiteur de l'humanité. J'en étais glorieux, j'aurais donné mon sang pour que l'événement eût couronné mon œuvre; mais je n'ai pas eu ce bonheur.

L'ode à la louange de Voltaire est à peu près de la même date. Voici quelle en fut l'occasion. La société de mademoiselle Clai-

ron était plus nombreuse et plus brillante que jamais. La conversation y était vive, surtout quand la poésie en était le sujet; et l'homme de lettres y avait, pour interlocuteurs, des gens du monde d'un goût exquis et d'un esprit très-cultivé. Ce fut dans l'un de ces entretiens qu'en parlant des poëtes lyriques, je dis que l'ode ne pouvait plus avoir, parmi nous, le caractère de vérité et de dignité qu'elle avait dans la Grèce, par la raison que les poëtes n'avaient plus le même ministère à remplir; que les bardes seuls, dans les Gaules, avaient eu ce grand caractère, parce qu'ils étaient, par l'État, chargés de célébrer la gloire des héros.

« Et aujourd'hui, me demanda-t-on, qui empêche le poëte de revêtir ce caractère antique, et de le consacrer à ce ministère public? » Je répondis que s'il y avait, comme autrefois, des fêtes, des solennités, où le poëte fût entendu, la pompe de ces grands spectacles lui élèverait l'âme et le génie. Pour exemple, je supposai l'apothéose de Voltaire, et sur un grand théâtre, au pied de sa statue, mademoiselle Clairon récitant des vers à la louange de cet homme illustre : « Croyez-vous, demandai-je, que l'ode, destinée à cet éloge solennel, ne prît pas, dans l'esprit et dans l'âme du poëte, un ton plus vrai, plus animé que celle qu'il compose froidement dans son cabinet. » Je vis que cette idée faisait son impression, et mademoiselle Clairon surtout en parut vivement émue. De là me vint le projet de faire, pour essai, cette ode, que vous trouverez dans le recueil de mes poésies.

En la lisant, mademoiselle Clairon sentit que son talent y pouvait suppléer au mien, et voulut bien prêter encore à mes vers le charme de l'illusion qu'elle savait si bien répandre.

Un soir donc que la société était assemblée dans son salon, et qu'elle avait fait dire qu'on l'attendît, comme nous parlions de Voltaire, tout à coup un rideau se lève, et, à côté du buste de ce grand homme, mademoiselle Clairon, vêtue en prêtresse d'Apollon, une couronne de laurier à la main, commence à réciter cette ode avec l'air de l'inspiration, et du ton de l'enthousiasme. Cette petite fête eut, depuis, le mérite d'en faire imaginer une plus solennelle, et dont Voltaire fut témoin.

Peu de temps après, le comte de Valbelle, amant de mademoiselle Clairon, enrichi par la mort de son frère aîné, étant allé jouir de sa fortune dans la ville d'Aix en Provence, et le prince d'Anspach s'étant pris de belle passion pour notre princesse de théâtre, elle fut obligée de prendre une maison plus ample et plus commode que celle où nous logions ensemble. Ce fut alors que j'allai occuper, chez la comtesse de Séran, l'appartement qui m'était réservé, et ce fut là que M. Odde vint passer une année avec moi.

J'aurais voulu me retirer avec lui à Bort; et, pour cela, j'avais en vue un petit bien à deux pas de la ville, où je me serais fait bâtir une cellule. Heureusement ce bien fut porté à un prix si haut, qu'il passait mes moyens; et il fallut y renoncer. Je me laissai donc aller encore à la société de Paris, et surtout à celle des femmes, mais résolu à me préserver de toute liaison qui pût altérer mon repos.

Je faisais ma cour à la comtesse de Séran aussi assidûment qu'il m'était possible, sans lui être importun. Elle avait la bonté de vouloir que j'allasse passer le printemps avec elle en Normandie, dans son petit château de la Tour, qu'elle embellissait. Je l'y accompagnais. Que n'aurais-je pas quitté pour elle? Tout ce que peut avoir de charme l'amitié d'une femme et sa société la plus intime, sans amour, je le trouvais auprès de celle-ci. Certainement, s'il eût été possible d'être amoureux sans espérance, je l'aurais été de madame de Séran; mais elle me marquait la limite des sentiments qu'elle avait pour moi, et de ceux qu'il m'était permis d'avoir pour elle, avec tant d'ingénuité, qu'il n'arrivait pas même à mes désirs d'aller au delà.

J'étais aussi lié d'amitié pure et simple avec des femmes qui, sur le déclin de leur âge, n'avaient pas cessé d'être aimables, et dont Fontenelle aurait dit : *On voit bien que l'Amour a passé par là.* Je n'avais pas pour elles cette vénération qui n'est réservée qu'à la vertu; mais elles m'inspiraient un sentiment de bienveillance qui ne m'y attachait guère moins, et qui les flattait davantage. J'étais touché de voir la beauté vieillissante s'attrister devant son miroir de n'y plus retrouver ses charmes. Celle de mes amies qui s'affligeait le plus de cette perte irréparable, c'était

madame de L. P***. Elle me rappelait, dans sa mélancolie, ces paroles d'une beauté célèbre dans la Grèce, suspendant son miroir au temple de sa divinité :

Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle;
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne saurais me voir dans ce miroir fidèle,
Ni telle que je fus, ni telle que je suis.

Le cœur le plus sensible, le plus délicat, le plus aimant, était celui de madame de L. P***. Sans avoir la prétention de la dédommager de ce que les ans lui avaient fait perdre, je cherchais à l'en consoler par tous les soins d'un ami raisonnable et tendre; et, comme un malade docile, elle acceptait tous les soulagements que lui présentait ma raison. Elle avait même prévenu mes conseils, en essayant de faire diversion à ses ennuis par le goût de l'étude; et ce goût charmait nos loisirs.

Dans le premier éclat de sa beauté, personne ne s'était douté qu'elle eût autant d'esprit qu'elle en avait reçu de la nature. Elle l'ignorait elle-même. Tout occupée de ses autres charmes, et ne rêvant qu'à ses plaisirs, sa mollesse et son indolence laissaient comme endormie au fond de sa pensée une foule de perceptions délicates, fines et justes, qui s'y étaient logées, pour ainsi dire, à son insu, et qui, dans le triste loisir qu'elle avait eu enfin de se les rappeler, semblaient éclore en foule et comme d'elles-mêmes. Je les voyais dans nos entretiens se réveiller et se répandre avec beaucoup de grâce et de facilité. Elle suivait, par complaisance, mes études et mon travail; elle m'aidait dans mes recherches; mais, tandis que son esprit s'occupait, son cœur était vide; c'était là son tourment. Toute sa sensibilité se porta vers notre amitié mutuelle; et, renfermée dans les limites des seuls sentiments qui convenaient à son âge et au mien, elle n'en devint que plus vive. Soit à Paris, soit à la campagne, j'étais le plus assidu qu'il m'était possible auprès d'elle. Je quittais même assez souvent pour elle des sociétés où, par goût, je me serais plu davantage, et je faisais pour l'amitié ce que bien rarement j'avais fait pour l'amour; mais personne au monde ne m'aimait autant que madame de L. P***; et quand je m'étais

dit, « Tout le reste du monde se passe de moi sans regret, » je ne balançais plus à tout abandonner pour elle. Mes sociétés philosophiques et littéraires étaient les seules dont elle ne fût point jalouse ; par toute autre dissipation, je l'affligeais, et le reproche m'en était d'autant plus sensible qu'il était plus discret, plus timide et plus doux.

Dans ce temps-là mes occupations se partageaient entre l'histoire et l'Encyclopédie. Je m'étais fait un point d'honneur et de délicatesse de remplir dignement mes fonctions d'historiographe, en rédigeant avec soin des mémoires pour les historiens à venir. Je m'adressai aux personnages les plus considérables de ce temps-là, pour tirer de leurs cabinets des instructions relatives au règne de Louis XV, par où je voulais commencer ; et je fus moi-même étonné de la confiance qu'ils me marquèrent. Le comte de Maillebois me livra tous les papiers de son père et les siens. Le marquis de Castries m'ouvrit son cabinet, où étaient les mémoires du maréchal de Belle-Isle ; le comte de Broglio m'initia dans les mystères de ses négociations secrètes ; le maréchal de Contades me traça de sa main le plan de sa campagne, et le désastre de Minden. J'avais besoin des confidences du maréchal de Richelieu ; mais j'étais en disgrâce auprès de lui, comme tous les gens de lettres de l'Académie. Le hasard fit ma paix, et c'est encore une des circonstances où l'occasion, pour me servir, est venue au-devant de moi.

Une amie particulière du maréchal de Richelieu se trouvant avec moi dans une maison de campagne, me dit qu'il était bien étrange qu'un Richelieu, et qu'un homme de l'importance de celui-ci, essuyât des désagréments et des dégoûts à l'Académie française. « En effet, lui dis-je, madame, rien de plus étrange ; mais qui en est la cause ? » Elle me nomma d'Alembert, qui avait pris, disait-elle, le maréchal en aversion. Je répondis que l'ennemi du maréchal à l'Académie n'était point d'Alembert, mais celui qui cherchait à l'aigrir contre d'Alembert et contre tous les gens de lettres.

« Savez-vous, madame, ajoutai-je, quels sont les gens qui animent contre l'Académie celui qui est fait pour y être honoré et chéri ? Ce sont des académiciens qui n'y ont eux-mêmes au-

cune considération, et qui sont furieux contre elle. C'est l'avocat général Seguier, le dénonciateur des gens de lettres au parlement; c'est Paulmy; ce sont quelques autres intrus qui, mécontents d'un corps où ils sont déplacés, voudraient, avec Seguier, notre ennemi, former un parti redoutable. Voilà les gens qui tâchent d'aliéner de nous l'esprit du maréchal, pour l'avoir à leur tête, et nous nuire par son crédit. Quelle gloire pour lui que de servir ces haines et ces petites vanités! Vous voyez ce qui lui en arrive. Il obtient que le roi refuse d'approuver l'élection de deux hommes irréprochables. L'Académie réclame contre ce refus, et le roi détrompé consent qu'aux deux premières places qui viendront à vaquer, ces mêmes hommes soient élus. C'est donc ce qu'on appelle un coup d'épée dans l'eau. Non, madame, le véritable parti d'un Richelieu à l'Académie, le seul digne de monsieur le maréchal, c'est le parti des gens de lettres. »

Elle trouva que j'avais raison; et, quelques jours après, le maréchal étant venu dîner à la même campagne, son amie voulut qu'il causât avec moi. Je lui répétai à peu près les mêmes choses, quoiqu'en termes plus doux; et à l'égard de d'Alembert : « Monsieur le maréchal, lui dis-je, d'Alembert vous croit l'ennemi des gens de lettres, et l'ami de Seguier, leur dénonciateur; voilà pourquoi il ne vous aime pas : mais d'Alembert est un bon homme, et jamais le sentiment de la haine n'a pris racine dans son cœur. Il a épousé l'Académie. Aimez sa femme comme vous en aimez tant d'autres, et venez la voir quelquefois; il vous en saura gré, et vous recevra bien, comme font tant d'autres maris. »

Le maréchal fut content de moi; et lorsqu'à la place de l'abbé Delille et de Suard, refusés par le roi, il fallut élire deux autres académiciens, je fus invité à dîner chez lui le jour de l'élection. A ce dîner, je trouvai Seguier, Paulmy, Bissy, l'évêque de Senlis. Leur parti n'était pas nombreux; et quand il aurait eu quelques voix clandestines, le nôtre était formé et lié de façon à être sûr de prévaloir. Je ne fis donc pas semblant de croire que nous fussions là pour parler d'élections académiques; et, comme à un dîner de joie et de plaisir, amenant dès la

soupe les propos qui riaient le plus au maréchal, je le mis en train de causer de l'ancienne galanterie, des jolies femmes de son temps, des mœurs de la régence, que sais-je enfin? du théâtre, et surtout des actrices; si bien que le dîner se passa sans qu'il y fût dit un seul mot de l'Académie. Ce ne fut qu'au sortir de table que l'évêque de Senlis, me tirant à l'écart, me demanda quel choix nous allions faire. Je répondis loyalement que je croyais tous les vœux réunis en faveur de Bréquigny et de Beauzée. Le maréchal, qui était venu nous joindre, se fit expliquer le mérite littéraire de ces messieurs; et, après m'avoir entendu : « Eh bien! dit-il, voilà deux hommes estimables; il faut nous réunir pour eux. — Puisque telle est votre intention, lui dis-je, monsieur le maréchal, voulez-vous permettre que j'aille en instruire l'Académie? Ce sont des paroles de paix qu'elle entendra avec plaisir. — Allez, me dit-il, et prenez dans la cour l'un de mes carrosses; nous vous suivrons de près. »

« Mon ami, dis-je à d'Alembert, ils viennent se réunir à nous; le maréchal vous fait les avances de bonne grâce, il faut le recevoir de même. » En effet, il fut bien reçu; l'élection fut unanime; et, depuis ce jour-là jusques à sa mort, il eut pour moi mille bontés. Ainsi ses portefeuilles furent à ma disposition.

J'avais en même temps, pour les affaires de la régence, le manuscrit original des mémoires de Saint-Simon, que l'on m'avait permis de tirer du dépôt des affaires étrangères, et dont je fis d'amples extraits; mais ces extraits, et le dépouillement des dépêches et des mémoires qui me venaient en foule, auraient été bientôt aussi ennuyeux que fatigants pour moi, si je n'avais pas eu, par intervale, quelque occupation littéraire moins pénible et plus de mon goût. L'entreprise d'un supplément de l'Encyclopédie, en quatre volumes in-folio, me procura ce délassement.

Il faut savoir qu'après la publication du septième volume de l'Encyclopédie, la suite ayant été interrompue par un arrêt du parlement, on n'y avait travaillé qu'en silence et entre un petit nombre de coopérateurs, dont je n'étais pas. Un laborieux com-

pilateur, le chevalier de Jaucourt, s'était chargé de la partie littéraire, et l'avait travaillée à sa manière, qui n'était pas la mienne. Lors donc qu'à force de constance et de sollicitations l'on obtint que la totalité de l'ouvrage fût mise au jour, et que le projet du supplément eut été formé, l'un des intéressés, Robinet, vint me voir, et me proposa de reprendre ma besogne où je l'avais laissée. « Vous n'avez, me dit-il, commencé qu'au troisième volume; vous avez cessé au septième; tout le reste est d'une autre main : *Pendent opera interrupta*. Nous venons vous prier d'achever votre ouvrage. »

Comme j'étais occupé de l'histoire, je répondis qu'il m'était impossible de m'engager dans un autre travail. « Au moins, me dit-il, laissez-nous annoncer que, dans ce supplément, vous donnerez quelques articles. — Je le ferai, lui dis-je, si j'en ai le loisir; c'est tout ce que je puis promettre. » Quelque temps après il revint à la charge, et avec lui le libraire Panckoucke. Ils me dirent que, pour mettre en règle les comptes de leur entreprise, il leur fallait savoir quelle serait, pour les gens de lettres, la rétribution du travail, et qu'ils venaient savoir ce que je voulais pour le mien. « Que puis-je demander, leur dis-je, moi qui ne promets rien, qui ne m'engage à rien? — Vous ferez pour nous ce qu'il vous plaira, me dit Panckoucke; promettez seulement de nous donner quelques articles, et qu'il nous soit permis d'insérer cette promesse dans notre *prospectus;* nous vous donnerons pour cela quatre mille livres, et un exemplaire du supplément. » Ils étaient bien sûrs que je me piquerais de répondre à leur confiance. J'y répondis si bien que, dans la suite, ils m'avouèrent que j'avais passé leur attente. Mais reprenons le fil des événements de ma vie, que mille accidents variaient.

La mort du roi venait de produire un changement considérable à la cour, dans le ministère, et singulièrement dans la fortune de mes amis.

M. Bouret s'était ruiné à bâtir et à décorer pour le roi le pavillon de Croix-Fontaine; et le roi croyait l'en payer assez en l'honorant, une fois l'année, de sa présence dans un de ses rendez-vous de chasse; honneur qui coûtait cher encore au mal-

heureux, obligé, ce jour-là, de donner à toute la chasse un dîner, pour lequel rien n'était épargné.

J'avais gémi plus d'une fois de ses profusions; mais le plus libéral, le plus imprévoyant des hommes avait, pour ses véritables amis, le défaut de ne jamais vouloir écouter leurs avis sur l'article de sa dépense. Cependant il avait achevé d'épuiser son crédit en bâtissant sur les Champs-Élysées cinq ou six maisons à grands frais, lorsque le roi mourut sans avoir seulement pensé à le sauver de sa ruine; et cette mort le laissant noyé de dettes, sans ressource et sans espérance, il prit, je crois, la résolution de se délivrer de la vie : on le trouva mort dans son lit. Il fut, pour son malheur, imprudent jusques à la folie; il ne fut jamais malhonnête.

Madame de Séran fut plus sage. N'ayant plus, à la mort du roi, aucune perspective de faveur et de protection, ni pour elle, ni pour ses enfants, elle fit un emploi solide de l'unique bienfait qu'elle avait accepté; et le nouveau directeur des bâtiments, le comte d'Angivilliers, lui ayant proposé de céder, pour lui, son hôtel à un prix convenable, elle y consentit. Ainsi nous fûmes délogés l'un et l'autre en 1776, trois ans après qu'elle m'eut accordé cette heureuse hospitalité.

L'avénement du nouveau roi à la couronne fut suivi de son sacre dans l'église de Reims.

En qualité d'historiographe de France, il me fut enjoint d'assister à cette cérémonie auguste. Je ne répéterai point ici ce que j'en ai dit dans une lettre qui fut imprimée à mon insu, et que j'ai depuis insérée dans la collection de mes œuvres; elle est une faible peinture de l'effet de ce grand spectacle sur cinquante mille âmes que j'y vis rassemblées. Quant à ce qui m'est personnel, jamais rien ne m'a tant ému.

Au reste, j'eus, dans ce voyage, tous les agréments que ma place pouvait m'y procurer, et je crus les devoir à la manière honorable dont le maréchal de Beauvau, capitaine des gardes en exercice, et mon confrère à l'Académie française, eut la bonté de me traiter.

De toutes les femmes que j'ai connues, celle dont la politesse a le plus de naturel et de charmes, c'est la maréchale de Beau-

vau : elle mit, ainsi que son époux, une attention délicate et marquée à donner l'exemple de celles qu'ils voulaient que l'on eût pour moi ; et cet exemple fut suivi. Sensible aux marques de leur bienveillance, je l'ai depuis cultivée avec soin. Le caractère du maréchal n'était pas aussi attrayant que celui de sa femme ; cependant jamais cette dignité froide qu'on lui reprochait ne m'a gêné un moment avec lui. J'étais persuadé que, dans toute autre condition, son air, ses manières, son ton, auraient été les mêmes ; et, en m'accommodant avec ce qui me semblait être son naturel, je le trouvais honnête et bon, obligeant, serviable même sans se faire valoir. Pour sa femme, aujourd'hui sa veuve, je ne crois pas qu'il y ait sous le ciel de caractère plus aimable ni plus accompli que le sien. C'est bien elle qu'on peut appeler justement et sans ironie la femme qui a toujours raison ; mais la justesse, la netteté, la clarté inaltérable de son esprit est accompagnée de tant de douceur, de simplicité, de modestie et de grâce, qu'elle nous fait aimer la supériorité même qu'elle a sur nous. Il semble qu'elle nous communique son esprit, qu'elle associe nos idées avec les siennes, et nous fasse participer à l'avantage qu'elle a toujours de penser si juste et si bien. Son grand art, comme son attention la plus continuelle, était d'honorer son époux, de le faire valoir, de s'effacer pour le mettre à sa place, et pour lui céder l'intérêt, la considération, les respects qu'elle s'attirait. A l'entendre, c'était toujours à M. de Beauvau qu'on devait rapporter tout le bien qu'on louait en elle. Observez, mes enfants, qu'elle n'y perdait rien, qu'elle n'en était même que plus honorée, et que ce lustre réfléchi qu'elle prêtait au caractère de son époux ne faisait que donner au sien plus de relief et plus d'éclat. Jamais femme n'a mieux senti la dignité de ses devoirs d'épouse, et ne les a remplis avec plus de noblesse.

Ma lettre sur la cérémonie du sacre, publiée et distribuée à la cour par l'intendant de Champagne, y avait produit l'effet d'un tableau qui retraçait aux yeux du roi et de la reine un jour de gloire et de bonheur. C'était pour moi, dans leur esprit, un commencement de bienveillance. La reine, quelque temps après, me témoigna quelque bonté. Chez elle, sur un petit théâtre,

elle voulut faire jouer *Sylvain* et *l'Ami de la Maison*. Ce petit spectacle fit un plaisir sensible; et, en passant devant moi, la reine me dit, de l'air le plus aimable : *Marmontel, cela est charmant*. Mais ces présages de faveur ne tardèrent pas à être démentis à l'occasion des deux musiques.

Sous le feu roi, l'ambassadeur de Naples avait persuadé à la cour de faire venir d'Italie un habile musicien pour relever le théâtre de l'Opéra français, qui, depuis longtemps, menaçait ruine, et qu'on soutenait avec peine aux dépens du trésor public. La nouvelle maîtresse, madame du Barry, avait adopté cette idée; et notre ambassadeur à la cour de Naples, le baron de Breteuil, avait été chargé de négocier l'engagement de Piccini pour venir s'établir en France, avec deux mille écus de gratification annuelle, à condition de nous donner des opéras français.

A peine fut-il arrivé, que mon ami l'ambassadeur de Naples, le marquis de Caraccioli, vint me le recommander, et me prier de faire pour lui, me disait-il, au grand Opéra, ce que j'avais fait pour Grétry au théâtre de l'Opéra-Comique.

Dans ce temps-là même était arrivé d'Allemagne le musicien Gluck, aussi fortement recommandé à la jeune reine par l'empereur Joseph son frère, que si le succès de la musique allemande avait eu l'importance d'une affaire d'État. On avait composé à Vienne, sur le canevas d'un ballet de Noverre, un opéra français de l'*Iphigénie en Aulide*. Gluck en avait fait la musique; et cet opéra, par lequel il avait débuté en France, avait eu le plus grand succès. La jeune reine s'était déclarée en faveur de Gluck; et Piccini, qui, en arrivant, le trouvait établi dans l'opinion publique, à la ville comme à la cour, non-seulement n'avait pour lui personne, mais à la cour il avait contre lui l'odieuse étiquette de musicien protégé par la maîtresse du feu roi; et à la ville il avait pour ennemis tous les musiciens français, à qui la musique allemande était plus facile à imiter que la musique italienne, dont ils désespéraient de prendre le style et l'accent.

Si j'avais eu un peu de politique, je me serais rangé du côté où était la faveur; mais la musique protégée ne ressemblait

non plus, dans ses formes tudesques, à ce que j'avais entendu de Pergolèse, de Leo, de Buranello, etc., que le style de Crébillon ne ressemble à celui de Racine; et préférer le Crébillon au Racine de la musique, c'eût été un effort de dissimulation que je n'aurais pu soutenir.

D'ailleurs, je m'étais mis dans la tête de transporter sur nos deux théâtres la musique italienne; et l'on a vu que, dans le comique, j'avais assez bien commencé. Ce n'est pas que la musique de Grétry fût de la musique italienne par excellence; elle était encore loin d'atteindre à cet ensemble qui nous ravit dans celle des grands compositeurs; mais il avait un chant facile, du naturel dans l'expression, des airs et des duos agréablement dessinés; quelquefois même dans l'orchestre un heureux emploi d'instruments; enfin, du goût et de l'esprit assez pour suppléer à ce qui lui manquait du côté de l'art et du génie; et si sa musique n'avait pas tout le charme et toute la richesse de celle de Piccini, de Sacchini, de Paësiello, elle en avait le rhythme, l'accent, la prosodie. J'avais donc démontré qu'au moins dans le comique, la langue française pouvait avoir une musique du même style que la musique italienne.

Il me restait à faire la même épreuve dans le tragique, et le hasard m'en offrait l'occasion. Le problème était plus difficile à résoudre, mais par d'autres raisons que celles qu'on imaginait.

La langue noble est moins favorable à la musique, 1° en ce qu'elle n'a pas des tours aussi vifs, aussi accentués, aussi dociles à l'expression du chant que la langue comique; 2° en ce qu'elle a moins d'étendue, d'abondance et de liberté dans le choix de l'expression. Mais une bien plus grande difficulté naissait pour moi de l'idée que j'avais conçue du poëme lyrique, et de la forme théâtrale que j'aurais voulu lui donner. J'en avais fait avec Grétry la périlleuse tentative dans l'opéra de *Céphale et Procris*. En divisant l'action en trois tableaux, l'un voluptueux et brillant, le palais de l'Aurore, son réveil, ses amours, les plaisirs de sa cour céleste; l'autre, sombre et terrible, le complot de la jalousie, et ses poisons versés dans l'âme de *Procris;* le troisième, touchant, passionné, tragique, l'erreur de *Céphale*

et la mort de son épouse percée de ses traits, et expirante entre ses bras; je croyais avoir rempli l'idée d'un spectacle intéressant : mais n'ayant pas réussi dans ce coup d'essai, et m'attribuant en partie notre disgrâce, ma défiance de moi-même allait jusques à la frayeur.

Le sentiment de ma propre faiblesse, et la bonne opinion que j'avais du célèbre compositeur qu'on m'avait donné dans Piccini, me firent donc imaginer de prendre les beaux opéras de Quinault, d'en élaguer les épisodes, les détails superflus; de les réduire à leurs beautés réelles, d'y ajouter des airs, des duos, des monologues en récitatif obligé, des chœurs en dialogue et en contraste, de les accommoder ainsi à la musique italienne, et d'en former un genre de poëme lyrique plus varié, plus animé, plus simple, moins décousu dans son action, et infiniment plus rapide que l'opéra italien.

Dans Métastase même, que j'étudiais, que j'admirais comme un modèle de l'art de dessiner les paroles du chant, je voyais des longueurs et des vides insupportables. Ces doubles intrigues, ces amours épisodiques, ces scènes détachées et si multipliées, ces airs presque toujours perdus, comme on l'a dit, en cul-de-lampe au bout des scènes, tout cela me choquait. Je voulais une action pleine, pressée, étroitement liée, dans laquelle les situations, s'enchaînant l'une à l'autre, fussent elles-mêmes l'objet et le motif du chant, de façon que le chant ne fût que l'expression plus vive des sentiments répandus dans la scène, et que les airs, les duos, les chœurs, y fussent enlacés dans le récitatif. Je voulais, de plus, qu'en se donnant ces avantages, l'opéra français conservât sa pompe, ses prodiges, ses fêtes, ses illusions, et qu'enrichi de toutes les beautés de la musique italienne, ce n'en fût pas moins ce spectacle

> Où les beaux vers, la danse, la musique,
> L'art de tromper les yeux par les couleurs,
> L'art plus heureux de séduire les cœurs,
> De cent plaisirs font un plaisir unique. (VOLT.)

Ce fut dans cet esprit que fut recomposé l'opéra de *Roland*. Dès que j'eus mis ce poëme dans l'état où je le voulais, j'éprouvai une joie aussi vive que si je l'avais fait moi-même. Je vis

l'ouvrage de Quinault dans sa beauté naïve et simple; je vis l'idée que je m'étais faite d'un poëme lyrique français réalisée ou sur le point de l'être par un habile musicien. Ce musicien ne savait pas deux mots de français; je me fis son maître de langue. « Quand serai-je en état, me dit-il en italien, de travailler à cet ouvrage? — Demain matin, » lui dis-je; et dès le lendemain je me rendis chez lui.

Figurez-vous quel fut pour moi le travail de son instruction : vers par vers, presque mot pour mot, il fallait lui tout expliquer; et lorsqu'il avait bien saisi le sens d'un morceau, je le lui déclamais, en marquant bien l'accent, la prosodie, la cadence des vers, les repos, les demi-repos, les articulations de la phrase; il m'écoutait avidement, et j'avais le plaisir de voir que ce qu'il avait entendu était fidèlement noté. L'accent de la langue et le nombre frappaient si juste cette excellente oreille, que presque jamais, dans sa musique, ni l'un ni l'autre n'étaient altérés. Il avait, pour saisir les plus délicates inflexions de la voix, une sensibilité si prompte, qu'il exprimait jusqu'aux nuances les plus fines du sentiment.

C'était pour moi un plaisir inexprimable de voir s'exercer sous mes yeux un art, ou plutôt un génie, dont jusque-là je n'avais eu aucune idée. Son harmonie était dans sa tête; son orchestre et tous les effets qu'il produirait lui étaient présents. Il écrivait son chant d'un trait de plume, et, lorsque le dessein en était tracé, il remplissait toutes les parties des instruments ou de la voix, distribuant les traits de mélodie et d'harmonie ainsi qu'un peintre habile aurait distribué sur la toile les couleurs et les ombres pour en composer son tableau. Ce travail achevé, il ouvrait son clavecin, qui jusque-là lui avait servi de table; et j'entendais alors un air, un duo, un chœur complet dans toutes ses parties, avec une vérité d'expression, une intelligence, un ensemble, une magie dans les accords, qui ravissaient l'oreille et l'âme.

Ce fut là que je reconnus l'homme que je cherchais, l'homme qui possédait son art et le maîtrisait à son gré; et c'est ainsi que fut composée cette musique de *Roland*, qui, en dépit de la cabale, eut le plus éclatant succès.

En attendant, et à mesure que l'ouvrage avançait, les zélés amateurs de la bonne musique, à la tête desquels étaient l'ambassadeur de Naples et celui de Suède, se ralliaient autour du clavecin de Piccini pour entendre tous les jours quelque scène nouvelle; et tous les jours ces jouissances me dédommageaient de mes peines.

Parmi ces amateurs de la musique se distinguaient MM. Morellet, mes amis personnels, et les amis les plus officieux que Piccini eût trouvés en France. C'était par eux qu'en arrivant il avait été accueilli, logé, meublé, pourvu des premiers besoins de la vie. Ils n'y épargnaient rien, et leur maison était la sienne. J'aimais à croire que, de nous voir associés ensemble, c'était pour eux un motif de plus de l'intérêt qu'ils prenaient à lui; et, entre eux et moi, cet objet d'affection commune était pour l'amitié un nouvel aliment.

L'abbé Morellet et moi n'avions cessé de vivre depuis vingt ans dans les mêmes sociétés, souvent opposés d'opinions, toujours d'accord de sentiments et de principes, et pleins d'estime l'un pour l'autre. Dans nos disputes les plus vives, jamais on n'avait vu se mêler aucun trait ni d'amertume, ni d'aigreur. Sans nous flatter, nous nous aimions.

Son frère, qui, nouvellement arrivé d'Italie, était pour moi un ami tout récent, m'avait gagné le cœur par sa droiture et sa franchise. Ils vivaient ensemble, et leur sœur, veuve de M. Leyrin de Montigny, venait de Lyon, avec sa jeune fille, embellir leur société.

L'abbé, qui m'avait annoncé le bonheur qu'ils allaient avoir d'être réunis en famille, m'écrivit un jour : « Mon ami, c'est demain qu'arrivent nos femmes; venez nous aider, je vous prie, à les bien recevoir. »

Ici ma destinée va prendre une face nouvelle, et c'est de ce billet que date le bonheur vertueux et inaltérable qui m'attendait dans ma vieillesse, et dont je jouis depuis vingt ans.

LIVRE DIXIÈME.

Tant que le ciel m'avait laissé, dans madame Odde, une sœur tendrement chérie, et qui m'aimait plutôt d'un amour filial que d'une amitié fraternelle; sûr d'avoir dans son digne et vertueux époux un véritable ami, dont la maison serait la mienne, dont les enfants seraient les miens, je savais où vieillir en paix. L'estime et la confiance qu'Odde s'était acquises, l'excellente réputation dont il jouissait dans son état, me rendaient son avancement facile et assuré; et n'eût-il fait que conserver l'emploi qu'il avait à Saumur, ma petite fortune ajoutée à la sienne nous aurait fait vivre dans une honnête aisance. Ainsi, lorsque le monde et moi nous aurions été las, ennuyés l'un de l'autre, ma vieillesse avait un asile honorable et plein de douceur. Dans cette heureuse confiance, je me laissais aller, comme vous avez vu, au courant de la vie, et, sans inquiétude, je me voyais sur mon déclin.

Mais lorsque j'eus perdu ma sœur et ses enfants; lorsque, dans sa douleur, Odde, abandonnant une ville où il ne voyait plus que des tombeaux, et, renonçant à son emploi, se fut retiré dans sa patrie, mon avenir, si serein jusqu'alors, s'obscurcit à mes yeux; je ne vis plus pour moi que les dangers du mariage, ou que la solitude d'un triste célibat et d'une vieillesse abandonnée.

Je redoutais dans le mariage des chagrins domestiques qu'il m'aurait été impossible d'essuyer sans mourir, et dont je voyais mille exemples; mais un malheur plus effrayant encore était celui d'un vieillard obligé, ou d'être le rebut du monde en y traînant une ennuyeuse et infirme caducité, ou de rester seul délaissé, à la merci de ses valets, livré à leur dure insolence et à leur servile domination.

Dans cette situation pénible, j'avais tenté plus d'une fois de me donner une compagne, et d'adopter une famille qui me tînt

lieu de celle que la mort avait moissonnée autour de moi ; mais, par une heureuse fatalité, aucun de mes projets ne m'avait réussi, lorsque je vis arriver à Paris la sœur et la nièce de mes amis MM. Morellet. Ce fut un coup du ciel.

Cependant, tout aimables qu'elles me semblaient l'une et l'autre, la mère, par un caractère de franchise, de cordialité, de bonté ; la fille, par un air de candeur et de modestie qui, joint à la beauté, l'embellissait encore ; toutes les deux, par un langage où j'aperçus sans peine autant d'esprit que de raison, je n'imaginais pas qu'à cinquante ans passés je fusse un mari convenable à une personne qui n'avait guère que dix-huit ans. Ce qui m'éblouissait en elle, cette fleur de jeunesse, cet éclat de beauté, tant de charmes que la nature avait à peine achevé de former, était ce qui devait éloigner de moi l'espérance, et, avec l'espérance, le désir de la posséder.

Je ne vis donc pour moi, dans cette agréable aventure, que l'avantage d'une nouvelle et charmante société.

Soit que madame de Montigny fût prévenue en ma faveur, soit que ma bonhomie lui convînt au premier abord, elle fut bientôt avec l'ami de ses frères comme avec un ancien ami qu'elle-même aurait retrouvé. Nous soupâmes ensemble. La joie qu'ils avaient tous d'être réunis anima ce souper ; j'y pris la même part que si j'eusse été l'un des leurs. Je fus invité à dîner pour le lendemain, et successivement se forma l'habitude de nous voir presque tous les jours.

Plus je causais avec la mère, plus j'entendais parler la fille, plus je trouvais à l'une et à l'autre ce naturel aimable qui m'a toujours charmé. Mais, encore une fois, mon âge, mon peu de fortune, ne me laissaient voir pour moi aucune apparence au bonheur que je présageais à l'époux de mademoiselle de Montigny ; et plus de deux mois s'étaient écoulés sans que l'idée me fût venue d'aspirer à ce bonheur-là.

Un matin, l'un de mes amis, et des amis de MM. Morellet, l'abbé Maury, vint me voir, et me dit : « Voulez-vous que je vous apprenne une nouvelle? Mademoiselle de Montigny se marie. — Elle se marie? avec qui? — Avec vous. — Avec moi ! — Oui, avec vous-même. — Vous êtes fou, ou vous rêvez. — Je

ne rêve point, et ce n'est point une folie ; c'est une chose très-sensée, et dont aucun de vos amis ne doute. »

« Écoutez-moi, lui dis-je, et croyez-moi, car je vous parle sérieusement. Mademoiselle de Montigny est charmante ; je la crois accomplie, et c'est pour cela même que je n'ai jamais eu la folle idée de prétendre au bonheur d'être son époux. — Eh bien ! vous le serez sans y avoir prétendu. — A mon âge ! — Bon ! à votre âge ! Vous êtes jeune encore, et en pleine santé. » Alors le voilà qui déploie toute son éloquence à me prouver que rien n'était plus convenable ; que je serais aimé ; que nous ferions un bon ménage ; et, d'un ton de prophète, il m'annonça que nous aurions de beaux enfants.

Après cette saillie, il me laissa livré à mes réflexions ; et, tout en me disant à moi-même qu'il était fou, je commençai à n'être pas plus sage.

Mes cinquante-quatre ans ne me semblèrent plus un obstacle si effrayant ; la santé, à cet âge, pouvait tenir lieu de jeunesse. Je commençai à croire que je pouvais inspirer, non pas de l'amour, mais une bonne et tendre amitié ; et je me rappelai ce que disaient les sages : Que l'amitié fait plus de bons ménages que l'amour.

Je croyais avoir remarqué, dans cette jeune et belle personne, du plaisir à me voir, du plaisir à m'entendre : ses beaux yeux, en me regardant, avaient un caractère d'intérêt et de bienveillance. J'allai jusqu'à penser que, dans les attentions dont m'honorait sa mère, dans le plaisir que témoignaient ses oncles à me voir assidu chez eux, il entrait peut-être quelque disposition favorable au vœu que je n'osais former. Je n'étais pas riche ; mais cent trente mille francs, solidement placés, étaient le fruit de mes épargnes. Enfin, puisqu'un ami sincère, l'abbé Maury, trouvait cette union non-seulement raisonnable, mais désirable des deux côtés, pourquoi moi-même aurais-je pensé qu'elle fût si mal assortie ?

J'étais engagé ce jour-là à dîner chez MM. Morellet. Je m'y rendis avec une émotion qui m'était inconnue. Je crois même me souvenir que je mis un peu plus de soin à ma toilette ; et dès lors je donnai une attention sérieuse à ce qui commençait à

m'intéresser vivement. Aucun mot n'était négligé, aucun regard ne m'échappait ; je faisais délicatement des avances imperceptibles, et des tentatives légères sur les esprits et sur les âmes. L'abbé ne semblait pas y faire attention ; mais sa sœur, son frère et sa nièce me paraissaient sensibles à tout ce qui venait de moi.

Vers ce temps, l'abbé fit un voyage à Brienne en Champagne, chez les malheureux Loménie, avec lesquels il était lié depuis sa jeunesse ; et, en son absence, la société devint plus familière et plus intime.

Je savais bien que de flatteuses apparences pouvaient rendre trompeur l'attrait d'une première liaison ; je savais quelle illusion pouvait faire la grâce unie à la beauté ; deux ou trois mois de connaissance et de société étaient bien peu pour s'assurer du caractère d'une jeune personne. J'en avais vu plus d'une dans le monde que l'on n'avait instruite qu'à feindre et à dissimuler ; mais on m'avait dit tant de bien du naturel de celle-ci, et ce naturel me semblait si naïf, si pur et si vrai, si éloigné de toute espèce de dissimulation, de feinte et d'artifice ; la bonté, l'innocence, la tendre modestie, en étaient si visiblement exprimées dans son air et dans son langage, que je me sentais invinciblement porté à le croire tel qu'il s'annonçait ; et si je n'ajoutais pas foi à tant de vraisemblance, il fallait donc me défier de tout, et ne croire jamais à rien.

Une promenade aux jardins de Sceaux acheva de me décider. Jamais ce lieu ne m'a paru si beau, jamais je n'avais respiré l'air de la campagne avec tant de délices ; la présence de mademoiselle de Montigny avait tout embelli : ses regards répandaient je ne sais quoi d'enchanteur autour d'elle. Ce que j'éprouvais n'était pas ce délire des sens que l'on appelle amour ; c'était une volupté calme, et telle qu'on nous peint celle des purs esprits. Le dirai-je? il me semble que je connus alors pour la première fois le vrai sentiment de l'amour.

Jusque-là, le plaisir des sens avait été le seul attrait qui m'eût conduit. Ici je me sentis enlevé hors de moi par de plus invincibles charmes ; c'étaient la candeur, l'innocence, la douce sensibilité, la chaste et timide pudeur, une honnêteté dont le voile ornait la grâce et la beauté ; c'était la vertu couronnée des fleurs

de la jeunesse, qui ravissait mon âme encore plus que mes yeux; sorte d'enchantement mille fois au-dessus de tous ceux des Armides que j'avais cru voir dans le monde.

Mon émotion était d'autant plus vive qu'elle était retenue... Je brûlais d'en faire l'aveu; mais à qui l'adresser? et comment serait-il reçu? La bonne mère y donna lieu. Dans l'allée où nous nous promenions, elle était à deux pas de nous avec son frère. « Il faut, me dit-elle en souriant, que j'aie bien de la confiance en vous, pour vous laisser ainsi causer avec ma fille tête à tête. — Madame, lui dis-je, il est juste que je réponde à cette confiance, en vous disant de quoi nous nous entretenions. Mademoiselle me faisait la peinture du bonheur que vous goûtez à vivre ensemble tous les quatre en famille; et moi, à qui cela faisait envie, j'allais vous demander si un cinquième, comme moi, par exemple, gâterait la société. — Je ne le crois pas, me répondit-elle; demandez plutôt à mon frère. — Moi, dit le frère avec franchise, je trouverais cela très-bon. — Et vous, mademoiselle? — Moi, dit-elle, j'espère que mon oncle l'abbé sera de l'avis de maman; mais, jusqu'à son retour, permettez-moi de garder le silence. »

Comme on ne doutait pas qu'il ne fût de l'avis commun, mon intention une fois déclarée, et la mère, la fille et l'oncle étant d'accord, je ne dissimulai plus rien. Je crus même m'apercevoir qu'un sentiment qui m'occupait sans cesse trouvait quelque accès dans le cœur de celle qui en était l'objet.

L'abbé se fit attendre, enfin il arriva; et quoique tout se fût arrangé sans son aveu, il le donna. Le lendemain, le contrat fut signé. Il y institua sa nièce son héritière après sa mort et après la mort de sa sœur; et moi, dans cet acte dressé et rédigé par leur notaire, je ne pris d'autre soin que de rendre, après moi, ma femme heureuse et indépendante de ses enfants.

Jamais mariage ne s'est fait sous de meilleurs auspices. Comme la confiance entre mademoiselle de Montigny et moi était mutuelle et parfaite, et que nous nous étions bien persuadés l'un l'autre du vœu que nous allions faire à l'autel, nous l'y prononçâmes sans trouble et sans aucune inquiétude.

Au retour de l'église, où Chastellux et Thomas avaient tenu

sur nous le voile nuptial, on voulut bien nous laisser seuls quelques moments; et ces moments furent employés à nous bien assurer l'un l'autre du désir de nous rendre mutuellement heureux. Cette première effusion de deux cœurs que la bonne foi d'un côté, l'innocence de l'autre, et des deux côtés l'amitié la plus tendre, unissent à jamais, est peut-être l'instant le plus délicieux de la vie.

Le dîner, après la toilette, fut animé d'une gaieté du bon vieux temps. Les convives étaient d'Alembert, Chastellux, Thomas, Saint-Lambert, un cousin de MM. Morellet, et quelques autres amis communs. Tous étaient occupés de la nouvelle épouse; et, comme moi, ils en étaient si charmés, si joyeux, qu'à les voir on eût dit que chacun en était l'époux.

Au sortir de table, on passa dans un salon en galerie, dont la riche bibliothèque de l'abbé Morellet formait la décoration. Là, un clavecin, des pupitres, annonçaient bien de la musique; mais quelle musique nouvelle et ravissante on allait entendre! L'opéra de *Roland*, le premier opéra français qui eût été mis en musique italienne, et, pour l'exécuter, les plus belles voix et l'élite de l'orchestre de l'Opéra.

L'émotion qu'excita cette nouveauté eut tout le charme de la surprise. Piccini était au clavecin; il animait l'orchestre et les acteurs du feu de son génie et de son âme. L'ambassadeur de Suède et l'ambassadeur de Naples assistèrent à ce concert; ils en étaient ravis. Le maréchal de Beauvau fut aussi de la fête. Cette espèce d'enchantement dura jusqu'au souper, où furent invités les chanteurs et les symphonistes.

Ainsi se passa ce beau jour, l'époque et le présage du bonheur qui s'est répandu sur tout le reste de ma vie, à travers les adversités qui l'ont troublé souvent, mais qui ne l'ont point corrompu.

Il était convenu que nous habiterions ensemble, les deux oncles, la mère et nous; que nous payerions un cinquième par tête dans la dépense du ménage; et cet arrangement me convenait à tous égards. Il réunissait l'avantage de la société domestique à celui d'une société toute formée du dehors, et dont nous n'avions qu'à jouir.

J'ai fait connaître une partie de ceux que nous pouvions appeler nos amis; mais il en est encore dont je n'ai pas voulu parler comme en passant, et sur lesquels mes souvenirs se plaisent à se reposer.

Vous avez, mes enfants, entendu dire mille fois par votre mère, et dans sa famille, quel était pour nous l'agrément de vivre avec M. de Saint-Lambert et madame la comtesse d'Houdetot, son amie; et quel était le charme d'une société où l'esprit, le goût, l'amour des lettres, toutes les qualités du cœur les plus essentielles et les plus désirables, nous attiraient, nous attachaient, soit auprès du sage d'Eaubonne, soit dans l'agréable retraite de la Sévigné de Sanois. Jamais deux esprits et deux âmes n'ont formé un plus parfait accord de sentiments et de pensées; mais ils se ressemblaient surtout par un aimable empressement à bien recevoir leurs amis. Politesse à la fois libre, aisée, attentive; politesse d'un goût exquis, qui vient du cœur, qui va au cœur, et qui n'est bien connue que des âmes sensibles.

Nous avions été, Saint-Lambert et moi, des sociétés du baron d'Holbach, d'Helvétius, de madame Geoffrin; nous fûmes aussi constamment de celle de madame Necker; mais, dans celle-ci, je datais de plus loin que lui; j'en étais presque le doyen.

C'est dans un bal bourgeois, circonstance assez singulière, que j'avais fait connaissance avec madame Necker; jeune alors, assez belle et d'une fraîcheur éclatante, dansant mal, mais de tout son cœur.

A peine m'eut-elle entendu nommer, qu'elle vint à moi, avec l'air naïf de la joie. « En arrivant à Paris, me dit-elle, l'un de mes désirs a été de connaître l'auteur des *Contes moraux*. Je ne croyais pas faire au bal une si heureuse rencontre. J'espère que ce ne sera pas une aventure passagère. — Necker, dit-elle à son mari en l'appelant, venez vous joindre à moi pour engager M. Marmontel, l'auteur des *Contes moraux*, à nous faire l'honneur de nous venir voir. » M. Necker fut très-civil dans son invitation; je m'y rendis. Thomas était le seul homme de lettres qu'ils eussent connu avant moi; mais bientôt, dans le bel hôtel où ils allèrent s'établir, madame Necker, sur le modèle de la société de madame Geoffrin, choisit et composa la sienne.

Étrangère aux mœurs de Paris, madame Necker n'avait aucun des agréments d'une jeune Française. Dans ses manières, dans son langage, ce n'était ni l'air ni le ton d'une femme élevée à l'école des arts, formée à l'école du monde. Sans goût dans sa parure, sans aisance dans son maintien, sans attrait dans sa politesse, son esprit, comme sa contenance, était trop ajusté pour avoir de la grâce.

Mais un charme plus digne d'elle était celui de la décence, de la candeur, de la bonté. Une éducation vertueuse et des études solitaires lui avaient donné tout ce que la culture peut ajouter dans l'âme à un excellent naturel. Le sentiment en elle était parfait; mais, dans sa tête, la pensée était souvent confuse et vague Au lieu d'éclaircir ses idées, la méditation les troublait; en les exagérant, elle croyait les agrandir; pour les étendre, elle s'égarait dans des abstractions ou dans des hyperboles. Elle semblait ne voir certains objets qu'à travers un brouillard qui les grossissait à ses yeux; et alors son expression s'enflait tellement que l'emphase en eût été risible, si l'on n'avait pas su qu'elle était ingénue.

Le goût était moins en elle un sentiment qu'un résultat d'opinions recueillies et transcrites sur ses tablettes. Sans qu'elle eût cité ses exemples, il eût été facile de dire d'après qui et sur quoi son jugement s'était formé. Dans l'art d'écrire, elle n'estimait que l'élévation, la majesté, la pompe. Les gradations, les nuances, les variétés de couleur et de ton la touchaient faiblement. Elle avait entendu louer la naïveté de la Fontaine, le naturel de Sévigné; elle en parlait par ouï-dire, mais elle y était peu sensible. Les grâces de la négligence, la facilité, l'abandon, lui étaient inconnus. Dans la conversation même, la familiarité lui déplaisait. Je m'amusais souvent à voir jusques où elle portait cette délicatesse. Un jour, je lui citais quelques expressions familières, que je croyais, disais-je, pouvoir être reçues dans le style élevé: comme *faire l'amour, aller voir ses amours; commencer à voir clair; prenez votre parti; pour bien faire, il faudrait; non, vois-tu; faisons mieux*, etc. Elle les rejeta comme indignes du style noble. Racine, lui dis-je, a été moins difficile que vous. Il les a toutes employées. Et je lui en fis voir

les exemples. Mais son opinion, une fois établie, était invariable ; et l'autorité de Thomas, ou celle de Buffon, était pour elle un article de foi.

On eût dit qu'elle réservait la rectitude et la justesse pour la règle de ses devoirs. Là, tout était précis et sévèrement compassé ; les amusements même qu'elle semblait vouloir se procurer avaient leur raison, leur méthode.

On la voyait tout occupée à se rendre agréable à sa société, empressée à bien recevoir ceux qu'elle y avait admis ; attentive à dire à chacun ce qui pouvàit lui plaire davantage : mais tout cela était prémédité ; rien ne coulait de source, rien ne faisait illusion.

Ce n'était point pour nous, ce n'était point pour elle qu'elle se donnait tous ces soins, c'était pour son mari. Nous le faire connaître, lui concilier nos esprits, faire parler de lui avec éloge dans le monde, et commencer sa renommée, tel fut le principal objet de la fondation de sa société littéraire. Mais il fallait encore que son salon, que son dîner, fussent pour son mari un délassement, un spectacle ; car, en effet, il n'était là qu'un spectateur silencieux et froid. Hormis quelques mots fins qu'il plaçait çà et là, personnage muet, il laissait à sa femme le soin de soutenir la conversation. Elle y faisait bien son possible ; mais son esprit n'avait rien d'avenant à des propos de table. Jamais une saillie, jamais un mot piquant, jamais un trait qui pût réveiller les esprits. Soucieuse, inquiète, sitôt qu'elle voyait la scène et le dialogue languir, ses regards en cherchaient la cause dans nos yeux. Elle avait même quelquefois la naïveté de s'en plaindre à moi. « Que voulez-vous, madame ? lui disais-je, on n'a pas de l'esprit quand on veut, et l'on n'est pas toujours en humeur d'être aimable. Voyez monsieur Necker lui-même, s'il est tous les jours amusant. »

Les attentions de madame Necker, et tout son désir de nous plaire, n'auraient pu vaincre le dégoût de n'être à ses dîners que pour amuser son mari. Mais il en était de ces dîners comme de beaucoup d'autres, où la société, jouissant d'elle-même, dispense l'hôte d'être aimable, pourvu qu'il la dispense de s'occuper de lui.

Lorsque Necker a été ministre, ceux qui ne l'avaient pas connu dans sa vie privée ont attribué son silence, sa gravité, son air de tête, à l'arrogance de son nouvel état. Mais je puis attester qu'avant même qu'il eût fait fortune, simple associé du banquier Thélusson, il avait le même air, le même caractère silencieux et grave, et qu'il n'était ni plus liant ni plus familier avec nous. Il recevait civilement sa compagnie, mais il n'avait avec aucun de nous cette cordialité qui flatte, et qui donne à la politesse une apparence d'amitié.

Sa fille a dit de lui qu'il *savait tenir son monde à distance*. Si telle avait été l'intention de son père, en le disant elle aurait trahi bien légèrement le secret d'un orgueil au moins ridicule. Mais la vérité simple était qu'un homme accoutumé, dès sa jeunesse, aux opérations mystérieuses d'une banque, et enfoncé dans les calculs des spéculations commerciales, connaissant peu le monde, fréquentant peu les hommes, très-peu même les livres, superficiellement et vaguement instruit de ce qui n'était pas la science de son état, devait, par discrétion, par prudence, par amour-propre, se tenir réservé, pour ne pas donner sa mesure : aussi parlait-il librement et abondamment de ce qu'il savait bien, mais sobrement de tout le reste. Il était donc adroit et sage, et non pas arrogant. Sa fille est quelquefois une aimable étourdie.

A l'égard de madame Necker, elle avait parmi nous des amis qu'elle distinguait ; et je fus toujours de ce nombre. Ce n'était pas que nos esprits et nos goûts fussent bien d'accord. J'affectais même d'opposer mes idées simples et vulgaires à ses hautes conceptions ; et il fallait qu'elle descendît de ces hauteurs inaccessibles pour communiquer avec moi. Mais, quoique indocile à la suivre dans la région de ses pensées, et plus dominé par mes sens qu'elle n'aurait voulu, elle ne m'en aimait pas moins.

Sa société avait pour moi un agrément bien précieux, celui d'y retrouver l'ambassadeur de Naples et celui de Suède, deux hommes dont j'ai le plus regretté l'absence et la perte. L'un, par sa bonhomie et sa cordialité, autant que par ses goûts et ses lumières, me rendait tous les jours son commerce plus désirable. L'autre, par sa tendre amitié, par sa douce philosophie, par je ne sais quelle suave odeur de vertu naïve et modeste, par

je ne sais quoi de mélancolique et d'attendrissant dans son langage et dans son caractère, m'attachait plus intimement encore. Je les voyais chez moi, chez eux, chez nos amis, le plus souvent qu'il m'était possible, et jamais assez à mon gré.

Heureux dans mes sociétés, plus heureux dans mon intérieur domestique, j'attendais, après dix-huit mois de mariage, les premières couches de ma femme, comme l'événement qui mettrait le comble à mes vœux. Hélas ! combien cruellement je fus trompé dans mes espérances ! cet enfant, si ardemment désiré, était mort en venant au monde. Sa mère, étonnée, inquiète de ne pas entendre ses cris, demandait à le voir ; et moi, immobile et tremblant, j'étais encore dans le salon voisin à attendre sa délivrance, lorsque ma belle-mère vint me dire : « Venez embrasser votre femme et la sauver du désespoir ; votre enfant est mort en naissant. » Je crus sentir mon cœur meurtri du coup que ces mots y portèrent. Pâle et glacé, me soutenant à peine, je me traînai jusqu'au lit de ma femme ; et là, faisant un effort sur moi-même : « Ma bonne amie, lui dis-je, voici le moment de me prouver que vous vivez pour moi. Notre enfant n'est plus, il est mort avant d'avoir vu la lumière. » La malheureuse jeta un cri qui me perça le cœur, et tomba évanouie entre mes bras. Comme elle lira ces mémoires, passons sur ces moments cruels pour ne pas rouvrir sa blessure, qui n'a que trop longtemps saigné.

A son second enfant, je la vis résolue à le nourrir de son lait : je m'y opposai ; je la croyais trop faible encore. La nourrice que nous avions choisie était, en apparence, la meilleure possible ; l'air de la santé, la fraîcheur, un teint, une bouche de rose, de belles dents, le plus beau sein ; elle avait tout, hormis du lait. Ce sein était de marbre ; l'enfant dépérissait, il était à Saint-Cloud ; et, en attendant que sa mère fût en état d'aller le voir, le curé du village nous avait promis d'y veiller, il nous en donnait des nouvelles ; mais le cruel nous abusait.

En arrivant chez la nourrice, nous fûmes douloureusement détrompés. « Mon enfant pâtit, me dit sa mère ; vois comme ses mains sont flétries ; il me regarde avec des yeux qui implorent ma pitié. Je veux que cette femme me l'apporte à Paris, et que

mon accoucheur la voie. » Elle vint; il fut appelé, il visita son sein; il n'y trouva point de lait. Sur-le-champ il alla nous chercher une autre nourrice; et aussitôt que l'enfant eut pris ce nouveau sein, où il puisait à pleine source, il en trouva le lait si bon, qu'il ne pouvait s'en rassasier.

Quelle fut notre joie de le voir revenir à vue d'œil, et se ranimer comme une plante desséchée et mourante que l'on arrose! Ce cher enfant était Albert, et nous semblions avoir un doux pressentiment des consolations qu'il nous donne.

Ma femme, pour garder la nourrice auprès d'elle et faire respirer un air pur à l'enfant, désira d'avoir une maison de campagne; et un ami de MM. Morellet nous prêta la sienne à Saint-Brice.

Dans ce village étaient deux hommes estimables, intimement unis ensemble, et avec qui moi-même je fus bientôt lié. L'un était le curé, frère aîné de l'abbé Maury, homme d'un esprit sage et d'un caractère excellent; l'autre était un ancien libraire appelé Latour, homme doux, paisible, modeste, d'une probité délicate, et aussi obligeant pour moi qu'il était charitable envers les pauvres du village. Sa bibliothèque fut la mienne.

Je travaillais à l'Encyclopédie. Je me levais avec le soleil; et, après avoir employé huit ou dix heures de la matinée à répandre sur le papier cette foule d'observations que j'avais faites dans mes études, je donnais le reste du jour à ma femme et à mon enfant. Il faisait déjà nos délices.

A mesure que le bon lait de notre jeune Bourguignonne faisait couler la santé dans ses veines, nous voyions sur son petit corps, sur tous ses membres délicats, les chairs s'arrondir, s'affermir; nous voyions ses yeux s'animer; nous voyions son visage se colorer et s'embellir. Nous croyions voir aussi sa petite âme se développer, et son intelligence éclore. Déjà il semblait nous entendre, et commençait à nous connaître; son sourire et sa voix répondaient au sourire, à la voix de sa mère; je le voyais aussi se réjouir de mes caresses. Bientôt sa langue essaya ces premiers mots de la nature, ces noms si doux qui, des lèvres de l'enfant, vont droit au cœur du père et de la mère.

Je n'oublierai jamais le moment où, dans le jardin de notre

petite maison, mon enfant, qui n'avait encore osé marcher sans ses lisières, me voyant à trois pas de lui à genoux, lui tendant les mains, se détacha des bras de sa nourrice, et, d'un pied chancelant, mais résolu, vint se jeter entre mes bras. Je sais bien que l'émotion que j'éprouvai dans ce moment est un plaisir que la bonne nature a rendu populaire; mais malheur à ces cœurs blasés à qui, pour être émus, il faut des impressions artificielles et rares! Une femme de nos amis disait de moi assez plaisamment: « Il croit qu'il n'y a que lui au monde qui soit père. » Non, je ne prétends pas que, pour moi, l'amour paternel ait des douceurs particulières; mais ce bonheur commun ne fût-il accordé qu'à moi, je n'y serais pas plus sensible. Ma femme ne l'était pas moins aux premières délices de l'amour maternel; et vous concevez qu'auprès de notre enfant nous n'avions l'un et l'autre à désirer aucun autre spectacle, aucune autre société.

Notre famille cependant, et quelques-uns de nos amis, venaient nous voir les jours de fêtes. L'abbé Maury était du nombre, et il fallait entendre comme il se glorifiait d'avoir présagé mon bonheur.

Nous voyions aussi quelquefois nos voisins, le curé de Saint-Brice, le bon Latour et sa digne femme, qui aimait la mienne.

Nous faisions assez fréquemment des promenades solitaires; et le but de ces promenades était communément cette châtaigneraie de Montmorency que Rousseau a rendue célèbre.

« C'est ici, disais-je à ma femme, qu'il a rêvé ce roman d'*Héloïse* dans lequel il a mis tant d'art et d'éloquence à farder le vice d'une couleur d'honnêteté et d'une teinte de vertu. »

Ma femme avait du faible pour Rousseau; elle lui savait un gré infini d'avoir persuadé aux femmes de nourrir leurs enfants, et d'avoir pris soin de rendre heureux ce premier âge de la vie. « Il faut, disait-elle, pardonner quelque chose à celui qui nous a appris à être mères. »

Mais moi qui n'avais vu, dans la conduite et dans les écrits de Rousseau, qu'un contraste perpétuel de beau langage et de vilaines mœurs; moi qui l'avais vu s'annoncer pour être l'apôtre et le martyr de la vérité, et s'en jouer sans cesse avec d'adroits sophismes; se délivrer par la calomnie du fardeau de la recon-

naissance; prendre dans son humeur farouche et dans ses visions sinistres les plus fausses couleurs pour noircir ses amis; diffamer ceux des gens de lettres dont il avait le plus à se louer, pour se signaler seul et les effacer tous, je faisais sentir à ma femme, par le bien même que Rousseau avait fait, tout le mal qu'il aurait pu s'abstenir de faire, si, au lieu d'employer son art à servir ses passions, à colorer ses haines, ses vengeances, ses cruelles ingratitudes, à donner à ses calomnies des apparences spécieuses, il eût travaillé sur lui-même à dompter son orgueil, son humeur irascible, ses sombres défiances, ses tristes animosités, et à redevenir ce que l'avait fait la nature, innocemment sensible, équitable, sincère et bon.

Ma femme m'écoutait tristement. Un jour, elle me dit : « Mon ami, je suis fâchée de vous entendre parler souvent mal de Rousseau. L'on vous accusera d'être ému contre lui de quelque inimitié personnelle, et peut-être d'un peu d'envie. — Pour de la personnalité dans mon aversion, elle serait, lui dis-je, très-injuste; car il ne m'a jamais offensé, et il ne m'a fait aucun mal. Il serait plus possible qu'il y eût de l'envie, car je l'admire assez dans ses écrits pour en être envieux, et je m'accuserais de l'être si je me surprenais à médire de lui; mais j'éprouve, au contraire, en vous parlant des maladies de son âme, cette tristesse amère que vous ressentez à m'entendre. — Pourquoi donc, reprit-elle, dans vos écrits, dans vos discours, le traiter si sévèrement? Pourquoi insister sur ses vices? N'y a-t-il pas de l'impiété à troubler la cendre des morts? — Oui, la cendre des morts qui n'ont, lui dis-je, laissé aucun exemple, aucun souvenir pernicieux pour les vivants : mais des poisons assaisonnés dans les écrits d'un éloquent sophiste et d'un corrupteur séduisant, mais des impressions funestes qu'il a faites sur les esprits par de spécieuses calomnies, mais tout ce qu'un talent célèbre a laissé de contagieux doit-il passer à la faveur du respect que l'on doit aux morts, et se perpétuer d'âge en âge? Certainement j'y opposerai, soit en préservatifs, soit en contre-poisons, tous les moyens qui sont en mon pouvoir; et, ne fût-ce que pour laver la mémoire de mes amis des taches dont il l'a souillée, je ne laisserai, si je puis, à ce qui lui reste de prosélytes et d'enthousiastes, que le choix

de penser que Rousseau a été méchant, ou qu'il a été fou. Ils m'accuseront, moi, d'être envieux ; mais tant d'hommes illustres à qui j'ai rendu le plus juste et le plus pur hommage attesteront que jamais l'envie n'a obscurci, dans mes écrits, la justice et la vérité. J'ai épargné Rousseau tant qu'il a vécu, parce qu'il avait besoin des hommes, et que je ne voulais pas lui nuire. Il n'est plus ; je ne dois aucun ménagement à la réputation d'un homme qui n'en a ménagé aucune, et qui, dans ses mémoires, a diffamé les gens qui l'ont le plus aimé.

A l'égard d'*Héloïse,* ma femme convenait du danger de cette lecture ; et ce que j'en ai dit dans un *Essai sur les Romans* n'eut pas besoin d'apologie. Mais moi-même avais-je toujours aussi sévèrement jugé l'art qu'avait mis Rousseau à rendre intéressant le crime de Saint-Preux, le crime de Julie, l'un séduisant son écolière, l'autre abusant de la bonne foi, de la probité de Wolmar ? Non, je l'avoue ; et ma morale, dans ma nouvelle position, se ressentait de l'influence qu'ont nos intérêts personnels sur nos opinions et sur nos sentiments.

En vivant dans un monde dont les mœurs publiques sont corrompues, il est difficile de ne pas contracter au moins de l'indulgence pour certains vices à la mode. L'opinion, l'exemple, les séductions de la vanité, et surtout l'attrait du plaisir, altèrent dans de jeunes âmes la rectitude du sens intime : l'air et le ton léger dont de vieux libertins savent tourner en badinage les scrupules de la vertu, et en ridicule les règles d'une honnêteté délicate, font que l'on s'accoutume à ne pas y attacher une sérieuse importance. Ce fut surtout de cette mollesse de conscience que me guérit mon nouvel état.

Le dirai-je ? il faut être époux, il faut devenir père, pour juger sainement de ces vices contagieux qui attaquent les mœurs dans leur source, de ces vices doux et perfides qui portent le trouble, la honte, la haine, la désolation, le désespoir, dans le sein des familles.

Un célibataire, insensible à ces afflictions qui lui sont étrangères, ne pense ni aux larmes qu'il fera répandre, ni aux fureurs et aux vengeances qu'il allumera dans les cœurs. Tout occupé, comme l'araignée, à tendre ses filets et à guetter l'ins-

tant d'y envelopper sa proie, ou il retranche de sa m
respect des droits les plus saints, ou s'il lui en revient
souvenir, il les regarde comme des lois tombées en de
Ce que tant d'autres se permettent de faire ou s'appl
d'avoir fait lui paraît, sinon légitime, du moins très-e
Il croit pouvoir jouir de la licence des mœurs du temp

Mais lorsque lui-même il s'est mis au nombre de ceu
séductions d'un adroit corrupteur peuvent rendre ma
pour toute la vie; lorsqu'il voit que les artifices, le langag
et attrayant d'un jeune fat n'ont qu'à surprendre ou l'i
d'une fille, ou la faiblesse d'une femme, pour désole
honnête homme, et lui-même peut-être un jour; aver
intérêt personnel, il sent combien l'honneur, la foi, la
des mœurs conjugales et domestiques sont pour un épo
un père, des propriétés inviolables; et c'est alors qu'il
œil sévère ce qu'il y a de criminel et de honteux dans
vaises mœurs, de quelque décoration que le revête l'él
et sous quelques dehors de bienséance et d'honnêteté
guise un industrieux écrivain.

Je blâmais donc Rousseau; mais en le blâmant je m'
que de tristes passions, un sombre orgueil et une vai
eussent gâté le fonds d'un si beau naturel.

Si j'avais eu la passion de la célébrité, deux grands
m'en auraient guéri, celui de Voltaire et celui de R
exemples différents, opposés sous bien des rapports,
reils en ce point, que la même soif de louange et de re
avait été le tourment de leur vie.

Voltaire, que je venais de voir mourir, avait cherché
par toutes les routes ouvertes au génie, et l'avait m
d'immenses travaux et par des succès éclatants; mais s
ces routes il avait rencontré l'envie et toutes les furies
est escortée. Jamais homme de lettres n'avait essuyé ta
trages, sans autre crime que de grands talents et l'a
les signaler. On croyait être ses rivaux en se montrant
mis; ceux qu'en passant il foulait aux pieds l'insultaien
dans leur fange. Sa vie entière fut une lutte, et il y fut
ble. Le combat ne fut pas toujours digne de lui, et il e

plus d'insectes à écraser que de serpents à étouffer. Mais il ne sut jamais ni dédaigner ni provoquer l'offense : les plus vils de ses agresseurs ont été flétris de sa main ; l'arme du ridicule fut l'instrument de ses vengeances, et il s'en fit un jeu redoutable et cruel. Mais le plus grand des biens, le repos, lui fut inconnu. Il est vrai que l'envie parut enfin lasse de le poursuivre, et l'épargner au moins sur le bord du tombeau. Dans le voyage qu'on lui permit de faire à Paris après un long exil, il jouit de sa renommée, et de l'enthousiasme de tout un peuple reconnaissant des plaisirs qu'il lui avait donnés. Le débile et dernier effort qu'il faisait pour lui plaire, *Irène*, fut applaudie comme l'avait été *Zaïre*; et ce spectacle, où il fut couronné, fut pour lui le plus beau triomphe. Mais dans quel moment lui venait cette consolation, ce prix de tant de veilles ! Le lendemain je le vis dans son lit : « Eh bien ! lui dis-je, enfin êtes-vous rassasié de gloire? — Ah ! mon ami, s'écria-t-il, vous me parlez de gloire, et je suis au supplice, et je me meurs dans des tourments affreux ! »

Ainsi finit l'un des hommes les plus illustres dans les lettres, et l'un des plus aimables dans la société. Il était sensible à l'injure, mais il l'était à l'amitié. Celle dont il a honoré ma jeunesse fut la même jusqu'à sa mort ; et un dernier témoignage qu'il m'en donna fut l'accueil plein de grâce et de bonté qu'il fit à ma femme, lorsque je la lui présentai. Sa maison ne désemplissait pas du monde qui venait le voir, et nous étions témoins de la fatigue qu'il se donnait pour répondre convenablement à chacun. Cette attention continuelle épuisait ses forces ; et pour ses vrais amis c'était un spectacle pénible. Mais nous étions de ses soupers, et là nous jouissions des dernières lueurs de cet esprit qui allait s'éteindre.

Rousseau était malheureux comme lui, et par la même passion ; mais l'ambition de Voltaire avait un fond de modestie ; vous pouvez le voir dans ses lettres : au lieu que celle de Rousseau était pétrie d'orgueil ; la preuve en est dans ses écrits.

Je l'avais vu dans la société des gens de lettres les plus estimables, accueilli et considéré : ce ne fut pas assez pour lui ; leur célébrité l'offusquait ; il les crut jaloux de la sienne. Leur bienveillance lui fut suspecte. Il commença par les soupçonner, et il

finit par les noircir. Il eut, malgré lui, des amis; ces amis lui firent du bien; leur bonté lui fut importune. Il reçut leurs bienfaits; mais il les accusa d'avoir voulu l'humilier, le déshonorer, l'avilir; et la plus odieuse diffamation fut le prix de leur bienfaisance.

On ne parlait de lui dans le monde qu'avec un intérêt sensible. La critique elle-même était pour lui pleine d'égards, et tempérée par des éloges. Elle n'en était, disait-il, que plus adroite et plus perfide. Dans le repos le plus tranquille, il voulait toujours ou se croire ou se dire persécuté. Sa maladie était d'imaginer dans les événements les plus fortuits, dans les rencontres les plus communes, quelque intention de lui nuire, comme si dans le monde tous les yeux de l'envie avaient été attachés sur lui. Si le duc de Choiseul avait fait conquérir la Corse, ç'avait été pour lui ôter la gloire d'en être le législateur. Si le même duc allait souper, à Montmorency, chez la maréchale de Luxembourg, c'était pour usurper la place qu'il avait coutume d'occuper auprès d'elle à table. Hume, à l'entendre, avait été envieux de l'accueil que lui avait fait le prince de Conti. Il ne pardonnait pas à Grimm d'avoir eu sur lui quelque préséance chez madame d'Épinay; et l'on peut voir dans ses mémoires comment son âpre vanité s'est vengée de cette offense.

Ainsi pour Voltaire et pour lui la vie avait été perpétuellement, mais diversement agitée. Elle avait eu pour l'un des peines souvent bien cuisantes, mais des jouissances très-vives; pour l'autre, ce n'étaient que des flots d'amertume, sans presque aucun mélange de joie et de douceur. Assurément à aucun prix je n'aurais voulu de la condition de Rousseau : il n'avait pu l'endurer lui-même; et, après avoir empoisonné ses jours, je ne suis point surpris qu'il en ait volontairement abrégé la triste durée.

Pour Voltaire, j'avoue que je trouvais sa gloire encore trop chèrement payée par toutes les tribulations qu'elle lui avait fait éprouver, et je disais encore : Moins d'éclat et plus de repos!

Restreint dans mon ambition, d'abord par le besoin de mesurer mon vol à la faiblesse de mes ailes, et puis encore par l'amour de ce repos de l'esprit et de l'âme qui accompagne un

travail paisible, et que je croyais le partage de l'humble médiocrité, j'aurais été content de cet heureux état. Ainsi, renonçant de bonne heure à des tentatives présomptueuses, j'avais, pour ainsi dire, capitulé avec l'envie, et je m'étais réduit à des genres d'écrire dont on pouvait sans peine pardonner le succès. Je n'en fus pas plus épargné; et j'éprouvai que les petites choses trouvent encore, dans de petites âmes, une envieuse malignité.

Mais je m'étais fait deux principes : l'un, de ne jamais provoquer dans mes écrits l'offense par l'offense; l'autre, d'en mépriser l'attaque, et de n'y répondre jamais. Je fus trente ans inébranlable dans ma résolution ; et toute la rage des Fréron, des Palissot, des Linguet, des Aubert, et de leurs semblables, n'avait pu m'irriter contre eux.

Pourquoi donc, au moment de la querelle sur la musique, avais-je été moins impassible? C'est que je n'étais pas le seul insulté par mes adversaires, et que j'avais à venger un artiste inhumainement attaqué dans ses intérêts les plus chers.

Piccini était père de famille, et d'une famille nombreuse, qui subsistait du fruit de son travail : son caractère paisible et doux le rendait plus intéressant encore. Je le voyais seul, sans intrigue, travailler de son mieux à plaire à un nouveau public; et je voyais en même temps une cabale impitoyable l'assaillir avec furie, comme un essaim de guêpes. J'en témoignai mon indignation; la cabale en fut irritée, et les guêpes tournèrent contre moi tous leurs aiguillons.

Les chefs de la cabale avaient une presse à leurs ordres pour imprimer leurs facéties, et un journal pour les répandre. J'y étais insulté tous les jours. Je n'avais pas la même commodité pour me défendre; et quand je l'aurais eue, cette petite guerre n'aurait pas été de mon goût. Cependant je voulais m'égayer à mon tour; car me fâcher contre des railleurs, c'eût été faire un triste personnage.

J'imaginai de mettre en action leur intrigue et de les peindre au naturel, n'ayant, pour les rendre plaisants, qu'à rimer leur propre langage. Ils imprimaient leur prose, je récitais mes vers; et tous les jours c'était à qui ferait mieux rire son monde.

C'est ainsi que fut composé mon poëme sur la musique pour la défense de Piccini : peut-être aurais-je mieux fait de laisser parler *Roland*, *Atys*, *Didon*, etc. ; mais je n'ai pas toujours fait ce qu'il y avait de mieux à faire ; et j'avoue que, cette fois, je ne crus pas son injure et la mienne assez vengées par le silence du mépris. Au reste, si, d'une dispute aussi frivole et aussi éphémère, j'ai fait un poëme en douze chants, ce sont les incidents qui m'y ont engagé, et par une pente insensible. J'aurais pu, je l'avoue, mieux employer mon temps ; mais mon travail habituel exigeait du relâche, et c'étaient ces moments de dissipation et de délassement que je donnais à *Polymnie.*

Le temps de mon séjour à Saint-Brice fut marqué par un événement d'un intérêt plus sérieux ; ce fut la retraite de M. Necker du ministère des finances. J'ai déjà dit que son caractère n'était rien moins que séduisant. Il ne m'avait jamais donné lieu de croire qu'il fût mon ami. Je n'étais pas le sien ; mais comme il me marquait autant d'estime et de bienveillance que j'en pouvais attendre d'un homme aussi froidement poli, et que, de mon côté, j'avais une haute opinion de ses talents, de ses lumières, de l'ambition qu'il avait eue de se signaler dans sa place en faisant le bien de l'État, je m'affligeai de sa retraite.

J'avais d'ailleurs pour madame Necker la plus sincère vénération, car je n'avais vu en elle que bonté, sagesse et vertu ; et l'affection particulière dont elle m'honorait méritait bien que je prisse part à un événement dont je ne doutais pas qu'elle ne fût très-affectée.

Lorsque je l'appris à Saint-Brice, les croyant déjà retirés dans leur maison de campagne à Saint-Ouen, je m'y rendis sur l'heure. Ils n'y étaient pas arrivés encore ; et, poursuivant ma route, j'allais les trouver à Paris. Je les rencontrai en chemin. « Vous veniez nous voir ? me dit Necker ; montez dans notre voiture, et venez à Saint-Ouen. » Je les y accompagnai. Nous fûmes seuls toute la soirée avec Germani, frère de Necker ; et ni le mari, ni la femme, ne me dissimulèrent leur profonde tristesse. Je tâchai de la diminuer en parlant des regrets qu'ils laisseraient dans le public, et de la juste considération qui les suivrait dans leur retraite ; en quoi je ne les flattais pas. « Je ne regrette, me

dit Necker, que le bien que j'avais à faire, et que j'aurais fait si l'on m'en eût laissé le temps. »

Pour moi, je ne voyais alors, dans sa situation, qu'une retraite honorable, une fortune indépendante, du repos, de la liberté, des occupations dont il aurait le choix, une société qui n'était pas de celles que la faveur attire et que la défaveur éloigne; et, dans son intérieur, tout ce que la vie privée et domestique pouvait avoir de douceur pour un homme sage. Mais j'avoue que je parlais d'après mes goûts plus que d'après les siens; car je pensais bien que, sans l'occupation des affaires publiques et l'influence qu'elles donnent, il ne pouvait être content. Sa femme parut sensible au soin que je prenais d'affaiblir l'impression du coup dont il était frappé. Ainsi ma liaison avec eux, bien loin d'être affaiblie par cet événement, n'en fut que plus étroite.

Ma femme, pour l'amour de moi, répondait à leurs prévenances et à leurs invitations; mais elle avait pour M. Necker une aversion insurmontable. Elle avait apporté de Lyon la persuasion que M. Necker était la cause de la disgrâce de M. Turgot, le bienfaiteur de sa famille; et, à l'égard de madame Necker, elle ne trouvait pas en elle cet air attrayant qu'elle avait elle-même avec ses amis.

Bien différente et bien plus aimable était une autre Genevoise, la belle Vermenoux, la plus intime amie de M. et madame Necker. Depuis que j'avais fait connaissance avec elle chez ces époux dont elle avait formé les nœuds, je l'avais toujours cultivée; mais son amitié pour ma femme, depuis mon mariage, fut pour nous un nouveau lien.

Madame de Vermenoux, au premier abord, était l'image de Minerve; mais sur ce visage imposant brillait bientôt cet air de bonté, de douceur, cette sérénité, cette gaieté naïve et décente qui embellit la raison, et qui rend la sagesse aimable. L'inclination dont elle et ma femme se prirent mutuellement fut de la sympathie, si l'on n'entend par là que le parfait accord des esprits, des goûts et des mœurs. Avec quel plaisir cette femme, habituellement solitaire et naturellement recueillie, nous voyait arriver à sa maison de campagne de Sèvres! avec quelle joie son âme se livrait aux douceurs de l'intimité, et s'épanouissait, dans

les petits soupers que nous allions faire à Paris avec elle ! Assez jeune encore pour goûter les charmes de la vie, la mort nous l'enleva ; mais, en la regrettant, j'ai reconnu depuis que, pour elle, de plus longs jours n'auraient été remplis que de tristesse et d'amertume. Plus tard, elle aurait trop vécu.

J'en reviens à Saint-Brice et au tendre intérêt qui nous y occupait, dans ce temps-là, ma femme et moi : c'était sa nouvelle grossesse. Le bon air, l'exercice, la vie réglée de la campagne, lui avaient été favorables ; et l'hiver nous ayant ramenés à Paris, elle y mit au monde le plus beau de nos enfants. Ainsi, pour nous encore, tout semblait prospérer ; et, jusque-là, rien de plus doux que la vie que nous menions.

Atys, en dépit de l'envie, avait le même succès qu'avait eu *Roland*. Les beaux airs de ces deux opéras, chantés au clavecin, faisaient les délices de notre société dans les concerts de la comtesse d'Houdetot, et de sa belle-sœur madame de la Briche.

Celle-ci, bonne musicienne, et chantant avec goût, quoique avec une faible voix, avait la rare modestie de réunir chez elle des talents qui effaçaient les siens ; et, loin d'en témoigner la moindre jalousie, elle était la première à les faire briller. Parfait modèle de bienséance, sans aucune affectation, aisée dans sa politesse, facile dans ses entretiens, ingénue dans sa gaieté, contant bien, causant bien, elle était simplement et naturellement aimable. Son langage et son style étaient purs et même élégants ; mais, sensible jusqu'à l'amitié, rien de passionné n'altérait la douceur et l'égalité de son âme. Ce n'était point la femme que l'on aurait désirée pour être vivement ému, mais c'était celle qu'on aurait choisie pour jouir d'un bonheur tranquille.

En parlant de mes anciennes sociétés, j'ai dit que j'y avais vu M. Turgot ; mais soit que nos mœurs et nos caractères ne se convinssent pas assez, soit que ma liaison avec M. Necker lui déplût encore davantage, il ne m'avait jamais témoigné que de la froideur. Cependant, comme ancien ami de l'abbé Morellet, il avait pris part à mon mariage ; et je dus à ma femme quelques marques de ses bontés : j'y répondis avec d'autant plus de

respect qu'il était disgracié, et que je le voyais sensible à sa disgrâce.

Cependant je perdais successivement mes anciens amis. L'ambassadeur de Suède, rappelé auprès de son roi pour être son ministre de confiance, me fut enlevé pour toujours. Celui de Naples nous quitta pour aller être vice-roi en Sicile. L'une et l'autre séparation me fut d'autant plus douloureuse qu'elle devait être éternelle. Les lettres de Caraccioli étaient remplies de ses regrets. Il ne cessait de m'appeler en Sicile avec ma famille, offrant de m'envoyer à Marseille un navire pour nous transporter à Palerme.

J'ai dit quelle était, depuis quarante ans, mon amitié pour d'Alembert, et quel prix je devais attacher à la sienne. Depuis la mort de mademoiselle l'Espinasse, il était consumé d'ennui et de tristesse. Mais quelquefois encore il laissait couler, dans la profonde plaie de son cœur, quelques gouttes du baume de cette amitié consolante. C'était surtout avec ma femme qu'il se plaisait à faire diversion à ses peines. Ma femme y prenait l'intérêt le plus tendre. Lui et Thomas, les deux hommes de lettres dont les talents et les lumières auraient dû lui en imposer le plus, étaient ceux avec qui elle était le plus à son aise. Il n'y avait pour elle aucun amusement préférable à leur entretien.

Thomas semblait encore avoir longtemps à vivre pour la gloire et pour l'amitié.

Mais d'Alembert commençait à sentir les déchirements de la pierre; et bientôt il n'exista plus que pour souffrir et mourir lentement dans les plus cruelles douleurs.

Dans une faible esquisse de son éloge, j'ai essayé de peindre la douce égalité de ce caractère, toujours vrai, toujours simple, parce qu'il était naturel, éloigné de toute jactance, de toute dissimulation, *mêlé de force et de faiblesse; mais dont la force était de la vertu*, *et la faiblesse de la bonté.*

En le pleurant, j'étais loin de penser à lui succéder dans la place de secrétaire perpétuel de l'Académie française. Je fus moi-même sur le point de le suivre au tombeau, frappé d'une fièvre maligne semblable à celle dont Bouvart m'avait déjà sauvé, et dont il me guérit encore. Combien ne dois-je pas bé-

nir la mémoire d'un homme à qui deux fois j'ai dû la vie, et qui, jusqu'à la défaillance de ses esprits et de ses forces, n'a cessé de donner les soins les plus tendres à mes enfants!

A peine étais-je en convalescence, qu'il fallut aller donner à Fontainebleau le nouvel opéra que j'avais fait avec Piccini. Cet opéra était *Didon*. Comme il était tout entier de moi, je l'avais construit à mon gré; et pour y faire faire un pas de plus à notre nouvelle musique, j'avais profité du moment où une marque de faveur que Piccini venait d'obtenir avait ranimé son génie. Voici ce qui s'était passé :

Cette année (1783), le maréchal de Duras, gentilhomme de la chambre en exercice, me demanda si je n'avais rien fait de nouveau, et me témoigna le désir d'avoir à donner à la reine, à Fontainebleau, la nouveauté d'un bel opéra. « Mais je veux, me dit-il, que ce soit votre ouvrage. On ne vous sait pas assez de gré de ce que vous faites pour rajeunir les vieux opéras de Quinault. » Je reconnus à ce langage mon confrère à l'Académie, et ses anciennes bontés pour moi.

« Monsieur le maréchal, lui dis-je, tant que mon musicien Piccini sera découragé comme il l'est, je ne puis rien promettre. Vous savez avec quelle rage on lui a disputé le succès de *Roland* et d'*Atys;* ils ont réussi l'un et l'autre, et jusque-là le vrai talent a triomphé de la cabale; mais dans l'*Iphigénie en Tauride* il a succombé, quoiqu'il s'y fût surpassé lui-même. L'entrepreneur de l'Opéra, de Vismes, pour grossir sa recette par le concours des deux partis, a imaginé de faire jouter Gluck et Piccini sur un même sujet; il leur a fourni deux poëmes de l'*Iphigénie en Tauride*. Gluck, dans le poëme barbare qui lui est échu en partage, a trouvé des horreurs analogues à l'énergie de son style, et il les a fortement exprimées. Le poëme remis à Piccini, tout mal fabriqué qu'il était, se trouvait susceptible d'un intérêt plus doux; et, au moyen des corrections que l'auteur y a faites sous mes yeux, il a pu donner lieu à une musique touchante. Mais, après la forte impression qu'avait faite sur les yeux et sur les oreilles le féroce opéra de Gluck, les émotions qu'a produites l'opéra de Piccini ont paru faibles et légères. L'*Iphigénie* de Gluck est restée au théâtre dont

elle s'était emparée, celle de Piccini n'a pu s'y soutenir ; il en est consterné ; et vous seul, monsieur le maréchal, pouvez le relever de son abattement. — Que faut-il faire pour cela ? me demanda-t-il. — Une chose, lui dis-je, très-facile et très-juste : changer en pension la gratification annuelle qui lui a été promise lorsqu'on l'a fait venir en France, et lui en accorder le brevet. — Très-volontiers, me dit le maréchal. Je demanderai pour lui cette grâce à la reine, et j'espère l'obtenir. »

Il la demanda, il l'obtint ; et lorsque Piccini alla avec moi l'en remercier, « C'est à la reine, lui dit-il, qu'il faut marquer votre reconnaissance, en composant pour elle cette année un bel opéra. »

« Je ne demande pas mieux, me dit Piccini en nous en allant ; mais quel opéra ferons-nous ? — Il faut faire, lui dis-je, l'opéra de Didon : j'en ai depuis longtemps le projet dans la tête. Mais je vous préviens que je veux m'y développer ; que vous aurez de longues scènes à mettre en musique, et que dans ces scènes je vous demanderai un récitatif aussi naturel que la simple déclamation. Vos cadences italiennes sont monotones : la parole est plus variée, plus soutenue dans ses accents, et je vous prierai de la noter comme je vous la déclamerai. — Eh bien ! me dit-il, nous verrons. » Ainsi fut formé le dessein de donner au récitatif cette facilité, cette vérité d'expression qui fut si favorable au jeu de la célèbre actrice à qui le rôle de Didon était destiné.

Le temps nous pressait ; j'écrivis très-rapidement le poëme ; et, pour dérober Piccini aux distractions de Paris, je l'engageai à venir travailler près de moi dans ma maison de campagne ; car j'en avais acquis une très-agréable, où nous vivions réunis en famille dans la belle saison. En y arrivant, il se mit à l'ouvrage ; et lorsqu'il l'eut achevé, l'actrice qui devait jouer le rôle de Didon, Saint-Huberti, fut invitée à venir dîner avec nous. Elle chanta son rôle d'un bout à l'autre à livre ouvert, et l'exprima si bien, que je crus la voir au théâtre.

Elle allait faire un voyage en Provence : elle voulut y emporter son rôle pour l'étudier chemin faisant ; et, pendant son absence, on s'occupa des répétitions. Ce fut dans ce temps-là que j'essuyai cette maladie qui me mit au bord du tombeau.

Quand vint le moment de me rendre à Fontainebleau, je n'étais pas encore bien rétabli; et ma femme, inquiète sur ma convalescence, voulut m'accompagner.

Ce fut là qu'en dînant chez madame de Beauvau, nous entendîmes parler, pour la première fois, des vues qu'on avait sur moi pour cette place de secrétaire de l'Académie, que d'Alembert avait rendue si difficile à remplir après lui.

Cette difficulté, dont l'homme le plus vain aurait pu être intimidé, n'était pas la seule qui me retînt. La place demandait une assiduité dont je me croyais incapable. C'était donc bien sincèrement que je me refusais à l'honneur qu'on voulait me faire; mais on m'opposa des motifs auxquels je crus devoir me rendre, et il fut décidé que je serais du nombre des aspirants à cette place. Seulement je me réservai de ne pas la solliciter.

La circonstance m'était favorable pour les suffrages de la cour. Le succès de *Didon* y fut complet; et, aux éloges que l'on donnait à la musique de Piccini, on mêlait aussi quelques mots de louange pour l'auteur du poëme. « C'est le seul opéra, disait le roi, qui m'ait intéressé. » Il le redemanda deux fois.

Ce succès me fut très-sensible; ma femme en jouissait, et c'était là pour moi l'objet le plus intéressant. Le voyage eut pour elle un agrément inexprimable. Les promenades dans la forêt, les rendez-vous de chasse, les courses de chevaux, les parties de plaisir à Tomery, où à dîner l'on nous donnait de somptueuses matelottes, et pour fruits d'excellents raisins; tous les jours de spectacle, des places dans la loge de madame d'Angivilliers, dont la maison était la nôtre, et qui, à l'envi de son époux, mettait une grâce touchante à nous attirer l'attention de la nombreuse et bonne compagnie qui sans cesse abondait chez elle; enfin tous les plaisirs que pouvait réunir une cour jeune et magnifique, et tout ce qui personnellement pouvait témoigner à ma femme qu'elle était estimée et chérie dans la société qui environnait la cour; tout cela, dis-je, fit pour elle et pour moi, du séjour de Fontainebleau, un continuel enchantement.

Deux incidents nous y causèrent un peu d'inquiétude : le premier fut une apparence de rechute et quelque ressentiment de fièvre que j'éprouvai au commencement du voyage. Les mé-

decins de la cour en auraient fait une maladie, si ma femme eût voulu les croire; mais, sans aucun de leurs remèdes, et en me faisant déjeuner tous les jours avec un panier de beau raisin bien mûr, elle me rendit la santé. L'autre incident fut la petite vérole d'Albert, que nous avions amené avec nous; mais l'éruption ne s'étant déclarée qu'à la fin du voyage, sur-le-champ nous partîmes, et Albert fut remis dans les mains de notre ami Bouvart, qui prit de lui le même soin qu'il aurait eu de son enfant.

LIVRE ONZIÈME.

A notre retour à Paris, l'Académie française ayant été convoquée pour l'élection de son secrétaire perpétuel, sur vingt-quatre voix électives j'en réunis dix-huit. Mes deux concurrents étaient Beauzée et Suard.

Le succès de *Didon* fut le même à Paris qu'il avait été à la cour; et cet opéra fit pour nous les plaisirs de l'hiver, comme avaient fait *Roland* et *Atys* dans leur nouveauté.

L'ancien banquier de la cour, M. de la Borde, ajouta ses concerts à ceux de la comtesse d'Houdetot et de madame de la Briche : ce fut l'occasion de ma connaissance avec lui.

Il avait deux filles à qui la nature avait accordé tous les charmes de la figure et de la voix, et qui, écolières de Piccini, rendaient l'expression de son chant plus douce et plus touchante encore.

Prévenu par les politesses de M. de la Borde, j'allais le voir, j'allais dîner quelquefois avec lui; je le voyais, honorable mais simple, jouir de ses prospérités sans orgueil, sans jactance, avec une égalité d'âme d'autant plus estimable, qu'il est bien difficile d'être aussi fortuné sans un peu d'étourdissement. De combien de faveurs le ciel l'avait comblé! Une grande opulence, une réputation universelle de droiture et de loyauté, la confiance de l'Europe, un crédit sans bornes; et, dans son inté-

rieur, six enfants bien nés, une femme d'un esprit sage et doux, d'un naturel aimable, d'une décence et d'une modestie qui n'avaient rien d'étudié ; excellente épouse, excellente mère, telle enfin que l'envie elle-même la trouvait irrépréhensible :

Che non trova l'invidia ove l'emende. (ARIOST.)

Que manquait-il aux vœux d'un homme aussi complétement heureux ? Il a péri sur un échafaud, sans autre crime que sa richesse, et dans cette foule de gens de bien qu'un vil scélérat envoyait à la mort. Cette affreuse calamité ne nous menaçait point encore, et, dans mon humble médiocrité, je me croyais heureux moi-même. Ma maison de campagne avait pour moi, dans la belle saison, encore plus d'agrément que n'avait eu la ville. Une société choisie, composée au gré de ma femme, y venait successivement varier nos loisirs, et jouir avec nous de cette opulence champêtre que nous offraient, dans nos jardins, l'espalier, le verger, la treille, les légumes, les fruits de toutes les saisons : présents dont la nature couvrait sans frais une table frugale, et qui changeaient un dîner modique en un délicieux festin.

Là régnaient une innocente joie, une confiance, une sécurité, une liberté de penser dont on connaissait les limites, et dont on n'abusait jamais.

Vous nommerai-je tous les convives que l'amitié y rassemblait? Raynal, le plus affectueux, le plus animé des vieillards; Silesia, ce Génois philosophe, qui ressemblait à Vauvenargues; Barthélemy, qui, dans nos promenades, faisait penser à celles de Platon avec ses disciples; Bréquigny, qui avait aussi de cette aménité et de cette sagesse antique ; Carbury, l'homme de tous les temps et de tous les pays par la riche variété de son esprit et de ses connaissances; Boismont, tout Français dans ses mœurs, mais singulier par le contraste de ses agréments dans le monde et de ses talents dans la chaire; Maury, plus fier de nous divertir par un conte plaisant que de nous étonner par un trait d'éloquence, et qui, dans la société, nous faisait oublier l'homme supérieur, pour ne montrer que l'homme aimable; Godard, qui avait aussi la verve d'une gaieté pleine d'esprit;

Desèze, qui bientôt vint donner à nos entretiens encore plus d'essor et de charmes.

« Nous sommes trop heureux, me disait ma femme ; il nous arrivera quelque malheur. » Elle avait bien raison ! Apprenez, mes enfants, combien, dans toutes les situations de la vie, la douleur est près de la joie.

Cette bonne et sensible mère avait nourri le troisième de ses enfants. Il était beau, plein de santé ; nous croyions n'avoir plus qu'à le voir croître et s'embellir encore, quand tout à coup il est frappé d'une stupeur mortelle. Bouvart accourt ; il emploie, il épuise tous les secours de l'art, sans pouvoir le tirer de ce funeste assoupissement. L'enfant avait les yeux ouverts ; mais Bouvart s'aperçut que la prunelle était dilatée ; il fit passer une lumière ; les yeux et la paupière restèrent immobiles. « Ah ! me dit-il, l'organe de la vue est paralysé ; le dépôt est formé dans le cerveau ; il n'y a plus de remède. » Et, en disant ces mots, le bon vieillard pleurait ; il ressentait le coup qu'il portait à l'âme d'un père.

Dans ce moment cruel, j'aurais voulu éloigner la mère ; mais, à genoux au bord du lit de son enfant, les yeux remplis de larmes, les bras étendus vers le ciel, et suffoquée de sanglots, « Laissez-moi, disait-elle, ah ! laissez-moi du moins recevoir son dernier soupir ! » Et combien ses sanglots, ses larmes, ses cris redoublèrent lorsqu'elle le vit expirer ! Je ne vous parle point de ma douleur ; je ne puis penser qu'à la sienne. Elle fut si profonde, que de plusieurs années elle n'a pas eu la force d'en entendre nommer l'objet. Si elle en parlait elle-même, ce n'était qu'en termes confus : *Depuis mon malheur*, disait-elle ; sans pouvoir se résoudre à dire : *Depuis la mort de mon enfant*.

Dans la triste situation où étaient mon esprit et mon âme, de quoi pouvais-je m'occuper qui ne fût analogue à l'amour maternel et à la tendresse conjugale ? Le cœur plein de ces sentiments dont j'avais devant moi le plus touchant modèle, je conçus le dessein de l'opéra de *Pénélope*. Ce sujet me saisit ; plus je le méditais, plus je le trouvais susceptible des grands effets de la musique et de l'intérêt théâtral.

Je l'écrivis de verve, et dans toute l'illusion que peut causer un sujet pathétique à celui qui en peint le tableau. Mais ce fut cette illusion qui me trompa. D'abord je me persuadai que la fidélité de l'amour conjugal aurait sur la scène lyrique le même intérêt que l'ivresse et le désespoir de l'amour de Didon, je me persuadai encore que, dans un sujet tout en situations, en tableaux, en effets de théâtre, tout s'exécuterait comme dans ma pensée, et que les convenances, les vraisemblances, la dignité de l'action, y seraient observées comme dans les programmes que j'en avais tracés à de mauvais décorateurs et à des acteurs maladroits. Le contraire arriva; et, dans les moments les plus intéressants, toute illusion fut détruite. Ainsi la belle musique de Piccini manqua presque tous ses effets. Saint-Huberti la relevait, aussi admirable dans le rôle de Pénélope qu'elle l'avait été dans celui de Didon; mais, quoiqu'elle y fût applaudie toutes les fois qu'elle occupait la scène, elle fut si mal secondée, que, ni à la cour ni à Paris, cet opéra n'eut le succès dont je m'étais flatté; et c'est à moi qu'en fut la faute. Je devais savoir de quelles gens ineptes je faisais dépendre le succès d'un pareil ouvrage, et ne pas y compter après ce que j'ai dit de *Zémire et Azor*.

Je n'avais pas été plus heureux dans le choix d'un sujet d'opéra-comique que j'avais fait avec Piccini pour le Théâtre Italien; et quand j'y pense, j'ai peine à concevoir comment je fus séduit par ce sujet du *Dormeur éveillé*, qui dans les *Mille et une Nuits* pouvait être amusant, mais qui n'avait rien de comique. Car le véritable comique consiste à se jouer d'un personnage ridicule; et celui d'Assan ne l'est pas.

En général, après des succès, on doit s'attendre à trouver le public plus difficile et plus sévère. C'est une réflexion que je ne faisais pas assez; je devenais plus confiant quand j'aurais dû être plus timide; et au théâtre ma vanité en fut punie par des disgrâces.

On m'accordait plus d'indulgence aux assemblées publiques de l'Académie française: là, je ne briguais point des applaudissements; je n'y parlais que pour remplir les simples fonctions de ma place, ou pour suppléer les absents. Si quelquefois j'y payais à mon tour le tribut de l'homme de lettres, c'était sans

ostentation. Les morceaux de littérature que j'y lisais n'avaient rien de brillant, mais n'avaient rien d'ambitieux. C'était le fruit de mes études et de mes réflexions sur le goût, sur la langue, sur les caprices de l'usage, sur le style, sur l'éloquence, tous sujets convenables à l'esprit d'un auditoire académique et habitué parmi nous. Aussi cet auditoire était-il bénévole ; et je croyais m'y voir au milieu d'un cercle d'amis.

Cette faveur, dont je jouissais dans nos assemblées publiques, jointe à l'exacte discipline que je faisais observer, sans aucune partialité, dans nos séances particulières, m'y donnait quelque poids et assez de crédit. Le clergé me savait bon gré des égards qu'on y avait pour lui ; la haute noblesse n'était pas moins contente de ces respects d'usage qu'on lui rendait à mon exemple ; et, à l'égard des gens de lettres, ils me savaient assez jaloux de l'égalité académique pour me laisser le soin d'en rappeler les droits, si quelqu'un les eût oubliés. Plusieurs même, persuadés que, dans nos élections, je ne cherchais que le mieux possible, me consultaient pour joindre leur suffrage à ma voix. Ainsi, sans brigue et sans intrigue, j'avais de l'influence, et j'en usai, comme il était juste, pour vaincre les obstacles que l'on s'efforçait d'opposer à l'élection de l'un de mes amis.

L'abbé Maury, dans sa jeunesse, ayant prêché au Louvre, avec un grand succès, le panégyrique de saint Louis devant l'Académie française, et, depuis, celui de saint Augustin à l'assemblée du clergé de France, bientôt célèbre dans les chaires de Paris, et appelé à prêcher à Versailles l'Avent et le Carême devant le roi, avait acquis des droits incontestables à l'Académie française ; et il ne dissimula point que tel était l'objet de son ambition.

Ce fut alors que s'élevèrent contre lui les rumeurs de la calomnie ; et comme c'était aux oreilles de l'Académie que ces bruits devaient parvenir, on avait soin de les adresser en droiture à son secrétaire. J'écoutai tout le mal qu'on voulut me dire de lui ; et quand j'eus tout bien entendu, le prenant en particulier : « Vous êtes attaqué, lui dis-je, et c'est à moi de vous défendre ; mais c'est à vous de me donner des armes pour repousser vos ennemis. » Alors je lui expliquai, article par ar-

ticle, tous les torts qu'on lui attribuait. Il m'écouta sans s'émouvoir; et, avec une facilité qui m'étonna, il réfuta ces accusations, me démontrant la fausseté des unes, et, pour les autres, me mettant sur la voie de tout vérifier moi-même.

La seule qu'il ne put d'abord démentir que vaguement parce qu'elle était vague, lui était intentée par un académicien, qui l'accusait de perfidie et de noirceur. L'accusateur était la Harpe, avec lequel il avait été en grande liaison.

« Puisqu'il m'accuse de perfidie, j'aurais droit, me dit l'abbé Maury, de lui en demander la preuve. Je l'en dispense; et c'est moi qui me charge de prouver qu'il me calomnie, pourvu toutefois qu'il s'explique et qu'il articule des faits. Mettez-moi vis-à-vis de lui. »

Je proposai cette entrevue, et l'accusateur l'accepta; mais je ne voulus pas être seul témoin et arbitre; et, en les invitant tous les deux à dîner, je demandai qu'il me fût permis d'admettre à ce dîner deux académiciens des plus intègres et des plus sages, M. Thomas et M. Gaillard.

Le dîner se passa paisiblement et décemment; mais, au sortir de table, nous étant retirés tous les cinq dans un cabinet : « Messieurs, dis-je à nos deux arbitres, M. de la Harpe croit avoir à se plaindre de M. l'abbé Maury; celui-ci prétend que la plainte n'est pas fondée; nous allons les entendre. Parlez, monsieur de la Harpe; vous serez écouté en silence; et de même en silence M. l'abbé Maury sera entendu après vous. »

L'accusation était grave. Il s'agissait d'une satire que M. l'abbé Maury aurait conseillé à un Russe, ami de la Harpe, de faire contre lui, dans le temps qu'ils étaient tous les trois de la même société. Le comte de Schouwalof, le seul témoin que la Harpe aurait pu produire, était retourné en Russie; et comme on ne pouvait l'entendre, on ne pouvait le réfuter.

L'abbé Maury, dans sa défense, fut donc réduit à discuter l'accusation en elle-même; et ce fut par les circonstances qu'il fallut démontrer qu'elle se démentait. C'est ce qu'il fit avec tant d'ordre, de précision, de clarté, avec une présence d'esprit et de mémoire si merveilleuse, que nous en fûmes confondus. Enfin, dans cette discussion, il serra de si près son adversaire, et

avec tant de force, que celui-ci resta muet. L'avis unanime des trois témoins fut donc que la Harpe n'avait aucun reproche à faire à l'abbé Maury; et il y eut devant nous, entre eux, une apparence de réconciliation.

« Je n'en crois pas moins, me dit la Harpe, ce que m'a certifié mon ami Schouwalof. — Vous pouvez le croire, lui dis-je ; mais, en honnête homme, vous n'avez plus droit de le dire ; et, sans compter mon opinion, celle de deux hommes aussi justes, aussi impartiaux que Thomas et Gaillard, doit vous fermer la bouche. Pour moi, si dans le monde j'entendais répéter vos plaintes, trouvez bon que je rende compte de ce qui vient de se passer chez moi. »

Je pris le même soin d'éclaircir tous les autres faits imputés à l'abbé Maury. Je les trouvai tous supposés, et non-seulement dénués de preuves, mais dépourvus de vraisemblance. Dès lors on eut beau s'obstiner à me dire du mal de lui, je répondis que, dans la louange comme dans la satire, les épithètes gratuites ne prouvaient que la bassesse du flatteur ou la malice du médisant; je défiai même les malveillants d'articuler un fait que je ne fusse en état de détruire ; et de tout mon crédit j'engageai mes confrères à consoler un grand talent d'une grande persécution, en le recevant à l'Académie. Il fut reçu ; et, dès lors, rien ne fut plus intime que notre mutuelle amitié.

L'abbé Maury avait dans le caractère un excès d'énergie et de véhémence qu'il contenait difficilement, mais qu'il me laissait modérer. Quand je trouvais en lui des mouvements impétueux à réprimer, je les lui reprochais avec une franchise qui le soulevait quelquefois, mais qui ne l'irritait jamais. Il était violent et doux, et aussi juste que sensible.

Un jour, dans son impatience, il me dit que j'abusais trop de l'ascendant que j'avais pris sur lui. « Je n'ai, lui dis-je, et ne veux avoir sur vous d'autre ascendant que celui de la raison animée par l'amitié ; et si j'en use, ce n'est que pour vous empêcher de vous nuire à vous-même. Je connais la bonté, la droiture de votre cœur ; mais vous avez encore trop de feu et trop de verdeur dans la tête. Votre esprit n'est pas mûr, et cette séve qui en fait la force a besoin d'être tempérée. Vous savez avec

quel plaisir je loue en vous ce qui est louable : avec la même sincérité je reprendrai ce qui sera répréhensible ; et lorsque je croirai qu'une vérité dure vous sera nécessaire, je vous estime trop pour croire avoir besoin de l'adoucir. Au reste, c'est ainsi que j'entends être votre ami. Si la condition vous déplaît, vous n'avez qu'à le dire, je cesserai de l'être. » Pour toute réponse, il m'embrassa.

« Ce n'est pas tout, repris-je : cette sévérité dont je me fais un devoir envers vous en est un pour vous envers moi : vous avez les défauts qui sont naturels à la force, et moi j'ai ceux de la faiblesse. La trempe de votre âme peut donner à la mienne plus de vigueur et de ressort ; et j'exige de vous de ne me passer rien qui sente la mollesse et la timidité. Ainsi, dans l'occasion, je pourrai vous donner des conseils de prudence et de modération, et vous m'en donnerez de résolution et de fermeté courageuse. » La convention fut réciproque, et par là furent écartés les nuages qu'aurait élevés entre nous l'amour-propre ou la vanité.

La même année que mon ami fut reçu à l'Académie, elle perdit Thomas, l'un de ses plus illustres membres, et l'un des hommes les plus recommandables par l'intégrité de ses mœurs et l'excellence de ses écrits.

L'*intégrité,* l'égalité d'une vie irrépréhensible : le rare éloge, mes enfants ! et qui l'a mérité, cet éloge, mieux que Thomas ? Il est bien vrai qu'une partie en était due à la nature. Il était né sage, et il eut la sagesse de tous les âges de la vie. Tempérant, sobre et chaste, aucun des vices de la mollesse, du luxe et de la volupté n'eut accès dans son âme. Aucune passion violente n'en troubla la tranquillité ; il ne connut des plaisirs sensuels que ce qui en était innocent, encore n'en jouissait-il qu'avec une extrême réserve. Toute la force et la vigueur qu'avait en lui l'organe de la pensée et du sentiment s'étaient réunies en un point, l'amour du vrai, du juste et de l'honnête, et la passion de la gloire. Ce fut là le mobile, le ressort de son âme, le foyer de son éloquence.

Il vécut dans le monde, sans jamais s'y livrer ni à des goûts frivoles, ni à de vains amusements : il ménageait toutes les fai-

blesses; il n'en avait aucune. Sensible à l'amitié, il la cultivait avec soin, mais il la voulait modérée; il en chérissait les liens, il en aurait redouté la chaîne; elle occupait les intervalles de ses travaux, de ses études, mais elle ne lui en dérobait rien; et une solitude silencieuse avait pour lui des charmes qu'il préférait souvent au commerce de ses amis. Il se laissait aimer, et autant qu'on voulait; mais il aimait à sa mesure.

Dans la société commune, il paraissait timide; il n'y était qu'indifférent. Rarement l'entretien y fixait son attention. Était-il tête à tête, ou dans un petit cercle, lorsqu'on lui cédait la parole sur quelqu'un des objets qu'il avait médités, il étonnait par l'élévation et l'abondance de ses idées, et par la dignité de son élocution; mais dans la foule il s'effaçait, et son âme semblait alors se retirer en elle-même. Aux propos légers et plaisants il souriait quelquefois, il ne riait jamais. Il ne voyait les femmes qu'en observateur froid, comme un botaniste voit les fleurs d'une plante; jamais en amateur des grâces et de la beauté. Aussi les femmes disaient-elles que ses éloges les flattaient moins que les injures passionnées et véhémentes de Rousseau.

Thomas était, par complexion et par principes, un stoïcien, à la vertu duquel il n'aurait fallu que de grandes épreuves. Il aurait été, je le crois, un Rutilius dans l'exil, un Thraséas ou un Séranus sous Tibère, mieux qu'un Sénèque sous Néron, un Marc-Aurèle sur le trône; mais, placé dans un temps de calme et sous des règnes modérés, la fortune lui refusa et ses hautes faveurs et ses rigueurs extrêmes. Sa sagesse et sa modestie n'eurent à se garantir d'aucune des séductions de la prospérité; aucune adversité n'éprouva sa constance. Libre, exempt des inquiétudes auxquelles on s'expose en devenant époux et père, il ne fut éprouvé par aucun des grands intérêts de la nature. Isolé autant que peut l'être, dans l'état social, un simple individu, il n'eut pas même un ennemi qui fût digne de sa colère.

Ce n'est donc que par ses écrits que l'on peut se former une haute idée de son caractère. C'est là qu'on trouve partout l'empreinte d'un cœur droit, d'une âme élevée; c'est là que se montrent le courage de la vérité, l'amour de la justice, l'éloquence de la vertu.

L'Académie française jeta les fondements de la réputation de Thomas, en proposant, pour le prix d'éloquence, les éloges de nos grands hommes. Personne, dans cette carrière, ne put le passer ni l'atteindre, et il se surpassa lui-même dans l'éloge de Marc-Aurèle. L'élévation et la profondeur étaient les caractères de sa pensée. Jamais orateur n'a mieux embrassé ni mieux pénétré ses sujets. Avant d'entamer un éloge, il commençait par étudier la profession, l'emploi, l'art dans lequel son héros s'était signalé; et c'est ainsi qu'il louait Maurice de Saxe, en militaire instruit; Duguay-Trouin, en homme de mer; Descartes, en physicien; d'Aguesseau, en jurisconsulte; Sully, en administrateur; Marc-Aurèle, en philosophe moraliste, égal en sagesse à Apollonius et à Marc-Aurèle lui-même. C'est ainsi qu'en ne voulant faire qu'une préface à ces éloges, il composa, sous le nom d'*Essais,* le plus savant et le plus beau traité de morale historique, à propos des éloges donnés dans tous les temps avec plus ou moins de justice et de vérité, selon les mœurs des siècles et le génie des orateurs : ouvrage qui n'a pas la célébrité qu'il mérite.

Vous concevez qu'une tension continuelle et une hauteur monotone devaient être le défaut des écrits de Thomas. Il manquait à son éloquence ce qui fait le charme de l'éloquence de Fénelon et de Massillon dans la prose, de l'éloquence de Virgile et de Racine dans les vers : l'effusion d'une âme sensible et l'intérêt qu'elle répand. Son style était grave, imposant, et n'était point aimable. On y admirait tous les caractères d'une beauté virile; les femmes y auraient désiré quelques traits de la leur. Il avait de l'ampleur, de la magnificence, jamais de la variété, de la facilité; jamais la souplesse des grâces; et ce qui le rendait admirable quelques moments, le rendait fatigant et pénible à la longue. On lui reprochait particulièrement d'épuiser ses sujets, et de ne rien laisser à penser au lecteur : ce qui pouvait bien être en lui un manque de goût et d'adresse, mais ce qui n'en était pas moins un très-rare excès d'abondance.

Dans un temps où j'aurais eu moi-même si grand besoin d'un censeur rigide et sincère, Thomas, bien plus jeune que moi,

m'avait pris pour le sien. Je le louais avec franchise, et souvent même avec transport ; mais je ne lui dissimulais pas que j'aurais voulu dans son style plus de modulation, moins de monotonie. « Vous ne touchez qu'une corde, lui disais-je ; il est vrai qu'elle rend de beaux sons, mais sont-ils assez variés ? » Il m'écoutait d'un air triste et modeste, et peut-être se disait-il que ma critique était fondée ; mais l'austérité de ses mœurs avait passé dans son éloquence : pour la rendre plus souple, il aurait craint de l'amollir.

Il ne tint pas à moi qu'il n'employât plus utilement les années qu'il donna au poëme du czar. Je lui faisais voir clairement que ce poëme manquerait d'unité et d'intérêt du côté de l'action ; et, en lui mettant sous les yeux tous les modèles de l'épopée, « Homère, lui disais-je, a chanté la colère d'Achille dans l'*Iliade*, le retour d'Ulysse à Ithaque dans l'*Odyssée* ; Virgile, la fondation de l'empire romain ; le Tasse, la délivrance de la cité sainte ; Milton, la chute du premier homme ; Voltaire, la conquête de la France par Henri de Bourbon, héritier des Valois. Vous, qu'allez-vous chanter ? quel événement, quelle action principale sera le terme de vos récits ? Vous raconterez les voyages du czar, sa guerre contre Charles XII, la désobéissance et la mort de son fils, les factions détruites dans ses États, la discipline militaire établie dans ses armées, les arts et les sciences transplantés dans son empire, la ville de Pétersbourg fondée au bord de la Baltique : et ce sont bien là les matériaux d'un poëme historique, d'un éloge oratoire ; mais je n'y vois point le sujet unique et simple d'un poëme épique. » Il convenait qu'il n'y avait point de réponse à mon objection ; mais s'il n'avait pas, disait-il, une action dramatique à nouer et à dénouer, il avait dans le czar un très-grand caractère à peindre. Avant que de me consulter, il avait déjà composé quatre chants des voyages du czar en Hollande, en Angleterre, en France, en Italie. Ce magnifique vestibule renfermait de grandes beautés, il espéra trouver les moyens d'achever l'édifice : il reconnut enfin qu'il tentait l'impossible ; et, au bout de neuf ans, il me témoigna le regret de n'avoir pas suivi le conseil que je lui donnais d'abandonner son entreprise.

Un projet que je lui connaissais, et qu'il aurait supérieurement bien rempli, était d'écrire, sur l'histoire de France, des discours dans le genre de ceux de Bossuet sur l'Histoire universelle. Il n'aurait pas eu, comme Bossuet, l'avantage de donner aux événements une chaîne mystérieuse dans l'ordre de la Providence; mais, sans sortir de l'ordre politique et moral, il en aurait tiré des leçons salutaires et des résultats importants.

Thomas a laissé en mourant une haute opinion de lui, plutôt qu'une renommée éclatante; et l'on doit le compter parmi les écrivains illustres plutôt que dans le nombre des écrivains célèbres. Les femmes contribuent essentiellement à la célébrité, et il ne les eut pas pour lui.

J'eus, cette même année de la mort de Thomas, la consolation de voir entrer à l'Académie l'abbé Morellet, avec des titres moins brillants que l'abbé Maury, mais non pas moins solides : esprit juste, ferme, éclairé, nourri d'une saine littérature, et plein de connaissances rares sur les objets d'utilité publique, il s'était distingué par des écrits d'un style sage et pur, d'une raison sévère, d'une méthode exacte. Dans un autre genre, on connaissait de lui des ouvrages de plaisanterie d'un ton excellent, pleins de goût, et d'un sel très-fin et très-piquant. Lucien, Rabelais et Swift lui avaient appris à manier l'ironie et la raillerie, et leur disciple était devenu leur rival. Ainsi mes amis les plus chers venaient s'asseoir auprès de moi, et remplacer à l'Académie ceux que je perdais tous les ans.

En voyant cette foule de gens de lettres passer successivement chez les morts, je fis réflexion que je pouvais bientôt les suivre, et qu'il était temps de songer à mon testament littéraire, et de choisir ce que je voulais qui restât de moi après moi. Ce fut dans cet esprit que je rédigeai l'édition de mes œuvres. J'en ai suffisamment parlé dans mes préfaces; il ne reste qu'à indiquer l'occasion et l'intention de quelques-uns de mes écrits.

Dans le temps que d'Alembert était secrétaire de l'Académie française, il avait fort à cœur de rendre intéressantes nos assemblées publiques, et celles de nos séances particulières où les souverains assistaient. Personne ne contribuait autant que lui à

les bien remplir. Cependant quelquefois il n'y pouvait suffire, et c'était pour lui un chagrin véritable que de s'y voir abandonné. Alors il recourait à moi, se plaignant de la négligence de tant de gens de lettres qui composaient l'Académie, et me conjurant de l'aider à soutenir l'honneur du corps.

Dans ces occasions pressantes, je composais des morceaux de poésie ou de prose que j'adaptais aux circonstances, comme les trois discours en vers sur l'éloquence, sur l'histoire, sur l'espérance de se survivre. Ce dernier, lu à la réception de Ducis, successeur de Voltaire, eut le mérite de l'à-propos, et fit sur l'assemblée une vive impression.

Des morceaux de prose que je lisais, celui dont le public parut le plus content, ce fut l'éloge de Colardeau, à la réception de la Harpe; mais ce qui me toucha bien plus moi-même fut le succès qu'obtint l'esquisse de l'éloge de d'Alembert, et celui du petit poëme sur le dévouement et la mort de Léopold de Brunswick. Je crois devoir, sur celui-ci, me permettre quelque détail, pour exposer nettement ma conduite.

Le trait d'humanité et de dévouement héroïque du jeune prince Léopold de Brunswick ayant sensiblement touché le jeune comte d'Artois, ce prince avait proposé à l'Académie française un prix de mille écus pour le poëme où cette belle action serait le plus dignement célébrée.

J'étais alors secrétaire perpétuel de l'Académie, et, en ma qualité de juge, il m'était interdit de me présenter au concours; mais, comme il arrivait assez souvent que le prix même de poésie dont nous laissions le sujet libre, et au choix des poëtes, n'était pas accordé, j'eus quelque inquiétude qu'il ne se présentât rien d'assez digne de celui-ci; et alors quelle honte et quelle humiliation pour la littérature française! quel dégoût même pour l'Académie d'avouer, aux yeux de l'Europe, qu'un si beau sujet aurait été manqué!

Comme j'en étais plein et fortement ému, je ne pus résister au désir de le traiter moi-même, bien résolu à ne laisser connaître mon ouvrage qu'après qu'il serait décidé que nul autre n'aurait le prix.

Je laissai donc passer sous les yeux de l'Académie tous les

poëmes mis au concours; mais ils furent tous rejetés. Enfin, voyant qu'on s'affligeait que le plus vertueux héroïsme ne fût pas dignement loué, je confiai à l'Académie l'essai que j'avais fait sans aspirer au prix. Elle voulut bien l'approuver; et le comte d'Artois, à qui l'on fut obligé d'annoncer le mauvais succès du concours, apprit en même temps ce que l'un des membres de l'Académie avait fait pour y suppléer. Le prince ordonna que le même concours fût encore ouvert pour l'année suivante; mais il voulut connaître en secret mon ouvrage, et il me permit de l'envoyer au prince régnant de Brunswick.

Peu de jours après, le comte d'Artois me fit dire, par M. de Vaudreuil, qu'il avait commandé pour moi une très-riche boîte d'or. Je répondis que, dans toute autre occasion, je recevrais avec respect les présents du frère du roi; mais que dans celle-ci je ne pouvais rien accepter qui me fît soupçonner d'avoir voulu m'attirer une récompense; que cette riche boîte ne serait qu'un *prix* déguisé; que si le prince avait la bonté de m'en donner une de carton sur laquelle fût son portrait, je la recevrais comme un don très-précieux pour moi; mais que je n'en voulais point d'autre. M. de Vaudreuil insista; mais il me vit si ferme dans ma résolution, qu'il renonça à l'espérance de l'ébranler; et ce fut la réponse qu'il rapporta à M. le comte d'Artois.

« Marmontel ne consulte les bienséances que pour lui-même, lui dit le prince; mais il ne me convient pas à moi de lui faire un présent mesquin. » Et après avoir réfléchi un moment : « Eh bien ! reprit-il, je lui donnerai mon portrait en grand. » Le bailli de Crussol, son gentilhomme de la chambre, fut chargé d'en faire faire une belle copie; et le cadre en fut décoré des attributs les plus honorables pour moi.

Le prince régnant de Brunswick ne reçut pas moins favorablement mon hommage; il y répondit par une lettre de sa main, et pleine de bonté, à laquelle étaient jointes deux médailles d'or frappées en mémoire de son vertueux frère.

Ce fut vers ce temps-là qu'à sa quatrième grossesse, ma femme convint avec moi de la nécessité de prendre son ménage; mais comme la séparation se fit de bon accord avec ses oncles

et sa mère, nous nous éloignâmes le moins qu'il fut possible. Ma femme ne fut pas insensible à l'agrément d'être chez elle à la tête de sa maison. Pour moi, j'éprouvai, je l'avoue, un grand soulagement de vivre avec l'abbé Morellet dans une pleine indépendance, et il en fut lui-même bien plus à son aise avec moi. Il avait fait venir auprès de lui une autre nièce, jeune, aimable, pleine de talent et d'esprit, aujourd'hui madame Chéron, a qui ma femme cédait son logement. Ainsi tout se passa de la meilleure intelligence.

Ce qui rendait notre nouvelle situation encore plus agréable, c'était l'aisance où nous avait mis un accroissement de fortune. Sans parler du casuel assez considérable que me procuraient mes ouvrages, la place de secrétaire de l'Académie française, jointe à celle d'historiographe des bâtiments, que mon ami M. d'Angivilliers m'avait fait accorder, à la mort de Thomas, me valaient un millier d'écus. Mon assiduité à l'Académie y doublait mon droit de présence. J'avais hérité, à la mort de Thomas, de la moitié de la pension de deux mille livres qu'il avait eue, et qui fut partagée entre Gaillard et moi, comme l'avait été celle de l'abbé Batteux. Mes logements de secrétaire au Louvre et d'historiographe de France à Versailles, que j'avais cédés volontairement, me valaient ensemble dix-huit cents livres. Je jouissais de mille écus sur le Mercure. Mes fonds dans l'entreprise de l'île des Cygnes étaient avantageusement placés; ceux que j'avais mis dans les octrois de la ville de Lyon me rendaient l'intérêt légal, comme ceux que j'avais placés dans d'autres caisses. Je me voyais donc en état de vivre agréablement à Paris et à la campagne; et dès lors je me chargeai seul de la dépense de Grignon. La mère de ma femme, sa cousine et ses oncles, y avaient leurs logements, lorsqu'il leur plaisait d'y venir; mais c'était chez moi qu'ils venaient.

Je me donnai une voiture qui, trois fois la semaine, dans une heure et demie, me menait de ma campagne au Louvre, et après la séance de l'Académie me ramenait du Louvre à ma campagne.

Dès lors, jusqu'à l'époque de la révolution, je ne puis exprimer combien la vie et la société eurent pour nous d'agrément

et de charme. Ma femme était heureusement accouchée de son quatrième enfant; M. et madame d'Angivilliers l'avaient tenu sur les fonts de baptême ; ils s'en étaient fait une fête, et nous avaient donné, dans cette occasion, les plus vifs témoignages d'une tendre amitié. Leur filleul Charles leur devint cher comme s'il eût été leur enfant.

Nous fîmes, peu de temps après, l'heureuse acquisition d'une autre société d'amis dans M. et madame Desèze. Tout ce qu'un naturel aimable peut avoir d'attrayant, ma femme le trouva dans madame Desèze ; aussi se prirent-elles de cette inclination qui naît de la conformité de deux bonnes et belles âmes. A l'égard de M. Desèze, je ne crois pas qu'il y ait au monde une société plus désirable que la sienne. Une gaieté naïve, piquante, ingénieuse; une éloquence naturelle qui, dans la conversation même la plus familière, coule de source avec abondance; une prestesse, une justesse de pensée et d'expression qui, à tout moment, semble inspirée; et, mieux que tout cela, un cœur ouvert, plein de droiture, de sensibilité, de bonté, de candeur; tel était l'ami que l'abbé Maury me faisait désirer depuis longtemps, et que me procura le voisinage de nos campagnes.

De Brévane, où Desèze, dans la belle saison, passait ses moments de repos, de Brévane, dis-je, à Grignon, il n'y avait guère que la Seine à passer, et que la plaine qu'elle arrose ; nos deux coteaux se regardaient. Un jeune homme que nous aimions, et qui nous aimait l'un et l'autre, nous fit confidence, à tous les deux, du désir mutuel que nous avions de nous connaître. Dès nos premières entrevues, nous voir, nous goûter, nous chérir, désirer de nous voir encore, en fut l'effet simultané; et, tout éloignés que nous sommes, cet attachement est le même. Au moins, de mon côté, rien, dans ma solitude, ne m'a plus occupé ni plus intéressé que lui. Desèze est l'un des hommes rares dont on peut dire : Il faut l'aimer, si on ne l'a point aimé encore; il faut l'aimer toujours, dès qu'on l'aime une fois.

Cras amet, qui nunquam amavit;
Quique amavit, cras amet. (CATULL.)

Le jeune homme qui avait pris soin de nous lier ensemble était ce Laborie, connu dès l'âge de dix-neuf ans par des écrits qu'on eût attribués sans peine à la maturité de l'esprit et du goût ; nouvel ami qui, de son plein gré, et par le mouvement d'une âme ingénue et sensible, était venu s'offrir à moi, et que j'avais bientôt appris à estimer et à chérir moi-même.

Dans cet aimable et heureux caractère, le besoin de se rendre utile est une passion habituelle et dominante. Plein de volonté pour tout ce qui lui semble honnête, la vitesse de son action égale celle de sa pensée. Je n'ai jamais connu personne d'aussi économe du temps ; il le divise par minutes, et chaque instant en est employé ou utilement pour lui-même, ou plus souvent encore utilement pour ses amis.

Les changements de ministres apportèrent encore quelques améliorations dans ma fortune.

Le traitement d'historiographe de France, qui, autrefois, était de mille écus, avait été réduit à dix-huit cents livres, par je ne sais quelle mesquine économie. Le contrôleur général d'Ormesson trouva juste de le remettre sur l'ancien pied.

L'on sait qu'en arrivant au contrôle général, M. de Calonne annonça son mépris pour une étroite parcimonie. Il voulait, en particulier, que les travaux des gens de lettres fussent honorablement récompensés. En ma qualité de secrétaire perpétuel de l'Académie française, il me fit prier de l'aller voir. Il me témoigna l'intention de bien traiter l'Académie, me demanda s'il y avait pour elle des pensions, comme il y en avait pour l'Académie des sciences et pour l'Académie des belles-lettres ; je lui répondis qu'il n'y en avait aucune : à quoi pouvait monter, pour les plus assidus, le produit du droit de présence ; je l'assurai qu'il ne pouvait aller qu'à huit ou neuf cents livres, le jeton n'étant que de trente sous. Il me promit d'en doubler la valeur. Il voulut savoir quel était le traitement du secrétaire ; je répondis qu'il était de douze cents livres. Il trouva que c'était trop peu. En conséquence, il obtient du roi que le jeton serait de trois livres, et que le traitement du secrétaire serait de mille écus. Ainsi mon revenu d'académicien put se monter à quatre mille cinq ou six cents livres.

J'obtins encore un nouveau degré de faveur et
espérances sous le ministère de M. de Lamoignon
sceaux. Voici quelle en fut l'occasion :

L'une des vues de ce ministre était de réformer
publique, et de la rendre florissante ; mais comme
lui-même les connaissances nécessaires pour se forn
un système d'étude qui remplît ses intentions,
l'abbé Maury, pour lequel il avait beaucoup d'estir
tié. Celui-ci, ne se croyant pas assez instruit sur des
il ne s'était pas spécialement occupé, lui conseilla
ser à moi ; et le ministre le pria de m'engager à l'alle
l'entretien que nous eûmes ensemble, je vis qu'e
concevait en homme d'État, et dans toute son étend
qu'il avait formé ; mais les difficultés, les moyens,
ne lui en étaient pas assez connus. Pour nous ass
l'autre si j'avais bien saisi son plan, je le priai de m
de le développer dans un mémoire que je lui mett
yeux ; mais je le prévins que, dans les réformes,
semblait plus à craindre que l'ambition de tout dé
tout innover ; que j'avais beaucoup de respect pou
nes institutions ; que je déférais volontiers aux leço
rience ; et que je regardais les abus, les erreurs, les
sées, comme ces mauvaises herbes qui se mêlent au
mais qu'il faut extirper d'une main légère et pruden
pas nuire à la moisson.

Mon mémoire fut divisé en huit articles principau
bution des écoles et des objets de l'enseignement, se
commune ou les convenances locales ; les établissem
à l'un et à l'autre de ces objets ; la discipline ; la m
relations graduelles, et l'exacte correspondance des
à leur centre ; la surveillance générale ; les moyens
gement ; la connaissance et l'emploi des hommes qu
tion aurait formés.

Dans l'ensemble et dans les rapports de cette vast
tion, j'avais pris pour modèle l'institut des jésuite
était soumis à une règle unique, surveillé, mainten
une autorité centrale, et mis en action par un mobi

sel. La plus grande difficulté était de substituer au lien d'une société religieuse, et à l'esprit de corps qui l'avait animée, un motif d'intérêt et un ressort d'émulation qui réduisît la liberté aux termes de l'obéissance; car les mœurs et la discipline à établir dans la classe des maîtres, comme dans celle des disciples, devait être la base de cette institution. Il fallait donc que, non-seulement dans leur état actuel, mais dans leur perspective et dans leurs espérances, les places y fussent désirables; et, afin que l'exclusion ou le renvoi fût une peine, je demandais que la persévérance et la durée de ces fonctions honorables eussent progressivement des avantages assurés.

Le garde des sceaux approuva mon plan dans toutes ses parties; et, pour ce qui demanderait des récompenses encourageantes, il m'assura que rien n'y serait épargné. « Nul professeur, homme de mérite, ne vieillira dans l'obscurité, me dit-il; nul écolier distingué dans son cours d'études ne demeurera sans emploi. Vous promettez de me faire connaître, des extrémités du royaume, l'élite des talents; moi, je m'engage à les placer. Je vois que nous nous entendons, ajouta-t-il en me serrant la main; nous nous accorderons ensemble. Je compte sur vous, Marmontel; comptez sur moi de même, et pour la vie. »

Comme l'abbé Maury m'avait assuré que le garde des sceaux était un homme droit et franc, je n'eus aucune peine à prendre avec lui l'engagement qu'il me proposait; et, en achevant de développer et de perfectionner mon plan, je crus travailler pour sa gloire.

J'avais formé, à la campagne, une liaison qui, dans ce travail, me fournit de grandes lumières.

Le cinquième de mes enfants, Louis, venait de naître, et sa mère était sa nourrice. L'aîné des trois qui me restaient, Albert, était dans sa neuvième année; Charles avait quatre ans accomplis, lorsque je pris la résolution de les faire élever chez moi; et, sur la réputation du collége de Sainte-Barbe, ce fut là que je cherchai, pour eux, un précepteur formé aux mœurs et à la discipline de cette maison, renommée tant par la vie laborieuse et frugale qu'on y menait, que par la supériorité des études que l'on faisait à cette école.

L'excellent jeune homme que j'y avais pris, et que la mort m'a enlevé, Charpentier, nous faisait sans cesse l'éloge de Sainte-Barbe : car une singularité remarquable de cette maison était la tendre affection que conservaient pour elle ceux qui en étaient sortis. Il ne parlait qu'avec enthousiasme des mœurs, de la discipline, des études de Sainte-Barbe. Il ne parlait qu'avec une profonde estime des supérieurs de la maison, et des professeurs qu'il y avait laissés : ils étaient ses amis ; il désirait que j'en fisse les miens. Je lui permis de me les amener ; et la cordialité avec laquelle je les reçus leur rendit ma maison de campagne agréable.

Sainte-Barbe avait une annexe à Gentilly, village voisin de Grignon. Les supérieurs, les professeurs de l'une et de l'autre maison se réunissaient quelquefois pour venir dîner avec moi. Ils s'intéressaient aux études de mes enfants. Les jours où la jeune école de Gentilly avait des exercices publics, mes enfants y étaient invités, et ils étaient admis à cet examen des études. C'était pour eux un bon exemple et un objet d'émulation ; mais pour moi c'était une source d'observations et de lumières ; car, dans ce cours facile, régulier et constant des études de Sainte-Barbe, je devais trouver une cause, et cette cause ne pouvait être qu'une bonne et solide organisation.

C'est de quoi je me fis instruire dans le plus grand détail ; et, au moyen de ces conférences, je me croyais en état de mettre la dernière main à mon plan de l'instruction nationale, quand tout à coup, par un des mouvements qui bouleversaient le ministère, M. de Lamoignon en fut écarté, et fut exilé à Bâville.

Bientôt les intérêts de la chose publique et les inquiétudes sur le sort de l'État s'emparèrent de mes esprits ; ma vie privée changea de face, et prit une couleur qui, nécessairement, va se répandre sur le reste de mes écrits.

NOTES.

(A).

J'ai eu hier la visite de mademoiselle Quinault. Elle m'a persécutée pour aller diner chez elle, et je n'ai pu la refuser. Nous n'étions que cinq : M. le prince de ***, le marquis de Saint-Lambert, M. Duclos, et moi. Le marquis a infiniment d'esprit, et autant de goût que de délicatesse et de force dans les idées : il fait des vers, et en fait avec connaissance de cause, car il est vraiment poëte. Il est aisé de juger, par la liberté et la confiance qui règnent dans cette société, combien ils s'estiment entre eux et comptent les uns sur les autres. Une heure de conversation dans cette maison ouvre plus les idées, et donne plus de satisfaction, que la lecture de presque tous les livres que j'ai lus jusqu'à présent.

Jusqu'au dessert la conversation fut bruyante et générale. Le spectacle, les ballets, le projet de nouveaux impôts, furent à peu près les sujets sur lesquels roulèrent les propos sans suite qui furent tenus. Au dessert, mademoiselle Quinault fit signe à sa nièce de sortir de table ; elle se retira, ainsi que les domestiques : c'est une jeune personne de douze à treize ans. Je demandai à sa tante pourquoi nous avions si peu joui du plaisir de la voir ; en effet, elle n'avait paru qu'au moment du diner. C'est notre usage, me répondit mademoiselle Quinault ; elle ne doit point se montrer. Je lui fis quelques compliments sur ce que sa nièce annonçait d'aimable, et je voulus l'engager à la rappeler : Eh ! non pas, s'il vous plait, reprit-elle : c'est assez qu'on veuille bien se contraindre jusqu'au dessert pour cette petite morveuse. Voilà le moment où, les coudes sur la table, on dit tout ce qui vient en tête ; et alors les enfants et les valets sont incommodes. Eh ! laissez, laissez, nous aurons assez de peine à faire taire, pour notre compte, le tendre Arbassan (c'est M. Duclos qu'on appelle ainsi ; j'en ignore la raison). Ce serait à ne pas s'entendre, si la petite y était. Ma foi, madame, reprit M. Duclos, vous n'y entendez rien : je lui donnerais tout d'un coup une idée juste des choses, moi ; vous n'avez qu'à me laisser faire. Oh ! je n'en doute pas, reprit-elle ; mais nous ne sommes plus au temps où l'on appe-

lait un chat un chat; et il faut apprendre de bonne heure la langue de son temps et de son pays.

DUCLOS.

Ce n'est pas celle de la nature; et il n'y a que celle-là de bonne.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Oui, si vous ne l'aviez pas corrompue; car, malgré son langage, elle n'en a pas moins travaillé de longue main à cette chose qu'on appelle pudeur.

DUCLOS.

Non pas à celle qu'on appelle ainsi de nos jours... Il y a des nations de sauvages, par exemple, où les femmes restent nues jusqu'à l'âge de puberté; certainement elles n'en rougissent pas.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Tant qu'il vous plaira; mais je crois que les premiers germes de la pudeur existaient dans l'homme.

SAINT-LAMBERT.

Je le crois; le temps les développa; la pureté des mœurs, l'inquiétude de la jalousie, l'intérêt du plaisir, tout y concourut.

DUCLOS.

Et l'éducation s'est fait ensuite une grande affaire de ces vertus sublimes, qu'on nomme maintien.

LE PRINCE.

Mais il fut un temps où non-seulement les sauvages, mais tous les hommes, allaient tout nus.

DUCLOS.

Oui vraiment, pêle-mêle, gras, rebondis, joufflus, innocents et gais. Buvons un coup.

MADEMOISELLE QUINAULT, chantant en lui versant à boire.

Il t'en revient encore une image agréable,
Qui te plaît plus que tu ne veux.

Il est certain que ce vêtement, qui joint si bien partout, est le seul que la nature nous ait donné.

DUCLOS.

Maudit soit le premier qui s'avisa de mettre un autre habit sur celui-là !

MADEMOISELLE QUINAULT.

Ce fut quelque petit vilain nain, bossu, maigre et contrefait ; car on ne songe guère à se cacher quand on est bien.

SAINT-LAMBERT.

Et qu'on soit bien ou mal, on n'a pas de pudeur quand on est seul.

MOI.

Cela est-il bien décidé, monsieur? Il me semble cependant que j'ai de la pudeur également...

SAINT-LAMBERT.

C'est l'habitude que l'on a d'en avoir avec les autres qui la fait retrouver quand on est seul, madame. Mais convenez au moins que vous avez beau en remporter l'impression chez vous, peu à peu elle s'affaiblit et devient moins scrupuleuse.

DUCLOS.

Cela est sûr. Je vous jure que quand on ne me voit pas, je ne rougis guère.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Et point du tout quand on vous regarde? La belle pièce de comparaison ! la pudeur de Duclos !

DUCLOS.

Ma foi, elle en vaut bien une autre. Je gage qu'il n'y en a pas un de vous, quand il fait bien chaud, qui ne renvoie d'un coup de talon toutes ses couvertures au pied de son lit? Adieu donc la pudeur, belle vertu qu'on attache, le matin, sur soi, avec des épingles.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Ah ! il y en a beaucoup de ces vertus-là dans le monde!

SAINT-LAMBERT.

Combien de vices et de vertus dont il ne fut jamais question dans le code de la nature, et dont le nom ne fut point écrit au traité de la morale universelle?

LE PRINCE.

Il y en a une multitude de pure convention, suivant les pays, les

mœurs, les climats même; et le mal qui est écrit au traité de la morale universelle est mal partout. Il était mal il y a dix mille ans; il l'est encore aujourd'hui.

SAINT-LAMBERT.

La morale universelle est la seule inviolable et sacrée.

DUCLOS.

C'est l'idée de l'ordre, c'est la raison même.

SAINT-LAMBERT.

C'est la volonté de l'espèce entière.

DUCLOS.

En deux mots, messieurs, c'est l'édit permanent du plaisir, du besoin et de la douleur.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Mais c'est fort beau ce qu'il dit là; il parle comme un oracle. Buvons à la santé de l'oracle.

(Et l'on y but.)

DUCLOS.

Si je me transportais au commencement...

MOI.

Au commencement?

DUCLOS.

Je verrais l'espèce humaine éparse sur la surface de la terre, toute nue...

MADEMOISELLE QUINAULT.

Mais cette idée vous plait, car vous y revenez souvent.

DUCLOS.

Soit; mais je voulais dire que si quelqu'un alors s'avisa de se couvrir d'une peau de bête, c'est qu'il avait froid.

MOI.

Et pourquoi pas par honte?

DUCLOS

Et de quoi? d'être ce qu'on est?

LE PRINCE.

Cependant il vient un temps où la nature honteuse semble d'elle-même former un voile..., répandre une ombre...

MADEMOISELLE QUINAULT.

Tout beau, messieurs! ceci devient scientifique.

SAINT-LAMBERT.

Si c'était là le dessein de la nature, elle n'attendrait pas si tard; et puis elle voile aussi où il n'y a rien à voiler.

DUCLOS.

Ah! si l'on ne s'était pas voilé, on eût offert de beaux bras, une tête échevelée, sans compter le reste.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Il en eût moins coûté pour être plus belle, et peut-être meilleure.

MOI.

Je crois que, quelque idée que l'on se fasse de la pudeur, on n'en peut séparer celle de la honte.

LE PRINCE.

Mais, madame, qu'est-ce que la honte?

MOI.

Je ne puis vous rendre ce que j'entends par là qu'en vous disant que je me déplais à moi-même, toutes les fois que je suis honteuse. J'éprouve alors, pour ainsi dire, l'appétit de la solitude..., le besoin de me cacher.

SAINT-LAMBERT.

Cela est très-bien dit, madame; mais cette déplaisance n'existerait pas sans la conscience de quelque imperfection; cela est sûr. Si l'imperfection dont vous rougissez n'est connue que de vous, le sentiment de la honte est court, faible et passager. Au contraire, il est long et cruel, si le reproche des autres se joint à celui de votre conscience.

MOI.

Si cela est, pourquoi donc suis-je soulagée lorsque j'ai avoué le sujet de ma honte?

SAINT-LAMBERT.

C'est que vous avez le mérite de l'aveu. Cela est si vrai, que vous n'auriez peut-être pas le courage de regarder celui qui l'aurait deviné.

DUCLOS.

Voilà pourquoi j'avoue tous mes défauts.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Quand vous voyez que vous les cacheriez inutilement.

LE PRINCE.

Et puis il y a défaut et défaut. Ceux qu'on avoue sont bien voisins d'une vertu. Il y a plus à gagner qu'à perdre alors.

MOI.

Si vous admettez dans l'homme la possibilité d'aller nu sans rougir, vous admettrez bien d'autres choses.

DUCLOS.

Eh! mais, sans doute. Sans l'exemple, sans les leçons de votre mère, les remontrances de votre bonne, vous auriez osé...

LE PRINCE.

Il est plaisant, en effet, que les lieux habités par les hommes soient les seuls où l'on rougisse d'obéir à l'impulsion de la nature.

SAINT-LAMBERT.

Cependant elle n'est pas seulement respectable par son caractère de généralité. Aussitôt qu'elle commande, elle devient la source d'une sympathie mutuelle, d'une amitié tendre, d'une bienveillance active, dont l'influence se répand sur toutes les autres affections.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Reste à savoir si tous les objets qui n'excitent en nous tant de belles et vilaines choses que parce qu'on en dérobe la vue ne nous auraient pas laissé froids et tranquilles par une contemplation perpétuelle; car il y a des exemples de ces choses-là.

DUCLOS.

Croyez-vous que le tact eût également perdu ses prérogatives?

SAINT-LAMBERT, présentant un verre à mademoiselle Quinault avec l'air de l'enthousiasme.

Mademoiselle, donnez-moi, de grâce, un verre de vin de Champagne. Messieurs, je veux vous faire une ode, et vous verrez que, de toutes les liaisons humaines, la plus délicieuse eût été la plus solennelle. Le législateur a manqué son coup. Pourquoi le jeune homme et la jeune fille ne se présentent-ils pas? . . . . . . Pourquoi le. . .
. . . .
(Il y a ici une lacune dans le manuscrit.). . . . .

n'y conduit-il pas les mariés, et le sacrifice n'est-il pas consommé sous un grand voile? Les parfums les plus délicieux auraient fumé autour d'eux, la musique la plus douce aurait dérobé les cris et les soupirs de la jeune épouse. Des hymnes voluptueux et nobles auraient été chantés en l'honneur des dieux. Si on les avait invoqués sur celui qui doit naître, l'on aurait donné à cet acte de l'importance et de la solennité. L'épouse, au lieu d'être abandonnée à de petites idées pusillanimes qui la troublent et lui arrachent des larmes sottes et comiques, aurait eu la crainte que les dieux ne bénissent pas son union, et refusassent leurs faveurs à l'être qui va germer dans son sein.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Voilà ce qui s'appelle une idée sublime. C'est Pindare, c'est Anacréon; voilà ce qui s'appelle un poëte!

DUCLOS.

Ah! parbleu, j'aurais été tous les jours à la noce, si cela se fût passé ainsi.

Je trouvai d'abord ce tableau bien fort pour être crayonné ainsi en présence de femmes qui se respectent; mais M. de Saint-Lambert y mêla des réflexions si graves et si élevées, que tout ce qu'il y avait de choquant dans cette idée fit bientôt place à l'admiration. Je me mourais de peur que mademoiselle Quinault ne l'interrompît, comme elle avait fait au commencement, par une plaisanterie assez déplacée; mais à mesure que le marquis parlait, il semblait nous communiquer son enthousiasme; et lorsqu'il eut fini, on fut près d'un quart d'heure à l'applaudir, si bien qu'on ne s'entendait plus. A la fin, le prince profita d'un moment de silence pour reprendre ainsi la conversation:

LE PRINCE.

Mais comment en est-on venu, en effet, à se cacher d'une action si naturelle, si nécessaire, et si générale?

SAINT-LAMBERT.

Et si douce?

DUCLOS.

C'est que le désir est une espèce de prise de possession. L'homme passionné détourne la femme, comme le chien qui s'est saisi d'un os le porte à sa gueule, jusqu'à ce qu'il puisse le dévorer dans un

coin ; et, tandis même qu'il le dévore, il tourne la tête, il gronde, de peur qu'on ne le lui arrache. Je l'ai déjà dit à qui sait entendre, la jalousie est le germe de la pudeur.

(Voilà encore une idée qui m'a fait grand plaisir ; j'aurais cependant désiré que la première comparaison fût plus noble.)

SAINT-LAMBERT.

Si la nature est bien éclairée, elle est quelquefois bien bête.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Ah ! cela est bien vrai. Buvons ! buvons, messieurs !

Chacun reprit du vin de Champagne. Duclos en but trois coups de suite, et les deux bouteilles, qu'on avait entamées à la fois, furent vidées en un instant. Maintenant, dit le prince, reprenons où nous en étions ; il était question d'un chien, d'une prise de possession. Que diable disait Duclos ?

DUCLOS.

Ma foi, mon prince, je n'en sais jamais rien. Qu'est-ce que cela fait ? Je vous dirai autre chose, moi ; cela ne me coûte rien.

MOI.

Monsieur disait que la jalousie est le germe de la pudeur.

LE PRINCE.

Mais..., mais..., un petit moment, messieurs. Il y a d'autres actions naturelles pour lesquelles on se cache encore, et où la jalousie n'entre pour rien.

DUCLOS.

Eh ! par Dieu, je le crois bien. Celui qui a plus de paresse alors que d'amour-propre est un impudent. Ma foi, à tout prendre, il est assez bien fait de se cacher quelquefois. Les circonstances qui accompagnent le transport de la passion...

MADEMOISELLE QUINAULT.

Mais paix donc, Duclos, paix donc ; vous cassez les vitres.

DUCLOS.

Mais, par Dieu, je ne vois pas... Ce que je dis est tout simple.

SAINT-LAMBERT.

Madame, il faut avouer qu'on ne dit rien de bien de l'innocence sans être un peu corrompu.

DUCLOS.

Ni de la pudeur sans être fort effronté.

MADEMOISELLE QUINAULT.

Et voilà pourquoi vous dites si bien. Ou changez de texte, ou parlez un langage qu'on puisse entendre.

(*Mémoires de madame d'Épinay*, tome I, p. 247.)

(B).

Je dois donner ici quelque idée de cette société de Sorbonne, que les gens du monde ne connaissent pas, et qu'ils ont toujours confondue avec ce qu'on appelait dans l'université la faculté de théologie, parce que les docteurs de cette faculté s'appelaient généralement *docteurs de Sorbonne.*

Cette société, fondée sous le roi saint Louis par Robert Sorbon, son confesseur, et relevée et dotée par le cardinal de Richelieu, était une réunion théologique, où se suivaient les études et les exercices de la faculté de théologie. Les membres formaient entre eux une société, où l'on n'était admis qu'après certains examens; et quelquefois la société comprenait environ cent ecclésiastiques, la plupart évêques, vicaires généraux, chanoines, curés de Paris et des principales villes du royaume, et par conséquent ne pouvant vivre dans la maison. Il y demeurait habituellement environ vingt-quatre docteurs, dont six professeurs des écoles de Sorbonne, un procureur, un bibliothécaire, et dix à douze bacheliers se préparant à leur licence ou la courant, et, après leur licence, faisant place à d'autres jeunes gens suivant la même carrière.

Les avantages de cet établissement, pour les membres de l'association, n'étaient pas à mépriser. Trente-six appartements que la maison comprend étaient réservés de droit aux trente-six plus anciens docteurs, qui, s'ils ne les occupaient pas eux-mêmes, devaient les céder à quelques autres membres de la société; et c'est ainsi qu'il se trouvait, comme je l'ai déjà dit, dix ou douze appartements pour les jeunes gens courant la licence.

Ajoutez une église, un jardin, des domestiques communs, une salle à manger et un salon échauffés aux frais de la maison, deux

cuisiniers, tous les ustensiles de service, comme vaisselle, couverts, payés et fournis, une riche bibliothèque, etc., etc.

A l'heure du dîner, chacun, se rendant à la salle à manger, choisissait, sur une même affiche dans l'antichambre, les plats, dont les prix étaient taxés, et que les domestiques lui servaient.

A ces dépenses communes fournissaient environ cinquante mille livres de rente en maisons à Paris.

Cette société, qui paraît avoir servi de modèle à divers établissements anglais nommés Bellow-Schips, à Oxford et à Cambridge, soutenait l'étude de la théologie et des sciences religieuses. Nonobstant quelques travers qu'on peut reprocher à la Sorbonne, elle avait certainement son utilité, puisqu'elle conservait la religion, au moins tant qu'on voulait bien en conserver une.

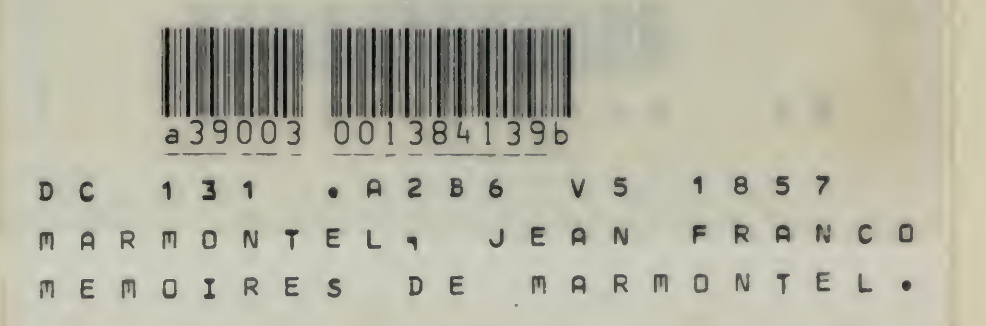
(*Mémoires de Morellet*, t. Ier, p. 8.)

FIN.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.






U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 05 12 04 07 8